

Ouvertures
Psychologiques

PSYCHOLOGIE DE LA PERSONNALITÉ

• Michel HANSENNE •



de boeck

Copyrighted material

PSYCHOLOGIE DE LA PERSONNALITÉ

This One



E2W4-L9Q-NFQZ

Copyrighted material

Ouvertures

Psychologiques

- Aron Serge, Passera Luc, *Les sociétés animales. Évolution de la coopération et organisation sociale*
- Bandura Albert, *Auto-efficacité. Le sentiment d'efficacité personnelle*
- Barlow David H., Durand V. Mark, *Psychopathologie. Une perspective multidimensionnelle*
- Bee Helen, *Psychologie du développement. Les âges de la vie*
- Bonin Patrick, *Production verbale de mots. Approche cognitive*
- Born Michel, *Psychologie de la délinquance*
- Campan Raymond, Scapini Felicita, *Éthologie. Approche systémique du comportement animal*
- Dumas Jean E., *Psychopathologie de l'enfant et de l'adolescent. 2^e édition*
- Ferrand Ludovic, *Cognition et lecture. Processus de base de la reconnaissance des mots écrits chez l'adulte*
- Godefroid Jo, *Psychologie. Science humaine et science cognitive*
- Hansenne Michel, *Psychologie de la personnalité*
- Lemaire Patrick, *Psychologie cognitive*
- Luminet Olivier, *Psychologie des émotions. Confrontation et évitement*
- MacFarland David, *Le comportement animal. Psychobiologie, éthologie et évolution*
- Myers Anne, Hansen Christine H., *Psychologie expérimentale*
- Robinson Bernard, *Psychologie clinique. De l'initiation à la recherche*
- Siegler Robert S., *Intelligences et développement de l'enfant. Variations, évolution, modalités*
- Siegler Robert S., *Enfant et raisonnement. Le développement cognitif de l'enfant*
- Tavris Carol, Wade Carole, *Introduction à la psychologie. Les grandes perspectives*
- Westen Drew, *Psychologie. Pensée, cerveau et culture*

Ouvertures
Psychologiques

PSYCHOLOGIE DE LA PERSONNALITÉ

• Michel HANSENNE •

Illustration de couverture : Diana Ong, Parts Equal the Whole, IV, 1940. © Superstock, Int.

Crédits des illustrations

Les crédits sont mentionnés en regard des illustrations.

Les documents reproduits dans l'ouvrage à des fins pédagogiques sont régis par les lois en matière de reproduction autorisée. Si malgré nos soins attentifs, certaines demandes n'étaient pas parvenues aux auteurs ou à leurs ayants droit, qu'ils veuillent bien nous en tenir informés.

Pour toute information sur notre fonds et les nouveautés dans votre domaine de spécialisation, consultez notre site web : www.deboeck.com

© De Boeck & Larcier s.a., 2003
Éditions De Boeck Université
Rue des Minimes 39, B-1000 Bruxelles

1^{re} édition
2^e tirage 2004

Tous droits réservés pour tous pays.

Il est interdit, sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, de reproduire (notamment par photocopie) partiellement ou totalement le présent ouvrage, de le stocker dans une banque de données ou de le communiquer au public, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit.

Imprimé en Belgique

Dépôt légal 2003/0074/114

ISSN 1376-2273
ISBN 2-8041-4324-4

Copyrighted material

À Nicole,

À Kiara, Dana et Nelle.

AVANT-PROPOS

L'étude de la personnalité, normale ou pathologique, constitue un domaine particulièrement prisé en psychologie. De tout temps, la personnalité a suscité de nombreuses théories et classifications, à telle enseigne qu'il existe actuellement presque autant de théories de la personnalité que d'auteurs qui ont abordé le sujet. Les théories de la personnalité sont donc très diversifiées mais certaines apparaissent pour le moins démodées ; les théories actuelles bénéficient sans aucun doute de l'avancée des connaissances en psychologie. Le but de l'ouvrage est de donner un panorama le plus large possible des théories de la personnalité. Par ailleurs, comme ces théories n'émergent pas du néant, qu'elles sont associées à une méthodologie propre et qu'elles soulèvent le débat entre l'inné et l'acquis, l'ouvrage traitera également ces différentes questions nécessaires à la compréhension générale.

L'approche se veut ici scientifique et critique. Une place prépondérante sera accordée à la validité et à l'objectivité des concepts abordés. Il ne s'agit pas d'un choix personnel de l'auteur mais d'une option partagée par de nombreux psychologues qui tentent actuellement de hisser la psychologie au rang des sciences expérimentales. L'ouvrage se veut attrayant autant que possible, tant dans la façon de présenter la matière, en l'accompagnant de figures et autres outils qui aident à la compréhension, que dans le style adopté, lequel cherche à rendre accessible le contenu de textes scientifiques parfois indigestes à un public profane. Les divers outils pédagogiques, à savoir les encadrés, les résumés et les questions à la fin de chaque chapitre rendront la lecture plus facile et conviendront probablement bien à un lectorat étudiant.

L'ouvrage devrait en principe combler un vide dans la littérature francophone. Alors que de nombreux ouvrages sur le sujet existent en anglais, force est de constater que le lecteur francophone ne dispose pas d'un tel choix. Cette lacune a motivé la rédaction de ce livre. Faut-il penser que la psychologie de la personnalité n'est pas abordée dans des manuels français ? Certes non, mais on ne lui accorde pas de place isolée puisqu'elle est généralement intégrée dans des ouvrages de psychologie différentielle, aux côtés de l'*intelligence*.

REMERCIEMENTS

La rédaction d'un livre est une longue aventure solitaire. Elle n'aurait cependant pu être réalisée sans l'intervention de différentes personnes. Je souhaite remercier ici celles et ceux qui ont influencé ma carrière et qui, indirectement, sont responsables des idées véhiculées dans l'ouvrage. Je remercie tout d'abord Ezio Tirelli qui, en 1986, m'a initié à la psychopharmacologie, m'a transmis une rigueur méthodologique et scientifique et, surtout, a stimulé ma soif de connaissance en psychologie. Par la suite, il m'a continuellement encouragé à poursuivre des activités de recherche. Je remercie aussi Martine Timsit-Berthier qui m'a accueilli dans son laboratoire de neurophysiologie clinique et qui m'a transmis toute son expérience. Je remercie encore Marc Ansseau avec qui j'ai collaboré pendant plus de dix ans. Outre la rigueur scientifique qu'il m'a communiquée, il m'a permis de développer mes propres recherches dans d'excellentes conditions et a toujours été pour moi un réel moteur.

Je tiens également à remercier vivement Michel Jezierski, directeur éditorial des éditions De Boeck, pour l'intérêt qu'il a porté au manuscrit. Je remercie aussi Patrick Lemaire pour sa lecture attentive et pour la suggestion d'inclure le chapitre portant sur les relations entre la personnalité et les autres dimensions de la vie psychique. Ce chapitre renforce sensiblement l'ouvrage. Je remercie également l'équipe de production coordonnée par Michel Blaimont et, plus particulièrement, Christine Gillard qui a assuré le suivi de l'ouvrage.

Je remercie enfin les personnes qui ont contribué à l'amélioration formelle du manuscrit dans ses différentes étapes : je veux citer Anne Demoulin, Philippe Kempeneers et Jean-Pierre Thibaut.

CHAPITRE 1

Introduction

Sommaire

- 1 Historique
- 2 Définitions de la personnalité et terminologie
- 3 Les buts de la psychologie de la personnalité
- 4 Qu'est-ce qu'une théorie ?

Dans ce chapitre, vous allez apprendre

- 1 Quelles sont les origines de la notion de personnalité et comment la personnalité était considérée il y a déjà bien longtemps.
- 2 Comment on peut définir cette notion complexe qu'est la personnalité, ainsi que les différents termes utilisés en psychologie de la personnalité.
- 3 Quels sont les buts de la psychologie de la personnalité.
- 4 Ce qu'on entend par théorie d'un point de vue scientifique.

Le concept de personnalité est un concept central en psychologie. Il l'est également dans la vie de tous les jours. N'entendons-nous pas autour de nous qu'un tel a une forte personnalité ou encore qu'un autre a une personnalité dominante. Nous n'hésitons pas à utiliser régulièrement ce concept pour décrire les autres personnes ; c'est même devenu une telle habitude qu'il serait impossible de ne pas le faire. Nous avons un réel besoin, assez automatique, de catégoriser les autres. Il est d'autant plus intéressant de noter que ce mécanisme s'observe déjà chez les jeunes enfants ; il n'est pas rare d'entendre dire d'un enfant de quatre ans qu'un des élèves de sa classe est turbulent, qu'un autre se bat toujours et qu'un dernier est gentil.

Pourquoi ressent-on le besoin naturel de décrire les autres en termes de personnalité ? Une première raison que nous pouvons facilement évoquer et qui est d'ailleurs facile à imaginer c'est que ce besoin naturel nous permet d'avoir des images cohérentes et consistantes des personnes qui nous entourent. De cette manière, nous reconnaissons aisément que c'est la même personne parce qu'elle se conduit de façon cohérente dans différentes situations. Une deuxième raison que nous avons de décrire les autres selon ce terme de personnalité, c'est qu'il implique l'existence d'une force à l'intérieur d'une personne qui influe sur ses comportements et ses pensées. Nous laissons échapper l'idée que les personnes ne choisissent pas nécessairement la manière dont ils se comportent, donnant ainsi un crédit aux influences biologiques. Ces deux raisons ont une conséquence primordiale : nous pouvons prédire les comportements de nos proches. Cela est un point essentiel car il est très important dans de nombreuses situations de pouvoir prédire comment votre ami va réagir et vos prédictions sont évidemment basées sur les éléments que vous possédez sur sa personnalité. Par exemple, vous ne confierez pas facilement des éléments intimes de votre vie à un ami dont vous savez qu'il a une fâcheuse tendance à tout répéter à tout le monde. Une troisième et dernière raison pour laquelle nous utilisons fréquemment et avec beaucoup de plaisir ce terme de personnalité dans la vie de tous les jours, c'est qu'il donne l'impression que des caractéristiques saillantes de quelqu'un peuvent le distinguer des autres et en quelque sorte le cataloguer. Les qualités qui vous viennent en tête en premier lieu quand vous essayez de décrire un individu sont celles qui, à vos yeux, sont les plus importantes pour cette personne. Il est primordial d'opérer de la sorte pour avoir de bonnes représentations mentales de votre entourage. N'est-il pas troublant de ne pas pouvoir justement cataloguer quelqu'un que vous connaissez, comme il est dérangentant de fréquenter des personnes que vous ne pouvez pas cerner facilement ?

1 Historique

La tendance naturelle que nous avons de décrire les autres par des adjectifs comme gentil, impulsif, colérique, tendre, passionné, fougueux, etc., n'est évidemment pas nouvelle et de tout temps elle s'est observée. Nous verrons d'ailleurs dans la suite de ce chapitre qu'il existait déjà dans l'antiquité des classifications de différents types de personnalité. Nous nous contenterons ici d'aborder l'étymologie du mot et d'évoquer les parallélismes qu'il est possible de trouver entre son usage dans l'antiquité et celui qui est répandu actuellement.

Historiquement, *personnalité* * vient du mot latin *persona* *. *Persona* désigne le masque de théâtre qu'un acteur portait pour exprimer différentes *émotions* * et *attitudes* * dans l'antiquité. Il était en effet d'usage, à l'époque, d'utiliser des artifices pour évoquer au public les caractéristiques de l'acteur. Il est important de considérer que ces masques n'étaient en rien des déguisements, mais simplement des attitudes faciales spécifiques qui donnaient naissance à des interprétations communes. Ce dernier point est évidemment de la plus haute importance : le public devait décoder l'information véhiculée par ces masques de la même manière, il ne devait y avoir aucune ambiguïté. Par exemple, si un acteur devait évoquer la tristesse, le masque consistait en une description sans équivoque de la tristesse. De nos jours, nous retrouvons ce phénomène dans des situations sociales où les individus se déguisent, comme au carnaval.

L'usage très répandu dans l'antiquité de ces masques palliait-il les carences d'expression émotionnelle des acteurs ? Permettait-il de ne pas se tromper sur l'interprétation des expressions émotionnelles des acteurs ? Ou peut-être permettait-il aux acteurs de pouvoir jouer différents rôles, tantôt drôles, tantôt tragiques, sans adapter leurs réelles expressions faciales ? Ne dit-on pas en effet qu'il est difficile pour un acteur de jouer des rôles différents, sous-entendant des personnalités différentes ? Toujours est-il que, selon cette conception, la personnalité est une image sociale superficielle que les individus adoptent en jouant des rôles. Nous verrons que, de nos jours, la personnalité est bien entendu beaucoup plus complexe qu'un simple jeu de rôle, puisque entre autres, elle caractérise la façon dont une personne se comporte habituellement.

Toujours est-il qu'il est intéressant de noter que ces masques du théâtre antique que les acteurs arboraient pour véhiculer des émotions et des attitudes présentaient des caractéristiques assez semblables à celles que l'on attribue actuellement à la notion de personnalité. Premièrement, les masques que portaient les acteurs restaient inchangés au cours de l'action, tout comme il est généralement admis que la personnalité reste constante pendant la vie. Autrement dit, on estimait à l'époque qu'un acteur ne devait pas changer de *persona* pendant la pièce. Deuxièmement, les masques permettaient aux spectateurs de pouvoir construire des représentations mentales distinctes pour les différents acteurs et de pouvoir anticiper et prévoir la manière dont ils allaient se comporter, de même qu'actuellement on s'attend à certains comportements de la part de certaines personnalités. Les spectateurs avaient ainsi une image stable et cohérente des acteurs, comme nous avons une image stable et cohérente des personnes qui nous entourent. Troisièmement, le

nombre de masques utilisés par les acteurs de l'antiquité était limité à douze, tout comme il est unanimement reconnu actuellement que le nombre de *types de personnalité** est relativement restreint. Cela signifie que déjà dans l'antiquité on pensait que l'homme ne pouvait pas se comporter de multiples manières, mais qu'au contraire il existait des attitudes relativement homogènes de patterns de conduites regroupés derrière ces masques.

Dans l'antiquité, *persona* avait donc des significations proches de ce qu'il est admis d'appeler aujourd'hui la personnalité : les *aptitudes** et les capacités personnelles, ce qui nous distingue des autres et ce qui convient à certains comportements. Cependant, *persona* signifiait aussi ce que nous paraissions sans l'être, le rôle que nous jouons. Or ces deux caractéristiques ne sont évidemment pas aujourd'hui attribuables à la personnalité telle qu'on peut la concevoir actuellement. D'ailleurs, l'évolution ultérieure de *persona*, influencée tout d'abord par le langage théologique et ensuite par le langage *scientifique** lui enlève son aspect d'inauthenticité ; c'est avant tout l'être et non le paraître. Ainsi, au fil du temps, la notion de personnalité a perdu sa connotation d'illusion et de théâtre pour désigner la manière dont une personne se comporte habituellement.

2 Définitions de la personnalité et terminologie

Imaginer les raisons qui nous poussent à décrire les autres en termes de personnalité est plus facile que définir ce concept. En effet, tout le monde s'accorde à penser que nous ressentons ce besoin pour avoir des images cohérentes et consistantes des personnes qui nous entourent ainsi que pour pouvoir prévoir leurs réactions. Or, si on vous demandait de définir la notion de personnalité, on serait vraisemblablement en présence de très nombreuses définitions. Si ce concept semble aller de soi, il n'est pas pour autant bien circonscrit et bien défini ; c'est peut-être d'ailleurs un des concepts les moins bien définis en psychologie. Ce qui complique les choses, c'est que, comme pour de nombreux concepts en psychologie, il existe une large diffusion de la notion de personnalité, et dans le grand public, ce terme n'a pas la même signification qu'en psychologie scientifique. L'usage qu'on en fait au quotidien s'attache avant tout à décrire des caractères spécifiques de certaines personnes sans pour autant prendre des précautions pour s'assurer que ces descriptions sont rigoureuses, alors que pour le psychologue, la personnalité correspond à une *théorie** qui s'applique à tous les individus. Nous verrons dans ce chapitre ainsi que dans le troisième où il sera question de la *validité** de la mesure, ce qui distingue ces deux approches et plus spécifiquement ce qui caractérise une théorie basée sur des faits observables.

Il existe de nombreuses définitions de la personnalité et pratiquement tous les grands psychologues de la personnalité en ont donné une. Ces définitions sont directement en relation avec le choix des méthodes et des points de vue de l'auteur. Toutefois, la plupart reprennent les mêmes idées que celles que nous avons évoquées plus haut, à savoir la consistance, la causalité interne et la distinctivité. Nous allons ici présenter quelques définitions parmi les nombreuses

qui ont été données sans pour autant prétendre que ce sont les meilleures. Selon Allport (1937), la personnalité est *l'organisation dynamique, au sein de l'individu, de systèmes psychophysiques qui déterminent son comportement caractéristique et ses pensées*. D'après cette définition, la personnalité est une entité unique qui traduit la façon dont une personne pense, réfléchit, agit et se comporte dans différentes situations. C'est une organisation dynamique, c'est-à-dire que la personnalité n'est pas le fruit d'un élément passif, mais au contraire qu'elle est constituée par de nombreuses pièces qui interagissent entre elles et avec l'extérieur, l'environnement. C'est un mécanisme actif. Cette définition insiste aussi sur les bases biologiques de la personnalité. Cela constitue un point primordial car aucun psychologue ne peut actuellement nier l'influence des facteurs biologiques au sens large sur la personnalité (il en sera question plus en détail dans le quatrième chapitre). Pour Eysenck (1953), un grand psychologue anglais de la personnalité qui marqua le siècle dernier, la personnalité est *l'organisation plus ou moins ferme et durable du caractère*, du tempérament*, de l'intelligence** et du physique d'une personne ; cette organisation détermine son adaptation unique au milieu. Le physique renvoie ici aux bases biologiques de la personnalité, point qui sera central dans la théorie d'Eysenck. Sa définition insiste aussi sur le caractère durable et sur le fait que chaque individu est unique en fonction de sa propre organisation. Cattell (1950) définit quant à lui la personnalité comme *ce qui permet une prédiction de ce que va faire une personne dans une situation donnée*. On voit dans cette définition que Cattell était avant tout intéressé par un seul aspect de la personnalité : pouvoir prévoir comment une personne va se comporter. Byrne (1966) définit la personnalité comme *la combinaison de toutes les dimensions relativement durables de différences individuelles qui peuvent être mesurées*. Cette définition s'inscrit davantage dans une tradition de la *psychologie différentielle** qui consiste à mesurer les différences individuelles entre les individus. Plus récemment Linton (1986) définit la personnalité comme *le conglomerat organisé des processus** et des états psychologiques appartenant à un individu. Cette définition est plutôt large, mais elle insiste aussi sur le fait que la personnalité est un processus organisé, propre à un individu.

Face à ces quelques définitions et en suivant Carver et Scheier (2000), certains points sont à dégager :

1. La personnalité n'est pas une juxtaposition de pièces, c'est une organisation.
2. La personnalité ne se trouve pas simplement là. Elle est active ; c'est un processus dynamique à l'intérieur de l'individu.
3. La personnalité est un concept psychologique dont les bases sont physiologiques.
4. La personnalité est une force interne qui détermine comment les individus vont se comporter.
5. La personnalité est constituée de patterns de réponses récurrents et consistants.
6. La personnalité ne se reflète pas dans une seule direction mais bien dans plusieurs, comme les comportements, les pensées et les sentiments.

Maintenant que nous avons cerné ce qu'est la personnalité par des définitions générales, il convient d'apporter quelques éléments sur certains concepts propres à la *psychologie de la personnalité*.*.

2.1 Le tempérament

Tout d'abord, il faut bien garder à l'esprit que la notion de tempérament est à distinguer de celle de personnalité. Ce n'est donc pas la même chose, même si dans le langage de tous les jours les deux termes sont parfois utilisés l'un pour l'autre. Quelle est la grande différence entre personnalité et tempérament ? D'après Buss et Plomin (1984), les tempéraments ont une base biologique, ils représentent la dimension affective et émotionnelle de la personnalité, ils apparaissent tôt dans la vie et ils continuent à exercer un rôle à l'âge adulte. Ces auteurs définissent les tempéraments comme *des traits innés* de personnalité qui apparaissent dès l'enfance*. On comprendra par cette description que les tempéraments sont des manifestations précoces de certains *traits de personnalité** dont l'origine est fortement *génétique**. Ces auteurs insistent aussi sur le fait que, même si les tempéraments ont une base héréditaire, ils peuvent être modifiés par l'expérience.

Il faut aussi ajouter que d'après Loehlin (1992), un grand psychologue de la *génétique comportementale**, l'idée que les tempéraments sont influencés par des facteurs génétiques plus spécifiquement que ne l'est la personnalité n'est pas clairement démontrée. En fait, comme on le verra par la suite, les facteurs génétiques influent également sur la personnalité.

On retrouve l'idée d'une base biologique des tempéraments dès l'Antiquité. À cette époque les tempéraments, qui étaient au nombre de quatre, étaient mis en relation avec quatre humeurs : il y avait le tempérament flegmatique qui correspondait à la lymphe, le tempérament sanguin qui correspondait au sang, le tempérament mélancolique qui correspondait à la bile noire et le tempérament colérique qui correspondait à la bile jaune. L'humeur dont la concentration était la plus grande proportionnellement aux autres déterminait le tempérament. D'après cette classification que l'on doit à Galien (qui en fait s'est inspiré des idées d'Hippocrate), le flegmatique est apathique, le sanguin est optimiste, le mélancolique est triste, morose et le colérique est irascible, fort et combattif (figure 1.1). D'autres auteurs associent en plus les quatre tempéraments aux quatre éléments : le flegmatique à l'eau, le mélancolique à la terre, le sanguin à l'air et le colérique au feu.

Il faut bien entendu rester prudent face à une classification de ce genre car elle ne repose pas sur des critères objectifs et ne se fonde pas sur une théorie explicative. Les associations entre les tempéraments et les humeurs sont simplistes et reflètent les connaissances de l'époque. Il est toutefois intéressant de constater que, même si ces associations sont totalement naïves, on peut en retrouver un prolongement dans certaines théories *psychobiologiques** actuelles basées, elles, sur un ensemble de faits expérimentaux. C'est le cas notamment du modèle biosocial de la personnalité de Cloninger (qui sera abordé en détail dans le chapitre 5) qui comprend trois tempéraments de base en étroite relation avec les systèmes de neurotransmission : la *recherche de nouveauté* avec le système dopaminergique, l'*évitement du danger* avec le



Figure 1.1

Gravure sur bois du Moyen Âge représentant les quatre tempéraments. De gauche à droite : le flegmatique, le mélancolique, le sanguin et le colérique.

système sérotoninergique et la *dépendance à la récompense* avec le système noradrénergique (Cloninger, 1986, 1987). La différence entre ce modèle et la classification de Galien est que, même s'ils reposent tous deux sur le principe d'une association entre des tempéraments et des variables biologiques, le premier a été élaboré sur bases de *données* * robustes et a donné naissance à de nombreuses études de validation (voir Hansenne, 2001), alors que la seconde ne repose que sur des spéculations.

Il existe en réalité de nombreux tempéraments, mais il se pourrait qu'il soit possible de les regrouper en un nombre restreint grâce à la technique mathématique de l'*analyse factorielle* * dont le principe sera décrit plus loin. À ce sujet, Digman (1994) a réalisé une analyse factorielle sur des données issues de dix-huit *questionnaires* * mesurant les tempéraments. Il ressort de cette étude quatre facteurs principaux que l'auteur a nommés (1) l'impulsivité, (2) la sociabilité, (3) la peur et (4) la colère. Il faut noter que la terminologie des deux derniers tempéraments prête à confusion car elle est également reprise pour désigner deux des cinq émotions de base (la joie, la tristesse, le dégoût, la peur et la colère). On ne peut en effet confondre les émotions, qui sont des réactions comportementales caractérisées par la rapidité de leur déclenchement ainsi que par leur brièveté et les tempéraments qui sont caractérisés par une stabilité et qui se manifestent dans différents contextes.

Buss et Plomin (1975, 1984) pensent quant à eux que les tempéraments peuvent se résumer en trois domaines différents que sont l'*émotionnalité*, l'*activité* et la *sociabilité*. L'émotionnalité correspond à la tendance à manifester des réactions physiologiques dans divers contextes, comme des situations évoquant la peur, la colère et des situations stressantes. L'activité correspond à la dimension énergétique de l'individu, elle s'exprime chez des individus qui font beaucoup de choses sans ressentir de la fatigue et qui pensent que le temps passe trop vite. La sociabilité fait référence au fait de préférer la compagnie des autres plutôt que de rester seul. Ces trois tempéraments, ou *dispositions* * naturelles à se comporter d'une manière plutôt que d'une autre, ont une base génétique. Buss et Plomin ont construit un questionnaire pour appréhender ces trois tempéraments : le *EAS temperament survey* (E pour émotionnalité, A pour activité et S pour sociabilité).

2.2 Le caractère

Il faut aussi distinguer la notion de caractère de celle de personnalité. Précisons d'emblée que le terme caractère, bien représenté dans le langage de tous les jours ainsi que dans de nombreux magazines de vulgarisation, a tendance à disparaître du vocabulaire scientifique de la psychologie actuelle. Ainsi, à quelques exceptions près, on ne parle plus actuellement de caractère. Cela n'a pas été toujours le cas. Longtemps synonyme de personnalité, différents auteurs ont supprimé son usage parce qu'il était souvent associé à des connotations morales et reflétait un jugement de valeur plutôt négatif. En effet, qui n'a jamais dit un jour d'un autre qu'il avait un *mauvais caractère*, ou encore qu'il avait un *fort caractère*, voire qu'il avait un *caractère de cochon*. On peut voir dans ces différents exemples que ces jugements étaient le plus souvent négatifs. Toutefois, la plupart d'entre nous ont utilisé ce terme pour désigner des caractéristiques positives de personnes que nous connaissons, comme il a un *bon caractère* ou encore c'est quelqu'un qui a un *caractère agréable*. Toujours est-il que, positive ou négative, cette notion de caractère est avant tout un jugement moral. C'est pour cette raison que, en 1937, Allport préférait déjà le terme *trait* à celui de caractère. Pour lui, le trait, qui sera défini plus loin, a l'avantage d'être une notion dépourvue de connotation morale et représente davantage un terme scientifique.

Alors que la notion de caractère a pratiquement disparu du langage psychologique scientifique, il faut tout de même signaler que le modèle récent de Cloninger intègre trois caractères (Cloninger *et al.*, 1993). Les caractères sont définis dans ce modèle comme *des dimensions de la personnalité déterminées par l'apprentissage social et l'apprentissage cognitif et ils ne sont donc pas influencés par des facteurs héréditaires*, à l'inverse des tempéraments dont il a été question plus haut. Ils sont au nombre de trois : l'*autodétermination* *, la *coopération* * et la *transcendance* *. Il faut bien être attentif au point suivant : dans le modèle de Cloninger, les caractères expriment l'idée que la personnalité n'est pas uniquement déterminée par des tempéraments dont l'origine génétique est indéniable, mais aussi par des actions de l'environnement. Dans ce modèle, le caractère traduit aussi l'idée de dispositions durables qui apparaissent plus tard dans la vie et qui modulent les tempéraments de base.

2.3 Trait de personnalité et type de personnalité

Il est classique, en psychologie de la personnalité, de distinguer un trait de personnalité d'un type de personnalité. Un trait de personnalité représente une caractéristique durable, la disposition à se conduire d'une manière particulière dans des situations diverses. C'est du moins de cette manière que la plupart des psychologues de la personnalité l'envisagent. Nous l'avons déjà signalé, le trait remplace avantageusement la notion de caractère. Des traits habituels sont par exemple l'impulsivité, la générosité, la sensibilité, la timidité, l'empathie, ou l'honnêteté. Dans ce cas, on parle aussi de sous-dimensions de la personnalité.

Il faut bien considérer que les traits (ou sous-dimensions) sont habituellement considérés sur un continuum, allant d'un extrême à l'autre. Par exemple, dans



Figure 1.2

Les traits sont des dispositions à se conduire d'une manière particulière dans différents contextes. Ils sont habituellement considérés sur un continuum allant d'un extrême à l'autre. On trouve alors aux deux extrémités de la droite des qualificatifs opposés et les individus se situent sur un point de la droite.

le modèle de Cloninger, il existe une sous-dimension de la dimension de recherche de nouveauté qui s'appelle *impulsivité-réflexion*. Cette sous-dimension est en réalité un trait bipolaire qui peut facilement se représenter graphiquement sur un continuum comprenant l'*impulsivité* à un pôle et *réflexion* à l'autre (figure 1.2). Les individus se situent sur un point de la droite qui relie les deux extrémités, le plus souvent des qualificatifs opposés, étant entendu que la plupart d'entre eux sont localisés vers le milieu de la droite et que peu d'individus occupent les positions extrêmes.

Maintenant que nous avons décrit ce qu'est un trait de personnalité, il sera très facile de décrire ce qu'est un type de personnalité. En fait, un type de personnalité (ou dimension de personnalité) représente uniquement l'assemblage de différents traits (ou sous-dimensions). En d'autres termes, c'est un qualificatif plus global qui englobe différents qualificatifs plus spécifiques. L'*extraversion* *, par exemple, correspond à un type de personnalité fréquemment rencontré qui comprend les différents traits suivants : sociabilité, dominance, assertivité, activité et nervosité. On peut voir dans la figure 1.3 les différents traits des dimensions de recherche de nouveauté et d'évitement du danger du modèle de Cloninger.

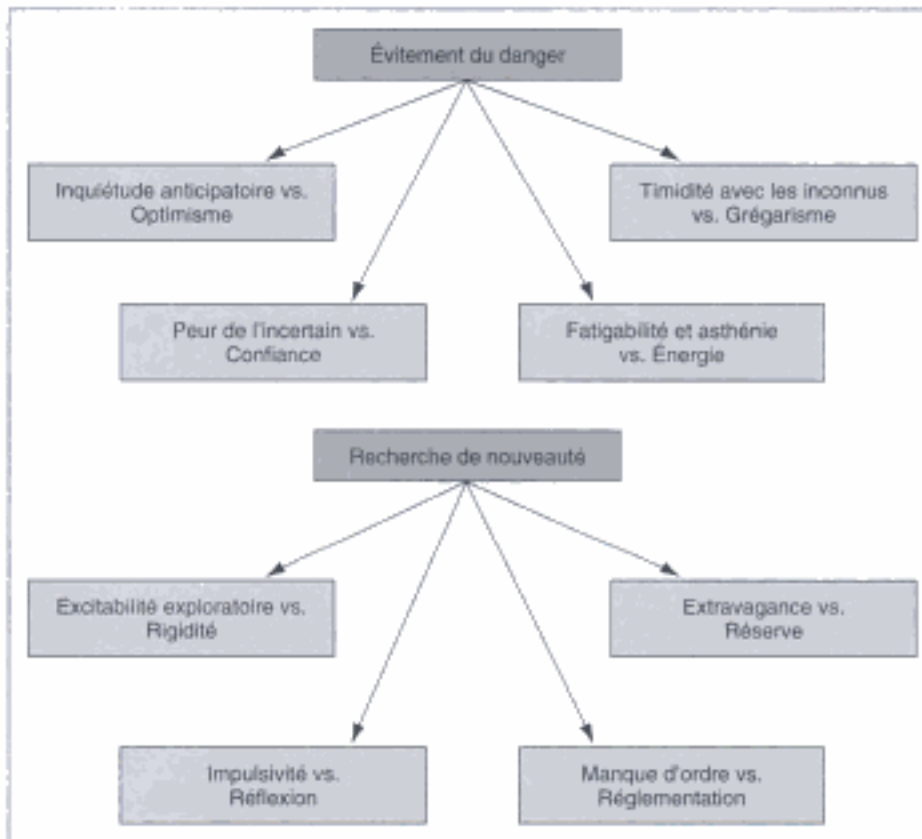


Figure 1.3

Représentation des dimensions (types) d'évitement du danger (en haut) et de recherche de nouveauté (en bas) et de leurs sous-dimensions (traits) respectives. Noter que chaque sous-dimension est organisée sur un continuum allant d'un extrême à l'autre.

2.4 Le nombre des dimensions de la personnalité

Comme nous le verrons dans la description des théories de la personnalité, les psychologues de la personnalité ne s'accordent pas sur le nombre de dimensions qui caractérisent la personnalité. Ceci constitue bien évidemment un réel problème car à l'heure actuelle il n'existe pas de consensus sur ce point. Le modèle des cinq facteurs qui sera développé plus loin (Digman, 1990 ; John, 1990 ; Goldberg, 1990) apporte un certain accord parmi les psychologues de la personnalité, mais il donne naissance aussi à des divergences parfois virulentes. On peut citer comme exemple la controverse entre Eysenck et Costa dans deux articles aux titres évocateurs : *Quatre manières de montrer que les cinq facteurs ne sont pas fondamentaux* (Eysenck, 1992) et *Quatre manières de montrer que les cinq facteurs sont fondamentaux* (Costa et McCrae, 1992).

Il n'est donc pas possible dès à présent de dire que la personnalité est constituée de trois, quatre ou cinq dimensions. Nous allons tout de même ici décrire rapidement comment certains auteurs envisagent le problème du nombre de dimensions de la personnalité, ou en d'autres termes quelles dimensions sont fondamentales et suffisantes pour décrire l'ensemble de la personnalité. Pour Eysenck (1967) et Tellegen (1985), trois dimensions sont suffisantes, mais les noms donnés aux dimensions ne sont pas identiques. Pour Eysenck, les trois grandes dimensions sont : l'*extraversion* vs. *introversion**, le *neuroticisme** vs. la *stabilité émotionnelle** et le *psychoticisme** vs. la *force du Moi**. Ces dimensions sont bipolaires et les individus se situent sur un point entre les deux extrêmes. Pour Tellegen, les trois dimensions sont : *émotion positive**, *émotion négative** et *contrainte**. Cattell (1957, 1990) en a défini seize et Guilford et Zimmerman (1956) en ont déterminé quatorze. Plus récemment, Zuckerman (1994) a proposé un modèle comprenant trois, cinq ou sept dimensions. Cloninger (Cloninger *et al.*, 1993) quant à lui a défini sept dimensions qui sont la recherche de nouveauté, l'évitement du danger, la dépendance à la récompense, la *persistance**, l'autodétermination, la coopération et la transcendance. Enfin, comme nous l'avons déjà signalé, depuis une dizaine d'années, différents auteurs ont montré que cinq dimensions principales sont suffisantes pour appréhender l'ensemble des traits de personnalité (Digman, 1990) : on parle du *modèle des cinq facteurs** ou encore du *big five*. Les dimensions de ce modèle, dont les appellations diffèrent parfois entre les auteurs sont : *extraversion*, *agréabilité**, *conscienciosité**, *neuroticisme* et *ouverture**.

Le fait que le nombre de facteurs de ces modèles dimensionnels soit différent repose, entre autres, sur les différentes méthodes d'analyse factorielle utilisées par les auteurs. Brièvement, l'analyse factorielle, qui comporte actuellement un grand nombre de techniques, est une méthode *statistique** qui permet de réduire, à partir de l'analyse des *corrélations** existantes, un grand nombre de *variables** à un nombre plus restreint. Cette démarche permet tout d'abord de déterminer les variables sous-jacentes plus fondamentales que l'on appelle des *facteurs**. Ensuite, elle permet de déterminer la relation entre les facteurs et les mesures ou les *tests** qui les ont fournis. Cette relation s'exprime en termes de *saturation** et indique la mesure dans laquelle chaque facteur influence les résultats des tests. Le nombre de facteurs dégagés par l'analyse

factorielle dépend de la technique d'analyse utilisée. Ce point peut donc expliquer que les différents psychologues de la personnalité ne s'accordent pas sur le nombre des dimensions qui déterminent la personnalité. D'ailleurs, le nombre de facteurs de la théorie de Cattell peut être réduit par la suite grâce à une analyse factorielle secondaire. Ainsi, le modèle de Cattell comprend cinq facteurs secondaires. Par ailleurs, pour Eysenck (1994), les traits de Cattell ne sont pas des traits fondamentaux. En outre, McKenzie (1988) a montré que ces traits peuvent se résumer à trois facteurs principaux, lesquels sont sensiblement comparables aux trois dimensions de la théorie d'Eysenck.

2.5 Stabilité de la personnalité

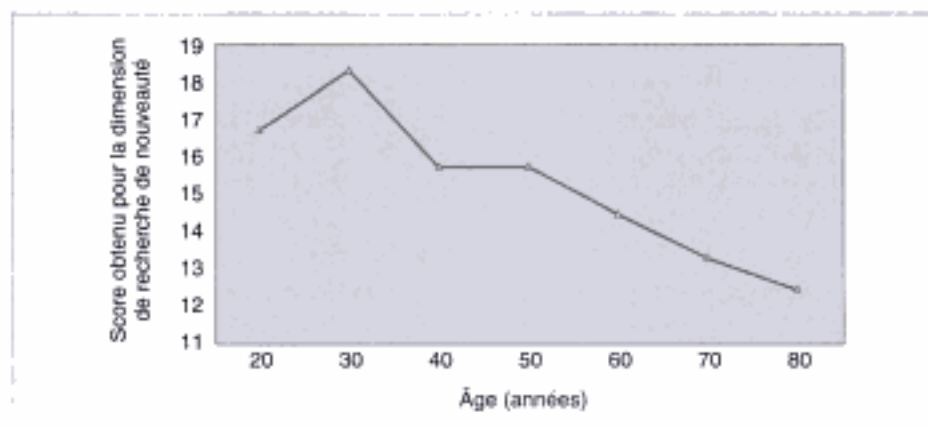
Même si la personnalité peut se modifier au cours de la vie d'un individu, elle est considérée comme relativement stable. Autrement dit, la personnalité qui se forge dès l'enfance et continue à se développer jusqu'à l'âge adulte ne fluctue guère, sauf bien entendu suite à des événements particulièrement stressants, comme des abus sexuels, des graves accidents ou des longues maladies, ainsi que certains événements familiaux, comme le divorce des parents ou la perte d'un parent.

Différentes études ont en effet montré une constance des tempéraments et de la personnalité durant les différentes phases de la vie, de l'enfance à l'âge adulte. En outre, les tempéraments des enfants en bas âge sont étroitement corrélés avec les comportements à l'âge adulte. Cela signifie qu'un enfant colérique à l'école maternelle aura de fortes chances de rester colérique à l'âge adulte. De même, un enfant consciencieux en bas âge le restera à l'âge adulte. On pourrait multiplier les exemples, tout en gardant en tête que l'évolution de la personnalité dépend de multiples facteurs. De manière très précise, Costa et McCrae (1988) ont évalué la personnalité chez 983 personnes âgées de 21 à 96 ans et ils ont montré que les principales dimensions de la personnalité telles qu'elles étaient définies par le modèle des cinq facteurs demeuraient stables dans un intervalle de six ans chez des personnes de plus de trente ans. En revanche, chez des sujets plus jeunes, la personnalité peut se transformer faiblement. Dans un échantillon important, les mêmes auteurs (Costa et McCrae, 1994) montrent que chez des adolescents entre 17 et 20 ans, les notes d'extraversion et de neuroticisme sont plus élevées et les notes d'agréabilité et de conscienciosité sont plus faibles que chez des sujets adultes de plus de trente ans. Les individus entre 20 et 30 ans obtiennent des résultats intermédiaires. Ainsi, d'après ces résultats, il semble que la personnalité devienne stable à partir de trente ans.

La stabilité des traits de la personnalité entre l'adolescence et l'âge adulte se retrouve aussi dans une grande étude longitudinale récente (Roberts *et al.*, 2001). Des sujets âgés de 18 à 26 ans sont évalués plusieurs fois et les auteurs montrent que les différentes dimensions ne se modifient pas entre les évaluations*. Les modifications qu'ils enregistrent de l'adolescence à l'âge adulte témoignent d'une évolution vers une plus grande maturité. En conséquence, les enfants qui étaient les plus matures sont ceux dont la personnalité se modifie le moins. Des résultats comparables se retrouvent dans une autre étude menée chez des sujets âgés de 18 à 22 ans (Robins *et al.*, 2001).

Figure 1.4

Relation entre l'âge et le score de recherche de nouveauté du modèle de Cloninger obtenu dans un échantillon de 322 sujets belges (Hansenne et al., 2001).

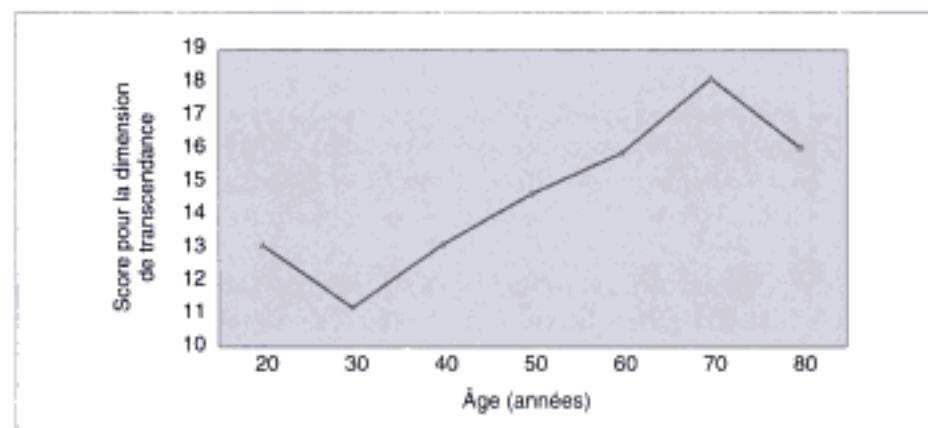


Mathiesen et Tambs (1999) évaluent les tempéraments chez des jeunes enfants lorsqu'ils ont 18, 30 et 50 mois. Les résultats montrent une importante stabilité pour les tempéraments mesurés aux trois périodes différentes. Dans une importante étude longitudinale, Kubicka *et al.* (2001) étudient une *cohorte** de 440 sujets qu'ils évaluent à 9-10, 21-23, 28-31 et 32-35 ans. La personnalité est évaluée par les enseignants, les parents et les compagnons de classes à 9-10 ans et par des questionnaires à l'âge adulte. Les trois dimensions étudiées (extraversion, neuroticisme et conscienciosité) montrent d'importantes corrélations. Ces auteurs montrent aussi que des tempéraments observés à 9-10 ans peuvent prédire une consommation d'alcool à l'âge adulte : une note faible de conscienciosité prédit des abus répétitifs d'alcool, alors qu'une note élevée à l'extraversion prédit une consommation quotidienne.

Il faut toutefois apporter quelques nuances au sujet de cette apparente stabilité de la personnalité. En effet, certaines études ont montré que des dimensions de personnalité subissaient des modifications en fonction de l'âge. Brändström *et al.* (2001) montrent que certaines dimensions issues du modèle de Cloninger sont associées à l'âge. Plus spécifiquement, Hansenne *et al.* (2001) ont trouvé dans une population représentative de 322 sujets belges que la dimension de recherche de nouveauté du modèle de Cloninger était en corrélation négative avec l'âge aussi bien chez les femmes que chez les

Figure 1.5

Relation entre l'âge et le score de transcendance du modèle de Cloninger obtenu dans un échantillon de 166 sujets féminins belges (Hansenne et al., 2001).



hommes : plus l'âge avance, moins les sujets recherchent la nouveauté (figure 1.4). Ceci peut évidemment se comprendre aisément. En revanche, la dimension de transcendance de ce même modèle est corrélée positivement avec l'âge mais uniquement chez les femmes : plus les femmes avancent en âge plus elles développent des croyances (figure 1.5).

3 Les buts de la psychologie de la personnalité

Le but de la psychologie de la personnalité est de construire une théorie scientifique permettant de **décrire**, d'**expliquer** et de **prédire** le comportement des individus. Elle se distingue des théories du sens commun par son caractère systématique et critique. En effet, une théorie scientifique suppose que les phénomènes qui sont étudiés soient décrits en termes de concepts ou de variables définis *opérationnellement**, c'est-à-dire en indiquant les conditions d'observation ou les règles de procédure qui ont conduit au concept ou à la variable utilisés. Par exemple, au lieu de dire sans plus qu'une personne est extravertie, nous indiquons quelles sont les observations qui nous ont amenés à la décrire comme telle. Lorsque nous aborderons les différentes théories de la personnalité, nous pourrions constater qu'elles n'offrent pas toutes un cadre théorique dont l'ambition est de répondre à ces trois buts. La personnalité peut donc être abordée de manières très diverses (voir encadré 1.1). En effet, la théorie du *Big Five* (modèle des cinq facteurs) qui représente un début de consensus entre les différents psychologues de la personnalité se centre exclusivement sur la description de la personnalité : pour les partisans de cette approche, il faut d'abord régler le problème de la description et du nombre de dimensions de la personnalité avant de pouvoir l'expliquer ou la prédire. Pour Eysenck, l'explication est prioritaire, comme en témoignent les nombreuses bases expérimentales sur lesquelles il s'est basé pour forger sa théorie.

Il est évident qu'un des premiers objectifs de la psychologie de la personnalité est la description de la personnalité par des *méthodes** objectives. Pour cela, il faut tout d'abord délimiter les différentes dimensions de la personnalité et ensuite situer les individus sur ces dimensions. C'est d'ailleurs un des grands objectifs de la psychologie différentielle, discipline qui englobe la personnalité (la personnalité est une différence individuelle au même titre que les aptitudes cognitives, aptitudes qui occupent majoritairement les psychologues différentialistes, voir à ce sujet Gilles, 1999 et Huteau, 1995). La description de la personnalité peut se faire de deux manières différentes. Dans la première, les psychologues utilisent un ensemble de termes que nous utilisons pour nous décrire et pour décrire les autres. Ces termes sont issus du vocabulaire de tous les jours. Cette démarche est dite *taxonomique** ou *lexicale** puisqu'elle se base sur un lexique. Après avoir collecté ces différents mots, on utilise des méthodes statistiques de l'analyse factorielle pour les réduire à un nombre limité de facteurs qui deviendront les dimensions de la personnalité. La théorie de Cattell et le modèle du *Big Five* illustrent parfaitement cette orientation. L'autre démarche consiste à adopter une démarche hypothético-

déductive où les psychologues ont une idée des dimensions de la personnalité et cherchent à les valider par des données empiriques. La théorie d'Eysenck est un bel exemple de cette démarche hypothético-déductive.

L'explication de la personnalité constitue le deuxième grand objectif de la psychologie de la personnalité. Comment peut-on expliquer qu'une personne soit plutôt introvertie et qu'une autre soit extravertie ? Il est évident qu'il n'existe pas une seule réponse à cette question et la réponse dépend forcément de la position théorique adoptée. Si l'on se réfère aux conceptions freudiennes de la personnalité, les différences prennent racines dans le développement psychosexuel de l'enfant. Si l'on se réfère aux théories psychobiologiques, les différences sont dues en partie à des mécanismes biologiques complexes qui interagissent avec des facteurs de milieu. Pour Eysenck notamment, la différence entre l'extraverti et l'introverti se situe principalement au niveau de l'éveil cortical, plus intense chez les seconds. Il ne faut pas oublier, comme cela sera développé dans le chapitre 3, que, toujours selon les théories psychobiologiques, les différences de personnalité (au même titre que les différences individuelles dans le domaine des aptitudes cognitives) s'expliquent par environ 40 % de facteurs génétiques, le reste étant attribuable à ce qu'on appelle *l'environnement non partagé** (voir plus loin).

La prédiction du comportement en fonction des données que l'on connaît d'un individu constitue le troisième objectif de la psychologie de la personnalité. À ce sujet, il convient de préciser que pour certains grands psychologues de la personnalité comme Cattell notamment, la personnalité est principalement définie en termes de prédiction. Il avait d'ailleurs proposé une formule permettant de faire une prédiction du comportement en fonction de la situation dans laquelle la personne est placée et de la personnalité de cette personne. Cette préoccupation se retrouve particulièrement chez les psychologues chargés de sélection professionnelle puisqu'ils doivent, sur base de différentes données, comme la personnalité, établir si la personne convient ou non pour tel ou tel poste.

Un dernier but de la psychologie de la personnalité qui ne sera pas abordé ici est de s'occuper des troubles de la personnalité et de la modification de ceux-ci dans le cadre d'une thérapie. Nous ne développerons pas cette partie de la psychologie de la personnalité car, premièrement, d'autres manuels portent spécifiquement sur ce propos (voir à ce sujet Debray et Nollet, 2001) et, deuxièmement, la psychologie de la personnalité étudie la personnalité normale et doit être distinguée de la psychologie clinique qui étudie plus particulièrement les troubles de la personnalité. Toutefois, un certain nombre de théories décrites dans le chapitre 5 ont été élaborées à partir de patients présentant des troubles de la personnalité, cela étant particulièrement vrai pour la théorie psychanalytique et pour les théories néo-analytiques (voir plus loin), et d'autres permettent d'évaluer la personnalité normale tout en donnant des moyens de décrire les personnalités pathologiques en partant du principe largement admis que personnalités normale et pathologique sont situées sur un continuum : ce qui diffère entre les deux devant s'entendre en termes d'intensité des manifestations comportementales.

Encadré 1.1

La diversité des approches de la psychologie de la personnalité

La psychologie de la personnalité a pour objet la description, l'explication et la prédiction des comportements. Cet objet peut être abordé selon différents points de vue et avec des méthodes variées. Le choix des méthodes n'est pas indépendant des points de vue théoriques. Ainsi, un psychobiologiste pour qui il importe d'expliquer la personnalité par des facteurs psychobiologiques utilisera préférentiellement des méthodes destinées à étudier de tels facteurs, comme la psychopharmacologie, la psychophysiologie et l'expérimentation. En revanche, un psychologue clinicien qui adopte un point de vue psychanalytique aura recours à l'observation clinique de ses patients pour appuyer ses théories visant à expliquer la personnalité par des facteurs *inconscients**, des facteurs peu sujets à l'expérimentation.

Une manière indirecte de juger de l'importance et surtout de la diversité de la notion de personnalité consiste à consulter la liste des journaux scientifiques qui accordent à cette notion une place prépondérante. Comme on peut le constater, la liste est longue. Ce premier point illustre que de nombreuses personnes dans le monde s'intéressent de près ou de loin à la personnalité : c'est un thème qui suscite de nombreuses recherches et de nombreux commentaires. La liste n'est pas seulement longue, elle est aussi diversifiée. Ce point est particulièrement révélateur du fait qu'il est possible de parler de la personnalité selon différents aspects relativement opposés qui donnent alors naissance à des controverses parfois très virulentes. Très schématiquement, on peut constater que certains journaux se focalisent plus spécifiquement sur l'évaluation de la personnalité, comme *Assessment*, *European Journal of Personality Assessment*, *Journal of Personality Assessment* et *Advances in Psychological Assessment*, que d'autres ont un point de vue psychanalytique, comme *Psychoanalytic Psychology*, que plusieurs ont une approche expérimentale de la personnalité, comme *Personality and Individual Differences* et *Journal of Experimental Research in Personality* et que d'autres enfin adoptent une position psychobiologique, comme *Behavior Genetics* et *Biological Psychology*. Cela traduit la diversité des perspectives selon lesquelles on peut envisager la personnalité.

Advances in Psychological Assessment
Annual Review of Psychology
Behavior Genetics
Behavioral Research and Therapy
Biological Psychology
Child Development
European Journal of Personality
European Journal of Personality Assessment
Imagination, Cognition, and Personality
Individual Psychology
Journal of Abnormal Psychology
Journal of Clinical Psychology
Journal of Experimental Research in Personality
Journal of Experimental Social Psychology
Journal of Personality
Journal of Personality and Clinical Studies
Journal of Personality and Social Psychology
Journal of Personality Assessment
Journal of Personality Disorders
Journal of Research in Personality
Journal of Social Behavior and Personality
Nature Genetics
Personality
Personality and Individual Differences
Personality and Social Psychology
Psychological Monographs
Perspectives in Personality
Psychiatric Developments
Psychoanalytic Psychology
Psychological Reports
Review of Personality and Social Psychology
Social Behavior and Personality
Psychological Bulletin

4 Qu'est-ce qu'une théorie ?

Avant d'aller plus loin dans la découverte de la psychologie de la personnalité, il convient d'expliquer ce qu'on entend par *théorie*. Ce point est particulièrement important car, pour rappel, ce qui distingue la psychologie de la personnalité de la psychologie de l'homme de la rue c'est bien cette construction et cette élaboration d'une théorie de la personnalité, théorie qui en principe est basée sur l'observation fine des comportements et des différents états psychologiques.

Une théorie est un ensemble de principes et de règles associés à des phénomènes divers. Les théories ont deux objectifs principaux. Le premier objectif est d'expliquer le phénomène qu'elles étudient. Par exemple, certaines théories psychobiologiques de la personnalité soutiennent que l'*hérédité** influe fortement sur la personnalité (nous verrons dans le chapitre 3 que c'est effectivement le cas). Cette idée permet d'expliquer en partie pourquoi la manière dont les enfants se comportent ressemble tant à celle de leur parent. Le second objectif est de permettre de prédire des nouvelles informations. Ainsi, une théorie de la personnalité doit vous permettre de prédire à propos de quelqu'un certaines choses que vous n'aviez pas encore imaginées. Cette fonction de prédiction, plus subtile et plus difficile que l'explication, n'en demeure pas moins prioritaire. La théorie permet en effet de faire des pronostics sur la façon dont un individu va se comporter dans différentes situations, ce qui peut avoir des conséquences relativement importantes.

Voyons tout d'abord très brièvement quelles sont les démarches nécessaires et essentielles pour construire une théorie. Elles peuvent être schématisées en quatre phases majeures : (1) l'observation, (2) la généralisation, (3) la vérification des généralisations et (4) la construction d'une théorie. L'**observation** sous ses multiples formes est naturellement la première phase de l'approche scientifique. Elle consiste à décrire certaines caractéristiques des variables étudiées et les relations entre elles. Concernant la personnalité, l'observation peut prendre différentes formes, comme l'observation d'un individu dans une situation donnée où l'on note le nombre de fois qu'il passe sa main dans les cheveux pour en déduire une dimension anxieuse, ou les différentes réponses aux *items** d'un questionnaire. La **généralisation des observations** faites sur un objet à d'autres objets de la même classe constitue la deuxième phase dans la construction d'une théorie. Dans le cas de la personnalité, il faut que ce qui est vrai pour un individu soit vrai aussi, même s'il existe des différences d'intensité, pour un autre individu. Par exemple, si on trouve qu'il est possible de situer une personne sur le continuum extraversion-introversion, il faut qu'il soit possible de situer tous les individus sur ce continuum. La troisième phase est de **vérifier les généralisations**. Cette étape est cruciale. C'est elle qui détermine si les constatations faites sur un individu, et généralisées ensuite à plusieurs individus, représentent quelque chose de significatif. La **construction d'une théorie**, dernière étape, consiste enfin à formuler, à partir des généralisations vérifiées, des généralisations de plus en plus générales et à constituer un ensemble cohérent de généralisations entre lesquelles existent des relations logiques nécessaires.

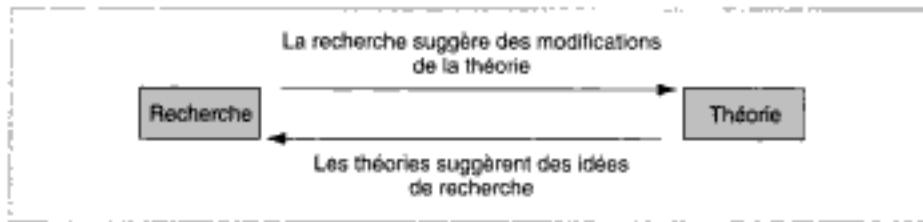


Figure 1.6

L'approche scientifique implique une réciprocity entre les théories et la recherche. Dans un sens, les théories offrent aux chercheurs des idées pour éprouver ces théories (valider ou infirmer) et suggèrent des expériences, alors que dans l'autre sens, les recherches insufflent des modifications aux théories en fonction des données qu'elles ont produites (d'après Carver et Scheier, 2000).

La fonction d'une théorie est double. D'abord, elle organise et intègre les généralisations déjà vérifiées en un ensemble cohérent, elle résume en quelque sorte de façon systématique le savoir atteint à un certain moment donné. Ensuite, elle guide la recherche et conduit à des généralisations empiriques nouvelles encore inobservées mais susceptibles de vérifications empiriques (figure 1.6). Il est très important pour une théorie scientifique de stimuler des recherches qui vont confirmer ou infirmer cette théorie : si les données de différentes recherches ne confirment pas la théorie, il est d'usage qu'elle soit revue, réadaptée aux données nouvelles, voire abandonnée si les données empiriques démontrent clairement son inadéquation. En fait, si une théorie est en continuelle adaptation aux données empiriques, c'est qu'elle est vraisemblablement pertinente.

Il convient d'attirer l'attention du lecteur sur le fait que de nombreuses théories ne subissent pas d'épreuves de réalité par le biais de recherches empiriques ; il faut par conséquent rester prudent face à certaines théories qui n'ont pas été à proprement parler validées par des données empiriques, ou seulement de manière sporadique. Il importe de distinguer les théories scientifiques des théories non scientifiques, c'est-à-dire celles qui n'ont pas été confrontées à des données empiriques recueillies de manière objective et sérieuse.

Pour qu'une théorie s'impose dans le milieu scientifique, elle doit répondre à certains critères. Un critère majeur est que la théorie doit être vérifiée et testée dans la pratique. Il ne suffit pas d'avoir une grande idée pour qu'elle devienne une théorie : il faut encore qu'elle soit vraie et que les observations qui lui ont donné naissance soient reproductibles. C'est le rôle des nombreux chercheurs de valider ou non les théories. Ainsi, une théorie qui paraissait intéressante et fascinante à ses débuts peut se démonter rapidement si les prédictions de cette théorie ne sont pas confirmées en recherche. Par exemple, en 1989, Shapiro a développé une théorie selon laquelle l'induction de mouvements oculaires lors de thérapies psychologiques chez des sujets souffrant de *stress posttraumatique* * permettait de diminuer considérablement la durée du traitement et d'augmenter les succès (Shapiro, 1989 ; 1991 ; 1999). Cela a donné naissance à un courant thérapeutique qui s'est répandu rapidement aux États-Unis et en Europe sous le nom de *Eye Movement Desensitization and Reprocessing (EMDR)*. Toutefois, par la suite, des expériences scientifiques rigoureuses ont démontré que le fait de bouger les yeux n'influençait en rien sur l'efficacité de la thérapie (Lohr et al., 1998 ; 1999 ; Devilly et al., 1998). Dans ce cas, il conviendrait de revoir la théorie à la lumière de ces données. En fait, lorsque certains éléments d'une théorie sont confirmés et d'autres non, l'auteur peut alors modifier sa théorie. Une fois modifiée, elle pourra être à nouveau vérifiée. Une théorie qui s'adapte aux

données empiriques qu'elle a suscitées fait habituellement preuve de sérieux. De la même manière, un test de personnalité qui se modifie en fonction de différentes études de validation psychométriques en ressortira grand.

Une théorie ne doit pas se baser sur des sources d'information trop étroites. Comme on le verra par la suite, certaines théories de la personnalité ont été critiquées parce qu'elles sont basées sur les expériences thérapeutiques de leurs auteurs, ou parce qu'elles sont basées sur des données obtenues chez l'animal dans des conditions de laboratoire très spécifiques. D'autres ont été critiquées parce qu'elles reposaient sur des *échelles** d'évaluations. Aucune source d'information n'est mauvaise en soi, mais construire une théorie sur une seule source de données limite la portée de celle-ci.

Une théorie doit être *parcimonieuse**, autrement dit la théorie doit rendre compte des faits avec un minimum de notions, de lois et de principes. La meilleure théorie est celle qui explique le plus grand nombre de faits avec le plus petit nombre de concepts. Ce critère est important, mais il ne peut s'appliquer trop rigoureusement aux théories de la personnalité parce que les connaissances dans ce domaine sont loin d'être complètes.

Une théorie doit être logique, cohérente et systématique. En tant que telle, elle doit avoir une certaine consistance logique ou ne pas présenter une contradiction interne. La consistance logique d'une théorie suppose des concepts précis et explicites et en plus, une formalisation suffisante. On remarquera toutefois que si l'inconsistance logique suffit à infirmer les positions d'une théorie, la simple consistance logique et le caractère systématique d'une théorie ne les confirment pas si elle n'est pas formulée dans des termes permettant une vérification empirique. En effet, certaines théories qui apparaissent être très logiques ne parviennent jamais à s'imposer car elles n'ont pas été supportées par des données empiriques.

Une théorie doit être compréhensible. Ce point est évidemment important car, pour qu'une théorie suscite l'intérêt et donne naissance à de nombreuses recherches, il faut d'abord qu'elle puisse être comprise par les spécialistes du domaine : si personne ne comprend une théorie, elle sera vite abandonnée. Elle doit aussi permettre de décrire et d'expliquer tous les phénomènes importants de son objet. Une théorie de la personnalité devrait englober tous les aspects importants de celle-ci, comme les aspects biologiques, psychologiques et sociaux.

Enfin, une théorie doit être stimulante. Cela veut dire qu'elle doit susciter enthousiasme, intérêt et un certain degré d'excitation. Une théorie est aussi stimulante si elle provoque parmi les chercheurs des efforts pour démontrer qu'elle est juste ou fausse. Il est évident que si une théorie ne provoque pas d'enthousiasme dans le domaine concerné, il y a moins de chances que des chercheurs s'appliquent à vérifier ses prédictions et cherchent à la valider ou à l'invalidier.

Comme on pourra s'en rendre compte plus loin, ces différents critères ne sont pas toujours rencontrés. Il faut dire que certaines d'entre elles sont anciennes et qu'elles n'ont pas fait l'objet de vérification. Elles continuent malgré tout à avoir un impact considérable sur la manière dont les psychologues considèrent la personnalité, voire même sur la psychologie de manière générale.

Résumé

- 1 Historiquement, personnalité vient du mot latin *persona*. *Persona* désigne le masque de théâtre qu'un acteur portait pour exprimer différentes émotions et attitudes. Dans l'antiquité, *persona* avait des significations proches de ce qu'il est admis d'appeler aujourd'hui la *personnalité* : les aptitudes et les capacités personnelles, ce qui nous distingue des autres et ce qui convient à certains comportements.
- 2 Il existe de nombreuses définitions de la personnalité et pratiquement tous les grands psychologues de la personnalité en ont donné une. Ces définitions sont directement en relation avec le choix des méthodes et des points de vue de l'auteur. Toutefois, la plupart reprennent les mêmes idées : la consistance, la causalité interne et la distinctivité.
- 3 Les tempéraments sont à distinguer de la personnalité : ils ont une base biologique (héréditaire), ils représentent la dimension affective et émotionnelle de la personnalité, ils apparaissent tôt dans la vie et continuent à exercer un rôle à l'âge adulte. Certains modèles actuels de la psychologie de la personnalité se basent fortement sur cette notion. Il faut aussi distinguer la notion de caractère de celle de personnalité. Longtemps synonyme de personnalité, ce terme n'est plus présent dans la littérature scientifique, à quelques exceptions près. Différents auteurs ont supprimé son usage parce qu'il était souvent associé à des connotations morales et reflétait un jugement de valeur plutôt négatif.
- 4 En psychologie de la personnalité, on distingue un trait de personnalité d'un type de personnalité. Un trait de personnalité représente une caractéristique durable, la disposition à se conduire d'une manière particulière dans des situations diverses. Un type de personnalité (ou dimension de personnalité) représente uniquement l'assemblage de différents traits (ou sous-dimensions). En d'autres termes, c'est un qualificatif plus global qui englobe différents qualificatifs plus spécifiques.
- 5 Les psychologues de la personnalité ne s'accordent pas tous sur le nombre de dimensions qui caractérisent la personnalité. Le modèle des cinq facteurs fait l'objet d'un certain accord parmi les psychologues de la personnalité, mais il donne naissance aussi à des divergences parfois virulentes. Le fait que le nombre de facteurs de ces modèles dimensionnels soit différent repose, entre autres, sur les différentes méthodes d'analyse factorielle utilisées par les différents auteurs.
- 6 Même si la personnalité peut se modifier au cours de la vie d'un individu, elle est considérée comme relativement stable. Les tempéraments des enfants en bas âge sont étroitement corrélés avec les comportements à l'âge adulte. Toutefois, les dimensions de la personnalité peuvent fluctuer de manière logique en fonction de l'âge.
- 7 Le but de la psychologie de la personnalité est de construire une théorie scientifique permettant de décrire, d'expliquer et de prédire le comportement des individus. Elle se distingue ainsi de celles du sens commun par son caractère systématique et critique.
- 8 Une théorie est un ensemble de principes et de règles associés à des phénomènes divers qui visent à expliquer ceux-ci et à prédire de nouvelles informations. Les quatre phases majeures d'une théorie sont l'observation, la généralisation, la vérification des généralisations et la construction d'une théorie. Les théories organisent le savoir et guident la recherche. Pour qu'une théorie s'impose dans le milieu scientifique, elle doit répondre à certains critères : elle doit être vérifiée, elle ne doit pas se baser sur des sources d'information trop étroites, elle doit être parcimonieuse, logique, cohérente, systématique, compréhensible et stimulante.

Des questions pour mieux retenir

1. Les masques, dans l'antiquité, qui représentaient les émotions et les attitudes des acteurs avaient des caractéristiques communes avec la personnalité dans le sens où on l'entend aujourd'hui. Quelles sont ces caractéristiques ?
2. Comment peut-on définir la personnalité ?
3. Pourquoi les tempéraments sont-ils à distinguer de la personnalité ?
4. Pourquoi n'utilise-t-on plus la notion de caractère en psychologie de la personnalité ?
5. Quelle est la différence entre un type de personnalité et un trait de personnalité ?
6. Combien y a-t-il de dimensions de la personnalité ?
7. La personnalité est-elle stable ?
8. Quels sont les buts de la psychologie de la personnalité ?
9. En quoi la psychologie de la personnalité se distingue-t-elle de celle du sens commun ?
10. Quelles sont les étapes d'une démarche scientifique ?

Des questions pour mieux réfléchir

1. Pourquoi les différents psychologues de la personnalité ne s'accordent-ils pas sur le nombre de dimensions de la personnalité ?
2. Qu'entend-on par stabilité de la personnalité ?
3. Qu'est-ce qu'une démarche scientifique ?
4. La consistance logique et le caractère systématique d'une théorie suffisent-ils à la valider ?

Des lectures pour aller plus loin

Carver, C.S., Scheier, M.F. (2000). *Perspectives on personality*. London : Allyn and Bacon.

Godefroid, J. (2001). *Psychologie. Science humaine et science cognitive*. Bruxelles : De Boeck.

Halverson, C.F., Kohnstamm, G.E., Martin, K.P. (Eds.). (1994). *The developing structure of temperament and personality from infancy to adulthood*. Hillsdale, N.J. : Erlbaum.

Hjelle, L.A., Ziegler, D.J. (1992). *Personality theories. Basic assumptions, research and applications*. New York : McGraw-Hill.

Pervin, L.A. (Ed.). (1990). *Handbook of personality. Theory and research*. New York : Guilford Press.

CHAPITRE 2

Méthodes en psychologie de la personnalité

Sommaire

- 1 Les deux grandes approches de la personnalité : idiographique et nomothétique
- 2 La méthode de l'étude de cas
- 3 La méthode des corrélations
- 4 La méthode expérimentale
- 5 Quelle est la méthode la plus utilisée en psychologie de la personnalité ?

Dans ce chapitre, vous allez apprendre

- 1 Quelles sont les deux grandes approches qui ont imprégné les différentes conceptions de la personnalité.
- 2 Quelles sont les trois grandes méthodes utilisées en sciences humaines pour élaborer des théories sur le fonctionnement humain.
- 3 Quelle est la méthode la plus souvent utilisée en psychologie de la personnalité pour établir des théories et pour éprouver ces théories.

De tout temps l'homme a cherché à décrire le comportement des individus et a essayé de construire des systèmes de classement, des typologies. Ce besoin de classement des autres est naturel. L'histoire nous a montré qu'il existe de nombreuses classifications et qu'encore à l'heure actuelle il existe de nombreuses théories de la personnalité. Quand les différents auteurs qui ont significativement influencé la psychologie de la personnalité ont proposé leurs conceptions, sur quelles bases, quelles observations se sont-ils appuyés ? On touche ici au problème des observations : comment les observations ont-elle été réalisées, sur quelles bases les psychologues décident-ils d'intégrer telle ou telle donnée, comment les différentes données apportées par ces observations ont-elles été synthétisées, comment les différentes expériences ont-elles été menées, comment les psychologues décrètent-ils que la théorie est valable ? Comme nous allons le voir, ces problèmes sont centraux dans le domaine de la personnalité, mais il le sont évidemment aussi pour toute les sciences. Ainsi, les différents points abordés ici valent également pour d'autres disciplines, au sein de la psychologie et dans les sciences en général.*

La psychologie est une science relativement jeune ; il lui reste encore de nombreux domaines à investiguer avant de déboucher sur des théories solides et exhaustives. Il est capital de connaître les méthodes exactes qui ont conduit à l'établissement d'une théorie. Les méthodes utilisées déterminent souvent la valeur que l'on peut accorder aux observations et à la théorie qui en découle. Nous allons ici aborder les grandes méthodes utilisées en psychologie de la personnalité.

1. Les deux grandes approches de la personnalité : idiographique et nomothétique

S'il existe, comme nous le verrons par la suite, trois méthodes différentes pour appréhender les comportements humains et donc la personnalité, il faut tout d'abord distinguer deux grandes voies d'approches pour l'étude de la personnalité : l'approche *idiographique* * et l'approche *nomothétique* *. La première considère l'individu comme une personne entière et unique, la seconde cherche des règles qui peuvent s'appliquer à de nombreux individus. On peut présenter ces deux approches schématiquement (tableau 2.1).

Dans l'approche idiographique, la démarche consiste à se concentrer sur un individu et à observer ses caractéristiques (une ou plusieurs) dans de nombreuses situations, comme cela se fait dans les études de cas. On décortique l'individu sous tous ses angles et on cherche à le comprendre à l'intérieur de sa propre existence. Le sujet peut être observé dans la vie de tous les jours à l'aide d'enregistrements vidéos par exemple, ensuite ses comportements sont évalués de manière objective sur base de critères préalablement définis. On peut aussi observer le sujet dans des situations expérimentales spécifiques, des épreuves *standardisées* *, comme des tests ou des questionnaires. On peut enfin recueillir des observations pendant de nombreux *entretiens cliniques* *, qu'ils soient standardisés ou non. Ici, la généralisation vise la prédiction des comportements de cet individu dans un grand nombre de situations. La généralisation de ces informations à d'autres individus est difficile puisque aussi bien les caractéristiques de ces autres individus que les situations dans lesquelles elles se manifestent ne sont pas nécessairement comparables.

La démarche est radicalement autre dans l'approche nomothétique ; elle a d'ailleurs dominé la recherche en psychologie de la personnalité. Dans ce cas, on étudie des caractéristiques (une ou plusieurs) d'un grand nombre d'individus en les comparant les uns aux autres. La description de la personnalité consiste ici à dénombrer un ensemble de traits qui peuvent servir à décrire tout un chacun. Les différences entre les individus s'établissent en fonction des scores de ces traits. Autrement dit, de nombreux sujets sont observés dans les mêmes conditions afin d'en déduire des caractéristiques stables susceptibles de les différencier. Les sources d'observation peuvent être multiples

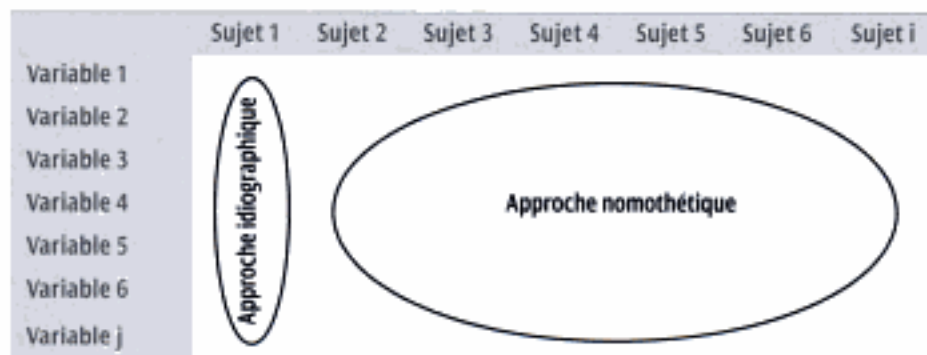


Tableau 2.1

Représentation schématique des deux grandes approches générales en psychologie de la personnalité.

elles aussi : des situations expérimentales standardisées, des observations naturelles ou des entretiens cliniques. Ces différentes observations seront généralisées à l'ensemble de la population. Pour ce faire nous allons voir plus loin qu'il est impératif que certains critères soient respectés, sinon les généralisations sont impossibles ou peu valides.

Nous pouvons nous poser la question de savoir laquelle de ces deux approches nous conduit le plus sûrement à la description, l'explication et la prédiction du comportement, qui sont, rappelons-le, les trois grands buts de la psychologie de la personnalité. D'aucuns, et plus particulièrement les cliniciens, répondent que la méthode idiographique est la plus adéquate car elle cherche à comprendre l'individu dans sa propre existence, dans son intimité. Toutefois, les cliniciens conscients des problèmes méthodologiques de leur discipline insisteront sur la complémentarité des deux approches. En effet, il est difficile de généraliser à partir d'un cas particulier, comme Freud l'a fait notamment avec ses cas devenus célèbres, comme l'homme aux loups, le petit Hans et Anna O (Freud, 2001). En conséquence, il paraît judicieux de tirer profit à la fois de descriptions complètes et fouillées de *cas cliniques** mais aussi d'éprouver les *hypotheses** élaborées à partir de ces descriptions sur un grand nombre de sujets. Autrement dit, la combinaison des deux approches paraît être la plus juste.

Après avoir esquissé les approches générales de l'étude de la personnalité, nous allons décrire maintenant les méthodes particulières qui permettent de répondre aux problèmes qui se posent dans l'investigation empirique de la personnalité.

2 La méthode de l'étude de cas

La méthode de l'*étude de cas** (analyse de cas) a une longue tradition en psychologie clinique. Elle consiste à recueillir le plus d'informations possibles sur une personne durant une grande partie de sa vie. Une étude de cas est souvent réalisée dans un contexte clinique pour déterminer les causes d'un problème comportemental spécifique. Par exemple, si un patient vient consulter pour un trouble anxieux généralisé, avant de commencer un traitement psychologique, on va tout d'abord cerner le problème le mieux possible en lui demandant depuis quand le problème est présent, avec quelle intensité et surtout dans quelles circonstances. Même si cette pathologie caractérisée principalement par des tracasseries envahissantes est connue, il convient d'analyser cliniquement le cas dans le détail avant toute intervention thérapeutique. Certains diront même que c'est l'étape de l'évaluation la plus cruciale et la plus déterminante pour le succès de la prise en charge.

Les détails de l'histoire de l'individu sont obtenus principalement par lui-même, mais aussi par des personnes significatives pour lui. Cela est particulièrement vrai pour des personnes dont l'état de *conscience** est modifié, comme on peut le voir dans les états psychotiques, dans les dépressions sévères, dans les troubles de la personnalité et dans les comas. Il est aussi important de confronter les informations données par le sujet à celles fournies par l'entourage car un des problèmes de l'analyse de cas est bien le côté subjectif de l'information recueillie.

L'individu évalué peut consciemment ou non omettre certains éléments qu'il juge peu importants, voire en taire délibérément d'autres parce qu'ils sont peu avouables. La *désirabilité sociale** joue ici un rôle non négligeable.

Dans l'analyse ou l'étude de cas, les informations qui sont obtenues proviennent habituellement de différentes sources : (1) la situation de la famille (combien de personnes vivent ensemble, quelles sont les habitudes à la maison), (2) la culture (le groupe culturel, la déviation culturelle), (3) l'*anamnèse** et les examens médicaux (l'état de santé, les maladies, le développement physique et sexuel), (4) le développement (la naissance, les premiers signes développementaux, le développement de l'intelligence, le développement émotionnel et le développement social), (5) l'éducation (les études, les aspirations éducationnelles et les projets), (6) l'économie (travail, ambitions, réalisations), (7) la justice (condamnations, délits) et (8) les activités (hobbies, intérêts, vie sociale, habitudes de vie).

Malgré l'intérêt qu'a cette méthode de recueillir une masse importante d'informations sur une personne et de donner une description en profondeur de celle-ci, l'étude de cas souffre de plusieurs faiblesses. La première est qu'elle est basée sur le souvenir qu'a la personne de sa vie. Or tout le monde sait que le recueil rétrospectif d'informations présente une limite importante dans la mesure où l'on ne peut pas toujours vérifier la véracité de ces informations. Quelqu'un peut très bien accorder une importance primordiale à un événement et en négliger un autre qui d'un point de vue clinique est pourtant très important. Une deuxième limite de taille est que la personne qui réalise l'étude n'est pas neutre et que le choix de ses questions et interrogations est biaisé par de nombreux facteurs, comme ses positions théoriques et ses attentes. Par ailleurs, son attitude peut influencer sur les réponses de la personne interrogée. Cette limitation de la méthode de l'analyse de cas peut s'illustrer notamment par l'interprétation psychanalytique des rêves. D'après la *psychanalyse**, il faut distinguer contenu manifeste et contenu latent d'un rêve. Le premier correspond au souvenir que la personne a du rêve, le second correspond à la vraie signification du rêve. Les deux contenus ne sont pas identiques car la censure opère une modification du contenu réel pour produire le contenu manifeste. Un des mécanismes du rêve est le *déplacement**. Autrement dit, les personnes rapportées dans le rêve ne sont pas celles à qui on a rêvé explicitement. Tout le travail de l'interprétation consiste à retrouver le sens caché du rêve et donc à démasquer les vraies personnes. Il est évident ici que le thérapeute qui va interpréter le rêve le fera en partant du principe que ce mécanisme est vrai et cherchera avec le patient les personnages réels qui ont été déplacés. Or il n'y a aucune preuve réelle que ce mécanisme existe et qu'il opère de la sorte à chaque fois. Ce sont seulement les succès thérapeutiques qui lui confèrent son existence. La troisième limite concerne le fait qu'il est particulièrement difficile et hardi de généraliser les résultats obtenus chez une personne à un ensemble plus vaste d'individus et de situations. En effet, un individu donné peut être non représentatif de ses congénères. Etablir une théorie sur un cas relève de la plus grande naïveté et doit être condamné lorsqu'on aborde une position scientifique.

Si l'on emploie plusieurs mesures dans différentes situations et que l'on est attentif aux biais propres à cette méthode, on peut réduire sans tout du moins

éliminer les fausses interprétations et les généralisations abusives. Cela est rendu difficile dans la pratique, parce que la personne observée est souvent un patient avec qui l'interrogateur est, on le conçoit aisément, personnellement impliqué. Toutefois, des études basées sur des cas individuels sont parfois utiles pour illustrer le fonctionnement de la personnalité.

3 La méthode des corrélations

La méthode des corrélations consiste à étudier la relation (l'association) entre deux variables pour examiner si leurs variations apparaissent ensemble. Deux variables sont corrélées entre elles si les variations de l'une correspondent plus ou moins fortement aux variations de l'autre. Pour affirmer cela, il faut mesurer les deux variables chez de nombreux individus et calculer l'indice de corrélation. Comme exemple, considérons le fait que plusieurs chercheurs aient voulu établir si l'état dépressif d'un individu influait sur sa personnalité (Flett *et al.*, 1995 ; Hansenne *et al.*, 1999 ; Hirschfeld *et al.*, 1997). De nombreuses études (Hansenne *et al.*, 1998 ; 1999 ; Sato *et al.*, 2001) montrent que la sévérité de l'état dépressif, mesurée par des échelles d'évaluations classiques de la dépression, comme l'échelle d'Hamilton (Hamilton, 1960 ; 1967) ou de Carroll (Carroll *et al.*, 1981) dans lesquelles le sujet est évalué sur des critères précis (humeur dépressive, insomnies, idées suicidaires, désespoir, tristesse...), présente une relation positive avec l'évitement du danger, une dimension de la personnalité du modèle de Cloninger, décrit plus loin (figure 2.1). Cette relation est positive, c'est-à-dire que des valeurs* faibles de sévérité de dépression correspondent aux valeurs faibles de la dimension de personnalité, d'une part et que des valeurs hautes de sévérité de dépression correspondent aux valeurs hautes de la dimension de personnalité, d'autre part. Autrement dit, les sujets qui présentent des notes élevées de sévérité de dépression, c'est-à-dire qui sont fortement déprimés, ont également des notes élevées à la dimension d'évitement du danger. Il faut bien comprendre que cette corrélation a été obtenue sur un échantillon de patients déprimés et qu'elle est généralisable à l'ensemble de la population.

La corrélation est représentée par une valeur qu'on appelle coefficient de corrélation, lequel étant symbolisé par la lettre r . Il se calcule habituellement par la méthode de Pearson pour les variables paramétriques (qui se distribuent de manière normale* selon la loi de Laplace-Gauss) et par la méthode de Spearman pour les variables non paramétriques (qui ne se distribuent pas de manière normale). Pour les corrélations positives, le coefficient varie entre 0 et +1. Plus il se rapproche de 1, plus la relation entre les deux variables est forte. Dans la figure 2.1, la corrélation entre les deux variables est obtenue à partir de 40 patients déprimés et le coefficient de corrélation, ici de Pearson, est de 0,47.

Une corrélation aussi peut être négative. En suivant toujours le même exemple, une étude a montré que la sévérité de dépression présente une relation négative avec la dimension d'autodétermination du modèle de Cloninger (figure 2.2) (Hansenne *et al.*, 1999). Cette relation est négative car les valeurs faibles de sévérité de dépression correspondent aux valeurs hautes de cette dimension de personnalité, d'une part et les valeurs hautes de sévérité de

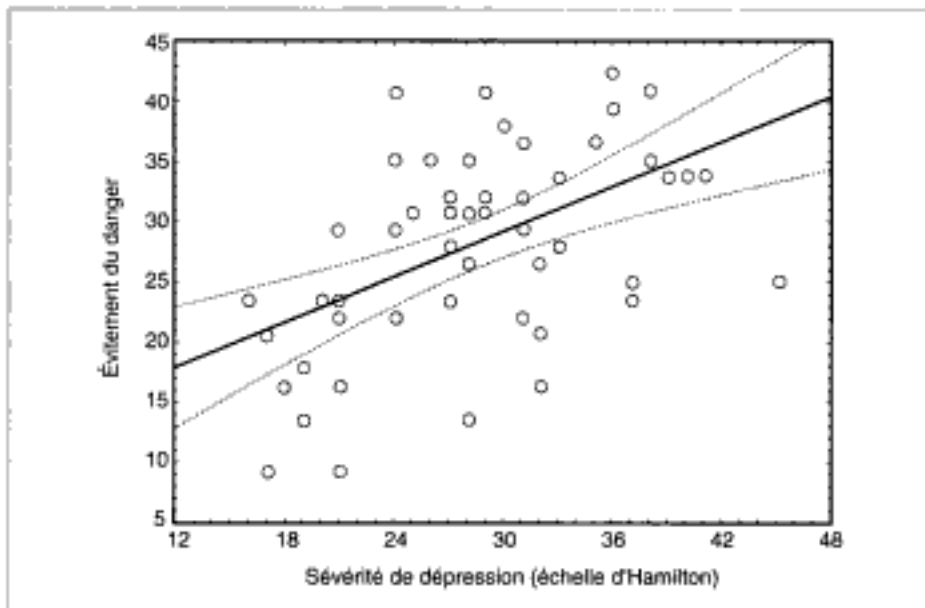


Figure 2.1

Illustration d'une corrélation positive. Les différents points du graphique correspondent à des sujets (ici 40) qui sont caractérisés chacun par deux notes, l'une pour l'évitement du danger, l'autre pour la sévérité de la dépression (d'après Hansenne *et al.*, 1999).

dépression correspondent aux valeurs faibles de cette dimension de personnalité. Autrement dit, les patients fortement déprimés obtiennent des notes basses d'autodétermination. Pour les corrélations négatives, le coefficient de corrélation varie entre -1 et 0 . Encore une fois, plus ce coefficient se rapproche de -1 plus l'association entre les deux variables est forte. Dans la figure 2.2, le coefficient de corrélation est de $-0,48$ (Hansenne *et al.*, 1999).

En plus du signe de la corrélation (positif ou négatif), il faut tenir compte de la notion de force de corrélation. Ce concept fait référence à l'importance de la corrélation et de sa signification statistique. Une forte corrélation varie entre $0,6$ et $0,8$, une corrélation modérée varie entre $0,3$ et $0,5$ et une corrélation inférieure à $0,3$ est considérée comme faible ou non significative. La valeur statistique dépend bien évidemment de la taille de l'échantillon. Sur un grand

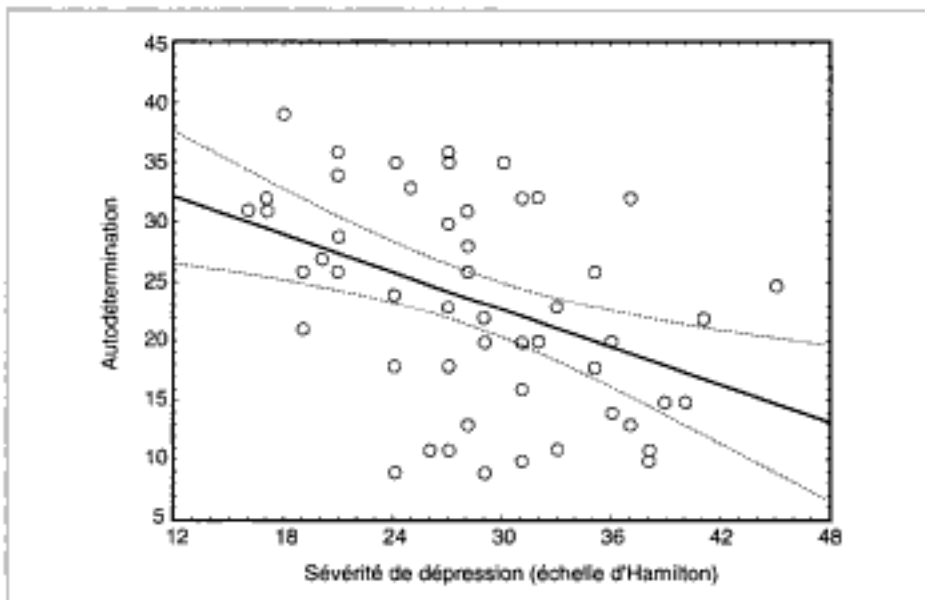
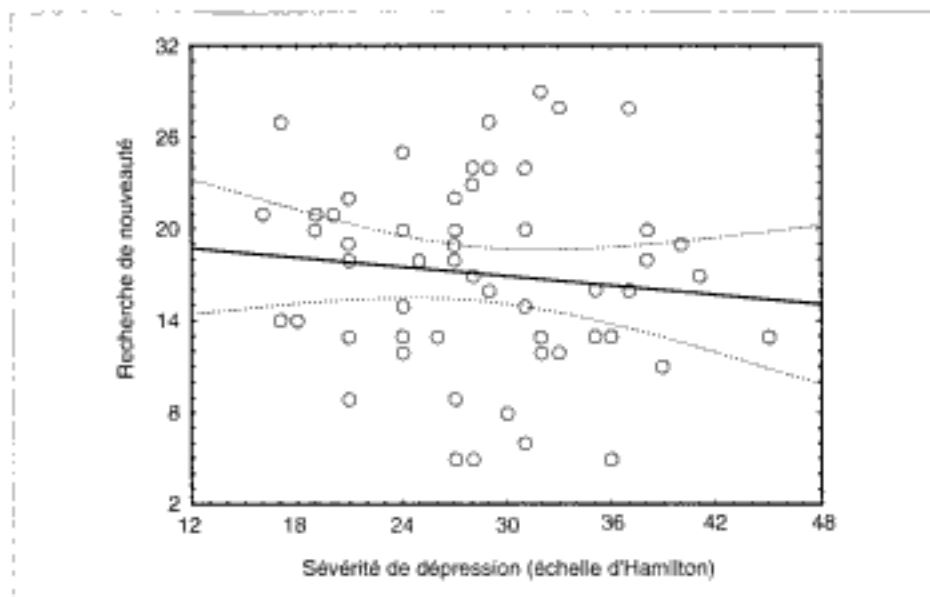


Figure 2.2

Illustration d'une corrélation négative (d'après Hansenne *et al.*, 1999).

Figure 2.3

Illustration d'une corrélation nulle
(d'après Hansenne et al., 1999).



échantillon, une faible corrélation (0.30) sera significative, alors que sur un petit échantillon elle ne le sera pas. C'est un des pièges de la statistique qui peut faire passer l'information d'une association réelle (significative) entre deux variables même si elle est très faible ($< 0,20$) tout simplement parce qu'elle est obtenue sur un grand échantillon. Il est donc important de relativiser une corrélation : même si une corrélation est dite significative d'un point de vue statistique, autrement dit si elle peut se généraliser à la population, il ne faut pas perdre de vue sa force. On privilégiera des associations fortes et plus particulièrement des associations qui ont été reproduites dans différentes études.

Les relations entre deux variables ne sont évidemment pas toujours significatives, c'est-à-dire que les variables n'ont pas de rapport entre elles. Par exemple, la relation entre la sévérité de la dépression et la dimension de personnalité de recherche de nouveauté du modèle de Cloninger est plus ou moins nulle (figure 2.3) (Hansenne et al., 1999). Ceci indique que les valeurs de la première variable ne correspondent en rien (positivement ou négativement) aux valeurs de la seconde variable.

La méthode des corrélations est très intéressante. Elle est de loin la plus utilisée en psychologie de la personnalité. Mais cette méthode présente aussi des limites. La plus importante est que si elle permet de préciser le degré d'association entre deux variables, elle ne peut en rien établir si une variable détermine les variations de l'autre. En d'autres termes, elle ne renseigne en rien sur la causalité entre les variables. Ainsi, corrélation ne veut pas dire causalité. Deux variables peuvent être fortement corrélées sans pour autant être dans une relation causale, parce que par exemple, elles dépendent toutes deux d'un facteur non étudié. Pour illustrer ce point, imaginons qu'une étude (purement fictive) a montré que la longueur des cheveux des étudiants en première année universitaire toutes sections confondues est corrélée significativement avec le grade obtenu en première session. Il est clair que personne n'oserait dire à partir de cette constatation que la longueur des cheveux est responsable de la réussite en première session ou vice-versa.

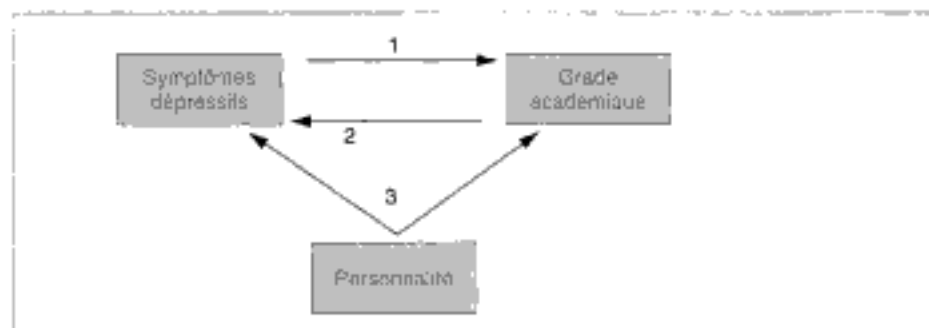
Même si cette méthode ne fournit pas d'informations sur le lien causal entre deux variables, elle est toutefois très utile. En effet, dans certains cas, il n'est pas nécessaire de savoir laquelle des variables détermine l'autre. Imaginons que la *recherche de sensations** (une dimension de personnalité du modèle de Zuckerman qui sera décrit plus loin) soit corrélée positivement avec la réussite de sports extrêmes. Les recruteurs sportifs ne se soucient pas de savoir si la personnalité détermine les performances, si les performances déterminent la personnalité, ou si une troisième variable non étudiée explique une des deux. Il leur suffira de recruter des sujets ayant une note élevée en recherche de sensations pour s'attendre à ce qu'ils aient de bonnes performances. Par ailleurs, dans d'autres cas, la méthode des corrélations peut suggérer des relations causales entre deux variables et susciter des recherches pour vérifier, par expérimentation, si une telle relation existe ou non. Finalement, il faut aussi mentionner que l'analyse factorielle, méthode statistique employée par de nombreux auteurs de la psychologie de la personnalité, comme Eysenck et Cattell, repose sur des corrélations entre de nombreuses variables. Cette méthode sera décrite dans la partie consacrée aux modèles de ces deux auteurs.

4 La méthode expérimentale

Quand deux variables sont corrélées, l'expérimentateur ne peut pas dire si elles sont oui ou non en relation causale. Bien que la méthode des corrélations soit intéressante pour faire des prédictions d'une variable à partir d'une autre, elle est fortement limitée pour expliquer et interpréter les relations entre les variables. En d'autres termes, comme nous l'avons signalé plus haut, quand deux variables sont corrélées, nous ne savons pas pourquoi elles le sont. Cette méthode donne des éléments conjecturaux sur la nature du lien causal entre les deux variables. Considérons l'exemple suivant dans lequel on observe une corrélation positive entre la présence de symptômes dépressifs et les grades académiques chez 100 étudiants : plus les étudiants présentent des symptômes dépressifs plus leurs grades académiques de l'année précédente étaient mauvais. Comment peut-on interpréter cette relation ? Spontanément, nous pourrions penser que le fait d'avoir des symptômes dépressifs ne nous pousse pas à nous investir dans nos études, ce qui entraîne de moins bons résultats et inversement que le fait de ne pas avoir de symptômes dépressifs nous amène à nous impliquer davantage dans nos études et en conséquence (même si ce n'est pas toujours vrai) avoir de bons résultats : dans ce cas, les symptômes dépressifs causent le grade académique (figure 2.4). Nous pourrions tout autant envisager le problème de manière inverse : le fait d'avoir de mauvais résultats l'année passée induit des symptômes dépressifs et le fait d'avoir de bons résultats empêche l'apparition de symptômes dépressifs. Dans ce cas, le grade académique cause les symptômes dépressifs. Ces deux explications sont très différentes et paraissent l'une comme l'autre vraisemblables. Ce point illustre précisément la faiblesse de la méthode corrélationnelle dans l'établissement de la causalité. Il faut savoir que dans de nombreux cas, les relations entre des variables peuvent s'expliquer plus facilement en termes de causalité. Prenons l'association entre la cigarette et le cancer. Personne dans ce cas ne dirait que c'est le cancer qui détermine

Figure 2.4

Lorsque deux variables sont corrélées, il n'est pas toujours facile de savoir si c'est l'une qui cause l'autre ou l'inverse, d'autant plus qu'une troisième variable peut déterminer les deux autres.



l'addiction au tabac, mais bien que c'est le second qui est responsable du premier. Lorsque deux variables sont corrélées, il se pourrait aussi qu'une troisième variable, qui n'est ni mesurée, ni prise en compte et parfois même non soupçonnée, puisse avoir une influence causale sur les deux autres variables. Peut-être que la personnalité détermine les symptômes dépressifs et les performances académiques.

À l'inverse de la méthode corrélationnelle, la méthode expérimentale permet de répondre à la question de la causalité et jouit d'un plus grand pouvoir d'explication. Dans cette méthode, largement utilisée en sciences exactes et en sciences cognitives, l'expérimentateur s'intéresse aux effets que produit la manipulation d'une variable sur une autre variable. La variable que l'on manipule s'appelle la *variable indépendante** et la variable que l'on mesure s'appelle la *variable dépendante**. La variable indépendante prend différentes valeurs qui sont fixées par l'expérimentateur d'après d'autres études ou d'après des hypothèses, alors que la variable dépendante varie librement et peut être influencée par la variable indépendante. La méthode expérimentale implique que l'on réalise une expérience, c'est-à-dire une procédure utilisée par un expérimentateur avec laquelle il définit tout d'abord les variations de la variable indépendante, puis évalue son influence sur la variable dépendante. Cette méthode permet d'affirmer que les variations de la variable indépendante déterminent ou causent les variations de la variable dépendante. Cette affirmation est possible parce que l'expérimentateur et non pas une troisième variable, détermine les variations de la variable indépendante, qui à leur tour correspondent aux variations de la variable dépendante. Dans la méthode des corrélations, on ne retrouve pas cette manipulation d'une variable par un expérimentateur. Imaginons par exemple qu'on veuille tester l'hypothèse selon laquelle la recherche de sensations est basée sur l'expérience passée. Plus spécifiquement on cherche à savoir si les informations données, positives, négatives ou neutres, peuvent influencer la décision de s'engager dans un club de parachutisme. On sélectionne trois groupes de sujets de manière aléatoire et on les place dans trois conditions expérimentales différentes. Dans la première, on leur donne des informations négatives sur le parachutisme : on leur donne le nombre d'accidents, on les informe que le deuxième parachute n'est pas une vraie sécurité... Dans le deuxième cas, on n'évoque que des éléments positifs en omettant de mentionner les dangers. Enfin, dans le troisième groupe, une information normale est donnée. Si après ces séances d'informations, le groupe qui a reçu une information négative décline plus volontiers l'offre de sauter en parachute que les sujets qui ont

reçu une information positive, on peut conclure que la manipulation de l'information détermine le choix de la personne.

Dans la méthode expérimentale, pour s'assurer que l'effet produit par la manipulation d'une variable sur une autre est bien dû à la manipulation de la variable en question et non à l'effet d'une autre variable non contrôlée, les chercheurs doivent prendre différentes précautions. Une première précaution est d'utiliser un nombre suffisant de sujets et de les répartir aléatoirement dans les différentes conditions. Cela est primordial car les individus inclus dans une expérience diffèrent bien souvent sur de nombreux points. En prenant un grand nombre de sujets, on espère que les valeurs des variations interindividuelles se répartiront équitablement. Il est prévisible que les scores d'extraversion récoltés chez cent personnes présentent une *distribution** plus étendue que ceux obtenus chez dix personnes. Par ailleurs, en utilisant un grand nombre de sujets, les résultats seront plus généralisables que s'ils sont observés dans un petit groupe. Par exemple, une étude récente a montré que la dimension d'extraversion obtenue à l'aide du modèle des cinq facteurs était corrélée positivement chez dix sujets avec l'amplitude de l'*onde P300** (une onde cérébrale associée à de nombreux processus cognitifs et affectifs, pour une revue, voir Hansenne 2000a et 2000b) (Herrmann *et al.*, 2001). Ce résultat s'oppose à d'autres études (Daruna *et al.*, 1985 ; Polich et Martin, 1992) et doit évidemment être répliqué sur un plus grand échantillon. Ajoutons à cela que même si la taille de l'échantillon importe beaucoup pour la pertinence des conclusions d'une expérience, sa nature est également capitale. En effet, les conclusions d'une étude réalisée chez des étudiants universitaires ne seront pas identiques à celles de la même étude réalisée chez des sujets répartis dans différentes classes socio-économiques. Ainsi, une étude a montré une corrélation positive et significative entre la recherche de nouveauté et l'amplitude de l'onde P300 chez des étudiants universitaires (Hansenne, 1999). Il est évident que pour que cette donnée puisse être considérée comme un fait acquis, il faut répliquer l'expérience sur un échantillon de sujets plus diversifiés.

Une seconde précaution consiste à utiliser un *groupe expérimental** et un *groupe contrôle**. On divise l'échantillon en deux en s'assurant que les deux groupes sont égaux pour de nombreuses variables, comme l'âge, le sexe et le statut socio-économique. Cette précaution est d'autant plus importante dans les expériences en psychologie que le simple fait de participer à une expérience peut modifier le comportement des sujets. Par exemple, si l'on veut étudier l'effet d'un traitement pharmacologique sur des patients (groupe expérimental), il faudra aussi étudier l'effet d'un *placebo**, c'est-à-dire un produit qui n'a pas d'action pharmacologique, sur des patients qui souffrent de la même affection. Si le produit induit des manifestations spécifiques dans le groupe expérimental et qu'il n'en provoque pas dans le groupe contrôle, on peut conclure que les effets sont bien causés par le produit. Cela n'est valable que si les sujets sont comparables. Il n'est pas rare cependant que l'on observe un effet dans le groupe contrôle, celui qui n'a pas reçu de traitement réel : on parle alors d'effet placebo. C'est un effet classique qu'il ne faut pas négliger et qui dépend de différentes variables. On décrit aussi l'effet *Hawthorne** et l'effet *John Henry**. Le premier, du nom d'une banlieue de Chicago où fut

conduite une expérience de psychologie sociale dans une usine en 1927, fait référence au fait que le comportement des sujets d'une expérience est influencé par le fait qu'ils sont prévenus qu'on va étudier ce comportement. Par exemple, dans un test de reconnaissance, si un groupe est informé qu'on enregistre la vitesse des réactions comme variable principale, cette dernière sera plus rapide en comparaison du groupe contrôle à qui on ne donne aucune consigne sur la vitesse. Pour contrôler cet effet, il suffit de rester vague sur les buts de l'étude et de donner des consignes sur le ton le plus neutre possible. Le second effet apparaît lorsque les sujets du groupe contrôle sont conscients qu'ils sont comparés aux sujets du groupe expérimental : parce qu'ils sont compétitifs, ils essaient de se surpasser. Par exemple, si on informe un groupe de sujets que leurs performances de rappel dans une tâche mnésique seront comparées à un autre groupe qui a subi un entraînement mnésique spécial, leurs performances seront supérieures à celles d'un groupe de sujets contrôles qui ne sont pas avertis que leurs performances seront comparées.

La dernière précaution est liée au fait que les sujets inclus dans les expériences et les expérimentateurs eux-mêmes ont souvent des idées, des attentes par rapport à l'expérience, ce qui peut biaiser le réel effet induit par la manipulation de la variable. Par exemple, dans le cadre d'une expérience de psychopharmacologie où on étudie l'effet d'une amphétamine sur l'attention, si les sujets sont prévenus qu'ils ont réellement reçu le produit actif et non le placebo, ils risquent de se comporter autrement que s'ils n'avaient pas été prévenus. De même, lorsque l'expérimentateur sait quels sujets ont reçu soit le placebo, soit l'amphétamine, le risque existe que ce savoir vienne biaiser ses évaluations des modifications comportementales : c'est l'effet *Rosenthal**. C'est le nom du psychologue américain qui avait montré que l'expérimentateur peut agir (involontairement) de telle sorte que ses hypothèses se vérifient parce qu'il est convaincu du bien fondé de celles-ci (Rosenthal et Jacobson, 1966). Afin d'éviter ces problèmes, on utilise des protocoles en simple et en double aveugle. Dans un protocole en *simple aveugle**, les sujets ne savent pas quel produit ils ont reçu (mais bien l'expérimentateur) et dans un protocole en *double aveugle**, ni les sujets ni l'expérimentateur ne savent qui a reçu le produit actif. C'est dans ce cas que les observations sont les plus valables, puisque sujets et expérimentateurs sont aveugles quant aux manipulations des variables qui ont été réalisées.

L'expérimentation ne se limite pas à la manipulation d'une seule variable, mais elle peut s'articuler sur deux, trois, ou quatre variables. On parle alors d'études multifactorielles. On peut par exemple étudier si les performances à une tâche de reconnaissance sont influencées par la personnalité, d'une part et par le sexe, d'autre part.

5. Quelle est la méthode la plus utilisée en psychologie de la personnalité ?

Historiquement, avec toutes les réserves qui doivent y être associées, les études de cas ont été à la base de plusieurs théories de la personnalité. C'est notamment ainsi que la théorie psychanalytique de Freud a été

élaborée. Actuellement, les études de cas sont moins répandues dans le domaine de la psychologie de la personnalité car les théories actuelles les plus validées reposent sur l'observation de nombreuses variables chez de nombreux sujets et se basent sur l'analyse factorielle. Il faut bien avoir à l'esprit que les théories actuelles répondent à des critères scientifiques plus rigoureux pour permettre une approche objective de la personnalité, c'est-à-dire basée sur des observations objectives, des hypothèses solides et des études expérimentales de vérification. C'est la seule manière de construire une théorie psychologique valable de la personnalité, sinon les théories ne trouvent pas leur place dans la psychologie, mais bien dans la philosophie voire dans la parapsychologie. Cela explique, qu'en raison de leurs défauts propres, à savoir, le manque de généralisation et l'implication personnelle de l'expérimentateur, les analyses de cas n'offrent pas la possibilité de construire une théorie rationnelle de la personnalité.

Concernant les deux autres méthodes, force est de constater que, le plus souvent, c'est la méthode des corrélations qui est utilisée en psychologie de la personnalité. Cependant, dans certaines études, celle-ci n'apparaît pas directement. C'est le cas précisément quand les expérimentateurs séparent les individus qui obtiennent des notes élevées à la dimension d'extraversion de ceux qui obtiennent des notes basses. Les deux groupes étant construits, on enregistre les variations de la variable dépendante, celle qui est mesurée. Ainsi, on peut avoir l'impression que la variable indépendante, ici les deux groupes, a été manipulée. Or il n'en est rien. Par cet artifice, on a seulement éliminé les individus qui obtiennent des notes moyennes à cette dimension afin de maximiser les chances d'obtenir des différences entre les deux groupes. On n'a pas créé des individus extravertis et des individus introvertis, on les a simplement sélectionnés. On ne les a pas non plus inclus de manière aléatoire dans l'un ou l'autre groupe. La portée des résultats, présentés comme dans le cadre d'une expérimentation, n'est donc que corrélacionnelle. Ils n'apportent en aucun cas une idée sur la relation causale entre les deux variables.

Résumé

- 1 On distingue deux grandes voies d'approches pour l'étude de la personnalité : l'approche idiographique et l'approche nomothétique. La première considère l'individu comme une personne entière et unique, la seconde cherche des règles qui peuvent s'appliquer à de nombreux individus. Dans l'approche idiographique, la démarche consiste à se concentrer sur un individu et à observer ses caractéristiques (une ou plusieurs) dans de nombreuses situations. Dans l'approche nomothétique, on étudie des caractéristiques (une ou plusieurs) d'un grand nombre d'individus en les comparant les uns aux autres.
- 2 La méthode de l'étude de cas a une longue tradition en psychologie clinique. Elle consiste à recueillir le plus d'informations possibles sur une personne durant une grande partie de sa vie. Les détails de l'histoire de l'individu sont obtenus principalement par lui-même, mais aussi par des personnes significatives pour lui. Cette méthode souffre de plusieurs faiblesses : elle est basée sur le souvenir qu'a la personne de sa vie ; la personne qui réalise l'étude n'est pas neutre et le choix de ses questions et interrogations sont biaisées par de nombreux facteurs, comme ses positions théoriques et ses attentes ; et il est particulièrement difficile et hardi de généraliser les résultats obtenus chez une personne à un ensemble plus vaste d'individus et de situations.
- 3 La méthode des corrélations consiste à étudier la relation (l'association) entre deux variables pour s'assurer que leurs variations apparaissent ensemble. Deux variables sont corrélées entre elles si les variations de l'une correspondent plus ou moins fortement aux variations de l'autre. Pour affirmer cela, il faut mesurer les deux variables chez de nombreux individus et calculer l'indice de corrélation.
- 4 La corrélation est représentée par une valeur qu'on appelle coefficient de corrélation, lequel est symbolisé par la lettre r . Pour les corrélations positives, le coefficient varie entre 0 et +1. Plus il se rapproche de 1, plus la relation entre les deux variables est forte. Pour les corrélations négatives, le coefficient varie entre 0 et -1 : plus il se rapproche de -1 plus l'association entre les deux variables est forte. En plus du signe de la corrélation (positif ou négatif) il faut signaler la notion de force de corrélation. Ce concept fait référence à l'importance de la corrélation et de sa signification statistique. Une forte corrélation varie entre 0,6 et 0,8, une corrélation modérée varie entre 0,3 et 0,5 et une corrélation inférieure à 0,3 est considérée comme faible ou non significative. La valeur statistique dépend de la taille de l'échantillon.
- 5 La méthode des corrélations permet de préciser le degré d'association entre deux variables, mais elle ne peut en rien établir si une variable détermine les variations de l'autre. En d'autres termes, elle ne renseigne en rien sur la causalité entre les variables. Ainsi, corrélation ne veut pas dire causalité. Même si cette méthode ne fournit pas d'informations sur le lien causal entre deux variables, elle est toutefois très utile.
- 6 La méthode expérimentale permet de répondre à la question de la causalité et jouit d'un plus grand pouvoir d'explication. Dans cette méthode, l'expérimentateur s'intéresse aux effets que produit la manipulation d'une variable sur une autre variable. La variable que l'on manipule s'appelle la *variable indépendante* et la variable qu'on mesure s'appelle la *variable dépendante*. La méthode expérimentale implique que l'on réalise une expérience, c'est-à-dire une procédure avec laquelle un expérimentateur définit tout d'abord les variations de la variable indépendante, puis évalue son influence sur la variable dépendante. Grâce à cette méthode, on peut affirmer que les variations de la variable indépendante déterminent ou causent les variations de la variable dépendante.
- 7 Dans la méthode expérimentale, pour s'assurer que l'effet que produit la manipulation d'une variable sur une autre est bien dû à la manipulation de la variable en question et non à l'effet d'une autre variable non contrôlée, les chercheurs doivent prendre différentes précautions : utiliser un nombre suffisant de sujets et les répartir aléatoirement dans les différentes conditions ; les sujets doivent être hétérogènes ; il faut utiliser un groupe expérimental et un groupe contrôle ; neutraliser les attentes des expérimentateurs et des sujets en employant une méthode en simple ou double aveugle.
- 8 Si l'on observe un effet dans le groupe contrôle, celui qui n'a pas reçu de traitement réel, on parle alors d'effet placebo. L'effet Hawthorne fait référence au fait que le comportement des sujets d'une expérience est influencé par le fait qu'ils sont prévenus qu'on va étudier ce comportement. L'effet John Henry apparaît lorsque les sujets du groupe contrôle sont conscients qu'ils sont comparés aux sujets du groupe expérimental ; parce qu'ils sont compétitifs, ils essaient alors de se surpasser.
- 9 Historiquement les études de cas ont été à la base de plusieurs théories de la personnalité. Maintenant, elles sont moins répandues dans le domaine de la psychologie de la personnalité car les théories actuelles les plus validées reposent sur l'observation de nombreuses variables chez de nombreux sujets et se basent sur l'analyse factorielle. Il faut bien avoir à l'esprit que les théories actuelles répondent à des critères scientifiques plus rigoureux pour permettre une approche objective de la personnalité. Le plus souvent ces théories sont obtenues avec la méthode des corrélations et n'apportent pas toujours des idées sur la relation causale entre les deux variables.

Des questions pour mieux retenir

1. Quelle est la différence entre l'approche idiographique et l'approche nomothétique ?
2. Pourquoi l'approche nomothétique est-elle privilégiée dans le domaine de la personnalité ?
3. Comment réalise-t-on une étude de cas ?
4. Comment peut-on interpréter une corrélation entre deux variables ?
5. Que représente un coefficient de corrélation de 0,85 ?
6. Que représente un coefficient de corrélation de -0,14 ?
7. Qu'est-ce que la force de la corrélation ?
8. Qu'est-ce qu'une variable indépendante ?
9. Qu'est-ce qu'une variable dépendante ?
10. Pourquoi doit-on inclure un grand nombre de sujets dans une étude ?
11. Pourquoi doit-on utiliser un groupe contrôle dans une étude expérimentale ?
12. Qu'est-ce que l'effet placebo ?
13. Qu'est-ce que l'effet Hawthorne ?
14. Qu'est-ce que l'effet Rosenthal ?
15. Qu'est-ce que l'effet John Henry ?
16. Quels sont les principes des études en simple et en double aveugle ?

Des questions pour mieux réfléchir

1. Pourquoi est-il dangereux de généraliser à partir d'un cas ?
2. Pourquoi importe-t-il de tenir compte de différentes sources d'information dans la méthode du cas ?
3. Pourquoi la taille de l'échantillon importe-t-elle lorsque l'on interprète une corrélation ?
4. Pourquoi la méthode des corrélations ne renseigne-t-elle pas sur le lien causal entre deux variables ?
5. Pourquoi la méthode des corrélations est-elle utile ?
6. Pourquoi la méthode expérimentale répond-elle au problème de la causalité ?
7. Pourquoi doit-on inclure des sujets différenciés dans une étude ?
8. Pourquoi doit-on prendre de nombreuses précautions pour qu'une expérience puisse être jugée valide d'un point de vue scientifique ?
9. Qu'est-ce qui distingue une théorie scientifique d'une théorie non scientifique ?
10. Quelle est la méthode la plus utilisée en psychologie de la personnalité ?

Des lectures pour aller plus loin

Doron, J. (2001). *La méthode du cas clinique en psychologie clinique et en psychopathologie*. Paris : Dunod.

Godefroid, J. (2001). *Psychologie. Science humaine et science cognitive*. Bruxelles : De Boeck.

Robert, M. (Ed.). (1988). *Fondements et étapes de la recherche scientifique en psychologie*. Paris : Maloine.

Reuchlin, M. (1998). *Les méthodes en psychologie*. Paris : Presses Universitaires de France.

Santiago Delefosse, M., Rouan, G., Giami, A., Georgiou, D. (2001). *Les méthodes qualitatives en psychologie*. Paris : Dunod.

Weil-Barais, A. (2000). *Les méthodes en psychologie. Observation, expérimentation, enquête, travaux d'étude et de recherche*. Rosny : Bréal.

CHAPITRE 3

L'évaluation de la personnalité

Sommaire

- 1 Les sources de l'information
- 2 La fidélité de la mesure
- 3 La validité de la mesure
- 4 La standardisation et la sensibilité

Dans ce chapitre vous allez apprendre

- 1 Quelles sont les différentes manières d'évaluer la personnalité.
- 2 Comment on peut s'assurer qu'une mesure de personnalité est fidèle.
- 3 Quelle est la distinction entre la fidélité et la validité.
- 4 Quelles sont les différentes formes de validité d'une mesure.
- 5 Ce qu'on entend par la standardisation et la sensibilité d'un test.

Quand on mesure la personnalité, on parle bien évidemment d'évaluation de la personnalité. C'est ce que fait chacun dans la vie de tous les jours lorsqu'il élabore une opinion sur quelqu'un d'autre. À partir de certains comportements d'une personne nous en déduisons ses traits de personnalité sans penser que nous avons réalisé une évaluation de sa personnalité. Si nous disons par exemple que notre voisin est introverti, c'est que nous avons répertorié différents indices qui vont dans ce sens ; nous avons évalué des comportements par rapport à nos références. La démarche que suit le psychologue de la personnalité n'est pas très différente. À partir d'observations de comportements d'individus, il évalue la personnalité de ces derniers. La différence réside principalement dans le fait que, pour l'homme de la rue, la démarche est informelle, alors que le psychologue, lui, suit une démarche formelle basée sur un recueil objectif d'informations. Il faut dès à présent ne pas perdre de vue que la qualité d'une évaluation dépend en grande partie des instruments sur lesquels elle se base et qu'il importe au psychologue de s'enquérir de la validité et de la fidélité des mesures qu'il a effectuées. N'oublions pas non plus que l'évaluation que porte le psychologue sur la personnalité d'un individu peut avoir des conséquences très importantes.*

Comme nous allons le voir, l'évaluation de la personnalité n'est certes pas facile ni dénuée d'embûches. En effet, comme on peut le constater dans la vie de tous les jours, on se trompe souvent sur quelqu'un, surtout si l'on juge trop vite la personnalité sur des bases peu fiables. Pour le psychologue, l'évaluation de la personnalité pose aussi de nombreux problèmes, comme les qualités psychométriques de l'instrument, le choix de l'instrument, la fidélité et la validité de la mesure. Les psychologues de la personnalité essayent de traiter ce problème avec le plus grand soin mais, en fonction de leurs positions théoriques, de grands désaccords persistent.

1 Les sources de l'information

Un des plus grands problèmes de l'évaluation de la personnalité est sans aucun doute qu'il n'existe pas à l'heure actuelle une méthode unique adoptée par tous les psychologues. Autrement dit, lorsque le psychologue doit évaluer la personnalité, il peut se baser sur différents outils et ses choix orienteront significativement ses conclusions. Ce point sème plutôt la confusion et ne prête pas à l'harmonisation. Il faut dire, comme nous le verrons plus loin, que la faute incombe au fait qu'il n'existe pas de modèle de la personnalité qui fasse l'unanimité au sein des psychologues de la personnalité et que chaque modèle prône l'usage de tel test plutôt que de tel autre : à chaque théorie son test.

Malgré la diversité des instruments choisis, on peut dire que l'évaluation de la personnalité se fait principalement selon deux méthodes. La première est basée sur l'observation ; elle peut prendre différentes formes. Parfois, un observateur peut donner un jugement sur quelqu'un sans même avoir rencontré la personne. En effet, il nous arrive à tous de fournir notre opinion sur quelqu'un rien qu'en fonction des informations que nous avons reçues par d'autres personnes. Dans certains cas, les jugements sont basés sur une observation rigoureuse de comportements, comme par exemple le nombre de fois que le sujet frappe la table avec ses doigts, ou encore son battement cardiaque pour en déduire son état de nervosité. Ici, l'observation est réelle et basée sur des paramètres préalablement déterminés. Dans d'autres cas, l'observateur déduit par une série de signes subjectifs si la personne observée est détendue ou, au contraire, nerveuse. Les observateurs peuvent encore évaluer la personnalité d'un individu qu'ils connaissent bien en remplissant différents items d'une échelle d'évaluation, comme c'est le cas chez des enfants ou des patients psychiatriques sévères. Il n'est pas rare qu'on demande à des parents de remplir des questionnaires destinés à évaluer la personnalité ou le tempérament de leurs enfants puisque ces derniers sont encore trop jeunes pour s'évaluer eux-mêmes. C'est grâce à ces observations que l'on a pu affirmer que les tempéraments observés chez les enfants en bas âge étaient corrélés avec leur personnalité à l'âge adulte. Enfin, il existe des outils appelés *entretiens semi-structurés* * dans lequel l'observateur pose des questions standardisées aux sujets et la manière dont ils y répondront déterminera comment l'entretien se déroulera et en fin de compte l'information qu'on en retirera (voir encadré 3.1).

Encadré 3.1

Un entretien semi-structuré pour évaluer les troubles de la personnalité : l'IPDE

L'IPDE* (*International Personality Disorder Examination*) est sans aucun doute l'un des entretiens semi-structurés les plus intéressants pour évaluer les troubles de la personnalité (Loranger et al., 1991 ; 1994). Il a fait l'objet en 1988 et en 1989 d'une importante

recherche sur le terrain dans quatorze centres en Amérique du Nord, en Europe, en Afrique et en Asie. Afin de permettre un développement harmonieux et contrôlé de cet instrument, ainsi qu'un usage adéquat, l'Organisation Mondiale de la Santé (OMS) créa une

dizaine de centres de référence et de formation à travers le monde. Le centre pour la francophonie est établi au Grand Duché de Luxembourg.

L'IPDE couvre différents aspects de la personnalité en se focalisant sur six domaines particuliers : le travail, le Moi, les relations interpersonnelles, les affects, l'appréhension de la réalité et le contrôle des impulsions. Mené le plus souvent par un psychologue, l'entretien commence par les deux phrases suivantes : « Je vais vous poser des questions sur ce que vous êtes la plupart du temps », « Je voudrais savoir comment vous avez été tout au long de votre vie et pas seulement ces derniers temps ». Chaque domaine est introduit par des phrases standardisées : par exemple, pour les relations interpersonnelles, l'examineur dit : « Je voudrais maintenant que nous parlions des relations que vous avez avec les autres. Souvenez-vous que je veux savoir comment vous avez été tout au long de votre vie et pas seulement ces derniers temps. Si vous avez changé et si vous étiez différent dans le passé, veuillez me le signaler ». Pour chaque domaine, différentes questions sont posées de manière standardisée et elles sont cotées selon des critères définis. La cotation de la réponse dépend de la fréquence avec laquelle survient le comportement évalué par la question : 2 si le comportement en question est présent souvent, 1 si le comportement en question est présent parfois et 0 si le sujet répond par non à la question ou que le comportement décrit apparaît très rarement.

Chaque item de l'IPDE renvoie à un critère diagnostique de trouble de la personnalité décrit dans le manuel statistique et diagnostique des maladies mentales (*DSM-IV**) (APA, 1994). Si un individu obtient des notes de 2 pour un nombre défini d'items appartenant à un trouble de la personnalité, on peut conclure à la présence de ce dernier. Si en revanche, l'individu ne présente pas assez d'items cotés 2 ou seulement des items cotés 1 ou 0, le trouble de la personnalité ne doit pas être envisagé.

Voici deux exemples d'items de l'IPDE :

Item 23

N'a pas d'amis proches ou de confidents en dehors de ses parents du premier degré (critère 5 de la personnalité schizoïde et critère 8 de la personnalité schizotypique)

Question à poser :

« Avez-vous de bons amis ou des personnes à qui vous pouvez vous confier ? »

Si oui : Parlez-m'en

Si non : Parlez-m'en plus longuement

Critères de cotation :

On entend par parents du premier degré le père, la mère, les frères et sœurs et les enfants. L'époux (épouse) n'est pas un parent du premier degré.

2 : N'a pas d'amis ou de confidents proches en dehors de ses parents du premier degré.

1 : N'a probablement pas d'amis ou de confidents proches en dehors de ses parents du premier degré, mais le sujet ne sait pas vraiment lui-même, ou décrit de façon peu précise la nature de ses amitiés.

N'a qu'un seul ami ou confident proche en dehors de ses parents du premier degré.

0 : Le sujet répond par non, ou la présence du critère n'est pas étayée par ce qu'il décrit.

Survient exclusivement pendant l'évolution d'une *schizophrénie* *, d'un autre trouble psychotique, d'un trouble envahissant du développement ou est dû aux effets physiologiques directs d'une affection médicale générale.

Item 32

Considère que ses relations sont plus intimes qu'elles ne le sont en réalité (critère 8 de la personnalité histrionique)

Questions à poser :

Vous êtes-vous déjà senti très proche de personnes que vous veniez juste de rencontrer ?

Si oui : Parlez-m'en plus longuement.

Vous est-il arrivé de vous rendre compte que certaines personnes n'étaient pas aussi proches de vous que vous ne l'auriez pensé ?

Si oui : Pouvez-vous m'en donner quelques exemples ?

Critères de cotation :

Le critère s'explique de lui-même. Toutefois, les personnes présentant ce comportement n'en sont que peu conscientes. De nombreuses questions exploratoires ou le recours à des informateurs peuvent être nécessaires pour le mettre en évidence.

2 : Considère fréquemment que ses relations sont plus proches ou plus intimes qu'elles ne le sont en réalité.

1 : Considère occasionnellement que ses relations sont plus proches ou plus intimes qu'elles le sont en réalité.

0 : Le sujet répond par non, ne présente que rarement ce type de comportement ou la présence du critère n'est pas étayée par ce qu'il décrit.

La deuxième manière d'évaluer la personnalité, et de loin la plus répandue, consiste à utiliser des tests de personnalité. Il en existe deux catégories différentes : les *tests projectifs** et les *tests objectifs**. Les premiers consistent à présenter aux sujets un matériel ambigu et peu structuré qui donne libre cours à leur imagination et qui par conséquent donne naissance à de nombreuses réponses. Le principe général étant que, comme le matériel est ambigu, l'individu va se projeter dedans et livrer ainsi une part de son inconscient.

Le test le plus célèbre de cette catégorie est sans aucun doute celui développé dans les années 1920 par un psychiatre et psychanalyste suisse, Hermann Rorschach, qui lui a donné son nom : le *test de Rorschach** (Rorschach, 1947). Rorschach est mort prématurément en 1922 à l'âge de 38 ans, si bien que son test a connu le succès bien après sa mort. En effet, le manuscrit *Psychodiagnostik* fut écrit en 1919, mais il n'intéressa pas directement les éditeurs et son auteur dû mener un dur combat pour le faire accepter en 1920. L'ouvrage et le test parurent en 1921 et ce fut tout d'abord un échec éclatant. À la mort de Rorschach, presque toute l'édition était encore disponible chez l'éditeur. Les rares critiques étaient insipides ou négatives. Ce n'est que bien plus tard que ce test enclencha enthousiasme et passion chez de nombreux psychologues, tous louant le génie de son auteur (Bohm, 1985 ; Weiner, 1998). Le test consiste en une série de dix planches sur lesquelles apparaissent des *taches d'encre* symétriques, élaborées par Rorschach en pliant une feuille de papier au centre de laquelle était versé de l'encre (figure 3.1). Les planches 1, 4, 5, 6 et 7 sont monochromes (noir avec des nuances de gris), les planches 2 et 3 sont bichromatiques (rouge et noir avec des nuances de gris) et les planches 8, 9 et 10 sont polychromatiques (de nombreuses couleurs avec à chaque fois des nuances). Il faut savoir que le test contenait au départ quinze planches et que les couleurs n'affichaient pas de dégradé. Ce sont des contraintes d'impression qui ont réduit le nombre à dix planches et c'est en raison d'une erreur de l'imprimeur que les couleurs présentent des dégradés. La consigne donnée au sujet est assez simple : on demande « qu'est-ce que cela pourrait être ».

Outre l'interprétation essentiellement psychanalytique des réponses (Chabert, 1983 ; 1987), ces dernières sont soumises à des cotations particulières.

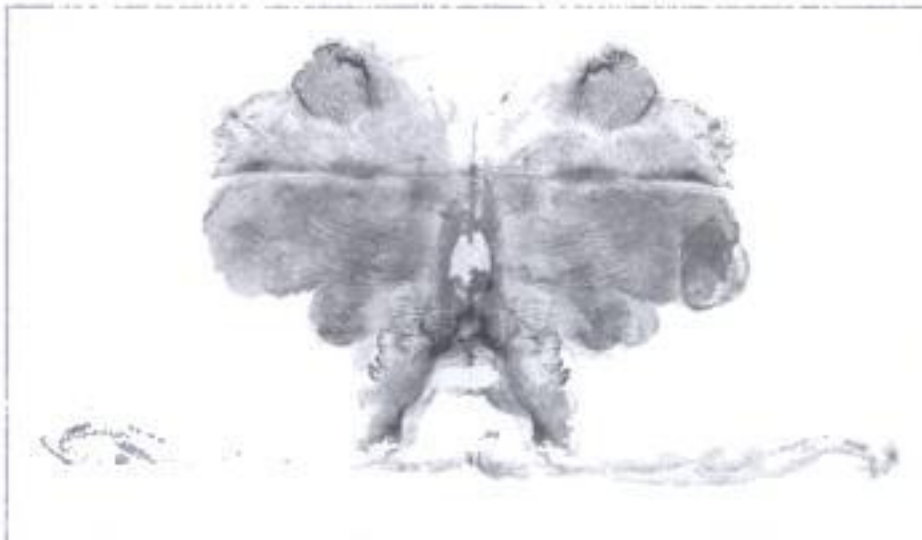


Figure 3.1

Illustration d'une planche similaire à celles du test de Rorschach.
(Merci à Kiara, 4 ans).

Il existe différents systèmes de cotation qui se veulent objectifs. En francophonie, la cotation selon le manuel de Beizmann fut la plus répandue (Beizmann, 1966). Depuis plusieurs années s'est développé un système de cotation américain qui constitue à l'heure actuelle la *référence* dans le domaine de la cotation du Rorschach : le système *Exner** (Exner, 1993). Ce système, qui est d'une complexité effroyable, prétend qu'il arrive à ce que les psychologues puissent coter les réponses de la même manière ; autrement dit, il affirme avoir résolu les problèmes de validité et de fidélité des mesures. Car, vous l'aurez sûrement compris, le grand problème du test de Rorschach, c'est qu'il est difficile d'arriver à un consensus de cotation sur les réponses. En effet, les réponses sont cotées en fonction de leur localisation (l'entièreté du dessin, une partie ce celui-ci), de leur déterminant (forme, couleur, mouvement, estompage) et de leur contenu (animal, humain, botanique...). Pour des réponses simples comme « un papillon », la cotation ne pose pas de problème : tous les psychologues donneront la même cotation. En revanche, pour des réponses complexes, la cotation pose vraiment problème et les psychologues ne s'accordent pas sur ce point. Or ces différentes cotations sont résumées dans ce qui est appelé un *psychogramme formel** où un grand nombre d'indices chiffrés sont calculés et d'après lesquels des conclusions sont tirées. Autrement dit, les conclusions que donnent les psychologues au test de Rorschach se basent sur des chiffres dont les propriétés psychométriques sont franchement médiocres. Ainsi, le système Exner fut vivement critiqué par de nombreux auteurs, dont Wood et ses collaborateurs, qui publièrent un article majeur en 1996 dans la revue *Psychological Science* (Wood et al., 1996a) et qui déclencha des échanges virulents (Wood et al., 1996b ; Exner, 1996 ; Lilienfeld et al., 2001). Les critiques formulées à l'encontre du système Exner sont les suivantes : premièrement, la *fidélité intercotateurs** (voir paragraphe 2.2) qui est assez bonne d'après Exner n'a pas été calculée correctement ; deuxièmement, les différents indices calculés dans le psychogramme formel ne présentent pas une validité suffisante et troisièmement, ce système repose sur des études qui n'ont pas été publiées dans des revues scientifiques et qui donc n'ont jamais été jugées par des experts. En fait, alors que les psychologues continuent à utiliser le test de Rorschach pour évaluer la personnalité et les troubles mentaux, la recherche scientifique apporte des preuves que cet instrument est souvent inefficace pour de tels buts. Cela constitue un bel exemple qui va à l'encontre de la pensée scientifique telle qu'elle est décrite dans la figure 1.5 (chapitre 1). Enfin, de nombreux auteurs reconnaissent que si le Rorschach peut, dans la clinique, se révéler intéressant, il présente d'énormes problèmes psychométriques quant à sa fidélité et à sa validité.

Pour pallier aux problèmes soulevés par la piètre qualité psychométrique du Rorschach, on pourrait envisager un Rorschach à choix multiples où le sujet devrait choisir une réponse pour chaque planche parmi une série de réponses proposées, réponses qui auraient été préalablement choisies et corrigées par un comité d'experts. Dans tel cas, il n'y aurait plus aucune ambiguïté sur la cotation (si les experts se mettent effectivement d'accord). Ce test gagnerait en validité et fidélité mais perdrait en richesse clinique, un critère tant loué par ses utilisateurs. Une telle approche fut proposée aux États-Unis par Harrower (cité dans Anzieu, 1980). On fournit trente réponses par planche au

sujet dont une moitié a été extraite de protocoles normaux et l'autre moitié de protocoles de cas pathologiques. Ces réponses sont proposées par groupes de dix et le sujet doit choisir une réponse dans chaque groupe. Cette technique a une bonne valeur de dépistage de cas psychiatriques, lesquels doivent être soumis ensuite à un entretien clinique approfondi, mais elle ne donne pas accès à un psychogramme formel.

Un autre test projectif largement utilisé est le *TAT** ou *Thematic Apperception Test*. Il fut élaboré par Henry Murray, médecin et biochimiste, en 1935 et sous sa forme définitive en 1943. Il fut intégré dans la conception que Murray avait de la personnalité, à savoir que cette dernière doit s'envisager en termes de besoins, de contraintes et de motivation (Murray, 1938). Le TAT est constitué de trente et une planches qui représentent des dessins (tableaux ou photographies noir et blanc) à propos desquelles le sujet est prié de raconter une histoire (figure 3.2.). Comble de l'ambiguïté, la planche 16 est entièrement blanche. Il existe des planches spécifiques pour les hommes et d'autres pour les femmes, si bien que la passation du test comprend normalement vingt planches. Les histoires sont analysées en cherchant les thèmes principaux, les motivations et les mécanismes de défense qui les caractérisent. Ce test présente lui aussi d'importantes failles quant à ses propriétés psychométriques. Il est d'ailleurs cité comme « le plaisir des cliniciens et le cauchemar des statisticiens » (Lilienfeld *et al.*, 2001) car d'une part son administration n'est pas standardisée, les cliniciens opérant souvent un choix arbitraire des planches et d'autre part, l'interprétation qui en est faite repose davantage sur l'intuition et l'expérience clinique que sur des critères standardisés. Il existe toutefois des manuels d'interprétation (Murray, 1950 ; Bellak, 1960). Une forme pour enfant est aussi disponible ; le *Children Apperception Test* (*CAT**), constitué de dix dessins incluant soit des formes animales soit des formes humaines (*CAT-H*) (Bellak et Hurvich, 1966).

Les seconds tests utilisés pour évaluer la personnalité, les tests objectifs, consistent à demander aux sujets de remplir eux-mêmes des questionnaires de personnalité. Dans ces questionnaires les sujets doivent indiquer comment ils pensent, comment ils se conduisent dans certaines situations, comment ils jugent certaines actions et comment ils réagissent de manière habituelle à différentes choses. Les réponses qu'ils peuvent choisir sont bien évidemment limitées afin de les interpréter de manière objective. Ainsi, dans certains cas, le sujet a le choix entre *vrai* et *faux* ou entre *oui* ou *non* pour chaque proposition. Dans d'autres cas, il doit répondre à l'aide d'une échelle graduée qui va de *tout à fait d'accord* à *tout à fait contre* avec 3, 4, 5, 7, 8, 9, 10 possibilités : ce sont des échelles de type Likert. Selon Cox (1980), il ressort que le nombre de possibilités optimum se situe entre 5 et 9.

Certains questionnaires envisagent une dimension particulière de la personnalité, alors que d'autres examinent plusieurs dimensions de la personnalité. Ils portent alors le nom d'inventaire de personnalité. Un inventaire de personnalité bien connu est le *MMPI** (*Minnesota Multiphasic Personality Inventory*), même si ce dernier porte plutôt sur des troubles psychopathologiques que sur des dimensions de personnalité comme l'extraversion ou l'ouverture. Il fut créé en 1943 (Hathaway et McKinley, 1943) et remanié en 1989 sous le nom de *MMPI-2* (Butcher *et al.*, 1989, Hathaway et McKinley, 1996). Cet

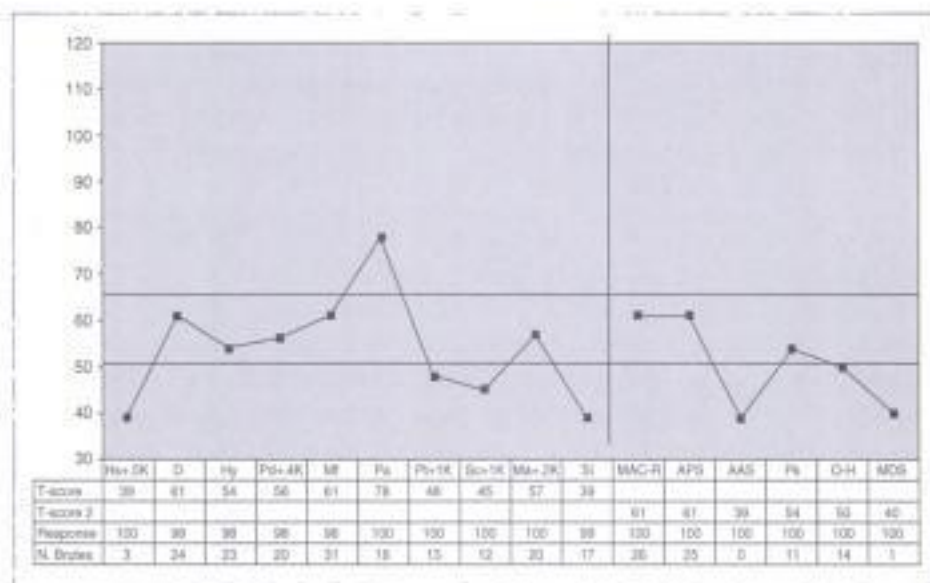


Figure 3.2

Planche du TAT
(source Godefroid, 2001).

Figure 3.3

Feuille de profil du MMPI



inventaire couvre différents aspects de la personnalité et est souvent utilisé en psychiatrie comme outil diagnostique (Graham, 1999 ; Friedman *et al.*, 2000). Sa particularité réside dans la sélection des items. Les auteurs ont sélectionné des items qui différencient des sujets psychiatriques de sujets normaux. Par exemple, pour l'échelle *dépression* ils ont choisi des items qui étaient cotés de manière opposée par des sujets déprimés en comparaison de sujets normaux. L'inventaire comprend 550 questions (567 dans la forme 2) auxquelles le sujet est prié de répondre par vrai ou faux et couvre de nombreuses dimensions psychopathologiques. Les dix échelles cliniques de base sont : *hypocondrie**, *dépression*, *hystérie**, *psychopathie**, *masculinité féminité*, *paranoïa**, *psychasthénie**, *schizophrénie*, *hypomanie** et *introversion sociale**. Les différentes *notes brutes** obtenues à ces échelles sont converties en *notes T** et les valeurs supérieures à 70 sont considérées comme fortement déviantes par rapport à la normalité. Dans la version MMPI-2, on considère la note 65 au lieu de 70 pour suggérer une déviation anormale. Les résultats sont habituellement présentés sous forme de profil graphique (figure 3.3). On trouvera dans l'encadré 3.2 les significations habituelles des notes élevées et basses pour les différentes échelles cliniques.

Aux échelles cliniques de base, s'ajoutent trois échelles de validité : les échelles L, F et K. L'échelle L est une échelle de mensonge mise au point pour apprécier dans quelle mesure le sujet ne s'est pas rapporté à lui-même pour répondre, mais bien à une personne idéale. Elle comprend des items qui donnent aux sujets l'occasion de ne pas admettre diverses fautes et faiblesses mineures de caractère que la plupart des individus acceptent volontiers de reconnaître comme étant vraies pour eux-mêmes. L'échelle F permet de s'assurer que les sujets n'ont pas répondu au hasard, ni qu'ils ont cherché à donner une image négative d'eux-mêmes. Elle est constituée par des items qui n'ont été retenus que par 10 % de la population d'étalonnage ; il est donc peu probable qu'un sujet répondant au test avec un niveau d'attention et de compréhension normales obtienne une note élevée. L'échelle K est composée d'items qui portent

Encadré 3.2

Les échelles cliniques du MMPI-2

Le MMPI-2 est sans aucun doute l'inventaire de personnalité le plus fréquemment utilisé pour le diagnostic psychiatrique. Il se distingue donc des tests de personnalité puisqu'il n'est pas destiné à décrire la personnalité normale en termes de traits de personnalité. Le profil de personnalité montre à quel point les réponses d'une personne se rapprochent ou s'écartent de celles données par des patients souffrant de différentes affections psychiatriques. Nous allons ici présenter de manière très schématique quelles sont les interprétations qui sont données aux échelles cliniques.

Hypocondrie (Hs)

Score très élevé (76 et plus) :

Schizoïde, idées délirantes corporelles ou somatiques
Limité, figé par des symptômes et des plaintes multiples

Score bas (40 et moins) :

Néglige peut-être des symptômes ou des signes de maladies
Optimiste, plein d'énergie
Capable, efficace

Dépression (D)

Score très élevé (76 et plus) :

Replié sur lui-même, envahi par ses problèmes, désespéré
Écrasé par sa culpabilité, idées d'indignité et d'incapacité
Préoccupations de mort, de suicide
Découragé, ralenti dans la pensée et l'action

Score bas (40 et moins) :

Actif, enthousiaste
Joyeux, optimiste
Manque d'inhibition et de maîtrise de soi
Chaleureux socialement
Pas d'agitation affective, confiance en soi

Hystérie (Hy)

Score très élevé (76 et plus) :

Très suggestible
Épisodes soudains d'angoisse et de panique
Défaut d'inhibition
Crises de colère infantile
Réagit à la honte en présentant des symptômes somatiques

Score bas (40 et moins) :

Cynique, têtue

Isolé et distant sur le plan social

Peu de sujets d'intérêts

Psychopathie (Pd)

Score très élevé (76 et plus) :

Jugement médiocre
Instable
Irresponsable
Égocentrique et immature
Actes antisociaux
Agressif et violent

Score bas (40 et moins) :

Conservateur et rigide
Manque d'affirmation de soi, passif
Moraliste
Critique envers soi-même
Contrôle excessif de soi-même

Masculinité-féminité (Mf)

Score très élevé (76 et plus) : Hommes

Sujets d'intérêts du type féminin traditionnel
Conflits autour de l'identité sexuelle
Passif et efféminé
N'ose pas s'affirmer
Tendances homo-érotiques

Score très élevé (70 et plus) : femmes

Sujets d'intérêts du type masculin traditionnel
Froide, dominatrice, agressive
Score bas (40 et moins) : hommes
Sujets d'intérêts du type masculin traditionnel
Attitude machiste, brutal, agressif
Casse-cou
Peu de sujets d'intérêts
Orienté vers l'action
A confiance en lui

Score bas (40 et moins) : femmes (éducation scolaire faible ou moyenne)

Sujets d'intérêts du type féminin traditionnel
Manque de sécurité et tendance à se dévaloriser
Passive et soumise
Attitude gênée, rétrécie
Incapable de s'en sortir, dépendante

S'apitoie sur elle-même et se plaint

Score bas (40 et moins) : femmes (études supérieures)

Capable, consciencieuse

Énergique, intelligente, prévenante

Accommodantes, possédant de l'insight et sans préjugé

Paranoïa (Pa)

Score très élevé (76 et plus) :

Troubles de la pensée

Croyances erronées

Idées de référence

Vindictif et tendance à ruminer

Peut agir sous l'influence d'hallucinations

Score bas (40 et moins) :

Équilibré et gai

Circonspect et fuyant

Têtu

Troubles paranoïaques éventuels

Psychasthénie (Pt)

Score très élevé (76 et plus) :

Rumination mentale, rituels rigides, agitation

Phobies superstitieuses, sentiment de culpabilité

Craintif, anxiété, dépression

Score bas (40 et moins) :

A confiance en soi

Serein, détendu, à l'aise

Persévérant et efficace

Schizophrénie (Sc)

Score très élevé (76 et plus) :

Pensée désorganisée

Comportements excentriques

Repliement social, mauvais contact avec la réalité

Halluciné, délirant et autistique

Score bas (40 et moins) :

Conventionnel et conservateur

Maîtrise de soi, soumis

Hypomanie (Ma)

Score très élevé (76 et plus) :

Expansif et grandiose

Irritable, contrôle mal ses colères

Hyperactif et distractible

Décision impulsive, confusion

Score bas (40 et moins) :

Apathique et pessimiste

Facilement fatigué

Timide et dépendant

Manque d'énergie

A peu confiance en soi, déprimé

Introversi0n sociale (Si)

Score très élevé (76 et plus) :

Replié sur soi-même, renfermé

Distant, inquiet et indécis

Tendance au retrait

Porté à la méditation

Score bas (40 et moins) :

Chaleureux, sociable et grégaire

A confiance en soi et est capable de s'affirmer

Indulgent envers soi-même

Exhibitionniste, manipulateur

sur des caractéristiques que de nombreuses personnes ne veulent pas reconnaître ; autrement dit, quand la note est élevée, c'est que la personne a voulu se présenter sous un jour favorable. Toutefois, certaines personnes ne considèrent pas ces contenus comme négatifs et peuvent même les ressentir comme positifs. Si bien que la note K doit être évaluée prudemment.

Le MMPI-2 fournit aussi quinze échelles de contenu qui sont : ANX (anxiété), FRS (peur et phobies), OBS (difficultés à prendre des décisions), DEP (dépression), HEA (préoccupations concernant la santé), BIZ (bizarrerie de la pensée), ANG (colère, difficulté de contrôler sa colère), CYN (cynisme), ASP (conduite antisociale), TPA (*comportement de type A* *), LES (estime de soi faible), SOD (inconfort social, malaise avec les autres), FAM (problèmes

familiaux), WRK (interférence avec le travail), TRT (attitude négative vis-à-vis d'un traitement).

Finalement, on trouve dans le MMPI-2 neuf échelles additionnelles que l'on peut résumer brièvement de la façon suivante : O-H (hostilité hyper-contrôlée, capacité d'un individu à tolérer la frustration sans se venger), Do (dominance, avoir de l'ascendance sur les autres), Re (responsabilité sociale ; sujet digne de confiance, ayant le sens des responsabilités envers un groupe), Mt (mauvaise adaptation émotionnelle chez les étudiants), GM et GF (échelles du rôle sexuel), PK et PS (échelles du trouble de stress posttraumatique), MDS (échelle de souffrance conjugale, qualité de vie familiale), APS (échelle de tendance à l'addiction *) et AAS (échelle d'addiction admise).

De nombreux questionnaires de personnalité ont été développés aussi en référence à une théorie spécifique et ils seront détaillés plus loin (voir chapitre 5). Ils font plus particulièrement référence aux perspectives des dispositions et à la perspective psychobiologique. Parmi ceux qui sont les plus utilisés, on trouve le questionnaire EPQ* d'Eysenck (*Eysenck Personality Questionnaire*, Eysenck et Eysenck, 1975), le TCI* de Cloninger (*Temperament and Character Inventory*, Cloninger *et al.*, 1994 ; Hansenne *et al.*, 2001), le questionnaire NEO PI* du modèle des cinq facteurs (Costa et McCrae, 1990 ; Rolland, 1998) et le 16-PF* de Cattell (*16 Personality Factor Inventory*, Cattell *et al.*, 1977 ; Rolland et Mogenet, 1998).

Il existe donc une large panoplie d'instruments pour évaluer la personnalité. Le choix qu'on opère dépend avant tout des orientations théoriques et du contexte historique et philosophique. Un psychologue clinicien dont l'orientation théorique est la psychanalyse privilégiera des tests projectifs pour nourrir sa clinique et approfondir l'analyse de ses patients. Un psychologue clinicien fonctionnant dans une logique diagnostique choisira le MMPI et l'IPDE. Enfin, un psychologue clinicien préférant décrire la personnalité selon les grandes dimensions de celle-ci et ce de manière objective, se penchera sur l'EPQ, le 16-PF ou le NEO PI, tandis qu'un psychologue clinicien orienté davantage vers la psychobiologie de la personnalité se tournera vers le TCI.

Toutefois, le principe général demeure le même et il convient de ne pas le perdre de vue lorsque nous évaluons la personnalité. **Dans un premier temps**, la personne évaluée produit certains *échantillons* de comportements, comme une action si on se réfère à une observation directe du comportement, une manifestation physiologique si on tient compte de ce type de variable, ou les réponses aux différentes questions posées dans les questionnaires si on adopte une évaluation quantitative. **Dans un second temps**, sur base des informations recueillies (les échantillons de comportements), le psychologue tente de déterminer les traits de la personnalité de la personne qui a été évaluée. Alors que la première étape semble très accessible, la seconde repose évidemment sur une interprétation étroitement liée aux choix portés vers telle ou telle évaluation. La prudence reste de mise et il est souvent souhaitable de regrouper différentes données d'une personne (comportementale, biologique, psychométrique) avant de déterminer la personnalité de celle-ci, surtout dans la pratique clinique.

2 La fidélité de la mesure

Quelle que soit la méthode d'observation utilisée, il importe de savoir si la mesure qui a été faite est *fidèle* ou *fiable*. Autrement dit, lorsqu'une évaluation a été faite, comment peut-on être certain qu'on retrouvera les mêmes résultats si on évalue une deuxième ou une troisième fois la même personne avec les mêmes instruments ? Quand une observation est fidèle, on dit qu'elle présente un degré élevé de *consistance* ou qu'elle est *reproductible*. Imaginer par exemple que vous déterminiez à l'aide d'un instrument qu'un individu est introverti et que la semaine suivante vous établissiez à l'aide du même instrument qu'il est extraverti, soit l'opposé de la première fois. Que conclure d'une telle évaluation ? Il est évident que personne n'en tiendra compte et l'instrument perdra vite sa crédibilité.

Chaque mesure est associée à une probabilité d'erreur et les mesures en psychologie de la personnalité ne font pas exception à la règle. Quand on utilise un questionnaire, la façon dont les questions sont formulées peut constituer une source d'erreur. Quand un observateur juge le comportement d'une personne, son attention peut se tourner préférentiellement sur un aspect du comportement, alors qu'une autre personne se focalisera peut-être sur un aspect différent du comportement. Il ne faut jamais oublier qu'un observateur est rarement neutre, il a souvent des attentes. En dépit de leur caractère objectif, les mesures physiologiques sont également sujettes aux erreurs, lesquelles peuvent provenir des appareils utilisés, du contexte et des variations intra-individuelles de ces mesures. Par exemple, avant de conclure que quelqu'un présente une hypertension artérielle, il faut répéter la mesure dans différents contextes et à de nombreuses reprises parce qu'elle peut fluctuer énormément d'une fois à l'autre.

C'est pourtant simple de répondre à la question *comment être certain qu'une mesure soit fidèle* ? Il suffit de la répéter plusieurs fois pour s'assurer qu'on l'observe à nouveau. Si vous n'observez pas la même valeur lors d'observations différentes, soit l'instrument n'est pas fidèle, soit la mesure fluctue de telle sorte qu'il est impossible de lui donner une valeur moyenne. Dans le cadre de la psychologie de la personnalité, où l'accent est mis sur les différences stables entre les individus, on estime, comme il a été signalé plus haut (chapitre 1, paragraphe 2.5) que la personnalité est relativement stable ; ceci signifie que si la mesure n'est pas fidèle, c'est bien dû à l'instrument ou à sa manière de l'appliquer. Il existe différentes manières d'envisager la fidélité d'une mesure, à savoir la *consistance interne**, la *fidélité intercotateurs* et la *stabilité au cours du temps**. Nous allons les décrire maintenant.

2.1 La consistance interne

La manière la plus simple d'évaluer si une mesure est fidèle c'est, nous l'avons déjà signalé, de la répéter plusieurs fois. En psychologie de la personnalité, si l'on veut par exemple mesurer la *dépendance*, il faut que plusieurs items d'un questionnaire traitent de cette dimension. En d'autres termes, il suffit de poser des questions plus ou moins similaires auxquelles le sujet devrait répondre de manière cohérente. Puisque chaque item est associé à un

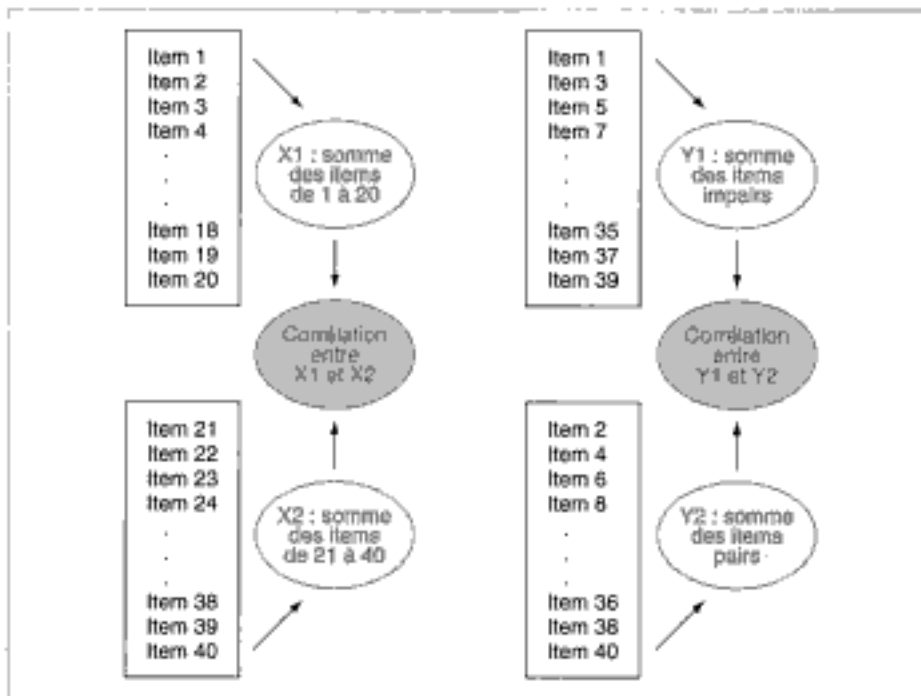


Figure 3.4

Les deux manières de calculer la fidélité d'un test fictif composé de 40 items. À gauche, selon la méthode *split-half*, on sépare les 20 premiers items et les 20 derniers. On calcule pour chaque groupe la somme. Ensuite, on réalise des corrélations sur un grand nombre de sujets. À droite, la deuxième méthode : *pair-impair*. Ici, on sépare les items impairs (1, 3, 5, ..., 35, 37, 39) et les items pairs (2, 4, 6, ..., 36, 38, 40) du test. On calcule la somme pour chaque groupe. La fidélité est donnée par la corrélation entre ces deux scores obtenus chez de nombreux sujets.

facteur aléatoire d'erreur, le fait d'en utiliser plusieurs a tendance à atténuer l'erreur. Plus il y a d'observations, plus on a de chances à voir disparaître l'erreur.

Le fait d'avoir de nombreux items censés mesurer une dimension particulière de la personnalité ne suffit pas à rendre l'instrument fidèle. La fidélité des observations dépend de la corrélation entre les réponses de différentes personnes. Dire que des items sont fidèles signifie que les réponses des sujets à ces items sont fortement corrélées. On dit aussi que le test présente une bonne consistance interne. Pratiquement, il existe plusieurs façons d'évaluer la fidélité d'une mesure en psychologie de la personnalité. Une manière simple est de diviser les items en deux groupes égaux, de calculer ensuite les notes aux deux sous-groupes, puis de corrélérer ces deux notes ensemble. Si la mesure est fidèle, la corrélation entre les deux sous-groupes devrait être élevée ; dans ce cas le test est consistant. En effet, si les deux parties du questionnaire mesurent la même dimension de la personnalité, les individus qui ont des notes élevées pour la première partie devraient obtenir des notes élevées pour la seconde partie, d'une part et les individus qui ont des notes faibles pour la première partie devraient avoir des notes faibles pour la seconde partie. Il est classique de diviser le questionnaire en prenant soit les items pairs et les items impairs (méthode *pair-impair*), soit la première et la seconde moitié des items (méthode *split-half*) (figure 3.4). Une autre façon de faire est de construire deux formes (ou plus) différentes du même test. Les autres versions du test ainsi créées sont dites *formes parallèles* *. Si la corrélation entre les diverses formes est élevée, la fidélité sera bonne. On choisit des formes parallèles plutôt que de faire une seconde passation du test pour éviter que les individus ne se rappellent des items et, surtout, qu'ils se rappellent ou qu'ils cherchent à se rappeler la manière dont ils avaient répondu.

2.2 La fidélité intercotateurs

Comme nous l'avons indiqué plus haut, l'évaluation de la personnalité ne se fait pas toujours à l'aide de questionnaires. Certaines évaluations sont littéralement des observations faites par une personne qui en observe une autre. Dans ce cas, pour s'assurer que la mesure soit fidèle, il convient de demander à plusieurs personnes (juges, cotateurs) d'évaluer le même comportement dans les mêmes conditions. Si les différents observateurs évaluent de la même manière le même événement, la fidélité est haute. On pourra dire dans ce cas sans trop s'avancer que le jugement basé sur le comportement d'une personne est plus que vraisemblablement correct, du moins que différentes personnes expertes dans le domaine se sont mises d'accord. À l'instar de la consistance interne, elle est mesurée par des coefficients de corrélations. Deux, trois ou quatre juges évaluent différentes personnes selon différents critères et on procède à une corrélation entre les mesures qui en découlent.

Pour que la fidélité intercotateurs prenne tout son sens, il faut encore que les juges ou les experts soient non seulement bien formés à reconnaître ce qu'ils sont censés évaluer, mais qu'ils se basent sur des critères préalablement établis. C'est ainsi qu'il existe souvent, dans le cadre d'un concours musical ou artistique, un décalage entre le jugement professionnel basé sur des critères techniques, d'une part et le jugement du public, d'autre part. Dans ces cas, même si la fidélité intercotateurs est bonne dans les deux cas, elle n'est pas identique pour autant, tout simplement parce qu'experts et public se basent sur des critères différents pour établir leurs jugements.

Pour que cet indice soit valable, il faut encore savoir comment il a été élaboré. Par exemple, des arbitres professionnels de football doivent déterminer sur des images présentées lesquelles doivent être sanctionnées ou non par une faute. Imaginons qu'ils doivent évaluer vingt situations numérotées de 1 à 20. On s'aperçoit qu'au total, chacun d'entre eux estime que quatre images nécessitent une sanction. La corrélation interjuges est très bonne dans ce cas puisque chacun a trouvé quatre cas qui doivent être sanctionnés. Toutefois, si on se penche non pas uniquement sur le nombre des images retenues, mais aussi sur le numéro des images on peut noter qu'elles ne coïncident pas nécessairement. Autrement dit, même si les juges ont bel et bien estimé chacun que quatre images devaient être sanctionnées, ce n'est pas pour autant qu'ils s'accordent sur les figures qui doivent être sanctionnées. De l'apparente très bonne fidélité intercotateurs, on passe maintenant à une fidélité moins bonne : la corrélation interjuges par image est faible même si la corrélation interjuges au total est maximale. Ce point a été relevé par certains auteurs quant à la prétendue fidélité intercotateurs du Rorschach (Wood *et al.*, 1996). Dans le système Exner, la cotation du Rorschach est présentée comme hautement corrélée entre les cotateurs. Or, si on regarde de près comment cet indice a été calculé on retrouve la faille qui a été évoquée dans l'exemple ci-dessus : il a été tenu compte du nombre total de réponses et non des réponses planche par planche.

Cela nous amène à signaler que le problème de la fidélité intercotateurs ne se limite pas uniquement aux observations de comportements faites par des juges. Dans certains tests, le psychologue doit coter la réponse selon certains

critères, lesquels doivent être très stricts afin d'obtenir des évaluations rigoureuses. Dans les tests d'aptitudes notamment, les réponses subissent des cotations strictes en fonction de critères standardisés : 2 points pour telles réponses, 1 point pour d'autres et 0 point pour les autres. Pour l'évaluation de la personnalité, nous avons déjà signalé que, par exemple, l'IPDE propose des critères standardisés pour coter les items. Il est impératif qu'une personne soit évaluée de la même manière par un psychologue x ou par un psychologue y.

2.3. La stabilité au cours du temps

À côté de la consistance interne et de la fidélité intercotateurs, il existe une fidélité toute particulière dans la mesure de la personnalité qui concerne la stabilité des mesures au cours du temps. Cela signifie qu'une évaluation à un temps donné devrait correspondre à celle réalisée plusieurs semaines voire plusieurs mois plus tard. Pourquoi est-ce si important pour la mesure de la personnalité ? Rappelez-vous que la personnalité est décrite comme une entité stable qui correspond aux réactions habituelles des individus dans différentes situations. Ainsi, si vous trouvez qu'une personne est extravertie, elle le sera théoriquement encore des années après. Si elle ne l'est plus, pour s'assurer que la personnalité a effectivement changé, il faut que l'instrument d'évaluation possède une bonne fidélité dans le temps.

Ce type de fidélité est appelé *fidélité test-retest*. Elle se mesure tout simplement en corrélant entre elles les évaluations correspondant aux mêmes sujets prises à deux moments différents dans le temps. Une mesure qui présente une bonne fidélité test-retest signifie que les notes obtenues lors de la seconde passation du test sont fortement corrélées aux notes qui avaient été recueillies lors de la première passation du test. Les sujets qui avaient des notes élevées la première fois avaient également des notes élevées la seconde fois et ceux qui avaient des notes faibles la première fois avaient également des notes faibles la seconde fois. Cela ne veut évidemment pas dire que si un individu obtient 33 pour la dimension de coopération du modèle de Cloninger qu'il doit absolument avoir le même score six mois plus tard, cela veut plutôt dire qu'un individu qui a obtenu ce score lors de la première passation aura un score plus ou moins semblable lors de la seconde passation. Habituellement, la fidélité test-retest se calcule à un intervalle de six mois ou d'un an. On peut aussi s'enquérir de la fidélité test-retest sur un intervalle plus court de deux semaines.

3. La validité de la mesure

La première chose à vérifier est que la mesure soit fidèle ; la fidélité n'est cependant pas la seule caractéristique à envisager. Il se pourrait par exemple qu'une mesure soit fortement fidèle mais entièrement dénuée de signification (figure 3.5). Autrement dit, tout le monde donne le même jugement sur une personne, mais ce jugement peut être totalement erroné. La fidélité est donc une condition nécessaire mais non suffisante pour s'assurer que la mesure est correcte. Un autre concept fondamental est celui de *validité*. Ce concept évalue si ce que vous avez mesuré correspond à ce que vous avez pensé mesurer, ou essayé de mesurer.

Figure 3.5

Représentation schématique de différences entre la fidélité et la validité. Imaginez ici que la tâche consiste à placer des points à côté de la croix située au centre du carré. À gauche, les points se positionnent aléatoirement autour de la croix : la mesure n'est ni fidèle (ce n'est pas la même) ni valide (l'objectif n'est pas atteint). Au centre, les différents points sont situés dans le coin inférieur gauche ; la mesure est fidèle (elle est approximativement la même) mais elle n'en est pas pour autant valable (l'objectif n'est toujours pas atteint). À droite, les points sont dispersés autour de la croix ; la mesure est fidèle (elle est approximativement la même) et elle est cette fois valable (l'objectif est atteint). (D'après Carver et Scheier, 2000.)



Comment pouvez-vous être convaincu que votre mesure représente bien ce qu'elle est censée mesurer ? Un premier élément de réponse peut être donné par la manière selon laquelle les psychologues de la personnalité essayent de construire des tests. Ils essayent de faire correspondre la définition conceptuelle du trait à mesurer, telle qu'on pourrait la trouver dans un dictionnaire, à une définition opérationnelle du trait. Une définition opérationnelle consiste en une description du phénomène. Pour illustrer la différence entre ces deux définitions, prenons l'exemple de l'amour. La définition de ce terme peut être quelque chose comme « une forte affection envers quelqu'un d'autre ». En revanche, il existe différentes manières de définir l'amour de manière opérationnelle. Par exemple, on peut demander à une personne d'indiquer sur une échelle allant de 0 à 100 combien elle aime une autre personne. On peut encore étudier la quantité de regards qu'elle lui adresse. Enfin, on peut lui demander si elle accepterait volontiers d'annuler des activités qu'elle avait prévues pour rester en sa compagnie. Le plus compliqué, vous l'aurez compris, c'est de trouver une définition opérationnelle qui correspond à la définition conceptuelle. Et même quand on en a trouvé une qui semble satisfaire, elle n'est pas absolue. En conséquence, on ne peut se contenter de définir la personnalité par le test qu'on construit pour la mesurer. Cette version radicale de l'*opérationnalisme* n'a plus qu'un intérêt historique. Le psychologue qui construit un test n'utilise pas une *opération* arbitrairement choisie. Il tire d'abord de la langue commune, d'observations, d'expérimentations et de théories antérieures, une intuition personnelle de la personnalité aux contours et au contenu encore incertains.

Le concept de validité est central en psychologie puisque si une théorie n'est pas valide les conclusions que les chercheurs en déduiront risquent d'être totalement fausses. Cela est d'autant plus vrai en psychologie de la personnalité car on mesure directement des traits sur lesquels on va inférer un type de personnalité. Ainsi, un clinicien peut se faire une opinion erronée sur quelqu'un s'il utilise un test de personnalité qui n'est pas valide. Il existe différents critères de validité que nous allons détailler ici. Avant tout, il faut signaler que les jugements des sujets testés sur leurs propres résultats ne constituent pas une base crédible pour l'évaluation de la validité d'un test de personnalité. En effet, il a été démontré que les sujets adhèrent souvent aux résultats des tests de personnalité qu'ils ont passés, même quand les résultats ne sont que des affirmations vagues et générales qui pourraient s'appliquer à peu près à n'importe qui (comme les horoscopes). Ce phénomène porte le nom d'*effet Barnum** et rappelle cruellement aux psychologues débutants que lorsqu'ils entendent les patients leur dire que les résultats du test qu'ils ont passé les décrivent vraiment, ce n'est pas pour autant que leur interprétation du test est nécessairement la bonne.

3.1 La validité constructive

La *validité constructive** concerne la vérification d'une hypothèse par une accumulation de recherches montrant que les résultats sont ceux attendus par la conceptualisation théorique. Autrement dit, la validité constructive signifie que la mesure effectuée reflète de manière exacte le concept que le psychologue a en tête. Cette démarche présente toutefois un défaut majeur : en effet, si les relations théoriques attendues ne se vérifient pas, on ne peut savoir si les instruments de mesure sont dépourvus de validité ou si la théorie relative à leurs relations est fausse. Les différentes qualités qui caractérisent la validité constructive portent différents noms qui vont être décrits après.

3.1.1 La validité critérielle

Un point important pour démontrer qu'un test présente une validité constructive, c'est de montrer qu'il est en relation avec des critères objectifs reflétant le même phénomène. On parle de *validité critérielle** lorsqu'on prend en considération la corrélation entre les résultats obtenus à un test déterminé et un critère objectif. Par exemple, les notes que des patients déprimés obtiennent à une échelle de risque suicidaire (Plutchik *et al.*, 1989) devraient, pour avoir une bonne validité critérielle, être corrélées avec le nombre réel de tentatives de suicide de ces patients. Si la corrélation est suffisamment élevée, cela confortera l'hypothèse qu'une même source de variation affecte de façon notable à la fois l'échelle et le critère objectif (ici, la sévérité de la dépression par exemple). Si en revanche la note obtenue à l'échelle de risque suicidaire n'est pas corrélée avec le nombre réel de tentatives de suicide, on peut rapidement conclure que cette échelle ne se révèle pas d'un intérêt majeur puisqu'elle ne renseigne en rien sur ce qu'elle prétend mesurer.

La validité critérielle peut être *concourante* ou *prédictive*. Dans le premier cas, le test et la mesure du critère externe ont lieu conjointement. Autrement dit, pour reprendre l'exemple cité plus haut, la mesure du risque suicidaire réalisée avec l'échelle du risque suicidaire est confrontée au nombre réel de tentatives de suicide de la personne à ce jour. Dans le second cas, le test est utilisé pour prévoir la valeur que prendra le critère à une date ultérieure pour un individu déterminé. Donc, la mesure du risque suicidaire présenterait une forte validité prédictive si les sujets atteignant des notes élevées à l'échelle du risque suicidaire tentaient de se suicider plus souvent dans le futur que ceux ayant obtenus des notes basses. Le test prédit un critère, dans ce cas, la tentative de suicide.

En ce qui concerne la personnalité, la validité prédictive est évidemment très importante puisqu'on demande souvent à un test de personnalité de décrire comment la personne se comporte habituellement afin de pouvoir prévoir comment celle-ci réagira dans différents contextes. En psychologie appliquée, si on veut sélectionner par exemple des représentants commerciaux, on choisira des individus qui se distinguent sur les échelles d'extraversion, d'ouverture et de coopération par exemple. Si l'employeur ne retrouve pas ces traits chez les personnes qu'il a engagées, cela remettra en question la validité des

mesures qui ont été faites. On voit donc par cet exemple toute l'importance de la validité prédictive.

Selon cette conception de la validité, on considère que le critère est une donnée de fait qu'on cherche à prévoir pour des raisons pratiques. Il est en effet hautement utile de trouver les caractéristiques de personnalité qui conviennent particulièrement pour certains emplois. Toutefois, il ne faut pas oublier que le critère est une mesure affectée aussi par toutes les sources d'erreurs qui peuvent affecter le test lui-même. Il est évident qu'un critère peu fidèle, qui varie d'un sujet à l'autre de façon largement aléatoire, ne pourra être prévu par quelque test que ce soit. Un autre problème de cette forme de validité est qu'elle nécessite absolument qu'il n'y ait pas de contamination des données du test et du critère. Cela suppose une interprétation aveugle du test : si c'est le même psychologue qui administre le test et qui l'interprète, il n'est pas possible de savoir si le résultat obtenu par l'interprétation des réponses données au test n'est pas influencé par ce que le psychologue a pu savoir indépendamment de celui-ci, par le comportement de l'individu lors de la prise du test, par exemple. De même, si le psychologue qui administre le test sait par ailleurs qu'un patient déprimé a commis une tentative de suicide, il pourra être influencé dans l'interprétation qu'il va donner du test et en biaiser ainsi la validité. On comprendra encore une fois l'importance de travailler en aveugle.

3.1.2 La validité de contenu

Une autre façon de déterminer si un test présente une bonne validité constructive, c'est de montrer qu'il est en relation avec d'autres tests mesurant la même chose. C'est la *validité de contenu* *. En d'autres termes, elle fait référence à la représentativité des questions posées dans un test par rapport à l'ensemble des questions qui pourraient être posées et auxquelles on attribuerait théoriquement la même signification. On peut comparer deux tests qui mesurent le même concept. Si un test est composé de quarante items, on fait l'hypothèse que ces quarante questions pourraient être remplacées par d'autres du même type sans modifier les résultats. Pour éprouver cette hypothèse, on peut corrélérer la note obtenue au test avec un autre test qui mesure la même dimension de la personnalité. Par exemple, si les résultats pour la dimension d'extraversion obtenus avec le test NEO PI sont fortement corrélés avec ceux obtenus pour la dimension d'extraversion-introversion du questionnaire EPQ d'Eysenck, il y a de fortes chances que les deux tests mesurent la même chose (ou alors qu'ils se trompent tous les deux de la même manière). La mesure est dans ce cas valable car elle ne dépend pas du choix du test utilisé. Plus précisément on parle de validité *convergente* dans ce cas car les données sont identiques, elles convergent.

Conjointement, il est aussi intéressant de démontrer qu'un test ne mesure pas des variables qu'il n'est pas censé mesurer et, particulièrement, des variables qui sont à l'opposé de ce que le psychologue pense du concept qu'il étudie. Ainsi, la corrélation entre un test qui mesure par hypothèse l'extraversion et un test qui mesure par hypothèse une autre variable qui n'a rien à voir avec l'extraversion sera faible. Cette forme de validité est dite *divergente* ou *discriminante*. C'est d'ailleurs en théorie pourquoi — et nous verrons plus loin que ce n'est pas toujours le cas — les différentes dimensions des modèles de

personnalité ne sont pas corrélées entre elles, du moins pas fortement. Il est clair que si les dimensions du modèle d'Eysenck étaient fortement corrélées, elles perdraient de leur pertinence et surtout de leur spécificité, ceci voulant dire qu'elles mesureraient toutes en grande partie la même chose.

3.1.3 La validité ressemblante

Comme on peut s'en douter, établir la validité constructive d'un test est un processus de longue haleine qui nécessite de nombreuses étapes. À côté des validités critérielle et de contenu, il existe une forme plus simple et plus intuitive de validité : il s'agit de la *validité ressemblante* *. Comme son nom l'indique, cette validité signifie que le test a l'air de mesurer ce qu'il prétend mesurer ; il ressemble à ce qu'il doit mesurer. Par exemple, un test de coopération qui comprend des items comme « j'aime aider les autres », « les avis des autres sont importants pour moi », ou encore « je préfère passer du temps avec d'autres personnes que rester seul » donne l'impression qu'il mesure bien ce concept. En revanche, s'il contenait des items comme « la mer est reposante », ou encore « une maison avec des murs blancs est un signe de distinction », on jugerait volontiers qu'il ne présente pas une bonne validité ressemblante.

Cette forme de validité n'est pas suffisante pour valider un test. Certains auteurs pensent que des questionnaires qui présentent cette caractéristique sont plus compréhensibles pour les sujets et qu'ils les remplissent donc plus facilement. En revanche, l'inconvénient de tests affichant une validité ressemblante, c'est que les sujets peuvent facilement comprendre comment ils risquent d'être jugés s'ils répondent vrai ou faux à certaines questions. Cela est plus particulièrement vrai pour des caractéristiques de personnalité que la personne admet difficilement, ou lorsque le sujet désire se montrer sous un aspect bien différent du sien. Ce dernier point correspond à la désirabilité sociale, soit le fait de donner des réponses socialement désirables dans le sens d'une valorisation de l'image de Soi *. Si un questionnaire reprend la question « j'aime flirter » ou encore « j'aime être cruel envers les autres personnes », on peut penser que les sujets hésiteront à répondre par l'affirmative, alors qu'ils n'auront aucune difficulté de répondre vrai aux items « je suis quelqu'un de responsable » et « je suis cohérent dans mes comportements » même si en réalité c'est plutôt l'inverse. On comprendra facilement dès lors que cette forme de validité ne soit pas toujours atteinte en psychologie de la personnalité. Il ne faut pas toujours que les items soient transparents, sinon les sujets peuvent facilement manipuler le test. En conséquence, pour évaluer la personnalité, le psychologue aura tendance à développer un test avec une faible validité ressemblante. Comme il est formellement impossible d'éviter d'inclure des items qui ressemblent à la dimension, bien souvent les questionnaires comportent des items de validité pour s'assurer de l'impact de la désirabilité sociale. Ce sont des items auxquels quasiment tout le monde devrait répondre par vrai ou faux : à la question « vous arrive-t-il de mentir » tout le monde devrait dire vrai et à la question « tous les jours, je lis tous les titres de tous les journaux » tout le monde devrait répondre faux. Si ce n'est pas le cas, c'est que la personne est portée à donner des réponses socialement désirables.

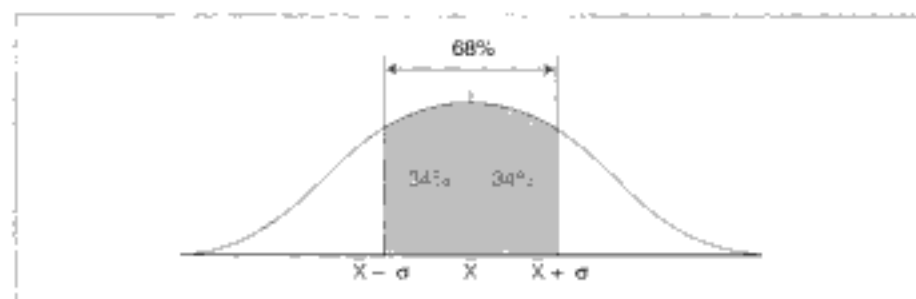
4 La standardisation et la sensibilité

Avant de conclure sur l'évaluation de la personnalité il reste à se pencher sur deux aspects importants de celle-ci, en commençant par la *standardisation* *. Pour que la mesure de la personnalité ait un sens il faut que tous les individus soient évalués exactement de la même manière. La diversité des réponses ne peut alors s'expliquer que par les caractères propres aux sujets. Placer des individus exactement dans les mêmes situations signifie que l'on a défini avec précision la tâche proposée : s'il s'agit de répondre à des questions, elles seront formulées de manière identique pour tous. Par exemple, si l'on décide de mesurer l'extraversion dans une population donnée, on ne peut le faire avec le questionnaire EPQ d'Eysenck pour une partie des sujets et avec le questionnaire des cinq facteurs pour une autre partie, même si ces deux tests sont corrélés. Les consignes données aux sujets seront également rigoureusement identiques pour tous. Enfin, l'évaluation de la réponse ne laisse pas — ou peu — de place à l'appréciation personnelle de l'observateur. Dans les cas des questionnaires de personnalité, les réponses sont associées à des chiffres (vrai = 1 point et faux = 0 point par exemple), ce qui ne prête à aucune confusion. Des passations assistées par ordinateur et des cotations automatiques sont souvent disponibles, réduisant ainsi les risques d'erreurs. Il faut garder à l'esprit que tous les tests ne peuvent arriver à une standardisation parfaite compte tenu de leur forme et de ce qu'ils mesurent. Il est par exemple illusoire de penser que le test de Rorschach possède les critères d'un test standardisé. Au contraire, même si l'observateur s'efforce de respecter les consignes le plus scrupuleusement possible, la situation de testing et la richesse de certaines réponses font en sorte que ce test n'arrivera jamais à atteindre les critères de standardisation.

En dehors des notions de validité, de fidélité et de standardisation, on demande aussi aux questionnaires de personnalité qu'ils mettent en évidence le mieux possible les différences entre les individus : on souhaite qu'ils aient une bonne *sensibilité* *, un pouvoir classant, ou pouvoir de discrimination satisfaisant. Cette discrimination serait nulle si un instrument fournissait la même mesure quel que soit l'individu mesuré. Habituellement, les tests sont construits de façon telle que la distribution de ses notes prenne une forme voisine d'une distribution de Laplace-Gauss, dite aussi distribution normale (figure 3.6) : les effectifs de sujets, très faibles pour les notes les plus basses croissent jusqu'au centre de la distribution puis décroissent symétriquement pour redevenir très faibles pour les notes les plus élevées. Cette convention

Figure 3.6

Représentation de la distribution normale, laquelle signifie que les notes se répartissent de part et d'autre de la moyenne et que 68 % de celles-ci s'étalent à plus ou moins un écart type (34 % en dessous et 34 % au-dessus) (Source Godefroid, 2001).



est adoptée car les caractères physiques (dans les groupes homogènes) se répartissent selon cette distribution. Par extension, on postule que les caractères psychologiques en font autant. Adopter ce principe signifie que les questionnaires de personnalité peuvent déterminer où se situe un sujet sur un continuum allant d'une extrémité à l'autre. Plus encore, il permet de repérer des sujets qui se différencient nettement des autres en tenant compte des positions extrêmes. Si on désire étudier des individus extravertis, on choisira les sujets qui sont situés près du pôle extraversion sur le continuum extraversion-introversion.

Résumé

- 1 Un des plus grands problèmes de l'évaluation de la personnalité est sans aucun doute qu'il n'existe pas à l'heure actuelle une méthode unique adoptée par tous les psychologues. Autrement dit, lorsque le psychologue doit évaluer la personnalité, il peut se baser sur différents outils et ses choix orienteront significativement ses conclusions. Malgré la diversité des instruments choisis, on peut dire que l'évaluation de la personnalité se fait principalement selon deux méthodes. La première est basée sur l'observation, la seconde sur les tests de personnalité, certains étant appelés projectifs, les autres objectifs.
- 2 Les tests projectifs consistent à présenter aux sujets un matériel ambigu et peu structuré qui donne libre cours à leur imagination et qui, par conséquent donne naissance à de nombreuses réponses. Le principe général étant que, comme le matériel est ambigu, l'individu va se projeter et livrer ainsi une part de son inconscient. Les tests les plus célèbres de cette catégorie sont le Rorschach et le TAT. Ces deux tests présentent des problèmes psychométriques quant à leur fidélité et leur validité et la recherche scientifique apporte des preuves que ces instruments sont souvent inefficaces pour évaluer la personnalité. Il est toutefois admis qu'ils peuvent se révéler intéressants en clinique.
- 3 Les tests objectifs consistent à demander aux sujets de remplir eux-mêmes des questionnaires de personnalité où ils doivent indiquer comment ils pensent, comment ils se conduisent dans certaines situations, comment ils jugent certaines actions et comment ils réagissent de manière habituelle à différentes choses. Les réponses qu'ils peuvent choisir sont bien évidemment limitées afin de les interpréter de manière objective. Certains questionnaires envisagent une dimension particulière de la personnalité, alors que d'autres examinent plusieurs dimensions de la personnalité. Un inventaire de personnalité bien connu est le MMPI. Parmi les questionnaires de personnalité les plus utilisés, on trouve le questionnaire EPQ d'Eysenck, le TCI de Cloninger, le questionnaire NEO PI du modèle des cinq facteurs et le 16-PF de Cattell.
- 4 Il existe trois manières de s'assurer qu'une mesure est fidèle : la consistance interne, la fidélité intercotateurs et la stabilité au cours du temps. Pour évaluer la consistance interne d'un test on divise les items en deux groupes égaux, on calcule les notes aux deux sous-groupes, puis on corrèle ces deux notes. On peut avoir recours à la méthode *pair-impair* ou à la méthode *split-half*. On peut aussi construire deux formes différentes (ou plus) du même test.
- 5 La fidélité intercotateurs renseigne sur le fait que différentes personnes évaluent de la même manière les mêmes personnes. À l'instar de la consistance interne, elle est mesurée par des coefficients de corrélation. Deux, trois ou quatre juges évaluent différentes personnes selon différents critères et on procède à une corrélation entre les mesures qui en découlent. Pour que la fidélité intercotateurs prenne tout son sens, il faut encore que les juges ou les experts soient non seulement bien formés à reconnaître ce qu'ils sont censés évaluer, mais qu'ils se basent sur des critères préalablement établis. Plus encore, pour que cet indice soit valable, il faut encore savoir comment il a été élaboré.
- 6 La stabilité au cours du temps signifie qu'une évaluation à un temps donné devrait correspondre à celle réalisée plusieurs semaines voire plusieurs mois plus tard. Ce type de fidélité est appelé fidélité *test-retest*. Elle se mesure tout simplement en corrélant entre eux les évaluations correspondant aux mêmes sujets prises à deux moments différents dans le temps.

- 7 Si la première chose à examiner est la fidélité de la mesure, il faut aussi s'assurer que celle-ci est valide. Ce concept évalue si ce qui est mesuré correspond à ce que le psychologue a pensé mesurer, ou ce qu'il a essayé de mesurer. Pour y arriver, les psychologues de la personnalité essaient de faire correspondre la définition conceptuelle du trait à mesurer, telle qu'on peut la trouver dans un dictionnaire, à une définition opérationnelle du trait.
- 8 La validité constructive signifie que la mesure qui a été faite reflète de manière exacte le concept que le psychologue a en tête. Pour démontrer qu'un test possède une validité constructive, il faut montrer qu'il est en relation avec des critères objectifs reflétant le même phénomène : on parle de validité critérielle, qui peut être concurrente ou prédictive. Dans le premier cas, le test et la mesure du critère externe ont lieu simultanément. Dans le second cas, le test est utilisé pour prévoir la valeur que prendra le critère à une date ultérieure pour un individu déterminé.
- 9 Une autre façon de déterminer si un test présente une bonne validité constructive, c'est de montrer qu'il est en relation avec d'autres tests mesurant la même chose. C'est la validité de contenu. Dans ce cas, on compare deux tests qui mesurent le même concept et on parle plus spécifiquement de validité convergente. Conjointement, il est aussi intéressant de démontrer qu'un test ne mesure pas des variables qu'il n'est pas censé mesurer. Cette forme de validité est dite divergente ou discriminante.
- 10 À côté des validités critérielle et de contenu, il existe une forme plus simple et plus intuitive de validité, la validité ressemblante. Comme son nom l'indique, cette validité signifie que le test a l'air de mesurer ce qu'il prétend mesurer ; il ressemble à ce qu'il doit mesurer. Cette forme de validité n'est pas suffisante pour valider un test et se heurte au problème de la désirabilité sociale.
- 11 Pour que la mesure de la personnalité ait un sens il faut qu'elle soit réalisée de la même manière : en bref, les individus doivent être évalués exactement dans la même situation, c'est la standardisation. La diversité des réponses ne peut alors s'expliquer que par les caractères propres aux sujets. Les consignes données aux sujets sont également rigoureusement identiques pour tous. Enfin, l'évaluation de la réponse ne laisse pas (ou peu) de place à l'appréciation personnelle de l'observateur.
- 12 En dehors des notions de validité, de fidélité et de standardisation, on demande aussi aux questionnaires de personnalité qu'ils mettent le mieux possible en évidence les différences entre les individus : on souhaite qu'ils aient une bonne sensibilité, un pouvoir classant, ou pouvoir de discrimination satisfaisant. Cette discrimination serait nulle si un instrument fournissait la même mesure quel que soit l'individu mesuré. Habituellement, les tests sont construits de façon telle que la distribution de ses notes prenne une forme voisine d'une distribution de Laplace-Gauss, dite aussi distribution normale.

Des questions pour mieux retenir

1. Quelles sont les différentes sources d'information sur lesquelles on se base pour évaluer la personnalité ?
2. Quelles sont les différentes catégories de réponses sur lesquelles l'observation peut se baser ?
3. Qu'est-ce qu'un entretien semi-structuré ?
4. Quelles sont les deux grandes catégories de tests de personnalité ?
5. Pourquoi parle-t-on de tests projectifs ?
6. Comment le MMPI est-il construit ?
7. Quels sont les questionnaires de personnalité les plus utilisés ?
8. Qu'est-ce que la fidélité d'un test ?
9. Qu'est-ce que la consistance interne d'un test ?
10. Qu'entend-on par la méthode split-half et pair-impair ?
11. Qu'est-ce qu'une forme parallèle d'un test ?

12. Qu'est-ce que la fidélité intercotateurs ?
13. Qu'entend-on par la stabilité au cours du temps pour un test de personnalité ?
14. Pourquoi fait-on des test-retests ?
15. Pourquoi dit-on que la fidélité est une condition nécessaire mais pas suffisante ?
16. Qu'est-ce que la validité d'un test ?
17. Qu'est-ce qu'une définition opérationnelle ?
18. Que décrit l'effet Barnum ?
19. Qu'est-ce que la validité critérielle ?
20. Quelle est la différence entre la validité concourante et la validité prédictive ?
21. Qu'est-ce que la validité de contenu ?
22. Comment mesure-t-on la validité de contenu ?
23. Qu'est-ce que la validité convergente ?
24. Qu'est-ce que la validité divergente ?
25. Qu'est-ce que la validité ressemblante ?
26. Qu'entend-on par la notion de désirabilité sociale ?
27. Comment peut-on neutraliser l'effet de la désirabilité sociale ?
28. Pourquoi est-il important qu'un test soit standardisé ?
29. Pourquoi demande-t-on aux tests de personnalité d'être sensibles ?
30. Qu'est-ce qu'une distribution normale ?

Des questions pour mieux réfléchir

1. Pourquoi les choix des psychologues quant aux outils à utiliser pour évaluer la personnalité déterminent-ils en grande partie leurs conclusions ?
2. Pourquoi les tests projectifs ne pourront-ils jamais avoir des qualités psychométriques suffisantes ?
3. Quelles sont les critiques à l'encontre du système Exner pour la cotation du test de Rorschach ?
4. Pourquoi continue-t-on à utiliser les tests projectifs alors que de nombreuses preuves scientifiques montrent qu'ils ne s'avèrent pas efficaces pour évaluer la personnalité ?
5. Pourquoi le MMPI est-il plutôt un test de diagnostic que de personnalité ?
6. Comment évalue-t-on la fidélité d'un test ?
7. Pourquoi est-il important que les critères sur lesquels on juge une action soient bien définis ?
8. Pourquoi est-il important de savoir comment la fidélité a été déterminée ?
9. Pourquoi est-il nécessaire de connaître les propriétés psychométriques d'un test quant à sa fidélité et à sa validité ?
10. Pourquoi est-il important qu'un test soit fidèle ?
11. Pourquoi est-il important qu'un test soit valable ?
12. Pourquoi est-il important de vérifier la validité convergente d'un test ?

13. Si un test est valable, est-il automatiquement fidèle ?
14. Pourquoi faut-il éviter que les items d'un test de personnalité ne soient trop transparents ?
15. Pourquoi la validité ressemblante n'est-elle pas suffisante pour démontrer qu'un test est valable ?
16. Si un test n'est pas standardisé, pourquoi les conclusions qui en sont tirées ne peuvent-elles pas être retenues ?

Des lectures pour aller plus loin

Bouvard, M. (1999). *Questionnaires et échelles d'évaluation de la personnalité*. Paris : Masson.

Bouvard, M., Cottraux, J. (1998). *Protocoles et échelles d'évaluation en psychiatrie et psychologie*. Paris : Masson.

Dickes, P.K., Tournois, J., Flieller, A., Kop, J.-L. (1994). *La psychométrie*. Paris : Presses Universitaires de France.

Godefroid, J. (2001). *Psychologie. Science humaine et science cognitive*. Bruxelles : De Boeck.

Guelfi, J.-D., Gaillac, V., Dardennes, R. (1995). *Psychopathologie quantitative*. Paris : Masson.

Reuchlin, M. (1997). *La psychologie différentielle*. Paris : Presses Universitaires de France.

CHAPITRE 4

Les déterminants de la personnalité

Sommaire

- 1 Les déterminants biologiques
- 2 Les déterminants génétiques
- 3 Les déterminants environnementaux

Dans ce chapitre, vous allez apprendre

- 1 Quelles sont les grandes typologies qui ont marqué l'histoire de la psychologie de la personnalité.
- 2 De quelle manière les systèmes physiologiques influent sur la personnalité.
- 3 Les méthodes de la génétique comportementale.
- 4 Quelles sont les influences génétiques sur la personnalité.
- 5 Comment l'environnement agit sur la personnalité.

Comme nous l'avons vu dans le chapitre 1, la psychologie de la personnalité ne se limite pas à décrire comment les individus se comportent, elle cherche aussi à expliquer et à prédire leurs comportements. D'après des auteurs comme Eysenck (voir chapitre 5), ce sont d'ailleurs deux points très importants. Il existe sur ce sujet un grand débat à propos des facteurs biologiques et des facteurs sociaux qui agissent (et surtout interagissent) sur la détermination du comportement et de la personnalité. Dans ce chapitre, nous passerons en revue différents éléments en faveur de l'implication de variables biologiques sur la personnalité. Ensuite, nous aborderons le problème classique de l'hérédité et du milieu tout en expliquant les méthodes propres à la génétique comportementale.

L'opposition entre l'hérédité et le milieu est complexe, laquelle est malheureusement mal expliquée dans la psychologie de vulgarisation. N'a-t-on pas pu lire dans certaines revues pour le grand public que l'homosexualité et les conduites antisociales étaient héréditaires ? Comment les lecteurs interprètent-ils ces faits sans avoir de notion de génétique ? Font-ils la différence entre une prédisposition génétique — qui peut être faible — qui veut dire qu'un individu a plus de chance qu'un autre de manifester tels ou tels comportements sans pour autant que cela soit automatique et un déterminisme génétique qui implique une transmission génétique connue de telles ou telles caractéristiques physiques ou psychologiques. Or cette différence est capitale si l'on veut comprendre sans ambiguïté la génétique comportementale.

En outre, de nombreuses erreurs circulent quant à l'influence génétique. Par exemple, on entend parfois dire que *l'hérédité signifie que la personne ne changera pas*. En fait, les individus changent effectivement. Les effets de l'hérédité changent parfois avec l'âge. Dans le cas de l'intelligence, l'hérédité exerce un effet plus important au fur et à mesure que les enfants avancent en âge. Dans d'autres cas, l'impact de l'hérédité sera réduit lorsque les influences dues au milieu le contrebalanceront. On entend aussi qu'on *gaspille ses forces en essayant d'influencer un trait qui possède une composante héréditaire forte*. En fait, l'impact de l'hérédité pourra varier d'un milieu à l'autre. Il est évident qu'un individu qui a des dispositions à se comporter de manière antisociale aura moins de chance de le faire s'il évolue dans un milieu rassurant et peu stressant que s'il doit vivre dans un milieu hostile.

À l'heure actuelle, on peut seulement tenir pour établi que les différences qui s'observent entre les comportements des individus sont déterminées à la fois par des facteurs génétiques, par des facteurs liés au milieu et, surtout, par leur interaction. Ce dernier point signifie que l'impact d'une influence héréditaire sur la personnalité ne sera pas le même en fonction de l'environnement dans lequel la personne évolue. Très récemment, la génétique comportementale s'est attaquée à une tâche qui dépasse le fait de savoir dans quelles proportions un comportement est influencé par des facteurs génétiques et environnementaux : c'est l'identification des gènes * responsables des comportements.

1 Les déterminants biologiques

1.1 Les typologies

L'idée que des facteurs biologiques puissent influencer sur les conduites des individus et sur leur personnalité est très ancienne et s'exprime dans différentes typologies. Nous avons déjà indiqué dans le chapitre 1, lorsque nous avons distingué la notion de tempérament de celle de personnalité, que, dans l'Antiquité, les proportions relatives des quatre humeurs (à savoir la lymphe, le sang, la bile noire et la bile jaune) déterminaient les réactions et les types psychiques des individus (respectivement le flegmatique, le sanguin, le mélancolique et le colérique). C'est un exemple parfait d'une typologie qui associe des caractéristiques physiques (ici biologiques) avec des comportements observables. Les typologies sous-entendent clairement une causalité directe entre ces caractéristiques physiques et la manière dont une personne se comporte.

Plus près de notre époque, d'autres typologies ont associé des caractéristiques physiques à des différences individuelles. Les plus connues sont celles de Kretschmer (1925) et de Sheldon (1942). Kretschmer, dont les travaux remontent aux années 1920, était psychiatre de formation. Dans son travail clinique, il fut frappé par le fait que certaines affections mentales graves appelées psychoses étaient associées préférentiellement à des caractéristiques physiques spécifiques. Selon ses observations, les profils physiques des individus pouvaient se répartir en trois types morphologiques : le *leptosome**, le *pycnique** et l'*athlétique**. Le premier correspond à une personne relativement grande et surtout très mince, avec une musculature et des tissus graisseux peu développés. Le second représente une personne plutôt petite, mais surtout grosse avec une prépondérance des tissus adipeux et peu de muscles. Le troisième décrit les individus dont la musculature est bien développée : ce sont des individus qui ne sont ni minces, ni gras, mais musclés. La personne qui ne rentre pas dans ces catégories correspond au type *dysplastique**.

Sur base de plusieurs données cliniques, Kretschmer a montré que le type leptosome (grand et mince) se rencontre plus souvent chez des patients schizophrènes et que le type pycnique (petit et gros) s'observe plus fréquemment chez des patients *maniaco-dépressifs**. Le type athlétique se rencontre aussi chez des patients schizophrènes. Implicitement, ces résultats suggèrent que la morphologie des individus pourrait être responsable de leurs troubles psychiatriques. Adopter la position inverse, soit dire que les affections psychiatriques causent le physique, peut évidemment s'envisager également. N'oublions pas toutefois que nous sommes ici face à une association entre deux variables, laquelle ne nous renseigne absolument pas sur des liens de causalité. Une troisième variable pourrait très bien expliquer l'association, comme les habitudes alimentaires. Pour s'assurer de la causalité il faudrait sélectionner des individus au hasard, leur faire suivre des régimes hypocaloriques pour certains, hypercaloriques pour d'autres et évaluer s'ils développent préférentiellement des affections psychiatriques. Une telle expérience serait évidemment très délicate à conduire d'un point de vue éthique.

Néanmoins, il est souvent confirmé par certains psychiatres, sans que cela s'appuie sur des données objectives récoltées de manière rigoureuse, que les schizophrènes sont assez souvent grands et minces alors que les maniaco-dépressifs sont plutôt petits et gras. Cela pourrait conduire à des études rigoureuses, mais comme les idées sur les typologies ne s'appuient pas sur des hypothèses sérieuses, il y a peu de chances que de telles études voient le jour.

La seconde typologie bien connue date de 1942 et est due à Sheldon. Son mérite est d'avoir étendu les notions développées par Kretschmer à la personnalité normale. Pour lui, il n'y avait aucune raison de limiter l'association entre les caractéristiques physiques et la manière de se comporter à la pathologie mentale. Les typologies doivent s'appliquer à tout un chacun. Au départ, Sheldon considérait qu'une personne pouvait être définie par ce qu'il a appelé un *somatotype**, autrement dit par ses caractéristiques physiques. L'originalité est que le *somatotype* est composé par trois chiffres pouvant chacun varier de 1 à 7, lesquels correspondaient à trois caractéristiques physiques précises qu'il a défini de manière cohérente. Ces trois caractéristiques physiques reflétaient une prépondérance du développement de l'une des trois couches embryonnaires et il les a nommées par ces termes : *endomorphe**, *mésomorphe** et *ectomorphe**. L'*endomorphe* est plutôt gros et gras, il n'a pas de musculature développée et il n'est pas fait pour le travail physique dur. Il est façonné pour le confort et non pour la vitesse : il est vite épuisé. Ce type est en relation avec un développement important du système digestif. C'est l'équivalent du pycnique de Kretschmer. Le *mésomorphe* a une allure musclée, reflétant un développement des os, des muscles et des tissus de connexions. Il est fort, résistant aux maladies et façonné pour des exercices physiques ; c'est l'athlétique de Kretschmer. L'*ectomorphe* est fin, reflétant la prépondérance de la peau et du système nerveux. Il présente une taille du cerveau proportionnellement plus importante que celle du corps, il est vite submergé et n'est pas fait pour le travail physique. Ce type correspond au leptosome de Kretschmer.

L'avantage de cette typologie est d'envisager un continuum entre les deux pôles des trois types et d'offrir des combinaisons entre eux. Dans cette typologie, la valeur attribuée aux types dépend de leurs prépondérances respectives. Il est possible qu'un individu corresponde à un type pur, lequel peut être 171 pour le mésomorphe, 711 pour l'endomorphe et 117 pour l'ectomorphe. Toutefois, la plupart des individus possèdent un peu de chaque qualité, si bien que toutes les combinaisons peuvent exister. Par exemple, quelqu'un de musclé, mais plutôt mince aura la configuration 264 et quelqu'un de très mince mais qui a un gros ventre aura plutôt une configuration 617. La faille dans ce système est qu'il n'existe malheureusement pas de critère précis pour désigner les valeurs que prennent les chiffres désignant les trois types.

Parallèlement à ces *somatotypes*, Sheldon a défini trois tempéraments que sont la *viscérotonie*, la *somatotonie* et la *cérébrotonie*. Le premier correspond aux caractéristiques suivantes : relax, tolérant, social et aimant le confort ; le deuxième correspond à celles de : courage, assertivité, désir d'aventure, risque, agressivité, compétitivité et énergie ; le troisième correspond à celles de : recherche d'intimité, hypersensibilité à la douleur, évitement des situations sociales, mauvaises habiletés sociales et anxiété. Dans un travail portant sur 200 sujets,

il trouva une relation logique entre les trois somatotypes et les trois tempéraments : *endomorphe-viscérotonie*, *mésomorphe-somatotonie* et *ectomorphe-cérébrotonie*. Les résultats étant conformes aux hypothèses, certains prétendirent qu'il aurait falsifié ses données. Quoi qu'il en soit, même si elles étaient réelles, ces associations ne furent cependant jamais validées par la suite.

Que peut-on conclure de ces typologies et de l'idée plus générale d'associer des caractéristiques physiques à la personnalité ou aux tempéraments ? Indépendamment de leurs faiblesses théoriques et de la difficulté d'opérationnaliser leurs concepts, les typologies envisagent une influence du physique sur la personnalité. Mais quelle influence ? Est-ce que le physique crée la personnalité ou est-ce qu'une personne se comporte d'après les stéréotypes appliqués à son physique par la pression sociale ? Autrement dit, est-ce qu'un petit gros est plutôt joyeux, relax et profite de la vie parce qu'il est programmé par sa morphologie ou au contraire a-t-il ces caractéristiques parce qu'il sait que d'habitude les petits gros se comportent comme cela et répond dans ce cas à une pression sociale ? Il est donc difficile d'expliquer pourquoi il y a une relation entre ces deux éléments, ce qui pousse de nombreuses personnes à considérer la théorie de Sheldon de manière septique, d'autant plus que de nombreuses variables intermédiaires pourraient offrir des éléments de réponses aux typologies. D'ailleurs, ces idées n'ont plus d'impact sur la psychologie de la personnalité actuelle.

1.2 Les relations entre la personnalité et des systèmes physiologiques

Si les typologies relèvent de l'histoire, l'idée d'associer des paramètres biologiques et physiologiques à des types de personnalité est particulièrement féconde puisqu'elle se base sur des données objectives relativement robustes et offre une position psychobiosociale de la personnalité, laquelle est indiscutablement la plus complète et la plus pertinente. Il est en effet impensable qu'un psychologue ou un spécialiste du comportement ou des sciences sociales ignore et n'accepte pas les déterminants biologiques de la personnalité en les intégrant, sans leur donner un poids trop important, aux déterminants environnementaux. Pourtant certains refusent encore de considérer de manière constructive les nombreuses données de la psychobiologie de la personnalité.

Les études montrant une relation entre des fonctions physiologiques et la personnalité qui s'appuient sur des données objectives sont assez récentes. Certaines d'entre elles seront relatées en détail dans le chapitre suivant qui porte sur les théories de la personnalité et plus particulièrement lorsqu'il sera question du modèle d'Eysenck et de ceux du courant psychobiologique. Nous en évoquerons seulement ici les grandes lignes. À partir des années 1960, de nombreuses études endocrinologiques et psychophysiologiques sont parvenues à trouver que certaines caractéristiques de la personnalité sont sous l'influence de certaines manifestations physiologiques.

L'endocrinologie a montré que les glandes endocrines fabriquent des substances chimiques et qu'elles les déversent directement dans le sang qui assure leur transport vers d'autres organes sur lesquels elles vont agir (Hennen,

2001). Ces substances peuvent avoir une influence non négligeable sur nos conduites. On sait par exemple qu'une hypersécrétion d'*hormone** thyroïdienne entraîne des manifestations comportementales comme de l'agitation, une perte de poids et de l'insomnie (Burger et Philippe, 1992 ; Hennen, 2001). À l'inverse, une insuffisance thyroïdienne peut produire de la somnolence, un gain de poids, de la fatigue et des troubles de concentration (Hennen, 2001). Il convient d'ailleurs d'exclure ce type de dysfonction avant de poser un diagnostic de dépression majeure ou d'état maniaque. Ceci est d'ailleurs conseillé dans le DSM-IV (APA, 1996).

Parmi les autres glandes qui ont une influence directe sur les conduites, signalons les surrénales qui jouent un rôle majeur dans les manifestations émotionnelles et dans les réactions de stress. Elles libèrent de l'*adrénaline** et de la *noradrénaline**. La première intervient principalement dans les réactions de peur et d'anxiété, la seconde dans les situations de colère et d'irritabilité. Lorsqu'un sujet est soumis à une situation de peur, l'adrénaline augmente la fréquence des pulsations cardiaques, la pression sanguine systolique, le débit cardiaque et diminue l'apport sanguin à la musculature squelettique. Lors de situations qui entraînent de la colère, c'est une sécrétion de noradrénaline qui est observée, avec comme conséquence une augmentation de la pression sanguine diastolique et de l'apport sanguin à la musculature squelettique et une diminution de la fréquence cardiaque et du débit sanguin (Ax, 1953 ; Beckham, 2002). Par ailleurs, Miller *et al.* (1999) ont montré que des sujets présentant un score faible pour l'agréabilité avaient un taux d'adrénaline plus élevé, alors que ceux présentant un score faible pour l'extraversion avaient des taux élevés d'adrénaline et de noradrénaline.

Les hormones sexuelles jouent un rôle non négligeable sur les conduites. Les hommes et les femmes ne sont pas soumis aux mêmes hormones, les *androgènes** pour les premiers (dont la *testostérone**) et les *œstrogènes** pour les secondes. Les hommes possèdent un niveau de testostérone plus élevé, ceci assurant l'apparition des caractéristiques masculines phénotypiques. Par ailleurs, ces différences hormonales se répercutent sur le développement du système nerveux central ; chez la femme, les interconnexions entre les deux hémisphères sont par exemple plus nombreuses, avec comme conséquence une moins grande spécialisation hémisphérique (Kimura, 2001). De nombreuses études ont montré une relation entre le taux de testostérone et l'agressivité. Par exemple, Dabbs *et al.* (1987) ont montré que parmi des personnes incarcérées, celles qui avaient été condamnées pour des crimes violents et qui ne respectaient pas les règles de conduites étaient caractérisées par des taux plus élevés de testostérone. Les mêmes résultats ont été obtenus chez des adolescents (Brooks et Reddon, 1996 ; Dabbs *et al.*, 1991). Par ailleurs, une autre étude du même groupe montrait que le taux de testostérone était plus élevé chez des militaires qui avaient rencontré des problèmes de discipline, de drogue et d'alcool (Dabbs et Morris, 1990). Ils avaient rencontré aussi plus de problèmes de conduites dans leur adolescence avec leurs parents et à l'école. Point intéressant, ceci est particulièrement vrai pour les personnes de statut socio-économique faible. D'après Dabbs (1992), un taux élevé de testostérone a tendance à orienter la personne vers un niveau de vie faible, parce que cela implique des comportements antisociaux et une éducation plus limitée. Ce sont des personnes qui se marient

moins et qui divorcent plus souvent. Ceci constitue un bel exemple d'une contrainte biologique sur le comportement. Banks et Dabbs (1996) ont montré aussi que le taux de testostérone était plus élevé chez des adolescents délinquants tant garçons que filles en comparaison à des sujets contrôles.

Comme nous le verrons dans la partie consacrée aux théories psychobiologiques de la personnalité, différents *neurotransmetteurs* * sont aussi impliqués dans la personnalité, comme la *sérotonine* *, la *dopamine* * et la *noradrénaline*. Ces différents points seront développés en détail dans le chapitre suivant.

Ce qu'il faut pour l'instant retenir des études qui montrent une association entre des variables physiologiques et des dimensions de la personnalité, c'est que ces associations ne sont pas toujours aussi simples et directes que dans les expériences citées. En réalité, les nombreuses données de la littérature cherchant à démontrer le rôle de variables biologiques sur la personnalité sont loin d'être cohérentes, et plusieurs études contradictoires ont vu le jour, sans pour autant qu'il faille remettre en question les hypothèses de base. Donnons comme exemple la relation entre la dopamine et la dimension de recherche de nouveauté du modèle de Cloninger. D'après ce modèle, la recherche de nouveauté est associée à un taux faible de dopamine, c'est-à-dire que les scores élevés de recherche de nouveauté sont associés à un faible taux de décharges dopaminergiques neuronales ainsi qu'à une hypersensibilité post-synaptique et que, inversement, des scores faibles de recherche de nouveauté sont associés à une importante activité dopaminergique de base accompagnée d'une hyposensibilité post-synaptique (Cloninger, 1986 ; 1987). Plusieurs études ont validé cette association entre recherche de nouveauté et dopamine (Wiesbeck *et al.*, 1995 ; Gerra *et al.*, 2000 ; Hansenne *et al.*, 2002a), alors que d'autres n'ont pas trouvé des résultats compatibles avec le modèle (Curtin *et al.*, 1991 ; Limson *et al.*, 1991 ; Hansenne et Anseau, 1998). Le caractère contradictoire de ces données offre plusieurs explications possibles. La première c'est que les méthodologies de ces études ne sont pas toujours comparables, et les techniques de dosages peuvent différer d'une étude à l'autre. En second lieu, les sujets inclus dans les différentes études ne sont pas toujours équivalents, patients dans certains cas, volontaires sains dans d'autres.

Tout cela suggère que les variables physiologiques jouent un rôle parmi d'autres variables et insiste sur le fait que les associations sont la plupart du temps indirectes. Il importe ici, comme dans les autres disciplines de la psychologie et dans les autres sciences, de séparer un fait acquis, qui a été reproduit par de nombreuses personnes dans différents laboratoires, d'un fait isolé. Le premier peut être considéré à juste titre comme une donnée robuste, reproductible avec un important pouvoir explicatif ; le second peut être considéré comme un fait intéressant qui peut donner naissance à des études de validation et suggérer des perspectives de recherches et des hypothèses de travail.

2 Les déterminants génétiques

L'idée que les caractéristiques physiques et mentales puissent être sujettes à une transmission héréditaire n'est pas nouvelle puisqu'on la trouve déjà implicitement dans de très vieilles pratiques d'élevages des animaux et des

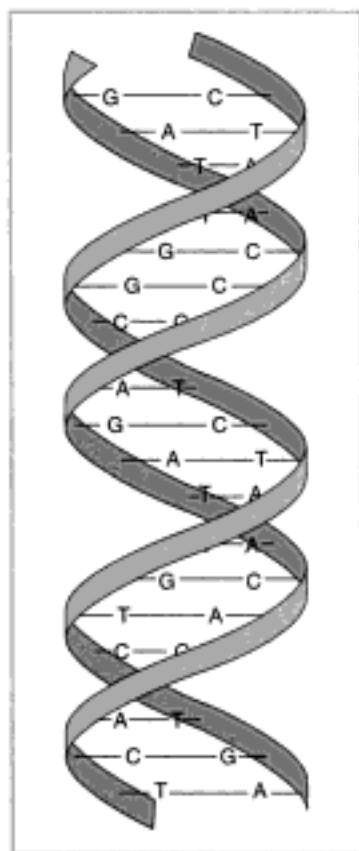


Figure 4.1

La structure de l'ADN
(d'après Codefroid, 2001, De Boeck).

plantes. Il a fallu attendre les travaux de Mendel (1866) pour la voir prendre une forme scientifique et connaître un développement rapide. Ce fut ce moine qui, après de longues expériences sur le croisement des pois, découvrit deux lois fondamentales en génétique. La première, la loi de la *ségrégation*, signifie que les caractères unis dans l'organisme se disjoignent dans les éléments reproducteurs et réapparaissent dans la descendance. La seconde, la loi de *dominance*, signifie que si deux caractères opposés surviennent en même temps, l'un des deux éclipse totalement l'autre et son influence est seule à s'exercer. On avait à l'époque compris le mécanisme sans pour autant connaître le substrat biologique qui y était associé. On n'allait pourtant pas tarder à le découvrir.

Des découvertes avaient déjà été faites à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle. On parlait déjà de *chromosomes**, de *génotype** et de *phénotype**. C'est toutefois grâce aux travaux de Watson et Crick (1953), que l'on découvrit la structure interne des gènes : l'acide désoxyribonucléique (ADN*) (figure 4.1). La molécule d'ADN est notre code génétique et donc l'alphabet de l'organisme et elle est constituée de deux brins distincts liés entre eux par des paires de quatre bases : adénine (A), thymine (T), guanine (G) et cytosine (C). Par suite des propriétés structurales de ces bases, l'adénine s'apparie toujours avec la thymine et la guanine avec la cytosine. C'est avec cet alphabet très élémentaire que l'immense diversité des caractéristiques physiques et comportementales prend naissance. Vous l'aurez sûrement compris, la diversité provient du fait que la séquence de cet alphabet crée des multitudes de combinaisons différentes : une succession A-A-A-C-A est différente de A-A-C-A-A et l'expression d'une caractéristique externe dépend souvent de centaines de bases d'ADN.

La totalité du *génom*e* humain, qui vient d'être récemment établie (McPherson *et al.*, 2001 ; Venter *et al.*, 2001), comprend à peu près trois milliards de bases renfermant environ 30.000 gènes. C'est après plus de dix ans de recherches que le projet *génom*e humain est arrivé à décrire la totalité des gènes. Lancé en 1990, ce projet visait à identifier les 30.000 gènes de l'ADN humain, à déterminer les séquences des trois milliards de bases, à enregistrer ces informations dans des banques de données, à améliorer les outils d'analyse et à se pencher sur les nombreux problèmes éthiques.

La génétique a de nombreuses implications dans le monde scientifique. Alors que le projet *génom*e humain vient de terminer le répertoire complet des séquences d'ADN, il reste maintenant à trouver à quoi correspondent ces différents gènes ou, en d'autres termes, à découvrir ce qu'ils déterminent. Une partie spécifique de la génétique appelée *génétique comportementale* étudie l'impact de l'hérédité sur la personnalité ainsi que sur le reste du comportement. C'est une discipline particulièrement intéressante qui a longtemps cherché à déterminer si un comportement a un lien ou non avec des facteurs génétiques et qui a été à l'origine de nombreux débats entre l'inné et l'acquis. Plus récemment, la génétique comportementale a tenté d'identifier les gènes, c'est-à-dire les localisations sur les chromosomes, responsables des comportements ainsi que de comprendre le cheminement physiologique entre l'effet primaire d'un gène et sa manifestation comportementale (Roubertoux *et al.*, 1990). À cette discipline, appartiennent des méthodes spécifiques que nous allons maintenant passer en revue.

2.1 La méthode des jumeaux

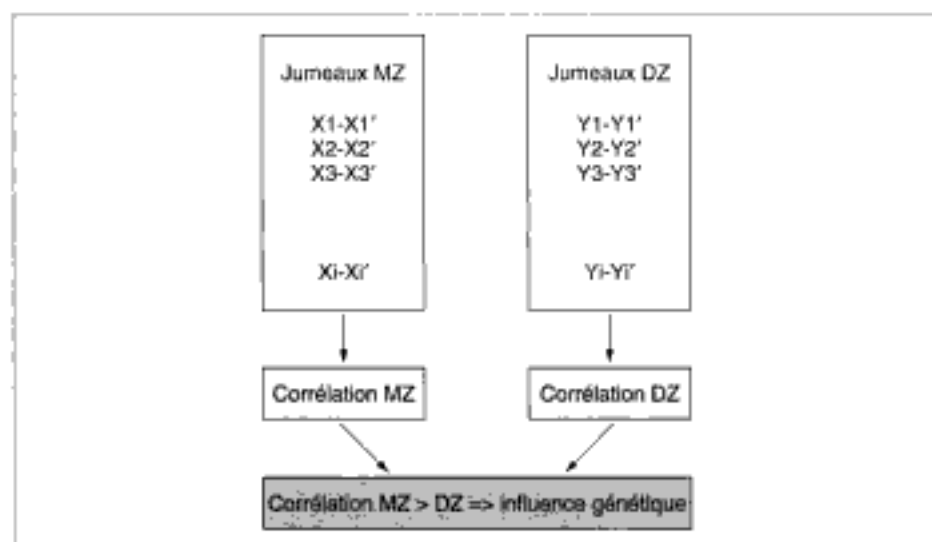
La méthode qui a été de loin la plus utilisée en génétique comportementale est celle dite *des jumeaux* (Neale et Cardon, 1992 ; Zazzo, 1991). Elle tire profit de deux accidents de reproduction qui donnent naissance à deux types de jumeaux. Le premier accident survient peu après la conception. Un œuf fécondé se divise normalement en deux cellules, chacune se divisant à son tour, ce qui conduit à la naissance d'une personne. Parfois les deux premières cellules deviennent indépendantes et chacune se développe séparément pour produire chacune une personne. Ces deux personnes sont des jumeaux identiques, ou jumeaux *monozygotes* (MZ), ou encore vrais jumeaux. Parce qu'ils proviennent de la même cellule, ils partagent exactement les mêmes gènes, ils ont le même génotype. Ce sont deux copies exactes de la même personne. Il n'est toutefois pas tout à fait correct de considérer les jumeaux MZ comme parfaitement identiques car ils peuvent présenter des différences génétiques dues à des mutations survenant après la division de l'œuf fécondé à un stade très précoce du développement et par ailleurs ils présentent des différences phénotypiques. Le second accident survient pendant la conception elle-même. Habituellement, un seul œuf est libéré de l'ovaire de la femme, parfois cependant il y en a deux. S'ils sont tous les deux fécondés et s'ils se développent normalement, ils donnent naissance à deux personnes appelées jumeaux fraternels, ou jumeaux *dizygotes* (DZ), ou encore faux jumeaux. Génétiquement parlant, ces deux personnes sont comparables à deux sœurs, deux frères, ou à un frère et une sœur. Ils sont nés juste en même temps. Comme tous les descendants de mêmes parents, ils partagent en moyenne 50 % de leurs gènes.

Les jumeaux MZ sont une providence pour la génétique comportementale car, puisqu'ils ont le même génome, cela permet de dire que toute différence constatée entre eux est forcément due à l'effet du milieu. Par ailleurs, ils offrent une occasion unique d'étudier l'influence de différents milieux sur un génome identique. Dans les études classiques de jumeaux, on calcule la corrélation entre une mesure observée chez les deux membres de plusieurs paires de jumeaux MZ. On calcule aussi la même corrélation chez des jumeaux DZ, lesquels n'ont pas le même génome. Les deux corrélations sont alors comparées. Si, pour cette mesure, les jumeaux MZ sont davantage semblables que les jumeaux DZ, cela est forcément dû à la ressemblance génétique des premiers, cela prouve donc une participation de l'hérédité (figure 4.2).

Cette conclusion est uniquement valable si l'on postule que les paires de jumeaux, aussi bien MZ que DZ, sont exposées aux mêmes expériences de vie et que le milieu dans lequel ils vivent est constant. Ce postulat est toutefois critiquable car les parents de jumeaux MZ peuvent très bien se comporter différemment envers leurs jumeaux que des parents de jumeaux DZ. La ressemblance physique des premiers peut susciter l'adoption de pratiques tendant à renforcer encore cette ressemblance (vêtements identiques, coupe de cheveux identique...) et leur identité génétique peut les conduire eux-mêmes à rechercher des milieux identiques. À l'inverse, ils peuvent pour gommer ces ressemblances, adopter des choix différents de conduites. Il est évident que si les jumeaux MZ partageaient un environnement plus similaire que les

Figure 4.2

Avec la méthode des jumeaux, il est possible de déterminer si une caractéristique comportementale est influencée par les gènes. On mesure cette caractéristique chez les deux membres des différentes paires de jumeaux MZ (X et X') et DZ (Y et Y'). On calcule alors la corrélation intra-paire pour les MZ et les DZ. Si les MZ se ressemblent plus, c'est-à-dire si corrélation MZ est supérieure à celle obtenue chez les DZ, c'est fatalement parce qu'ils partagent le même génome, cela plaçant en faveur d'une participation génétique pour cette caractéristique.



jumeaux DZ, cela entraînerait automatiquement une surévaluation de l'hérédité. L'hypothèse des environnements égaux a été testée de plusieurs façons et semble être raisonnable pour la plupart des caractères étudiés (Bouchard et Propping, 1993).

Une autre méthode classique tirant profit de la particularité unique des jumeaux MZ est d'étudier l'impact de l'environnement sur l'hérédité : c'est la méthode dite du *jumeau contrôle*, laquelle consiste à modifier le milieu par des manipulations expérimentales contrôlées en faisant faire des apprentissages différents à l'un et l'autre membre d'une paire. En comparant les performances à la fin de la période allouée on peut voir s'il y a une différence en fonction de l'apprentissage. On peut par exemple mesurer l'intelligence chez de nombreuses paires de jumeaux MZ à une période donnée, puis fournir un environnement stimulant pour la moitié de paires et un environnement normal pour l'autre moitié et de nouveau mesurer l'intelligence. Si les sujets qui ont bénéficié d'un environnement stimulant ont progressé significativement pour l'intelligence entre les mesures alors que les autres n'ont pas amélioré leurs notes, on peut conclure que l'environnement a un rôle important sur l'intelligence. Dans le cas contraire, on conclura que l'environnement ne joue pas un rôle majeur sur l'intelligence. Ce genre d'étude est, vous l'aurez deviné, plutôt difficile à réaliser.

Aussi existe-t-il une autre manière, plus naturelle, de procéder en étudiant des jumeaux MZ qui ont été élevés séparément. Il se peut en effet, pour diverses raisons, que deux jumeaux MZ soient séparés et soient donc soumis à des milieux très différents. Dans ce cas, on mesure des discordances intra-paires et on peut les comparer à celles de jumeaux MZ élevés ensemble. Si par exemple, des jumeaux MZ vivant séparément se ressemblent autant que des jumeaux MZ vivant ensemble, on peut conclure que l'effet de l'environnement pour ce point est plutôt faible voire inexistant. Si en revanche, les jumeaux MZ vivant ensemble se ressemblent plus que ceux qui ont été élevés séparément, il faut en tirer comme conclusion que l'environnement joue un rôle important. Cela est cependant vrai uniquement si les jumeaux sont

séparés tôt, dès la naissance, sinon des influences environnementales précoces peuvent avoir joué un rôle.

Les méthodes de jumeaux ne sont pas dépourvues de limites et il faut en être bien conscient avant d'interpréter les données issues des études qui y ont eu recours. La première concerne la fiabilité des diagnostics. Il faut bien savoir que certaines études de jumeaux ont été réalisées bien avant qu'on ait découvert l'ADN et que, pour d'autres, les critères de classifications MZ ou DZ étaient basés essentiellement sur la ressemblance physique. Ainsi, des jumeaux DZ frères ou sœurs purent être diagnostiqués comme des MZ parce qu'ils présentaient une ressemblance physique étonnante. Des études ayant étudié l'effet du mauvais étiquetage d'une paire de jumeaux, il ressort que, quand les parents pensent que leurs enfants sont des jumeaux DZ alors qu'en réalité il s'agit de jumeaux MZ, ces jumeaux mal identifiés sont aussi comportementalement similaires que des jumeaux MZ correctement identifiés (Scarr et Carter-Saltzman, 1979). Alors qu'avant ce problème pouvait se poser, cette limite n'est actuellement plus de mise puisque les études se basent sur une analyse sanguine pour déterminer le type de jumeaux.

Une deuxième limite, qui pose la question de savoir si les résultats obtenus à partir de jumeaux peuvent se généraliser à la population entière, est en revanche plus pertinente. Ce doute a été émis sur base de constations de différences dans le domaine des caractéristiques physiques aussi bien que psychologiques. Dans le domaine physique, on observe chez les jumeaux une prématurité à la naissance plus fréquente, un poids inférieur à la naissance et une plus grande fragilité de la santé de manière générale. Au niveau psychique, on constate chez ces derniers un retard dans l'apparition du langage, un développement intellectuel plus lent, bien que ces différences soient faibles. Les différences sont plus importantes si l'on considère la personnalité et les conditions dans lesquelles elle se développe. Les jumeaux ont tendance à établir moins de contacts sociaux et à vivre plus à l'intérieur du couple : ils sont complices, et dans certains cas, ils développent même un langage propre. À cela s'ajoute que le milieu familial ne se comporte pas de la même façon qu'envers d'autres enfants. Toutefois, ces limites ne portent qu'une ombre partielle sur l'intérêt de la méthode des jumeaux ; elles attirent l'attention sur le fait que les jumeaux ne sont pas tout à fait comparables aux enfants de la population générale et que les résultats obtenus à partir de ces études ne peuvent pas être généralisés à celle-ci sans mesure. Il serait toutefois abusif de croire que ces critiques diminuent de manière significative la valeur des résultats obtenus à l'aide de cette méthode. Ce sont ces résultats qui vont être relatés maintenant.

2.1.1 Influence de l'hérédité sur la personnalité

La grande majorité des travaux sur la génétique de la personnalité fait appel à des questionnaires d'évaluation appliqués à des adultes et des enfants. Comme on le verra en détail dans le chapitre suivant, ces questionnaires comprennent des centaines de phrases types comme, « je suis généralement timide quand je rencontre des gens pour la première fois », ou encore « je me mets facilement en colère ». Les questionnaires les plus utilisés sont l'EPO, le TCI, le NEO PI et le 16 PF. Généralement, on compare les corrélations intrapaires de jumeaux MZ et DZ.

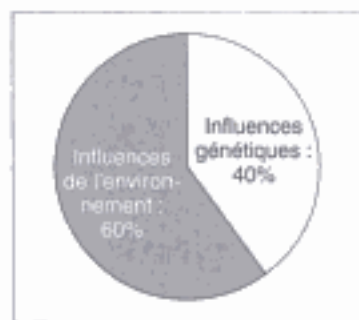


Figure 4.3

En résumant l'ensemble des données de génétique comportementale, on peut très schématiquement affirmer que l'influence des facteurs héréditaires sur la personnalité est d'environ 40 % et que le reste (60 %) est dû à l'effet de l'environnement non partagé.

Loehlin et Nichols (1976) ont réalisé une étude phare sur 800 paires de jumeaux dans laquelle de nombreux traits de personnalité furent examinés. Ils sont arrivés à deux grandes conclusions qui s'avèrent toujours d'actualité. *Premièrement*, tous les traits de personnalité sont modérément héréditaires. Cette conclusion est surprenante car on pouvait s'attendre à ce que certains traits soient plus héréditaires que d'autres. *Deuxièmement*, le milieu qui influence le plus la personnalité n'est pas l'environnement commun aux différents enfants d'une même famille mais bien celui qui n'est pas partagé. Les influences environnementales saillantes ne sont donc pas partagées par les membres d'une même famille. Autrement dit, ce qui vous différencie de vos frères et vos sœurs est précisément dû aux expériences uniques réalisées dans un environnement non partagé. Il est évident que frères et sœurs se ressemblent d'autant plus qu'ils ou elles évoluent dans des milieux identiques. Imaginons à l'extrême deux frères qui vont à la même école, fréquentent exactement les mêmes personnes, choisissent les mêmes loisirs et les mêmes orientations musicales et littéraires, il est peu probable qu'ils diffèrent profondément, ceci parce qu'ils n'ont pas été soumis à des expériences différenciatrices du milieu. Ce phénomène illustre le fait que les environnements partagés ne se limitent pas au milieu familial. Cette remarquable découverte signifie que les influences environnementales qui touchent le développement agissent de telle façon que les enfants qui grandissent dans la même famille ne se ressemblent pas plus que s'ils grandissaient dans des familles différentes. Cette seconde conclusion est aussi surprenante car d'après les théories dérivées des conceptions freudiennes de la personnalité, les rapports précoces avec les parents jouent un rôle critique dans l'élaboration de la personnalité. Très schématiquement, on pense actuellement que 40 % des différences individuelles qui touchent à la personnalité sont dues aux facteurs génétiques et que 60 % sont dues au milieu non partagé (figure 4.3).

Loehlin (1992) a présenté les résultats de cinq grandes études portant sur 24.000 paires de jumeaux au total. Ces études se basent sur le questionnaire NEO PI du modèle des cinq facteurs et plus précisément sur l'extraversion et le neuroticisme. Les résultats sont présentés dans le tableau 4.1. Pour l'extraversion, on peut constater que la corrélation entre jumeaux MZ est de 0,51 tandis qu'elle est de 0,18 seulement pour les jumeaux DZ. Cela signifie que les jumeaux MZ se ressemblent davantage que les jumeaux DZ, ce qui suppose une participation de l'hérédité pour cette dimension de la personnalité. Point très intéressant, la corrélation obtenue chez des jumeaux MZ élevés séparément indique aussi une contribution des gènes puisqu'ils se ressemblent presque autant que les jumeaux MZ élevés ensemble (0,38 vs. 0,51) et qu'ils se ressemblent bien plus que les jumeaux DZ élevés aussi bien ensemble que séparément. On peut aussi observer que les ressemblances entre les jumeaux MZ sont nettement plus importantes que celles rencontrées dans les fratries biologiques, lesquelles sont équivalentes sur ce point aux ressemblances entre les jumeaux DZ. Cela n'a rien d'étonnant puisque les jumeaux DZ ne sont ni plus ni moins équivalents à des frères et sœurs partageant 50 % de leurs gènes. Des résultats comparables s'observent pour le neuroticisme. Les analyses comparatives donnent une estimation d'héritabilité* (voir encadré 4.1) d'environ 49 % pour l'extraversion et de 41 % pour le neuroticisme.

Proximité génétique et de milieu	Extraversion	Neuroticisme
Jumeaux MZ vivant ensemble	0,51	0,46
Jumeaux DZ vivant ensemble	0,18	0,20
Jumeaux MZ vivant séparément	0,38	0,38
Jumeaux DZ vivant séparément	0,05	0,23
Fratries biologiques	0,20	0,09

Tableau 4.1

Corrélations entre des jumeaux MZ et des jumeaux DZ vivant ensemble et séparément ainsi qu'entre des frères et sœurs pour les dimensions d'extraversion et de neuroticisme du modèle des cinq facteurs (d'après Plomin et al., 1999).

Concernant les trois autres dimensions de la personnalité décrites dans le modèle des cinq facteurs, Bergeman *et al.* (1993) ont estimé des indices d'héritabilité de 12 % pour l'agréabilité, de 40 % pour la conscienciosité et de 29 % pour la culture. Dans une autre étude portant sur 123 paires de jumeaux MZ et 127 paires de jumeaux DZ, Jang *et al.* (1996) ont trouvé les indices d'héritabilité suivants : 41 % pour le neuroticisme, 53 % pour l'extraversion, 61 % pour l'ouverture, 41 % pour l'agréabilité et 44 % pour la conscienciosité. Le fait que ces indices soient largement inférieurs à 100 % laisse supposer que les facteurs environnementaux sont importants, sans oublier qu'ils sont constitués uniquement par des effets environnementaux non partagés.

La recherche de sensations, une dimension du modèle de Zuckerman, apparaît en relation avec l'extraversion. Dans une étude comprenant 422 paires de jumeaux menée il y a déjà de nombreuses années, les corrélations entre les jumeaux MZ étaient de 0,60 et de 0,21 entre les jumeaux DZ (Fulker *et al.*, 1980) ; cela suggère une héritabilité de 78 %, ce qui est énorme. Cette importante contribution génétique pour cette dimension de la personnalité a été confirmée par les résultats d'une étude de jumeaux MZ élevés séparément ayant conduit à une corrélation de 0,54 (Tellegen *et al.*, 1988). Ce dernier résultat montre encore une fois que l'environnement familial n'influe guère sur la personnalité, puisque les jumeaux MZ se ressemblent pratiquement de la même manière qu'ils aient ou non partagé le même milieu familial.

Une étude de génétique comportementale portant sur 2.680 paires de jumeaux adultes a établi que les facteurs héréditaires déterminaient pour une part comprise entre 54 et 61 % les trois dimensions fondamentales de la personnalité décrites dans le modèle de Cloninger (Heath *et al.*, 1994). Il ressort aussi de cette étude que le modèle de Cloninger et celui d'Eysenck ne sont pas simplement des descriptions comparables de traits identiques de personnalité, mais que chacun fournit une description incomplète de ce qui, dans la personnalité, est déterminée par des facteurs héréditaires. Dans une autre étude de génétique comportementale, Stallings *et al.* (1996) ont confirmé l'influence de l'hérédité sur les dimensions de personnalité du modèle de Cloninger (tableau 4.2). En regardant de plus près ces résultats, on constate que la différence entre les jumeaux MZ et DZ est la plus importante pour l'évitement du danger et plus particulièrement chez les hommes.

Tableau 4.2

Valeurs des corrélations entre les jumeaux MZ et DZ masculins et féminins pour les tempéraments du modèle de Cloninger (d'après Stallings *et al.*, 1996)

	Recherche de nouveauté	Évitement du danger	Dépendance à la récompense	Persistance
Jumeaux MZ masculins	0,33	0,51	0,40	0,35
Jumeaux MZ féminins	0,44	0,50	0,37	0,22
Jumeaux DZ masculins	0,11	-0,01	0,04	0,35
Jumeaux DZ féminins	0,23	0,26	0,18	0,10

Encadré 4.1 L'héritabilité

Dans les études de jumeaux, les différents calculs de corrélations montrent à quel point les jumeaux MZ et DZ se ressemblent. Si la corrélation intra-paire obtenue chez les jumeaux MZ est plus importante que celle trouvée chez les jumeaux DZ, on peut estimer que la caractéristique étudiée est influencée par des facteurs génétiques. Une autre étape est de se demander dans quelle proportion la génétique influe sur ce caractère. On peut y arriver par différentes méthodes, lesquelles donnent une estimation de ce qui est appelé l'héritabilité ; c'est un calcul statistique qui estime la taille de l'action des gènes. Avant toute chose, il convient de distinguer l'hérédité d'une caractéristique donnée de son héritabilité (Roubertoux et Carlier, 1976 ; Carlier et Roubertoux, 1994). L'hérédité est le fait que l'on hérite des gènes de ses parents. On peut ainsi prédire qu'une caractéristique présente chez une personne se retrouvera chez les descendants de celle-ci. L'héritabilité, quant à elle, est une notion statistique et non causale : c'est la proportion de la variance d'un trait phénotypique qui peut être attribuée à la variance génétique dans une population donnée ou, en d'autres termes, une part de la variation d'un phénotype donné dans une population donnée.

Il existe différentes manières de calculer l'héritabilité. L'héritabilité se calcule simplement en faisant le rapport entre la variance génétique (c'est la part de la variance phénotypique attribuable aux gènes, l'autre part étant attribuable à l'environnement) et la variance phénotypique (ou variance totale : génétique + environnement) :

$$\text{héritabilité} = V_G/V_P$$

où V_G est la variance génétique d'un caractère et V_P la variance phénotypique. Plus cet indice se rapproche de 1 (ou de 100 %), plus le caractère phénotypique est attribuable à la variance génétique, donc à l'effet des gènes. À l'inverse, plus cet indice se rapproche de zéro, moins le caractère étudié est en relation avec la

variation génotypique. Cette héritabilité est entendue ici au sens large. Il s'agit de la proportion de différences phénotypiques causées par toutes les sources de variations génotypiques, sans tenir compte du *mode* * opératoire des gènes, lequel peut être additif ou non. L'héritabilité au sens strict est la proportion de variance phénotypique attribuable à la seule variance génétique additive (Plomin *et al.*, 1999). Elle se calcule comme suit :

$$\text{héritabilité (h)} = V_A/V_P$$

où V_A se réfère à la variance génétique additive (c'est une partie de la variance génétique). On peut aussi grossièrement estimer l'héritabilité à partir des coefficients de corrélations obtenus chez les jumeaux MZ et DZ pour un caractère donné :

$$\text{héritabilité} = (r_{MZ} - r_{DZ}) \times 2$$

Il suffit de doubler la différence entre la corrélation observée chez les jumeaux MZ et celle trouvée chez les jumeaux DZ. Sans rentrer dans des détails statistiques trop précis, puisque les vrais jumeaux sont génétiquement identiques et que les faux jumeaux ne le sont qu'à moitié, la différence de leurs corrélations respectives correspond à la moitié de l'effet génétique ; en doublant cette différence, on obtient une évaluation de l'héritabilité. Dans le tableau 4.3, on observe une corrélation de 0,40 chez les jumeaux MZ masculins pour la dimension de dépendance à la récompense du modèle de Cloninger et de 0,04 chez les jumeaux DZ : l'héritabilité est ici de 0,72, ou 72 % ($2 \times (0,40 - 0,04)$), ce qui laisse penser qu'environ 3/4 de la variance des scores de dépendance à la récompense peuvent être expliqués par l'action des gènes. Comme tout indice statistique est associé à un niveau d'erreur, il convient de répliquer les résultats sur des échantillons indépendants, afin de déterminer réellement la part d'héritabilité d'un trait.

2.2 La méthode familiale

Une autre méthode classique en génétique comportementale est la méthode dite *familiale**. Dans les études qui utilisent cette méthode, on mesure un trait chez des individus appartenant à la même famille. Si le trait s'observe plus fréquemment chez les descendants d'une personne qui le manifeste que chez les descendants d'une personne dépourvue de ce trait, on peut conclure qu'il bénéficie sûrement d'une influence héréditaire. Les ressemblances entre ascendants et descendants ont de tout temps fait l'objet de remarques qui alimentent les croyances populaires sur le poids de l'hérédité, telles qu'elles s'expriment par exemple dans l'adage *c'est tout son père*. Lorsqu'on procède à des évaluations objectives, on constate en général que ces ressemblances sont moins marquées que la tradition ne le laisserait supposer. Par exemple, Bouchard et McGue (1981) observent à partir de 8.433 couples parent-enfants une corrélation de 0,38 entre les quotients intellectuels (QI) des parents et celui de leur enfant élevé par eux. Loehlin (1992) montre aussi que l'extraversion mesurée par le questionnaire NEO PI est corrélée à 0,16 entre les parents et les enfants biologiques.

Toutefois, les études généalogiques portant sur plusieurs générations d'ascendants, de descendants et de collatéraux se sont révélées utiles dans le cas de certaines maladies mentales, comme la schizophrénie et les troubles de l'humeur. Ces études permettent de déterminer si la maladie peut être attribuée à un gène spécifique, d'en observer son mode de transmission et d'aider à son identification.

La schizophrénie est une maladie mentale sévère caractérisée par des troubles de la pensée, des hallucinations et des délires (APA, 1996). Presque une personne sur 100 est touchée par cette maladie dans le monde. Il s'agit d'une maladie familiale car, si vous avez un parent au second degré (grands-parents, oncle ou tante) qui est atteint de schizophrénie, le risque que vous courez de développer une schizophrénie est de 4 %, soit quatre fois plus que dans la population générale. Si un parent du premier degré (père, mère, frère ou sœur) est atteint, votre risque est d'environ 9 %. Si un enfant d'une paire de jumeaux DZ est atteint, le risque que l'autre développe la schizophrénie est de 17 % ; et il passe à 48 % dans le cas de jumeaux MZ (Gottesman, 1991). Autrement dit, le risque de développer une schizophrénie augmente en fonction de la proximité génétique. Le cas de figure est identique concernant les troubles de l'humeur, puisque le risque de souffrir d'une dépression majeure est de 9 % si vos parents au premier degré sont atteints, alors qu'il n'est que de 3 % dans la population générale (Plomin *et al.*, 1999). Les chiffres sont respectivement de 8 % et 1 % pour les troubles bipolaires (McGuffin et Katz, 1986).

2.3 Les études d'adoption

La troisième méthode classique en génétique comportementale est celle des adoptions. En effet, certains enfants issus de milieux défavorisés sont adoptés peu de temps après leur naissance par des familles d'un bon niveau socio-économique et culturel. On recueille alors des informations au sujet de

ces enfants qu'on compare à celles de leurs parents biologiques, de leurs frères et sœurs biologiques qui sont restés dans le milieu d'origine, de leurs parents adoptifs et des enfants biologiques de ceux-ci. L'adoption est une situation unique qui crée des individus génétiquement liés qui ne partagent pas le même milieu familial. L'étude de ces individus permet d'évaluer la contribution des gènes aux similitudes entre des individus d'une même famille. Si des frères biologiques qui vivent dans deux milieux différents suite à une adoption présentent une corrélation forte pour un trait, il y a de fortes chances pour que ce trait soit sous l'influence des gènes. Si en revanche, la corrélation est faible, cela plaide pour une participation faible des facteurs génétiques et en conséquence, pour une influence environnementale substantielle.

Dans une famille classique, les parents sont à la fois *génétiques* et *environnementaux* quand ils partagent l'hérédité et l'environnement avec leurs enfants. Le cas de l'adoption bouleverse quelque peu les données : cette situation va créer l'apparition de parents *génétiques* et de parents *environnementaux*. Les premiers sont ceux qui ont donné la vie et abandonné leurs enfants peu après la naissance. Les similitudes entre les parents géniteurs et leurs enfants adoptés par une autre famille reflètent la contribution des gènes aux similitudes parent-enfants : si un enfant adopté ressemble plus à ses parents biologiques qu'à ses parents adoptifs pour un trait de personnalité, cela ne peut être en raison d'un environnement commun, mais bien en raison de la proximité génétique. Les seconds, les parents environnementaux, sont des parents adoptifs qui ont adopté des enfants avec lesquels ils n'ont pas de lien génétique. Les similitudes entre les parents adoptifs et leurs enfants adoptés reflètent la contribution de facteurs environnementaux aux similitudes parent-enfants : si un enfant adopté ressemble davantage à ses parents adoptifs qu'à ses parents biologiques, on ne peut bien évidemment pas attribuer cette ressemblance à la génétique, mais bien à l'environnement.

Les études d'adoptions ont apporté des informations intéressantes pour démêler les origines environnementales et génétiques des ressemblances familiales. La première étude sur le QI date de 1924 (Theis, 1924) et celle sur la schizophrénie de 1966 (Heston, 1966). L'étude de Heston a permis de franchir un cap important dans la psychopathologie : la schizophrénie est passée du statut de maladie causée par une mauvaise relation précoce parent-enfant à celui de maladie déterminée fortement par des facteurs génétiques. Avant cette étude, d'après les théories psychanalytiques, la schizophrénie résultait de mauvaises relations précoces entre la mère et l'enfant, avec comme conséquence une énorme culpabilité de la mère. En fait, l'étude de Heston démontre que des enfants qui ont été adoptés tôt et qui avaient une mère schizophrène avaient plus de chance de développer la schizophrénie que des enfants adoptés dont la mère ne souffrait pas de schizophrénie. Autrement dit, un enfant a plus de chance de devenir schizophrène s'il a des antécédents héréditaires de la maladie, laquelle n'est pas attribuable à des facteurs de milieu.

Si les études d'adoption sont intéressantes pour démêler les influences environnementales et héréditaires, elles sont assez difficiles à réaliser actuellement, étant donné que le nombre d'adoptions a considérablement diminué. Dans les années 1960, jusqu'à 1 % de tous les enfants étaient adoptés. Avec la contraception et l'avortement, les adoptions sont devenues nettement

moins fréquentes, de plus, davantage de mères non mariées gardent leurs nourrissons.

La méthode d'adoption souffre, comme celle des jumeaux, de différents problèmes méthodologiques. Le premier correspond à la représentativité des données et donc à leur généralisation. Si les parents biologiques, les parents adoptifs et les enfants adoptés ne sont pas représentatifs de la population, les résultats observés ne peuvent pas se généraliser à la population globale. Les données sur ce point sont contradictoires, tantôt en faveur de la représentativité, tantôt en sa défaveur (DeFries *et al.*, 1994). Le deuxième problème, plutôt pratique celui-là, concerne le fait qu'il n'est pas toujours possible de retrouver les parents biologiques des enfants adoptés. Le troisième problème lié à cette méthode est celui de l'environnement prénatal. De plus en plus, on estime que les mères fournissent un environnement prénatal aux enfants qu'elles mettent au monde et on sait que ces influences peuvent être importantes. Si bien que leurs ressemblances peuvent traduire l'influence de l'environnement prénatal. Un des avantages des études d'adoption est que les effets de l'environnement prénatal peuvent être testés indépendamment de ceux de l'environnement postnatal en comparant les corrélations des mères et des pères biologiques. Si la corrélation entre la mère biologique et l'enfant adopté est plus grande que celle entre le père biologique et le même enfant, on peut raisonnablement conclure que l'environnement prénatal a pu jouer un rôle sur la ressemblance. Un dernier problème est celui des placements sélectifs. Cela peut embrouiller la question de la séparation de l'inné et de l'acquis en plaçant tous les membres génétiques d'une famille dans des environnements corrélés. Par exemple, des placements sélectifs auraient lieu si les enfants de parents biologiques intellectuellement brillants étaient placés chez des parents adoptifs intellectuellement brillants ou, encore, si les enfants les plus doués étaient confiés de préférence à des familles adoptives favorisées. Par ailleurs, les enfants adoptés ne sont pas nécessairement tirés au hasard de leur fratrie. Ceux qui paraissent les plus éveillés, les plus doués et ceux qui présentent le moins de troubles de comportements peuvent avoir plus de chance d'être adoptés que leurs germains.

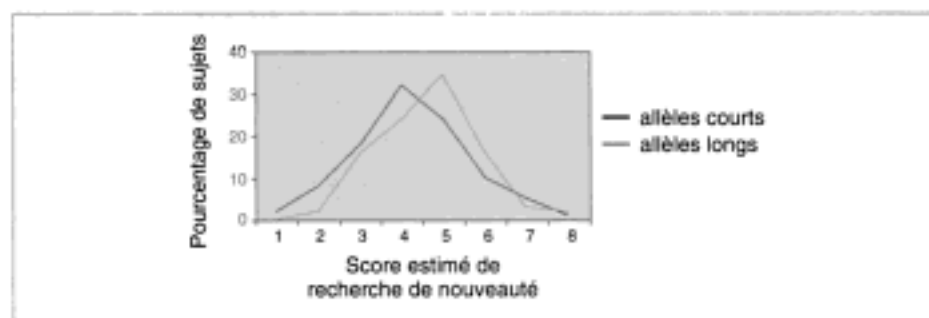
2.4 L'identification des gènes

Alors que la participation de facteurs génétiques à la personnalité ne fait plus de doute (Bouchard, 1994 ; Plomin *et al.*, 1994, Loehlin, 1992) on est moins avancé sur l'identification des gènes qui y sont impliqués. Récemment, de nombreuses études ont tenté d'identifier des gènes participant à l'expression de certaines dimensions de la personnalité. Ces études se sont focalisées sur les dimensions du modèle de Cloninger et du modèle des cinq facteurs.

Une association a été mise en évidence entre un marqueur d'ADN et une dimension de la personnalité, à savoir la recherche de nouveauté. Il s'agit d'une dimension issue du modèle biosocial de Cloninger, lequel sera abordé plus loin. Dans deux études séparées, il a été prouvé qu'un marqueur d'ADN du gène d'un neurotransmetteur (le *récepteur** dopaminergique D4, appelé *D4DR*) est lié à cette dimension dans des populations sélectionnées au hasard (Benjamin *et al.*, 1996 ; Ebstein *et al.*, 1995). Le marqueur d'ADN est constitué

Figure 4.4

Distribution des scores de recherche de nouveauté chez les individus à allèles courts et des individus à allèles longs (d'après Benjamin *et al.*, 1996).



de sept *allèles* * dans lesquels participent 2, 3, 4, 5, 6, 7 ou 8 répétitions d'une séquence codante de 48 paires de bases. Dans les deux études, les individus possédant les allèles *D4DR* les plus longs (6 à 8 répétitions) ont obtenu des scores à la recherche de nouveauté significativement plus élevés que les individus à allèles plus courts (2 à 4 répétitions). Les résultats de l'étude de Benjamin *et al.* (1996) sont rapportés dans la figure 4.4. On peut y constater que la distribution des scores de recherche de nouveauté chez les individus avec des allèles longs est légèrement plus à droite, signifiant que leurs scores sont en moyenne légèrement plus haut. Toutefois le chevauchement des deux distributions montre que l'effet est faible, il ne justifie qu'environ 4 % de la variance de la dimension.

Cette association entre le gène codant pour le récepteur dopaminergique D4 et la recherche de nouveauté a été répliquée dans plusieurs études (Ono *et al.*, 1997 ; Ekelund *et al.*, 1999 ; Strobel *et al.*, 1999). En revanche, d'autres études réalisées chez des volontaires n'ont pu retrouver cette association (Jönsson *et al.*, 1998 ; Kühn *et al.*, 1999 ; Vandenbergh *et al.*, 1997). À partir de ces résultats contradictoires, d'aucuns ont suggéré que l'association entre le polymorphisme *DRD4* reflétait plutôt les sous-dimensions d'excitabilité exploratoire, d'extravagance et d'extraversion que celle d'impulsivité (Strobel *et al.*, 1999). Toutefois, Persson *et al.* (2000) ne retrouvent pas d'association entre les génotypes du gène *DRD4* et l'extraversion, mesurée ici par le questionnaire NEO PI-R du modèle des cinq facteurs. Comme ces études ont été réalisées dans différents pays (Suède, Finlande, Allemagne, États-Unis), il est fort probable que des facteurs démographiques, comme l'âge et le sexe, puissent contribuer à une source importante de la variation des allèles et il est donc prématuré de conclure qu'il existe une association entre le polymorphisme du gène *DRD4* et la recherche de nouveauté.

Lesch *et al.* (1996) ont montré une relation entre la dimension de neuroticisme du questionnaire NEO PI et le gène codant pour le transporteur de la sérotonine (gène *SLC6A4* sur le chromosome 17q12). Plus spécifiquement, les sujets à allèles longs avaient une note plus basse de neuroticisme que les sujets à allèles courts (figure 4.5). Ce résultat n'est pas spécifique à cette dimension et s'observe aussi pour l'évitement du danger du modèle de Cloninger et pour la dimension de second ordre d'anxiété du modèle de Cattell. Puisque, dans les trois cas, il s'agit d'une dimension de personnalité ayant trait à l'anxiété, les auteurs supputent que le gène *SLC6A4* est impliqué de manière spécifique à cette catégorie psychopathologique plus large. Toutefois, comme pour l'étude de Benjamin *et al.* (1996), les distributions rapportées à la

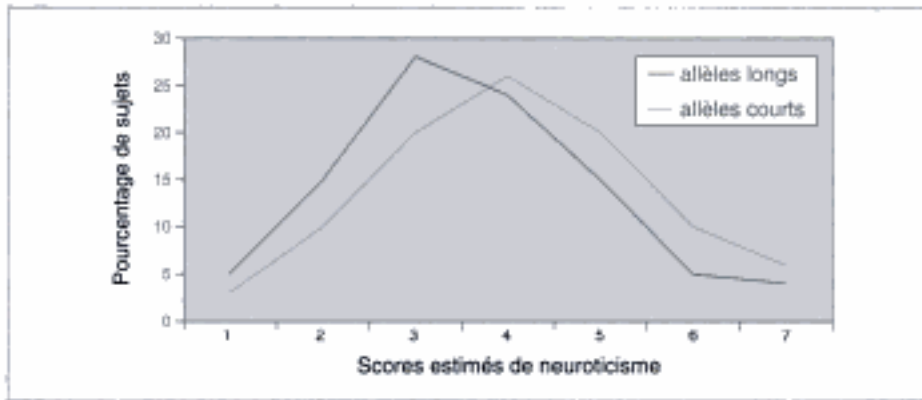


Figure 4.5

Distribution des scores de neuroticisme chez des individus à allèles courts et des individus à allèles longs (d'après Lesch *et al.*, 1996).

figure 4.5 montrent clairement qu'il y a un recouvrement des distributions. En conséquence, les associations rapportées dans cette étude représentent seulement une faible quantité, soit environ 5 à 10 %, de l'influence qu'ont les facteurs héréditaires sur les traits anxieux de la personnalité. Ainsi, un total de dix à quinze gènes, dont les impacts seraient comparables, pourrait expliquer la totalité de l'influence héréditaire.

Récemment la même équipe (Greenberg *et al.*, 2000) a répliqué l'association entre des individus à allèles courts et les scores de neuroticisme dans un échantillon indépendant. La même association est retrouvée pour la dimension d'anxiété du modèle de Cattell, mais pas pour la dimension d'évitement du danger de Cloninger. Hamer *et al.* (1999) et Matsushita *et al.* (2001) ne sont, eux aussi, pas parvenus à répliquer l'association entre ce gène codant pour la sérotonine et l'évitement du danger, montrant qu'il n'est pas aisé de trouver des associations robustes entre gènes et dimensions de personnalité, probablement parce que différents gènes interagissent entre eux pour donner naissance à des comportements stables.

En revanche, une relation entre le gène codant pour le récepteur sérotoninergique 5-HT_{2c} et la dépendance à la récompense a été récemment démontrée et ce en interaction avec les gènes codant pour les récepteurs dopaminergiques D4 et D3 (Ebstein *et al.*, 1997). L'effet du gène 5-HT_{2c} sur la dépendance à la récompense est plus marqué chez des individus caractérisés par une répétition de sept séquences semblables sur le gène du récepteur dopaminergique D4.

3. Les déterminants environnementaux

Après avoir évoqué les données les plus pertinentes issues de la génétique comportementale, il reste à découvrir ce qu'on entend par la seconde source d'influence sur la personnalité : les déterminants environnementaux. Comme Plomin et ses collaborateurs le suggèrent (1999), il faut tout d'abord signaler que la génétique change notre façon de voir l'environnement. En effet, nous avons évoqué plus haut qu'une des grandes découvertes de la génétique comportementale, c'est que les contributions de l'environnement tendent à rendre les enfants d'une même famille non pas similaires mais différents. Les influences environnementales touchant le développement psychologique

n'étant pas partagées par tous les enfants d'une même famille, on parle d'environnement non partagé. C'est ce dernier qui influe fortement sur le développement des individus, y compris sur leur personnalité. La raison pour laquelle vous ne ressemblez pas à votre sœur ou à votre frère, c'est que les influences environnementales ne sont pas identiques, c'est parce que l'environnement n'est pas partagé. Si, en revanche, vous partagez de nombreuses expériences de vies avec votre frère ou votre sœur, la ressemblance sera plus grande. En conséquence, le rôle de l'environnement strictement familial paraît peu important sinon, indépendamment des expériences différentes que vous vivez, vous ressembleriez quand même à votre sœur ou à votre frère.

Il faut aussi signaler qu'il est actuellement dépassé de parler de milieu familial (et donc d'influences familiales) et de milieu extra-familial (et donc d'influences extra-familiales) : on préférera les termes respectifs d'*environnement partagé** et d'*environnement non partagé*. Ces termes remplacent avantageusement les premiers sur de nombreux points. Les deux plus importants concernent le fait que, premièrement, les expériences familiales peuvent ne pas être partagées et que, deuxièmement, des expériences extra-familiales peuvent être partagées. Nous discuterons ce point plus loin.

Différents auteurs en sciences sociales accordent une place prépondérante aux influences environnementales, à tel point que, pour eux, si une différence n'est pas visible à la naissance, c'est qu'il faut rejeter une influence héréditaire pour ce point. Ces auteurs émettent des critiques sur les études suggérant une influence héréditaire sur la personnalité, qui rappelons-le, proviennent en grande partie d'études de jumeaux. Ils pensent que les estimations basses sur le milieu rapportées par les chercheurs pourraient provenir de méthodes d'évaluation inadéquates. En effet, les influences de milieu sont plus difficiles à évaluer que celles liées à l'hérédité. Un milieu est complexe et, même si on sait que des jumeaux DZ partagent 50 % de leurs gènes, on ne sait pas quel pourcentage de milieu ils partagent. Comme on le verra plus bas, un même milieu peut être ressenti de différentes façons par les membres d'une même famille.

Deux remarques concernant l'environnement méritent d'être gardées en mémoire. Tout d'abord, la génétique constitue la meilleure preuve dont nous disposons de l'importance des facteurs environnementaux. En effet, les facteurs génétiques influent fortement sur de nombreux domaines de la psychologie, mais dans une proportion limitée, rendant à l'environnement toute son importance. Ensuite, le terme environnement fait référence à toutes les influences autres que la transmission héréditaire. La signification de ce mot est élargie par rapport à son sens courant en psychologie. Ce n'est pas seulement l'action socialisante de la famille et du milieu social, mais aussi les événements prénataux et biologiques, comme la maladie au sens large et la nutrition.

3.1 *L'environnement non partagé*

Depuis Freud, la plupart des théories sur le rôle de l'environnement dans le développement laissent implicitement penser que les enfants ressemblent à leurs parents parce que ceux-ci leurs fournissent l'environnement familial nécessaire, et que les frères et sœurs se ressemblent entre eux parce qu'ils partagent cet environnement. Cette vue a considérablement changé

avec les observations d'enfants adoptés et les études de jumeaux, telles celles développées plus haut. Comme on l'a déjà dit, le milieu familial partagé joue un rôle négligeable dans le développement de la personnalité. L'influence de l'environnement est toutefois importante puisqu'elle rend compte d'au moins la moitié de la variance rencontrée dans la plupart des domaines étudiés par la psychologie. Dans le tableau 4.3, nous avons vu que la dimension de recherche de nouveauté présentait une corrélation de 0,33 chez les jumeaux MZ et de 0,11 chez les jumeaux DZ (Stallings *et al.*, 1996). En se référant à un calcul d'héritabilité basé sur les corrélations, on obtient un indice de 44 %, ceci signifiant que 56 % de la variation phénotypique est attribuable à l'environnement ou, en d'autres termes, à tout ce qui n'est pas génétique. Mais n'oublions pas qu'il s'agit principalement de l'environnement non partagé.

Comment évalue-t-on l'effet de l'environnement ? La variance environnementale est forcément la variance non expliquée par la génétique. L'environnement familial partagé est évalué comme les ressemblances familiales non explicables par la génétique. L'environnement non partagé forme le reste de la variance, qui ne s'explique ni par la génétique, ni par l'environnement familial partagé. Le test direct de l'environnement partagé est l'examen des ressemblances entre des parents proches adoptifs. En ce qui concerne les aptitudes cognitives par exemple, des fratries génétiquement non liées obtiennent une corrélation de 0,25 pendant l'enfance (McGue *et al.*, 1993). Puisque ces enfants ne partagent pas les mêmes gènes, cette corrélation s'explique par le milieu. À l'adolescence, cette corrélation chute à zéro, ce qui sert de base à la conclusion que le partage du milieu a généralement un effet négligeable à long terme. En ce qui concerne la personnalité, la corrélation est proche de zéro ; cette valeur permet de supposer que l'environnement partagé par la fratrie n'est pas important. Par exemple, Loehlin (1992) rapporte des corrélations de 0,07 entre des fratries adoptives pour la dimension d'extraversion issue du questionnaire NEO PI et de 0,11 pour celle de neuroticisme. De même que les fratries adoptives sans lien génétique fournissent un test direct de l'effet de l'environnement partagé, les vrais jumeaux fournissent quant à eux un test direct de l'environnement non partagé. Puisque les vrais jumeaux sont génétiquement identiques, les différences observées dans une paire ne peuvent être dues qu'à des facteurs environnementaux non partagés.

Ces notions de milieu partagé et non partagé doivent toutefois être nuancées. Par exemple, les facteurs environnementaux partagés ne sont pas toujours partagés de la même manière au sein d'une fratrie. Par exemple, les effets de variables comme le divorce des parents peuvent ne pas être partagés car cet événement n'est pas nécessairement vécu de la même manière par tous les enfants de la famille. Dans cet exemple, l'âge des enfants peut influencer sur leurs réactions. Une adolescente de 18 ans ne vivra pas de la même manière le divorce de ses parents que sa sœur cadette de 12 ans. En outre, l'influence de l'environnement familial peut s'exercer différemment au sein d'une famille si les parents adoptent des attitudes contrastées envers leurs différents enfants (s'ils favorisent l'un par rapport à l'autre), mais aussi en fonction des relations entre frères et sœurs, lesquelles peuvent être très contrastées sur de nombreux points, comme la dominance de l'un ou de l'une et la dépendance des autres. Ainsi, les effets environnementaux non partagés peuvent dériver

d'expériences à l'intérieur ou à l'extérieur de la famille qui s'appliquent à seulement un des enfants de la famille. Parmi ces expériences, on peut citer les abus sexuels, les accidents qui ont nécessité une longue hospitalisation, une longue maladie, les brimades à l'école et l'influence d'un groupe de jeunes délinquants.

3.2 La corrélation génétique-environnement

Dans la littérature traitant des gènes et des comportements, il est assez fréquent de rencontrer l'affirmation selon laquelle les facteurs génétiques qui sous-tendent les comportements interagissent avec l'environnement. Ceci signifie que différents génotypes peuvent répondre différemment aux mêmes conditions d'environnement ou, en d'autres termes, qu'un même génotype peut donner naissance à des manifestations phénotypiques différentes selon le type d'environnement dans lequel l'individu aura réalisé son développement. Des expériences célèbres réalisées chez l'animal il y a longtemps déjà appuient cette idée. Cooper et Zubek (1958) ont montré que des conditions d'élevage standards, appauvries ou enrichies avaient des répercussions divergentes dans deux lignées différentes de rats sélectionnés pour l'apprentissage du parcours d'un labyrinthe, sur la base du nombre d'erreurs qu'ils réalisaient dans cette tâche. Pour la lignée apprenant bien, le milieu appauvri ne diminue pas de manière marquante leur performance, alors que le milieu enrichi l'améliore significativement. Pour la lignée apprenant peu, le milieu appauvri diminue drastiquement leur performance, alors que le milieu enrichi ne l'améliore que très légèrement. Autrement dit, les effets des milieux sont opposés.

Depuis quelques années, la génétique comportementale a suggéré aussi que des différences génétiques pourraient mener les sujets à choisir plutôt tel ou tel environnement : on parle de *l'inné de l'acquis* ou de la *nature de la culture*. Autrement dit, nous avons des prédispositions génétiques à nous comporter d'une certaine manière et, en conséquence, à privilégier un certain type d'environnement dans lequel nous pourrions nous comporter de la sorte. Nous créons donc nos propres expériences en partie pour des raisons génétiques. Par exemple, d'après le modèle biosocial de Cloninger, certains individus sont prédisposés à rechercher la nouveauté, d'autres à éviter le danger. Il est évident que ces deux types d'individus vont évoluer dans deux environnements extrêmement différents.

Plomin *et al.* (1977) estiment qu'il existe trois types de corrélations génotype-environnement : la *passive*, l'*évocatrice* et l'*active*. Le type passif a lieu lorsque les enfants héritent passivement d'environnements familiaux corrélés avec leurs propensions génétiques. Le type évocateur a lieu lorsque des individus évoquent les réactions d'autres personnes sur la base de leurs prédispositions génétiques. Le type actif a lieu lorsque les individus recherchent ou créent eux-mêmes des environnements corrélés avec leurs penchants génétiques. Illustrons l'effet de ces trois types avec l'exemple de la recherche de sensations. Dans le cas passif, un enfant qui hérite de cette disposition pourra être conduit à vivre dans une ambiance familiale où les parents lui donnent l'occasion de réaliser sa disposition, notamment en l'entraînant dans des activités

sportives extrêmes. Dans le cas évocateur, on peut repérer l'enfant qui présente cette caractéristique et lui offrir des opportunités particulières. Dans le cas actif, l'enfant, qui n'est pas particulièrement conscient de cette caractéristique, va lui-même chercher des environnements qui vont lui permettre de réaliser sa disposition en sélectionnant certains environnements, en fréquentant préférentiellement des amis qui pratiquent des sports extrêmes. Une théorie développementale prédit que le type passif est prépondérant dans l'enfance et que les formes évocatrice et active de corrélations génotype-environnement deviennent plus importantes dans un stade ultérieur de développement.

Résumé

- 1 L'idée que des facteurs biologiques puissent influencer sur les conduites des individus et sur leur personnalité est très ancienne, elle s'exprime dans différentes typologies qui associent des caractéristiques physiques à des comportements observables. Les typologies sous-entendent clairement une causalité directe entre des caractéristiques physiques et la manière dont une personne se comporte. Les plus connues sont celles de Kretschmer et de Sheldon. Leurs faiblesses théoriques et la difficulté d'opérationnaliser leurs concepts rendent toutefois ces typologies peu utiles.
- 2 L'idée d'associer des paramètres biologiques et physiologiques à des types de personnalité est particulièrement féconde puisqu'elle se base sur des données objectives relativement robustes et offre une position psychobiosociale de la personnalité, laquelle est indiscutablement la plus complète et la plus pertinente. De nombreuses données endocrinologiques et psychophysiologiques montrent à quels points la psychobiologie peut avoir un impact considérable sur la personnalité. Par exemple, les hormones sexuelles jouent un rôle non négligeable sur les conduites, et plus particulièrement sur les conduites agressives.
- 3 Ce qu'il faut retenir des études qui montrent une association entre des variables physiologiques et des dimensions de la personnalité, c'est que ces associations ne sont pas toujours aussi simples et directes que dans les expériences citées. En réalité, les nombreuses données de la littérature cherchant à démontrer le rôle de variables biologiques sur la personnalité sont loin d'être cohérentes et plusieurs études contradictoires ont vu le jour, sans pour autant qu'il faille remettre en question les hypothèses de base.
- 4 Une partie spécifique de la génétique appelée *génétique comportementale* étudie l'impact de l'hérédité sur la personnalité ainsi que sur le reste du comportement. Il s'agit d'une discipline particulièrement intéressante qui a longtemps
- cherché à déterminer si un comportement a un lien ou non avec des facteurs génétiques. Elle a été à l'origine de nombreux débats sur l'inné et l'acquis. Plus récemment, la génétique comportementale tente d'identifier les gènes, c'est-à-dire les localisations sur les chromosomes responsables des comportements, elle tente aussi de comprendre le cheminement physiologique entre l'effet primaire d'un gène et sa manifestation comportementale.
- 5 Les jumeaux MZ sont une providence pour la génétique comportementale car, puisqu'ils ont le même génome, ils permettent de dire que toute différence constatée entre eux doit être due forcément à l'effet du milieu. Par ailleurs, ils offrent une occasion unique d'étudier l'influence de différents milieux sur un génome identique. En comparant la corrélation pour une dimension de la personnalité chez des jumeaux MZ et des jumeaux DZ, on peut déterminer si cette dimension est influencée par l'hérédité, cette conclusion n'étant valable que si l'on postule que les deux types de jumeaux sont exposés aux mêmes expériences de vies et que le milieu dans lequel ils vivent est constant.
- 6 En étudiant des jumeaux MZ qui ont été élevés séparément, on peut se rendre compte de l'effet de l'hérédité. Si des jumeaux MZ vivant séparément se ressemblent autant que des jumeaux MZ vivant ensemble, on peut conclure que l'effet de l'environnement est plutôt faible sur ce point, voire inexistant. Si en revanche, les jumeaux MZ vivant ensemble se ressemblent plus que ceux qui ont été élevés séparément, il faut conclure que l'environnement joue un rôle important.
- 7 Les méthodes de jumeaux ne sont pas dépourvues de limites et il faut en être bien conscient avant d'interpréter les données issues des études y ayant eu recours. La première limite concerne la fiabilité des diagnostics. Alors qu'avant, le monozygotisme pouvait être diagnostiqué par erreur, ce problème n'est actuellement plus de mise, puisque les études se basent

sur une analyse sanguine pour déterminer le type de jumeaux. Une deuxième limite est toujours d'actualité : celle qui pose la question de savoir si les résultats obtenus à partir de jumeaux peuvent se généraliser à la population globale.

- 8 La grande majorité des travaux sur la génétique de la personnalité fait appel à des questionnaires d'évaluation appliqués à des adultes et des enfants. Il en ressort que tous les traits de personnalité sont modérément héréditaires et que l'influence du milieu jouant un rôle majeur sur la personnalité n'est pas l'environnement commun aux différents enfants d'une même famille, mais bien celui qui n'est pas partagé. Très schématiquement, on pense actuellement que 40 % des différences individuelles qui touchent à la personnalité sont dues aux facteurs génétiques et que 60 % sont dues au milieu non partagé.
- 9 Il convient de distinguer l'hérédité d'une caractéristique donnée de son hérédabilité. L'hérédité est le fait que l'on hérite des gènes de ses parents. On peut ainsi prédire qu'une caractéristique présente chez une personne se retrouvera chez les descendants de celle-ci. L'hérédabilité, quant à elle, est une notion statistique et non causale : c'est la proportion de la variance d'un trait phénotypique qui peut être attribuée à la variance génétique dans une population donnée ou, en d'autres termes, une part de la variation d'un phénotype dans une population.
- 10 Une autre méthode classique en génétique comportementale est la méthode dite familiale. Dans les études qui utilisent cette méthode, on mesure un trait chez des individus appartenant à la même famille. Si le trait s'observe plus fréquemment chez les descendants d'une personne qui le manifeste que chez les descendants d'une personne dépourvue des traits, on peut conclure qu'il bénéficie sûrement d'une influence héréditaire.
- 11 La troisième méthode classique en génétique comportementale est celle des adoptions. On recueille des informations d'enfants adoptés que l'on compare à celles de leurs parents biologiques, de leurs frères et sœurs biologiques qui sont restés dans le milieu d'origine, de leurs parents adoptifs et des enfants biologiques de ceux-ci. Si des frères biologiques qui vivent dans deux milieux différents suite à une adoption présentent une corrélation forte pour un trait, il y a de fortes chances pour que ce trait soit sous l'influence des gènes. Si en revanche, la corrélation est faible, cela plaide pour une participation faible des facteurs génétiques et en conséquence pour une influence environnementale forte.
- 12 Alors que la participation de facteurs génétiques sur la personnalité ne fait plus de doute, on est moins avancé sur l'identification des gènes qui y sont impliqués. Récemment, de nombreuses études ont tenté de trouver des gènes qui participent à l'expression de certaines dimensions de la personnalité. Ces études se sont focalisées sur les dimensions du modèle de Cloninger et du modèle des cinq facteurs. Les associations rapportées dans ces études représentent seulement une faible quantité, soit environ 5 à 10 % de l'influence des facteurs héréditaires sur les traits de la personnalité.
- 13 Le terme environnement fait référence à toutes les influences autres que la transmission héréditaire. Une des grandes découvertes de la génétique comportementale est que les contributions de l'environnement tendent à rendre les enfants d'une même famille non pas similaires mais différents. Les influences environnementales touchant le développement psychologique n'étant pas partagées par tous les enfants d'une même famille, on parle d'environnement non partagé.
- 14 La variance environnementale est forcément la variance non expliquée par la génétique. L'environnement familial partagé est assimilé aux ressemblances familiales non explicables par la génétique. L'environnement non partagé forme le reste de la variance, qui ne s'explique ni par la génétique, ni par l'environnement familial partagé. Le test direct de l'environnement partagé est l'examen des ressemblances entre des parents proches adoptifs. Les jumeaux MZ fournissent quant à eux un test direct de l'environnement non partagé : puisqu'ils sont génétiquement identiques, les différences observées dans une paire ne peuvent être dues qu'à des facteurs environnementaux non partagés.
- 15 Il est assez fréquent de trouver dans la littérature traitant des gènes et des comportements l'affirmation selon laquelle les facteurs génétiques qui sous-tendent les comportements interagissent avec l'environnement. Cela signifie que différents génotypes peuvent répondre différemment aux mêmes conditions d'environnement ou, en d'autres termes, qu'un même génotype peut donner naissance à des manifestations phénotypiques différentes selon le type d'environnement dans lequel l'individu aura réalisé son développement.
- 16 Depuis quelques années, la génétique comportementale a également suggéré que des différences génétiques pourraient amener les sujets à choisir plutôt tel ou tel environnement : on parle de *l'inné de l'acquis* ou de *la nature de la culture*. Autrement dit, nous avons des prédispositions génétiques à nous comporter d'une certaine manière et, en conséquence, à privilégier un certain type d'environnement dans lequel nous pourrions nous comporter de la sorte. Nous créons donc nos propres expériences en partie pour des raisons génétiques. Il existe trois types de corrélations génotype-environnement : la passive, l'évocatrice et l'active.

Des questions pour mieux retenir

1. À quoi correspond la typologie de Kretschmer ?
2. À quoi correspondent les trois chiffres du somatotype de Sheldon ?
3. Quelle est la particularité de la typologie de Sheldon ?
4. Quelles sont les conséquences d'une perturbation de la thyroïde chez l'homme ?
5. Qu'induisent les hormones libérées par les surrénales comme manifestations comportementales ?
6. Que peut-on conclure de l'influence de la testostérone sur la personnalité ?
7. Quelles sont les origines des données contradictoires observées dans la littérature concernant les relations entre variables biologiques et dimensions de personnalité ?
8. Qu'est-ce que l'ADN ?
9. Quels sont les objectifs du projet *génomique humaine* ?
10. Qu'est-ce que la génétique comportementale ?
11. Quelles sont les méthodes utilisées en génétique comportementale ?
12. Que signifie la méthode du jumeau contrôlé ?
13. Qu'est-ce que la méthode familiale ?
14. Qu'est-ce que l'héritabilité ?
15. Comment calcule-t-on l'héritabilité ?
16. Dans quelle proportion l'hérédité influence-t-elle sur la personnalité ?
17. Quelles sont les résultats principaux obtenus concernant l'identification des gènes en association à des dimensions de la personnalité ?
18. Qu'est-ce que l'environnement non partagé ?
19. Quels sont les trois types d'interactions entre le génome et l'environnement ?
20. Quel est le test direct de l'environnement partagé ?
21. Comment peut-on évaluer l'impact de l'environnement non partagé ?

Des questions pour mieux réfléchir

1. Que peut-on conclure des relations entre le physique et les comportements ?
2. Pourquoi ne peut-on pas ignorer l'importance des variables biologiques sur les comportements ?
3. Pourquoi les relations entre les systèmes psychobiologiques et la personnalité ne sont-elles pas toujours simples ?
4. Pourquoi est-il important de séparer un fait acquis d'un fait isolé ?
5. Comment procède-t-on dans des études de jumeaux pour déterminer si un caractère est influencé par des facteurs héréditaires ou non ?
6. Que permet la comparaison de jumeaux MZ élevés ensemble et de jumeaux MZ élevés séparément ?

7. Qu'entend-on par l'équivalence des milieux dans les études de jumeaux ?
8. Quelles sont les critiques que l'on peut adresser à la méthode des jumeaux ?
9. En quoi les études d'adoption sont-elles intéressantes ?
10. Quelles sont les critiques de la méthode d'adoption ?
11. Que conclure des études visant à identifier les gènes qui jouent un rôle sur la personnalité ?
12. Pourquoi faut-il parler d'environnement partagé et non partagé plutôt que d'environnement familial et non familial ?

Des lectures pour aller plus loin

Cassiers, L., Vermeersh, E. (2001). *Hérédité : Tests génétiques et société*. Bruxelles : De Boeck.

Griffiths, A.J.F., Gelbart, W.M., Miller, J.H., Lewontin, R.C. (2001). *Analyse génétique moderne*. Bruxelles : De Boeck.

Loehlin, J.C. (1992). *Genes and environment in personality development*. Newbury Park, C.A. : Sage.

Plomin, R., DeFries, J.C., McClearn, G.E., Rutter, M. (1999). *Des gènes au comportement. Introduction à la génétique comportementale*. Bruxelles : De Boeck.

CHAPITRE 5

Les théories de la personnalité

Sommaire

- 1 La perspective psychanalytique : Freud
- 2 La perspective néo-analytique : Jung, Adler, Horney, Sullivan, Erikson et Fromm
- 3 La perspective humaniste : Rogers et Maslow
- 4 La perspective de l'apprentissage : Skinner, Bandura et Rotter
- 5 La perspective cognitive : Kelly, Mischel et Beck
- 6 La perspective des dispositions : Allport, Cattell, Eysenck et le *big five*
- 7 La perspective psychobiologique : Gray, Tellegen, Zuckerman et Cloninger

Dans ce chapitre vous allez apprendre

- 1 Quelles sont les grandes perspectives selon lesquelles on peut aborder la personnalité.
- 2 Quelles sont les grandes théories de la personnalité.
- 3 Quelles sont les critiques adressées aux théories de la personnalité.
- 4 Quels sont les instruments que les différentes théories de la personnalité ont forgés.

L'étude de la personnalité a suscité de tout temps de nombreuses théories et classifications qu'il serait impossible d'exposer intégralement ici. Il existe presque autant de théories de la personnalité que d'auteurs. Les instruments qu'elles forgent pour mesurer la personnalité sont la plupart du temps dépendants du contexte historique et philosophique et trahissent souvent la pensée de leur époque. On peut facilement en déduire que les théories de la personnalité sont d'une part très diversifiées et, d'autre part, que certaines accusent un réel effet de l'âge : les théories actuelles de la personnalité bénéficient sans aucun doute de l'avancement des connaissances en psychologie, comme toute autre théorie en psychologie ou dans d'autres sciences. L'absence de consensus qui a été notée dans le premier chapitre sur le nombre de dimensions de la personnalité s'observe donc aussi pour les théories, lesquelles reflètent le plus souvent les conceptions personnelles qu'ont les auteurs de la liberté de nos comportements (liberté ou déterminisme), de la source des différences (inné ou acquis) ou encore du caractère holistique ou unitaire de la personnalité.

Les théories diffèrent sensiblement aussi quant aux buts qu'elles privilégient parmi ceux de la psychologie de la personnalité, à savoir, la *description*, l'*explication* et la *prédiction*. Certaines, cherchant à décrire la personnalité avant de l'expliquer, se focalisent sur le premier but. D'autres se fondent sur des données robustes expliquant l'origine des différences individuelles concernant la personnalité. D'autres enfin se centrent de manière prioritaire sur la prédiction : peu importe pourquoi nous sommes différents, l'important c'est de prédire comment une personne va se comporter dans différentes situations.

La diversité des moyens d'observation de la personnalité est également à l'origine des divergences de points de vue. Une théorie basée sur une approche idiographique sera différente d'une autre basée sur une approche nomothétique. Une théorie établie sur base de relations thérapeutiques avec des patients sera aussi très différente d'une autre basée sur des observations rigoureuses faites par exemple par différents observateurs en aveugle.

Il est impensable de décrire ici en détail toutes les théories de la personnalité qui ont apporté une contribution significative à l'étude des différences individuelles. Nous nous limiterons aux plus importantes. Par un souci de clarté, nous avons pris la liberté de grouper certaines d'entre elles en catégories qui correspondent à des perspectives et des conceptions semblables de la nature humaine. Nous pouvons ainsi regrouper les différentes théories en sept perspectives qui vont être décrites maintenant. Nous suivrons la même présentation pour chaque théorie. Nous donnerons d'abord des éléments biographiques de l'auteur, ceci permettant de comprendre comment certaines théories ont vu le jour, mais aussi de les resituer dans le contexte historique. Ensuite, nous présenterons la théorie, les instruments qu'elle a forgés, puis, nous terminerons par une critique.

Encadré 5.1

Les perspectives en psychologie de la personnalité

La perspective *psychanalytique* considère que la personnalité est constituée par un ensemble de forces internes concurrentes et perpétuellement en conflit. La nature humaine est vue comme le résultat de conflits internes entre les différentes forces que sont le *Moi**, le *Ça** et le *Surmoi**. Cette perspective est peut-être la plus étroite car elle n'est représentée que par une seule et même personne : Freud.

La perspective appelée souvent *néo-analytique** n'est pas vraiment une perspective propre puisque les théories qui y sont rapportées dérivent toutes de la psychanalyse, d'où le nom *néo-analytique*. Toutefois, elles s'en écartent fortement. Les points centraux qui caractérisent ces théories sont les places importantes attribuées au *Moi*, à son développement, ainsi qu'à l'influence de la culture. Elles rejettent pour la plupart les dogmes de la psychanalyse, comme l'universalité du complexe d'Oedipe et la prépondérance de la sexualité.

Pour la perspective *humaniste**, dite aussi *phénoménologique**, l'expérience subjective de l'individu est importante, riche de sens et unique. Les individus sont capables de déterminer leur propre destinée et ils sont libres de vivre ce qu'ils ont envie de vivre. Le concept d'autoactualisation est central dans cette perspective.

Dans la perspective de l'*apprentissage**, le caractère changeant de la nature humaine est primordial. Le comportement

change sans cesse en fonction des expériences de vie. Comme il existe différents aspects de l'apprentissage, différentes théories ont été développées, tout en gardant en commun cette perspective que la personnalité change en fonction des apprentissages.

Dans la perspective *cognitive**, ce sont les processus cognitifs qui sont à la base de la personnalité. Le *postulat** fondamental de ces théories est que chaque individu décode la réalité comme un scientifique intuitif qui tente de comprendre, d'expliquer, d'anticiper et de contrôler son environnement direct pour s'y adapter le mieux possible.

La perspective des *dispositions* considère que l'homme est constitué de prédispositions qui s'expriment dans différentes situations. En fonction de ces prédispositions, les individus répondent d'une certaine manière dans des situations diverses.

Pour la perspective *psychobiologique*, la personnalité est profondément déterminée par des facteurs génétiques et biologiques. L'individu est génétiquement déterminé à se conduire d'une manière ou d'une autre, d'une part et le système nerveux central et les hormones influent fortement sur la personnalité, d'autre part. Cette perspective n'exclut pas, bien entendu, l'influence de l'environnement. Les théories reposent sur des données expérimentales reproductibles.

1 La perspective psychanalytique : Freud

La perspective psychanalytique est unique car elle n'est représentée que par un seul auteur, Freud. Les éléments les plus importants de sa théorie peuvent être résumés comme suit : la personnalité est un ensemble dynamique constitué par des composantes sans cesse en bataille, elle est dominée par des forces inconscientes et la sexualité y occupe un rôle fondamental. Si cette perspective n'a qu'un représentant, c'est, comme nous allons le voir plus loin, que son auteur s'est toujours montré très dogmatique sur certains points et que ceux qui s'en sont écartés ne pouvaient plus revendiquer l'appellation mère : la psychanalyse.

Encadré 5.2

Sigmund Freud (1856-1939)

Sigmund Freud naquit en 1856 en Moravie, une entité germanique faisant partie de l'ancienne Tchécoslovaquie. Il était l'aîné d'une fratrie de 8 enfants. Son père (Jacob) était 20 ans plus vieux que sa mère (Amalie) ; il avait deux enfants d'un premier mariage et était déjà grand-père quand Sigmund est né. Celui-ci commença des études de médecine à l'université de Vienne à 17 ans. Il s'illustra plus particulièrement en neurologie, où il fut fortement influencé par son professeur, Ernst Brücke, lequel pensait que les forces actives des individus vivants étaient physico-chimiques et qu'elles interagissaient dans un système énergétique fermé. Freud reprit d'ailleurs dans ses théories la notion d'énergie.

Durant ses jeunes années, Freud fut relativement soucieux de se forger une certaine renommée et de s'assurer une situation financière confortable en s'illustrant par diverses découvertes scientifiques, comme l'observation des testicules chez l'anguille, ou la mise en évidence de nouvelles propriétés des cellules nerveuses des poissons. On lui doit aussi l'élaboration de la notion de *barrière de contact* qui anticipe celle de *synapse* *. Il étudia aussi les effets anesthésiants de la cocaïne en se l'administrant à de nombreuses reprises lui-même. Il avait un esprit assez tenace, dans la mesure où, quand il était confronté à un fait isolé, il ne pouvait l'écarter avant d'avoir trouvé une explication.

Tout au long de sa vie, Freud pratiqua l'*autoanalyse* * et l'analyse de sa famille (il analysa notamment sa fille Anna). Ses ouvrages majeurs, comme *L'interprétation des rêves* (Freud, 1967) et *Psychopathologie de la vie quotidienne* (Freud, 1997) furent

basés sur des données personnelles. Autrement dit, il adopta une démarche idiographique sur *lui-même*. Il pensait que les rêves avaient comme fonction principale l'accomplissement des désirs inconscients. Il était intimement convaincu qu'aucun comportement ne pouvait être dû au hasard ni à la chance, mais qu'ils étaient déterminés par des facteurs psychologiques le plus souvent inconscients. Par ailleurs, il n'était pas croyant, dans la mesure où il jugeait les religions comme des illusions créées par l'homme pour faire face à des sentiments de détresse infantile (Freud, 1984a). Tous ces éléments influèrent fortement sur sa théorie.

Freud vécut le plus longtemps à Vienne. Il avait un cabinet privé dans le centre de la ville où il traitait les troubles du système *nerveux central*. Il eut six enfants. L'aînée, Anna, devint une brillante psychanalyste dont l'intérêt porta principalement sur les enfants. Quand les Nazis envahirent l'Autriche, ses amis conseillèrent à Freud de quitter le pays. Juste avant son départ, la Gestapo lui proposa de donner son approbation sur leur idéologie, ce qu'il ne fit pas.

Freud arriva à Londres en 1938. Il y vécut un an. Il mourut des suites d'un cancer de la bouche et de la mâchoire en 1939 à l'âge de 83 ans. Son cancer fut plus que probablement lié au fait qu'il fumait des cigares du matin au soir. Durant les dernières années de sa vie, il éprouva beaucoup de difficultés pour parler et manger suite à de nombreuses opérations maxillo-faciales. Il porta d'ailleurs une mâchoire mécanique.

1.1 La théorie de Freud

En 1890, Freud forge une première théorie dynamique de la personnalité appelée première *topique* *, dont la structure repose sur trois éléments : l'*inconscient*, le *préconscient* * et le *conscient* * (figure 5.1) (Freud, 1964). Le premier renferme les pulsions et les souvenirs refoulés, le deuxième correspond à tout ce qui pourrait devenir conscient et le dernier représente l'information directement accessible sans aucun travail psychologique. Pour Freud, l'*inconscient* domine la vie psychique et il en constitue la partie la plus importante. Il est accessible par les rêves (au sujet desquels Freud dit qu'ils constituent « la voie royale vers l'inconscient »), les lapsus et les symptômes cliniques. C'est le siège des pulsions sexuelles et agressives.

À cette théorie succède, vers 1923, une seconde, appelée seconde *topique* en référence à la première et qui comme celle-ci comprend trois structures ou

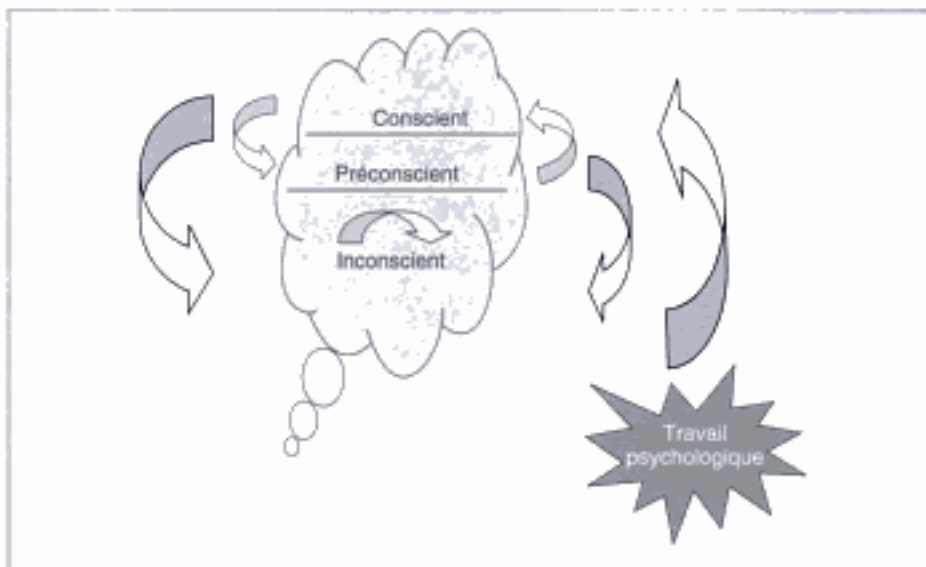


Figure 5.1

Représentation schématisée des trois instances de la première topique de Freud. On peut voir l'importance, en termes quantitatifs, de l'inconscient. Les flèches montrent que le matériel psychique conscient peut passer vers le préconscient et vers l'inconscient, que celui du préconscient peut passer vers le conscient et vers l'inconscient, mais que celui de l'inconscient ne peut pas retourner vers les autres niveaux, sauf suite à un travail psychologique adéquat.

instances : le *Moi*, le *Ça* et le *Surmoi* (figure 5.2) (Freud, 1964). La personnalité résulte de la lutte de ces trois composantes. Le *Moi* représente la composante rationnelle de l'appareil psychique, lequel cherche à assouvir les pulsions et les désirs primitifs du *Ça* tout en respectant les contraintes imposées par le monde extérieur et les normes sociales du *Surmoi*.

Le *Ça* est le premier élément (instance) à se développer. Il est en dehors de tout contrôle conscient et il renferme la base instinctuelle de notre personnalité comprenant notamment notre énergie sexuelle, la *libido* et nos besoins primaires de survie comme la faim, la soif et la protection. Le *Ça* fonctionne selon ce que Freud a appelé le *principe de plaisir* (Freud, 1984b), c'est-à-dire la satisfaction des besoins aussi vite que possible en réduisant les sensations d'inconforts. Il satisfait ses besoins à l'aide de *processus primaires* sans se soucier de savoir si cela convient ou non à la personne ou aux autres. Il va de soi qu'il ignore les jugements de valeur, le bien, le mal et la morale. Pour comprendre comment le *Ça* fonctionne, on peut penser aux comportements des nouveau-nés. Ils dorment, ils jouent, ils crient quand ils ont faim ou quand ils ont besoin de confort. Leurs préoccupations sont évidemment tournées vers eux-mêmes sans s'occuper des autres et elles concernent des besoins physiques et de confort. Ils fonctionnent selon le principe « je veux ce que je veux quand je le veux », c'est-à-dire comme le *Ça*.

Il est évident que si les adultes étaient seulement sous l'influence du *Ça*, ils auraient d'énormes problèmes de survie et d'adaptation. Il peut être parfois dangereux de satisfaire directement un désir. Le *Moi* est une organisation cohérente de processus psychologiques qui se développe indépendamment du *Ça* et qui garde un contact permanent avec la réalité par des mécanismes conscients en vue de satisfaire les besoins du *Ça*. Il permet l'adaptation de la personnalité avec le monde extérieur. Il est objectif et permet d'assouvir les besoins primaires du *Ça* sans nuire à l'individu. Le *Moi* répond au *principe de réalité*, c'est-à-dire qu'il peut reporter la satisfaction d'un désir primaire jusqu'à ce qu'un objet adéquat soit trouvé sans causer préjudice à la personne.

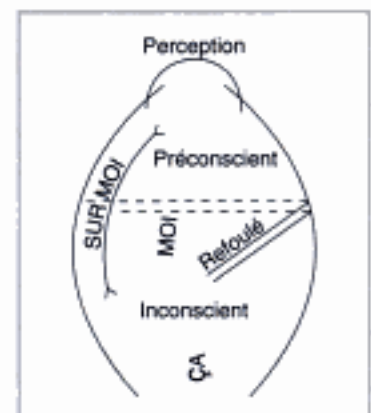


Figure 5.2

Représentation schématisée des trois instances de la seconde topique de Freud et de leurs relations avec le conscient, le préconscient et l'inconscient. Une partie limitée du *Moi* et du *Surmoi* arrive à la conscience, à la manière de la pointe d'un iceberg qui émerge de la mer (source : Godefroid, 2001).

Il est guidé par des *processus secondaires* * qui sont des opérations cognitives, comme la pensée, l'évaluation, la planification et la prise de décision afin de déterminer quels comportements sont bénéfiques. Même si le *Moi* est en contact avec la réalité, il n'est pas entièrement conscient. Il souffre de son statut d'esclave du *Ça*, lequel l'empêche d'être une entité indépendante. Freud utilisait d'ailleurs la métaphore du cheval et de son cavalier : « la force supérieure du cheval (le *Ça*) doit être contrôlée par le cavalier (le *Moi*) ». Comme l'assouvissement de certains désirs du *Ça* crée de l'anxiété pour le *Moi*, il va mettre en place des *mécanismes de défense* * (voir encadré 5.3) pour faire face à ses besoins et pour reprendre le contrôle sur le *Ça* (A. Freud, 1949). Ces mécanismes protègent l'individu en empêchant certains désirs de parvenir à la conscience, mais leur utilisation abusive conduit à la *névrose* * (Freud, 1973).

Encadré 5.3 Les mécanismes de défense

L'assouvissement et la prise de conscience de certains désirs du *Ça* créent une anxiété manifeste chez la personne qui va mettre en place des mécanismes de défense afin de canaliser les pulsions agressives et sexuelles et de reprendre le contrôle sur le *Ça*. Ces mécanismes protègent en quelque sorte l'individu de telle manière que les désirs ne parviennent pas à la conscience. Déjà abondamment décrits par Freud, c'est principalement sa fille Anna qui leur donna leurs heures de gloire dans un livre intitulé *Le Moi et ses mécanismes de défense* (A. Freud, 1962). Chacun d'entre nous utilise ces mécanismes de temps en temps pour faire face à des désirs peu avouables. C'est une manière naturelle de se protéger. Le cas de figure est tout différent lorsqu'une personne utilise abusivement l'un d'entre eux de manière spécifique. En effet, d'après Freud, l'utilisation abusive de ces mécanismes conduit aux névroses. Il faut donc dès à présent retenir que l'utilisation de mécanismes de défense n'est pas pathologique ; c'est uniquement lorsqu'ils sont utilisés de manière répétitive et impérieuse qu'ils envahissent la vie de la personne et qu'il s'agit là de troubles psychopathologiques. Ce point sera de nouveau abordé lorsque nous discuterons des besoins névrotiques de Horney.

Il existe de nombreux mécanismes de défense mis à la disposition du *Moi* pour canaliser les pulsions. Nous reprendrons ici les plus importants en donnant une définition assez brève. Le lecteur intéressé trouvera dans le livre d'Anna Freud une description plus fouillée. La *répression* est considérée comme le mécanisme le plus important et consiste à empêcher que des éléments ne surviennent à la conscience. On met littéralement de côté les informations qui dérangent profondément. La *projection* est un autre

mécanisme de défense qui nous permet d'attribuer aux autres nos propres désirs inacceptables, comme dans la jalousie. Dans ce cas, la personne jalouse projette ses désirs vers une autre personne. Autrement dit, si vous avez des doutes sur la fidélité de votre partenaire, c'est que vous-même avez des désirs pour une autre personne, lesquels sont inacceptables et que vous les projetez vers votre partenaire : vous lui attribuez vos propres désirs. Ce mécanisme de défense opère de façon pathologique dans la paranoïa. La *rationalisation* est un mécanisme de défense qui permet de justifier certains de nos actes (« je ne pouvais pas faire autrement »). Le *déni* est un mécanisme par lequel l'individu, tout en formulant un de ses désirs, continue à s'en défendre en niant qu'il lui appartient. La *formation réactionnaire* nous protège contre des pulsions non acceptables en les remplaçant par leurs contraires. Par exemple, un enfant peut, alors qu'il éprouve des sentiments d'hostilité envers son petit frère, exprimer au contraire des sentiments d'attention extrême. Le *déplacement* est un mécanisme de défense qui a pour but de diriger une pulsion vers un autre objet que celui vers lequel elle est dirigée. Par exemple, un employé qui est en colère face à son patron, exprimera son hostilité vers ses enfants plutôt que sur son patron. Enfin, la *sublimation* transforme nos pulsions en comportements socialement acceptables. Ici, ce n'est pas la personne visée qui est anxiogène, c'est la pulsion elle-même. Des pulsions sexuelles inacceptables peuvent être sublimées dans un travail intellectuel par exemple.

Bien que les mécanismes de défense soient discrédités depuis longtemps par de nombreux psychologues, certains y trouvent encore un intérêt clinique (Cramer, 2000).

La troisième instance de l'appareil psychique selon Freud est le *Surmoi*. C'est la dernière composante de la personnalité à se développer. Le *Surmoi* est une représentation interne des normes sociales et des comportements normaux. Il fonctionne selon des *principes moraux* basés sur les valeurs de la société, sur ce qui est bien ou mal. C'est un équivalent de notre *conscience* qui attire notre attention sur les choses que nous n'avons pas bien faites. Sa fonction principale est de contrôler les désirs du *Ça* en dirigeant l'énergie psychique dans une direction opposée à la satisfaction de ses désirs agressifs et sexuels. Le *Surmoi* peut devenir une force indépendante et dominante de la personnalité. Il peut travailler contre le *Ça* et le *Moi* en produisant des personnalités très conformistes. Il est aussi à l'origine de la perception des scrupules et de la culpabilité.

1.2 Les stades de développement

Selon Freud, il existe cinq *stades** dans le développement de la personnalité : le *stade oral**, le *stade anal**, le *stade phallique**, la *période de latence** et le *stade génital**, dont quatre qui sont en étroite relation avec des *zones érogènes**, c'est-à-dire des zones sensibles du corps à partir desquelles une satisfaction d'un instinct primaire peut être obtenue. Ces zones sont la bouche, l'anus, le pénis ou le clitoris et enfin le pénis ou le vagin. Freud soutient que le clitoris est un pénis miniature parce que ces deux structures sont des organes sexuels externes qui subissent des modifications pendant l'excitation sexuelle. Comme les stades de développement sont associés à la sexualité au sens large du terme — toute forme de plaisir associé à la stimulation des zones érogènes — on comprend pourquoi on parle de stades *psychosexuels* (Freud, 1962, 1969).

Freud pense que la personnalité de base s'élabore à cinq ans, ce qui veut dire que les éléments importants de la personnalité sont déjà présents en dernière maternelle. L'importance qu'ont ces stades dans la compréhension de la personnalité se manifeste dans le concept de *fixation**, qui signifie qu'un individu peut être resté *fixé* à un des stades parce que les satisfactions qui y sont liées n'ont pas été assouvies de manière adéquate. Ceci entraîne un investissement permanent de l'énergie sexuelle — la *libido* — dans ce stade.

Dans le stade *oral*, qui commence à la naissance, l'activité psychique de l'organisme se focalise sur la satisfaction des besoins de la bouche et du tractus digestif, incluant la langue et les lèvres. Tout le monde peut constater qu'un nourrisson met tout ce qu'il peut trouver en bouche. Indépendamment de leurs fonctions alimentaires, les comportements de suctions constituent à eux seuls une source de plaisir. Freud a délimité deux types de personnalités qui sont fixées à ce stade : les personnalités dites *orales-réceptives* et les personnalités *orales-agressives*. Très schématiquement, les premières seraient plutôt dépendantes des autres, optimistes et confiantes, les secondes plutôt sarcastiques et agressives.

Pendant le stade *anal*, qui se situe entre deux et quatre ans, la gratification sexuelle, selon Freud, prend place lors de la défécation qui est associée à la libération d'une tension et à une stimulation de l'anus. Une étape importante de ce stade est l'apprentissage de la propreté chez l'enfant, étape qui génère

entre ce dernier et ses parents des discussions et parfois des conflits. Pour l'enfant le dilemme peut se résumer par la phrase suivante : « dois-je faire ce dont j'ai envie, ou dois-je faire ce dont ils ont envie ? ». Pour les parents c'est plutôt : « quand est-ce que mon enfant sera propre ? ». La façon dont les deux parties règlent le problème varie fortement d'une famille à l'autre, certains parents sont rigides et autoritaires (« tu dois aller aux toilettes », ou « à trois ans il faut être propre ») et ils estiment que leur enfant a atteint l'âge pour être propre. D'autres parents sont plus souples et ils attendent le bon moment, qui peut être fort variable d'un enfant à l'autre, et ils laissent passer le message que « c'est quand tu veux ». Cette dernière attitude favoriserait l'estime de soi dans le futur, alors que l'autre attitude entraînerait une attitude de rébellion dans le futur face aux autorités.

La fixation au stade *anal* produit, selon Freud, la personnalité *anale-rétentive*, caractérisée par le report des satisfactions jusqu'au dernier moment. Les personnes qui sont fixées à ce stade sont souvent ordonnées, avares et soumises. Le cas célèbre décrit par Freud est l'*homme aux loups*, dans lequel il retrace l'histoire d'un adulte très intéressé par les cadeaux et l'argent, intérêts inhérents aux liens symboliques qu'ont cadeaux et argent avec les fèces (Freud, 1954). À l'inverse, il décrit la personnalité *anale-expulsive* qui caractérise des personnes qui réagissent violemment quand on leur interdit de faire certaines choses. Ils sont sadiques, agressifs et *salissent* souvent leurs pantalons.

Le stade suivant est le stade *phallique*. Il commence vers 4-5 ans. Dans cette période, la satisfaction sexuelle provient directement des organes sexuels, à savoir le pénis chez le garçon et le clitoris chez la fille. C'est une étape capitale dans le développement psychosexuel de la personnalité qui apparaît tardivement dans les écrits de Freud (vers 1923). Elle est particulièrement importante car (1) elle est la dernière étape du développement psychosexuel de l'enfant, (2) c'est à ce moment que vont prendre place le *complexe d'Édipe* * et l'*angoisse de castration* *, (3) elle forme la base de l'identification des enfants, (4) elle détermine la différenciation sexuelle entre les filles et les garçons et (5) elle détermine le développement du *Surmoi*.

À ce stade, les garçons constatent qu'ils ont un pénis et que les filles n'en ont pas. La constatation de la différence des sexes suscite, d'après Freud, une *envie du pénis* chez les filles, laquelle entraîne, du point de vue de la relation avec les parents, un ressentiment envers la mère qui n'a pas donné de pénis et le choix du père comme objet d'amour, en tant qu'il peut donner le pénis ou son équivalent symbolique, un enfant. À l'inverse, Freud pense qu'à cette époque les garçons sont attirés vers leurs mères et qu'ils considèrent leurs pères comme des rivaux. Freud a nommé ce phénomène le *complexe d'Édipe* et il l'a étayé avec le cas du *petit Hans*, un garçon de cinq ans qui avait une phobie des chevaux (Freud, 1954). Ce point fait évidemment référence au mythe grec d'Édipe-Roi immortalisé par Sophocle. Dans cette tragédie, le destin fait qu'Édipe tue son père et épouse sa mère. L'évolution de la fille n'est pas symétrique, selon Freud, car elle est également centrée sur l'organe phallique. On lui a donné le nom de *complexe d'Électre* *, du nom d'une figure grecque qui persuada son frère de tuer leur mère et son amant pour venger la mort de leur père.

Freud estime qu'à cette époque les garçons ressentent une *angoisse de castration*, qui signifie la crainte immense de perdre l'organe de plaisir qu'est le phallus. La raison de ressentir cette peur peut se résumer comme suit : « si mon père découvre que j'aime ma mère comme il l'aime, la façon de m'écarter c'est de me le couper ». Ils parviennent à estomper cette crainte en respectant le père et en lui reconnaissant le pouvoir. Ils s'identifient au père pour lui ressembler et obtenir les caractéristiques masculines nécessaires pour mieux plaire à leur mère (ils font comme papa). On comprend que le *Surmoi* se développe à ce moment et qu'il constitue d'ailleurs le point final du complexe d'Œdipe. Les filles, à l'inverse, désirent fortement un phallus car elles ressentent un profond sentiment d'infériorité de ne pas en avoir et souhaitent en obtenir un de manière compensatoire (« je dois trouver une façon d'avoir un phallus »). Elles accusent leur mère de ne pas leur en avoir donné un, ou, comme elles n'en ont pas elles-mêmes, de l'avoir peut-être coupé à leur naissance par jalousie. Parce que leur relation avec la mère est ambivalente et qu'elles attendent du père un dédommagement, le *Surmoi* se développe moins bien chez les filles.

C'est durant le stade phallique que se mettent en place les *mécanismes de défense* qui permettent progressivement d'enfouir les désirs qui lui sont associés dans l'inconscient. La mauvaise résolution de ce stade conduit l'individu à se comporter de manière inadaptée à l'âge adulte. L'homme qui reste fixé à ce stade deviendra un *Don Juan*, passant le plus clair de son temps à vivre dans la promiscuité sexuelle afin d'assouvir les désirs sexuels qu'on l'a empêché de réaliser en tant qu'enfant. À l'inverse, il peut ne pas avoir assez de caractéristiques masculines en raison d'une mauvaise identification au père, développer une orientation féminine et attirer d'autres hommes. Pour les femmes, une fixation à ce stade détermine dans la vie adulte une moins bonne estime de soi et une mauvaise adéquation à la réalité parce que le *Moi* ne peut pas freiner correctement les désirs du *Ça*.

La période de latence constitue le quatrième stade du développement psychosexuel. Elle est caractérisée par l'absence de la dominance de zones érogènes particulières et par le fait qu'aucun événement important ne se passe. C'est une période calme qui apparaît entre 6 et 12 ans où les enfants mettent de côté leur attirance pour leurs parents et se désintéressent de la sexualité. Leurs instincts libidineux sont transformés par le mécanisme de la *sublimation* en comportements culturellement acceptables. Par exemple, un adolescent fixé au stade *anal* peut inconsciemment se diriger vers la sculpture d'argile, ceci étant un substitut acceptable du désir de jouer avec les excréments.

Le stade *génital* est le cinquième et dernier stade du développement psychosexuel. Ce stade désigne la période où les pulsions sexuelles sont tournées vers des objets externes acceptables et où l'on commence à aimer d'autres personnes par *amour*. Il commence à la puberté. Chez la femme, la sensibilité du clitoris est perdue à l'avantage de celle du vagin, ceci étant supporté par le fait que, pour Freud, l'orgasme vaginal correspond à la norme mature de l'expérience sexuelle féminine (Freud, 1969).

1.3 Critique

La théorie psychanalytique de la personnalité de Freud s'est imposée largement durant le XX^e siècle, alors qu'à ses débuts, elle avait suscité nombre de controverses, notamment parce qu'elle attribuait une sexualité aux enfants et qu'elle prétendait que bon nombre de nos comportements étaient influencés par des désirs inconscients. La communauté scientifique actuelle regarde cette théorie de façon extrêmement critique et ce pour de nombreuses raisons. Le problème majeur est que la théorie est difficile à tester. En effet, la plupart des concepts sont flous et ambigus et ne sont pas décrits de manière opérationnelle (quelle est par exemple la définition opérationnelle de la *libido* ?). Une raison pour laquelle les concepts sont ambigus tient au fait que Freud usait volontiers d'expressions métaphoriques et qu'il avait tendance à les décrire de manière différente selon les époques de sa vie.

Une critique également exprimée à l'égard de la théorie psychanalytique est qu'elle est basée sur la méthode de l'étude de cas, dont chacun sait qu'elle comporte une grande subjectivité. Comme il intervenait comme thérapeute, Freud prenait une place importante dans l'interaction avec les patients. Par ailleurs, il sélectionnait précautionneusement ses clients, n'incluant que des personnes jeunes et intelligentes et ses différents livres ne font mention que d'une douzaine de patients. C'est une base de données maigre pour développer une théorie de la personnalité. Plus problématiques encore sont les sources historiques relatives à ces patients. De nombreuses études historiques fouillées accumulent les données accablantes et dénoncent ce qui apparaît de plus en plus comme une invention mensongère. À ce propos, dans un livre récent, Bénesteau (2002) montre ce qu'était Freud, un fabricant de génie, qui a réussi à infiltrer la culture du XX^e siècle de façon telle que tout le monde croit que la psychanalyse, c'est vrai. La psychanalyse est un vrai dogme où les concepts sont le plus souvent considérés comme des faits qu'on ne doit pas démontrer ; ceci étant vrai par exemple pour le complexe d'Édipe, considéré comme universel. On apprend aussi que le *petit Hans* était le fils d'un ami de Freud, que l'*homme au loup*, interrogé plus tard, niera avoir dit ce qui est écrit sur lui, que Freud ne respectait nullement le secret professionnel, menaçant certaines personnes qu'il avait analysées de dévoiler leurs plus intimes secrets afin de les tenir dans son camp et qu'il a écrit dans ses lettres, à plusieurs reprises, qu'il est persuadé qu'un trouble psychologique est dû à tel ou tel phénomène, mais qu'il n'a pas le temps de le vérifier (il dira qu'il est persuadé que l'hystérie de deux de ses frères est due aux fellations imposées par leur père, mais qu'il n'a pas le temps de vérifier si cela est vrai). Il dira aussi que l'on « peut avant toute recherche annoncer par anticipation le résultat tel qu'il est vraiment ». En parcourant le livre de Bénesteau, on apprend que Freud avait la fâcheuse habitude de généraliser à partir d'un cas, cas prétendu guéri, alors que ce n'était pas vrai ; il trompait le public sur ses traitements. En d'autres mots, sa théorie était une construction intellectuelle brillante qui ne relevait que de la spéculation pure.

Une dernière critique qui doit être évoquée concerne la position très *masculine* de cette théorie. Plusieurs auteurs féminins, comme Horney (voir le paragraphe 2.3), ont fortement condamné la position *sexiste* de Freud. Elles prétendent, notamment, qu'il n'y a pas de raison que la femme soit jalouse de

l'homme parce qu'elle ne possède pas de phallus et encore moins qu'elle soit frustrée toute sa vie pour cette raison et qu'elle essaye par tous les moyens d'en obtenir un de façon symbolique, comme c'est le cas lorsqu'elle a un enfant. Ces propositions sont en effet très subjectives et ne reposent sur aucune réalité : elles réduisent la femme à son rôle de mère. Peterson (1980) expose dans un article provoquant paru sous le titre « Why men have pockets in their pants : a feminist insight (or, If Freud had been a woman) » une version différente de celle de Freud. Elle estime qu'il avait entièrement raison, mais qu'il a juste commis une erreur de sexe. En fait, ce ne sont pas les femmes qui désirent avoir un phallus, mais bien les hommes qui souhaitent avoir un vagin, raison pour laquelle ils aiment tant avoir des poches sur leurs costumes, vestes, chemises et pantalons. Ils ont même des poches *intérieures*, véritables substituts symboliques de l'organe sexuel féminin.

L'idée que les expériences personnelles des théoriciens de la personnalité sont à l'origine de leurs théories s'illustre parfaitement par celle de Freud. Rappelez-vous que son père avait 40 ans lorsque celui-ci est né, qu'il était déjà grand-père et qu'il était autoritaire et strict. En fonction de ces données, il n'est pas étonnant que Freud ait eu à son égard des sentiments ambivalents d'amour et de haine. L'incertitude sur sa date de naissance (deux dates existent) a par ailleurs entravé leurs relations. Certains pensent qu'il s'agit là d'une erreur administrative, d'autres pensent que la date plus tardive a été donnée pour maquiller le fait que sa mère était enceinte avant le mariage. En revanche, sa mère était jeune et elle l'a toujours considéré comme son préféré : d'où le surnom de *Golden Sigi*. Il a d'ailleurs toujours veillé à le rester. En bref, les événements que Freud a vécus dans son enfance constituaient tous les ingrédients pour ce qu'il a appelé plus tard le complexe d'Édipe. Par ailleurs, ses écrits sur la pulsion de mort, qui signifie que les personnes ont un désir inconscient de mourir mais qu'elles le détournent dans des actions criminelles comme la guerre, sont contemporains de la fin de la Première Guerre mondiale dans laquelle deux de ses frères ont combattu.

Enfin, il faut situer cette théorie dans le contexte historique. C'est une théorie ancienne qui, d'après Freud, constitue le troisième traumatisme de l'humanité : la découverte de l'inconscient, les deux premiers étant la découverte que la terre n'est pas le centre de l'univers (Copernic) et que l'homme descend de l'animal (Darwin). À l'époque où vivait Freud, la société de l'époque considérait que l'homme était un être contrôlé, rationnel et parfait. En déclarant que l'homme était au contraire gouverné par des désirs inconscients basés sur la sexualité et l'agressivité, ses propos firent l'effet d'une bombe. Certains l'accusèrent d'être un pervers et qualifièrent sa théorie d'obscène. De plus, il présenta sa théorie sans preuve tangible et elle était peu compatible avec la pensée scientifique de l'époque. Tous ces facteurs ont jeté un doute sur sa théorie, mais au contraire de l'enterrer, ils ont contribué à son succès.

Il n'en reste pas moins que cette théorie a apporté des éléments nouveaux sur le fonctionnement de l'esprit, comme l'inconscient par exemple, qui reste une notion importante à l'heure actuelle, même si on ne le considère plus comme Freud le faisait (Paller, 2000 ; Power et Brewin, 1991 ; Zeman, 2001). Il faut donc resituer cette théorie, comme toutes les autres, dans son contexte historique et reconnaître son caractère subjectif et peu valide.

2 La perspective néo-analytique : Jung, Adler, Horney, Sullivan, Erikson et Fromm

Les différentes théories qui s'illustrent dans la perspective néo-analytique, rappelons-le, sont le fruit de plusieurs auteurs qui ont été fortement influencés par la théorie psychanalytique de Freud. Ils se sont toutefois écartés de cette dernière, certains parce qu'ils estimaient que l'importance de la sexualité était surestimée, d'autres parce qu'ils jugeaient que la prépondérance accordée aux mécanismes inconscients était trop grande. Ils ont aussi donné une plus grande place au *Moi* et à l'influence de la culture.

2.1 La théorie de Jung

Jung, même s'il parle d'inconscient, de *psychisme** et de *Moi*, se distingue à de nombreuses reprises des conceptions de Freud (Jung, 1968 ; 1986 ; 1988). Il rejette notamment la théorie de la sexualité, il donne une interprétation différente des rêves — basée notamment sur des interprétations symboliques universelles (Jung, 2000) — et il envisage sous un autre angle les relations entre les parents et leurs enfants. Par ailleurs, il est fortement influencé par la *parapsychologie* et donne un crédit aux expériences extrasensorielles. Il estime que les esprits peuvent entrer en contact les uns avec les autres, ceci lui ayant valu le qualificatif de *mystique*. En conséquence, il a perdu de la crédibilité aux yeux de ses collègues, mais a gagné beaucoup d'adeptes dans le public. Il adopte une vision optimiste de l'homme, lequel pourrait être mieux qu'il n'est. Pour lui, une tâche primordiale de la vie d'un homme c'est de développer son *Moi*. Il considère aussi que l'homme est composé de plusieurs facettes et qu'il doit accepter leur présence, aussi bien les bonnes que les mauvaises. Il considère aussi que nous possédons toujours les deux versants d'une facette et que nous devons apprendre à les faire communiquer.

Un point important de la théorie de Jung, c'est que l'inconscient est divisé en deux entités différentes : l'*inconscient personnel** et l'*inconscient collectif**. Le premier correspond aux éléments qui ont été un jour dans la conscience, mais qui sont maintenant inaccessibles parce qu'ils sont soit oubliés soit réprimés. C'est un ensemble de traces mnésiques et de sentiments qui sont propres aux individus. Cette notion ressemble à l'inconscient de Freud. Le second correspond aux expériences ancestrales et serait commun à tous les individus. Il est composé d'éléments appelés *archétypes** qui représentent des expériences universelles qui nous prédisposent à réagir d'une certaine manière dans des contextes divers. Le contenu de l'inconscient collectif n'a jamais été conscient et n'a jamais été acquis individuellement, sa présence est due à une transmission génétique. L'esprit d'un nouveau-né n'est pas une *table rase*, mais au contraire est constitué par l'expérience passée des hommes qui va lui fournir des bases pour développer ses comportements. Par exemple, l'archétype *mater-nel* est constitué par des expériences anciennes communes à tous les individus, comme la chaleur, l'amour, la protection et la consolation. L'archétype

anima correspond à la représentation qu'a l'homme de la femme et est constitué par les expériences ancestrales des hommes dans les relations qu'ils ont eues avec les femmes. À l'inverse, *animus* désigne la représentation qu'ont les femmes de l'homme. Un autre archétype important et qui constitue la partie sombre de l'individu est l'*ombre*, c'est-à-dire les infériorités de l'homme qui sont par nature émotionnelles et qu'il n'accepte pas facilement de montrer.

Cette notion d'archétype a été influencée par son intérêt pour l'archéologie, l'histoire, la religion et l'alchimie, mais surtout par les différentes observations qu'il fit lors de ses nombreux voyages, lesquelles l'amènèrent à conclure que les différentes civilisations tentent d'exprimer leurs expériences de vie d'une manière étonnamment semblable. Les archétypes n'ont pas de forme, ce sont des dispositions à se comporter d'une manière précise, manière qui est le fruit de l'expérience passée. Ils n'apparaissent pas sous leur forme propre mais seulement sous forme de représentations qui surgissent rapidement à la conscience. Des sensations de *déjà vu* constituent une forme de représentation des archétypes et correspondent au fait que d'autres avant nous ont vu la même chose.

Le *Moi* constitue la dernière partie de la personnalité décrite par Jung. Il représente tout ce dont l'individu est conscient et ce qu'il pense, il est au centre de la conscience. Il n'est pas au service des désirs de l'inconscient, il est seulement en communication avec l'inconscient collectif. Le développement du *Moi* permet d'harmoniser les éléments inconscients avec les éléments conscients. Si son développement est faible, l'équilibre entre les éléments inconscients et conscients est rompu, laissant la porte ouverte aux troubles psychologiques.

Encadré 5.4

Carl Gustav Jung (1875-1961)

Carl Gustav Jung naquit en 1875 à Kesswil en Suisse. Très jeune, il connut des visions et s'intéressa aux différents mystères qui se produisirent autour de lui. Il était très solitaire. Après ses études de médecine à l'université de Bâle, il prit connaissance des travaux de Freud et commença à le défendre. Quand ses études sur les *associations de mots* furent publiées en 1905, il envoya une copie à Freud. Ce fut le début de leur longue correspondance (au total ils auraient échangé 350 lettres sur six ans). Freud en fit tout de suite un disciple et le considéra comme son successeur. Il prouva ainsi au monde scientifique que la psychanalyse n'était pas un mouvement juif.

Lors de leur correspondance, Freud lui fit promettre qu'il ne devait jamais abandonner la théorie de la sexualité et qu'au con-

traire il fallait la considérer comme un dogme. C'est lorsque Jung décida de critiquer cette conception, qu'en 1913, leur relation prit fin. Il connut à ce moment ce qu'il est courant d'appeler sa *mid-life crisis*.

Il fut alors en proie à de nombreux sentiments négatifs et se construisit des visions apocalyptiques de la vie, comme si une catastrophe imminente était sur le point d'arriver. Un an après, la Première Guerre mondiale éclata. Cette prémonition le bouleversa profondément et s'en suivit une *bataille contre les fondations de la psychose*. Il fut alors soumis à de nombreuses visions et autres *fantaisies*, la plupart contenant des symboles de la mythologie ou des références bibliques. C'est le point de départ de sa notion d'inconscient collectif. Jung mourut en 1961 à l'âge de 86 ans.

2.1.1 Les types de personnalité et les fonctions psychologiques

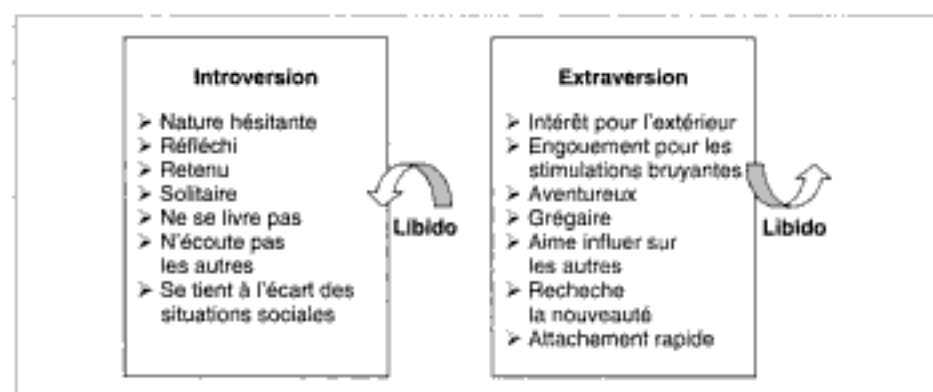
Après vingt ans d'observation de nombreux individus faisant partie de différentes classes sociales et de différentes cultures, Jung estima qu'ils pouvaient être divisés en deux grandes catégories d'après deux attitudes générales fondamentalement distinctes : l'extraversion et l'introversion (Jung, 1933). Il définit une attitude par « une prédisposition du psychisme à agir ou à réagir d'une certaine manière face aux événements externes ». Il est intéressant de constater que, comme pour les archétypes, les attitudes du Moi sont considérées comme des dispositions à se comporter d'une certaine manière. À ce titre, ceci rejoint la perspective des dispositions, laquelle sera décrite dans le paragraphe 6 de ce chapitre. Même si les notions d'extraversion et d'introversion sont abordées largement plus loin, il convient de définir brièvement ce que Jung en pensait car certains prétendent que c'est là peut-être sa plus grande contribution à la psychologie de la personnalité.

Tout d'abord, précisons que Jung estimait que le psychisme fonctionnait grâce à l'énergie qu'est la *libido*. Il définissait les notions d'extraversion et d'introversion en fonction principalement de la direction que prenait cette énergie (figure 5.3). L'extraversion est le fait de diriger sa *libido* vers l'extérieur, ce qui implique des centres d'intérêt qui ne sont pas tournés vers soi-même, mais bien vers autrui. Les caractéristiques principales de l'extraverti sont : un intérêt pour des objets externes, un désir d'influer sur et d'être influencé par les événements externes, une attention constante tournée vers l'extérieur, un engouement pour les stimulations bruyantes, un goût pour les situations inconnues, un attachement rapide et un intérêt pour les autres personnes. Dans ce cas, l'objet externe agit comme un aimant, il attire et détermine le sujet dans une large mesure. Vous verrez que la description de l'extraversion donnée plus loin par Eysenck est assez semblable à celle de Jung. Les hypothèses quant à l'origine de l'extraversion divergent évidemment entre les deux auteurs.

L'introversion concerne les personnes qui portent leur *libido* vers eux-mêmes, ce qui implique qu'ils n'ont pas de centre d'intérêt tourné vers les autres. Jung, qui se considérait lui-même comme un grand introverti, pensait que ce type de personnalité présentait des difficultés dans les relations sociales. Les caractéristiques principales de l'introverti sont : se tenir à l'écart des situations sociales, une nature hésitante, réfléchie, retenue, ne pas se confier,

Figure 5.3

Jung est le pionnier de la classification introversion-extraversion. Pour lui, ces deux types sont caractérisés par certains traits et la direction que prend la *libido* est opposée : tournée vers le sujet dans le cas de l'introversion, elle est dirigée vers l'extérieur chez l'extraverti.



toujours sur la défensive, méfiant, préfère faire les choses tout seul, considère que la meilleure compagnie c'est la sienne et n'écoute pas les autres. Dans ce cas, le sujet est et reste, le centre de tous les intérêts. Toute l'énergie vitale semble rechercher le sujet, empêchant continuellement l'objet d'acquiescer un intérêt quelconque. Encore une fois, la description faite ici de l'introversion est assez semblable à celles données par d'autres auteurs plus récents.

Parallèlement aux deux attitudes du Moi, Jung définissait quatre fonctions psychologiques : la *pensée*, les *impressions*, les *sensations* et les *intuitions*. Les deux premières sont dites rationnelles parce qu'elles nécessitent un jugement et les deux dernières sont dites irrationnelles parce qu'elles ne sont pas basées sur le raisonnement. La pensée détermine ce qui est présent et elle en donne un sens, une interprétation. Elle permet de relier différentes expériences ensemble pour former des concepts et pour agir de façon rationnelle. C'est elle qui donne de l'ordre aux expériences et qui détermine comment nous considérons l'environnement et les expériences qui y sont faites. Les impressions évaluent comment les expériences nous touchent. Elles diffèrent de la pensée en ce sens que ce sont des jugements entièrement subjectifs. Les sensations déterminent que quelque chose est présent et ne sont pas différentes des perceptions sensorielles, comme la vision, l'audition et le toucher. Cette fonction est principalement développée chez l'enfant et implique qu'on se limite au fait. Les intuitions nous poussent à croire que certaines choses vont se dérouler comme prévu, ou encore que nous comprenons quelque chose sans pouvoir l'expliquer. Elles sont influencées par des mécanismes inconscients.

Ces quatre fonctions déterminent quatre types de personnalité. Le type *pensée* est rationnel et se concentre sur des éléments solides, prouvés. Il n'agit que s'il obtient des données objectives sur les choses. Le type *impression* s'attache aux relations entre les personnes. Il tient à rassembler des personnes et les résultats des actions sont moins intéressants. Le type *intuitif* considère les choses de manière globale et déteste les actions rapides. Enfin, le type *sensation* est pragmatique, il recherche rapidement une solution aux problèmes. Chaque type, considéré de son propre point de vue, est dans le bon, même s'il considère la réalité d'une certaine manière. Des conflits interpersonnels peuvent être liés aux différences de types. D'après Jung, le type *pensée* est opposé au type *impression*, alors que le type *intuition* est opposé au type *sensation* et vice versa (figure 5.4).

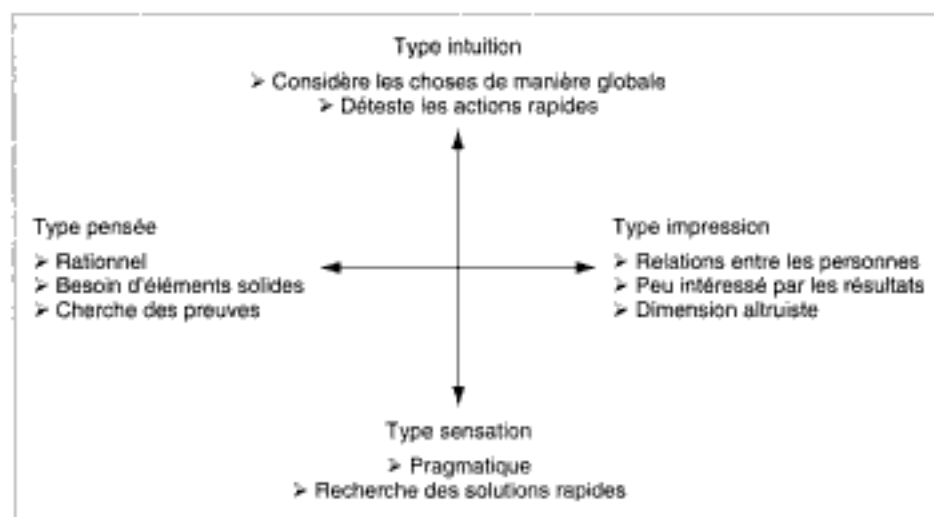
Ces fonctions psychologiques se combinent avec les deux attitudes du *Moi* pour donner naissance à huit types de personnalité. La typologie de Jung a donné naissance à un instrument d'autoévaluation du nom de *Myers Briggs Type Indicator* (MBTI) (Myers et McCaulley, 1985).

2.1.2 Le développement de la personnalité

Selon Jung, la façon dont la personnalité se développe correspond au mécanisme d'*individualisation* *. C'est un processus par lequel une personne devient un individu psychologique, c'est-à-dire, une unité indivisible, entière et unique. C'est la réalisation du *Moi* qui en est responsable par le biais d'un équilibre entre les pôles opposés qui forment l'individu, comme l'inconscient et le conscient, ou encore *anima* et *animus*. Le processus par lequel l'individu arrive à équilibrer les extrêmes porte le nom de fonction *transcendantale* *.

Figure 5.4

Les quatre types de personnalité de Jung avec leurs caractéristiques propres. Le type pensée est opposé au type impression, alors que le type intuition est opposé au type sensation.



La reconnaissance des éléments inconscients conduit à synthétiser les archétypes dans la conscience.

Jung définissait quatre stades de développement : l'*enfance*, la *jeunesse*, le *middle age* et enfin le stade dit du *old age* (tableau 5.1). L'enfance, de la naissance à l'adolescence, est une période où l'on rencontre en principe peu de problèmes majeurs et où l'on est dépendant de l'atmosphère donnée par la famille. On fonctionne de manière instinctive et le *Moi* se développe progressivement. L'enfant n'a pas d'identité propre à la naissance, il est dépendant de ses parents et son inconscient n'est pas individuel mais uniquement collectif. La jeunesse, qui s'étend de l'adolescence au début de l'âge adulte, débute avec la puberté, moment où d'importantes modifications physiologiques apparaissent en même temps qu'une révolution psychique. On se rend compte qu'on doit abandonner les illusions et les fantaisies de l'enfance. Le *middle age* (vers 40 ans) correspond à un stade où l'individu se tourne plus volontiers vers des forces internes et spirituelles en abandonnant des points de vue plus matérialistes qu'il avait avant. La contemplation devient plus importante que l'action. C'est une phase spirituelle dans laquelle on pense au sens de la vie. Le stade

Tableau 5.1

Les quatre stades de développement de Jung.

Stades	Caractéristiques principales	Fonctionnement psychique
Enfance : naissance jusqu'à l'adolescence	Dépendant de la famille Pas d'identité propre Fonctionnement automatique Pas d'inconscient individuel	Développement progressif du Moi
Jeunesse : adolescence jusqu'au début de l'âge adulte	Abandon des illusions Monde plus concret	Révolution psychique
Middle age : 40 ans	Vision moins matérialiste Pense au sens de la vie On se préoccupe moins de soi	Contemplation
Old age : dernières années de la vie	Ressemble à l'enfance	La vie ne se termine pas

old age correspond aux dernières années de la vie. Il ressemble à celui de l'enfance. Jung pense qu'il existe une forme de vie après la mort. Pour lui, la vie psychique ne se termine pas quand le corps meurt parce qu'elle doit continuer une quête sans fin de la réalisation de soi.

2.1.3 Critique

Jung a été le pionnier de la classification introversion-extraversion qui sera reprise dans de nombreuses théories ultérieures. Cet apport est évidemment très important car il scelle deux notions capitales de la psychologie de la personnalité. En se détachant de Freud, il a autorisé à concevoir autrement la personnalité selon une perspective néo-analytique. Toutefois, il resta longtemps dans l'ombre de son maître, ce qui empêcha sa théorie de se diffuser aussi bien qu'elle aurait pu le faire dans d'autres conditions.

Avec ses patients, il se comporta différemment aussi. Il estimait qu'ils étaient le moteur de la *psychothérapie* * et qu'ils y jouaient un rôle actif. Il encourageait souvent l'autoanalyse et il serait à la base des groupes d'entraide comme ceux bien connus des *alcooliques anonymes*. Il était nettement plus proche de ses patients que Freud ne l'était. Il s'occupait aussi bien de patients névrosés que de patients plus difficiles quelque soit leur âge. L'interprétation des rêves qu'il faisait était également différente, puisqu'il pensait que leurs contenus n'étaient aucunement liés à des considérations journalières, mais bien en relation avec le sens de la vie et des symboles universels. Il existe un lexique universel qui permet de décoder les rêves.

La théorie de Jung est toutefois sujette à de nombreuses critiques. Comme pour la théorie de Freud, certains des concepts introduits ne sont pas bien définis et ne peuvent pas être testés de manière scientifique. Par exemple, comment peut-on avoir accès à un archétype et comment peut-on le mesurer. Il n'existe pas de définition opérationnelle des différents archétypes principalement parce que ce sont des notions peu palpables. À côté de ce problème central, certains concepts sont flous. Par exemple, le concept d'inconscient collectif est parfois exposé de manière ambiguë. Il n'est pas clair qu'il ne comporte rien à la naissance hormis les archétypes.

2.2 La théorie d'Adler

Adler ne considère pas l'individu comme étant constitué de *Ça*, de *Moi* et de complexes (Adler, 1927 ; 1990 ; 2002). Il rejette vivement l'importance de la sexualité sur la personnalité et n'adhère pas à l'universalité du complexe d'Édipe. Ceci lui a valu de vives reproches de Freud, à tel point qu'il lui demanda de ne plus faire partie de la société de psychanalyse et qu'il dut démissionner de ses fonctions de rédacteur d'une revue psychanalytique. Il considère au contraire l'individu comme une personne entière dont la vie passe de l'immaturité à la maturité. Il pense aussi que les individus décident eux-mêmes quelle direction leur vie va prendre et, quelle que soit cette direction, ils essayent d'atteindre la perfection dans ce qu'ils se sont fixé. Il existe donc une force qui meut l'individu vers un but qu'il s'est fixé et il n'est en aucune façon influencé par des instincts ou des pulsions comme le suggérait Freud (figure 5.5).

Figure 5.5

Dans la théorie d'Adler, l'individu part d'un état d'immaturité vers un état de maturité, d'un état d'indifférenciation vers un état de réalisation. Il répond à des frustrations en se réalisant : bref, il évolue et cela en grande partie en raison d'un sentiment d'infériorité qui le pousse vers le meilleur.



Dans la première version de sa théorie, il postulait l'existence de sentiments d'infériorité qui apparaissent tôt dans la vie d'un individu et qui nécessitent des compensations pour le reste de sa vie. Ce concept est central et s'exprime par le terme de *complexe d'infériorité* *. Ce dernier est universel, l'homme est par définition inférieur. Il a illustré cette position par trois exemples qui entraînent un sentiment d'infériorité et par conséquent des intérêts sociaux déficients : les enfants négligés, les enfants ayant un handicap et les enfants surprotégés par un des parents. Par la suite, il considérait que les individus ont envie d'être supérieurs et performants pour compenser des frustrations infantiles. C'est le *complexe de supériorité* *, qui consiste en une forme exagérée de supériorité pour compenser des faiblesses personnelles.

Encadré 5.5

Alfred Adler (1870-1937)

Alfred Adler naquit à Vienne en 1870 dans une famille juive de la classe moyenne. Il ne grandit pas dans un environnement juif, si bien qu'il se convertit au protestantisme dans sa jeunesse. Il était le second de six enfants et il resta toujours dans l'ombre de son frère aîné qui réussissait brillamment ce qu'il entreprenait. Il considéra son enfance comme malheureuse. Il souffrit de rachitisme, ce qui l'empêcha de se déplacer normalement et il faillit mourir d'une pneumonie à l'âge de 5 ans. Il fut dans sa jeunesse beaucoup plus près de son père que de sa mère, ceci expliquant en partie pourquoi il critiqua le complexe d'Œdipe.

À ce sujet, il ne put concevoir qu'un garçon proche de son père et distant de sa mère comme il le fut puisse accepter l'idée que les garçons souhaitent voir leur père disparaître afin de se rapprocher de leur mère.

Durant ses études de médecine, Adler ne se distingua pas. Il n'obtint pas une relation élève-professeur comme l'ont eue Freud et Jung. Il se pencha sur les idées révolutionnaires marxistes et rencontra sa future épouse, Raissa. Il commença à pratiquer la médecine comme généraliste. Parmi ses patients, il eut quelques personnes qui exerçaient le métier d'équilibriste. Il fut frappé par

le fait que ces patients, qui pouvaient réaliser des prouesses avec leurs corps, avaient été victimes dans leur enfance d'accidents ou d'un handicap physique. Se remémorant sa propre enfance difficile, il pensa qu'un handicap précoce pouvait, par compensation, conduire à un épanouissement à l'âge adulte.

Adler avait une conscience sociale bien développée. Il servit dans l'armée en tant que médecin pendant la première guerre mondiale. Il fut alors confronté à la douleur que ressentaient les soldats et le désespoir des enfants. C'est à cette époque qu'il forgea un concept clé de sa théorie, l'*intérêt social*. Comme il fut également un homme politique, il eut de grandes facilités pour mettre sur pied une clinique privée. Entre 1921 et 1934, cette clinique prospéra considérablement. En 1934, il partit avec sa femme aux États-Unis pour fuir l'invasion nazie. Il passa alors beaucoup de temps à faire des conférences pour les parents et les enseignants et à conseiller des cliniques pour enfants.

C'était un homme ouvert, démocratique, aimable, accueillant. Il eut quatre enfants dont deux qui sont devenus psychiatres. Il est décédé en 1937 à l'âge de 67 ans lors d'une conférence qu'il donnait en Écosse.

On peut résumer la pensée d'Adler par ces cinq points : 1) tous les comportements ont une signification sociale, 2) tous les comportements ont un but, 3) la personne est un tout, 4) les comportements sont émis pour dépasser des sentiments d'infériorité et atteindre des sentiments de supériorité et 5) les comportements sont le résultat de nos perceptions subjectives. En d'autres termes, l'individu est social, réfléchi, il sait ce qu'il veut et il répond par ses comportements aux frustrations infantiles pour acquérir un niveau supérieur.

2.2.1 Le développement de la personnalité

Adler estime que les différences individuelles sont dues, non pas à ce qui est présent à la naissance (hérédité), mais bien à ce que nous allons faire avec notre équipement génétique. Les différences entre les individus sont avant tout psychosociales. Un des facteurs de la plus haute importance est le *sentiment social*, c'est-à-dire le fait de se sentir concerné par les autres et le besoin de coopérer avec les autres. Le point cardinal de sa position est que l'homme doit accomplir trois tâches dans la vie : s'insérer dans la société, consacrer du temps à un travail et développer des relations amoureuses (figure 5.6). C'est au travers de ces trois tâches inévitables que l'enfant va développer ses *intérêts sociaux*. **Premièrement**, la personne doit s'intégrer dans la société et développer des relations sociales durables. **Deuxièmement**, elle doit montrer un intérêt au travail. Le côté social apparaît ici parce que le travail constitue d'une certaine manière une activité qui va profiter aux autres. **Troisièmement**, elle doit pouvoir, via l'amour et le choix d'un partenaire, s'intéresser à une personne plutôt qu'à soi. Le côté social apparaît ici parce qu'un couple nécessite la coopération de deux personnes et qu'il assure la continuité de l'espèce. Une échelle, la *Social Interest Scale* (SIS) développée en 1980 reprend les conceptions d'Adler sur ce point (Crandall, 1980).

Selon Adler, les attitudes qu'a un individu envers la société, le travail et l'amour sont résumées dans son *style de vie*, c'est-à-dire la direction que prennent ses comportements pour atteindre les buts et les idées qui se sont

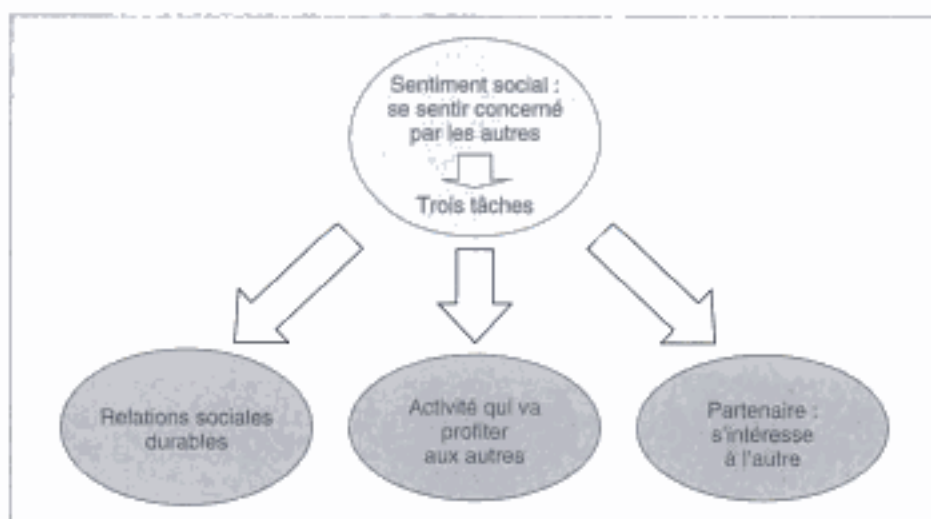


Figure 5.6

Un point important dans la théorie d'Adler, c'est le développement de trois tâches sociales : la société, le travail et l'amour.

Tableau 5.2

Les hypothèses d'Adler sur l'ordre des naissances (d'après Adler, 1964).

Ordre des naissances	Hypothèses
Enfant unique	Centre de l'attention, dominant, souvent corrompu en raison de la timidité et de l'anxiété des parents
Premier-né	Détrôné de sa position centrale, a des affects négatifs envers le second et désire le dominer, mais manifeste de la chaleur pour les autres
Second-né	Désire dépasser les autres, compétition avec le premier-né
Dernier-né	Le plus choyé (plus petit et plus faible), n'est pas malheureux et est capable de se montrer différent des autres, mais est souvent un enfant à problèmes

développés durant l'enfance. Cela ne se fait pas passivement, si bien que l'individu est le sculpteur de sa personnalité. D'après cette conception, les éléments qui prennent place durant l'enfance et plus particulièrement entre trois et cinq ans, auront une grande influence sur les processus qui détermineront le *style de vie*.

La première influence familiale sur le développement de la personnalité est la mère. Le contact qu'elle a avec son enfant va déterminer la plus grande partie des intérêts sociaux de l'individu. En second lieu, vient le contact avec le père et enfin, en troisième lieu vient l'ordre de naissance. Adler estimait que ce facteur contribuait aux différences de personnalité. On retrouve ses hypothèses dans le tableau 5.2. Toutefois, les études ultérieures n'ont pas trouvé de grande différence d'aptitude en fonction de l'ordre de naissance et quand il y en avait, c'était uniquement entre le premier et le dernier des enfants.

Adler a défini quatre types de personnalité dans lesquels la dimension sociale est importante. Le premier type est celui des individus assertifs, agressifs, actifs et manifestant peu d'intérêts sociaux, le deuxième celui des individus qui se satisfont eux-mêmes et qui ont tendance à prendre sans nécessairement rendre, le troisième celui des individus qui sont peu actifs et qui ont peu de contacts sociaux et le dernier celui des individus sociables et actifs.

2.2.2 Critique

Adler a eu une influence sur d'autres auteurs. Sa contribution majeure est d'accorder à la dimension sociale une place importante. Il insiste aussi sur le fait que l'individu a le droit de choisir ce qui est bon pour lui et qu'il tend à atteindre un état supérieur. Il rejoint d'une certaine manière la position défendue par les auteurs de la perspective humaniste qui sera abordée dans le paragraphe 3. Cette notion, bien que très intéressante et très séduisante, doit toutefois être nuancée car la liberté que nous avons sur nos comportements est dépendante de certaines contraintes qu'il est difficile d'écarter. Il faut signaler aussi que le fait qu'il considère que l'ordre de naissance influe fortement sur notre personnalité n'a pas été démontré.

Sa théorie qui prétend que les individus tentent de compenser leur faiblesse et leur infériorité par un besoin de supériorité est fortement influencée par sa propre vie. On ne peut pas pour autant dire, comme Freud l'avait fait pour le complexe d'Édipe, que ce principe est universel. Les personnes ont aussi le droit de se contenter de leurs situations sans pour autant avoir envie de se

dépasser pour soit-disant compenser des faiblesses. Il est clair que ce mécanisme opère chez certains et qu'il donne du courage pour arriver à quelque chose, mais pas de manière universelle.

2.3 La théorie de Horney

Horney s'est très vite distanciée des idées de Freud. Elle ne considère pas que la personnalité est déterminée exclusivement par des pulsions inconscientes, ni que la *libido* constitue la source énergétique des pulsions (Horney, 1945 ; 1950). Elle dira en effet que « le concept de libido n'est pas prouvé », que « les stades psychosexuels ne sont pas présents chez toutes les personnes » et que « le complexe d'Œdipe n'est pas universel ». Elle a fortement critiqué l'idée que Freud avait des femmes et plus particulièrement le fait qu'il déclarait que les femmes présentaient une *envie du phallus*, qu'elles en souffraient toute leur vie et qu'elles étaient profondément *masochistes* et *frigides* (Horney, 1967). Cette position est inacceptable et témoigne d'une position machiste qui ne se fonde que sur certains cas. Horney reconnaît que chez certaines femmes névrosées ce désir existe, mais qu'elles ne sont vraiment pas représentatives des femmes en général. Elle dira aussi qu'une théorie psychologique de la personnalité écrite par un homme ne peut pas nécessairement s'appliquer à la femme.

Encadré 5.6

Karen Horney (1885-1952)

Karen Danielsen, de son nom de jeune fille, naquit en 1885 à Eilbek en Allemagne. Son père était un capitaine norvégien qui travaillait pour une firme établie à Hambourg et sa mère était issue d'une famille hollando-germanique renommée. Celle-ci avait 18 ans de moins que son mari qui avait par ailleurs déjà quatre enfants d'un premier mariage. Karen est son deuxième enfant. Elle ressentit toujours des sentiments partagés pour son père : c'était quelqu'un de froid, qui avait une croyance religieuse importante et qui essayait de contrôler sa vie.

Horney eut très tôt un intérêt pour les études. Dès l'âge de quatorze ans elle décida d'entreprendre des études de médecine. Son père s'y opposa fermement. Quand elle eut l'âge pour entrer à l'université, sa mère l'aidera beaucoup et son père, souvent parti en mer, dû bien s'incliner. Ce fut une première. En effet, elle fut à vingt ans plongée dans un milieu réservé jusqu'alors aux hommes. C'est à Fribourg qu'elle fit ses études et qu'elle rencontra son mari. Ils eurent leur premier enfant alors qu'elle était encore étudiante, devant ainsi concilier vie étudiante et vie familiale sans trop compter sur son mari, lequel occupait une place importante

dans une firme d'investissement. Elle obtint son diplôme de médecine en 1915.

Pendant ses études, elle connut une période de mélancolie et s'intéressa aux travaux de Freud. Elle entreprit une analyse chez Karl Abraham. Elle fut très active par la suite dans l'institut psychanalytique de Berlin de 1918 à 1932. Elle fut aussi influencée par la théorie d'Adler sur l'infériorité et le besoin d'acquérir un niveau supérieur.

Elle émigra aux États-Unis en 1932 pour fuir la montée du nazisme, mais aussi pour s'éloigner de son ex-mari duquel elle était séparée depuis six ans. Elle intégra rapidement l'institut de psychanalyse. Toutefois, puisqu'elle critiquait de plus en plus la théorie de Freud, elle quitta cette organisation pour créer l'*Association pour le progrès de la psychanalyse*. Elle créa aussi un organe de formation, l'*Institut américain de psychanalyse* ainsi que le journal *American Journal of Psychoanalysis*. Elle est décédée en 1952 d'un cancer à l'âge de 67 ans.

À l'instar de Freud, elle basera sa théorie sur le rôle que jouent les expériences anxieuses de l'enfant sur l'ajustement de la personnalité adulte. Elle emploiera aussi le terme de névrose pour désigner les troubles de la personnalité. La notion d'anxiété est capitale dans sa théorie, mais, comme la plupart des néo-analystes, elle accorde aux mécanismes sociaux une place considérable pour le développement de la personnalité. En effet, elle fut frappée par les différences culturelles quand elle arriva aux États-Unis en 1932. Sa théorie s'est élaborée à partir de nombreuses observations de relations précoces entre les parents et leurs enfants et sur des études de cas.

2.3.1 Les besoins névrotiques

D'après Horney, le développement normal de la personnalité s'accomplit uniquement si les facteurs présents dans l'environnement social de l'enfant lui permettent d'acquérir une confiance en lui-même et dans les autres. Cela survient habituellement quand les parents donnent à leurs enfants de la chaleur, de l'affection, de la tendresse et du respect et quand ils portent de l'intérêt à leur égard. Lorsque ces conditions ne sont pas remplies, au lieu de développer une confiance en lui et dans les autres, l'enfant va développer une *anxiété de base* définie comme « la perception constante d'être seul et désespéré dans un monde hostile ». De nombreux éléments familiaux contribuent à cette sensation d'insécurité fondamentale, comme de l'indifférence, de la surprotection, le fait de ne pas tenir ses promesses, une ambiance familiale hostile, le fait d'avoir peu de contacts avec d'autres enfants et le manque de respect envers les besoins des enfants. Dans ces cas, l'enfant développera des techniques pour faire face à cette situation, comme des demandes excessives, irréalistes et insatiables. Celles-ci ne sont pas motivées par des pulsions mais bien par un désir de sécurité sociale. Ces techniques sont appelées *besoins névrotiques*. Elle en identifiera dix. Ils sont considérés comme névrotiques (1) quand une personne y adhère plus fortement que d'autres personnes dans la même culture et (2) quand il existe un décalage entre les potentialités de la personne et son épanouissement personnel. Les individus névrosés manquent de flexibilité dans la plupart des situations. Le tableau 5.3 montre ces différents besoins névrotiques. La notion d'intensité est ici fondamentale pour décider si oui ou non une personne présente un besoin névrotique. C'est le clinicien qui décidera sur base d'un entretien structuré ou non si le besoin doit être considéré ou non comme pathologique ou névrotique.

Horney a décrit trois tendances qu'affichent les individus envers eux-mêmes et les autres pour réduire leur anxiété. Ce sont trois manières de vivre, de penser, de se conduire et donc trois types de personnalité (figure 5.7). Il faut toutefois constater que ces tendances correspondent à des manifestations pathologiques et que des variations d'intensité peuvent bien entendu s'observer d'une personne à l'autre. Le premier correspond au type *compliant* dont les principales caractéristiques sont la dépendance, le désespoir, la non assertivité et le besoin d'être protégé. Ce sont des personnes qui cherchent le contact avec les autres tout en reconnaissant leur propre détresse. Ils ont besoin de l'affection des autres. Cette tendance est associée aux trois premiers besoins névrotiques du tableau 5.3. Le deuxième est le type *agressif* ou *hostile* et correspond aux besoins névrotiques quatre à sept du tableau 5.3. Ils

Besoins excessifs	Comportements habituels
1. Affection et approbation	Plaire aux autres Correspondre aux attentes des autres
2. Avoir un partenaire	Chercher à être entouré par un autre dans une relation amoureuse Peur d'être seul
3. Rester dans l'ombre	Se contenter de peu Être modeste
4. Puissance	Rechercher la domination et le contrôle des autres Ne pas montrer ses faiblesses
5. Exploiter les autres	Utiliser les autres Ne jamais être stupide
6. Reconnaissance sociale et prestige	Rechercher la reconnaissance des autres Ne jamais être humilié
7. Épanouissement personnel	Rechercher le meilleur Ambitions Ne jamais perdre
8. Admiration personnelle	Pas de recherche de reconnaissance sociale Narcissique, s'admirer soi-même
9. Suffisance et indépendance	N'attendre rien des autres Maintenir une distance, ne jamais être trop proche des autres
10. Perfection et insatiabilité	Se croire supérieur Ne jamais se faire critiquer

Tableau 5.3

Les dix besoins névrotiques décrits par Horney et des exemples de comportements habituels liés à ces besoins (d'après Horney, 1950).

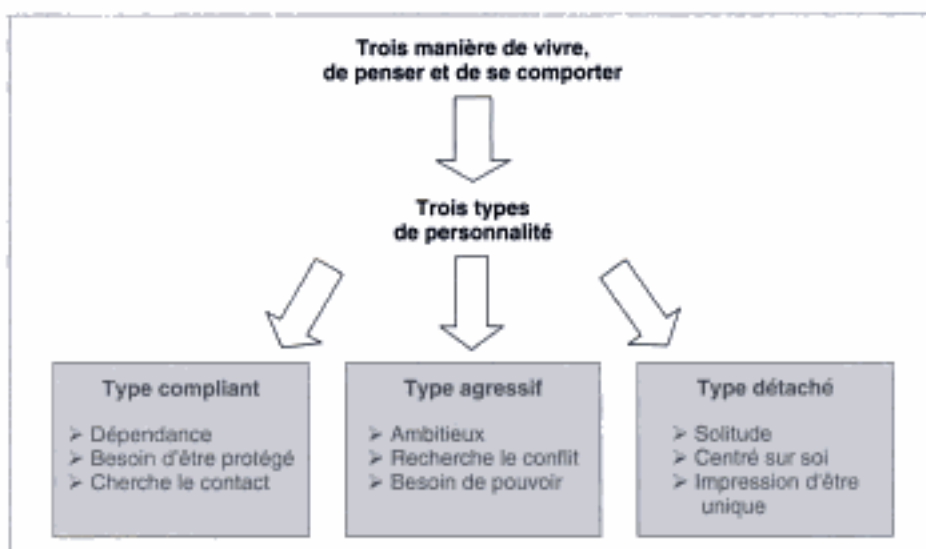


Figure 5.7

Les trois manières de vivre, de penser et de se comporter d'après la théorie de Horney.

recherchent le conflit avec les autres personnes, ils sont ambitieux, ils affectionnent le pouvoir et le prestige. Le troisième est le type *détaché* et il correspond aux trois derniers besoins névrotiques décrits dans le tableau 5.3. Ils ne recherchent pas le contact avec les autres, ils préfèrent la solitude et sont concentrés sur eux-mêmes. Ils pensent qu'ils sont uniques et qu'on ne les comprend pas. Ils construisent un monde à eux au travers de jeux, des rêves et des lectures par exemple.

Vous pouvez essayer sur base du tableau indiquant les dix besoins névrotiques de déterminer votre tendance personnelle. Choisissez les quatre besoins qui vous caractérisent le mieux. S'ils correspondent aux trois premiers, vous êtes sans doute compliant, s'ils correspondent aux besoins quatre à sept vous êtes probablement agressif et s'ils correspondent aux trois derniers besoins c'est que vous êtes peut-être détaché. Mais peut-être que vos quatre choix correspondent-ils aux besoins répartis parmi les trois tendances. Ceci illustre que les trois tendances sont des extrêmes qu'on ne rencontre pas toujours. Même si vos choix rentrent dans une catégorie, il faut l'interpréter avec prudence car la validité de ces catégories n'a pas été démontrée de manière empirique.

L'idée que les personnes utilisent des besoins névrotiques pour réduire une anxiété de base causée par des troubles affectifs durant le développement et qu'ils y ont recourt de manière exagérée et persistante, n'est pas loin de la notion actuelle de trouble de la personnalité — voir encadré 6.1 — définie par le DSM-IV (APA, 1996) comme une « modification durable de l'expérience vécue et des conduites par rapport à ce qui est attendu dans la culture de l'individu ; ces modifications sont rigides et envahissent des situations sociales et personnelles très diverses ; elles entraînent une souffrance cliniquement significative ». En fait, dans les troubles de la personnalité, qui sont aux nombres de dix selon le DSM-IV (APA, 1996), le sujet appréhende la réalité selon des *schémas* • cognitifs particuliers lui donnant une lecture propre du monde, laquelle est fortement biaisée par rapport à la normalité (Debray et Nollet, 2001). Chaque personnalité pathologique est caractérisée par certains critères, comme : « ne recherche ni n'apprécie les relations proches », « choisit presque toujours des activités solitaires », « n'a pas ou peu d'intérêt pour les relations sexuelles avec d'autres personnes », « n'éprouve du plaisir que dans des rares activités », « n'a pas d'ami proche ou de confident », « semble indifférent aux éloges » et « fait preuve de froideur » pour la personnalité schizoïde. Comme pour les besoins névrotiques, il faut que ces critères soient présents de façon excessive et qu'ils entraînent de la souffrance pour la personne. Ils sont facilement détectables à l'aide de l'entretien semi-structuré IPDE (voir encadré 3.1).

2.3.2 Critique

La théorie proposée par Horney porte essentiellement sur les névroses et a par conséquent une portée limitée pour l'analyse de la personnalité normale. Toutefois, celle-ci voulait, par ses nombreux ouvrages, apporter aux personnes normales des moyens pour comprendre leurs comportements névrotiques. Elle encouragea l'autoanalyse dans ses livres qui se voulaient très didactiques (Horney, 1942). Elle pensait que les individus pouvaient

facilement découvrir les raisons de leurs problèmes et y remédier par eux-mêmes. Cette démarche est certes intéressante, mais les individus livrés à eux-mêmes peuvent interpréter de manière erronée des informations, peuvent déformer la réalité et peuvent très bien, après avoir analysé un problème, ne pas savoir ce qu'ils peuvent en faire. C'est pour ces raisons qu'une autoanalyse sans supervision n'est pas conseillée.

Comme pour les autres théories analytiques, celle de Horney présente comme limitation majeure qu'il n'existe pas d'étude contrôlée pour tester la validité des concepts théoriques. Par exemple, les besoins névrotiques, notion intéressante, ne sont pas définis de manière opérationnelle. Elle donna uniquement de brèves descriptions sans fournir des critères précis pour juger de leur caractère pathologique ou non. La seconde limitation qu'elle partage aussi avec les théories proches c'est qu'elle porte essentiellement sur la personnalité pathologique. Sa théorie n'a pas été reprise par d'autres, peut-être parce que les concepts qu'elle comprenait étaient difficiles à définir et encore plus difficiles à mesurer. Toutefois, certains concepts pouvaient être testés scientifiquement. Le fait qu'ils ne l'aient pas été est peut-être lié au fait qu'elle était une femme.

2.4 La théorie de Sullivan

Sullivan n'a jamais rencontré Freud, mais sera influencé par ce dernier car il utilisera le cadre conceptuel de la théorie psychanalytique pour construire sa propre théorie. Il rejettera comme les autres l'idée que la sexualité est centrale. Pour lui, pour comprendre la personnalité de quelqu'un, on se doit d'étudier ses relations interpersonnelles, c'est-à-dire les relations qu'elle entretient avec d'autres personnes importantes dans sa vie (Sullivan, 1953). L'ensemble de ces relations à deux, qui commence avec la relation à la mère et qui culmine avec le choix du partenaire, détermine la personnalité. Il la définit comme « la configuration durable des situations interpersonnelles récurrentes qui caractérisent une vie humaine ». La personnalité, par essence, ne peut exister en l'absence de personnes significatives, personnes significatives qui sont celles qui ont le plus de sens dans notre vie. Sans elles, on ne peut pas développer son *système de Soi* qui est une partie de la personnalité basée essentiellement sur les relations qu'on a avec les autres. L'estime de soi dépend, en grande partie, des jugements positifs et négatifs que nous recevons des autres. Il faut signaler que dans le chef de Sullivan, ces relations peuvent être réelles mais aussi fantasmatiques.

La personnalité dérive des expériences qu'on fait, expériences qui impliquent une réduction des tensions. Il existerait deux types de tensions : les besoins physiques et l'anxiété interpersonnelle. Les premiers nécessitent une satisfaction immédiate, comme la recherche d'oxygène si l'on se trouve dans un endroit clos ou la recherche de nourriture si l'on a faim. La seconde recherche un soulagement par le biais des relations interpersonnelles et le sentiment de bien-être. Comme Horney, Sullivan considère que l'enfant naît sans défense et qu'il est entièrement à la merci de l'entourage, si bien qu'une mère, ou son substitut, qui se comporte de manière non affectueuse, aura un impact très négatif sur lui.

Encadré 5.7

Harry Stack Sullivan (1892-1949)

Harry Stack Sullivan naquit en 1882 près de New York. Ses parents étaient des immigrants norvégiens et tenaient une ferme. Ils travaillaient beaucoup dans le but d'obtenir des conditions d'existence acceptables. Il était enfant unique et était fort apprécié par sa mère, alors que son père prétendait qu'il n'était pas fait pour le travail dans la mesure où il avait toujours le nez fourré dans un livre. Il vécut dans un milieu pauvre et dut se battre pour pouvoir bénéficier d'un enseignement de qualité, ce en quoi sa mère l'aida beaucoup. D'ailleurs, il changea son second prénom (Francis) pour le nom de sa mère pendant ses études de médecine.

Durant son enfance, son adolescence et le début de sa vie adulte, Sullivan fut solitaire, réservé et fataliste sur sa santé physique. Il abusa d'alcool pour surmonter son anxiété. Il afficha une ambivalence psychosexuelle et certains rapportent qu'il eut des relations homosexuelles. Il vécut seul, mais il se lamenta de son célibat. Il connut des épisodes troubles dans sa jeunesse. En effet, il fut accusé de vols à l'université et il fut renvoyé. Il serait possible que durant son renvoi, il ait été interné pour schizophrénie. Il termina ses études de médecine sans la moindre distinction. Il était plutôt original et ne correspondait pas au standard de l'époque.

Il se forma lui-même à la psychiatrie par le biais de son travail de médecin généraliste dans un hôpital de Washington DC. Comme il ne reçut pas vraiment d'enseignement de psychiatrie, tout du moins tel qu'il était délivré dans les universités, il commit des erreurs d'appréciation. Toutefois, le fait qu'il était à l'écart des professeurs lui permit de développer une théorie originale. Ses travaux furent centrés sur la schizophrénie pour laquelle il inventa une nouvelle forme de thérapie basée sur les expériences et la confiance interpersonnelle. Il partait du principe que *les semblables guérissent les semblables*.

Il mourut dans d'étranges circonstances en 1949. On le retrouva dans une chambre d'hôtel à Paris avec ses médicaments pour le cœur éparpillés autour de lui. Certains pensèrent qu'il s'agissait d'un suicide, en prenant comme preuve indirecte le taux de suicide particulièrement élevé de son milieu d'origine. D'autres prétendirent qu'il n'en était rien et que la cause réelle de sa mort était bien une hémorragie cérébrale. Il est toutefois troublant de constater qu'il avait prédit, en 1931, qu'il mourrait d'une rupture d'une artère cérébrale à l'âge de 57 ans.

2.4.1 Les stades de développement

Sullivan pensait que la personnalité se développait selon six stades de développement de l'enfance à la fin de l'adolescence, chacun étant centré sur une relation interpersonnelle unique (tableau 5.4). Trois de ces six stades sont basés sur la notion de *modes d'expériences**. C'est une notion floue, vague et imprécise qui comprend trois modes différents. Le mode *prototaxique* est le premier : il est basé sur des expériences primitives et correspond à un état généralisé de sensations sans aucune pensée. L'enfant n'a que de vagues perceptions de l'environnement, sans notion de passé et de futur et sans se différencier du monde. Le mode *parataxique* est présent quand l'enfant commence à utiliser le langage sans toutefois comprendre le sens exact de celui-ci (2-3 ans). La pensée et le langage sont aussi désorganisés que dans un rêve. Il existe une dimension magique dans les expériences qui sont faites, avec la prépondérance de l'instant. L'enfant commence à se dissocier du monde, mais sans avoir encore de sentiment de cohérence. Chez l'adulte, les expériences parataxiques servent à automatiser beaucoup de comportements habituels, comme se laver, s'habiller, manger et exécuter des tâches répétitives. Enfin, le mode *syntaxique* apparaît chez l'enfant plus âgé (7-8 ans) lorsqu'il est capable de donner un sens correct aux mots. Le langage devient précis et logique. L'enfant n'est plus un assemblage de parties déconnectées.

Stades	Caractéristiques	Capacités
Période infantile (0-2)	Besoin de contacts avec les personnes ressources Expériences <i>prototaxiques</i>	Début du langage
Enfance (2-3)	Besoin de la participation des adultes dans les activités Expériences <i>parataxiques</i>	Langage
Période juvénile (4-6)	Besoin d'être accepté par les autres Expériences <i>syntaxiques</i>	Relations avec les autres
Pré-adolescence (8-10)	Besoin d'intimité avec quelqu'un	Relation avec une personne de même sexe
Jeune adolescence (12-14)	Besoin d'intimité avec quelqu'un	Relation avec une personne de l'autre sexe Comportement sexuel
Fin de l'adolescence (18-20)	Besoin d'intimité avec quelqu'un	Développement d'une relation avec une autre personne aussi importante que soi

Tableau 5.4

Les six stades de développement de Sullivan avec leurs caractéristiques et les capacités qui y sont associées.

Le premier stade de développement est la *période infantile* qui commence dès la naissance jusqu'à l'apparition du langage. Il correspond à un mode *prototaxique* de sensations procurées par les personnes ressources. Le contact avec la mère est normalement présent ici et il procure dans la plupart des cas une source de nourriture et d'affection. L'enfant a besoin de boire, manger et d'être propre et la mère doit réduire ses tensions. Il va donner des attributs vagues aux personnes qui s'occupent de lui que Sullivan appelle des *personnifications* *. Ainsi, si les interactions qu'a l'enfant avec sa mère sont chaleureuses et qu'elles réduisent ses tensions primaires, celle-ci sera personnifiée comme une *bonne mère*. À l'inverse, si les relations sont mauvaises, la mère sera personnifiée comme une *mauvaise mère*. Sur la base des expériences qu'il fait avec les autres, l'enfant commence à se différencier du monde qui l'entoure. Si les expériences sont plaisantes, agréables et qu'elles surviennent dans des environnements chaleureux, l'enfant développera une bonne représentation (personnification) de lui. À l'inverse, si les expériences surviennent dans un environnement peu chaleureux où règne un climat d'anxiété, l'enfant développera une mauvaise représentation (personnification) de lui.

Le deuxième stade est l'*enfance*. Il correspond au mode *parataxique*. Bon nombre d'apprentissages surviennent, comme le fait d'accepter des règles d'hygiène et de conduite et surtout le langage. L'enfant commence à acquérir une habileté et une autonomie dans plusieurs registres. Il apprend aussi les émotions négatives que sont le dégoût, la peur, la tristesse et la colère. Il comprend aussi qu'il n'a pas toujours bien fait et acquiert une première forme de culpabilité. Sullivan était très intéressé par la manière dont les enfants acquièrent de nouveaux apprentissages. Il pensait qu'il existe cinq grandes manières : (1) l'essai fructueux (les comportements qui sont réussis sont mémorisés), (2) les récompenses et les punitions, (3) l'essai et l'erreur (remarquer les erreurs pour éviter de les refaire), (4) apprendre par l'anxiété (quand

un comportement est associé à une anxiété modérée, l'enfant va apprendre à réduire ce comportement, ou à l'éviter), (5) apprentissage déductif (par déduction).

Le troisième stade est celui appelé *juvénile*. C'est un stade où le mode syntaxique est présent. Il apparaît lors des premières années de l'école maternelle où l'enfant est confronté aux autres enfants (et ainsi à d'autres manières de se conduire) et où il doit accepter des nouvelles figures autoritaires, comme les instituteurs, les surveillants, les moniteurs de clubs de sports et les animateurs de groupes. Les idées et les habitudes acquises à la maison ne correspondent pas à celles rencontrées dans ce nouvel univers et elles doivent être reformulées.

Dans le quatrième stade, celui de la *pré-adolescence* (8-10 ans), l'enfant ressent le besoin de plus d'intimité et recherche une relation privilégiée avec quelqu'un du même sexe. Ils font ensemble des apprentissages nouveaux et chacun influe fortement sur l'autre pour obtenir une réelle harmonie. Ils cherchent à satisfaire l'autre. Ces couples peuvent passer des heures entières ensemble à s'échanger des choses et ils construisent bien souvent des histoires qui leur sont propres. Ils ont leurs petits secrets.

Le cinquième stade correspond à la *jeune adolescence*. Il commence à la puberté où l'adolescent cherche une relation avec un partenaire du sexe opposé. L'important ici n'est pas de chercher dans l'autre un prolongement ou une ressemblance, mais bien au contraire ce qui est différent. Cette phase n'est pas constante chez les individus et Sullivan postule trois modes d'expression de l'intimité : (1) *autophilique* (tourné vers soi), (2) *isophilique* (tourné vers un individu du même sexe) et (3) *hétérophillique* (tourné vers un individu de sexe opposé).

Le dernier stade est celui de la *fin de l'adolescence*. Ce ne sont pas des modifications biologiques qui séparent ce stade du précédent, mais bien un aboutissement. Maintenant, les différentes facettes de la personnalité prennent place. Une relation stable avec un partenaire s'instaure.

2.4.2 Critique

La théorie de Sullivan se base sur l'importance des relations qu'a un enfant avec ses proches ainsi que sur les relations interpersonnelles qui jalonnent sa vie. La personnalité est le fruit de ces différentes relations. Sullivan insiste sur le rôle primordial d'un environnement chaleureux, fait de contacts et d'affection et rejoint ainsi la position de Rogers qui sera détaillée plus bas dans la perspective humaniste. L'importance du contact et des relations affectives est directement démontrée par la théorie de l'attachement de Bowlby (1969), laquelle postulait, sur base d'observations éthologiques, que le rapprochement de l'enfant et de la mère augmentait les chances de survie du premier. Ceci est aussi démontré par les observations faites chez des enfants soustraits de leurs milieux familiaux pendant les premiers mois de la vie suite à une hospitalisation prolongée (Spitz, 1946). Dans ces cas, les enfants manifestaient de nombreux symptômes comme, des troubles d'appétit, des troubles du sommeil, des pleurs, un retard psychomoteur, de l'apathie, un retard de développement général et une vulnérabilité aux infections. Spitz

donna le nom d'*hospitalisme* aux conséquences qu'a une séparation physique entre la mère et le jeune enfant. Heureusement, le contact des infirmières, puéricultrices et autres membres du personnel prodiguant des soins aux enfants peuvent empêcher le développement d'un tel état psychologique et il ne s'observe plus ou peu à l'heure actuelle.

Les travaux de Harlow sur les primates donnaient également un support à la théorie de Sullivan (Harlow, 1959). Il plaçait des enfants singes dans des cages soit avec un substitut maternel fait de fils de fer mais pourvu d'une pipette délivrant du lait, soit avec un substitut fait d'étoffe douce qui ne donnait pas nécessairement du lait. Les résultats montraient que les jeunes singes passaient plus de temps auprès de la mère en étoffe qu'auprès de celle en fer indépendamment de la nourriture qu'elle dispensait. Autrement dit, le contact chaleureux dominait le besoin de boire. Quand un *stimulus** dangereux était introduit dans les cages, les enfants singes allaient se réfugier près de la mère en étoffe. Ceci démontre toute l'importance du contact physique.

Toutefois, comme Freud, Jung, Adler et Horney, Sullivan était un clinicien et un théoricien et non un chercheur. Ses idées se sont développées à partir d'observations faites dans des cliniques, des hôpitaux et des livres et non à partir d'observations rigoureuses selon une méthode scientifique. Il prétendait d'ailleurs, pour se défendre contre les attaques des scientifiques, qu'il était pratiquement impossible d'appliquer des méthodes scientifiques à un domaine d'étude comme la personnalité. En conséquence, il n'existe pas de preuve scientifique de sa théorie, hormis celles offertes par Spitz et Harlow sur l'attachement. Toutefois, ces expériences ne prenaient pas racine dans l'œuvre de Sullivan, mais plutôt dans la théorie de l'attachement de Bowlby.

Par ailleurs, les écrits de Sullivan sont difficiles à comprendre. Certains éditeurs ont même inséré dans ses livres des notes de bas de page pour aider le lecteur à comprendre l'idée développée. D'aucuns pensaient que la confusion de ses écrits était à mettre en relation avec un état psychotique, en rappelant qu'il avait été hospitalisé pour schizophrénie durant une période de sa vie. Ceci ne doit pas constituer l'argument principal pour mettre cette théorie aux oubliettes car certains artistes et scientifiques sont parfois catalogués de bizarres ou d'excentriques, sans pour autant être discrédités aux yeux du monde entier.

Enfin, alors que certains concepts de sa théorie sont originaux, d'autres tombent sous le bon sens et d'autres sont empruntés à des auteurs sans aucune liaison. Par exemple, la notion que les apprentissages se font par récompense-punition est présente chez tout un chacun et celle d'essai et erreur a été illustrée par Thorndike (1933) auparavant. Il a également utilisé pratiquement tous les concepts de Freud en leur donnant un son nouveau.

2.5 La théorie d'Erikson

Erikson envisage le développement de la personnalité selon 8 stades psychosociaux (tableau 5.5). Le terme psychosocial fait référence à la relation qui existe entre le développement psychologique de l'individu et le contexte social dans lequel le développement se produit. Autrement dit, un individu ne

Stade	Crise	Résolution	Mauvaise résolution	Qualité
Nourrisson (première année)	Pouvoir compter sur les autres vs. ne pas compter sur les autres	Être confiant concernant la satisfaction des besoins	Rage due à une mauvaise satisfaction des besoins	Espoir
Première enfance (2-3 ans)	Autonomie vs. honte, doute	Auto-contrôle	Être contrôlé	Pouvoir
Âge préscolaire (3-5 ans)	Initiative vs. culpabilité	Agir selon ses désirs	Ne pas agir selon ses envies	Poursuivre son but
Âge scolaire (6-11 ans)	Faire des choses utiles aux autres vs. infériorité	Tenir compte des autres dans les tâches	Mauvaises habilités	Compétence
Adolescence (12-20 ans)	Identité vs. confusion de rôle	Se faire apprécier par les autres	Mauvais développement antérieur	Fidélité
Jeune âge adulte (20-45 ans)	Intimité vs. isolation	Avoir une relation intime	Ne pas avoir de relation intime	Amour
Âge adulte (45-65 ans)	Création vs. stagnation	Guider la génération suivante	Arrêter la croissance	Prendre soin
Vieillesse (au-delà de 65 ans)	Intégrité de soi vs. désespoir	Intégration émotionnelle	Le temps est trop court	Sagesse

Tableau 5.5

Les huit stades décrits par Erikson, les crises, les résolutions (positives et négatives) et les qualités qui y sont associées.

se développera pas de la même manière dans deux environnements différents. Ces étapes comprennent quatre stades prenant place dans l'enfance, une durant l'adolescence et trois durant la vie adulte. Erikson a été influencé par le philosophe allemand Hegel pour qui chaque chose comporte son contraire (une thèse et une antithèse). La maturité s'acquiert par la résolution des conflits liés à ces contradictions. En revanche, l'individu stagne s'il ne peut résoudre ses conflits. Les conflits présents aux différents stades décrits par Erikson s'appellent des *crises psychosociales* *. En effet, à chaque stade, la crise que vit l'individu est liée aux contradictions propres de ce dernier. La résolution d'une crise prépare la personne pour la prochaine étape dans la bataille pour la recherche de l'identité (Erikson, 1968). La résolution de la crise est un progrès. Erikson insiste toutefois sur le fait que les crises ne sont jamais résolues entièrement et qu'il faut atteindre une proportion satisfaisante de résolution. De manière imagée, à chaque stade, la personne est soumise à des forces négatives et des forces positives qui s'opposent et elle doit arriver à s'approcher des forces positives pour résoudre la crise.

2.5.1 Les stades de développement

Le **premier stade de développement** commence quand les nourrissons arrivent au monde avec leurs besoins physiologiques que les parents doivent satisfaire le mieux possible. Il dure environ la première année de vie. Dans la plupart des cas, heureusement, les parents parviennent à satisfaire leurs enfants. Toutefois, dans d'autres cas et c'est ce qui génère la première crise, ils négligent les besoins du nouveau-né, ou tout du moins ils attendent un certain temps pour les satisfaire. Ainsi, les enfants sont face à deux pôles : la confiance et le manque de confiance dans l'entourage pour satisfaire les besoins. Ces deux états doivent s'apprendre. Nous devons pouvoir compter

Encadré 5.8

Erik Homburger Erikson (1902-1994)

Erik Homburger Erikson naquit en Allemagne à Francfort en 1902 de parents danois. Son père, Erik, abandonna sa femme avant la naissance de leur enfant, si bien qu'il fut élevé par son beau-père, un pédiatre juif. Il n'apprit que tardivement qu'il avait été adopté. Cette situation le marqua fortement. Il chercha en vain à connaître son père biologique, tout en respectant beaucoup son beau-père. Cette ambiguïté le conduisit à prendre le nom de son beau-père comme second nom (Homburger) et même à une époque (jusqu'à 1939) il ne portait que ce nom.

Il voulut suivre la même carrière que son beau-père, mais plus tard, il préféra ne pas faire d'études car il avait d'autres priorités. Durant son enfance, il souffrit de la différence de culture : grand, blond et mince, il dénotait par rapport aux enfants qui fréquentaient avec lui la synagogue et ses camarades de classe trouvaient la religion de son père bien étrange.

Pour éviter l'université, Erikson fit des études de peinture. En 1927, il fut invité par un ami, alors directeur d'une école progressiste à Vienne, pour venir travailler avec lui. Il entra en contact avec une dame issue d'une famille prestigieuse, Dorothy Burlingham, qui lui demanda de faire le portrait de ses quatre enfants. Cette femme, adepte de la psychanalyse de Freud (elle était en analyse chez Freud), était une amie intime d'Anna Freud. Elle lui demanda s'il pouvait envisager de devenir analyste d'enfants. Bien qu'il ne connaissait pas ce domaine, il fut intrigué et accepta une formation auprès d'Anna Freud. Certains considèrent qu'il était sous sa protection.

Il rencontra peu Freud en personne, mais il devint un adepte de sa théorie. Il fut également à son service, ce qui lui valu le surnom de *servant du maître*. Il n'était pas rare qu'il promène Freud dans la voiture des Burlingham dans les rues de Vienne. Par ailleurs, il défendit les faiblesses du maître, comme sa phobie des chemins de fer, les points faibles de sa théorie et ses conceptions de la femme. Au cours des six années passées à Vienne, il présenta un papier devant la société de psychanalyse et continua une formation en éducation selon la méthode d'enseignement Montessori, où il rencontra son épouse, Joan Serson, une étudiante américaine d'origine canadienne. Sa période avec Freud ne fut pas si belle

dans la mesure où il était le plus jeune disciple et qu'il n'avait pas de formation médicale. Ceci fut un inconvénient majeur. Toutefois, comme la théorie de Freud était rejetée par le milieu médical et qu'il n'était pas nécessaire d'avoir une qualification médicale pour s'occuper d'enfants, cet inconvénient n'a pas eu de réel impact. D'autant plus qu'il était un des rares hommes de l'époque qui voulait bien travailler avec des enfants.

En 1933, il quitta l'Autriche. Il partit avec sa femme aux États-Unis, à Boston, où il fut directement accueilli et inséré dans l'*Association américaine de psychanalyse*. Il fut un des premiers psychanalystes d'enfants à Boston. En 1939, il devint citoyen américain et il prit le nom Erikson. Il tenta de faire des études de psychologie, mais échoua. Il travailla quand même sur un projet de recherche à Harvard où il rencontra Murray.

En 1939, il obtint un poste d'enseignant à l'université de Californie. Ceci ne dura pas longtemps car on lui demanda qu'il signe une reconnaissance anticomuniste, ce qu'il refusa. Il migra sur la côte Est des États-Unis. Il travailla dans un centre psychanalytique spécialisé pour les enfants. Il publia en 1950 son livre *L'enfant et la société* (Erikson, 1950) qui lui valut beaucoup d'éloges. En 1960, il fut nommé professeur du département de développement humain à Harvard, distinction surprenante, compte tenu de ce qu'il n'avait pas diplôme universitaire. À sa retraite, il retourna à San Francisco, où il continua à faire des conférences sur les droits des enfants et des adultes. Il est mort en 1994 à l'âge de 92 ans.

Peut-être parce qu'il n'avait pas de formation universitaire, les concepts de base d'Erikson sont originaux et sortent tout droit du langage commun et non du jargon psychologique. Son point de vue est plus universel, mélangeant les termes freudiens avec des considérations anthropologiques. Son orientation est pour certains plus philosophique que scientifique. Son idée la plus originale est celle de *crise d'identité* (Erikson, 1968), idée qu'on ne retrouve pas dans d'autres théories. Par ailleurs, il a popularisé l'idée que le développement de la personnalité ne s'arrête pas à l'adolescence, mais qu'il continue à l'âge adulte. Il ne considère pas qu'une étape est plus importante qu'une autre. Il a été le premier à formuler le concept de *life-span development*.

sur les autres pour devenir un être humain accompli, mais nous devons aussi apprendre qu'il n'est pas toujours possible de compter sur les autres. Il est évident que nous espérons que la confiance sera plus importante que son opposé, ce qui donne naissance à la notion d'espoir qui signifie que nos souhaits peuvent être atteints.

Le deuxième stade, celui de la **première enfance** (2-3 ans), prend place lorsque l'enfant commence à développer une motricité suffisante pour marcher, prendre et manger seul. Il perçoit un contrôle sur les choses et sur ses actions. La crise de ce stade oppose le sentiment d'autonomie des comportements au doute qu'ont les enfants d'être capable de faire les choses seuls. Erikson pense, comme Freud, mais pas pour les mêmes raisons, que l'apprentissage de la propreté est capital à ce stade. En effet, contrôler leurs sphincters donne aux enfants la sensation d'autonomie et d'indépendance. Ils ne sont plus à la merci des impulsions corporelles ; ils les contrôlent. En parallèle, les apprentissages ne se font pas sans peine et les enfants à cet âge sont parfois victime du ridicule ou des critiques parce qu'ils ne maîtrisent pas parfaitement leurs comportements. La résolution positive de ce conflit donne naissance à la notion du libre choix.

Le stade suivant survient entre 3 et 5 ans. C'est le stade de l'**âge préscolaire**. L'enfant commence à contrôler ses comportements et à acquérir de nouvelles habilités. La facilité croissante qu'ont les enfants à cet âge de manipuler les objets du monde extérieur leur donne l'envie d'exercer leur influence sur leur environnement ; en bref, ils veulent du pouvoir. Le conflit présent ici oppose l'initiative à la culpabilité. Les enfants qui prennent l'initiative vont s'imposer aux yeux de leur entourage. Ils jouissent pleinement du libre choix. Ils posent beaucoup de questions sur les choses de la vie et explorent le plus de choses possibles. En revanche, les enfants qui freinent leurs désirs du moment le font par culpabilité. Si les initiatives de l'enfant sont réprimées trop souvent, ceci induit aussi de la culpabilité. Si la crise est bien gérée, l'enfant acquiert le courage de suivre ses objectifs sans culpabilité et sans crainte d'être puni.

Le quatrième stade est celui dit de l'**âge scolaire** (6-11 ans). Pendant cette période, les enfants apprennent beaucoup et ils évoluent dans un monde stimulant. Le conflit majeur de ce stade oppose le fait de faire des choses utiles pour les autres à l'infériorité. Le premier correspond au fait que l'enfant apprend qu'il ne peut pas agir comme il veut et que c'est important de faire des choses qui conviennent aux autres. C'est le début de la coopération. Erikson parlait d'*industrie*, dans le sens où l'enfant ne doit pas seulement imposer son pouvoir et faire preuve d'initiative, il doit le faire d'une façon appropriée et convenable. Une industrie ne produit pas seulement des choses, mais des choses utiles aux autres. L'autre pôle de cette crise est l'infériorité, elle correspond au fait que l'enfant perçoit ses aptitudes et son statut par rapport aux autres de son groupe comme étant inadaptés. Cette perception survient principalement lorsque l'enfant ne parvient pas à acquérir une aptitude, comme un sport ou le langage. La résolution de cette crise procure à l'enfant un sentiment de compétence : il est capable de faire des choses qui intéressent les autres.

Pour Erikson, le cinquième stade, celui de l'**adolescence** (12-20 ans), permet une synthèse des stades précédents. Il est toutefois plus que la somme des

acquisitions, il est une extension vers le futur. C'est un stade important où des modifications physiques apparaissent et où l'on entend dire souvent des individus qu'ils sont différents d'avant. Il marque un changement radical dans le développement de la personnalité. La dynamique de la crise s'articule entre l'identité et la confusion des rôles. La notion d'identité reflète une conception intégrée de soi et répond à la question « qui suis-je ? ». L'identité est aussi synonyme de continuité dans la mesure où elle signifie l'intégration des apprentissages antérieurs et des représentations qu'on a construit jusque là. L'inverse, la confusion de rôle, fait référence au fait que notre personnalité est construite de différentes facettes et plus ces facettes sont contradictoires, moins l'identité sera bonne, ce qui découle sur la confusion. Pour émerger victorieux de l'adolescence, deux conditions doivent être remplies. La première est qu'il faut consolider les conceptions de soi que nous avons acquises jusque là, et la deuxième, que la vision intégrée que nous avons de nous coïncide plus ou moins avec la vision que les autres ont de nous. Ainsi, l'identité est un mélange de conceptions privées de soi avec des conceptions sociales. Pour Erikson, si une personne n'acquiert pas une bonne identité, ceci se répercutera sur de nombreuses facettes de la vie, comme par exemple la difficulté de choisir une carrière ou un partenaire, ou encore le fait de s'identifier de manière exagérée à des figures publiques ou artistiques. La bonne résolution de cette crise délicate conduit à la fidélité, c'est-à-dire au fait de rester intègre malgré nos légères contradictions. Ne dit-on pas qu'il faut « rester fidèle à ses principes ».

Le sixième stade est celui du **jeune âge adulte** (20-45 ans). Jusqu'à présent, les stades antérieurs ont permis aux individus de développer un sens de la coopération et de la communication fructueuse. Quand les adolescents tombent amoureux, ils se reflètent dans l'autre qu'ils idéalisent sans aucune forme de différenciation. En revanche, à partir du sixième stade, les choses changent et le partenaire potentiel n'est plus recherché sur les mêmes bases. Les deux pôles de ce stade sont l'intimité et l'isolation. Le premier est considéré comme l'aptitude à fusionner son identité dans l'autre sans avoir peur de perdre sa propre identité. Autrement dit, c'est l'aptitude à développer des relations chaleureuses avec d'autres personnes. Ceci comprend aussi bien les relations amoureuses que les relations amicales. À cette période, la personne est capable de partager la plupart de ses expériences personnelles avec les autres et elle est ouverte et est capable de recevoir des révélations d'autres personnes. Le second pôle correspond à l'incapacité de créer une forte relation avec une personne du sexe opposé. La bonne résolution de ce stade conduit à la formation du concept d'amour, s'entendant ici comme une dévotion mutuelle plus grande que les antagonismes inhérents aux partenaires du couple.

Le septième stade est compris entre 45 et 65 ans. C'est le stade de l'**âge adulte**. La personne prend une place active dans la société et tente de contribuer à son développement. La crise centrale de l'âge adulte est de se reproduire ou non. Les deux pôles de ce stade sont donc la création et la stagnation (autoabsorption). Le désir de création est motivé par le fait de produire des choses qui nous survivent. La manière la plus classique de le faire c'est d'avoir des enfants. En créant des nouvelles vies, nous assurons symboliquement

notre continuité. Toutefois, la création, pôle central de ce stade, ne se limite pas à la procréation, il faut entendre ici, création au sens large. Ceci inclut la création d'idées ou d'objets (inventions, livres, œuvres artistiques) ou encore le fait d'apprendre des choses à des enfants qui ne sont pas les nôtres, par le biais de l'enseignement par exemple. Erikson pense qu'à ce stade la personne passe de l'intimité de la relation vers une préoccupation plus externe centrée sur la société. On passe d'un mode égoïste à un mode altruiste. Les adultes qui ne parviennent pas à créer quelque chose restent dans un état de stagnation, le pôle opposé de la crise. Ceci correspond à l'incapacité de donner une partie de soi au monde futur. Ces personnes là sont préoccupées par leurs propres besoins sans tenir compte de l'autre ni de l'effet qu'ont leurs comportements sur la société et l'avenir. Ils sont donc centrés sur eux-mêmes et s'impliquent peu dans le monde extérieur. La résolution de cette crise conduit à la qualité de prendre soin, dans le sens qu'on prend soin de ce qu'on a créé.

Le dernier stade est celui de la **maturité** (la vieillesse). C'est le stade qui marque la fin de notre vie. Il est temps de revenir sur les choix et les directions de notre vie et d'en faire le bilan. C'est un peu comme la *mid-life crisis* (40-50 ans), mais ici, elle apparaît un peu plus tard. Les deux pôles de la crise s'appellent ici intégrité de soi et désespoir. Si vous arrivez à la conclusion que votre vie s'est organisée selon vos conceptions personnelles et que vous avez accompli les objectifs que vous vous étiez fixés et que vous êtes content de les avoir réalisés, alors vous atteindrez une bonne *intégrité personnelle* *. C'est une sensation de satisfaction. En revanche, si vous avez l'impression que votre vie n'a pas été accomplie et que vous avez perdu votre temps, vous connaîtrez une sensation de désespoir. Ceci entraîne une mort psychologique avant la mort physique, avec comme manifestation une dépression. La résolution de ce stade donne accès à la sagesse. La sagesse permet d'accepter la mort.

Il existe un instrument pour évaluer les stades de développement de la théorie d'Erikson : « l'inventaire modifié des stades psychosociaux d'Erikson » (*Modified Erikson Psychosocial Stage Inventory — MEPSI*). Leidy et Darling-Fisher (1995) insistent sur la validité de cet instrument et mettent en avant ses bonnes propriétés psychométriques. Par ailleurs, Cote (1986) a développé un instrument permettant d'appréhender de manière objective la crise d'identité, concept si cher à Erikson : il s'agit de l'*Identity Crisis Modality Chart (ICMC)*.

2.5.2 Critique

Il est encore une fois capital de bien comprendre que les expériences qu'Erikson a connues durant sa propre vie ont influencé fortement sa théorie. Quoi qu'il en soit, il a manifestement eu un impact sur le grand public et le monde scientifique. Il a notamment permis d'abandonner l'idée que la personnalité se construisait une fois pour toutes dans les premières années de la vie. On peut d'ailleurs penser que cette contribution n'aurait peut-être pas vu le jour s'il avait suivi une formation universitaire classique. Cette théorie a fait l'objet de quelques études de validation (Ochse et Plug, 1986 ; Peterson et Klhonen 1995 ; Peterson, 2002). Les concepts de création et d'industrie semblent, d'après ces études, bénéficier d'une bonne validité, ainsi que celui de réalisation chez les femmes de la quarantaine.

En dépit de la richesse de la théorie d'Erikson, le fait qu'il n'ait pas fait des études avancées en psychologie l'appauvrit. On peut déceler un manque de logique interne dans ses idées. Par exemple, il n'est pas facile de comprendre pourquoi il a choisi le concept d'autonomie en opposition à ceux de honte et de doute pour caractériser les pôles de la première enfance. Le concept d'autonomie se comprend assez bien, mais il n'en est pas de même pour l'autre pôle de ce stade. L'opposé d'autonomie est en principe la dépendance. De même, pourquoi a-t-il choisi l'initiative et la culpabilité pour caractériser le stade préscolaire ? L'inverse d'initiative serait plutôt passivité. Le terme de fidélité est particulièrement ambigu. En effet, la façon dont il le définit et la façon dont il en parle ne collent pas parfaitement.

Des auteurs ont montré sur un échantillon d'individus d'Afrique du Sud que la théorie proposée par Erikson est mieux validée chez des sujets blancs que chez des sujets noirs (Ochse et Plug, 1986). Ceci s'explique parce que les premiers sont avant tout des descendants d'individus européens (anglais et néerlandais). Par ailleurs, il existe des différences entre les sexes pour certains concepts qui ne sont pas expliqués par la théorie. Par exemple, les hommes présentent plus d'autonomie, d'initiative et d'industrie que les femmes, rendant la théorie mieux adaptée aux premiers (Kowaz et Marcia, 1995).

Alors que certains auteurs ont testé la théorie, personne ne l'a continuée. En effet, aucun psychologue n'a poursuivi ses idées sur le développement de la personnalité ; ceci peut-être parce que la théorie proposée par Erikson n'a pas débouché sur des applications pratiques comme des thérapies.

2.6 La théorie de Fromm

2.6.1 Les besoins

La théorie de Fromm est basée sur l'impact des facteurs sociologiques sur la personnalité (Fromm, 1976). Fromm prend comme exemple les grandes influences sociologiques, comme le système féodal du Moyen Âge, l'industrialisation du XIX^e siècle, le fascisme, le capitalisme et le communisme du XX^e siècle. D'après Fromm, la personnalité résulte de l'interaction dynamique entre des besoins inhérents à la nature humaine et des forces exercées par les normes sociales et les institutions. Les individus sont sujets à des pulsions contradictoires, comme celles de liberté et de sécurité, ou encore celles de potentialité et de faiblesse. Ils partagent aussi des besoins dits *existentiels*. Ce sont des besoins qui doivent être assouvis si nous voulons que notre vie s'accomplisse pleinement et que nos talents s'expriment. Il existe huit besoins.

Premièrement, la **représentation du monde et l'objet de dévotion**. Les individus ont besoin d'avoir une *représentation mentale** de leur environnement physique et social. Ceci leur permet de s'organiser, de donner un sens à différentes choses et d'évoluer dans un univers délimité. Ces représentations mentales ne doivent pas être nécessairement vraies pour être efficaces. Par exemple, la croyance que notre race est supérieure à une autre n'est aucunement fondée, mais permet à certains de s'y retrouver. En fait, de nombreuses idéologies irrationnelles sont particulièrement séduisantes car elles procurent une vision rassurante des choses, comme la religion ou la politique le

font. Parallèlement, les individus ont besoin également d'un objet de dévotion (souvent donné avec l'idéologie, comme Dieu ou un homme politique).

Deuxièmement, **les relations**. Les individus ont besoin de relations qui les unissent aux autres. Ce besoin est à la base du bien-être de chacun. Une manière classique de combler ce besoin est de créer une relation intime avec quelqu'un, relation dans laquelle l'un est au service de l'autre et réciproquement ; c'est une relation amoureuse dite mature qui respecte l'intégrité des protagonistes. Il existe toutefois deux situations où la relation intime peut être néfaste. La première est la relation dite *passive* dans laquelle l'individu est sous le contrôle de l'autre (ou de l'idéologie) qui le dirige, le guide et le protège dans tous les domaines. Cette soumission renvoie à une forme de masochisme dans la mesure où la personne est utilisée et abusée par le pouvoir de l'autre. La seconde est la relation dite *active* dans laquelle le thème de l'union est la domination, le sadisme. C'est le versant négatif de la situation précédente. La différence c'est que le sadique domine, commande, blesse et humilie.

Troisièmement, **les attaches**. Les individus ont besoin d'attaches et ont du mal à se séparer. Sans attache ou racine, nous sommes seuls et nous ne savons pas où ni qui nous sommes. Lors de la séparation biologique (de la naissance à la maturité) des attachements et des substitutions sont mis en place, comme un attachement à un pays ou à des amis. Comme la vie est faite d'attaches et de séparations, il est important que de nouvelles attaches s'opèrent lors de chaque séparation.

Quatrièmement, **l'identité**. Les individus ont besoin de se sentir unique et d'avoir une identité propre. Ils doivent être capables de dire et de sentir *qu'ils sont eux*. Ceci implique de considérer les autres comme des personnes séparées. Certains membres de groupes ne peuvent toutefois pas se considérer comme une personne isolée et ils fonctionnent selon la logique qui affirme *je suis ce que nous sommes*.

Cinquièmement, **l'unité**. Les individus ont besoin de sentir qu'ils ne font qu'un avec le monde qui les entoure. Ceci peut s'illustrer dans les efforts qu'on fait en dressant un animal afin de s'unir avec sa partie naturelle.

Sixièmement, **la transcendance**. La transcendance est le besoin de transformer notre rôle de *créature passive* en un rôle de *créateur actif et conséquent*. Ceci peut s'accomplir de diverses manières, comme par la création d'une œuvre d'art ou l'amour des autres. En créant, l'homme dépasse sa nature. Ce besoin est fort similaire à celui de *création* d'Erikson. Fromm pense toutefois que les individus qui ne créent pas peuvent assouvir le besoin de transcendance par la destruction.

Septièmement, **l'effectivité**. C'est un besoin qui compense le fait que nous vivons dans un monde qui nous domine. Nous avons dès lors besoin de nous prouver que nous pouvons avoir un effet sur les choses qui nous entourent. Nous sommes toujours très sensibles à l'effet que nous faisons sur telle personne et à l'effet que nous pouvons exercer sur telle chose. Ceci nous procure notre identité et s'observe très tôt lorsque l'enfant se rend compte qu'il peut avoir par son comportement un effet sur son environnement.

Huitièmement, **les excitations et les stimulations**. Ce sont les besoins qui sont nécessaires pour le fonctionnement du système nerveux central, lequel

Encadré 5.9

Erich Fromm (1900-1980)

Erich Fromm naquit à Francfort, en Allemagne, le 23 mars 1900. C'était le fils unique d'une famille juive orthodoxe. Vivant dans une communauté chrétienne, il fut parfois la cible d'injures antisémites durant son enfance. Il fut fort influencé par l'ancien testament auquel il fut abondamment exposé. Fromm développa ses concepts suite aux lectures des œuvres de Freud et de Marx. Son intérêt pour la psychanalyse remontait à un incident personnel de son adolescence.

En effet, une amie de sa famille, âgée de 25 ans, se suicida suite à la mort de son père. Fromm fut fort marqué par cet événement. Il ne comprenait pas pourquoi une jeune et jolie femme avait préféré s'éteindre en même temps que son père au lieu de profiter de la vie et de ses plaisirs. C'est pourquoi il s'est intéressé au complexe d'Œdipe, voyant dans ce dernier un élément de réponse à son étonnement.

Une raison pour laquelle il est considéré comme un tournant dans l'histoire de la psychologie de la personnalité, c'est qu'il n'a pas de formation médicale. En effet, il fit des études de psychologie, de sociologie et de philosophie aux universités d'Heidelberg, de Frankfurt et de München. Il s'intéressa plus particulièrement à l'explication des facteurs psychologiques par des facteurs sociologiques. En 1929, il commença une formation psychanalytique à Berlin. Il ne rencontra cependant jamais Freud. Puisqu'il n'avait

pas de formation médicale, certains adeptes de la théorie freudienne dirent de Fromm que cette lacune l'empêchait de comprendre suffisamment les fondements biologiques de la personnalité.

Après cette formation, il continua à prôner les conceptions freudiennes. La publication de son livre *Le développement du dogme du Christ* (Fromm, 1963) évoquait l'idée défendue par Freud que la religion était une illusion créée dans l'intérêt de gratifications infantiles. Il migra aux États-Unis en 1934 et il commença à se distancier des idées de Freud. Il dit même plus tard qu'il avait été un psychanalyste freudien non orthodoxe. Son livre *Escape from freedom* (Fromm, 1941) fut une de ses plus grandes contributions. Il exposait comment une société et son idéologie dominante peuvent façonner la pensée des individus. Il occupa plusieurs places de professeur dans différentes universités, comme celles de Michigan, Yale et New York. Il créa ensuite un service de psychanalyse à l'université autonome de Mexico et s'en retira en 1965. Durant sa période américaine, il fut également un militant socialiste et il fut actif dans un mouvement de paix pendant la guerre du Vietnam. Après sa pension, il continua à avoir une activité scientifique importante : un cinquième de ses ouvrages furent publiés à partir de cette date. Il partit vivre en Suisse en 1976, où il mourut en 1980 à l'âge de 80 ans.

est constamment soumis à des stimulations diverses et constantes. Fromm ne considère pas seulement les stimulations physiques passives qui donnent naissance à des réactions *réflexes** de l'organisme, mais aussi des stimuli actifs qui mettent les individus dans des activités productives pendant une longue période, comme lire un livre, peindre un tableau, écouter une pièce musicale et être avec une personne chère.

2.6.2 Les caractères

Même si les individus sont animés par les mêmes besoins, ils sont très différents les uns des autres. Fromm définit la personnalité comme « la somme des qualités psychiques acquises et innées qui sont caractéristiques d'une personne et qui la rendent unique ». Les différences héréditaires des individus et celles qui sont propres à leur histoire développementale les conduisent à considérer le même événement de manière différente. Fromm donne une place importante aux caractères. Ces derniers reflètent la manière dont l'individu interagit avec le monde.

Il existe un **caractère individuel** et un **caractère social**. Le premier constitue le pattern des comportements d'un individu. Il implique des habitudes et

des opinions profondément ancrées, si bien que c'est un mécanisme semi-automatique qui épargne au sujet de devoir décider à chaque choix qu'il fait. Le caractère individuel est similaire à une activité réflexe car il est activé aussitôt qu'une stimulation appropriée est présentée au sujet.

Les caractères sociaux représentent quant à eux « la base de la structure des caractères commune à la plupart des individus donnés dans une culture déterminée et montrent le degré avec lequel les caractères sont formés par des influences culturelles ». Dans un sens, le caractère individuel est perdu progressivement aux dépens du caractère social. Fromm identifie six caractères qui reflètent par leurs noms la manière dont les individus considèrent les choses et les personnes (incluant eux-mêmes) : *réceptif*, *exploitant*, *rigide*, *marketing*, *nérophile* et *productif*. Les cinq premiers sont dits non productifs dans la mesure où ils donnent naissance à des pseudo-relations avec les autres et où ils sont incomplets. En revanche, le dernier est basé sur l'amour qui permet une relation intime réciproque et qui préserve l'intégrité des personnes. Ces six caractères sont décrits en termes d'assimilation (comment les individus acquièrent des choses) et en termes de socialisation (comment les individus se comportent avec les autres).

Les personnes qui ont un **caractère réceptif** considèrent que la source des renforcements est extérieure à eux et que la seule façon d'obtenir quelque chose, que ce soit au plan matériel ou affectif, c'est de la recevoir d'une source extérieure. Ce sont des individus dépendants qui essaient de plaire à tout le monde en vue de recevoir le plus possible. Ils ont continuellement peur de perdre une source de satisfaction. Fromm estime que ce type de caractère est plus fréquent dans les classes moyennes.

À l'instar du caractère réceptif, les personnes qui ont un **caractère exploitant** pensent également que la source de toutes les choses est extérieure à eux, mais plutôt que d'espérer les recevoir des autres, ils les prennent par force. Ils volent, manipulent, sont jaloux, suspicieux, cyniques et hostiles. Ils sous-évaluent ce qu'ils ont et surévaluent ce que les autres ont. Pour eux, ils existent deux classes d'individus, ceux qui dérangent et qu'on met à l'écart et ceux qui sont utiles à des fins égoïstes. Pour Fromm, ce type de caractère était présent plus particulièrement au Moyen Âge, chez les lords et chez les barons du XIX^e siècle. Il pensait aussi que le stalinisme était un exemple frappant de caractère exploitant.

Les personnes dont le **caractère est rigide** pensent que les renforcements viennent de l'intérieur et d'eux-mêmes. Plutôt que de rechercher des relations avec les autres, ils ont tendance à les éviter. Ils construisent une forteresse autour d'eux. Ce sont des personnes intéressées par l'argent, les objets et le passé. Ils s'approprient tout et considèrent les autres comme des rivaux et non comme des partenaires. Ils sont obsessionnels et disent plutôt « non » à tout que « oui ». Ce type de caractère correspond aux sociétés puritaines des XVII^e et XVIII^e siècles.

Les personnes dont le **caractère est marketing** considèrent qu'ils sont une *valeur* qui peut être négociée, augmentée et vendue. C'est un caractère propre à l'ère économique et Fromm utilise la métaphore où le sujet est vu comme un produit. Ces individus savent se vendre et ils prennent la forme qui convient

le mieux à la demande. Ce sont des personnes ambitieuses, froides et agressives.

Les personnes qui ont un **caractère nécrophile** sont attirées continuellement par la mort. Ils la glorifient et en font une culture. Ce ne sont donc pas des individus qui, comme la définition littérale du terme nécrophile pourrait laisser penser, ont des désirs sexuels envers les cadavres. En revanche, ils prennent du plaisir à participer à la transformation d'un état vivant à un état de mort. C'est un caractère qui a été ajouté tardivement dans la théorie. Il a trouvé des exemples dans des sociétés telles qu'elles étaient conçues par Hitler, Mussolini et Pol Pot.

Le **caractère productif** représente l'intégration dans le monde qui nous entoure à l'aide de qualités humaines, comme l'amour, le travail et le raisonnement. Les personnes présentant ce caractère sont des individus indépendants, intègres, spontanés, créatifs et dévoués.

2.6.3 Critique

Fromm constitue un tournant dans la psychologie de la personnalité car il est le premier psychologue de formation qui s'intéresse à ce domaine. Ce n'est pas sans mal d'ailleurs qu'il s'est imposé dans un milieu scientifique fortement imprégné de sciences médicales. Grâce à sa formation mixte de sociologie et de psychologie, il insiste dans sa théorie sur l'importance des facteurs sociologiques de la personnalité. Il rejette les concepts de Freud, ou du moins il les interprète autrement. Par exemple, il voit dans le complexe d'Œdipe non pas un attrait pour le parent du sexe opposé et la mise en place d'une sexualité dirigée vers lui, mais bien une lutte que doit faire l'enfant pour obtenir sa propre liberté en ne respectant plus l'autorité des parents. Il constitue sûrement un pionnier dans le courant humaniste car il considère que l'amour, la productivité et l'union avec les autres constituent des valeurs humaines très importantes. Il rejoint de la sorte les conceptions d'Adler.

La théorie de Fromm souffre toutefois de plusieurs lacunes. Tout d'abord, c'est plutôt une théorie philosophique que scientifique. Il n'est pas facile d'unir les concepts de besoins et de caractères en un tout cohérent. Il s'agit plutôt de deux catégories distinctes de concepts. Comme dans celle d'autres auteurs avant lui, on retrouve dans sa théorie le problème que les notions qu'il a développées changent en fonction du temps, ce qui les rend floues. Une théorie qui change pour d'autres raisons que des preuves scientifiques appartient plus au domaine de la philosophie qu'à celui de la science.

Un autre problème est la généralisation qu'il fait des caractères. En effet, il estime que la plupart des individus partagent le même caractère. Dans notre culture actuelle, tous les individus, ou du moins le plus grand nombre, ont un caractère marketing selon lui. Cette généralisation est évidemment abusive et est opposée à la notion qu'il existe une grande dispersion de nombreux caractères dans la population. Or, Fromm ne prétend pas qu'il existe des gradients ni d'autres caractères dans une même culture. Cette simplicité de la théorie est sa principale faiblesse.

Enfin, il n'existe pas de preuve scientifique de la théorie de Fromm. Aucun auteur n'a essayé d'éprouver la théorie par des faits et il n'existe pas non plus

de personne qui l'a continuée. Encore une fois, il est difficile de transformer les concepts de cette théorie en termes concrets qui peuvent être soumis à une approche scientifique. Par ailleurs, les concepts sont trop dépassés pour intéresser quelqu'un à l'heure actuelle.

3 La perspective humaniste : Rogers et Maslow

La psychologie humaniste est issue de deux courants philosophiques : le courant *existentialiste* et le courant *phénoménologique*. Le premier s'intéresse aux expériences immédiates des personnes, à leurs conditions d'existence et estime qu'il est nécessaire d'exercer un libre choix dans ce monde chaotique. Les existentialistes donnent une place importante à la prise de conscience et à la responsabilité. La liberté humaine n'est pas définie comme une liberté vis-à-vis des responsabilités, mais bien comme le fait d'accepter la responsabilité. Cette conception rejette des positions génétiques et sociogéniques : la personne se construit elle-même. Les représentants de ce courant sont Kierkegaard (1984) et Merleau-Ponty (2001) pour n'en citer que deux. Le second, le courant phénoménologique, est plutôt une méthode pour investiguer la réalité. Ce courant implique une attitude de recherche qui prend en compte l'expérience subjective qu'a un individu d'une réalité, en partant du principe que la réalité est appréhendée de manière unique par chaque individu : « la seule réalité que je peux connaître est le monde tel que je le perçois à un tel moment ». Une expérience qu'une personne fait est réelle pour cette personne au moment donné. C'est pourquoi, comme nous allons le voir plus loin, Rogers utilisait souvent les termes *réel pour moi*, et *basé sur ma propre expérience* dans ses livres. Il y a autant de mondes que de personnes. C'est une approche subjective. Rogers estime qu'en fonction de leurs expériences, les individus décident de ce qu'ils vont faire et de ce qu'ils vont être. Cette approche phénoménologique implique aussi que si nous voulons comprendre une personne, nous devons pénétrer dans son monde fait de différentes significations et nous pouvons le faire en manifestant de l'*empathie**.

Rogers est sans aucun doute le plus grand représentant du courant de la psychologie humaniste, lequel considère l'individu dans son entièreté, prône la créativité, l'intentionnalité, le libre choix et la spontanéité et soutient l'idée que les personnes sont capables de résoudre leurs problèmes psychologiques. Ce courant psychologique s'est imposé dans les années 1950-1960 suite à la publication de plusieurs livres de Rogers (1961, 1969, 1980) et de Maslow (1962, 1968). En 1961, s'est aussi créé le *Journal de psychologie humaniste*.

3.1 La théorie de Rogers

L'*actualisation** est une notion centrale dans la théorie de Rogers. Elle est définie comme « une tendance innée qu'ont les organismes à développer toutes leurs capacités afin de maintenir et d'améliorer leurs états ». Elle s'exprime dans différents domaines et présente quatre caractéristiques fondamentales. **Premièrement**, c'est une disposition naturelle, biologique, qui se

retrouve dans le fonctionnement de chaque être vivant. **Deuxièmement**, c'est un processus actif car les organismes cherchent toujours quelque chose, ils explorent, ils créent et ils modifient l'environnement. **Troisièmement**, il est directionnel et non aléatoire. Il pousse les individus vers la croissance, la reproduction et l'autorégulation. **Quatrièmement**, il est sélectif car toutes les potentialités de l'organisme ne sont pas développées. À côté des tendances générales du processus d'actualisation, Rogers définit une propre à l'homme : c'est l'*autoactualisation*. Ceci signifie qu'une personne essaye tout au long de sa vie d'exploiter ses potentialités afin de s'accomplir pleinement et d'acquiescer une vie meilleure.

Rogers accorde une place importante à la notion de *Soi**. Celui-ci détermine comment les expériences sont vécues et comment le monde est appréhendé. Ceci conduit à nos propres conceptions du monde. Ce concept est mouvant dans la mesure où il y a un *Soi actuel** et un *Soi idéal** auquel le sujet aspire. Si la différence entre les deux n'est pas trop grande, c'est que la personne est parvenue à un bon ajustement et qu'elle s'accepte relativement bien. Nos conceptions personnelles du monde peuvent être congruentes ou non aux expériences vécues. Quand elles sont non congruentes, elles donnent naissance à des distorsions de la réalité. Dans ces cas, nous réinterprétons la réalité comme nous voulons qu'elle soit.

Rogers a développé un test assez simple pour appréhender le *Soi*, qu'il appelle le *Q-sort* (trier des qualités). Sur des cartes, apparaissent des qualités, comme « intelligent, optimiste, ambitieux, anxieux, heureux, impulsif, exigeant et sociable ». La personne doit faire des tas avec ces cartes sur une ligne, en mettant d'un côté les qualités qui lui ressemblent le plus et de l'autre les qualités qui lui ressemblent le moins, avec des positions intermédiaires (figure 5.8). Il existe différentes formes de ce test, certains reprenant des phrases entières au lieu de qualités isolées (Nyatanga, 1989).

3.1.1 Le développement de la personnalité

D'après Rogers, la personnalité se développe de manière satisfaisante si l'environnement comprend trois facteurs primordiaux (figure 5.9). Le premier est le *regard positif**. En effet, chacun recherche dans ce qu'il fait une reconnaissance. On cherche à être apprécié pour ce que l'on est et pour ce que l'on fait. Ceci est principalement important dans les premières années de vie, et cela donne naissance à une estime de soi positive. Le second facteur correspond à l'empathie. L'individu doit être compris pour ce qu'il pense et il est important de prendre son jugement en considération. Il faut se mettre à la place de l'autre. Le troisième facteur correspond aux bonnes relations

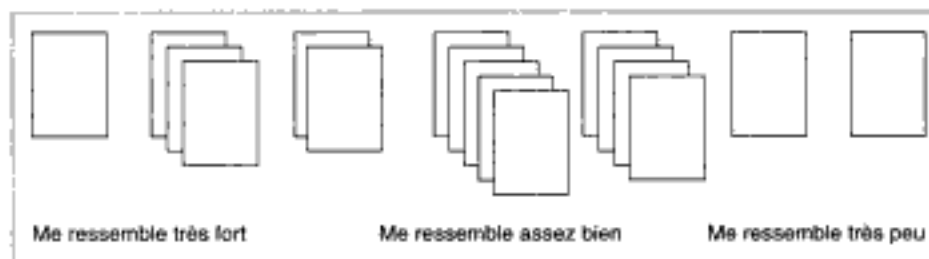


Figure 5.8

Illustration de la procédure Q-Sort développée par Rogers. Sur chaque carte est indiquée une affirmation comme « je suis paresseux », ou « je suis optimiste » et le sujet doit regrouper les cartes en fonction de leurs ressemblances avec ses propres caractéristiques.

Encadré 5.10

Carl Rogers (1902-1987)

Carl Ransom Rogers naquit le 8 janvier 1902 dans l'Illinois aux États-Unis. Il était le quatrième enfant d'une famille de six. Il fut décrit comme *tendre* et facilement *blessé*. Il baigna dans un milieu familial marqué par un fondamentalisme religieux et par la ferme pensée que le travail est une valeur sûre. C'était un enfant solitaire qui était souvent plongé dans des livres. Il s'intéressa beaucoup aux animaux et à l'agriculture. Il fit des études d'histoire et d'agriculture à l'université du Wisconsin. Il se porta ensuite vers la religion et entama une carrière au ministère. Il se maria en 1924 et il eut deux enfants qui lui apprirent plus, dit-il, sur les individus, leur développement et leurs relations, que ce qu'il put voir dans sa carrière professionnelle.

Il étudia la théologie dans une école privée juste en face de l'université Columbia. Il fut en contact avec des enseignants de cette université et commença à s'intéresser à la psychologie de l'enfant. Il obtint son doctorat en 1928. Il travailla alors plusieurs années dans un centre de guidance à New York. Il fut confronté à la théorie de Freud, mais il la trouva peu crédible, par rapport à la

formation rigoureuse qu'il avait eue d'une part, et, par rapport avec son expérience professionnelle, d'autre part.

Se basant sur sa propre expérience clinique, il commença à développer une théorie centrée sur l'individu. Il pensait que l'individu qui demande de l'aide doit trouver lui-même la solution. Il rejeta la pensée médicale de l'époque, voyant dans chaque patient une personne *malade* qu'il fallait guérir comme en médecine classique. Il rejeta aussi l'idée que le thérapeute sait ce qui est bon pour son patient, ainsi que le rôle autoritaire de celui-ci. Il parlait d'ailleurs de *client* et non de patient. Il adopta le modèle de la croissance : il voulait aider les personnes à débloquent ce qui les empêche de se développer.

Par la suite, il occupa des postes d'enseignant et de thérapeute dans différentes universités (universités de l'État d'Ohio, de Chicago et du Wisconsin). En 1947, il fut président de l'association américaine de psychologie. Il resta actif jusqu'à sa mort en 1987. Ses collaborateurs, qui continuent son œuvre, furent vraiment impressionnés par cet homme qui continua à apprendre, à croître, jusqu'à la fin. Il fut un exemple vivant de sa théorie.

interpersonnelles, lesquelles doivent être *congruentes** : les deux personnes impliquées dans la relation doivent ressentir le même niveau émotionnel en rapport à l'événement qu'elles considèrent.

3.1.2 La psychothérapie

Rogers eut un impact majeur en psychothérapie. Il considère que si certaines conditions sont remplies dans une thérapie, un changement de la personnalité peut se produire. Ces conditions sont identiques à celles requises

Figure 5.9

Selon Rogers, trois conditions doivent être réunies pour que la personnalité se développe normalement : l'empathie, le regard positif et les relations congruentes. Ces trois conditions doivent être remplies aussi pour qu'une psychothérapie réussisse.



pour un bon développement de la personnalité : le regard positif, l'empathie et la congruence. Parallèlement à ceci, il développa ce qu'il appela la *psychothérapie centrée sur le sujet*, dans laquelle le thérapeute n'est pas un écran blanc sur lequel le sujet se reflète, c'est aussi un être humain. Le thérapeute ne sait pas ce qui est bon pour le client, c'est ce dernier qui doit le découvrir. La thérapie se centre sur l'ici et le maintenant plutôt que sur le passé et le futur. La thérapie est dite également non directive, ce qui, il faut le souligner, ne convient pas à tout le monde et peut d'ailleurs générer des sensations de frustration chez les clients qui cherchent précisément à ce que le thérapeute apporte une solution immédiate à leurs problèmes. Il adopta aussi une approche plus rigoureuse de la thérapie. Il fut le premier à enregistrer en 1942 toutes les séances qu'il avait eues avec un client afin de les montrer à ses collègues et au public. Ceci démystifiait la thérapie et lui donnait une ouverture vers la critique, chose qui n'était pas possible lorsqu'elle se limitait aux transcriptions subjectives du thérapeute basées uniquement sur sa mémoire.

3.1.3 Critique

Rogers n'a pas vraiment établi une théorie de la personnalité. Il n'en a d'ailleurs jamais donné de définition. Il a plutôt développé le courant humaniste, lequel conçoit la personnalité d'une manière propre : l'expérience subjective est importante, le Soi occupe une place primordiale et la confiance est accordée aux autres. Rogers a également modifié les conceptions classiques des thérapies psychologiques. Le thérapeute ne donne pas de conseil et il n'est pas non plus un écran blanc.

Une limite importante de sa théorie est que nombreux sont les concepts qui ne peuvent pas être appréhendés de manière objective. En effet, différentes tentatives ont été faites pour donner des valeurs numériques aux concepts d'empathie et de chaleur, concepts si importants dans cette théorie. Malheureusement, les différentes échelles qui ont été créées à cette fin se sont révélées inconsistantes (Mitchell *et al.*, 1977). Une autre limite inhérente à cette théorie est qu'elle accorde une place centrale à l'expérience subjective et donc aux auto-observations. Or, les autoperceptions peuvent être incomplètes ou mauvaises dans la mesure où l'individu ne peut s'observer de manière objective : il est plus difficile de rapporter des défauts par exemple, que des qualités. Les individus sont parfois incapables de formuler de manière compréhensible ce qu'ils ressentent et il peut exister un décalage entre la perception réelle et la manière dont on l'explique.

3.2 La théorie de Maslow

Maslow est le second représentant du courant humaniste après Rogers. Ils partagent plus ou moins les mêmes idées. L'*autoactualisation* est le point sur lequel ils ne s'entendent pas. Alors que pour Rogers, c'est un concept parmi d'autres que chaque individu atteint, pour Maslow, c'est le plus important et il est réservé à une partie infime des individus. À l'instar de Rogers, il considère que les individus sont fondamentalement bons, conscients et rationnels (Maslow, 1962). Ils sont acteurs de leur destinée et de leur évolution. Par ailleurs, il estime que des facteurs motivationnels sous-tendent

Encadré 5.11

Abraham Maslow (1908-1970)

Abraham Maslow naquit en 1908 à New York. Son père, originaire de Kiev en Ukraine, était arrivé un peu plus tôt et avait épousé une cousine. Ils eurent sept enfants. La mère de Maslow fut décrite comme froide, perverse, superstitieuse, s'impliquant plus dans la religion que dans l'éducation de ses enfants. Aux plus simples transgressions qu'il commettait durant son adolescence, elle répondait que Dieu le punirait. Ceci le marqua profondément, mais développa aussi son jugement critique. Il mit à l'épreuve ce que sa mère lui dit concernant les sanctions de Dieu et il constata que rien de ce qu'elle avait prédit n'arrivait. Il en conclut que la religion est avant tout une superstition majeure.

Sa mère était aussi cruelle envers lui : par exemple elle s'efforçait qu'il ait moins de nourriture que ses frères et sœurs, ou encore, elle tua sous ses yeux des chatons qu'il avait ramenés à la maison. Lors de son enterrement, il refusa de se rendre à la cérémonie. Le père de Maslow, fuyant sa famille, préférait partir tôt le matin et rentrer tard le soir quand les enfants étaient déjà au lit. Si bien que Maslow n'eut pas de contact avec son père. Ce n'est

que tardivement, lorsqu'il atteignit l'adolescence, qu'ils entrèrent en relation.

Pendant son enfance et à l'école, Maslow dut faire face à des propos antisémites. En plus, son physique était peu agréable, son père aurait même dit de lui que c'était le plus laid de ses enfants. Il fut donc sujet au ridicule. Ces différents éléments le conduisirent à développer un sérieux complexe d'infériorité et à décrire son enfance comme profondément malheureuse.

Il entra à l'université du Wisconsin en 1928. Il fut fort impressionné par la lecture d'un article de John Watson (1913), le père de la psychologie comportementale, et par Kurt Koffka, un des fondateurs de la psychologie de la forme (la *Gestalt*). Parmi ses professeurs, il fréquenta Clark Hull, un grand nom de la psychologie de l'apprentissage ainsi que Harry Harlow, dont les travaux portaient sur les primates. Après son doctorat en 1934, il occupa différents postes d'enseignant dans des collèges et des universités jusqu'en 1969. Il fut président de l'*Association américaine de psychologie* en 1968. Il mourut en 1970 d'une attaque cardiaque à l'âge de 62 ans.

la personnalité (« nous sommes ce que nous voulons être »). La motivation est un processus par lequel les individus arrivent à leurs fins (Maslow, 1970). Il ajoute que les objectifs individuels répondent à des besoins qui doivent être satisfaits et que ces besoins sont universels, c'est-à-dire qu'ils ne sont pas propres à une culture, à un environnement ou à une génération. Toutefois, la façon dont ces besoins sont satisfaits dépend de la culture personnelle. Tout le monde ressent, par exemple, le besoin d'avoir une bonne image de soi. On peut y arriver de différentes façons, comme devenir un bon professeur, un bon fromager, un bon boulanger, un bon musicien, un bon mécanicien, ou encore une bonne mère ou un bon père. Enfin, la satisfaction d'un besoin n'est pas isolée, elle peut dépendre de la satisfaction d'autres besoins, antérieurs, simultanés, ou postérieurs.

3.2.1 Les besoins

Maslow a construit une hiérarchie des besoins qui sont organisés en fonction de leur importance. La logique de la hiérarchie veut qu'on n'accède au besoin supérieur que si le besoin inférieur est suffisamment satisfait. Les besoins sont les suivants : les besoins *physiologiques*, les besoins de *sécurité*, les besoins d'*appartenance et d'amour*, les besoins d'*estime* et les besoins d'*auto-actualisation* (figure 5.10). Il estime que ces besoins sont instinctifs, qu'ils répondent à des contraintes biologiques et génétiques. Ils sont universels.



Figure 5.10

Représentation hiérarchique des besoins d'après Maslow. Les besoins de base sont prioritaires et largement représentés dans le règne animal. À l'inverse, les besoins placés en haut de la hiérarchie sont plus subtils, ils sont réservés à une partie limitée des êtres humains.

Les besoins physiologiques font référence aux contraintes biologiques des individus qui les poussent à rechercher de l'oxygène, de la nourriture, de l'eau, à réguler leur température, à dormir, à avoir des relations sexuelles et à se protéger. Ce sont des besoins prioritaires car la survie en dépend. Il est évident que pour quelqu'un qui n'a rien à manger, une des premières priorités est de rechercher de la nourriture. D'ailleurs, d'après les descriptions de survivants de captivité, la quête de la nourriture devient une réelle obsession et la seule préoccupation quand on en est privé. Autrement dit, si ces besoins ne sont pas satisfaits, ils dictent littéralement les conduites des individus et ces derniers ne sont pas disponibles pour d'autres préoccupations. En revanche, s'ils sont satisfaits, ils laissent plus de liberté aux individus.

Les besoins de sécurité comprennent la protection, la sécurité, la stabilité, l'ordre et la loi, la prédictibilité et l'organisation. Ces besoins ont été mis en évidence suite aux réactions négatives qu'ont les enfants lorsque des objets de leur environnement sont soudainement enlevés. Lorsque ces besoins ne sont pas satisfaits, l'anxiété s'installe. Par exemple, les vétérans du Vietnam, même lorsqu'ils sont rassasiés, ressentent de l'anxiété et se rappellent souvent l'enfer qu'ils ont vécu quand ils entendent un bruit strident ou un hélicoptère par exemple (Wolf et Mosnaim, 1900 ; Nutt *et al.*, 2000).

Les besoins d'appartenance et d'amour orientent les individus vers des relations affectives avec d'autres personnes, ainsi qu'à rechercher une place dans un groupe. Durant sa carrière, Maslow fut frappé par le succès des groupes *sensitifs* dans lesquels des individus échangent des sentiments personnels avec d'autres pour s'en rapprocher. Il considéra cette tendance comme le reflet d'un désir croissant de relations intimes. Si ces besoins ne sont pas satisfaits, il y a de fortes chances que l'individu développe un trouble de la personnalité.

Les besoins d'estime sont divisés en deux catégories : ceux qui sont en relation avec l'estime de soi, comme la compétence, la confiance, la liberté, l'indépendance et le contrôle et ceux qui sont en relation avec l'estime que les autres ont de nous, comme la reconnaissance, l'appréciation, le respect, le prestige, l'importance et la dignité. La satisfaction de ces besoins détermine la force psychologique, nos capacités et le sentiment d'être utile et nécessaire. En revanche, si ces besoins ne sont pas satisfaits, ceci conduit à des sentiments d'infériorité, de faiblesse et de désespoir. On peut rapprocher ces besoins d'estime du regard positif de Rogers.

Le besoin d'autoactualisation, ou, en d'autres termes, de réalisation personnelle, correspond à la tendance qu'a une personne à se réaliser dans un domaine personnel (« ce qu'un homme peut être, il doit l'être »). Ce besoin nous pousse à réaliser ce pourquoi nous sommes faits. Un musicien ressent un profond désir de faire de la musique, un artiste de peindre ou de produire, un poète d'écrire, s'ils veulent finalement être en paix avec eux-mêmes. Chaque personne entend en lui une voix qui chuchote « sois vrai en fonction de ta nature ». C'est un besoin qui correspond à l'accomplissement de nos potentialités. Encore faut-il savoir quelles sont nos potentialités. D'après Maslow, c'est dans la manifestation de l'autoactualisation que les différences entre les individus sont les plus grandes.

Maslow considère les quatre premiers besoins de la hiérarchie comme des besoins activés par des états de privation. Le bien-être physique et psychologique des individus dépendent de la satisfaction de ces derniers. Ce sont des besoins de base car ils sont vitaux. Ceci fait référence au concept de l'homéostasie de Cannon, lequel signifiant que l'organisme tente de maintenir automatiquement un équilibre physiologique. Alors que la satisfaction de ces besoins de base est nécessaire pour qu'on puisse satisfaire le dernier, ce n'est pas pour autant une condition suffisante. À l'opposé des besoins de base, celui d'autoactualisation est orienté vers le positif et vers la croissance (Maslow, 1955).

D'après la théorie hiérarchique des besoins, ceux des niveaux inférieurs sont prépondérants et doivent être partiellement satisfaits avant que les autres ne soient accessibles. S'ils ne le sont pas, la personne va être occupée entièrement à chercher à les satisfaire, n'ayant pas de temps à s'autosatisfaire. Les besoins ne surgissent pas non plus d'un coup. L'émergence d'un nouveau besoin de la hiérarchie apparaît graduellement en fonction de la satisfaction du besoin inférieur. Par exemple, si les besoins d'appartenance et d'amour sont satisfaits à 10 % seulement, ceci n'est pas suffisant pour que ceux d'estime puissent être atteints. En revanche, s'ils sont satisfaits à 25 %, le besoin d'estime apparaît à 5 %. Il existe évidemment des exceptions à la logique de la hiérarchie des besoins. Ainsi, le Mahatma Gandhi s'est volontairement privé de ses besoins de base pour une meilleure autoactualisation. Se basant sur des éléments arbitraires, Maslow estime que dans notre société, les satisfactions moyennes des cinq besoins sont de 85 % pour les besoins physiologiques, 70 % pour ceux de sécurité, 50 % pour ceux d'appartenance et d'amour, 40 % pour ceux d'estime et 10 % seulement pour ceux d'autoactualisation.

3.2.2 Les expériences extrêmes

Même si potentiellement tout le monde peut accéder à l'autoactualisation, Maslow estime que certaines personnes y arrivent mieux que d'autres. Pour mieux comprendre ce concept, il chercha des personnes qui correspondent à un niveau élevé d'autoactualisation. Il définit des critères qui caractérisent les personnalités supérieures, celles qui ont atteint un niveau d'autoactualisation suffisant (tableau 5.6). Il définit aussi des moments dans la vie qui correspondent à de l'autoactualisation : les *expériences extrêmes*. Ce sont des situations dans lesquelles vous ressentez de l'extase et où vous ne pensez plus à vous-même, mais plutôt à ce que vous vivez le plus fort possible.

- Ils ont une bonne perception de la réalité et d'eux-mêmes
- Ils s'acceptent bien eux-mêmes et acceptent les autres personnes
- Ils ont des pensées et des émotions spontanées, ils sont naturels
- Ils sont centrés sur des problèmes qui ne sont pas personnels
- Ils sont indépendants et autonomes
- Ils savent apprécier les événements ordinaires
- Ils vivent des expériences mystiques qui les poussent à se sentir en harmonie avec la nature et à transcender le temps et l'espace
- Ils ont une identité humanitaire, altruiste et démocrate, ils respectent les autres
- Ils sont créatifs
- Ils affichent un détachement vis-à-vis de la culture dans laquelle ils vivent
- Ils sont forts, indépendants et guidés par leurs propres visions qui apparaissent parfois comme impitoyables et chevaleresques
- Ils savent discriminer le bien et le mal
- Ils sont philosophes
- Ils ont des intérêts sociaux
- Ils ont des défauts : froids, irritables, impitoyables, sans humour, impolis, ennuyeux, têtus et étourdis

Tableau 5.6

Caractéristiques des personnes autoactualisées (d'après Maslow, 1968).

Les personnes sont tellement prises par cette expérience qu'elles oublient le reste et qu'elles en font partie entière. Ceci ne se résume pas à une activité artistique. L'important ce n'est pas ce qui est fait, mais bien comment on le vit. Une expérience anodine pour certains peut prendre des dimensions extrêmes pour d'autres. Il faut signaler qu'une expérience extrême peut être ressentie passivement, comme c'est le cas en contemplant une œuvre d'art ou en regardant un film. Plus récemment, Csikszentmihalyi (1990) a élaboré le terme de *flux* pour désigner les expériences extrêmes.

Shostrom (1966) a construit un test qui mesure l'autoactualisation : le POI (*Personality Orientation Inventory*). C'est un questionnaire comprenant 150 items pairés auquel le sujet doit répondre par un choix forcé. Il doit sélectionner le membre de la paire qui le caractérise le mieux. Par exemple : « je profite de la vie vs. je ne profite pas de la vie », « les personnes doivent garder leurs sentiments pour eux vs. les personnes doivent montrer leurs sentiments aux autres ». Ce test n'a pas une bonne validité, mais possède des relations avec d'autres tests (Yonge, 1975).

Mathes *et al.* (1982) ont développé par ailleurs un test qui mesure les tendances à vivre des expériences extrêmes. Certaines études ont pu isoler des caractéristiques de personnes qui vivent de telles expériences, lesquelles sont en accord avec la théorie de Maslow : ce sont des gens qui rapportent des expériences mystiques et de transcendance en même temps qu'un sentiment de bonheur intense (Maslow, 1970).

Leidy (1994) a développé un inventaire qui mesure la satisfaction des besoins de base : l'inventaire de satisfaction des besoins basiques (*Basic Need Satisfaction Inventory, BNSI*). Les résultats d'une étude de validation montrent que cet inventaire possède de bonnes propriétés psychométriques (consistance interne, validité constructive) et suggèrent qu'il pourrait être un instrument utile pour évaluer la satisfaction des besoins en accord avec la théorie de Maslow.

3.2.3 Critique

Maslow a proposé une théorie intéressante basée sur des besoins universels et sur la notion d'autoactualisation. Certaines études ont validé cette théorie. Par exemple, dans une étude déjà ancienne, Graham et Balloun (1973) ont demandé à trente-sept sujets de se décrire verbalement le mieux possible. Ils devaient ensuite coter sur une échelle de cinq points (de *très fort* à *pas du tout*) leurs réponses selon qu'elles exprimaient ou non des besoins physiologiques, de sécurité, sociaux et d'autoactualisation. Les résultats confirment que les besoins basiques sont plus souvent satisfaits que celui d'autoactualisation. Ensuite, les participants devaient coter leur niveau de satisfaction pour les différentes catégories de besoin et leur désir d'améliorer ou non ces satisfactions. Les résultats montrent que moins le besoin est satisfait, plus on ressent le besoin de le satisfaire.

La notion d'autoactualisation souffre toutefois, comme chez Rogers, de plusieurs limitations. La plus importante est le fait que Maslow s'est basé sur des personnes ayant occupé des positions importantes dans l'histoire de son époque, comme certains présidents des États-Unis. Or ces personnes ne sont pas représentatives et dès lors ses observations proviennent d'un nombre limité et surtout choisi arbitrairement et ne font pas l'objet d'une évaluation objective. Une autre critique plus fondamentale repose sur l'idée que ce concept n'est pas universel et qu'il ne constitue pas la meilleure façon qu'ont les individus pour se réaliser et être bien avec eux-mêmes. C'est une vision occidentale de la réussite, mais on peut voir dans d'autres cultures, comme en Orient, que certaines personnes peuvent arriver à un bien-être absolu sans pour autant avoir les caractéristiques des personnes autoactualisées telles qu'elles sont décrites par Maslow. Certaines valeurs orientales sont d'ailleurs plus attractives que celles prônées par notre civilisation occidentale.

Même s'il existe des instruments qui mesurent l'autoactualisation et les expériences extrêmes, la théorie de Maslow présente, comme toutes les précédentes, une difficulté de traduire les concepts théoriques en mesures objectives.

Enfin, les notions que la théorie de Maslow véhicule, comme celles de Rogers, sont purement arbitraires. En effet, il n'est pas prouvé que l'homme est fondamentalement bon et qu'il peut obtenir ce qu'il veut s'il le décide. Ceci n'est pas toujours possible car il existe des contraintes physiques et sociales qui empêchent certaines personnes d'accéder à ce qu'elles veulent. Certains critiquent fortement cette notion de liberté et parlent d'illusion et d'optimisme abusif. Par ailleurs, les concepts de cette théorie sont romantiques et parfois naïfs, ce qui leur a d'ailleurs valu de nombreux adeptes dans le monde non professionnel de la psychologie.

4 La perspective de l'apprentissage : Skinner, Bandura et Rotter

4.1 La théorie de Skinner

Skinner fait partie du courant de la psychologie stimulus-réponse (S-R) qui exclut l'étude des processus cognitifs, lesquels sont regroupés dans la *boîte noire* (Skinner, 1971, 1984). Il estime que l'environnement détermine la plupart de nos réponses et qu'en fonction de leurs conséquences, elles seront soit reproduites, soit éliminées. Dans le premier cas on parle de *renforcement positif**, dans l'autre, de *renforcement négatif**. Il pense que nous ne sommes pas libres de nos comportements car ils sont en grande partie fonction de l'environnement dans lequel nous évoluons. Sa théorie de l'apprentissage est vaste et s'applique à de nombreux domaines. Nous allons ici aborder certains points de celle-ci et plus particulièrement ceux qui s'appliquent le mieux à la psychologie de la personnalité.

4.1.1 Les renforcements

Un point central de la théorie de Skinner est sans aucun doute le *conditionnement** instrumental ou *opérant* (Skinner, 1971, 1979 ; Richelle, 1973, 1977, 1993). C'est un processus par lequel un individu « opère » sur son environnement avec des conséquences qui ont comme effet d'augmenter la probabilité d'émission d'un comportement. Il existe trois types de renforcement : le renforcement positif, le renforcement négatif et la punition. Un renforcement est un événement qui se présente immédiatement après une réponse pour augmenter ou diminuer sa probabilité d'apparition.

Encadré 5.12

Burrhus Frederic Skinner (1904-1990)

Burrhus Frederic Skinner naquit en 1904 en Pennsylvanie. Il fut attiré très tôt par la psychologie et également par les phénomènes mystiques. Toutefois, il regretta amèrement d'avoir perdu du temps avec des préoccupations qu'il qualifia de *mentalistes*. En 1926, alors qu'il terminait des études de littérature anglaise dans une petite école de New York, il rêva de devenir un écrivain. Il reçut d'ailleurs des propositions, mais préféra choisir un métier plus ordinaire. Il entra en contact avec le *behaviourisme** en lisant des livres de Bertrand Russell, un disciple de John Watson. Peu de temps après, il commença des études de psychologie à Harvard. Il était très conservateur avec des traits provocants, aventureux et prudents.

Il obtint son doctorat, en 1931, à Harvard. Entre 1936 et 1945, il travailla à l'université du Minnesota où il effectua des recherches militaires. Il occupa un poste de professeur en 1945 à l'université d'Indiana jusqu'à ce qu'il retourne à Harvard en 1947 pour diriger le département de psychologie.

Il reçut de nombreuses distinctions scientifiques, comme la médaille d'or de l'*Association Américaine de Psychologie* pour sa contribution scientifique. En 1990, il reçut deux grandes récompenses dans le monde de la psychologie. Il mourut peu de temps après au mois d'août 1990 d'une leucémie.



Figure 5.11

Boîte de Skinner
(source : B.F. Skinner Foundation).

Un **renforcement positif** est un processus par lequel un événement, le plus souvent un stimulus, augmente la probabilité d'apparition d'une réponse qui lui est contingente. L'exemple classique est celui du pigeon dans la *boîte de Skinner* qui appuie avec son bec sur un disque, réponse qui donne comme conséquence l'apparition de nourriture (figure 5.11). En fait, la réponse *appui* est renforcée positivement puisqu'elle entraîne de la nourriture. La probabilité de la réponse va donc s'accroître puisqu'elle est renforcée. Au début, l'animal va appuyer avec son bec un peu partout dans la cage, puis, lorsqu'il appuiera sur le disque, de la nourriture lui sera délivrée. Au fur et à mesure, on constate que le temps entre deux renforcements diminue, ce qui témoigne d'un conditionnement. L'animal a appris qu'appuyer à un endroit précis entraîne des conséquences spécifiques. Si jamais on supprime le renforcement, la réponse va alors disparaître progressivement par un mécanisme appelé *l'extinction*. Il est évident que la plupart de nos comportements sont soumis à cette règle.

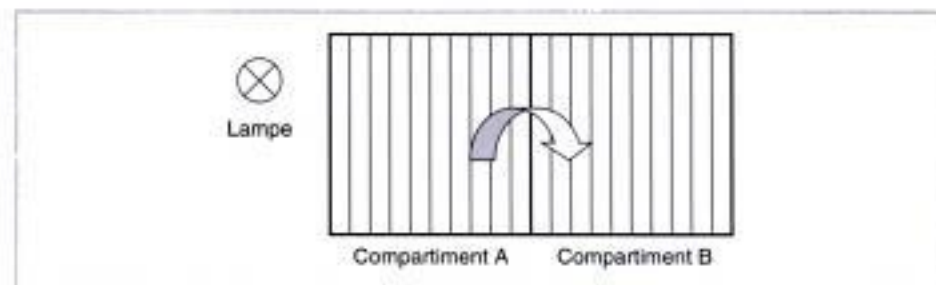
Le renforcement positif n'est pas le seul moyen d'acquérir des nouveaux comportements. Il existe aussi le **renforcement négatif** qui est un mécanisme dans lequel la probabilité d'un comportement augmente quand il est suivi par la fin ou la réduction d'un stimulus aversif. L'exemple classique est celui de la *boîte à deux compartiments* (figure 5.12). Si on place un animal dans une cage à deux compartiments séparés par une palissade et qu'on envoie une stimulation aversive d'un des côtés, celui-ci va sauter par réflexe de l'autre côté et il constatera que, par son comportement, il supprime la stimulation aversive. C'est un comportement d'échappement qui est renforcé. Dans une situation expérimentale légèrement différente, une lampe peut signaler à l'animal que le choc électrique va bientôt être délivré. L'animal peut dès lors sauter à l'avance et éviter le choc. C'est un comportement d'évitement.

Enfin, Skinner envisage la **punition** comme troisième type de renforcement. Dans le cadre d'une punition, on distingue la punition positive où le comportement est suivi d'un stimulus aversif, ce qui diminue la probabilité d'apparition de ce comportement, d'une punition négative où aucun renforcement positif n'est produit après une réponse. Dans ce dernier cas, la probabilité d'apparition de la réponse va diminuer.

Selon Skinner, il est vivement conseillé de renforcer positivement les comportements souhaitables plutôt que de renforcer négativement ceux qui ne le sont pas et qu'on désire éliminer. Il critique vivement le système éducatif centré sur la punition. Il souligne le fait que les effets négatifs de ce système sont de provoquer de la peur et de l'anxiété qui risquent de durer bien au-delà du comportement indésirable et de cristalliser l'attention sur la conduite indésirable (c'est

Figure 5.12

Illustration d'une boîte à deux compartiments. L'animal se trouve dans le compartiment A où des stimulations électriques sont fournies. L'animal a la possibilité de passer dans le compartiment B dès que la décharge électrique est produite : c'est une réponse d'échappement. Une lampe peut aussi indiquer à l'animal que le choc électrique va arriver. Dans ce cas l'animal saute dans le compartiment B avant que la décharge soit produite : c'est une réponse d'évitement.



une forme de renforcement, l'ignorer aurait plus de chance d'amener sa disparition). Il recommande la punition dans des cas extrêmes. En revanche, renforcer positivement tout comportement jugé positif, ou toute ébauche d'un tel comportement, aura pour incidence de le développer. Par exemple, dans cette optique, il est plus adéquat, face à un enfant qui manifeste des comportements agressifs, de le récompenser quand il fait preuve de coopération que de le punir quand il se bat. Le danger est que l'enfant ne finisse par produire le comportement non souhaitable (ne pas faire ses devoirs, ne pas manger, ne pas aller se coucher, ne pas ranger ses jouets, déranger la classe...) parce que ceci lui procure une attention privilégiée, fut-elle hostile, de la part de l'adulte.

Tous nos comportements ne sont pas toujours renforcés, si bien que Skinner a mis au point des programmes de renforcement. Dans le cas des programmes à durée constante, le renforcement survient après que, par exemple, dix réponses identiques soient produites, ou dans le cas de programmes à intervalles réguliers, il faut que deux réponses soient séparées d'au moins deux minutes pour que la suivante soit renforcée. Il existe d'autres programmes de renforcement (Richelle, 1973).

4.1.2 La personnalité

Même si Skinner rejette la notion de personnalité, la manière dont il conçoit comment nos comportements s'acquièrent peut faire référence à ce concept (Skinner, 1972). Dans son livre utopique *Walden Two* (Skinner, 1951) où il décrit une société gouvernée par ses théories de l'apprentissage, il parle de personnalité dans le sens de différences comportementales entre les individus, constantes dans le temps, et ce pour des situations diverses. Il adopte le principe que la personnalité est déterminée exclusivement par les expériences de vie, comme le sont les comportements. Il n'accorde aucune place aux processus cognitifs ni aux *constructs* * (voir la perspective cognitive et Kelly plus particulièrement) en accusant la psychologie cognitive d'être un retour au mentalisme. La personnalité, c'est tout au plus un répertoire de comportements engendrés par un ensemble déterminé de contingences. L'aspect social est important dans les conceptions de Skinner. Les comportements répondent à des lois : il est possible de les prédire et de les contrôler par des manipulations de l'environnement. Il rejette les explications biologiques et génétiques des comportements et de la personnalité.

4.1.3 Critique

Il est évident que la contribution de Skinner à la psychologie est capitale et très importante. De nombreuses études ont été menées en partant de son cadre théorique. De nombreuses applications pratiques en ont aussi découlé, comme les thérapies comportementales en psychologie clinique (Fontaine, 1978 ; Cottraux, 2001). Contrairement aux autres théories de la personnalité, celle de Skinner est basée sur des observations scientifiques reproductibles d'une part, et d'autre part, le succès des thérapies comportementales démontre la valeur de cette théorie.

Dans le cadre de la psychologie de la personnalité, son apport est toutefois restreint car il limite la personnalité aux comportements, rejetant par exemple l'influence des facteurs génétiques et biologiques sur celle-ci.

Par ailleurs, les lois de l'apprentissage se vérifient dans des situations expérimentales et sur des comportements relativement simples. Elles ont été obtenues pour la plupart à partir d'expériences chez l'animal. Toutefois, Skinner a suggéré qu'elles puissent sans discernement s'appliquer à d'autres espèces. Il avait d'ailleurs imaginé un système éducatif basé sur sa théorie. Il avait proposé à son épouse d'appliquer sa théorie pour l'éducation de leur fille Deborah (« le bébé en boîte »). La *boîte* était une vaste pièce où leur fille pouvait jouer librement sans vêtement. Les soins corporels et les repas ne prenaient pas plus d'une heure et demie par jour.

Il était très critique envers les autres mouvements de la psychologie qui se sont développés plus tard. Vers la fin de sa vie, il écrivit un article explosif où il s'attaquait au courant humaniste, aux psychothérapies et à la psychologie cognitive (Skinner, 1987). Sans rentrer dans les détails, il estimait que les psychologues humanistes étaient une « bande de révolutionnaires » choqués par le fait que nos comportements soient dirigés par notre environnement et non par nos désirs et ambitions personnelles. Selon lui également, les psychothérapeutes s'intéressaient à des phénomènes subjectifs, comme les besoins et les émotions et faisaient confiance à la mémoire des patients plutôt qu'à l'observation de comportements. Enfin, il réserva sa plus grande critique à la psychologie cognitive. Pour Skinner, la psychologie cognitive est un retour au mentalisme. Il l'accusait de ne pas s'intéresser aux comportements. Il disait même que les *cartes cognitives* n'existent pas (Skinner, 1979). Différents auteurs et scientifiques, touchés par ces critiques, ont vivement réagit. Huit jours avant sa mort, alors qu'il se savait malade, pendant son dernier exposé devant la société de psychologie américaine, au lieu de nuancer ses propos, il a continué à critiquer la psychologie humaniste et la psychologie cognitive.

Enfin, la plus grande critique qu'on peut lui faire est de ne pas prendre en considération les pensées et les sentiments, ainsi que tous les autres phénomènes qui se passent dans la tête. Sa théorie est celle qui considère l'esprit comme une *boîte noire*. Il reconnaît bien sûr que nous avons des sentiments et des pensées, mais pour lui, il n'est pas important de les appréhender pour comprendre une personne. Il pense que ces phénomènes mentaux sont des corrélats des comportements et non des déterminants. Les émotions sont des conséquences des comportements et non les causes. Selon lui, on tremble (comportement), et en conséquence on ressent de la peur (émotion), ou encore on pleure (comportement) et en on éprouve de la tristesse (émotion) par après.

4.2 La théorie de Bandura

Bandura fait partie de la seconde génération des psychologues de l'apprentissage qu'on nomme volontiers les *néo-behavioristes* (Bandura, 1971). Ils sont très sceptiques sur de nombreux points de la théorie de Skinner, dont notamment la généralisation à l'homme à partir d'études sur des rats. Ils introduisent des facteurs sociaux et cognitifs dans les théories de l'apprentissage. Ils insistent aussi sur le fait que la plupart des renforcements sont des renforcements sociaux, comme l'attention des autres, les sourires, l'approbation, l'intérêt et l'acceptation et non pas des renforcements liés aux besoins physiques, hormis pour les premières années de vie (Bandura, 1977).

Encadré 5.13

Albert Bandura (né en 1925)

Albert Bandura naquit en 1925 à Mundare, une petite ville de l'État d'Alberta au Canada. Il était le seul garçon d'une fratrie de cinq enfants. Ses parents étaient des cultivateurs d'origine polonaise. Les conditions de vie dans lesquelles il vécut n'étaient pas simples. À cause d'un manque de ressources et d'enseignants, il fut souvent livré à lui-même pendant ses premières années d'école. C'est peut-être pour cela qu'il accorda une place importante à l'initiative personnelle. Il fit des études à l'université de Columbia. Parmi ses amis, nombreux furent ceux qui choisirent des études d'ingénieur. Ils avaient l'habitude de se rendre à l'université dans une même voiture. Comme ses amis commençaient leurs cours assez tôt, pour ne pas être seul et n'ayant rien de mieux à faire pour passer son temps, il suivit un cours de psychologie.

C'est donc sans directement le vouloir qu'il fut en contact avec la psychologie. Il fut directement séduit. Il travailla aussi pendant un été comme étudiant sur un gros chantier et rencontra de nom-

breuses personnes issues de milieux très différents. Ceci lui donna envie de s'intéresser à la psychopathologie.

Il fut rapidement engagé à l'université de l'Iowa où il fut en contact avec les théories de l'apprentissage. Il fit son doctorat en 1952 et commença une carrière à l'université de Stanford. Il devint professeur en 1964 et dirigea le département de psychologie en 1974. Comme il aimait beaucoup la Californie, et ses vins, il ne quitta pas la région. Il reçut une distinction de l'association américaine de psychologie en 1980. Sa vigueur, sa chaleur et son humanisme inspirèrent ses nombreux élèves.

Bandura pense que la vie est souvent influencée de manière cruciale et dramatique par des événements qui relèvent de la chance. Son contact avec la psychologie est un bon exemple. Le fait qu'il travailla dans un chantier aussi. Sa rencontre avec sa femme l'est également : un de ses amis l'invita à une partie de golf durant laquelle ils rencontrèrent deux jeunes femmes dont l'une devint sa femme.

4.2.1 L'apprentissage par observation

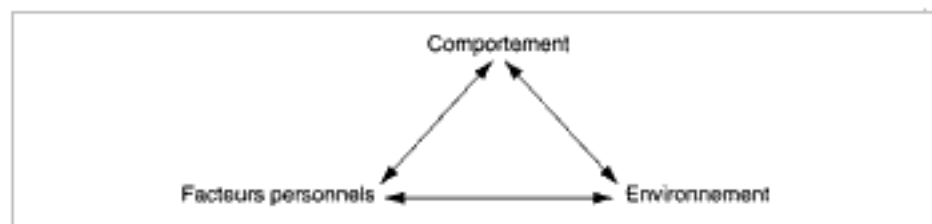
Un point central de la théorie de Bandura est bien entendu l'apprentissage par observation. Il estime que beaucoup d'apprentissages humains sont trop complexes pour être acquis par renforcements positifs et négatifs. On peut apprendre aussi en observant les comportements des autres (modélage). L'*imitation** est donc un moyen d'apprendre de nombreux comportements sophistiqués. On parle d'apprentissage par imitation ou *apprentissage vicariant**. À partir d'observations de comportements d'autrui, nous nous faisons une idée sur la façon dont les nouveaux comportements sont produits. Plus tard, cette information sert de guide pour l'action. Les individus sont capables d'apprendre ce qu'il faut faire à partir d'exemples vus, au moins de façon approximative, avant de produire le comportement en question.

Un autre point central de sa théorie est que les comportements sont à la fois déterminés par des facteurs environnementaux et par des facteurs personnels. Par facteurs personnels, il faut entendre des facteurs cognitifs, comme les croyances, les attentes et les autoperceptions, mais aussi des variables biologiques. C'est donc une théorie *cognitivo-sociale* de l'apprentissage. L'individu ne subit plus l'environnement mais interagit avec lui. Les facteurs subjectifs individuels sont pris en compte (figure 5.13).

La réciprocité entre les trois éléments de la figure 5.13 a de nombreuses conséquences. Le fait que les comportements ont un impact sur nos croyances et nos attentes ne fait pas l'ombre d'un doute. En effet, si nous nous comportons de manière efficace, nous serons renforcés dans notre image de nous et nous

Figure 5.13

Dans la théorie de Bandura, les comportements sont déterminés par des facteurs personnels (cognitions, croyances, attentes, autoperceptions, variables biologiques) et par des facteurs environnementaux.



aurons davantage confiance pour la suite. À l'inverse, si nous échouons dans une tâche, notre image ne sera pas renforcée et nos attentes seront modifiées. Le fait que les comportements peuvent influencer sur les variables biologiques est plus sujet à caution. Toutefois, les comportements d'addiction peuvent exercer une modification de la sensibilité des récepteurs des neurotransmetteurs (Balldin *et al.*, 1985 ; Rommelspacher *et al.*, 2001 ; Wiesbeck *et al.*, 1996). En outre, les comportements automutilatoires et la survenue de différents stress sont accompagnés d'une décharge d'endorphines endogènes qu'on appelle les *opioïdes morphinomimétiques* (Faselow, 1980 ; Rubinstein *et al.*, 1996, Pitman *et al.*, 1900 ; Winchel et Stanley, 1991). Enfin, la recherche de sensations et la recherche de nouveauté impliquent une libération accrue de dopamine qui donne un caractère renforçant à la situation (Cloninger, 1987). Ces différentes considérations seront approfondies dans la partie traitant la perspective psychobiologique (paragraphe 7).

Selon la théorie de Bandura, les facteurs environnementaux peuvent exercer une influence sur les facteurs biologiques. Ceci a été notamment prouvé par une étude où l'on a observé que les cycles menstruels de femmes vivant ensemble tendent à se synchroniser alors qu'ils étaient décalés auparavant (Weller et Weller, 1997 ; Weller *et al.*, 1999). Ce point est toutefois contesté et d'après certains, il s'agirait d'un artéfact méthodologique plutôt que d'un réel phénomène (Arden et Dye, 1998 ; Schank, 2000).

L'environnement exerce une influence sur les comportements et vice versa. Cette réciprocité est évidente. Si l'on est victime d'un accident de voiture, on sera plus prudent lorsqu'on reprendra la voiture. Par ailleurs, notre société de consommation entraîne de graves problèmes de pollution et d'environnement.

Plus récemment, Bandura a développé la notion d'*autoefficacité* (Bandura *et al.*, 1980 ; Bandura, 1997). C'est la croyance selon laquelle nous sommes capables d'organiser et de produire des comportements pour des actions futures. C'est en quelque sorte une évaluation de nos compétences et de nos performances. Ce concept influence les choix que nous faisons, comment nous nous sentons et comment nous résistons face à des obstacles. L'autoefficacité provient de la maîtrise que nous avons sur nos comportements, des observations des autres, de la persuasion verbale et des états physiologiques. C'est un concept assez proche de la notion de personnalité.

4.2.2 Les phases du *modeling*

Il est classique de distinguer quatre phases dans l'apprentissage par observation (tableau 5.7). La **première phase** est celle où nous sommes confrontés à un exemple donné par une personne : c'est le modèle. Il est

L'encodage (attention)

- Caractéristiques du modèle : est-il attractif, puissant, ou expert ?
- Caractéristiques du comportement : est-il clair, simple et précis ?
- Caractéristiques de l'observateur : est-il motivé et capable d'observer ?

La rétention (représentation symbolique)

- Utiliser l'imaginaire comme stratégie d'encodage
- Utiliser le langage comme stratégie d'encodage
- Utiliser les capacités mentales pour le garder en mémoire

La production

- Les capacités de l'observateur pour produire le comportement
- L'expérience antérieure de l'observateur avec le comportement
- L'expérience antérieure de l'observateur avec des parties du comportement

Les conséquences

- Conséquences sur le modèle : est-ce que le modèle est récompensé ou puni, ou n'y a-t-il aucune conséquence ?
- Conséquences sur l'observateur : est-ce que l'observateur est récompensé ou puni, ou n'y a-t-il aucune conséquence ?

Tableau 5.7

Les quatre phases du modeling
(d'après Bandura, 1986).

important que l'observateur y fasse attention. Si son attention n'est pas tournée vers les aspects importants de celui-ci, l'apprentissage sera moins bon. Il faut retenir que nous ne nous comportons pas de manière naïve face à une observation. Nous avons bien entendu nos propres conceptions sur les choses et nos prédispositions nous conduiront à choisir tel modèle plutôt qu'un autre. Les personnes que nous fréquentons et les situations que nous rencontrons nous fournissent de nombreux comportements à observer.

La **deuxième phase** est celle de la *représentation symbolique*. En fait, nous n'adoptons pas de manière passive le modèle proposé ; il est intégré dans nos systèmes de représentations, il est comparé avec ce que nous avons déjà en mémoire à ce sujet et nous le critiquons. Bref, nous l'interprétons et nous le stockons en mémoire de manière symbolique. On peut l'encoder sous forme d'images ou sous forme verbale. La première est plus imagée et la seconde plus descriptive.

La **troisième phase** est la reproduction du modèle. L'efficacité avec laquelle nous pourrions reproduire ce que nous avons vu dépendra en premier lieu de nos habiletés personnelles, de nos compétences antérieures dans un domaine similaire et de notre familiarité avec le problème posé. Elle dépendra aussi de l'information reçue (par exemple, si elle était incomplète ou pas). Il faut alors, en fonction des résultats, affiner le comportement jusqu'à ce qu'il ressemble à celui qui avait été observé ou qu'il ressemble à ce qu'on s'est fixé.

Enfin, on peut distinguer une **quatrième phase** liée aux conséquences. En fait, un comportement ne sera reproduit qu'en fonction des attentes des individus et des conséquences qu'il peut fournir en termes de renforcements positifs ou négatifs.

Une expérience classique de Bandura peut illustrer ce point (Bandura, 1965). Des enfants d'environ cinq ans regardent un film où un expérimentateur manifeste des comportements agressifs envers une poupée en plastique. À ce moment, des versions différentes du film seront présentées à trois groupes



Figure 5.14

L'enfant laissé seul reproduit des comportements agressifs envers la poupée (source, Codefroid, 2001).

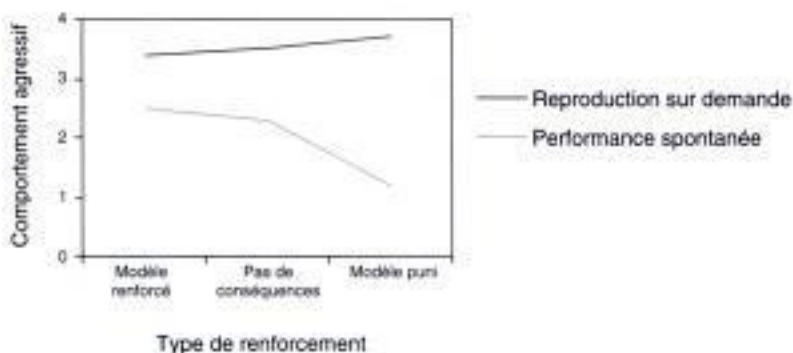
expérimentaux. Dans le premier cas, en guise de scène finale, une personne pénètre dans la pièce où le film se déroule et déclare que l'homme est un champion et qu'il a bien fait de se comporter comme ça. Il lui donne d'ailleurs des récompenses matérielles (sucreries et boissons). Dans le second cas, il n'y a pas de scène finale. Dans le troisième cas, la scène finale représente un homme qui intervient face à l'homme qui a brutalisé la poupée en lui disant que ce qu'il vient de faire est très mauvais et qu'il le condamne sévèrement. Après avoir vu le film, les enfants sont laissés seuls dans une pièce pendant dix minutes. Se trouvent dans cette pièce des jouets et notamment la même poupée que celle du film. On observe durant cette période comment les enfants vont se conduire : s'ils vont reproduire ou non les comportements agressifs qu'ils ont vus dans le film (c'est la mesure de performance spontanée) (figure 5.14). Après cette période, l'expérimentateur vient trouver les enfants et leur demande de lui montrer les différents comportements agressifs qu'ils ont vus dans le film (mesure d'acquisition). Pour cela, ils recevront une collation. Les résultats sont intéressants (figure 5.15). La ligne supérieure de la figure 5.15 montre que le nombre de comportements agressifs que les enfants reproduisent suite à la demande de l'expérimentateur ne varie pas en fonction de la condition expérimentale. On ne note aucune différence de mode d'acquisition. Les performances spontanées sont en revanche différentes. Les modèles ont eu un impact sensible sur les sujets. Les enfants qui ont vu le film avec la punition ont significativement reproduit moins de comportements agressifs que les autres enfants.

Même si la plupart de nos comportements sont le fruit d'une imitation, d'autres ne répondent pas à ce principe et cela fort heureusement, sinon nous ne créerions rien. En effet, des créations, qu'elles soient artistiques ou scientifiques, se basent sur ce qui existe déjà (modèle), mais elles apportent des nouveaux concepts qui n'étaient pas présents dans le modèle.

Alors que les comportements sont souvent appris par un apprentissage vicariant, le fait qu'ils se maintiennent ou non dépend de renforcements externes. Il existe des renforcements *extrinsèques* et des renforcements *intrinsèques*. Les premiers font référence aux renforcements qu'on obtient rapidement lorsqu'on maîtrise une nouvelle tâche : ils sont nécessaires. Néanmoins, pour qu'un comportement se maintienne, il faut d'autres renforcements. Par exemple, lorsqu'un enfant apprend à lire, on peut lui accorder des privilèges

Figure 5.15

Relation entre la production de comportements agressifs et le type de renforcement dans deux situations différentes. D'après Bandura (1965).



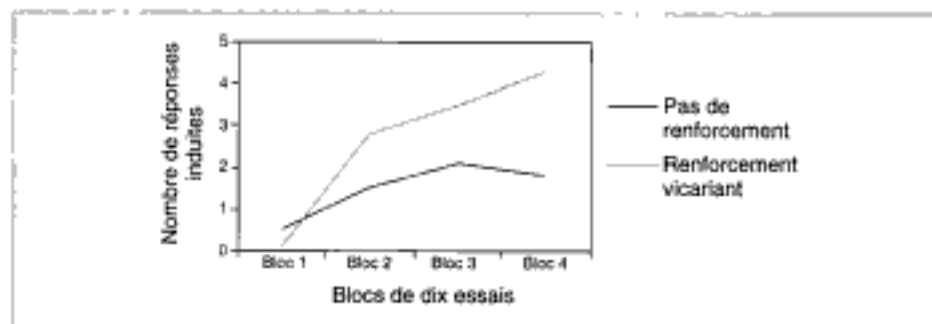


Figure 5.16

Nos comportements sont souvent influencés par les renforcements que les autres reçoivent. Ici, nous produisons plus souvent certaines réponses quand elles ont été renforcées chez le sujet voisin.

chaque fois qu'il parvient à lire un mot ou une phrase. Par la suite, l'enfant devra comprendre, sans être renforcé de manière externe, qu'il est important de savoir lire et écrire : c'est un renforcement interne, ou intrinsèque. Dans certains cas, un comportement s'installe sans qu'il n'y ait de renforcement externe. Ce comportement s'est instauré sur base d'une motivation intrinsèque. L'autoévaluation joue un rôle important dans ce cas.

Il reste encore à décrire ce qui est appelé les renforcements *vicariants*. Si vous observez un individu qui se fait récompenser pour un comportement, vous aurez tendance à adopter plus volontiers ce comportement. Ceci peut s'illustrer par l'expérience suivante : un sujet expérimental doit produire un nom de son choix chaque fois qu'un signal apparaît. Il est placé à côté d'un autre sujet, qu'il pense être comme lui un sujet expérimental, mais qui est en fait un complice de l'expérimentateur. Quand ce dernier produit un nom d'animal, l'expérimentateur le renforce par le mot *bien*. Notre vrai sujet expérimental a tendance à produire plus de noms d'animaux dans cette situation (figure 5.16) (Kanfer et Marston, 1963).

4.2.3 Critique

La théorie cognitivo-sociale de Bandura est intéressante et elle permet d'élargir la notion d'apprentissage en lui donnant une dimension plus humaine et moins animale, reproche souvent adressé à Skinner, partisan du béhaviorisme radical. Cette théorie eut des implications importantes dans différents domaines, notamment pour comprendre des mécanismes sociaux et pour aider des personnes qui présentaient des troubles du comportement. Dans ce dernier cas, on peut grâce au *modeling* amener une personne à ressentir moins d'anxiété face à une situation, ou encore l'aider à développer des compétences particulières. L'entraînement aux habilités sociales est un bon exemple : sous forme de jeux de rôle, on apprend à une personne différentes manières de produire un comportement affirmatif.

Il faut signaler que cette théorie a donné naissance à d'importantes validations empiriques et qu'elle se fonde d'ailleurs sur des bases expérimentales solides. Le succès des thérapies cognitivo-comportementales ne fait d'ailleurs que renforcer son poids. Enfin, comme elle prend en compte des situations sociales complexes dans leurs milieux naturels, elle répond à la critique portée aux théories classiques de l'apprentissage, lesquelles se limitaient à des situations expérimentales de laboratoire. En outre, elle prend l'individu dans son ensemble et donne une place importante aux émotions et à l'aspect subjectif.

À l'instar de la théorie de l'apprentissage de Skinner, celle de Bandura n'est évidemment pas limitée à la personnalité. C'est une théorie plus large. Il convient donc de la resituer dans son contexte plus général.

4.3 La théorie de Rotter

La théorie de Rotter accorde une place considérable à l'environnement et à ses conséquences sur les comportements (Rotter, 1954). Rotter pense que l'environnement peut contrôler les comportements. Ainsi, la survenue d'un comportement n'est pas entièrement déterminée par la nature ou l'importance des buts et des renforcements, mais aussi par les attentes qu'a la personne concernant les conséquences de son comportement et surtout par le lien causal que le sujet établit entre son comportement et l'obtention du renforcement.

Dans la théorie de l'apprentissage social de Rotter, le renforcement fait référence à tout ce qui a une influence sur l'occurrence, la direction et le type de comportement. Rotter estime aussi que les renforcements sont associés à une valeur, c'est-à-dire le fait qu'un individu choisit parmi différents renforcements possibles celui qu'il apprécie le plus. Par exemple, si on a plusieurs projets (renforcements) pour le week-end, on choisira celui associé au plus grand plaisir.

Un concept central de la théorie est celui d'*attente*, défini comme « la probabilité estimée par un individu qu'un renforcement apparaisse en fonction de son comportement dans une situation spécifique ». Rotter insiste sur le fait qu'une situation identique ne sera pas considérée de la même manière par

Encadré 5.14

Julian Rotter (né en 1916)

Julian Rotter naquit en 1916 à New York de parents juifs. Il passa sa jeunesse exclusivement à Brooklyn et dans de nombreuses librairies. Il dit d'ailleurs que c'est là qu'il apprit le plus. Il s'intéressa aux œuvres de Freud et d'Adler. Quand il était étudiant dans le secondaire, il interprétait volontiers les rêves de ses camarades et s'appliquait à comprendre pourquoi nous faisons des erreurs.

Il s'engagea dans des études de psychologie. Toutefois, à cause de la *grande dépression* des États-Unis, il dut choisir en plus une orientation pratique, la chimie. Dans sa formation de psychologie, il s'intéressa aux idées de Kurt Lewin, un pionnier de la dynamique des groupes qui fut influencé par le mouvement de la *Gestalt*. Ceci eut un impact sur Rotter, puisqu'il accorda une grande place aux facteurs sociaux dans sa théorie de la personnalité.

Il travailla ensuite à l'université de l'Iowa, puis dans un hôpital en tant que clinicien. Il fit alors un doctorat en psychologie clinique

en 1941. Il trouva rapidement un travail dans un hôpital d'État où, pour des raisons pratiques, il dut enseigner. La Seconde Guerre mondiale interrompit son travail car il fut engagé dans l'armée comme psychologue.

Après la guerre, il eut le choix d'opter pour une carrière universitaire dans l'État de l'Ohio. Il devint directeur du département de psychologie clinique en 1951 après que Kelly se soit retiré.

Sa théorie de l'apprentissage social vit le jour suite aux années qu'il passa dans l'armée et dans l'État de l'Ohio. En 1963, il partit pour l'université du Connecticut où il dirigea le département de psychologie clinique. Il consacra beaucoup de temps à la formation des psychologues cliniciens. Il fut président de la section *Psychologie sociale et psychologie de la personnalité* de l'association américaine de psychologie. Il est actuellement professeur émérite de l'université du Connecticut.

deux individus et qu'il convient d'en tenir compte pour expliquer les comportements. Nos comportements sont dictés dans la plupart des cas par nos attentes. Pour reprendre l'exemple cité plus haut, nous choisirons pour le week-end le projet qui, d'après nos attentes, sera le plus intéressant. En d'autres termes, le comportement est fonction des renforcements mais aussi de nos attentes. La probabilité qu'une personne produise un certain comportement est donc fonction de la probabilité que ce comportement conduise à un résultat mais aussi de l'attente de ce résultat. Si le renforcement et les attentes sont hauts, le comportement aura beaucoup de chances d'être produit. À l'inverse, si le renforcement et les attentes sont faibles, le comportement aura peu de chances de se produire. Rotter a résumé cela dans la formule suivante : $BP = f(E \times RV)$ ou BP signifie *behavioural potential*, E *expectancy* et RV *reinforcement value*.

4.3.1 Le lieu de contrôle

Dans certains cas précis, tous les individus peuvent envisager le lien comportement-renforcement de la même manière. L'expectation de récompenses est aussi fonction des expériences similaires passées. Par exemple, s'il est habituel pour un étudiant de réussir ses examens, il aura tendance à s'attendre à réussir. Que se passe-t-il dans les situations que nous n'avons pas encore rencontrées ? C'est là qu'une variable individuelle apparaît. Rotter a démontré que les individus manifestent deux types d'attentes générales que l'on peut qualifier comme deux manières de se représenter le lien entre les comportements et les renforcements : il s'agit du *locus of control** (lieu de contrôle) (Rotter, 1966, 1990). C'est le degré avec lequel une personne pense que les conséquences de ses comportements sont dépendantes de ses propres performances ou liées à des caractéristiques personnelles, d'une part, ou que les conséquences de ses comportements sont dues à des facteurs aléatoires, comme la chance, le destin ou le bon vouloir des autres, d'autre part. Dans le premier cas on parle de lieu de *contrôle interne*, dans l'autre, de lieu de *contrôle externe*. Un lieu de contrôle interne s'observe chez un individu qui attribue le lien entre ses comportements et les renforcements à des variables personnelles. Par exemple, si un étudiant rate un examen, il dira qu'il ne s'était pas bien préparé ou qu'il était fatigué. Un lieu de contrôle externe s'observe chez une personne qui attribue le lien entre les comportements et les conséquences à des facteurs externes. Dans ce cas, un étudiant qui rate un examen dira que le professeur était de mauvaise humeur ou que les questions étaient trop difficiles.

Rotter ne dira pas que cette dimension de lieu de contrôle est un trait de personnalité car elle peut se modifier en fonction des situations. Si par exemple, dans une expérience, on prévient les sujets que leurs résultats sont, soit liés au hasard, soit liés à leurs performances, ils se comporteront différemment en fonction de la consigne qu'ils auront reçue. Les situations clairement associées à la chance et celles associées aux performances ne font pas intervenir la dimension de lieu de contrôle. Toutefois, dans les jeux de hasard, certaines personnes pensent pouvoir influencer sur les performances en adoptant des stratégies particulières. Par exemple, au casino, certaines personnes estiment que si plusieurs chiffres pairs ont été tirés, il y a plus de chance qu'un impair le soit. Or, la probabilité à chaque fois est de 50 %.

Rotter (1966) a mis au point une échelle pour mesurer cette dimension : l'échelle du lieu de contrôle. Les sujets doivent indiquer s'ils sont d'accord ou non avec différentes propositions, comme « Il y a des jours marqués où il vaut mieux pour vous ne rien entreprendre », « Chaque fois que vous rencontrez des amis, c'est au hasard que vous le devez », ou « Si vous vous en donnez la peine, vous arriverez toujours à être apprécié ».

4.3.2 Caractéristiques des personnes *internes* et *externes*

Puisque les individus qui manifestent un lieu de contrôle externe pensent qu'ils sont à la merci de l'environnement, on peut faire l'hypothèse qu'ils sont plus conformistes. Dans une étude ancienne, Phares (1976) a montré que ces individus sont bel et bien plus conformistes : ils présentaient plus d'anxiété et moins d'estime de soi. Rotter (1966) estimait par ailleurs que ces individus présentaient plus de trouble de l'adaptation et de troubles psychologiques. Une étude plus récente, réalisée par Ormel et Schaufeli (1991), arrive aux mêmes conclusions. En revanche, les individus qui ont un lieu de contrôle interne n'acceptent pas facilement qu'on veuille les influencer. Il importe de tenir compte de cet élément dans le cadre d'une thérapie.

Les individus dont le lieu de contrôle est interne présentent davantage de problèmes de dépendance alcoolique et à l'héroïne. Il semblerait aussi que ces individus atteignent un niveau de satisfaction plus grand que les individus dont le lieu de contrôle est externe (Findley et Cooper, 1983).

Des études ont également montré qu'on rencontre plus de personnes ayant un lieu de contrôle externe chez des sujets américains noirs par comparaison à des sujets américains blancs, certains voyant dans ces résultats l'effet de la race (Rotter, 1966). Toutefois, les résultats pourraient être dus à un niveau socio-économique plus bas dans le premier groupe (Allen et Adams, 1992). Une étude est arrivée à la conclusion qu'un lieu de contrôle interne pourrait protéger les couples du divorce, dans la mesure où ces personnes régleraient plus facilement leurs conflits (Miller *et al.*, 1986).

Phares (1976) a montré que les attitudes des parents pourraient influencer le lieu de contrôle des enfants. Par exemple, les personnes ayant un lieu de contrôle interne ont bénéficié durant leur enfance de contacts chaleureux avec leurs parents, ainsi que de protection, de soutien et de confort. En revanche, les personnes qui ont un lieu de contrôle externe avaient des parents froids, négatifs et les rejetant. Quand les renforcements sont inconsistants dans une famille (un comportement est suivi un jour par un renforcement, une autre fois pas, une autre bien et ainsi de suite), l'enfant ne peut prédire aisément la relation entre son comportement et les conséquences. Ceci correspond à une structuration faible du milieu selon les observations de Lautrey (1980) qui montra le rôle négatif de ce type de structuration sur les performances scolaires. Dans de tels cas, l'enfant aura tendance à développer un lieu de contrôle externe et manifestera moins de confiance en lui. On voit ici toute l'importance d'adopter des règles de conduite logiques pour l'éducation d'un enfant. Il est d'ailleurs capital que les deux membres du couple adoptent la même logique, sinon on en arrive au même résultat.

Ce qu'il faut retenir de ces études c'est qu'il existe des différences entre les individus qui ont un lieu de contrôle interne et ceux qui ont un lieu de

contrôle externe. Ces différences ne sont toutefois pas établies avec exactitude et plusieurs inconnues persistent.

4.3.3 Critique

La théorie de Rotter, dont le centre est sans aucun doute la notion du lieu de contrôle, a suscité de nombreuses recherches. Ce concept est très intéressant dans de nombreux domaines de la psychologie et a mené à la création de différents instruments. Par exemple, dans le domaine de la psychologie de la santé, le questionnaire du lieu de contrôle de santé permet de distinguer les personnes qui pensent agir sur leur santé par leurs comportements, des personnes qui n'attribuent aucun lien entre leurs comportements et leur santé (Bases et Schonfeld, 2002 ; Lindgren *et al.*, 2002). Ce point est particulièrement pertinent dans l'éducation du patient qu'on doit entreprendre, par exemple, après un accident vasculaire, mais aussi dans les campagnes de prévention des maladies.

Il existe toutefois certains problèmes associés à ce concept à première vue si tentant. Le plus important, que Rotter reconnaît d'ailleurs, c'est qu'il se confond avec la désirabilité sociale, terme qui signifie que nous ressentons le besoin de plaire aux autres en affichant des caractéristiques qui sont renforcées dans notre société, comme l'honnêteté, la sincérité et la bonté. Quand les sujets remplissent les questions des échelles de lieu de contrôle, ils peuvent essayer d'impressionner de manière favorable le chercheur ou le thérapeute, plutôt que de donner une vraie image d'eux-mêmes. Les items sont souvent très transparents et nous savons, sans trop de difficultés, deviner comment il faut répondre pour avoir un lieu de contrôle interne qui nous fera passer pour un bon sujet.

5 La perspective cognitive : Kelly, Mischel et Beck

Une des préoccupations majeures des théories des trois premières perspectives était de comprendre ce qui se passait à l'intérieur d'un individu. Dans la perspective de l'apprentissage, une autre préoccupation était de comprendre ce qui se passait à l'extérieur d'un individu. Dans la perspective cognitive, les auteurs se centrent sur un aspect interne particulier, les processus cognitifs, sans pour autant négliger le monde extérieur. Ceci introduit une vision nouvelle dans l'étude de la personnalité.

5.1 La théorie de Kelly

Kelly estime que les individus sont gouvernés par un principe interne qui est la manière dont ils agencent les événements du monde extérieur. Même si ce mécanisme est interne, il est fortement influencé par un élément externe : les relations sociales. Il pense aussi que les individus sont libres de choisir, parmi les différents agencements qui émergent de leurs relations aux autres, celui qu'ils jugent le plus approprié. Kelly donne peu d'importance au passé et pour lui, les hommes sont tournés vers le futur : leurs comportements

sont déterminés en grande partie par leurs prédictions des événements futurs (Kelly, 1955).

Kelly considère que les processus cognitifs représentent la caractéristique dominante de la personnalité. Le postulat fondamental de Kelly est que chaque individu décode la réalité comme un scientifique intuitif qui tente de comprendre, d'expliquer, d'anticiper et de contrôler son environnement direct pour s'y adapter le mieux possible. Pour cela, l'individu formule des attentes que Kelly appelle des *constructs* personnels. On retrouve ici l'influence de sa formation d'ingénieur. Les *constructs* permettent une catégorisation rapide de l'information pertinente. Dans la surabondance du flux quotidien d'informations susceptibles de submerger les capacités attentionnelles des individus, ces unités cognitives permettent de sélectionner les seules données pertinentes en vue de réaliser des prévisions et des jugements efficaces. Nous ressentons toujours le besoin de prédire les événements et en fonction des résultats, nous nous forçons nos propres *constructs*. Cela peut aller de la porte qui s'ouvre quand on tourne la poignée, ou encore le fait de manger pour être en bonne santé, jusqu'à des comportements plus complexes, comme le fait de ranger sa chambre pour être félicité, ou encore le fait de bien s'habiller pour plaire. Tous nos comportements sont émis dans le but d'avoir un impact sur l'environnement et nous y associons des prédictions qui peuvent être volontaires et conscientes ou automatiques et inconscientes. On essaye aussi de prédire les réactions des autres en fonction d'indices extérieurs. Bref, dans de nombreuses situations, on se fait vite une idée des choses et on essaye de prédire et d'anticiper leur évolution. Pour Kelly, nous nous comportons toujours de la sorte, ceci faisant de nous des scientifiques.

Encadré 5.15 Georges Kelly (1905-1967)

Georges Kelly naquit dans une petite ville du Kansas en 1905. Il était considéré comme un individualiste et il se montra très sceptique concernant les théories psychologiques qui lui furent présentées durant ses premières années d'études. Plus particulièrement, il accueillit avec beaucoup de doutes la formule S-R des *behavioristes* de l'époque. Il décida alors d'abandonner la psychologie au profit d'études d'ingénieur.

Trois années après avoir eu son diplôme d'ingénieur, il retourna vers l'enseignement, poussé par le désir d'apprendre quelque chose de pratique. Il s'intéressa à la sociologie et lut un livre de Freud. Il en dit cela : « je ne me rappelle pas lequel des livres de Freud j'ai lu, mais je me rappelle que j'ai ressenti un sentiment d'incrédulité vis-à-vis d'une personne qui écrivait des choses absurdes et qui osait en plus les publier ».

Une grande caractéristique de sa personne était bien le scepticisme et ce dans de nombreux domaines. Il reprochait le plus souvent le manque de pratique de certaines personnes occupant des postes à responsabilité. À côté de ceci, il était décrit comme quelqu'un de chaleureux et de tolérant.

Il termina son doctorat en psychologie en 1931 à l'université de l'Iowa. Il débuta sa carrière dans un collège d'état au Kansas. Ensuite, l'université de l'Ohio lui fit de nombreuses propositions. Versatile, il occupa de nombreux postes dans plus d'une dizaine d'universités. Il était persuadé que les théories psychologiques étaient supportées à des degrés divers par des données objectives, mais qu'elles n'étaient en aucun cas exactes ou vraies.

Kelly est mort relativement jeune, à 62 ans. Il n'a pas écrit de nombreux ouvrages, mais ses élèves ont poursuivi sa théorie et publié plusieurs livres après sa mort.

5.1.1 Les *constructs*

Chaque personne possède sa propre lecture du monde en fonction de ses *constructs* personnels. Ce sont eux qui nous conduisent à prédire et à interpréter les événements du monde extérieur. Il n'a fallu qu'un pas pour que la personnalité soit définie par Kelly comme l'ensemble des *constructs* propres à chaque individu : « les comportements des individus, leurs pensées et leurs impressions, sont déterminés par les *constructs* qu'ils utilisent pour anticiper et prédire les événements ». Cette théorie est fondée sur la doctrine philosophique du constructivisme alternatif qui considère que les événements peuvent être interprétés de multiples façons par les individus.

Appliquer un *construct* à un événement n'est pas aussi simple qu'il y paraît. Le principe est semblable à la manière dont un scientifique utilise une théorie. Quand on applique un *construct*, on fait l'hypothèse qu'il va coller à la réalité. Ainsi, on teste l'hypothèse en l'appliquant et en observant ses conséquences. Si les prédictions sont confirmées, on le retiendra. Si elles ne le sont pas, on devra le revoir ou l'abandonner.

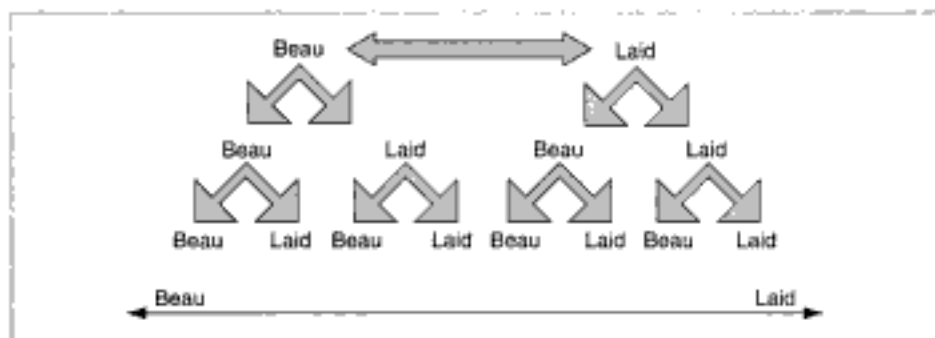
Les *constructs* qui prédisent de manière répétée les événements possèdent ce qu'on appelle un bon degré d'efficacité *prédictive*. Considérons l'exemple suivant. Kiara pense que les hommes sont de deux types : les « classiques » et les « modernes ». Les premiers considèrent la femme comme une *ménagère* et les seconds partagent les rôles dans un ménage. Lorsqu'elle rencontre Simon, elle pense beaucoup de bien de lui et estime qu'il est plutôt moderne. Si elle lui raconte qu'elle trouve normal que les hommes participent activement aux tâches ménagères et qu'il lui répond qu'il le pense aussi, sa prédiction sera confirmée. Si en revanche, il lui laisse sous-entendre que pour lui c'est la femme qui doit assurer les tâches au quotidien parce que sa mère l'a toujours fait, sa prédiction sera mauvaise et elle devra changer son jugement.

D'après Kelly, les *constructs* sont bipolaires car ils ont deux pôles opposés, comme un aimant. Le plus visible est celui qui s'impose, comme *bon* dans *bon-mauvais*. Le pôle implicite est l'autre pôle. Normalement, le pôle principal se développe en premier lieu, mais au fur et à mesure qu'il prend forme, le pôle implicite s'affirme de plus en plus. Il est peu vraisemblable de dire de quelqu'un qu'il est gentil, si on n'a pas en tête de manière implicite qu'il est possible qu'une personne ne soit pas gentille. D'après Kelly, les individus voient le monde en termes de contrastes, chaque chose ou chaque personne ayant un opposé.

Les *constructs* sont non seulement bipolaires, mais aussi dichotomiques. Ainsi, Kelly pense que la manière dont les individus organisent le monde répond au principe de *oui-non*, plutôt qu'à celui d'un continuum allant d'un extrême à l'autre. Il reconnaît malgré tout que les jugements ne sont pas nécessairement extrêmes, mais il assume que les gradations de jugements surgissent de plusieurs *constructs* dichotomiques : une décision dichotomique donne naissance à une autre et ainsi de suite pour donner un jugement plus large (figure 5.17). Considérons, par exemple, le contraste *beau-laid*. Vous pouvez utiliser cette dichotomie à plusieurs reprises jusqu'à déterminer un continuum assez large.

Figure 5.17

Illustration du fait que la nature dichotomique du *construct* peut donner naissance à des gradations fines de ce qu'il décrit. Au départ, il sépare ce qui est beau de ce qui est laid en deux catégories. On l'applique de nouveau aux deux catégories créées. On obtient alors quatre catégories. On l'applique de nouveau à ces catégories : on trouve alors huit catégories. On procède de la sorte de nombreuses fois pour arriver à une échelle relativement fine séparant le beau du laid sur un continuum.



Un aspect important des *constructs* est qu'ils reflètent des caractéristiques qui se reproduisent et qui sont récurrentes dans l'environnement d'un individu. Ils ne se construisent pas suite à une seule expérience, mais au contraire, ils évoluent en fonction de la répétition des expériences. Comme deux événements ne sont jamais identiques, ceci peut parfois rendre le développement d'un *construct* plus laborieux que celui d'un autre. Ils doivent dans un premier temps se définir, puis suivre un processus d'extension dans lequel ils seront utilisés pour prédire un événement pour lequel ils n'ont pas encore été utilisés. Autrement dit, par ce processus, un *construct* va prédire quelque chose pour lequel il n'est pas prévu, il va réagir à une situation qui n'est pas familière. D'ailleurs, des nouvelles situations remettent en question nos *constructs* parce qu'elles nous offrent des événements que nous ne pouvons pas facilement interpréter, comme c'est le cas lorsque nous sommes confrontés à d'autres cultures.

Les *constructs* ne sont évidemment pas toujours applicables et certains le sont plus souvent que d'autres. Par exemple, celui qui correspond à la dichotomie *bon-mauvais* s'applique plus largement que celui relatif à *amical-inamical*. C'est ce qu'on appelle leurs *étendues d'applications*. Si l'on utilise une dichotomie en dehors de sa sphère d'application, on perd directement de la prédictibilité. Par exemple, *heureux-triste* s'applique volontiers à des personnes, des films, des histoires, mais pas à des pierres ni à des pizzas. Toutefois, l'étendue d'application d'un *construct* n'est pas fixée une fois pour toutes et elle peut parfois s'étendre en fonction des circonstances. C'est ce qu'on appelle sa *perméabilité*. Enfin, il existe au sein de ses étendues d'application des domaines dans lesquels il est plus pertinent de l'appliquer : ce sont les *applications focales* dans lesquelles il est le plus prédictif. Pour illustrer la différence entre les étendues d'applications et les applications focales, considérons l'exemple suivant. Dana veut inviter des amis à une soirée : elle se base sur *sociable-associable* et *poli-impoli*. Leurs étendues d'application conviennent dans les deux cas, mais elle choisira plutôt le premier pour l'événement présent. C'est une application focale. En revanche, si l'on veut choisir quelqu'un pour tenir un commerce, on se servira plutôt du second que du premier.

D'après la théorie de Kelly, les *constructs* personnels d'un individu sont intercorrélés et sont organisés de manière cohérente. Plus spécifiquement, ils sont organisés hiérarchiquement, certains occupant une place importante dans la hiérarchie (les *chefs d'orchestre*), d'autres occupant des places moins

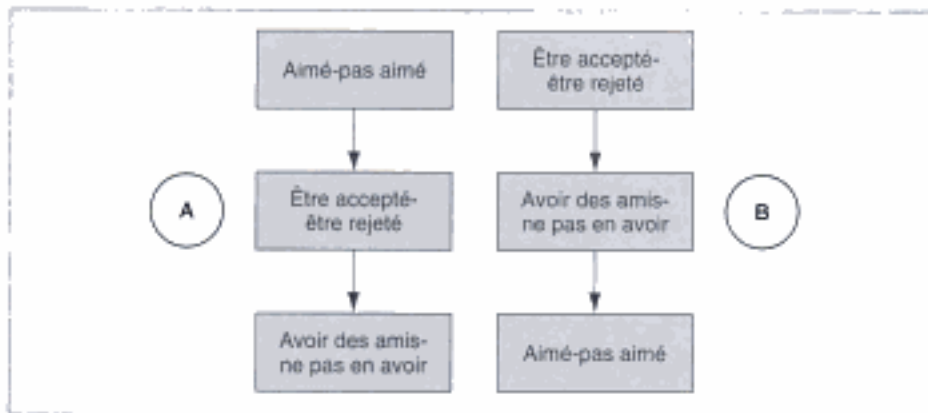


Figure 5.18

Dans la situation A, la personne estime que le fait d'être aimé est fondamental et qu'il faut être aimé pour être accepté et qu'il faut être accepté pour avoir des amis. Dans la situation B, la personne estime que le fait d'être accepté est fondamental qu'il faut être d'abord accepté pour avoir des amis et que c'est seulement quand on a des amis que l'on peut être aimé ou pas.

importantes (les *subordonnés*). Par exemple, *bon-mauvais* peut diriger d'autres dichotomies, comme *généreux-égoïste*, *amical-inamical* et *accepté-rejeté*. La hiérarchie n'est toutefois pas figée chez un même individu et un *construct* peut changer de niveau. Par exemple, *aimé-pas aimé* englobe *être accepté-être rejeté*, qui englobe à son tour *avoir des amis-ne pas en avoir*. En fonction des expériences, le niveau qu'occupent les *constructs* peut changer (figure 5.18). Il va de soi que leur organisation détermine des manières différentes de voir le monde et détermine des personnalités différentes.

Même si les *constructs* sont personnels, ils peuvent bien évidemment se ressembler parmi les individus. C'est ce qui permet d'ailleurs à des personnes de s'apprécier et de développer des relations sociales durables. Ce qui rend les personnes similaires ou différentes réside précisément dans les différences de *constructs*. Deux personnes ne doivent toutefois pas avoir vécu les mêmes événements pour aboutir aux mêmes représentations mentales : d'ailleurs, deux personnes qui vivent les mêmes événements n'en auront pas pour autant des similaires.

5.1.2 Évaluation des *constructs*

Kelly a élaboré un test pour évaluer les *constructs*. Ce test n'est pas uniquement utile pour évaluer et étudier la personnalité, mais c'est aussi un compagnon certain du processus thérapeutique. Puisqu'il est difficile de découvrir les *constructs* simplement en demandant aux personnes de se décrire elles-mêmes, Kelly imagina plutôt de demander de comparer des personnes entre elles. C'est le *Role Construct Repertory Test*, ou encore *REP Test* * (Kelly, 1955). Dans ce test, le sujet doit tout d'abord lire les descriptions des personnes et trouver une personne proche qui s'en rapproche le plus (tableau 5.8). Ensuite, on lui demande de comparer, par groupes de trois, ces personnes (tableau 5.9). Plus précisément, on demande pour chaque triplet de penser à une caractéristique qui fait que deux de ces trois personnes se ressemblent et se distinguent de la troisième. Quand le sujet a trouvé ce qui rend les deux personnes semblables, on a identifié le pôle principal du *construct*. La raison pour laquelle la troisième personne est différente constitue le pôle implicite. On répète cela pour toutes les combinaisons.

Tableau 5.8

Descriptions des personnes qui sont incluses dans le REP Test (d'après Kelly, 1955).

Définitions des rôles
1. Moi : Vous-même
2. Mère : Votre mère ou la personne qui a joué ce rôle dans votre vie
3. Père : Votre père ou la personne qui a joué ce rôle dans votre vie
4. Frère : Votre frère avec qui la différence d'âge est la plus petite, ou si vous n'avez pas de frère, un garçon que vous avez considéré comme votre frère
5. Sœur : Votre sœur avec qui la différence d'âge est la plus petite, ou si vous n'avez pas de sœur, une fille que vous avez considérée comme votre sœur
6. Époux : Votre époux ou épouse et, si vous n'êtes pas marié, votre petit copain ou petite copine
7. Meilleur ami(e) : Votre meilleur(e) ami(e) du même sexe que vous
8. Ex-meilleur ami(e) : Votre ancien meilleur(e) ami(e) du même sexe que vous
9. Personne qui rejette : Une personne avec qui vous aviez un bon contact et qui, pour des raisons inconnues, ne vous aime plus
10. Personne qui évoque la pitié : Une personne que vous avez envie d'aider
11. Personne qui fait peur : La personne qui vous fait le plus peur ou qui vous met le plus mal à l'aise
12. Personne attirante : Une personne que vous venez de rencontrer et que vous avez envie de découvrir davantage
13. L'enseignant accepté : L'enseignant qui vous influence le plus
14. L'enseignant rejeté : L'enseignant dont vous n'estimez pas les points de vues
15. Personne heureuse : La personne la plus heureuse que vous connaissez.

Considérons la ligne trois du tableau 5.9. Vous devez penser à vous-même, à votre époux ou épouse et à votre meilleure ami(e) du moment. Laquelle des deux personnes vous ressemble le plus et pourquoi ? Vous avez le pôle principal. Pourquoi la troisième personne est différente : c'est l'autre pôle.

Il est clair que ce test présente des lacunes. Premièrement, il n'offre qu'un échantillon de vos *constructs*. Toutefois, comme ce sont les personnes les plus importantes de votre entourage qui sont représentées, on est en droit de s'attendre à ce qu'elles offrent des occasions de mettre en évidence ceux qui sont les plus pertinents. Le second problème c'est la définition qui vient en tête à la personne car le même mot peut prendre des significations différentes en fonction de la personne. Le troisième problème c'est que vous n'allez pas probablement dévoiler ceux qui sont trop personnels ou du moins ceux qui ne sont pas facilement verbalisables.

5.1.3 Critique

Kelly a proposé une théorie intéressante et nouvelle basée sur le fait que les individus ont besoin de prédire les événements qu'ils expérimentent. Ils le font sur base de *constructs* personnels qui sont utilisés pour interpréter les événements. Comme pour les théories précédentes, il n'est pas facile de la tester car elle est très logique et fait appel à des concepts abstraits qui sont difficilement transférables dans des tests objectifs. Dans la mesure où les *constructs* personnels sont propres à chaque individu, il est délicat d'en donner une généralisation. Ceci induit le problème suivant : comment vont s'y prendre des chercheurs pour sélectionner ceux qui sont les plus représentatifs ?

	Moi	Mère	Père	Frère	Sœur	Époux	Meilleur ami(e)	Ex-meilleur ami(e)	Personne qui rejète	Personne qui évoque de la pitié	Personne qui fait peur	Personne attirante	L'enseignant accepté	L'enseignant rejeté	Personne heureuse	Pôle dominant	Pôle implicite
1	0			0			0									Courageux	Fainéant
2	0	0	0													Ambitieux	Modeste
3	0					0	0									Calme	Anxieux
4	0									0		0				Heureux	Malheureux
5						0	0	0								Joyeux	Triste
6	0												0	0		Souple	Autoritaire
7	0							0							0	Énergique	Léthargique
8		0	0				0									Ouvert	Rigide
9	0									0	0					Tendre	Aggressive
10							0	0				0				Vivacité	Passivité

Une critique que l'on peut formuler repose également sur la dimension dichotomique des *constructs*. En effet, le pôle implicite est souvent l'inverse du pôle dominant. Or, certains d'entre eux n'ont pas de vrai opposé, comme *bizarre*. En effet, qu'entendons-nous par le fait que quelqu'un n'est pas *bizarre*.

Une autre critique est que Kelly ne donne pas de place dans sa théorie aux émotions. Or, nous ne sommes pas que des penseurs et des scientifiques, nous avons des émotions et nous avons des impressions subjectives qui ne sont pas toujours aussi rationnelles qu'il le laissait supposer. Par ailleurs, les sentiments ne s'expriment pas toujours avec la raison et chacun sait combien ils nous poussent à agir et à réagir.

Il faut enfin signaler que Kelly n'était vraiment pas populaire. Il était froid, réservé et surtout très sarcastique, si bien que plusieurs personnes trouvaient ses propos déplacés. Il n'était pas un homme public et n'a jamais défendu ses idées avec ténacité. Sa théorie suscite toutefois un regain d'intérêt actuellement (Blowers et O'Connor, 1995).

5.2 Le cognitivisme actuel : Walter Mischel

Alors que Kelly est le pionnier du mouvement cognitif en psychologie de la personnalité, il n'est pas vraiment un cognitiviste à part entière. À l'instar de Kelly, l'approche cognitive actuelle de la personnalité considère l'homme

Tableau 5.9

Illustration du *REP Test*. Pour chaque ligne la personne doit noircir les deux cercles correspondant aux personnes qui se ressemblent.

comme un scientifique implicite qui fait des prédictions sur l'environnement. Toutefois, les raisons pour lesquelles on se comporte de la sorte diffèrent. Dans le courant actuel, on estime qu'on est submergé par de nombreuses informations, beaucoup plus qu'on n'en utilise. Nous n'avons tout simplement pas la capacité de décoder toute l'information. À la place, nous sélectionnons une partie de celle-ci et nous faisons des inférences pour le reste. Cette démarche économise nos ressources mentales et nous en avons bien besoin car nous avons souvent plusieurs choses en tête au même moment.

Très schématiquement, les théories cognitives cherchent à savoir comment les personnes organisent, traitent, emmagasinent et se remémorent leurs expériences (Lemaire, 2000). En d'autres termes, elles s'intéressent à la question de savoir comment les individus traitent l'information. Les théories s'accordent à dire que les personnes imposent un ordre aux expériences qu'elles font dans des contextes divers. Imposer un ordre donne naissance à ce qu'on appelle des schémas, ou encore des représentations (organisations) mentales de l'information. Une fois développées, ces structures sont utilisées pour reconnaître et comprendre les événements. Ce sont nos guides. Ces théories s'appliquent à de nombreux domaines de la psychologie et sont le fruit de la réflexion de nombreux auteurs. Dans le cadre de la psychologie de la personnalité, l'un des représentants encore actif aujourd'hui est sans aucun doute Walter Mischel.

Encadré 5.16

Walter Mischel (né en 1930)

Walter Mischel naquit à Vienne en 1930 non loin de la maison de Freud. C'est peut-être leur seul point commun ! Comme de nombreuses familles, la sienne quitta l'Autriche en 1938 lors de l'invasion par les nazis. Après deux années passées dans de nombreux endroits, sa famille se fixa à Brooklyn. Il fit des études sans difficulté, mais la santé de son père ne lui permit pas de suivre des cours dans un collège. Il travailla dans une usine. Plus tard, il fréquenta l'université de New York en même temps qu'il travaillait. Il choisit la psychologie, la peinture et la sculpture.

Durant ses études, il n'accorda pas une place importante aux théories de l'apprentissage telles qu'elles étaient développées à l'époque par Skinner et préféra lire les ouvrages de Freud, ou d'autres ouvrages d'inspiration existentialiste et poétique. En 1951, il opta pour une carrière en psychologie clinique. Il travailla essentiellement avec des jeunes et des personnes âgées dans un rôle d'éducateur en essayant d'appliquer les théories freudiennes. C'est à cause de ce travail sur le terrain qu'il considéra que ces théories et les tests projectifs n'avaient aucune utilité. Il décida alors de poursuivre des études cliniques approfondies et com-

mença un doctorat à l'université de l'Ohio. De 1953 à 1956, il subit l'influence de Kelly et de Rotter. Il est considéré comme un élève de ce dernier, mais les *constructs* du premier influencèrent fortement sa pensée.

Entre 1956 et 1958, armé de solides notions cognitives, il partit dans un village pour étudier des groupes religieux qui pratiquaient la possession. Il évalua parmi ces sujets leurs fantasmes, leurs cognitions et leurs comportements lorsqu'ils étaient ou non possédés. C'est après cette expérience qu'il s'intéressa à la capacité qu'ont les individus de reporter la gratification qu'ils recherchent. Les comportements immédiats sont souvent moins importants que des comportements qui sont réfléchis et post-posés.

Après deux années à l'université du Colorado, il devint professeur à Harvard où il fut sous l'influence d'Allport et de Murray. En 1962, il s'installa à Stanford et dirigea le département de psychologie à partir de 1982. Il est actuellement professeur à l'université Columbia de New York.

5.2.1 La théorie de Mischel

Mischel rejeta tôt la notion de trait de personnalité. Pour lui, il n'existe pas d'éléments invariants et permanents qui déterminent des comportements stables dans des situations diverses (Mischel, 1977 ; 1979 ; 1990 ; Mischel et Shoda, 1998). Il estime que de nombreux exemples montrent que les individus savent discriminer une situation d'une autre et qu'ils se comportent différemment dans chaque cas. Ceci prouve que décrire des comportements en termes de traits stables perd de sa force prédictive. En fait, même si l'on se juge souvent comme étant stable et cohérent, il se fait qu'il n'en est rien dans la réalité. Mischel montre que la corrélation entre des comportements dans différentes situations et des traits de personnalité tourne autour de 0,30. Il estime qu'on attribue trop souvent à un comportement une consistance inter-situation alors qu'il ne s'agit en fait que d'une stabilité temporelle. On va dire par exemple d'un enfant qu'il est agressif parce qu'il a tendance à se battre avec les autres enfants de sa classe, et ce, de manière répétée. Or, il n'est peut-être pas agressif à la maison. Si nous demandons à quelqu'un s'il est *consistant*, il répondra par l'affirmative car notre société prône une telle attitude. En revanche, si vous demandez à une personne de se décrire — objectivement — dans différentes situations, vous pourrez constater qu'elle ne se comporte pas toujours de la même manière. C'est pourquoi Mischel adopte une évaluation phénoménologique de la personnalité : « si vous voulez connaître quelqu'un, demandez-lui de se décrire ».

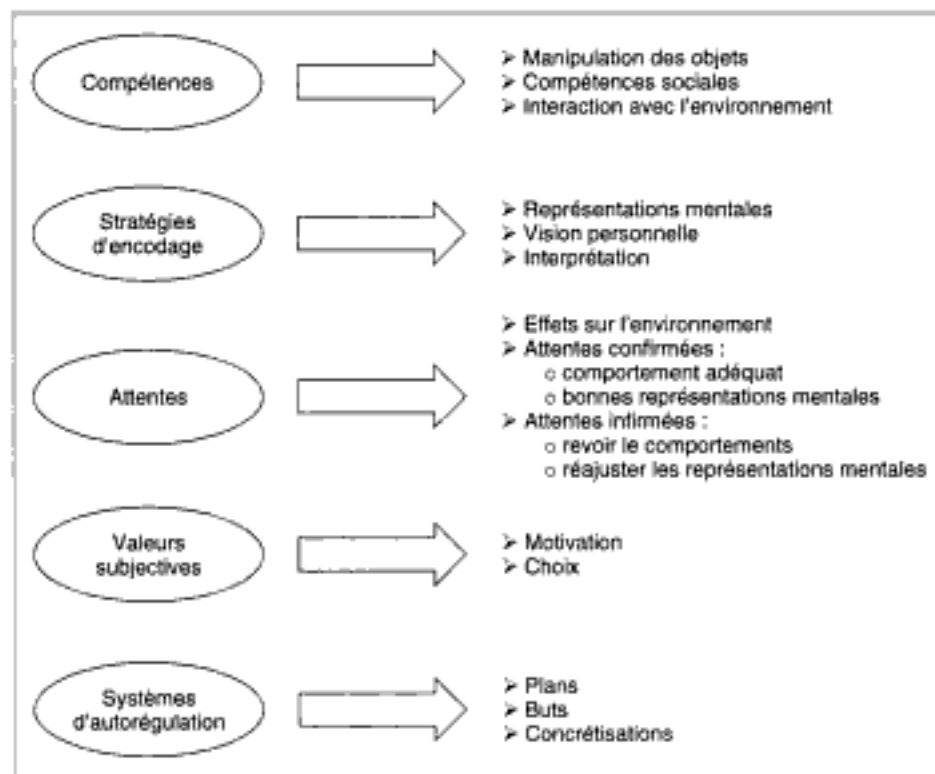
La manière de se comporter dépend en partie du contexte situationnel. Ainsi, les individus décident de se comporter d'une manière ou d'une autre en fonction du contexte. Par exemple, si des étudiants ont un cours avec un professeur bavard et qui aime répondre aux questions même sans rapport avec le cours, ils pourront l'inonder de questions. Si en revanche, l'enseignant est plutôt renfermé, répondant peu aux questions, les étudiants ne vont pas lui en poser souvent. En d'autres termes, en fonction des traits de la personne avec qui on doit interagir, on se comportera de manière différente. Placer les personnes dans des catégories nous aide à décider comment nous devons nous comporter avec elles. On s'adapte donc à son environnement et à son interlocuteur.

Mischel et Shoda (1995) proposent une théorie qui permet de concilier les données contradictoires que sont la stabilité des traits de personnalité (l'invariance de la personnalité — voir la perspective des dispositions —) et la variabilité des comportements dans différents contextes. Ils postulent que les individus diffèrent non seulement dans la manière qu'ils ont d'encoder les informations de l'environnement, mais aussi dans leurs attentes, leurs croyances et leurs buts. Ces différents éléments interagissent les uns les autres et avec la situation extérieure. La théorie envisage les différences individuelles de manière prédictive en fonction des situations : dans le contexte A, l'individu va se comporter de manière X ; dans le contexte B, l'individu va se comporter de manière Y.

Mischel a suggéré qu'une théorie adéquate de la personnalité doit tenir compte de cinq catégories de variables cognitives (Figure 5.19). La **première** est la compétence. Ceci signifie que la personne possède les qualités cognitives pour

Figure 5.19

Les cinq variables cognitives de la théorie de Mischel.



réaliser un comportement adapté. Autrement dit, la personne sait comment se conduire pour obtenir ce qu'elle veut et elle le fait de manière efficace. Ceci comprend aussi bien la manipulation d'objet au sens large que l'intégration sociale (on parle alors de compétence sociale). La compétence n'est donc pas uniquement une connaissance statique des choses. Par exemple, pour s'amuser dans une soirée, il est nécessaire entre autres, d'entamer des conversations superficielles avec les autres personnes. Celui qui ne sait pas ça ne s'amusera certainement pas à une soirée. Une autre personne qui sait qu'on doit le faire, mais qui en est incapable, ne s'amusera pas non plus. En revanche, la personne qui sait entamer des conversations avec un grand nombre de personne s'amusera sûrement à une soirée. Les individus diffèrent sur ce point et sur de nombreuses compétences. Il n'est pas nécessairement vital d'avoir de nombreuses compétences, mais il convient d'en avoir dans des domaines importants. Une personne peut alors saisir la situation de manière adéquate, déterminer quels comportements il convient d'avoir et les réaliser de manière efficace. Ce processus se construit et profite bien entendu des expériences passées.

La **deuxième** variable correspond aux stratégies d'encodage ♦ et aux constructs personnels. Cette classe de variable correspond à ce que Kelly avait à l'esprit quand il parlait de la vision propre qu'à un individu du monde. Ceci fait aussi référence à nos schémas cognitifs. Nous approchons, remarquons, interprétons et catégorisons les événements et les personnes différemment en fonction de nos représentations mentales. Ce ne sont pas les situations objectives qui vont déterminer comment nous nous comportons, mais bien notre vision personnelle et notre interprétation. Deux personnes ne vont pas réagir de la même manière face à une situation parce qu'elles la vivent de manière différente.

Les compétences et les stratégies d'encodage déterminent les capacités des personnes et leur manière d'appréhender le monde. Mais pour savoir ce que fait vraiment un individu, on doit aussi connaître d'autres éléments. Mischel accorde une place importante aux *attentes* dans sa théorie ; c'est la **troisième** variable. Il existe deux sortes d'attentes. La première est que, face à des stimuli connus, on s'attend à voir certaines choses. Par exemple, quand la lumière s'éteint au cinéma, on s'attend à ce que le film commence, ou quand on entend une sirène, on s'attend à voir une ambulance ou un camion de pompier. La seconde concerne nos attentes face à nos comportements. Quand on se comporte d'une certaine manière, on s'attend à voir un effet sur l'environnement. Quand on se comporte de manière plaisante avec quelqu'un, on s'attend à ce qu'il réagisse de la même manière et quand on achète quelque chose on s'attend à ce que la vendeuse ou le vendeur soit poli et aimable. Si les attentes sont confirmées, c'est que le comportement était bien adéquat. En revanche, si les attentes ne sont pas confirmées, nous devons alors revoir notre comportement et nous remettre en question. C'est de cette manière que nous pouvons affiner nos comportements et les représentations mentales que nous avons de notre environnement. Nous avons des représentations mentales (qu'on appelle aussi schéma mental ou schéma cognitif) de notre environnement qui se construisent en fonction de nos apprentissages. Ces représentations nous donnent une vision personnelle du monde et peuvent, dans certains cas, être biaisées comme dans certaines pathologies mentales. On parle alors de distorsions cognitives (voir plus loin la section relative à la théorie de Beck).

Face à une situation, on doit donc l'évaluer, déterminer comment il faut répondre puis réaliser le comportement qui convient le mieux à cette situation. C'est un peu comme si on avait des règles de conduite pour chaque situation. En fonction du contexte, on évalue et on répond de la meilleure manière. Ceci ne veut pas dire qu'on réagit de manière automatique et figée. Certes, il y a des comportements automatiques pour lesquels ces étapes sont rapidement franchies. En revanche, pour d'autres, il importe d'avoir une évaluation consciente et de faire un choix parmi les réponses. On peut aussi modifier son attitude durant une situation en fonction de l'évolution du temps. C'est comme si on lançait des *routines* qui s'adaptent en fonction des circonstances.

La **quatrième** variable de Mischel fait référence aux valeurs subjectives de la personne. Ce sont les résultats que la personne attend de ses comportements, ce qui la motive à réagir et qui va la diriger vers telle personne plutôt qu'une autre.

La **cinquième** et dernière variable correspond à ce que Mischel appelle les systèmes d'autorégulation et les plans. Les individus ont des buts dans la vie, ils font des plans et s'attellent à faire ce qu'il faut pour que ces plans se concrétisent.

5.2.2 Postposer la gratification

Nombreux sont les travaux de Mischel qui se sont centrés sur les situations où l'on est amené à postposer la gratification (Mischel, 1961, 1974 ; Mischel et Ebbesen, 1970 ; Mischel et Metzner, 1962). Postposer la gratification c'est, après avoir analysé une situation, décider d'attendre le moment le

plus adéquat pour faire, ou pour avoir, quelque chose afin d'en retirer le plus de plaisir. Mischel et ses collaborateurs ont émis l'hypothèse que les enfants qui parviennent à postposer la gratification seront plus compétents pendant l'adolescence. Il a conclu que l'important ce n'est pas ce que les enfants ont devant eux, mais bien ce qu'ils ont dans la tête. Autrement dit, quelles stratégies vont-ils utiliser pour postposer la gratification. Penser au goût d'une friandise qui est devant nous n'est pas une bonne stratégie. En revanche, penser à un renforcement qui n'est pas associé à la friandise peut nous aider à postposer la consommation de celle-ci.

Mischel et ses collègues ont réalisé des expériences pour valider cette hypothèse. Dans un premier temps, un expérimentateur demande à des enfants de déterminer parmi de nombreux objets ceux qu'ils désirent le plus. Après, ils sont placés dans un environnement distrayant et on leur demande en quelle quantité désirent-ils ces objets (un, deux...). L'expérimentateur dit alors qu'il doit s'absenter et que s'ils savent attendre son retour, ils auront ce qu'ils désirent deux fois, mais que s'ils ne savent pas attendre, ils peuvent appuyer sur une sonnette et dans ce cas, il reviendra plus vite, mais ils n'auront qu'une fois ce qu'ils désirent. Les résultats montrent que les enfants se comportent de manière différente. Ce qui est intéressant c'est que les auteurs montrent que la manière dont les enfants réagissent est corrélée avec leur trait de personnalité future. Par ailleurs, les résultats montrent aussi que les enfants qui avaient su attendre plus longtemps que d'autres ont fait face plus facilement au stress rencontré dans l'adolescence et ont obtenu de meilleures compétences cognitives et sociales (Mischel *et al.*, 1989). Une étude récente (Peake *et al.*, 2002) confirme que si les enfants portent leur attention sur les renforcements, ils éprouvent des difficultés à postposer la gratification, sauf s'ils sont engagés dans des tâches instrumentales peu contraignantes. Dans ce cas, porter l'attention vers les renforcements sert de motivation à la tâche.

Metcalfe et Mischel (1999) proposent un modèle cognitif et émotionnel qui rend compte de l'autocontrôle, lequel est une composante permettant de postposer une gratification. Ils postulent un système *cool* qui représente les cognitions et un système *hot* qui représente les émotions. Le premier est émotionnellement neutre, flexible, intégré, cohérent, spatio-temporel et fonctionne par stratégie. Le second système correspond aux émotions, comme la peur et la passion, l'impulsivité et la réflexion ; il est enclenché par des stimuli internes et est littéralement sous la dépendance des stimuli. L'équilibre entre les deux systèmes est déterminé par des facteurs stressants, par le niveau développemental et par des processus dynamiques d'autorégulation individuels.

5.2.3 Critique

Mischel a opéré une révolution dans la psychologie de la personnalité en remettant en question la notion de trait et la notion de stabilité des comportements qui lui est associée. Sa théorie, que l'on peut qualifier d'*interactionniste**, explique les différences individuelles en fonction de variables cognitives qui s'expriment différemment en fonction du contexte (Mischel et Shoda, 1995, 1998). Les psychologues de la personnalité qui avaient accepté l'idée des traits, sans pour autant la valider, ont dû développer

des outils et des méthodes pour les appréhender. Le résultat auquel ils sont parvenus appelle à l'utilisation prudente de ce terme. Face à l'évidence que nos comportements ne sont pas stables, mais qu'ils se modifient en fonction des situations, nous ne pouvons qu'adopter une position interactionniste. Il faut signaler que la position qu'il défendait lui a valu d'être mis à l'écart de nombreux psychologues. C'est pourquoi il a d'ailleurs tempéré sa position. On y reviendra par la suite lorsqu'on abordera la perspective des dispositions.

Les travaux de Mischel sur le délai de la gratification ont d'importantes conséquences pratiques. Le fait de savoir postposer une gratification est corrélé avec une bonne stabilité émotionnelle et une meilleure réussite scolaire. Il en découle qu'il est important d'apprendre aux enfants à attendre avant d'avoir quelque chose et de développer des techniques qui permettent aux enseignants d'appliquer ce principe. Ces méthodes pourraient être plus particulièrement appliquées à des enfants à risque en milieu scolaire, ou dans le cadre d'une thérapie psychologique.

La théorie de Mischel souffre toutefois d'absence de concepts majeurs. Il a simplement décrit à la manière d'un cognitiviste comment les comportements sont émis. Même s'il a montré uniquement que nous pouvons considérer la personnalité autrement que par des traits, nous lui devons beaucoup. Sinon, il est vrai que sa théorie est pauvre. Hormis pour la notion de délai de gratification, sa théorie n'a pas été appliquée et suivie par d'autres psychologues. Une autre critique est que les études qui confirment les points de cette théorie sont celles de Mischel lui-même et de ses collaborateurs.

5.3 Troubles du comportement et modification du comportement : la théorie de Beck

Une grande application des théories cognitives telles qu'elles ont été décrites plus haut, concerne les troubles du comportement et la modification du comportement (Cottraux, 2001). En effet, un comportement pathologique résulte de mauvaises opérations cognitives. Soit le décodage n'est pas bon, soit les schémas cognitifs sont erronés, soit les réponses sont mauvaises. Par exemple, un patient anxieux va accorder une importance primordiale aux manifestations physiologiques qu'il ressent et ne pourra pas décoder la situation de manière optimale. Il a été démontré aussi que dans la schizophrénie, les premières étapes du traitement de l'information (traitement automatique) ne sont pas bonnes (Javitt *et al.*, 1998).

Le développement de schémas particuliers peut avoir des conséquences importantes. Dans le cas de la dépression, Beck (1972, 1976, 1991) a postulé, il y a plus de trente ans, que les patients déprimés ont des représentations d'eux-mêmes, du monde et du futur qui ne sont pas rationnelles ; c'est la triade cognitive. Ils ont de mauvais schémas cognitifs et des distorsions cognitives qui font en sorte qu'ils décodent la réalité de manière inadéquate. Une autre conséquence est sans aucun doute les pensées automatiques qui surgissent souvent dans des situations diverses, pensées qui renforcent les schémas, comme « je ne sais pas le faire », « les autres sont meilleurs », « je ne suis

Situation anxiogène	Émotion (0-100)	Pensées automatiques	Réponses rationnelles
Mardi, 14h30 : retrait d'argent à un distributeur	Peur (40)	La personne derrière moi va me prendre mon portefeuille et m'agresser	Avant, je prenais de l'argent et je n'ai jamais eu de problèmes
Mardi, 19h30 : courses dans un grand magasin	Anxiété (50)	Le magasin va fermer, c'est à ce moment qu'il peut arriver quelque chose, je dois vite me dépêcher	Les cambriolages ne sont pas fréquents et il y a quand même beaucoup de monde
Mercredi, 20h45 : je regarde un film violent avec mon ami (avec des scènes de prise d'otage)	Anxiété (65)	C'est terrible ce qui peut arriver, on n'est plus en sécurité nulle part	Je suis en sécurité chez moi, ceci n'est qu'un film
		C'est la même chose qui m'est arrivée, c'est horrible	Oui, mais maintenant je ne suis plus seule, on m'aide et ça va mieux
Jeudi, 21h30 : je rentre chez moi le soir	Anxiété (85)	Quelqu'un va surgir d'une rue et va m'attaquer et me violer	J'ai déjà fait ce chemin plusieurs fois sans rencontrer quelqu'un et puis il n'est pas si tard et je peux sonner chez quelqu'un.

Tableau 5.10

Exemple de la technique des trois colonnes. Ici, l'exemple concerne une jeune femme de 19 ans qui a été victime d'un hold-up dans un supermarché. Elle souffrait d'un état de stress posttraumatique.

pas intéressant » et « personne ne n'aime ». Parallèlement à ceci, se développent des distorsions cognitives, comme la généralisation abusive (le fait de généraliser à partir d'un événement négatif, par exemple penser que je ne vaudrai rien parce que j'ai raté mon train) et l'inférence arbitraire (conclure de manière négative alors qu'il n'y a aucune raison valable de le faire, par exemple penser que quelqu'un ne m'a pas regardé parce que je suis nul alors que la personne ne m'a peut-être pas vu).

Beck a élaboré la thérapie cognitive pour aider les personnes à modifier leurs distorsions cognitives et leurs schémas (Beck *et al.*, 1979, Blackburn et Cottraux, 2001). C'est la restructuration cognitive. On propose à la personne une réponse rationnelle qui contredit sa pensée automatique, par nature, influencée par des biais cognitifs. On propose aux individus de considérer que leurs pensées sont des hypothèses qu'il convient de tester de manière rationnelle. Il faut donc confronter les pensées automatiques avec la réalité (tableau 5.10).

Certains éléments ont questionné le fait que les patients déprimés ont des distorsions cognitives. Dans une étude d'Alloy et Abramson (1988), des sujets sont soumis à une série de problèmes. Pour certains d'entre eux, il y avait une relation entre leurs réponses et les résultats. Pour d'autres, il n'y avait pas de relation entre les réponses et les résultats. Les auteurs ont demandé aux sujets par la suite d'estimer le degré d'impact de leurs réponses sur les résultats. Les résultats sont intéressants car ils montrent que les personnes déprimées sont plus justes dans leurs appréciations. Les personnes non déprimées tendent à surestimer le contrôle qu'elles ont sur les problèmes. Dans une autre étude, des sujets sont évalués pour différentes compétences par des juges. Ils sont placés en interaction sociale. On leur demande aussi de s'évaluer. Les résultats montrent que les personnes non déprimées s'évaluent de façon plus favorable que ne le font les juges, alors que les personnes

déprimées s'évaluent plus près des jugements des juges. Il ressort de ces études que les déprimés ont une meilleure vision de la réalité, plus objective.

La théorie cognitive de Beck a été principalement appliquée à la dépression, mais aussi, plus récemment, aux troubles de la personnalité (Debray et Nollet, 2001 ; Cottraux et Blackburn, 2001). Pour Beck, la personnalité résulte de l'interaction des prédispositions génétiques de l'individu et des expériences agréables ou désagréables que l'individu fait dans son environnement social ou physique. L'expérience vécue est le facteur principal ou un des facteurs principaux qui façonne la personnalité car les stratégies choisies par le sujet sont renforcées ou inhibées en fonction des résultats. Les stratégies utilisées par le sujet sont influencées par un système cognitif fondé sur des croyances rigides et impérieuses qui définit les traits stables de la personnalité d'un individu.

5.4 Évaluation de la personnalité

L'évaluation de la personnalité d'un point de vue cognitif, c'est évaluer les structures mentales, comment les personnes décodent et interprètent la réalité. Différentes techniques existent pour y arriver. La première est celle dite de l'*échantillon de pensées*. Dans cette technique, on demande aux individus de rapporter la manière dont ils pensent et comment ils se comportent dans certaines situations. Plutôt que de se focaliser sur des situations précises, cette méthode permet d'échantillonner sur un grand nombre d'événements. Il faut alors rechercher les cognitions et les émotions associées aux différents événements rapportés par la personne. Cette méthode a donné naissance à d'intéressantes conclusions. Par exemple, on a pu montrer que les émotions positives sont associées aux comportements que les personnes décident d'elles-mêmes en comparaison à ceux qu'elles sont obligées de faire. Les sentiments de satisfaction, de liberté et de créativité sont plus fréquents lorsqu'on fait uniquement attention à ce que l'on fait réellement plutôt que si l'on accorde une attention divisée ou partagée (Csikszentmihalyi, 1978).

Une autre méthode est celle de l'auto-observation. Ici, on demande à la personne d'enregistrer sous une forme de *carnet de bord* certaines situations précises. Par exemple, on peut demander à une personne de noter sur une feuille chaque fois qu'elle se sent triste et de décrire la situation concrète qui y est associée (l'heure, les personnes présentes, les pensées qui viennent en tête et les émotions). On peut découvrir rapidement les schémas cognitifs d'une personne. Cette technique est souvent utilisée en clinique pour aider les personnes à identifier les situations qui génèrent de l'anxiété, de la dépression et de la colère (voir tableau 5.10). Elle est aussi utile pour réaliser quand et comment sont produits des comportements que l'on veut faire disparaître, comme la dépendance au tabac et à l'alcool (Marlatt et Gordon, 1979). Il est postulé que les émotions et les comportements indésirables sont générés par des indices dont l'individu n'a pas conscience. Avec un enregistrement systématique, la personne peut identifier les indices. Il devient dès lors plus facile de prévenir l'apparition des émotions et des comportements indésirables. Il importe évidemment que la personne soit sincère dans ses évaluations et qu'elle rapporte l'entièreté de ses pensées.

6 La perspective des dispositions : Allport, Cattell, Eysenck et le *big five*

Les théories des dispositions postulent que les individus possèdent des prédispositions (traits) à répondre d'une certaine manière dans des situations diverses et que chaque personne est unique en fonction de ses traits de personnalité.

6.1 La théorie d'Allport : les traits

Allport (1937) fut sans doute le premier qui utilisa le terme de *trait* de personnalité. Il adopta une position idiographique. Pour lui, l'individu est unique en raison d'une configuration spécifique de traits. Toutefois, il ne pense pas qu'il faut limiter le nombre de traits, ni que tous les individus les partagent. Il ne s'intéressa pas non plus, comme les autres auteurs de ce mouvement, à la consistance des comportements indépendamment des situations. Il estimait au contraire que des comportements dans différents contextes pouvaient être inconsistants, voire en contradiction, avec les traits de personnalité de l'individu. Sur ce point il rejoint les conceptions de Mischel évoquées plus haut et celles défendues par la position interactionniste.

Nous avons déjà évoqué dans le premier chapitre la définition qu'Allport donnait de la personnalité : « l'organisation dynamique, au sein de l'individu, de systèmes psychophysiques qui déterminent son comportement caractéristique et ses pensées ». Il est peut-être intéressant de commenter cette définition. Un « système » est une somme de plusieurs éléments qui sont en interaction. Une « organisation dynamique » traduit l'idée qu'il existe des forces internes dans un système intégré. L'activation d'un élément du système active d'autres éléments dans un ordre déterminé. Le terme « psychophysique » signifie qu'il ne faut pas oublier que la personnalité est une combinaison de facteurs psychologiques (mentaux) et physiques (neuraux). Le verbe « déterminent » veut dire que la personnalité est quelque chose qui influe sur quelque chose. Les termes « son comportement caractéristique et ses pensées » illustrent l'idée que les actions et les cognitions sont uniques pour une personne donnée.

La notion de traits est centrale dans la théorie d'Allport : c'est la meilleure unité d'analyse de la personnalité. Les traits sont des prédispositions à répondre de la même manière à des stimuli divers. Les traits assurent chez les individus la stabilité des comportements au fil du temps et au travers des situations de la vie et ils influent fortement sur la perception des événements. Ils répondent à certains critères :

1. Les traits sont clairement définis.
2. Ils sont plus qu'une habitude.
3. Leur nature n'est pas purement logique.
4. Ils existent, ils sont observables.
5. Leur existence peut être empiriquement démontrée.
6. Les traits interagissent entre eux.

Hidden page

Tableau 5.11

Les stades de développement selon Allport (1961)

Stades	Définitions
Petite enfance (0 à 6 mois)	Pas de conscience de soi
Moi corporel (6 à 12 mois)	Conscience des sensations corporelles
Auto-identité (2 ^e année)	Continuité de soi
Estime de soi (3 ^e année)	Initiative
Extension du Moi et image de soi (4 à 6 ans)	Le Moi comprend différents aspects de l'environnement Espoir et aspiration basés sur les attentes des autres
Rationnel (6 à 12 ans)	Raisonnement et solutions des problèmes
Effort (12 à 18 ans)	Planification du futur

stades. Il définit sept stades. Le **premier** est celui de la première enfance. Il n'y a pas vraiment de *Moi* car les enfants sont incapables de se différencier des autres. Ils sont conscients quand ils agissent sur des objets ou des personnes, mais ils n'ont pas de réelle conscience personnelle. Quand ils se font mal, ils ne savent pas que c'est eux qui se sont infligé la douleur. Le **deuxième** (*Moi corporel*) commence vers six mois, lorsque les organes sensoriels commencent à être opérationnels. Le **troisième** (*auto-identification*) prend place la seconde année de la vie lorsque les systèmes mnésiques prennent formes. Une continuité commence à s'organiser avec l'apprentissage du langage. Le **quatrième** (*estime de soi*) s'observe durant la troisième année, quand l'enfant demande sans cesse « laisse-moi faire ». Le **cinquième** stade (*extension du Moi et de l'image de soi*) apparaît entre quatre et six ans. L'enfant est égocentrique et commence à avoir une vision propre de son environnement (sa maison, ses amis, son école,...). Dans ce stade les enfants commencent aussi à avoir des aspirations et des attentes suite aux commentaires que les autres personnes font sur eux. Le **sixième** stade (*rationnel*) survient entre six et douze ans. C'est le début du raisonnement. Enfin, dans le **septième** stade (*effort*), qui dure toute l'adolescence, les individus apprennent que le succès dépend de la préparation qu'on a eue et qu'il importe de se fixer des buts. On peut résumer ces sept stades dans le tableau 5.11.

La personnalité continue bien entendu à se développer par la suite. Une évolution vers une personnalité *mature* s'observe si les adultes correspondent à six critères :

1. Autonomie.
2. Relation chaleureuse avec les autres.
3. Tolérance à la frustration.
4. Perceptions réalistes et aptitudes.
5. *Insight* et humour.
6. Avoir des buts dans la vie (autodétermination).

6.1.2 Critique

Allport fut un des premiers psychologues de la personnalité qui parla de trait de personnalité. Bien qu'il reconnaisse que certains traits sont communs

aux individus, d'autres sont nettement plus spécifiques, comme les dispositions personnelles secondaires. Son approche idiographique laisse sous-entendre que les individus n'agissent pas nécessairement de la même manière dans des contextes différents et qu'il n'est pas toujours possible de généraliser à partir des comportements des individus. Allport considère que l'homme est complexe.

Une des grandes critiques que l'on peut faire à sa théorie, c'est justement qu'elle n'en est pas vraiment une. Il a écrit de nombreux ouvrages sur différents sujets en psychologie de la personnalité et en psychologie sociale, sujets qu'il n'est pas facile de relier dans un ensemble cohérent. Prenons le cas de sa théorie de la personnalité. Il a décrit une théorie intéressante sur les traits de personnalité et une théorie sur le développement de la personnalité, mais il n'y a, à aucun endroit, de liaison entre les deux. Il a également consacré une partie de son œuvre à l'étude du *préjudice*, sans le rattacher à sa théorie de la personnalité (Allport, 1954). En bref, il a élaboré plusieurs mini-théories, mais pas vraiment une théorie à part entière.

Il faut évidemment garder à l'esprit que, puisqu'il s'est davantage focalisé davantage sur les traits spécifiques que sur les traits communs, il était en marge du courant des dispositions. Il prôna l'approche idiographique et non nomothétique. Ce fut peut-être pour cette raison que son impact fut modéré. Mais aussi parce que les différences qu'il attribua aux dispositions personnelles n'étaient pas clairement définies. Par exemple, il est difficile de décider si une disposition est cardinale, centrale ou secondaire.

6.2 La théorie de Cattell

Cattell constitue un réel tournant dans l'étude de la personnalité car il aborde celle-ci de manière très différente (Cattell, 1950, 1957, 1965). Alors que les autres théories sont fondées sur des intuitions et des données cliniques, celle de Cattell est d'abord et avant tout basée sur l'observation. Comme tout bon empiriste, il estimait qu'il fallait récolter de nombreuses données, les analyser selon une méthode statistique, puis enfin en dégager des principes. Ces principes peuvent alors générer des hypothèses que l'on peut tester. Cette approche scientifique était fréquemment utilisée en sciences exactes, mais peu alors en psychologie.

Cattell définissait la personnalité comme « ce qui permet une prédiction de ce que va faire une personne dans une situation donnée ». Il avait proposé la formule suivante pour faire une prédiction du comportement : $R = f(S \times P)$, où R est la nature et l'intensité d'une réponse comportementale d'une personne (ce qu'elle dit, pense ou fait), S est la situation dans laquelle la personne est placée et P la nature de sa personnalité. Il est donc possible de déterminer comment un individu va se comporter si l'on connaît sa personnalité et le contexte dans lequel il se trouve.

Pour Cattell, il ne faisait pas l'ombre d'un doute que l'intelligence est influencée par des facteurs héréditaires. Ceci lui a d'ailleurs valu de nombreuses critiques idéologiques mentionnées plus loin. Il pensait aussi que d'autres dimensions psychologiques, comme la personnalité, dépendaient aussi de facteurs héréditaires. Ceci ne voulait pas dire pour autant que l'environnement ne jouait aucun rôle.

Encadré 5.18

Raymond Cattell (1905-1998)

Raymond Cattell naquit en 1905 en Angleterre. Son enfance fut globalement heureuse, mais pas nécessairement facile car ses parents et ses enseignants étaient relativement stricts. Il passa à quinze ans l'examen d'entrée de l'université de Cambridge. Il se distingua rapidement et passa son doctorat en 1929. Après plusieurs petits boulots, il consacra cinq années de sa vie à la psychologie clinique. Il devint directeur d'un service de psychologie scolaire. Durant cette période il fut persuadé que l'intelligence était héréditaire et fut à la base de la société d'eugénisme*.

Il pensait à l'époque que le niveau intellectuel de l'Angleterre diminuerait car les familles intellectuellement pauvres avaient proportionnellement plus d'enfants. Ce point de vue ne se vérifia pas. Toujours est-il qu'il continua à faire partie de la société controversée d'eugénisme. Cette société voulait appliquer les connaissances en génétique pour améliorer les caractéristiques psychologiques des individus. Sous ses formes les plus douces, elle se contentait de conseiller les individus dans le choix de leurs partenaires et dans le nombre de leurs enfants. Sous ses formes

les plus dures, elle soutenait qu'on pouvait améliorer l'espèce par un contrôle des naissances.

Cattell a toujours défendu ces positions. Ceci lui valut à la fin de sa vie des critiques ; alors qu'il devait recevoir, quelques mois avant sa mort, en 1997, un prix de l'*Association américaine de psychologie* pour l'ensemble de sa carrière, la cérémonie dut être annulée en raison de menaces de perturbation.

La période entre laquelle il reçut son doctorat et son premier emploi fixe fut longue et fut pour lui une période de grand stress. Il aurait d'ailleurs développé des troubles digestifs fonctionnels. Il migra rapidement aux États-Unis, où il occupa de nombreux postes d'enseignant dans différentes universités, comme celle de Columbia à New York, de Clark et celle d'Harvard. Entre 1945 et 1973, il occupa un poste de professeur à l'université de l'Illinois. Il partit alors pour l'île d'Hawaï. Il continua à être très productif et il fut le récipiendaire de plusieurs prix et distinctions académiques. Il mourut en 1998 à Honolulu à l'âge de 93 ans.

Pour Cattell, l'utilisation de l'analyse factorielle (voir encadré 5.19) est nécessaire pour déterminer les dimensions fondamentales de la personnalité. L'utilisation de cette technique implique que les dimensions fondamentales de la personnalité sont communes à tous les individus, qu'elles déterminent leurs comportements, qu'elles sont hiérarchiquement organisées et qu'elles sont quantifiables.

De nombreuses données peuvent être analysées par l'analyse factorielle, comme des réponses à des questions, des jugements par des observateurs et des mesures comportementales. Les données recueillies par Cattell pour déterminer les traits de base provenaient de trois sources : des données de vie (*L-data*), des données issues de questionnaires (*O-data*) et des données issues de tests objectifs (*OI-data* ou *T-data*). Les premières correspondent à des observations que font des observateurs externes sur la fréquence et l'intensité de comportements de personnes données dans des situations précises. Les secondes correspondent aux réponses que donnent les individus à des questions posées dans des questionnaires. Enfin, les troisièmes sont des données objectives recueillies dans des conditions standardisées de laboratoire, comme un temps de réaction.

Cattell étudiait de nombreux individus dans une ou plusieurs situations puis réalisait une analyse factorielle. Il adoptait bien entendu une approche nomothétique. Dans certains cas, il employait deux mesures identiques espacées dans le temps. Il utilisa malgré tout parfois une approche idiographique, où plusieurs variables d'un seul individu étaient enregistrées pendant de nombreuses semaines.

Hidden page

	Facteur 1	Facteur 2	Facteur 3
Qualificatif 1	0,87	0,21	-0,12
Qualificatif 2	0,75	0,14	0,24
Qualificatif 3	0,25	0,84	0,31
Qualificatif 4	-0,09	0,78	-0,19
Qualificatif 5	0,15	0,21	0,78
Qualificatif 6	0,19	-0,14	0,81
Qualificatif 7	-0,26	-0,31	0,69
Qualificatif 8	0,89	-0,17	0,21
Qualificatif 9	0,24	0,86	0,35
Qualificatif 10	-0,14	0,79	-0,24
Qualificatif 11	0,24	-0,32	0,89
Qualificatif 12	0,71	0,24	-0,19
Qualificatif 13	0,14	0,11	0,82
Qualificatif 14	0,32	0,09	0,79
Qualificatif 15	0,21	0,74	0,17

Tableau 5.12b

Illustration fictive d'une analyse factorielle. Le tableau indique les coefficients de saturation des qualificatifs dans les facteurs.

Le tableau 5.12a représente la matrice de corrélation des quinze qualificatifs. On peut voir que les qualificatifs 1, 2, 8 et 12 sont fortement corrélés entre eux. De même, les qualificatifs 3, 4, 9, 10 et 15, ainsi que les 5, 6, 7, 11, 13 et 14 affichent des corrélations importantes. Le tableau 5.12b montre les coefficients de saturation des qualificatifs se basant sur la matrice des corrélations du tableau 5.12a : ici, on voit que les qualificatifs 1, 2, 8 et 12 présentent des coefficients de saturation significatifs en relation avec le facteur 1 ; que les qualificatifs 3, 4, 9, 10 et 15 ont des coefficients de saturation significatifs en relation avec le facteur 2 et que les qualificatifs 5, 6, 7, 11, 13 et 14 possèdent des coefficients de saturation significatifs en relation avec le facteur 3. Ceci signifie que l'information contenue dans les quinze qualificatifs peut se résumer de manière satisfaisante en trois facteurs.

Parallèlement aux coefficients de saturation, l'analyse factorielle donne une idée de la représentativité des facteurs en termes

de variance expliquée. Ici, on peut envisager que le facteur 1 explique 23 % de la variance, que le facteur 2 en explique 21 % et que le facteur 3 en explique 18 %, soit un total de 62 %. L'ordre des facteurs (ici 1, 2 et 3) dépend de leur part de variance expliquée. Il va de soi que des facteurs qui expliquent moins de 5 % de variance ne sont pas retenus. Afin d'augmenter les parts de variance expliquées par les facteurs, on a parfois recours à des rotations des facteurs, appelées *varimax* ou *promax*.

La dernière étape de l'analyse factorielle est l'interprétation des facteurs. C'est une étape délicate car le logiciel statistique ne fournit en aucune manière les noms des facteurs. On verra plus loin, lorsqu'il sera question du modèle des cinq facteurs, que ce point peut être délicat. Dans notre exemple, imaginons que les qualificatifs 1, 2, 8 et 12 soient respectivement : emphatique, tolérant, généreux et serviable. On peut nommer ce facteur par *dimension sociale* ou *coopération*.

6.2.1 Les traits

Les traits constituent la dimension de base de la personnalité dans la théorie de Cattell. Ce sont des entités permanentes qui sont héritées et qui se développent pendant la vie. Elles façonnent le comportement. Cattell adoptait une conception hiérarchique des traits, des plus généraux (en nombre réduit) aux plus spécifiques (en plus grand nombre). Un trait *commun* est un trait qui peut être mesuré chez tous les individus avec le même test et qui diffère en intensité plutôt qu'en forme. En revanche, les traits *uniques* sont des traits spécifiques d'un individu qu'on ne retrouve pas nécessairement chez d'autres individus. Pour lui, ces traits ne valent guère la peine d'être étudiés parce qu'ils sont rares dans la population. Au sommet de la hiérarchie, on peut retrouver les traits de second ordre, ou *super-traits*, qui englobent les autres. Il a travaillé largement sur deux d'entre eux : le premier *exvia-invia*, un trait qui correspond à la dimension d'extraversion-introversion et le second *anxiété*.

Cattell distingue aussi des traits *sources* des traits de *surface*. Les premiers sont les traits de base dont les variations en valeur sont déterminées par une seule influence. Ils sont eux-mêmes divisés en trois catégories : les traits liés aux habiletés (la manière dont on est capable de réaliser une tâche d'après des objectifs clairs), les traits liés au tempérament et aux émotions (comme émotionnel versus stable) et les traits dynamiques (qui font référence aux motivations et aux intérêts). Ces derniers sont eux-mêmes divisés en trois sous-catégories (*erg*, attitude et sentiment). Les traits de surface quant à eux sont des caractéristiques de la personnalité qui sont corrélées mais qui ne constituent pas un facteur, si bien qu'ils sont déterminés par plus d'une influence. Ce sont des caractéristiques le plus souvent visibles.

6.2.2 Le questionnaire 16-PF

Le questionnaire 16-PF fut élaboré par Cattell pour appréhender la personnalité (Cattell *et al.*, 1977). Comme son nom l'indique, il comprend seize facteurs. Pour élaborer ce test, il adopta une approche que l'on appelle *lexicale*. Il partit du principe que c'est dans la langue courante que l'on doit trouver les meilleures descriptions des individus et par conséquent des traits. Il examina les différents termes issus de la langue anglo-saxonne pour décrire les individus. Les termes furent choisis dans la liste d'Allport et Odbert (1936), laquelle comprenait à l'origine environ 18.000 mots. Dans un premier temps, il réduisit cette liste à 4.500 traits répartis dans 160 catégories. Ensuite, cette liste a été limitée à 171 traits et 36 groupes (traits de surface). Il ajouta dix autres traits pour porter le nombre à 46. Des mesures ont été faites à partir de ces traits et une analyse factorielle a mis en évidence seize facteurs (traits sources). Ils sont représentés dans le tableau 5.13. Il est possible de regrouper ces 16 facteurs en cinq facteurs plus spécifiques après une analyse factorielle dite de second ordre : extraversion, anxiété, dureté et intransigeance, indépendance et contrôle de soi.

Actuellement, le 16-PF en est à sa cinquième version (Cattell *et al.*, 1993). Il comprend 185 items à choix forcé incluant de dix à quinze items par facteurs primaires. Il donne aussi des indices de style de réponse afin de contrôler sa validité : il s'agit d'un indice de désirabilité sociale, de la tendance à l'acquiescement et du nombre de réponses rares.

Hidden page

6.2.3 Critique

Cattell fut un psychologue brillant qui influença de nombreux domaines de la psychologie. Il s'illustra comme on l'a vu dans la psychologie de la personnalité, mais aussi dans le domaine de l'intelligence. Il contribua aussi au développement de techniques mathématiques d'analyse factorielle et multidimensionnelle. Ses positions eugéniques jettent toutefois une ombre sur sa carrière.

Une grande critique adressée à la théorie de Cattell c'est qu'elle repose uniquement sur l'analyse factorielle. Or, cette méthode n'est pas dépourvue de biais. Premièrement, il existe plusieurs méthodes d'analyse factorielle qui arrivent parfois à des résultats contradictoires. Certaines méthodes spécifient que les facteurs sont indépendants (non corrélés) alors que celle que Cattell utilisait permettait une dépendance des facteurs (corrélations). Si bien que les facteurs isolés par cette dernière méthode ne sont pas des facteurs de second degré, mais des facteurs plus généraux. Eysenck, dont on décrira le modèle juste après, s'interrogeait justement sur ce point. Pourquoi ne pas utiliser des facteurs plus larges et indépendants. McKenzie (1988) a d'ailleurs montré que les seize traits de Cattell pouvaient se résumer en trois facteurs principaux qui étaient sensiblement comparables aux trois dimensions de la théorie d'Eysenck. Rappelons toutefois que Cattell propose cinq facteurs plus larges pour son modèle, mais ceux-ci ne sont pas calculables comme les seize dimensions de son questionnaire. Deuxièmement, cette méthode statistique est subjective. Tout d'abord, pour qu'un item d'un test fasse partie d'un facteur, il faut qu'il présente une association (coefficient de saturation) plus ou moins grande avec le facteur. Il existe des limites (entre 0,60 et 0,40), mais qu'en est-il pour des valeurs plus faibles ? Que décider ? Ensuite, l'analyse factorielle est un outil mathématique qui donne des facteurs. Il reste après au psychologue à les interpréter et à leur donner des noms. Cette étape, très subjective, est délicate.

Une autre critique adressée au modèle de Cattell est que, même s'il procède d'une méthode correcte, il n'a été validé que par lui-même ou par ses élèves (Cattell, 1990). Toutefois, le questionnaire de Cattell continue à être utilisé par de nombreux psychologues, en matière de sélection de personnel notamment.

6.3 La théorie d'Eysenck

Comme Cattell, Eysenck pensait que le but de la psychologie était de prédire les comportements. De même, il estimait que l'analyse factorielle était une méthode nécessaire, mais non suffisante, pour décrire les dimensions de base de la personnalité. Pour lui également, les facteurs héréditaires influençaient fortement sur la personnalité. En revanche, des différences saillantes opposaient les deux hommes. Contrairement à Cattell qui est parti d'une approche lexicale, Eysenck a élaboré des hypothèses sur les dimensions fondamentales de la personnalité et il a construit un instrument pour les mesurer. Il considérait que les typologies anciennes de Galien pouvaient être reconsidérées selon les extrêmes de deux dimensions fondamentales. L'analyse factorielle a permis de valider ses hypothèses de base et sa théorie et non

Encadré 5.20 Hans Jurgen Eysenck (1916-1997)

Hans Jurgen Eysenck naquit à Berlin en 1916 dans une famille de comédiens. Il connut les lendemains de la première guerre mondiale dans sa jeune enfance. Après la séparation de ses parents, il vécut chez sa grand-mère maternelle qui lui laissa une grande liberté. En conséquence, on peut dire qu'il s'éleva seul et qu'il sut, relativement tôt, ce qu'il voulait faire. Quelques anecdotes montrent à quel point il fut persévérant et eut une bonne estime de lui. À l'âge de 8 ans, il mordit un professeur qui lui demandait de chanter dans la classe, alors qu'il s'estimait piètre chanteur. Il reprit aussi un autre professeur qui disait que les Juifs manquaient de valeur militaire. Il refusa également d'écouter un professeur parce qu'il lui avait donné une note inférieure à ce qu'il estimait mériter.

En 1934, il partit pour l'Angleterre avec sa mère et son beau-père. Il voulut s'inscrire à la faculté des sciences, mais il présentait un déficit dans ces matières qui aurait dû être compensé par des leçons particulières qu'il ne pouvait pas s'offrir. Il commença alors des études de psychologie à Londres.

Pendant la seconde guerre mondiale, il fut qualifié d'ennemi et de fasciste car il avait des origines allemandes et surtout parce qu'il prônait que tout était héréditaire et que les traits de personnalité ne pouvaient pas être changés. Il travailla alors dans un hôpital annexe au célèbre *Maudsley Hospital*. Ensuite, il occupa un poste de professeur à l'université de Londres et défendit jusqu'au bout son modèle à trois facteurs. Il mourut à Londres en 1997 à l'âge de 81 ans.

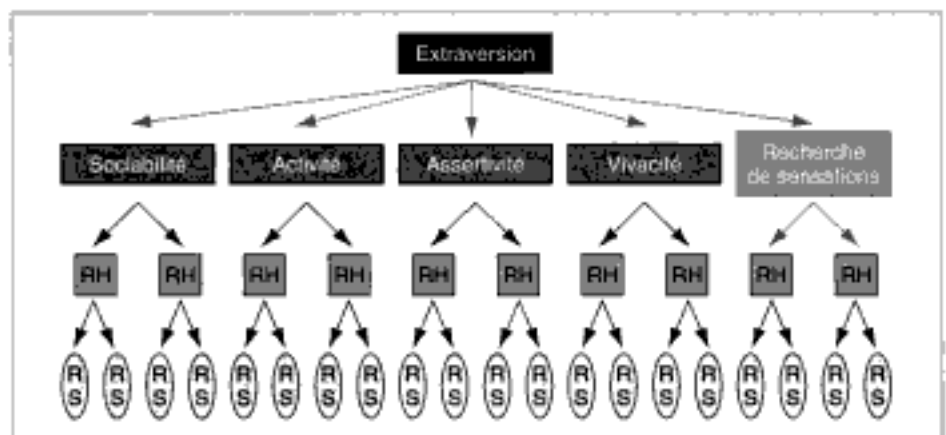
à en élaborer une, comme c'était le cas chez Cattell. Dans la théorie d'Eysenck, trois super-traites, ou dimensions, sont suffisants pour décrire la personnalité (Eysenck, 1947, 1953, 1990). Il les défendra jusqu'à sa mort (Eysenck, 1992, 1994).

6.3.1 L'organisation hiérarchique de la personnalité

L'élément principal de la théorie d'Eysenck est l'organisation hiérarchique de la personnalité. Il distingue quatre niveaux : les types, les traits, les réponses habituelles et les réponses spécifiques (figure 5.20). Les traits sont des constructions théoriques basées sur des corrélations entre les réponses habituelles des individus. Des exemples de traits sont par exemple : l'impulsivité, la sociabilité et le fait de prendre soin des autres. Ces traits sont groupés en types, ou *super-facteurs*. Eysenck les appelait encore des facteurs de *second ordre*. Il s'agit de : E pour la dimension *extraversion-introversion* ; N pour la

Figure 5.20

Représentation graphique de la conception hiérarchique de la personnalité : ici l'extraversion (RH : réponses habituelles ; RS : réponses spécifiques).



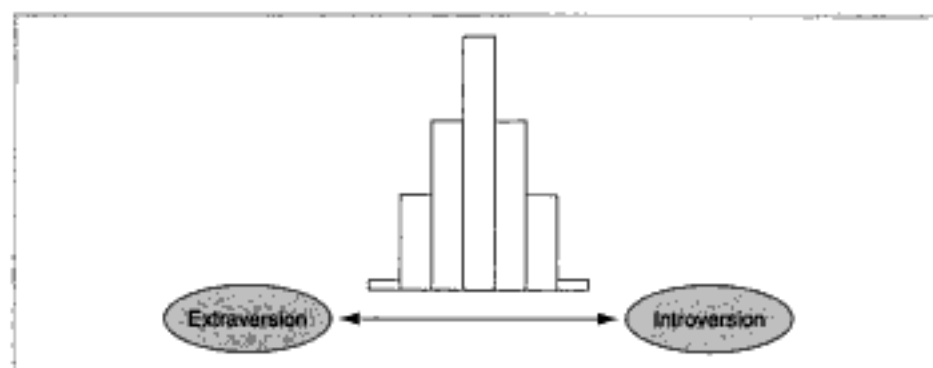


Figure 5.21

Il est classique de décrire les individus en termes extrêmes, comme c'est le cas pour l'introversion ou l'extraversion. Dans la réalité, la plupart des individus se situent entre les deux : on les appelle des ambiverts. Il n'existe qu'une faible partie des individus aux extrêmes de la distribution.

dimension *neuroticisme-stabilité émotionnelle* ; et P pour la dimension *psychoticisme-force du Moi*.

Il estimait que personne ne correspondait à un score de cent ou de zéro pour les trois dimensions de base. Au contraire, chaque individu est caractérisé par une note intermédiaire pour ces dimensions. Par exemple, quelqu'un peut être fortement extraverti, moyennement stable et avoir une force du Moi faible. Concernant la dimension d'extraversion, les individus ont le plus souvent des notes intermédiaires : ce sont des *ambiverts* (figure 5.21). Chaque dimension est composée de plusieurs traits (l'extraverti est sociable, actif, assertif, vivant et il recherche les sensations) et les traits sont eux-mêmes composés de réponses habituelles et de réponses spécifiques (figure 5.20). Les réponses habituelles sont des comportements qui surviennent généralement dans des situations données, alors que les réponses spécifiques ne surviennent qu'occasionnellement et sont déclenchées dans des situations particulières.

Au début de ses recherches, Eysenck a défini uniquement deux dimensions fondamentales de la personnalité : E et N. Ces dimensions étaient indépendantes. Ainsi, leur combinaison donnait naissance à quatre catégories : *introversion-stabilité*, *introversion-neuroticisme*, *extraversion-stabilité* et *extraversion-neuroticisme* (tableau 5.14). Plus tard, Eysenck a ajouté une troisième dimension : P. Si la note de cette dernière est élevée, le sujet est impulsif,

	Stabilité émotionnelle	Neuroticisme
Introverti	Passif	Pessimiste
	Peureux	Reposé
	Conséquent	Associable
	Pacifiste	Sobre
	Contrôlé	Rigide
	Fiable	Anxieux
	Calme	Réservé
	Flegmatique	Mélancolique
Extraverti	Sociable	Actif
	Vif	Optimiste
	Chaleureux	Impulsif
	Répondant	Changeant
	Facile	Agressif
	Bavard	Excitable
	Risqué	Remuant
	Sanguin	Colérique

Tableau 5.14

Traits habituels que l'on rencontre pour les quatre catégories d'individus dérivées des deux dimensions de base d'Eysenck (on y retrouve les quatre tempéraments de Galien).

insensible aux autres, égocentrique, opposé aux habitudes sociales et prédisposé, soit à la psychose, soit à la personnalité antisociale. Certains auteurs pensent que le nom de ce facteur a été mal choisi. Pour eux, le terme *impulsivité* aurait mieux convenu.

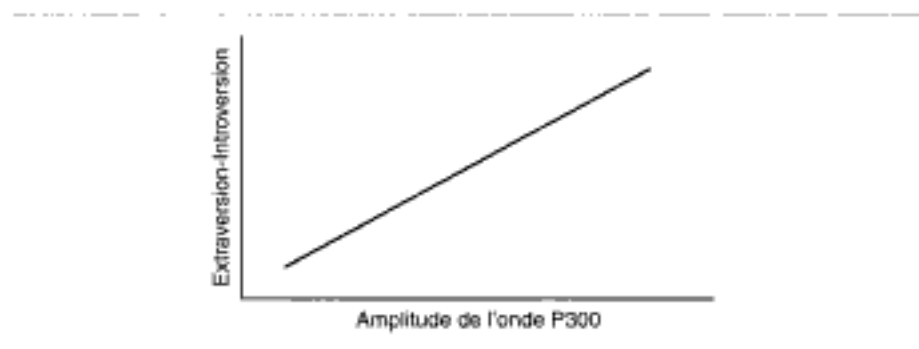
6.3.2 Les bases biologiques de la personnalité

Indépendamment du fait que les dimensions de la personnalité sont influencées par des facteurs héréditaires, Eysenck (1953, 1990) soutenait qu'elles étaient en étroite relation avec des systèmes psychobiologiques. Il postulait que la dimension d'extraversion-introversion est en relation avec le *système réticulaire activateur* qui détermine le niveau d'éveil cortical. Pour lui, les sujets introvertis ne recherchent pas le contact avec les autres ni les stimulations externes car ils présentent un éveil cortical élevé. En revanche, les sujets extravertis recherchent les stimulations externes parce que leur éveil cortical est faible. De nombreuses données appuient cette hypothèse. Des études basées sur l'enregistrement de l'activité électrique du cerveau (*électroencéphalogramme* — EEG —) ont montré que les sujets extravertis présentent un éveil cortical faible, ce qui les pousserait à rechercher des situations excitantes (Gale, 1983). À l'inverse, les sujets introvertis présentent un éveil cortical excessif, ce qui ne les prédisposerait pas à rechercher les stimulations externes (Gale, 1983). Plusieurs études basées sur l'enregistrement des *potentiels évoqués endogènes* soulignent également l'augmentation de l'éveil cortical chez les sujets introvertis. Plus spécifiquement, l'étude de l'onde P300 (voir à ce sujet Hansenne, 2000a, 2000b) a montré que les sujets introvertis présentaient une amplitude plus grande de ce potentiel que les sujets extravertis (O'Connor, 1983 ; Daruna *et al.*, 1985 ; Polich et Martin, 1992 ; Brocke *et al.*, 1996 ; de Pascalis et Montirosso, 1988) (figure 5.22). Ceci s'interprète le plus souvent par le fait que les sujets introvertis allouent plus d'attention aux stimulations externes. Toutefois, des résultats légèrement divergents s'observent (Pritchard, 1989 ; DiTraglia et Polich, 1991) et d'autres vont même dans le sens inverse (Cahill et Polich, 1992 ; Gurrera *et al.*, 2001).

La réponse *psychogalvanique* (ou réponse *electrodermale*), enregistrée le plus souvent par la transpiration au niveau des phalanges, plus élevée chez des sujets introvertis que chez des sujets extravertis, semble également démontrer que la personnalité repose sur des facteurs psychobiologiques (Stelmack, 1981). En réalité, la fluctuation de l'activité électrodermale

Figure 5.22

Certaines études ont montré que l'amplitude de l'onde P300 était plus grande chez les sujets introvertis. Ceci s'illustre ici par la corrélation positive entre l'amplitude de l'onde P300 (une grande amplitude est indiquée vers la droite de l'axe) et la dimension d'extraversion-introversion (un sujet introverti est représenté vers le haut de l'axe).



pendant la journée semble être en relation avec la dimension d'extraversion-introversion de la personnalité (Wilson, 1990). Les différences entre les deux groupes de sujets s'observent le matin, tendent à diminuer pendant la journée et elles disparaissent pendant la soirée. Une expérience étonnante est venue également soutenir l'influence de facteurs psychobiologiques sur la personnalité : des sujets introvertis produisent une plus grande quantité de salive quand, sur leur langue, on applique une goutte de citron (Eysenck et Eysenck, 1967 ; Deary *et al.*, 1988). À l'inverse, les extravertis secrètent moins de salive dans cette situation et cela pourrait constituer un facteur explicatif du nombre plus élevé de caries chez ces derniers (von Knorring *et al.*, 1987). Il est en effet bien connu que la salivation protège des caries.

La seconde dimension du modèle d'Eysenck (neuroticisme-stabilité émotionnelle) est en relation avec le *système nerveux autonome** et le *système limbique** (siège des émotions). Les individus instables réagissent plus vite aux stimulations douloureuses, nouvelles et troublantes que les autres personnes (Eysenck, 1990). De plus, l'extinction des comportements est plus lente chez ce type de sujet. L'activité du système limbique et de l'axe hypothalamo-hypophyso-cortico-surrénalien expliquerait les différences pour cette dimension (Eysenck, 1990).

L'origine psychobiologique de la dernière dimension de psychoticisme-force du Moi est incertaine et Eysenck pensait qu'elle pourrait être liée aux hormones sexuelles (Eysenck, 1990).

6.3.3 Les questionnaires de personnalité

Durant sa carrière, Eysenck a été l'auteur ou le co-auteur de nombreux tests de personnalité. Le *Maudsley Medical Questionnaire* (MMQ) introduisit le concept de neuroticisme, le *Maudsley Personality Questionnaire* (MPQ) ajouta la dimension d'extraversion-introversion et le *Eysenck Personality Questionnaire* (EPQ) comprenait les trois dimensions. Le EPQ est un test qui comprend 100 items (24 pour la dimension de neuroticisme-stabilité émotionnelle, 23 pour la dimension d'extraversion-introversion, 32 pour la dimension de psychoticisme-force du Moi et 21 pour l'échelle de mensonge). (Eysenck et Eysenck, 1975). On trouvera dans le tableau 5.15 des exemples de question du questionnaire EPQ.

Dimensions	Exemples d'items
Extraversion-introversion	Préférez-vous lire plutôt que de voir des gens ? Êtes-vous plutôt quelqu'un d'entrain ? Aimez-vous parler beaucoup ?
Neuroticisme-stabilité émotionnelle	Êtes-vous facilement inquiet (e) ? Votre humeur subit-elle souvent des hauts et des bas ?
Psychoticisme-force du Moi	Seriez-vous mal à l'aise si vous aviez des dettes ? Croyez-vous qu'on a des responsabilités envers sa famille ?

Tableau 5.15

Exemples d'items du questionnaire d'Eysenck.

6.3.4 Critique

Eysenck a été un grand psychologue de la personnalité du siècle dernier. Il a toujours défendu l'idée que la personnalité est constituée par trois dimensions fondamentales, n'accordant qu'une attention limitée aux autres modèles de la personnalité dont il disait qu'ils n'étaient que des versions différentes du sien (Eysenck, 1992, 1993, 1994). Il était particulièrement agressif contre le courant des cinq facteurs dont il sera question juste après. Il avait le mérite d'appuyer sa théorie sur une base rigoureuse et d'étayer ses hypothèses par de nombreuses expériences.

Il n'en reste pas moins que son modèle est sujet à certaines critiques. En fait, tout comme Cattell, il utilisa l'analyse factorielle comme méthode statistique pour élaborer sa théorie, méthode qui, nous l'avons vu précédemment, n'est pas dépourvue de biais. Par ailleurs, il aurait eu des positions éthiques non défendables, comme celle de penser que les blancs sont supérieurs aux noirs.

6.4 Le modèle des cinq facteurs

Après plusieurs années de discussion, un grand nombre de psychologues de la personnalité estiment que les différences individuelles peuvent se déterminer par cinq dimensions majeures (Goldberg, 1981, 1990 ; Digman, 1990 ; John, 1990a, 1990b ; Wiggins, 1996). C'est le modèle des cinq facteurs (*big five*). En fait, il y a déjà longtemps que cette idée a pris place, puisque Fiske (1949), qui ne parvenait pas à reproduire la structure factorielle du modèle de Cattell, avait proposé une solution à cinq facteurs. Dans les années 1960, Norman (1963), Borgatta (1964) et Smith (1967) arrivèrent tous à la même conclusion : cinq facteurs. C'est seulement dans les années 1980 et 1990 qu'on assista à une réelle explosion de recherche avec des outils adaptés dans de nombreuses langues et à différentes personnes.

Si de nombreux psychologues estiment qu'il faut réduire le nombre de dimensions de la personnalité à cinq, les noms de celles-ci ne font pas encore l'objet d'un consensus. Le tableau 5.16 reprend différentes appellations. Peabody et Goldberg (1989) estiment que les termes utilisés par les auteurs sont des variations d'un même thème, comme une pièce musicale peut avoir un thème et des variations. Il est évident que ces termes sont liés (heureusement d'ailleurs). Il existe principalement deux raisons à ce désaccord. La première tient au fait qu'il n'est pas facile de donner un nom aux facteurs qui sont fournis par l'analyse factorielle. La seconde est liée au fait que les facteurs qui sont dégagés par l'analyse factorielle dépendent des mesures qui ont été incluses dans l'étude.

Tableau 5.16

Termes utilisés par différents auteurs pour rendre compte des cinq dimensions fondamentales de la personnalité.

	Facteur 1	Facteur 2	Facteur 3	Facteur 4	Facteur 5
Fiske (1949)	Adaptation sociale	Conformité	Volonté d'arriver	Control émotionnel	Quête de l'intelligence
Norman (1963)	Urgence	Agréabilité	Conscienciosité	Émotionnalité	Culture
Borgatta (1964)	Assertivité	Sympathie	Responsabilité	Émotionnalité	Intelligence
Digman (1990)	Extraversion	Amabilité	Volonté d'arriver	Neuroticisme	Intellect
Costa et McCrae (1985)	Extraversion	Agréabilité	Conscienciosité	Neuroticisme	Ouverture à l'expérience

Une terminologie plus ou moins acceptée par le plus grand nombre d'auteur peut toutefois se dégager. Le premier facteur est habituellement appelé *extraversion*. Le second est appelé *agréabilité* (le fait d'être agréable, du mot anglais *agreeableness*). C'est plus que d'être sympathique et chaleureux, il faut encore être au service des autres, compliant et attentionné. L'inverse correspond à l'hostilité. Le troisième est appelé *conscienciosité* (le fait d'être consciencieux, du mot anglais *conscientiousness*). Ce facteur correspond à l'honnêteté, la persistance, la planification des comportements : les sujets sont scrupuleux, attentifs et sérieux. Le quatrième est soit le *neuroticisme* ou l'*émotionnalité*. Il correspond aux émotions, mais plus particulièrement à l'anxiété. Le dernier facteur s'appelle soit *intelligence*, soit *ouverture vers l'expérience*. C'est le facteur le plus controversé (John, 1900a ; Eysenck, 1992). On retrouve dans le tableau 5.17 les adjectifs qui sont associés à ces facteurs. Il est intéressant de noter que les mêmes facteurs ont été retrouvés avec des mots allemands et néerlandais (John *et al.*, 1984 ; Borkenau et Ostendorf, 1990).

D'un point de vue théorique, le modèle des cinq facteurs se place dans une tradition taxonomique et ne propose pas d'explication causale des différences individuelles. C'est peut être d'ailleurs un reproche qu'on peut lui adresser. Il a été construit en analysant les termes utilisés par les individus pour se décrire les uns les autres, comme l'avait fait Cattell avec la liste d'Allport et Odbert (1936). Les auteurs du modèle des cinq facteurs pensent qu'il est d'abord nécessaire de définir les dimensions fondamentales de la personnalité avant de les expliquer. En revanche, certains auteurs estiment que le consensus sur le nombre de facteur de personnalité est prématuré et d'autres pensent que ces facteurs ne sont pas suffisants pour prendre en compte la totalité de la personnalité (Pervin, 1994 ; de Raad *et al.*, 1994). Par ailleurs, Eysenck

Facteurs	Adjectifs	
Extraversion	Confiant-timide	Bavard
	Spontané-inhibé	Heureux
	Assuré-passif	Énergique
	Actif-soumis	Grégaire
Agréabilité	Chaleureux-froid	Serviable
	Gentil-méchant	Jaloux
	Poli-rude	Compatissant
	Bon-irritable	Non plaintif
Conscienciosité	Sérieux-frivole	Prudent
	Responsable-irresponsable	Persévérant
	Soigneux-négligé	Planifié
	Discipliné-veule	Conventionnel
Neuroticisme	Nerveux-reposé	Tendu
	Ambieux-détendu	Craintif
	Relaxé-stressé	Peureux
	Excitable-calme	Tracassé
Ouverture vers l'extérieur	Imaginatif-terre à terre	Indépendant
	Créatif-non créatif	Original
	Aimant la variété-routinier	Éveillé
	Curieux-non curieux	Attentif

Tableau 5.17

Les adjectifs qui sont associés aux 5 facteurs.

(1991, 1992, 1994) considère que le modèle des cinq facteurs ne remplace pas le sien et il a démontré que ces cinq facteurs peuvent se réduire à trois facteurs, semblables aux trois dimensions de sa théorie (Eysenck, 1992, 1994).

Costa et McCrae (1992a) avancent quatre arguments en faveur de ce modèle. **Premièrement**, des études longitudinales réalisées par plusieurs observateurs ont montré que les cinq facteurs constituent des dispositions réelles à se conduire d'une manière spécifique dans certaines situations. **Deuxièmement**, les cinq facteurs se retrouvent dans le langage courant et dans les principaux questionnaires de personnalité. **Troisièmement**, les facteurs se retrouvent dans différentes cultures et ne sont pas influencés par l'âge et le sexe. Enfin, **quatrièmement**, ils ont une base biologique. Plus encore, le modèle des cinq facteurs est considéré comme universel (McCrae et Costa, 1997).

6.4.1 Le questionnaire NEO PI

Un questionnaire a été développé pour évaluer les cinq dimensions fondamentales de la personnalité. À l'origine, le questionnaire *NEO PI* comprenait 145 items mesurant les facettes du neuroticisme, de l'extraversion et de l'ouverture vers l'extérieur et uniquement les mesures globales pour les deux autres dimensions (Costa et McCrae, 1985). Par la suite, les auteurs ont mis au point un nouveau questionnaire qui contenait 240 items (*NEO PI-R*) et qui reprenait les cinq facteurs (Costa et McCrae, 1989, 1990). Chaque facteur est associé à six facettes différentes (ce sont des traits, voir tableau 5.18) qui comprennent huit items chacune. Le questionnaire comprend une forme d'autoévaluation (forme S) et une forme d'hétéroévaluation (forme R). Cette dernière est un instrument similaire avec 240 items parallèles écrits à la troisième personne pour les pairs, les conjoints ou des experts évaluateurs. Cette forme peut être utilisée afin d'obtenir des estimations indépendantes des mêmes cinq dimensions et de leurs facettes et peut être pertinente dans les cas où il est souhaitable de valider ou de compléter des autoévaluations. Des exemples d'items sont donnés dans le tableau 5.19. La validité des cinq facteurs est bonne. Costa et McCrae (1992b, 1992c) pensent que l'utilisation de ce

Tableau 5.18

Facettes des différentes dimensions du modèle des 5 facteurs.

Dimensions	Facettes
Extraversion	Chaleur, grégairisme, assertivité, activité, recherche de sensations et émotions positives
Agréabilité	Confiance, droiture, altruisme, compliance, modestie et sensibilité
Conscienciosité	Compétence, ordre, sens du devoir, recherche de réussite, autodiscipline et délibération
Neuroticisme	Anxiété, colère, dépression, timidité sociale, impulsivité et vulnérabilité
Ouverture vers l'extérieur	Rêveries, esthétique, sentiments, actions, idées et valeurs

Extraversion	J'aime vraiment bien la plupart des gens que je rencontre. J'ai souvent une forte envie de quelque chose qui romprait la monotonie.
Agréabilité	Je préférerais coopérer avec les autres plutôt que me mettre en compétition avec eux. Je crois que la plupart des gens sont fondamentalement bien intentionnés.
Conscienciosité	Je suis réputé pour ma prudence et mon bon sens. J'arrive assez bien à m'organiser pour faire les choses à temps.
Neuroticisme	Quand j'ai affaire à d'autres personnes, je redoute toujours de faire une gaffe. Il est facile de me faire peur.
Ouverture vers l'extérieur	J'ai une imagination très active. Les préoccupations artistiques et esthétiques sont très importantes pour moi.

Tableau 5.19

Exemples d'items du questionnaire NEO PI-R.

questionnaire en psychologie clinique permet de mieux comprendre le patient, d'établir plus facilement un diagnostic, de choisir la prise en charge psychothérapeutique la plus adaptée et de prédire l'évolution de cette prise en charge. En revanche, d'autres auteurs estiment que les informations délivrées par ce questionnaire ne sont pas pertinentes en psychologie clinique (Ben-Porath et Waller, 1992a, 1992b).

6.4.2 Comparaison avec d'autres modèles

Plusieurs études ont comparé le modèle des cinq facteurs avec la théorie proposée par Eysenck (Goldberg, 1993 ; Zuckerman *et al.*, 1993). D'après ces études, le facteur I (extraversion) correspond à la dimension d'extraversion-introversion de la théorie d'Eysenck, le facteur IV (neuroticisme) à la dimension de neuroticisme-stabilité émotionnelle et la combinaison des facteurs II (agréabilité) et III (conscienciosité) à la dimension de psychoticisme-force du Moi. Ceci semble appuyer la théorie d'Eysenck, renommée ainsi théorie des « trois grands facteurs ». En outre, les trois facteurs de la théorie de Tellegen (voir plus loin) correspondent aux quatre premiers facteurs : le facteur émotion positive avec les facteurs I (extraversion) et II (agréabilité), le facteur contrainte avec le facteur III (conscienciosité) et le facteur émotion négative avec le facteur IV (neuroticisme). Il n'y a pas d'équivalence pour le facteur V (ouverture vers l'extérieur).

Cattell (1996) a comparé le questionnaire des cinq facteurs avec le questionnaire 16-PF et plus particulièrement avec les facteurs de second ordre. Les échelles d'extraversion des deux questionnaires sont assez semblables, de même que le neuroticisme (NEO PI) et l'anxiété (16-PF), ainsi que la conscienciosité (NEO PI) et le contrôle de soi (16-PF). En revanche, l'agréabilité (NEO PI) est peu corrélée avec l'indépendance (16-PF). La dimension d'ouverture du NEO PI semble être assez différente de celle de dureté ou intransigeance du 16-PF.

Hidden page

Hidden page

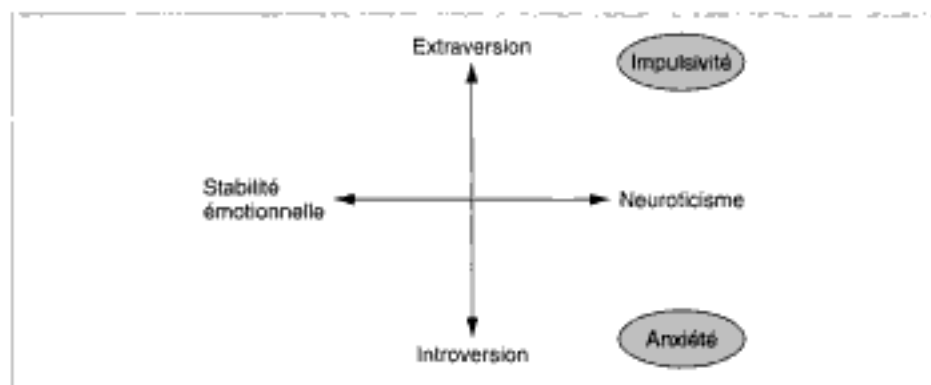
7.1 La théorie de Gray

Les déterminants biologiques occupent une place de choix dans la théorie proposée par Gray dans les années 1970 (Gray, 1970, 1982). Sa théorie a vu le jour à partir d'observations de comportements d'animaux dans des paradigmes particuliers où les animaux étaient placés dans des conditions de récompense et de punition. Sa théorie est fondée sur deux facteurs : l'*anxiété* et l'*impulsivité*. Un niveau élevé d'anxiété se manifeste par une réaction émotionnelle intense devant des événements nouveaux, devant des événements qui peuvent être sanctionnés d'une punition et devant des événements qui ne sont pas renforcés ou qui sont dangereux. D'un autre côté, un comportement traduisant de l'impulsivité reflète une réaction plus importante aux événements liés à une récompense. Gray a également proposé un troisième facteur moins bien décrit : le système *fight/flight*. Cloninger (1986) fait observer que le terme d'évitement du danger est plus approprié que celui d'anxiété et que le terme de recherche de nouveauté remplace avantageusement celui d'impulsivité. Pour Eysenck (1990), l'anxiété correspond à la combinaison de l'introversion et du neuroticisme, alors que l'impulsivité correspond à la combinaison de l'extraversion et du neuroticisme (figure 5.24).

Gray suppose qu'un mécanisme physiologique appelé le *système d'inhibition comportementale* * contrôle le niveau d'anxiété. Il est constitué par le système septo-hippocampique, ses afférences noradrénergiques et sérotoninergiques du tronc cérébral et ses projections corticales vers les lobes frontaux. Une excitation de ces systèmes induit une inhibition de la réponse, elle obéit ainsi à un *stop neuronal* (figure 5.25). On y retrouve une dominance frontale droite : l'activité du lobe frontal droit est plus marquée quand des sujets visionnent des films évoquant la peur et le dégoût (Davidson *et al.*, 1990) et on observe une plus grande activité frontale droite au repos chez des sujets montrant une nette prédisposition à l'inhibition comportementale (Harmon-Jones et Allen, 1997 ; Sutton et Davidson, 1997). Ceci suggère que la tendance à ressentir de la peur est associée au système d'inhibition comportementale, lequel aurait une localisation frontale droite. Ces résultats sont toutefois remis en cause par les observations de Travis *et al.* (2002) montrant que les sujets qui ont une grande expérience de la méditation transcendante affichent une organisation cérébrale où le lobe frontal droit est

Figure 5.24

Illustration de la relation entre la théorie de Gray et celle d'Eysenck.



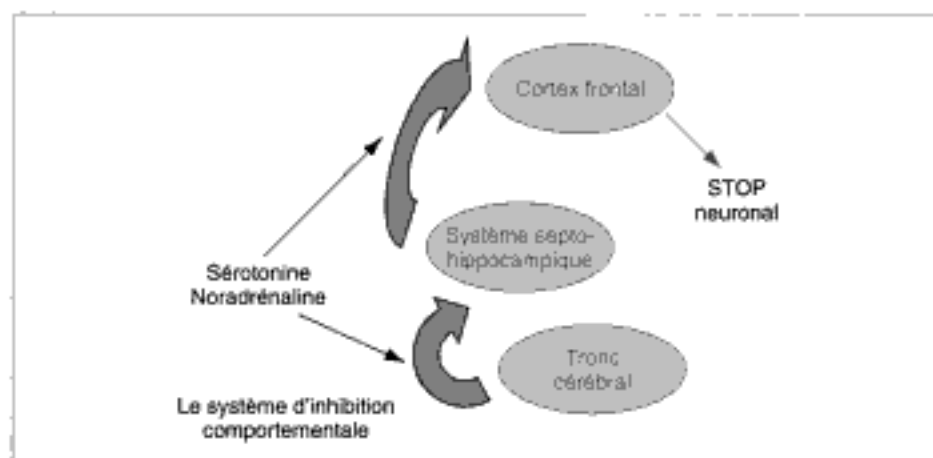


Figure 5.25

Représentation schématique et simplifiée du système d'inhibition comportementale.

particulièrement actif. On voit ici une contradiction : les sujets pratiquant la méditation sont en principe plus détachés et moins sensibles à la peur.

À la base de l'impulsivité, Gray postule l'existence d'un autre système physiologique : le *système de facilitation comportementale**. Ce système, qui comprend les ganglions de la base et leurs projections dopaminergiques vers le cortex, pousse les individus vers des objets attrayants et engageants. En bref, il les pousse vers ce qu'ils désirent. De nombreuses données expérimentales suggèrent que la partie gauche du cerveau est particulièrement impliquée dans les émotions positives ou dans les situations qui suscitent un attrait (Sobotka *et al.*, 1992 ; Cacioppo et Pettry, 1980 ; Davidson *et al.*, 1990). Le système de facilitation comportementale est assez équivalent au système d'activation comportementale proposé par Cloninger (1986). Le neurotransmetteur lié à l'activation comportementale ou à la facilitation comportementale serait la dopamine (Depue *et al.*, 1994 ; Depue, 1995 ; Depue et Collins, 1999).

Malheureusement, ce modèle est exclusivement issu de recherches sur l'animal, et l'application aux comportements humains repose essentiellement sur des hypothèses. Actuellement Gray (1994) propose des relations entre les dimensions de personnalité et les émotions.

Wilson *et al.* (1989) avaient tenté de développer une échelle de personnalité pour les humains basée sur les paradigmes animaux utilisés par Gray (le questionnaire de Gray-Wilson). Malheureusement, les résultats de l'analyse factorielle n'étaient pas congruents avec la théorie (Wilson *et al.*, 1989, 1990). Actuellement, il existe tout de même une échelle permettant d'appréhender les systèmes d'inhibition et de facilitation comportementales : l'échelle BIS/BAS (Carver et White, 1994). Au lieu d'essayer d'adapter des questions reflétant le comportement des animaux dans les paradigmes utilisés par Gray, ces auteurs ont développé un questionnaire basé sur les concepts de la théorie de celui-ci. Les propriétés psychométriques de cette échelle ont été évaluées dans une étude portant sur 2.725 sujets (Jorm *et al.*, 1999). Cette étude confirme la structure factorielle du questionnaire et montre que la dimension du système d'inhibition comportementale est corrélée avec celle de neuroticisme et qu'elle est plus élevée chez les femmes. Elle refléterait plutôt une mesure de la prédisposition à l'anxiété.

7.2. La théorie de Tellegen

Le modèle proposé par Tellegen comprend trois dimensions fondamentales : *émotion positive*, *émotion négative* et *contrainte* (Tellegen, 1985). Les émotions positives que sont l'espoir, le bonheur, l'excitation et l'énergie reflètent l'anticipation de l'obtention de l'objet convoité. C'est un équivalent du système de facilitation comportementale de Gray. Les émotions négatives, comme le dégoût, la peur, la tristesse et la colère poussent à éviter des objets et à manifester un comportement d'inhibition. C'est évidemment l'équivalent du système d'inhibition comportementale. La contrainte est une dimension qui reflète le contrôle des comportements et le traditionalisme. C'est l'inverse de la recherche de sensations. Ces trois dimensions sont respectivement associées aux trois facteurs de la théorie d'Eysenck : extraversion, neuroticisme et psychoticisme. Un questionnaire a été développé pour appréhender ces dimensions : le questionnaire multidimensionnel de la personnalité (MPO, Tellegen et Walker, 1991). Il existe une forme brève de ce questionnaire contenant 155 items, laquelle possède d'excellentes propriétés psychométriques et montre des corrélations significatives avec la forme classique (Patrick *et al.*, 2002).

Des données psychobiologiques suggèrent que la première dimension d'émotion positive est associée au système de facilitation comportementale via les systèmes dopaminergiques mésolimbique et mésocortical (Depue, 1995). Au niveau neurochimique, de nombreuses données montrent que le système mésolimbique dopaminergique joue un rôle majeur dans les aspects motivationnels et émotionnels des comportements (Beninger, 1983 ; Depue et Collins, 1999). Ainsi, il existe une relation entre le déclenchement d'un comportement à la suite d'un stimulus pertinent et le nombre de récepteurs dopaminergiques : plus le nombre de récepteurs est grand, moins le stimulus devra être puissant pour déclencher le comportement (Depue *et al.*, 1994 ; Depue, 1995). Davidson *et al.* (1990) ont également montré que les émotions positives étaient corrélées avec une activation du cortex frontal gauche.

D'un point de vue psychobiologique, la seconde dimension d'émotion négative n'a pas été étudiée chez l'homme. Sur base de recherches chez l'animal, Blizard (1988) postule que l'activité du locus coeruleus (noyau noradrénergique) est en relation avec les émotions négatives, comme la peur et l'anxiété.

Plusieurs études psychobiologiques ont montré que l'activité sérotoninergique est en relation avec la dernière dimension de contrainte, et plus particulièrement avec la sous-dimension de *contrôle de l'impulsivité* (Depue et Spoont, 1986 ; Coccaro *et al.*, 1989). En fait, des données de neurobiologie comportementale chez l'animal montrent que la sérotonine inhibe la facilitation comportementale induite par la dopamine.

7.3. La théorie de Zuckerman

Zuckerman est un psychologue qui travaille à l'université du Delaware aux États-Unis. Le début de ses travaux remonte à la fin des années 1960, mais c'est principalement entre les années 1985 et 1990 qu'il a substitué au

Hidden page

composantes : l'*extraversion-sociabilité* et l'*extraversion-activité*. Un facteur de *recherche de sensations agressives* est alors ajouté au facteur de *recherche impulsive de sensations à caractère antisocial*. Dans un modèle à sept facteurs, le facteur stabilité émotionnelle est divisé en deux composantes (*colère* et *anxiété*) et le facteur relatif à la recherche de sensations en deux autres composantes (*autonomie-conformité* et *impulsivité*) (Figure 5.26).

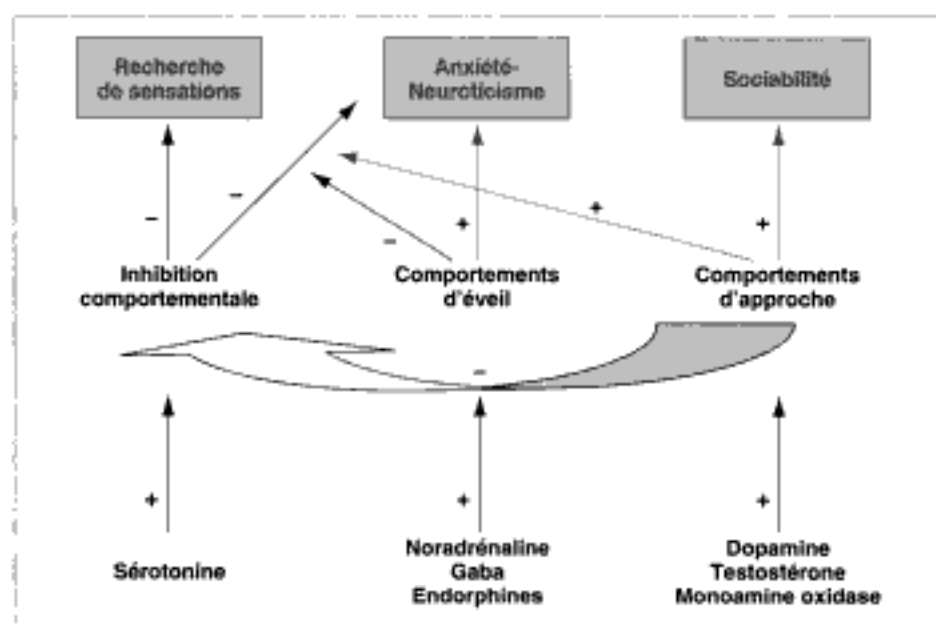
Dans une étude ultérieure, Zuckerman *et al.* (1991) partent des trois mêmes facteurs : *sociabilité*, *émotionnalité* et *recherche impulsive de sensations à caractère antisocial*. Une solution à quatre facteurs est obtenue suite à la séparation du second facteur en deux dimensions : *anxiété-neuroticisme* et *agressivité-hostilité*. Une solution à cinq facteurs est obtenue en séparant la dimension d'anxiété-neuroticisme en une d'*activité* et une autre d'*anxiété-neuroticisme*. Une dernière solution (six facteurs) est obtenue en divisant le facteur relatif à la recherche de sensations en deux facteurs : *impulsivité* et *psychopathie-recherche de sensations à caractère antisocial*.

Les auteurs ont élaboré un questionnaire reposant sur ces cinq facteurs : le questionnaire de personnalité de Zuckerman et Kulhman (Zuckerman *et al.*, 1993). Ce questionnaire comprend 99 items : 19 items pour le facteur recherche impulsive de sensation, 19 items pour le facteur neuroticisme-anxiété, 17 items pour le facteur agressivité-hostilité, 17 items pour le facteur activité, 17 items pour le facteur sociabilité et 10 items de validité.

Dans le modèle de Zuckerman, les régulations monoaminergique et hormonale jouent un rôle important sur la personnalité (figure 5.27) (Zuckerman, 1995). Les mécanismes d'inhibition comportementale dépendent de l'activité sérotoninergique et sont en relation inverse avec le facteur de recherche de sensations. Les comportements d'éveil dépendent quant à eux de l'activité du système noradrénergique. Ils sont en relation négative avec le facteur de recherche de sensations et en relation positive avec le facteur anxiété-

Figure 5.27

Les bases biologiques du modèle de Zuckerman (d'après Zuckerman, 1995).



neuroticisme. Ces comportements sont par ailleurs influencés par l'activité gabaergique et celle des endorphines. Les comportements d'approche dépendent de l'activité du système dopaminergique et sont en relation positive avec les facteurs de recherche de sensations et sociabilité. La fréquence d'émission de ces comportements peut être augmentée par la testostérone et par un taux faible de monoamine oxydase. Enfin, les comportements d'approche et d'inhibition sont incompatibles, si bien que l'activité sérotoninergique inhibe les activités dopaminergique et noradrénergique.

7.4. Le modèle biosocial de Cloninger

Cloninger et ses collègues ont proposé un modèle biosocial de la personnalité qui s'articule selon des tempéraments et des caractères (pour une revue, voir Hansenne, 2001). Cloninger a tout d'abord développé un modèle tridimensionnel comprenant trois tempéraments (Cloninger, 1986, 1987, 1988). Par la suite, il a intégré trois caractères et rajouté un tempérament (Cloninger *et al.*, 1993 ; Svrakic *et al.*, 1993).

7.4.1 Première étape du modèle : les tempéraments

Sur la base de nombreuses données cliniques, neurobiologiques et génétiques, Cloninger a développé, vers la fin des années 1980, un modèle dimensionnel de la personnalité (Cloninger, 1986, 1987, 1988). À l'origine ce modèle comprenait trois dimensions indépendantes dont la cotation allait de *très faible* à *très élevée* et qui décrivaient les tendances à *activer*, *inhiber* ou *maintenir* des comportements : la recherche de nouveauté, l'évitement du danger et la dépendance à la récompense. Cloninger les appelait des tempéraments. En raison d'une influence polygénétique sur ces dimensions, elles sont réparties selon une distribution normale dans la population. Ainsi, ce modèle admet l'hypothèse qu'il existe une continuité des dimensions de la personnalité entre le normal et le pathologique, sans point de rupture ni de distribution plurimodale. Ces trois dimensions fondamentales correspondent aux trois émotions de base qui sont observées dans différentes cultures : la colère pour la recherche de nouveauté, la crainte pour l'évitement du danger et l'amour pour la dépendance à la récompense (Svrakic *et al.*, 1991).

Encadré 5.21 Robert Cloninger

Robert Cloninger est né aux États-Unis. Il a réalisé un premier cycle d'études à l'université d'Austin au Texas dans les branches de philosophie, de psychologie et d'anthropologie. Ensuite, il a fait des études de médecine à l'université de Washington (St Louis, MO) entre 1966 et 1970. Il travaille actuellement, comme médecin, dans le département de psychiatrie et de génétique de cette université.

Il est également professeur de psychiatrie, de psychologie et de génétique et il dirige le centre de psychobiologie de la personnalité. Ses travaux ont été fortement influencés par la génétique comportementale et la psychiatrie biologique et ils sont contemporains de la vogue de l'étude des neurotransmetteurs déclenchée par la neurobiologie.

Hidden page

Le modèle présenté par Cloninger a suscité de nombreux commentaires. Selon Eysenck (1990), il est peu probable que les comportements humains puissent être réduits à l'action spécifique de trois neurotransmetteurs ou à leurs interactions. Gray (1987) estime que la simplicité du modèle de Cloninger constitue sa principale faiblesse et que ce modèle ne saurait, par ses nouveautés, remplacer le sien. Pour Zuckerman (1988), la dimension de recherche de nouveauté s'apparente à la dimension de recherche de sensations de son propre modèle. D'autres auteurs ont adressé de nombreuses critiques au modèle de Cloninger (Gelder, 1987 ; Liebowitz, 1987), des critiques auxquelles Cloninger a réagi dans un article en 1988.

A. L'activation des comportements : la recherche de nouveauté

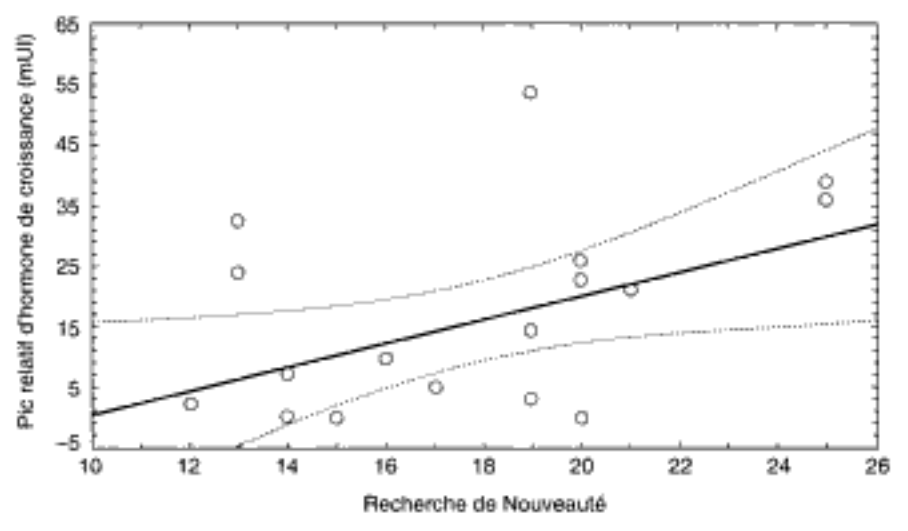
La recherche de nouveauté est décrite par Cloninger comme « la tendance à répondre par l'excitation ou l'exaltation à des stimuli nouveaux ». Le sujet répond à ces stimuli en cherchant activement une récompense possible et en essayant d'éviter la monotonie ou les punitions. Cette dimension de personnalité est en relation avec le système de facilitation comportementale de Gray. Au niveau du système nerveux central, la recherche de nouveauté active principalement les circuits contrôlés par les *neurones** dopaminergiques du mésencéphale. Il est postulé qu'une note élevée à cette dimension est associée à un taux de base faible de dopamine et à une hypersensibilité des récepteurs post-synaptiques. Ainsi, les individus caractérisés par un faible taux de base de dopamine seraient prédisposés à produire des comportements exploratoires qui favoriseraient la libération de dopamine. Cette libération de dopamine renforce les comportements exploratoires (Beninger, 1983). En effet, des études psychopharmacologiques ont montré que la dopamine influe sur les comportements exploratoires et des études d'autostimulation ont souligné que la dopamine exerce une influence sur le renforcement des comportements (Routtenberg, 1978). De plus, Cloninger (1986) cite des études réalisées sur des souches de souris qui différaient par l'intensité de leurs comportements exploratoires : dans les souches dites *exploratrices*, le taux d'*acide homovallinique** (HVA) est faible, alors que des résultats inverses sont obtenus avec les souches dites *peureuses*.

Néanmoins, Limson *et al.* (1991) ne trouvent aucune relation entre la note de recherche de nouveauté et le taux de HVA dans le *liquide céphalo-rachidien** de sujets alcooliques. De même, dans la dépression, Hansenne et Ansseau (1998) n'observent pas de relation entre cette dimension et la sensibilité des récepteurs dopaminergiques évaluée par le test à l'apomorphine (Matussek *et al.*, 1980). En revanche, Wiesbeck *et al.* (1995) ont montré que la libération de l'hormone de croissance au test à l'apomorphine est corrélée positivement avec la note de recherche de nouveauté chez des patients alcooliques. Les mêmes résultats ont été rapportés dans deux études indépendantes (Gerra *et al.*, 2000 ; Hansenne *et al.*, 2002a) (figure 5.29).

Hansenne (1999) a montré que l'amplitude de l'onde P300 était en relation positive avec la dimension de recherche de nouveauté chez des sujets sains. Des résultats similaires ont été trouvés dans une étude ultérieure à l'aide d'un paradigme particulier, avec cependant des résultats opposés pour les hommes et les femmes : alors que l'amplitude de l'onde P300 est en relation

Figure 5.29

Relation entre la réponse en hormone de croissance au test à l'apomorphine et la note de recherche de nouveauté chez 38 sujets sains (d'après Hansenne et al., 2002a)



positive avec la note de recherche de nouveauté chez les femmes, elle est en relation négative avec la note de recherche de nouveauté chez les hommes (Hansenne et Noop, 2002). Ceci montre que la personnalité affecte de manière distincte le traitement de l'information (ici reflété par l'onde P300) chez les sujets masculins et féminins.

B. L'inhibition des comportements : l'évitement du danger

L'évitement du danger est décrit par Cloninger comme « la tendance que manifeste un individu à répondre plus ou moins intensément à des stimuli aversifs, avec une réponse d'inhibition pour éviter les punitions, la nouveauté et les frustrations ». Cette dimension est en relation avec le système d'inhibition comportementale de Gray. Le système neurobiologique sous-jacent à cette dimension serait le système sérotoninergique, avec la mise en jeu des voies septo-hippocampiques qui partent des noyaux du raphé. Une note élevée pour cette dimension traduirait une libération accrue de sérotonine au niveau synaptique et, en conséquence, une diminution du nombre des récepteurs post-synaptiques. Plusieurs observations viennent appuyer cette hypothèse : des sujets aux comportements agressifs et suicidaires ont un faible taux d'*acide 5-hydroxyindolacétique** (5-HIAA) dans le liquide céphalo-rachidien (Brown *et al.*, 1982) et des suicidés ont plus de récepteurs post-synaptiques 5-HT₂ (Mann *et al.*, 1986). Des études ont confirmé la relation entre la sérotonine et la dimension d'évitement du danger, comme celles montrant une association entre la sensibilité des récepteurs sérotoninergiques (5-HT_{1A}) et la note d'évitement du danger chez des patients déprimés (Hansenne *et al.*, 1997) et chez des sujets sains (Hansenne et Anseau, 1999) et celle montrant une association entre les récepteurs 5-HT_{2A} et l'évitement du danger (Nelson *et al.*, 1996). En revanche, Limson *et al.* (1991) n'ont pas trouvé de relation entre le taux de 5-HIAA dans le liquide céphalo-rachidien et cette dimension chez des sujets alcooliques.

Hansenne (1999) a montré que la dimension d'évitement du danger est en relation négative avec l'amplitude de l'onde P300 : une onde P300 de grande

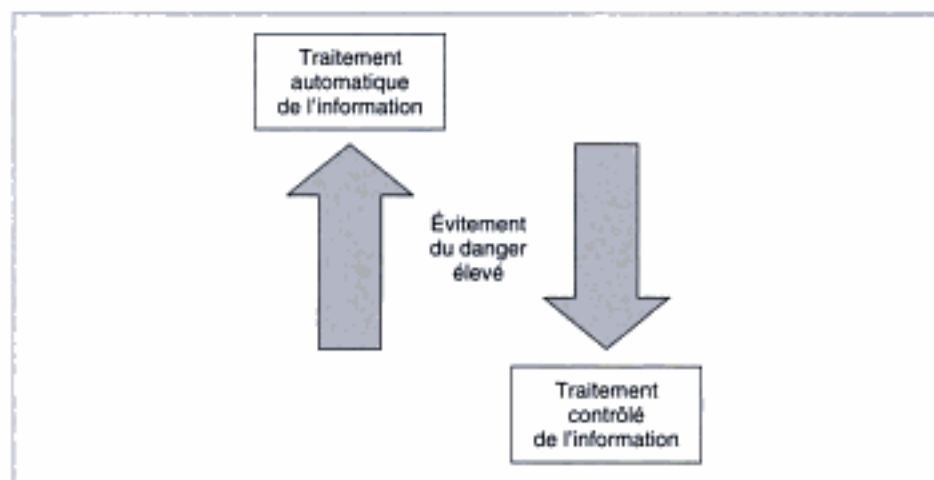


Figure 5.30

Des données psychophysiologiques suggèrent qu'un évitement du danger élevé augmente le traitement automatique de l'information et diminue le traitement contrôlé de l'information.

amplitude s'observe chez les sujets ayant des notes faibles d'évitement du danger. Récemment, Hansenne *et al.* (2003) ont montré que la dimension d'évitement du danger présente une relation négative avec une autre onde cérébrale reflétant le traitement automatique de l'information : la négativité de discordance (MMN) (Näätänen, 1995, 2001 ; Picton *et al.*, 2000). Ces résultats suggèrent que l'évitement du danger augmente le traitement automatique de l'information (ici représenté par la MMN), alors qu'il diminue le traitement contrôlé de l'information (ici représenté par l'onde P300) (figure 5.30).

C. Le maintien des comportements : la dépendance à la récompense

Pour Cloninger, la dépendance à la récompense traduit « la propension à répondre sans cesse de manière intense à des signaux de récompense, comme l'approbation sociale et interpersonnelle et à éviter une punition ». Le principal neuromédiateur de ce type de comportements serait la noradrénaline et, plus spécifiquement, les voies ascendantes partant du locus coeruleus vers le système limbique. Le modèle de Cloninger postule qu'une note élevée pour cette dimension est associée à un taux de base faible de noradrénaline. L'hypothèse est principalement fondée sur des études selon lesquelles une réduction de l'activité noradrénergique entraîne, chez l'animal, une résistance à l'extinction (Masson et Iversen, 1979) et, chez l'homme, une diminution de l'apprentissage (Frith *et al.*, 1985). En accord avec ce modèle, Garvey *et al.* (1996) ont observé chez des sujets normaux une relation négative entre le taux de 3-méthoxy-4-hydroxyphénylglicol* (MHPG) dans les urines et la dimension de dépendance à la récompense. Cependant, Limson *et al.* (1991) n'ont pas trouvé de relation entre cette dimension et le taux de MHPG mesuré dans le liquide céphalo-rachidien chez des sujets alcooliques. De même, Hansenne et Anseau (1998) n'ont pas trouvé de relation entre la sensibilité des récepteurs noradrénergiques, évaluée par le test à la clonidine (Siever et Uhde, 1984) et la dimension de dépendance à la récompense chez des patients déprimés.

7.4.2 Développement ultérieur du modèle : les caractères

Plusieurs auteurs ont souligné que certains aspects de la personnalité n'étaient pas couverts par les trois dimensions de base du modèle de Cloninger (Eysenck, 1990 ; Gray, 1987 ; Gelder, 1987 ; Liebowitz, 1987 ; Zuckerman, 1988). Ainsi, Cloninger et ses collègues ont modifié le modèle initial, portant à sept le nombre de dimensions de la personnalité : quatre tempéraments et trois caractères (Cloninger *et al.*, 1993, Cloninger et Svrakic, 1997 ; Svrakic *et al.*, 1993). Aux trois tempéraments du modèle précédent, un quatrième s'est ajouté : la persistance, initialement comprise dans la dimension de dépendance à la récompense. Cette dimension décrit « la tendance d'un individu à poursuivre un comportement sans prendre ses conséquences en considération ». Ce sont des individus persévérants et têtus et, plus particulièrement, des individus qui s'investissent à outrance dans le travail. Les caractères sont quant à eux définis comme « des dimensions de la personnalité déterminées par l'apprentissage social et l'apprentissage cognitif ». Ils ne sont donc pas influencés par des facteurs héréditaires. Ils modulent l'expression des tempéraments. Il s'agit de l'autodétermination, la coopération et la transcendance.

L'autodétermination est définie « comme l'aptitude d'un individu à contrôler, réguler et adapter ses comportements pour faire face à une situation en accord avec ses valeurs et ses orientations personnelles ». La coopération prend en considération l'acceptation des autres ; un individu coopérant est décrit comme tolérant, sociable, emphatique, prêt à aider et compatissant. À l'opposé, un individu peu coopératif est décrit comme intolérant, peu sociable et portant peu d'intérêt aux autres personnes. Enfin, la transcendance correspond à la dimension spirituelle de la personnalité. Cette dernière dimension est intéressante et unique dans les modèles de la personnalité, elle trouve sa justification dans le fait que de nombreuses personnes possèdent des croyances très diverses. Ceci rejoint un besoin emprunté à la théorie de Fromm développée plus haut (objet de dévotion). Ces trois dimensions évoluent en fonction de la maturation du sujet, avec l'âge notamment et également en fonction d'éventuels troubles psychopathologiques. Elles correspondraient à trois niveaux de maturité : la maturité *individuelle* pour la dimension d'autodétermination, la maturité *sociale* pour la dimension de coopération et la maturité *spirituelle* pour la dimension de transcendance.

Cloninger montre que les tempéraments et les caractères sont en relation avec deux types d'apprentissage différents et qu'ils correspondent à deux processus mnésiques distincts. Les tempéraments engendrent des réactions passives et prédéterminées devant différents stimuli, alors que les caractères induisent des réactions conscientes en étroite relation avec des processus cognitifs évolués comme la formation de concepts.

Cette extension du modèle est influencée par la psychologie humaniste et *transpersonnelle* *. En outre, ce modèle permet une classification plus fine des troubles de la personnalité. En effet, des notes faibles d'autodétermination et de coopération sont associées à la présence d'un trouble de la personnalité. Comme dans le modèle précédent, les différentes notes des tempéraments indiquent le type de trouble de la personnalité (Svrakic *et al.*, 1993 ; Bayon *et al.*, 1996 ; Cloninger et Svrakic, 1997).

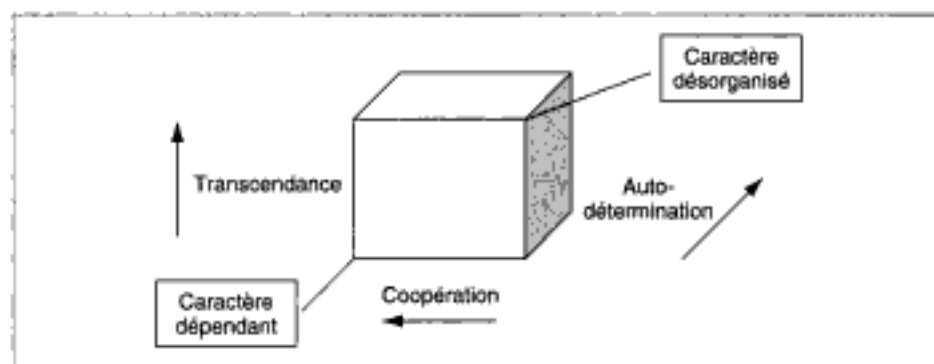


Figure 5.31

Représentation tridimensionnelle des caractères du modèle de Cloninger. Les caractères sont déterminés par des scores extrêmes aux trois dimensions. Ici sont représentés les caractères dépendant et désorganisé (d'après Cloninger et Svrakic, 1997).

Comme en fonction de leurs combinaisons les tempéraments déterminent la personnalité des individus, les scores aux trois dimensions des caractères décrivent quant à eux le caractère des individus (Cloninger et Svrakic, 1997). La combinaison des trois caractères donne huit possibilités (figure 5.31). Par exemple, le caractère dépendant (irritable) correspond à des scores faibles d'autodétermination et de transcendance et à un score élevé de coopération, alors que le caractère désorganisé (schizotypique) correspond à des scores faibles d'autodétermination et de coopération et à un score élevé de transcendance.

7.4.3 Les questionnaires de personnalité

A. Le questionnaire tridimensionnel de personnalité

Pour mesurer les trois dimensions initiales, Cloninger a élaboré un questionnaire d'autoévaluation composé de 100 items à choix binaire forcé (vrai/faux) : le questionnaire tridimensionnel de personnalité (*Tridimensional Personality Questionnaire*, TPO). Chacune des trois dimensions comprend quatre sous-dimensions qui représentent, selon le cas, la somme de cinq à onze items du TPO. La recherche de nouveauté (34 items) comprend les sous-dimensions suivantes : excitabilité exploratoire vs. rigidité (9 items), impulsivité vs. réflexion (8 items), extravagance vs. réserve (7 items) et désordre vs. discipline (10 items). L'évitement du danger (34 items) comprend les sous-dimensions suivantes : inquiétude anticipatoire vs. optimisme (10 items), peur de l'incertitude vs. confiance (7 items), timidité devant les étrangers vs. grégairisme (7 items) et fatigabilité et asthénie vs. énergie (10 items). Enfin, la dépendance à la récompense (30 items) comprend les sous-dimensions suivantes : sentimentalité vs. insensibilité (5 items), persistance vs. irrésolution (9 items), attachement vs. détachement (11 items) et dépendance vs. indépendance (5 items).

Sur un échantillon de 1.019 adultes, Cloninger *et al.* (1991) ont évalué les propriétés psychométriques du TPO. Les résultats montrent que les notes pour les trois dimensions se répartissent de manière normale. Les corrélations entre les échelles et les sous-échelles sont relativement faibles. En revanche, la recherche de nouveauté est corrélée avec l'âge. Un test-retest réalisé à six mois d'intervalle montre une assez bonne stabilité des dimensions. L'analyse factorielle montre que les dimensions de recherche de nouveauté et d'évitement

du danger sont relativement robustes ; ceci n'est pas le cas pour la dimension de dépendance à la récompense. Les auteurs proposent de retirer et de traiter à part la sous-échelle persistance pour stabiliser le facteur de dépendance à la récompense.

Les résultats d'une étude française portant sur 165 patients psychiatriques montrent que la structure du TPQ est cohérente pour les dimensions de recherche de nouveauté et d'évitement du danger, mais pas pour la troisième dimension de dépendance à la récompense (Lépine *et al.*, 1994). L'isolement de la sous-dimension persistance de la dimension de dépendance à la récompense ne permet pas de stabiliser la structure du TPQ, comme le suggéraient certaines études (Cloninger *et al.*, 1991 ; Kleifield *et al.*, 1993). Par ailleurs, Lépine *et al.* (1994) ont montré que la sous-dimension d'excitabilité exploratoire de la dimension de recherche de nouveauté avait une charge négative sur le facteur qui regroupe les sous-dimensions de la dimension d'évitement du danger. La structure factorielle du TPQ n'a pas été confirmée par Earleywine *et al.* (1992) et Howard *et al.* (1997) dans leurs études menées auprès de sujets alcooliques. Ces auteurs suggèrent alors de modifier profondément le questionnaire pour son application future.

B. L'inventaire des tempéraments et des caractères

Après avoir modifié le modèle de base, Cloninger et ses collègues ont développé un questionnaire d'autoévaluation comprenant 226 items : le TCI (*Temperament and Character Inventory*). Des exemples de questions sont donnés dans le tableau 5.20. Ce questionnaire comprend tous les items du TPQ plus des items complémentaires destinés à évaluer les quatre tempéraments et les trois caractères. Les tempéraments et leurs sous-dimensions respectives sont identiques à ceux du TPQ, mais ils contiennent davantage d'items (recherche de nouveauté, 40 items ; évitement du danger, 35 items ; dépendance à la récompense, 35 items ; persistance, 8 items). L'autodétermination (46 items) est divisée en cinq sous-catégories : sens des responsabilités vs. faute aux autres (8 items), buts dans la vie vs. absence de but (8 items), ressources personnelles (5 items), acceptation de soi-même (13 items) et habitudes cohérentes (12 items). La coopération (42 items) comprend cinq sous-catégories : tolérance sociale vs. intolérance (8 items), empathie vs. désintérêt social (7 items), solidarité (8 items), indulgence vs. revanche (10 items) et probité vs. égoïsme (9 items). Enfin, la transcendance (33 items) est séparée en trois sous-catégories : négligence vs. conscience de soi (11 items), identification transpersonnelle vs. différenciation (9 items) et acceptation spirituelle vs. matérialisme (13 items). Cloninger a par la suite amené à 51 items la dimension de transcendance, avec deux sous-dimensions supplémentaires : éclairé (intuitif) vs. objectif et idéaliste vs. pratique.

La structure factorielle du TCI a été plus ou moins confirmée dans une étude française réalisée sur 242 sujets psychiatriques (Pélissolo et Lépine, 1997) de même que dans une étude belge réalisée sur 322 personnes. Les résultats de cette dernière étude sont rapportés dans le tableau 5.21 (Hansenne *et al.*, 2001). Dans cette étude, les différentes sous-dimensions présentent des saturations importantes pour les facteurs auxquels elles sont théoriquement rattachées (tableaux 5.22 et 5.23). On s'aperçoit toutefois que la sous-dimension

Dimensions du TCI	Items
Recherche de nouveauté	J'aime explorer de nouvelles manières de faire les choses. Lorsque rien de nouveau n'arrive, je commence habituellement à rechercher quelque chose de sensationnel ou d'excitant.
Évitement du danger	J'ai moins d'énergie et je me fatigue beaucoup plus vite que la plupart des gens. Je me sens souvent tendu et inquiet dans des situations non familières même lorsque les autres pensent qu'il y a peu de soucis à se faire.
Dépendance à la récompense	J'aime faire plaisir aux gens autant que je le peux. Je voudrais avoir des amis proches et chaleureux autour de moi la plupart du temps.
Persistance	Je suis plus travailleur que la plupart des gens. Je suis habituellement si déterminé que je continue à travailler longtemps après que les autres aient abandonné.
Autodétermination	Je suis habituellement libre de choisir ce que je vais faire. Mon comportement est fortement guidé par certains objectifs que je me suis fixés dans la vie.
Coopération	J'aime rendre service aux autres. Je peux habituellement accepter ce que sont les autres, même lorsqu'ils sont très différents de moi.
Transcendance	J'ai parfois le sentiment de faire partie de quelque chose sans limite ou frontière dans le temps et dans l'espace. Parfois j'ai eu le sentiment que ma vie était dirigée par une force spirituelle supérieure à un être humain.

d'excitabilité exploratoire (RN1) présente une faible saturation dans le facteur 2 (recherche de nouveauté) mais obtient en revanche une saturation importante dans le facteur 1 (évitement du danger). La dimension de persistance ne semble pas être isolée. Concernant les caractères, la structure factorielle est bien confirmée, hormis pour la sous-dimension AD4.

Les valeurs qu'obtiennent les femmes et les hommes pour les dimensions du TCI sont indiquées dans le tableau 5.24 (Hansenne *et al.*, 2001). Concernant la recherche de nouveauté, les résultats montrent que les hommes et les femmes n'obtiennent pas des notes différentes tant pour la note totale que pour

Tableau 5.20

Exemples d'items du TCI

Tableau 5.21

Normes des dimensions du TCI obtenues chez 322 sujets belges (d'après Hansenne *et al.*, 2001).

Dimensions du TCI	Moyennes	Écart-Types
Recherche de nouveauté	16,1	5,3
Évitement du danger	15,8	7,4
Dépendance à la récompense	14,7	3,9
Persistance	4,9	1,8
Autodétermination	30,8	7,1
Coopération	32,0	6,1
Transcendance	13,2	5,5

Tableau 5.22

Coefficients de saturation des sous-dimensions des tempéraments du TCI (RN : recherche de nouveauté, ED : évitement du danger, DR : dépendance à la récompense, P : persistance) (d'après Hansenne et al., 2001).

Tempéraments	Facteur 1	Facteur 2	Facteur 3
RN1	-0,59	0,16	0,46
RN2	0,03	0,77	-0,04
RN3	0,02	0,61	0,42
RN4	-0,12	0,69	-0,01
ED1	0,72	-0,01	,18
ED2	0,78	-0,15	,14
ED3	0,72	0,08	-0,00
ED4	0,71	0,09	0,09
DR1	0,15	-,038	0,47
DR3	-0,03	0,06	0,79
DR4	0,20	-0,03	0,60
P	-0,36	-0,48	0,24

les notes des sous-dimensions. Autrement dit, les femmes ne sont ni plus ni moins impulsives, extravagantes, désordonnées et n'ont ni plus ni moins de comportements exploratoires que les hommes. Ceci est intéressant car la croyance commune attache volontiers à l'homme une prépondérance de ces traits, particulièrement l'impulsivité et l'excitabilité exploratoire.

Pour la dimension de persistance qui, il faut le rappeler, est évaluée ici seulement par huit items en rapport direct avec l'implication au travail, il n'y a pas non plus de différences entre hommes et femmes. En conséquence, hommes et femmes s'investissent de la même manière dans le travail, ils manifestent pareillement des comportements tels que « rester plus tard que les autres »

Tableau 5.23

Coefficients de saturation des sous-dimensions des caractères du TCI (AD : autodétermination, C : coopération, TR : transcendance) (d'après Hansenne et al., 2001).

Caractères	Facteur 1	Facteur 2	Facteur 3
AD1	0,77	0,17	-0,20
AD2	0,81	-0,01	0,01
AD3	0,79	0,10	0,02
AD4	0,29	0,42	-0,36
AD5	0,73	0,19	0,09
C1	0,06	0,71	0,04
C2	0,17	0,66	0,11
C3	0,10	0,77	-0,07
C4	-0,01	0,66	0,11
C5	0,13	0,64	-0,03
TR1	-0,06	-0,08	0,78
TR2	0,14	0,13	0,69
TR3	-0,05	0,09	0,70

Hidden page

Tableau 5.25

Comparaisons des normes américaines, françaises et belges du TCI IRN : recherche de nouveauté, ED : évitement du danger, DR : dépendance à la récompense, P : persistance, AD : autodétermination, C : coopération, TR : transcendance.

	Normes américaines (N = 300) Cloninger <i>et al.</i> 1993	Normes françaises (N=602) Pélissolo et Lépine, 2000	Normes belges (N=322) Hansenne <i>et al.</i> 2001
RN	19,2	16,4	16,1
ED	12,6	16,1	15,8
DR	15,5	14,2	14,7
P	5,6	4,6	4,9
AD	30,7	31,9	30,8
C	32,3	31,7	32,0
TR	19,2	13,7	13,2

les sexes, sauf pour la sous-dimension de spiritualité-matérialisme, plus élevée chez les femmes. Ceci traduit une attirance plus grande chez les femmes pour les croyances et une forme de matérialisme plus dur chez les hommes.

La personnalité n'est pas la même dans toutes les cultures. En l'occurrence, les données obtenues chez les sujets belges (Hansenne *et al.*, 2001) diffèrent de celles obtenues chez les sujets américains (Cloninger *et al.*, 1993). Le tableau 5.25 montre les valeurs obtenues dans ces deux pays et celles recueillies chez des sujets français (Pélissolo et Lépine, 2000). Deux points importants ressortent de l'analyse des normes américaines, françaises et belges du TCI. **Premièrement**, il est intéressant de noter que les normes françaises et belges sont relativement comparables. Ceci implique qu'il est justifiable d'utiliser indifféremment les unes et les autres. Comme le modèle de Cloninger évalue assez fidèlement la personnalité de manière globale et que ses dimensions sont en relation avec celles proposées par d'autres modèles, on peut faire l'hypothèse qu'il en est de même pour les autres questionnaires de personnalité.

Deuxièmement, on s'aperçoit aisément que les normes américaines sont différentes des normes francophones et ce pour de nombreuses dimensions. Concernant les tempéraments, la recherche de nouveauté est plus élevée dans les normes américaines. Ceci peut traduire une tendance plus grande à l'exploration et l'extravagance chez les américains, mais ceci peut aussi résulter du fait que les sujets inclus dans l'étude américaine de Cloninger étaient en moyenne plus jeunes, puisqu'il existe une relation claire entre l'âge et la recherche de nouveauté (relation inverse). L'évitement du danger est plus faible chez les américains. Ceci pourrait traduire le fait qu'ils seraient moins anxieux, craintifs et timides que les francophones. Ceci pourrait traduire aussi, comme pour la recherche de nouveauté, un effet de l'âge. Pour la dépendance à la récompense, il n'y a pas de différence notable. On note seulement un score légèrement plus élevé chez les américains, ceci signifie que ces derniers sont tout aussi attirés par les relations amicales chaleureuses que les francophones. Pour la persistance, bien que la différence ne soit pas nette, on remarque tout de même que la note est plus élevée chez les américains. Compte tenu que la persistance est ici opérationnalisée comme la ténacité au travail, ce résultat traduit un plus grand investissement au travail chez les américains et reflète leur individualisme.

Concernant les caractères, les différences pour l'autodétermination et la coopération ne sont pas franches. En revanche, la note de transcendance est nettement plus importante chez les américains. Ceci reflèterait leur tendance générale plus marquée pour les croyances.

Le TCI a suscité un engouement certain dans le monde scientifique ; il a été adapté et traduit dans de nombreuses langues : en français (Pélissolo et Lépine, 2000 ; Hansenne *et al.*, 2001), en suédois (Brändström *et al.*, 1998), en néerlandais (de la Rie *et al.*, 1998), en japonais (Tanaka *et al.*, 1998), en tchèque (Kozény et Höschl, 1999), en espagnol (Gutiérrez *et al.*, 2001) et en coréen (Sung *et al.*, 2002). Il existe aussi depuis peu une version pour les enfants de 2 à 8 ans remplie par les parents ou les enseignants : le TCI préscolaire (Constantino et Cloninger, 2001 ; Constantino *et al.*, 2002). Les items sont formulés comme suit : « l'enfant s'effraie rapidement », « l'enfant passe d'un jeu à l'autre sans cesse », ou « l'enfant ne prête pas attention à mes sourires ». Ce questionnaire comprend 74 items cotés de 1 à 5. Une version *junior* pour enfant plus grand (jusqu'à 18 ans) existe aussi ; elle comprend 108 items formulés eux aussi à la troisième personne et remplis par un tiers (Luby *et al.*, 1999).

C. L'inventaire révisé des tempéraments et des caractères

Suite à certaines études qui ne confirmaient pas la structure factorielle du TCI et pour augmenter sa précision, Cloninger et ses collègues ont récemment élaboré une version révisée du TCI : le TCI-révisé ou TCI-R. Deux modifications fondamentales s'y retrouvent. La première est que les sujets doivent répondre sur une échelle qui va de 1 à 5 pour chaque question (absolument faux, probablement ou en grande partie faux, ni vrai ni faux, ou les deux, probablement ou en grande partie vrai, absolument vrai). Ils ne sont plus forcés de choisir entre *vrai* et *faux*. La seconde différence est que la dimension de persistance comprend actuellement 35 items répartis en quatre sous-dimensions (désireux vs. paresseux, aimant le travail difficile vs. ne cherche pas la difficulté, ambitieux vs. modeste et perfectionniste vs. pragmatique). Cette dimension se veut résolument être une dimension évaluant l'engagement professionnel puisque les items qu'on y retrouve sont par exemple : « Je suis enthousiaste de commencer toute tâche que l'on me donne », « Je préfère un défi à un travail facile », « J'aime lutter pour obtenir toujours le maximum », ou « Je suis plus travailleur que la plupart des gens ». Par ailleurs, une nouvelle sous-dimension est créée pour la dépendance à la récompense : ouvert aux communications chaleureuses vs. solitaire.

Dans une étude récente (Hansenne *et al.*, 2002b), nous avons obtenu des données normatives préliminaires sur un échantillon de 430 sujets. Les résultats sont rapportés dans le tableau 5.26. On observe des différences entre hommes et femmes : les femmes obtiennent des notes plus élevées en évitement du danger, en dépendance à la récompense et en coopération (tableau 5.27). Ces différences s'observaient déjà pour le TCI. À noter qu'ici femmes et hommes ne diffèrent pas pour la dimension d'autodétermination.

L'analyse factorielle réalisée pour confirmer la structure du TCI-R arrive à des résultats satisfaisants (tableaux 5.28 et 5.29). Pour les tempéraments, le facteur persistance est bien représenté, de même que ceux d'évitement du

Hidden page

Caractères	Facteur 1 Coopération	Facteur 2 Transcendance	Facteur 3 Autodétermination
AD1	0,20	-0,27	0,70
AD2	0,19	0,18	0,69
AD3	-0,02	-0,02	0,84
AD4	0,53	-0,34	0,31
AD5	0,11	-0,01	0,79
C1	0,75	0,04	0,10
C2	0,63	0,28	0,07
C3	0,74	0,01	0,13
C4	0,74	-0,01	0,07
C5	0,49	0,14	0,03
TR1	-0,14	0,80	-0,05
TR2	0,12	0,83	0,04
TR3	0,17	0,74	-0,09

Tableau 5.29

Coefficients de saturation des sous-dimensions des caractères du TCI-R (AD : autodétermination, C : coopération, TR : transcendance) (d'après Hansenne *et al.*, 2002c).

danger et de dépendance à la récompense. En revanche, le facteur de recherche de nouveauté n'est pas entièrement retrouvé, avec le même problème que pour la TCI, à savoir que la sous-dimension d'excitabilité exploratoire est faiblement associée au facteur regroupant les autres sous-dimensions de recherche de nouveauté. Pour les caractères, la coopération et la transcendance sont bien démontrées, alors que pour l'autodétermination, la sous-échelle AD4 n'est pas fortement saturée sur le facteur regroupant les sous-échelles de cette dimension.

7.4.4 Les applications cliniques du modèle de Cloninger

Le premier modèle de la personnalité proposé par Cloninger a été largement utilisé en clinique. Différentes affections psychiatriques ont été étudiées à l'aide de ce modèle : la dépression, le trouble obsessionnel-compulsif, l'anxiété généralisée, le trouble panique et l'agoraphobie, les troubles alimentaires, la schizophrénie, le stress posttraumatique et l'alcoolisme. Pfohl *et al.* (1990) ont montré que chez des sujets atteints d'un trouble obsessionnel-compulsif, les notes d'évitement du danger et de dépendance à la récompense étaient plus élevées que chez des sujets normaux. Waller *et al.* (1993) ainsi que O'Dwyer *et al.* (1996) ont montré que les notes de recherche de nouveauté et d'évitement du danger étaient plus élevées et que celle de dépendance à la récompense étaient plus basses dans un groupe de patientes anorexiques que dans un groupe contrôle. Les patients atteints d'agoraphobie obtiennent des notes significativement plus élevées que celles des sujets normaux pour l'évitement du danger (Saviotti *et al.*, 1991). Des patients atteints de trouble panique et d'anxiété généralisée ne peuvent pas être distingués par les trois dimensions, mais ils obtiennent des notes élevées d'évitement du danger (Starcevic *et al.*, 1996). Les notes d'évitement du danger sont plus élevées et les notes de dépendance à la récompense sont plus faibles chez des patients schizophrènes (Van Ammers *et al.*, 1997) et chez des patients qui souffrent d'un stress posttraumatique (Wang *et al.*, 1997).

Selon de nombreuses études, la note d'évitement du danger est élevée chez les patients déprimés et elle est proportionnelle à la sévérité de la dépression. En conséquence, la dimension d'évitement du danger dépend de l'état clinique des patients déprimés et cet évitement s'estompe logiquement pendant la phase de rémission (Strakowski *et al.*, 1992 ; Brown *et al.*, 1992 ; Joffe *et al.*, 1993 ; Mulder et Joyce, 1994 ; Young *et al.*, 1995 ; Hansenne *et al.*, 1997, 1998, 1999). L'augmentation des notes d'évitement du danger n'est pas spécifique à la dépression puisque des résultats identiques s'observent dans d'autres états cliniques, comme le trouble obsessionnel-compulsif, le trouble anxieux généralisé, la schizophrénie et le stress posttraumatique.

Des notes faibles aux dimensions d'autodétermination et de coopération se retrouvent systématiquement dans les troubles de la personnalité et c'est peut-être là un des grands intérêts du TCI (Svrakic *et al.*, 1993 ; Bayon *et al.*, 1996 ; Cloninger et Svrakic, 1997). De plus, une note élevée à la dimension de transcendance traduit une gravité psychopathologique et elle s'accompagne de symptômes de la lignée psychotique, principalement lorsque les notes des deux autres caractères sont faibles. En revanche, une note élevée de transcendance peut refléter une grande créativité chez des individus qui obtiennent aussi des notes élevées pour les deux autres caractères.

7.4.5 Comparaison avec d'autres modèles causaux

Le modèle biosocial de Cloninger propose une interaction entre des facteurs biologiques (tempéraments) et des facteurs d'apprentissage (caractères). Il n'est donc pas réductionniste. Ce modèle, au départ influencé par la neurobiologie, a été modifié en tenant compte de la psychologie humaniste. De par l'interaction spécifique qu'il propose entre des facteurs biologiques et des facteurs d'apprentissage, il est difficile de comparer ce modèle à d'autres. En revanche, les tempéraments proposés par Cloninger dans la première version de son modèle peuvent être comparés aux autres théories psychobiologiques de la personnalité, comme celles d'Eysenck, de Gray, de Tellegen et de Zuckerman. Le tableau 5.30 reprend les différentes dimensions de la personnalité proposées par ces modèles.

À première vue, l'analyse du tableau 5.30 montre que les dimensions de la personnalité proposées par les différents auteurs pourraient être simplement des descriptions alternatives des mêmes dimensions. D'ailleurs, Cloninger (1986) fait observer, nous l'avons déjà signalé, que le terme évitement du danger est plus approprié que celui d'anxiété proposé par Tellegen et que le terme recherche de nouveauté remplace avantageusement celui d'impulsivité, tout

Tableau 5.30

Comparaison entre les différents modèles psychobiologiques de la personnalité.

Auteurs	Dimensions de la personnalité		
Cloninger	Recherche de nouveauté	Évitement du danger	Dépendance à la récompense
Eysenck	Extraversion	Neuroticisme	Psychoticisme
Gray	Impulsivité	Anxiété	Agression
Tellegen	Émotion positive	Émotion négative	Contrainte
Zuckerman	Sociabilité	Neuroticisme	Recherche impulsive de sensations à caractère antisocial

Hidden page

au concept d'éveil cortical, concept en vogue dans les années 1970. Dans les modèles de Gray et de Tellegen, le système biologique sous-jacent aux dimensions de la personnalité impliquerait la participation de certaines structures centrales et de leurs neurotransmetteurs qui ont été mises en relation avec les comportements d'approche et d'évitement chez l'animal. Ces deux derniers modèles sont relativement proches de celui de Cloninger. Enfin, dans le modèle de Zuckerman, les bases biologiques de la personnalité sont représentées par les interactions de différents neurotransmetteurs, mais également par des hormones.

7.4.6 Critique

Le modèle biosocial de Cloninger présente l'avantage de reposer sur des données psychobiologiques robustes en ce qui concerne les tempéraments et de proposer une description intéressante des caractères qui modulent les tempéraments de base. Cette conception s'inscrit dans le courant *interactionniste* ; elle est particulièrement intéressante en ce qu'elle attribue une part importante au déterminisme biologique de la personnalité tout en tenant compte des facteurs d'apprentissage.

Au niveau des tempéraments, ce modèle offre des perspectives de recherche intéressantes et comporte certaines implications cliniques, par exemple le choix du traitement par antidépresseur chez des patients déprimés. Il ne faut pas cependant perdre de vue que la relation entre les tempéraments de base et les systèmes neurochimiques n'est pas absolue et que des interactions entre ces systèmes existent.

Au niveau clinique, ce modèle permet d'évaluer rapidement la personnalité d'un individu et de la confronter au jugement clinique. Cette démarche permet de gagner du temps et d'affiner le diagnostic. Il est en effet possible de déterminer rapidement si l'individu présente ou non un trouble de la personnalité en examinant les notes des dimensions d'autodétermination et de coopération. Cette constatation pourra donner une indication sur la stratégie thérapeutique à utiliser.

Un point plus délicat du modèle de Cloninger est le passage des dimensions à des catégories diagnostiques, comme il le suggère dans ses différents articles. En réalité, dans la pratique clinique, ce passage s'avère délicat dans de nombreux cas, principalement lorsque les individus ont des notes intermédiaires à l'une des dimensions. Ceci resitue la problématique des systèmes catégoriels puisque, dans ces systèmes, les frontières entre deux catégories sont souvent floues, alors que les systèmes dimensionnels permettent d'apporter plus d'informations sur les cas limites (Frances, 1982). Par ailleurs, il arrive que dans un certain nombre de cas, des individus présentent une note faible en autodétermination et non en coopération ou l'inverse, ce qui rend le diagnostic de trouble de la personnalité délicat. Ce qu'il voit aussi ici, c'est qu'il n'est pas toujours possible d'inclure quelqu'un dans une catégorie ; rien ne sert de chercher à tout pris de placer un individu dans une personnalité particulière. Beaucoup d'entre nous ne peuvent effectivement être catégorisés.

Le modèle de Cloninger présente l'avantage de reposer sur des hypothèses pertinentes aux plans psychobiologiques et cliniques et de pouvoir faire

l'objet d'études exploratoires grâce à un questionnaire dont les propriétés psychométriques semblent satisfaisantes. Penchons nous maintenant sur les perspectives qu'il offre. Une **première perspective** intéressante de ce modèle est d'évaluer s'il peut donner des indications sur une vulnérabilité psychopathologique. En effet, dans le cas de la dépression, différentes études ont montré que la note à la dimension d'évitement du danger était dépendante de la sévérité dépressive (marqueur état) mais qu'elle restait élevée après la rémission (marqueur trait). Une étude ultérieure pourrait investiguer si des sujets sains qui ont une note élevée à cette dimension ont plus de chance de développer un état dépressif par la suite (marqueur de vulnérabilité). De même, une étude ultérieure pourrait évaluer si des individus qui ont des notes faibles aux dimensions d'autodétermination et de coopération, ce qui est fréquent dans les troubles de la personnalité, sans cependant présenter un trouble, voient leurs chances accentuées de développer par la suite un trouble de la personnalité. À l'inverse, des études prospectives pourraient évaluer si certaines configurations de notes rendent un individu invulnérable à la psychopathologie. Par exemple, un individu caractérisé par des notes élevées aux dimensions d'autodétermination et de coopération est-il à l'abri d'un trouble de la personnalité ?

Une **deuxième perspective** intéressante serait d'évaluer l'intérêt du TCI dans l'étude de l'hétérogénéité clinique. En réalité, les différentes études cliniques menées jusqu'à présent ont pour sujet une seule entité clinique, alors que l'on sait bien qu'il existe, en psychopathologie, différentes formes cliniques d'une même entité. Par exemple, la dépression *ralentie* est différente de la dépression *impulsive*. En conséquence, les notes qu'obtiendraient des patients de ces deux formes cliniques pourraient être très différentes. La dimension suicidaire, fortement corrélée avec le désespoir, pourrait également influencer sur les notes du TCI, de même que d'autres variables cliniques. De même, dans le cas du stress posttraumatique, un patient dont la symptomatologie est essentiellement composée de symptômes d'évitement obtiendrait probablement des notes différentes d'un patient dont la symptomatologie est caractérisée par des symptômes d'intrusion.

Une **troisième perspective** intéressante serait d'évaluer si les résultats du TCI peuvent prédire quel traitement psychologique serait le plus adéquat. Dans le cas de la dépression, on peut supposer qu'un patient avec un score élevé d'évitement du danger répondrait mieux à un traitement visant à augmenter les renforcements et réduire l'anxiété par des techniques de relaxation, alors qu'un patient obtenant une note élevée en recherche nouveauté bénéficierait plutôt d'un traitement par solutions de problèmes. Dans la même lignée, on pourrait évaluer si les notes du TCI peuvent donner une indication sur la durée du traitement.

Une **quatrième perspective** concerne l'évolution sous traitement. Les notes du TCI pendant le traitement se modifient-elles et dans quelles directions ? Pourraient-elles objectiver l'effet du traitement et servir d'indice pronostique ? Les réponses à ces questions pourraient faire avancer considérablement la recherche sur l'évaluation de la personnalité en psychologie clinique.

Hidden page

Hidden page

de se représenter le lien entre les comportements et les renforcements : il s'agit du *locus of control*. On distingue des sujets avec un lieu de contrôle interne et des sujets avec un lieu externe.

- 15 Kelly estime que les individus sont gouvernés par un principe interne qui correspond à la manière dont ils agencent les événements du monde extérieur. Il estime que les processus cognitifs représentent la caractéristique dominante de la personnalité. Le postulat fondamental de Kelly est que chaque individu décode la réalité comme un scientifique intuitif qui tente de comprendre, d'expliquer, d'anticiper et de contrôler son environnement direct pour s'y adapter le mieux possible. Pour cela, l'individu formule des attentes que Kelly appelle des *constructs* personnels. Ces *constructs* permettent une catégorisation rapide de l'information pertinente. Le *REP Test* permet de les appréhender.
- 16 Mischel rejette tôt la notion de trait de personnalité. Pour lui, il n'existe pas d'éléments invariants et permanents qui déterminent des comportements stables dans différentes situations. Il propose une théorie qui permet de concilier les données contradictoires que sont la stabilité des traits de personnalité et la variabilité des comportements dans différents contextes. Mischel suggère qu'une théorie adéquate de la personnalité doit tenir compte de cinq catégories de variables cognitives : les compétences, les stratégies d'encodage, les attentes, les valeurs subjectives et les systèmes d'autorégulation. Nombreux sont aussi les travaux de Mischel centrés sur les situations où l'on est amené à postposer la gratification.
- 17 Une grande application des théories cognitives concerne les troubles du comportement et la modification du comportement. Le développement de schémas cognitifs particuliers peut avoir des conséquences importantes. Dans le cas de la dépression, Beck a postulé que les patients déprimés ont des distorsions cognitives qui font qu'ils décodent la réalité de manière inadéquate. Il a élaboré la thérapie cognitive pour aider les personnes à modifier leurs distorsions cognitives et leurs schémas. La théorie cognitive de Beck a été plus récemment appliquée aux troubles de la personnalité.
- 18 Allport fut sans doute le premier à utiliser le terme de *trait* de personnalité. Il aborda une position idiographique. Pour lui, chaque individu est unique de par une configuration spécifique de traits. Les traits sont des dispositions à répondre de la même manière à des stimuli divers. Allport distingue des traits communs et des traits individuels (appelés encore dispositions personnelles). Allport consacra une grande partie de ses ouvrages au développement de la personnalité. Il définit sept stades qui se terminent à la fin de l'adolescence. Une évolution vers une personnalité mature s'observe si les adultes correspondent à six critères : autonomie, relation chaleureuse avec les autres, tolérance à la frustration, perceptions réalistes et aptitudes, insight et humour et le fait d'avoir des buts dans la vie (autodétermination).
- 19 Avec Cattell s'annonce un réel tournant dans l'étude de la personnalité. Très différente des précédentes, sa théorie est basée sur l'observation ; elle s'intéresse principalement à la prédiction de la personnalité. On ne peut décrire la théorie de Cattell sans faire référence à l'analyse factorielle, une méthode statistique qui permet de réduire de nombreuses variables en un nombre plus réduits de facteurs. Les traits constituent la dimension de base de la personnalité dans la théorie. Ce sont des entités permanentes qui sont héritées et qui se développent pendant la vie de l'individu. Elles façonnent son comportement. Cattell adoptait une conception hiérarchique des traits, des plus généraux (en nombre réduit) aux plus spécifiques (en plus grand nombre). Le questionnaire 16-PF fut élaboré par Cattell pour appréhender la personnalité.
- 20 Eysenck pensait que le but de la psychologie était de prédire les comportements. Il estimait de même que l'analyse factorielle était une méthode nécessaire mais non suffisante pour décrire les dimensions de base de la personnalité. Pour lui également les facteurs héréditaires influaient fortement sur la personnalité. Dans la théorie d'Eysenck, trois super-traits, ou dimensions, sont suffisants pour décrire la personnalité : l'inversion vs. extraversion, la stabilité émotionnelle vs. neuroticisme et le psychoticisme vs. force du Moi, lesquels sont associés à des variables biologiques spécifiques. L'élément principal de la théorie d'Eysenck est l'organisation hiérarchique de la personnalité. Il distingue quatre niveaux : les types, les traits, les réponses habituelles et les réponses spécifiques. L'EPQ est le test classique qui permet de mesurer les trois dimensions de cette théorie.
- 21 Après plusieurs années de discussion, un grand nombre de psychologues de la personnalité estiment que les différences individuelles peuvent se déterminer en fonction de cinq dimensions majeures : l'extraversion, l'agréabilité, la conscienciosité, le neuroticisme et l'ouverture vers l'expérience. C'est le modèle des cinq facteurs. D'un point de vue théorique, ce modèle se place dans une tradition taxonomique et ne propose pas d'explication causale des différences individuelles. Un questionnaire a été développé pour évaluer les cinq dimensions fondamentales de la personnalité : le NEO PI.

- 22 Les déterminants biologiques occupent une place de choix dans la théorie proposée par Gray. Sa théorie a vu le jour à partir d'observations de comportements d'animaux placés dans des conditions particulières de récompense et de punition. Sa théorie est fondée sur trois facteurs : l'anxiété, l'impulsivité et le système *fight/flight*. Gray suppose qu'un mécanisme physiologique appelé le système d'inhibition comportementale contrôle le niveau d'anxiété et que le système de facilitation comportementale contrôle l'impulsivité. Il existe une échelle permettant d'appréhender les systèmes d'inhibition et de facilitation comportementaux.
- 23 Le modèle de Tellegen comprend trois dimensions fondamentales : émotion positive, émotion négative et contrainte. Un questionnaire a été développé pour appréhender ces dimensions : le questionnaire multidimensionnel de la personnalité. Des données psychobiologiques suggèrent que l'émotion positive est associée au système de facilitation comportementale, que l'émotion négative est en relation avec l'activité du locus coeruleus et que la contrainte est en relation avec l'activité sérotoninergique.
- 24 Zuckerman a substitué au modèle des cinq facteurs un modèle alternatif en utilisant la méthode de l'analyse factorielle et en se fondant sur des données issues de questionnaires. Une dimension fondamentale sur laquelle il a longtemps travaillé est celle de recherche de sensations. Le modèle proposé par Zuckerman comporte différentes versions. Un modèle à trois facteurs comprend les facteurs *sociabilité* et *émotionnalité* et un troisième facteur appelé *recherche impulsive de sensations à caractère antisocial*. Dans le modèle de Zuckerman, les régulations monoaminergiques et hormonales exercent un impact important sur la personnalité.
- 25 Le modèle de Cloninger a été fortement influencé par la génétique comportementale et par la psychiatrie biologique. Il propose un modèle biosocial de la personnalité qui s'articule sur des tempéraments et des caractères. Les tempéraments sont génétiquement déterminés et sont associés à des variables biologiques spécifiques. Les caractères correspondent à l'apprentissage et aux effets de l'environnement. Il existe quatre tempéraments : la recherche de nouveauté (activation), l'évitement du danger (inhibition), la dépendance à la récompense (maintenance) et la persistance. Il existe de nombreuses données psychobiologiques qui attestent la validité de ces dimensions. Les caractères sont au nombre de trois : l'autodétermination (maturité individuelle), la coopération (maturité sociale) et la transcendance (maturité spirituelle). Le TCI est un questionnaire de 226 items permettant de mesurer les sept dimensions du modèle. Le TCI-R le remplace actuellement. Ce modèle a été appliqué avec succès à la clinique et, plus particulièrement, dans le diagnostic des troubles de la personnalité.

Des questions pour mieux retenir

1. De quoi est constituée la première topique de Freud ?
2. Quelles sont les instances de la deuxième topique de Freud ?
3. Qu'est-ce que le Ça dans la théorie de Freud ?
4. Qu'est-ce que le Moi dans la théorie de Freud ?
5. Qu'est-ce que le Surmoi dans la théorie de Freud ?
6. Que signifie la notion de mécanisme de défense dans la théorie de Freud ?
7. Quels sont les stades de développement de la théorie de Freud ?
8. Que signifie l'angoisse de castration chez Freud ?
9. Que signifie la notion d'inconscient collectif chez Jung ?
10. Que signifie la notion d'archétype de Jung ?
11. Comment Jung interprète-t-il les rêves ?
12. Quelles sont les deux grandes catégories d'individus selon Jung ?

Hidden page

48. Qu'est-ce qu'un renforcement positif ?
49. Qu'est-ce qu'un renforcement négatif ?
50. Qu'est-ce qu'une punition ?
51. Que signifie le concept de conditionnement opérant ?
52. Qu'est-ce que l'apprentissage par observation selon Bandura ?
53. Quels sont les quatre phases du modeling ?
54. Quels sont les différents points faisant partie des facteurs personnels dans la théorie de Bandura ?
55. Que signifie la notion d'autoefficacité de Bandura ?
56. Qu'est-ce que l'apprentissage vicariant selon Bandura ?
57. Qu'est-ce que le lieu de contrôle de la théorie de Rotter ?
58. Quelles sont, selon Rotter, les principales caractéristiques des personnes externes et internes ?
59. Qu'évalue-t-on avec le questionnaire du lieu de contrôle de la santé ?
60. Il y a-t-il une relation entre le lieu de contrôle des parents et celui des enfants ?
61. Quelles sont les critiques adressées à la théorie de Rotter ?
62. Quels sont les grands principes de la théorie de Kelly ?
63. Que représente la notion de construct chez Kelly ?
64. Pourquoi un construct est-il toujours bipolaire ?
65. Que signifie la notion de perméabilité d'un construct ?
66. Que signifie la notion d'applications focales d'un construct ?
67. Comment évalue-t-on les constructs dans la théorie de Kelly ?
68. Pourquoi la manière de se comporter dépend-t-elle des situations ?
69. Quelles sont les cinq variables cognitives de la théorie de Mischel ?
70. Que représentent les attentes dans la théorie de Mischel ?
71. De quoi est composé le modèle cognitivo-émotionnel de Mischel ?
72. Que signifie postposer une gratification ?
73. Qu'est-ce que la triade cognitive de Beck ?
74. Que sont les distorsions cognitives ?
75. Comment évalue-t-on la personnalité dans la perspective cognitive ?
76. Quels sont les critères des traits selon Allport ?
77. Quelle est l'approche utilisée par Allport ?
78. Quelle est la différence entre les traits communs et individuels de la théorie d'Allport ?
79. Quels sont les trois catégories des traits individuels de la théorie d'Allport ?
80. Comment Allport envisage-t-il le développement de la personnalité ?
81. Selon Allport, quels sont les critères qui doivent être remplis pour que la personnalité se développe normalement chez l'adulte ?
82. Comment Cattell définissait-il la personnalité ?
83. Sur quelles données Cattell s'est-il basé pour élaborer sa théorie ?
84. Quelle est la différence entre les traits sources et les traits de surface de la théorie de Cattell ?
85. Comment s'appelle le test qui mesure les traits de Cattell ?

86. Qu'est-ce qu'une approche lexicale en psychologie de la personnalité ?
87. Quels sont les trois facteurs de la théorie d'Eysenck ?
88. Que signifie, chez Eysenck, la conception hiérarchique de la personnalité ?
89. Quelles sont les bases biologiques de la dimension d'introversion du modèle d'Eysenck ?
90. Quelles sont les bases biologiques de la dimension de neuroticisme du modèle d'Eysenck ?
91. Quelles sont les bases biologiques de la dimension de psychoticisme du modèle d'Eysenck ?
92. Quels sont les instruments destinés à évaluer les dimensions de la personnalité de la théorie d'Eysenck ?
93. Quels sont les cinq facteurs qui composent le modèle des cinq facteurs ?
94. Quels sont les arguments de Costa et McCrae en faveur du modèle des cinq facteurs ?
95. Quel est le nom du questionnaire associé au modèle des cinq facteurs ?
96. Quels sont les trois facteurs de la théorie de Gray ?
97. Quels sont les deux systèmes physiologiques associés à la théorie de Gray ?
98. Comment peut-on mesurer les concepts de la théorie de Gray ?
99. Quelles sont les dimensions du modèle de Tellegen ?
100. Comment s'appelle le questionnaire destiné à évaluer les dimensions de la théorie de Tellegen ?
101. Quelles sont les bases biologiques des dimensions décrites par Tellegen ?
102. Quels sont les trois facteurs de base de la théorie de Zuckerman ?
103. Quelles sont les bases biologiques de la théorie de Zuckerman ?
104. Comment s'appelle le test destiné à mesurer les dimensions de la théorie de Zuckerman ?
105. Quels sont les trois tempéraments du modèle de Cloninger ?
106. Quels sont les neurotransmetteurs associés aux tempéraments dans le modèle de Cloninger ?
107. Comment Cloninger envisage-t-il la relation entre personnalité normale et personnalité pathologique ?
108. Quels sont les trois caractères du modèle de Cloninger ?
109. Quels sont les différents questionnaires associés au modèle de Cloninger ?
110. Quelle est la différence entre le TCI et le TCI-R ?

Des questions pour mieux réfléchir

1. Pourquoi faut-il que les mécanismes de défense soient utilisés de manière abusive pour qu'on parle de trouble psychopathologique ?
2. Pourquoi est-il primordial que les désirs du Ça soient contrôlés par d'autres instances ?
3. Pourquoi peut-on dire que le complexe d'Œdipe n'est pas universel ?
4. Que signifie la fixation à un stade de développement dans la théorie de Freud ?
5. Quelles critiques peut-on adresser à la théorie de Freud ?
6. Peut-on comparer les concepts d'introversion et d'extraversion de Jung avec ceux repris dans les théories ultérieures ?

7. Comment Jung passe-t-il des quatre fonctions psychologiques aux quatre types de personnalité ?
8. Sur quoi repose la notion d'archétype ?
9. Pourquoi les concepts de la théorie de Jung sont-ils difficilement évaluables ?
10. En rapport à la théorie d'Adler, pourquoi ne peut-on pas dire que chacun tente de se dépasser ?
11. Pourquoi la notion d'intérêt social est-elle très importante chez Adler ?
12. En quoi Adler se rapproche-t-il du courant humaniste ?
13. Quelle est la critique principale formulée par Horney à l'égard de la théorie de Freud ?
14. Que signifie la notion de besoins névrotiques dans la théorie de Horney ?
15. Quel est le rapport entre les besoins névrotiques de Horney et la classification des troubles de la personnalité du DSM-IV ?
16. Comment peut-on interpréter les besoins névrotiques de Horney ?
17. Quels sont les arguments en faveur de l'importance des relations interpersonnelles dans la théorie de Sullivan ?
18. Pourquoi les notions proposées par Sullivan ne sont-elles pas nouvelles ?
19. Que penser des modes d'expériences de Sullivan ?
20. Pourquoi les stades de développement d'Erikson sont-ils des stades psychosociaux ?
21. Comment Erikson envisage-t-il le développement de la personnalité ?
22. Que représente la notion de création dans la théorie d'Erikson ?
23. Que signifie la notion de crise d'identité dans la théorie d'Erikson ?
24. Sur quelles bases Fromm envisage-t-il la personnalité ?
25. Quelles sont les critiques que l'on peut adresser à la théorie de Fromm ?
26. Quels sont les points majeurs du courant de la psychologie humaniste ?
27. Quelle est la différence entre le Soi idéal et le Soi actuel dans la théorie de Rogers ?
28. Comment Rogers envisage-t-il la psychothérapie ?
29. À quoi les expériences extrêmes correspondent-elles selon Maslow ?
30. En quoi la conception de Maslow diffère-t-elle de celle de Rogers ?
31. Qu'apportent les études sur la satisfaction des besoins en référence à la théorie de Maslow ?
32. Quelles sont les critiques adressées au courant humaniste ?
33. Quelle est la position de Skinner sur la psychologie cognitive ?
34. Pourquoi, selon Skinner, ne sommes-nous pas libres de choisir nos comportements ?
35. Comment Skinner envisage-t-il la personnalité ?
36. Comment Skinner envisage-t-il les mécanismes affectifs ?
37. Pourquoi Skinner estime-t-il que les punitions ne se sont pas intéressantes ?
38. Quelles sont les critiques adressées à la théorie de Skinner ?
39. Pourquoi Bandura fait-il partie du courant néo-béhavioriste ?
40. Quelles sont les preuves qui justifient la relation envisagée par Bandura entre variables biologiques et environnement ?
41. Pourquoi la théorie de Bandura est-elle qualifiée de cognitivo-sociale ?
42. En partant de la théorie de Bandura, comment peut-on illustrer le fait que nos comportements sont influencés par l'environnement dans lequel nous réalisons nos apprentissages ?

43. Quelle est la différence entre la théorie de Rotter et celle de Skinner ?
44. Que représente le concept d'attente dans la théorie de Rotter ?
45. Quelles sont, selon Rotter, les conséquences du fait d'avoir un lieu de contrôle externe ?
46. Dans la théorie de Kelly, pourquoi les constructs peuvent-ils changer ?
47. D'après la théorie de Kelly, pourquoi est-il nécessaire d'avoir des constructs ?
48. Dans la théorie de Kelly, que signifie la notion d'organisation hiérarchique des *constructs* ?
49. Quelles sont les critiques adressées au *REP Test* ?
50. Qu'est-ce qui différencie les théories de Kelly et de Mischel ?
51. Pourquoi Mischel rejette-t-il le concept de trait ?
52. Pourquoi est-il intéressant de se comporter différemment en fonction des situations ?
53. Pourquoi est-il nécessaire, selon Mischel, d'avoir des compétences ?
54. Pourquoi est-il important d'apprendre à retarder la satisfaction ?
55. Pourquoi la théorie de Mischel est-elle interactionniste ?
56. En quoi les troubles du comportement résultent-ils d'un mauvais traitement de l'information ?
57. Comment les pensées automatiques influent-elles sur nos schémas cognitifs ?
58. Quels sont les principes de bases de la thérapie cognitive ?
59. Pourquoi peut-on dire que les patients déprimés s'évaluent plus justement que des sujets contrôles ?
60. Quel est l'apport majeur d'Allport à la psychologie de la personnalité ?
61. En quoi la théorie d'Allport diffère-t-elle de celles des autres auteurs de la perspective des dispositions ?
62. Pourquoi la théorie de Cattell est-elle considérée comme un tournant dans l'étude de la personnalité ?
63. Quelles critiques peut-on adresser à l'eugénisme ?
64. Quels sont les principes de l'analyse factorielle ?
65. Quelle est l'utilité de l'analyse factorielle ?
66. Selon Cattell, pourquoi les traits uniques ne sont-ils pas intéressants à étudier ?
67. Quel reproche peut-on adresser aux traits de Cattell ?
68. Quels reproches peut-on faire à la méthode de l'analyse factorielle ?
69. Qu'est-ce qui différencie l'approche de Cattell de celle d'Eysenck ?
70. Quels sont, selon le modèle d'Eysenck, les arguments en faveur des bases biologiques de la personnalité ?
71. Quels sont les critiques formulées par Eysenck à l'encontre du modèle des cinq facteurs ?
72. Quelle est l'origine du modèle des cinq facteurs ?
73. Pourquoi est-il si difficile d'obtenir un consensus sur les noms des facteurs inclus dans le modèle des cinq facteurs ?
74. Pourquoi le modèle des cinq facteurs se place-t-il dans une tradition taxonomique ?
75. Quelle est la critique du modèle des cinq facteurs ?
76. Pourquoi est-il important d'obtenir un consensus sur les dimensions de la personnalité ?
77. Pourquoi l'approche interactionniste paraît-elle intéressante ?

Hidden page

Hidden page

CHAPITRE 6

La personnalité et les autres dimensions de la vie psychique

Sommaire

- 1 **Personnalité et processus cognitifs**
- 2 **Personnalité et émotions**
- 3 **Personnalité et psychopathologie**

Dans ce chapitre vous allez apprendre

- 1 Quelles sont les relations entre la personnalité et les processus cognitifs et l'intelligence en général
- 2 Quelles sont les grandes relations entre la personnalité et les émotions
- 3 Comment la personnalité influe sur la psychopathologie

Les chapitres précédents donnent une vision assez complète de la psychologie de la personnalité telle qu'elle est actuellement considérée. Omettre de mentionner les relations qu'entretiennent la personnalité et les autres dimensions de la vie psychique déforçerait sensiblement l'ouvrage. Il est en effet de plus en plus admis que la personnalité colore notre manière de percevoir le monde et qu'elle module notre intelligence et nos émotions. À intelligence égale, deux personnes ne réussiront peut-être pas de manière identique des tests d'intelligence et n'auront pas des trajectoires professionnelles comparables ; en fonction de leur personnalité, leur intelligence s'exprimera différemment. De la même manière, deux personnes ne réagiront pas de façon identique à diverses situations émotionnelles : un individu pourra exploser de joie à l'annonce d'un événement positif, alors qu'un autre n'exprimera que peu d'émotions. Ces différences de réactivité émotionnelle peuvent s'interpréter en fonction de traits de personnalité.

La personnalité influe donc sur notre manière de traiter l'information qu'elle soit cognitive (intelligence) ou affective (émotions). Plus globalement, on regroupe ces influences sous les deux grands domaines de la vie psychique que sont les processus cognitifs et les processus conatifs*. Les premiers comprennent les processus mis en œuvre pour décoder, analyser et stocker des informations, comme la mémoire, la perception... et les seconds font référence aux processus qui nous orientent préférentiellement vers telle information plutôt que vers une autre ; ce sont les mécanismes liés au déclenchement d'un comportement, comme la personnalité, la motivation et les intérêts.

Dans ce chapitre nous allons dresser les grandes lignes des vues actuelles sur les relations entre personnalité et processus cognitifs d'une part et les relations entre personnalité et émotions d'autre part. Les différents éléments qui seront abordés ici montreront assez clairement que notre personnalité a de nombreuses implications dans notre vie.

1 Personnalité et processus cognitifs

La personnalité n'est pas isolée des processus cognitifs. Pourtant, traditionnellement, les deux grands domaines de la psychologie différentielle (l'intelligence et la personnalité) ont suivi des routes parallèles, lesquelles ne se croisant que de manière épisodique, même si des grands auteurs de la personnalité comme Cattell et Eysenck se sont intéressés à l'intelligence (Cattell, 1987 ; Eysenck, 1988 ; 1994b ; Hofstee, 2001). Pour donner une estimation du nombre d'études ayant pour objet ces deux domaines, Ackerman et Heggestad (1997) rapportent, dans une *méta-analyse**, 135 études sur ces thèmes depuis 1964. Actuellement, de nombreux auteurs pensent que les progrès majeurs en ce qui concerne l'intelligence proviendront d'études et de travaux centrés sur l'interface entre la personnalité et l'intelligence (Sternberg et Ruzgis, 1994 ; Saklofske et Zeidner, 1995 ; Collis et Messick, 2001).

1.1 Les relations entre la personnalité et l'intelligence générale

Bien que plusieurs études existent sur ce point, la relation entre le quotient intellectuel (QI) et la personnalité est loin d'être univoque (Stough *et al.*, 1996). Dans une grande étude, Eysenck (1971) rapporte que les trois dimensions de personnalité de son modèle, à savoir l'extraversion, le neuroticisme et le psychoticisme, ne présentent pas de relation notable avec les scores au test des *matrices de Raven** chez 396 sujets. Il en déduit que l'intelligence et la personnalité produisent des dimensions orthogonales. Une étude antérieure d'Eysenck et Cookson (1969) montre pourtant une association positive entre l'intelligence et l'extraversion chez des enfants, mais cette relation s'inverse chez des adolescents. Zneider (1994) donne comme explication à ce phénomène que plus le niveau d'enseignement augmente plus les sujets intelligents deviennent introvertis, mais que les sujets moins intelligents deviennent extravertis.

Saklofske (1985) confirme le point de vue d'Eysenck concernant l'absence de relation entre intelligence et personnalité. Dans cette étude, le QI est évalué par la batterie de Kaufman chez 105 enfants de huit à dix ans. Les résultats ne montrent pas d'associations entre les résultats du test de personnalité et ceux des tests d'intelligence. Toutefois, deux études montrent que la dimension d'extraversion est corrélée avec le QI chez des adolescents (Lynn *et al.*, 1982 ; Crookes *et al.*, 1981).

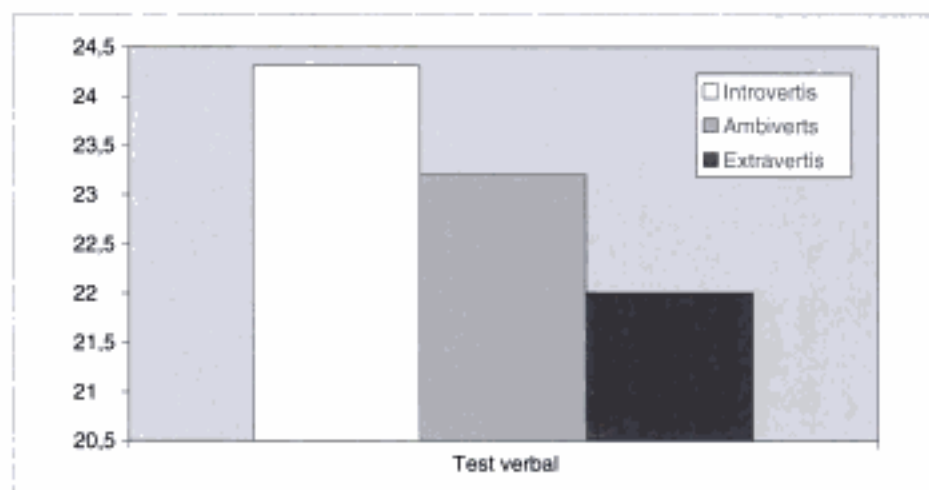
Dans leur méta-analyse, Ackerman et Heggestad (1997) montrent, d'une part, que parmi toutes les associations possibles entre intelligence et personnalité, beaucoup n'ont pas été investiguées ou seulement par un nombre très limité d'études et, d'autre part, que, quand elles existent, les corrélations sont relativement faibles, dépassant rarement la barrière des 0,30. Par exemple, sur 63 études répertoriées par les auteurs étudiant les relations entre l'extraversion et l'*intelligence cristallisée** et portant sur un ensemble de 24.280 sujets, la corrélation estimée est de 0,11. Par ailleurs, trente études se sont penchées sur les relations entre le neuroticisme et l'intelligence générale (un total de

Hidden page

Hidden page

Figure 6.3

Illustration de la relation entre l'extraversion et les performances dans un test verbal (d'après Roberts, 2002).



scores plus élevés pour les deux tests cognitifs. Le neuroticisme est corrélé négativement avec le test spatial ($r = -0,22$) mais pas avec le test verbal.

Comme Roberts (2002) le fait remarquer, le postulat selon lequel les ambiverts présentent toujours le niveau optimal d'éveil pour réaliser une tâche cognitive est probablement erroné. En fait, il est plus raisonnable de penser que certaines tâches nécessitent un éveil important et donc favorisent les introverts, que d'autres nécessitent un éveil modéré et donc favorisent les extraverts et que d'autres encore requièrent un niveau optimal d'éveil, ce au profit des ambiverts. Ce principe pourrait être à l'origine des données contradictoires obtenues dans la littérature concernant les relations entre l'intelligence mesurée par des tests d'aptitudes et la personnalité.

Dans la même optique, Matthews et Dorn (1995) insistent sur le fait que les introverts et les extraverts peuvent être favorisés dans certaines tâches plutôt que d'autres. Au lieu de chercher des relations globales entre l'intelligence et la personnalité, il convient plutôt de trouver quelles sont les tâches qui sont mieux réussies par les uns ou par les autres. Par exemple, différents auteurs ont remarqué que les extraverts privilégiaient la vitesse au détriment de l'exactitude et que les introverts se comportaient de manière opposée (Eysenck, 1971). Par ailleurs, les introverts réussissent mieux dans les tâches requérant de la persévérance (Eysenck, 1957). Eysenck (1959) a montré que les extraverts prennent plus de temps que les introverts pour résoudre les derniers items d'un test. Ainsi, si un test est court et qu'il récompense les réponses rapides, les extraverts seront avantagés, alors que si le test dure longtemps, qu'il demande une attention soutenue et que les réponses impulsives sont sanctionnées, ce seront les introverts qui seront avantagés. Dans une étude ancienne, Jensen (1964) montre que le score d'extraversion est corrélé négativement avec le nombre total de réponses aux matrices progressives de Raven administrées sans limite temporelle, mais également que ce score est fortement corrélé avec le temps que les sujets ont mis pour réaliser le test ($-0,46$).

Rawlings et Carnie (1989) ont proposé quatre épreuves cognitives à des sujets, dans un cas avec une limite de temps et dans l'autre sans limite. Les

résultats montrent que les extravertis surpassent les introvertis quand les épreuves sont réalisées sous une contrainte temporelle ; quand les épreuves sont effectuées sans contrainte temporelle, les introvertis réussissent mieux que les extravertis. De plus, les extravertis sont plus performants dans les épreuves verbales, alors que les introvertis se distinguent pour des épreuves de mémoire. Toutefois, Rawlings et Skok (1993) ne confirment pas ces résultats chez des enfants de dix à douze ans et Furnham *et al.* (1998) obtiennent des résultats quelque peu différents. Ils trouvent entre autres que la stabilité émotionnelle est corrélée avec l'intelligence et que le temps nécessaire pour remplir le questionnaire de personnalité d'Eysenck est fortement corrélé également avec l'intelligence.

Dans une étude longitudinale particulièrement intéressante, Raine *et al.* (2002) montrent que la recherche de sensations chez des enfants de trois ans est fortement associée à leurs QI mesurés à onze ans. Cette importante étude portait sur 1.795 enfants dont 49 % étaient des filles et 51 % des garçons. Chaque enfant a subi une mesure de l'intelligence à trois et onze ans et, conjointement, un indice de recherche de sensations et de sociabilité était obtenu à l'âge de trois ans. Cet indice était basé sur quatre points : (1) le nombre de comportements envers des nouveaux jouets dans une situation expérimentale, (2) le nombre de verbalisation pendant le test d'intelligence, (3) les signes d'amitié adressés par l'enfant à l'examineur pendant le test d'intelligence et (4) le nombre d'interactions adressées par l'enfant à d'autres enfants dans une situation d'interaction sociale. Les résultats montrent aussi que les enfants qui ont obtenu les notes les plus élevées pour l'indice de recherche de sensations avaient des notes supérieures aux tests d'intelligence (figure 6.4). Ceci est assez surprenant puisque des enfants comme des adultes avec des scores extrêmes de recherche de sensations présentent habituellement des problèmes de toxicomanies, exhibent souvent des comportements antisociaux (Cloninger *et al.*, 1988 ; Raine *et al.*, 1998 ; Zuckerman, 1994b), comportements qui en conséquence entraînent de moins bonnes performances à différents tests cognitifs (Lynam *et al.*, 1993 ; Moffitt et Silva, 1988 ; Tarter *et al.*, 1993).

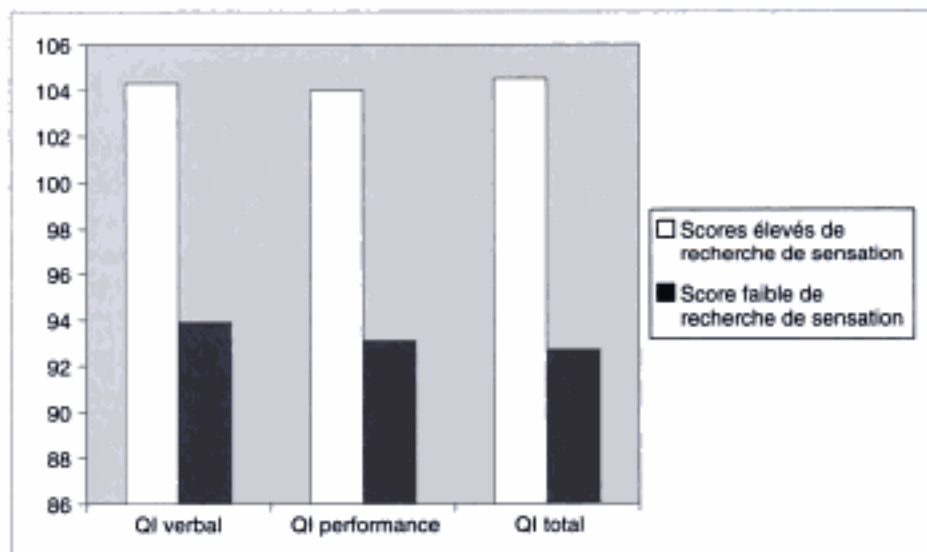


Figure 6.4

Les enfants obtenant à trois ans des scores élevés de recherche de sensations présentent à onze ans des notes de QI supérieures à celles des enfants obtenant des scores faibles de recherche de sensations (d'après Raine *et al.*, 2002).

Ces données sont évidemment très intéressantes puisqu'elles prouvent qu'un environnement stimulant chez un enfant influe fortement sur ses capacités cognitives ultérieures et confirment les études de Zuckerman (1994b) trouvant des relations positives entre la recherche de sensations et l'intelligence chez des adolescents. Ces résultats appuient aussi l'idée selon laquelle les enfants créent leurs propres environnements et qu'ils sélectionnent les environnements les plus associés avec leurs traits de personnalité (Scarr, 1992). Il est probable aussi que les enfants caractérisés par un score élevé de recherche de sensations sont plus intelligents parce qu'ils sont plus actifs au niveau physique ; c'est du moins ce que suggère une étude sur des souris où la manipulation de l'activité physique induit une croissance de nouveaux neurones dans l'*hippocampe* * (van Praag *et al.*, 1999). Toutefois, Raine *et al.* (2002) pensent que les enfants qui explorent davantage leurs environnements sont nécessairement plus curieux et que cette caractéristique est plus que vraisemblablement impliquée dans les résultats.

1.2 La personnalité et les styles de pensée

Nous avons vu qu'il n'existe pas de relation notable, consistante et reproductible entre la personnalité et l'intelligence. Il existe bien quelques pistes intéressantes, mais certains auteurs estiment qu'il faut envisager les relations entre ces deux domaines sous un angle autre que celui des corrélations (Salovey et Mayer, 1994 ; Sternberg, 1994 ; Ackerman et Heggestad, 1997).

Sternberg (1994) estime que la notion de style de pensée constitue une interface intéressante pour étudier les relations entre la personnalité et l'intelligence. Il part de la constatation, assez banale somme toute, que des individus d'intelligence comparable vont l'exprimer différemment au travers non pas de leur personnalité mais, selon lui, de leur style de pensée. Qu'est-ce qu'un style de pensée ? Pour Sternberg (1994), c'est une manière de penser, ce n'est pas une habilité mais plutôt le fait d'exprimer ou d'utiliser ses habilités. Il propose une théorie des styles de pensée basée sur la notion de *gouvernement mental* ou d'*autogestion mentale*, qui s'articule particulièrement bien dans la relation personnalité-intelligence : c'est la manière dont chacun gère les relations entre les structures externes, se manifestant socialement, et celles sous-tendant les processus psychologiques fondamentaux (Sternberg, 1988 ; 1994).

À la base de la théorie, on trouve la notion selon laquelle les individus ont besoin de références pour organiser et diriger leurs activités quotidiennes. Le plus souvent ils se construisent des styles de pensée permettant d'organiser leur vie. Ces styles ne sont pas inflexibles et ils les adaptent volontiers aux différentes situations. On voit ici un parallèle avec les *constructs* de Kelly (1955) et avec la théorie de Mischel (Mischel, 1979 ; Mischel et Shoda, 1995). Sternberg utilise la métaphore du *gouvernement* pour construire sa théorie. Il estime que les différents types de gouvernement qu'on peut trouver aux quatre coins du monde n'ont pas vu le jour par coïncidence ; ils ne font que refléter les styles de pensée qu'on trouve dans l'esprit des hommes.

Le gouvernement mental possède **trois fonctions** : (1) une fonction législative, (2) une fonction exécutive et (3) une fonction judiciaire. La première fait

référence à la créativité, à la formulation, à l'imagination et à la planification. La deuxième comprend l'exécution et la mise en route des éléments qui ont été formulés, planifiés et imaginés par la fonction législative. La troisième fonction, la judiciaire, juge, évalue et compare les résultats qui font suite aux applications des idées. Le gouvernement mental requiert ces trois fonctions mais, chez la plupart des individus, une fonction domine les deux autres. Les individus dont le style est législatif préfèrent créer leurs propres règles et faire les choses à leurs manières, les individus avec un style exécutif préfèrent suivre les règles et les autres et les individus avec un style judiciaire aiment évaluer et juger les autres et les règles et privilégient les tâches analytiques plutôt que globales.

Le gouvernement mental se distingue aussi par les formes qu'il peut prendre. Il y a **quatre formes** : (1) monarchique, (2) hiérarchique, (3) oligarchique et (4) anarchique. Dans le style *monarchique*, il existe une nette préférence pour une manière habituelle de considérer les événements. Les tâches sont exécutées une par une avec un ordre de préférence, sans se laisser distraire. Dans le style *hiérarchique*, différentes tâches sont traitées de manière structurée, en accordant une priorité à certaines d'entre elles, tout en reconnaissant l'importance des autres. Dans le style *oligarchique*, les différentes tâches sont toutes importantes sans priorité aucune : il faut faire tout en même temps. Dans le style *anarchique*, il n'y a aucune règle, aucune procédure à suivre. Autrement dit, les individus qui privilégient cette forme de gouvernement mental sont plus à l'aise dans des situations peu structurées où il n'est pas nécessaire de suivre des règles.

Le gouvernement mental s'exerce aussi à **deux niveaux** : (1) un niveau global et (2) un niveau local. Une personne avec un style *global* préfère des situations et des tâches assez larges et abstraites et ne se préoccupe pas de détail. Elle a une vision étendue des problèmes. En revanche, une personne avec un style *local* préfère des problèmes concrets qui demandent du temps et de la précision.

Sternberg (1998, 1994) détermine **deux domaines** au gouvernement mental : (1) interne et (2) externe. Comme un gouvernement s'occupe à la fois d'affaires internes et externes à son pays, le gouvernement mental doit traiter des éléments internes et externes. Les individus avec un style *interne* sont plutôt introvertis, timides, moins à l'aise en société et ils préfèrent travailler seuls. Les individus avec un style *externe* sont pour leur part plutôt extravertis, ils recherchent les contacts et préfèrent travailler en groupes et échanger leurs idées. Ils sont coopératifs.

Enfin, Sternberg (1998, 1994) attribue **deux perspectives** au gouvernement mental : (1) la perspective conservatrice et (2) la perspective progressiste. Comme un gouvernement affiche des priorités, les styles de pensée peuvent être séparés en un style conservateur et un style progressiste. Dans le premier, les sujets adhèrent aux règles, ils n'aiment pas le changement, ils préfèrent éviter les situations ambiguës et ils ne font pas bon ménage avec le style législatif. Dans le second, on trouve des personnes qui aiment transgresser les lois ou les adapter en fonction de l'évolution de l'environnement. Ce sont des personnes qui s'ennuient vite lorsqu'il n'arrive rien de nouveau.

Sternberg (1994) suggère que les différents styles énumérés plus haut ont des implications dans l'évaluation des capacités cognitives des individus. Il se base sur les différents types d'évaluation possibles des étudiants. Par exemple, dans la méthode du questionnaire à choix multiples, l'étudiant doit répondre à de nombreuses questions assez rapidement en éliminant les propositions qui paraissent absurdes. Bien que cette forme d'évaluation possède de nombreux avantages et qu'elle s'avère de plus en plus utilisée par de nombreux professeurs, elle a tendance à favoriser certains styles de pensée. En effet, les styles exécutif, local, interne et conservateur sont nettement avantagés. Les questions sont structurées et les étudiants doivent les résoudre d'une seule manière, ce qui convient au style exécutif. Les questions sont habituellement très spécifiques et étroites, ce qui est plus en accord avec le style local. Les étudiants ne sont pas autorisés à communiquer entre eux et doivent résoudre le problème seul, ce qui donne un avantage au style interne. Enfin, les réponses sont préétablies, et ne tolèrent aucune discussion, ce qui correspond davantage au style conservateur. En revanche, des questions ouvertes ou des examens oraux favorisent les étudiants qui affichent des styles judiciaire, global, externe, hiérarchique et progressiste. Une autre forme d'évaluation, les projets, donnent un avantage aux étudiants législatifs et monarchiques. S'il s'agit d'un projet individuel, le style interne est plus approprié, alors que s'il s'agit d'un projet de groupe, le style externe est plus adéquat.

Sternberg (1994) a établi trois questionnaires pour évaluer les styles de pensée. L'inventaire des styles de pensée est constitué par plusieurs affirmations que la personne doit évaluer sur une échelle allant de 1 à 9. Par exemple, l'affirmation « J'aime les tâches qui me permettent de faire les choses comme je l'entends » correspond au style législatif et l'affirmation « Dans mon travail, j'essaie de rester aussi près que possible de ce qui a été fait avant » correspond au style conservateur. Il existe aussi un inventaire pour enseignants, composé d'items comme : « Je veux que mes étudiants développent leurs propres manières de résoudre les problèmes » (style législatif) et un inventaire pour les étudiants, où un exemple d'item est : « Quand j'étudie la littérature, je préfère suivre le point de vue et l'analyse du professeur sur l'auteur et utiliser sa manière d'envisager la littérature » (style exécutif).

Sternberg (1994) n'est pas le seul à estimer que les relations entre la personnalité et l'intelligence doivent être abordées autrement que par des analyses de corrélations entre les deux domaines. Le concept d'intelligence sociale proposé par Cantor et Kihlstrom (1987 ; 1994) repose sur les mêmes idées. La théorie de l'intelligence sociale suggère que la personnalité de l'individu est enracinée dans sa manière habituelle de résoudre les problèmes de la vie de tous les jours, comme s'adapter à l'école, trouver un partenaire, fonder une famille et ainsi de suite. Smirnov (1994) estime quant à lui que la manière dont l'intelligence s'exprime est déterminée par la personnalité et plus spécifiquement par les choix, les buts et les styles de pensée des individus.

1.3. *Impulsivité et perception*

Les individus qui ont tendance à être influencés par les aspects globaux des stimuli présentent habituellement des traits particuliers de personnalité,

Hidden page

Hidden page

1.4 Personnalité et mémoire

Comprendre comment la personnalité et les processus cognitifs interagissent est un but important des chercheurs intéressés aux relations entre les affects et la cognition. Un sujet particulièrement intéressant est celui qui concerne l'impact des états émotionnels et de la personnalité sur les processus mnésiques et sur les jugements. De nombreuses études suggèrent que ceux-ci influencent la mémoire de manière émotionnellement congruente, autrement dit les individus retrouveraient plus facilement les informations stockées en mémoire lorsque celles-ci sont congruentes avec leurs états émotionnels et leur personnalité. Lorsqu'ils sont d'humeur positive, les individus sont plus particulièrement capables de se rappeler des souvenirs positifs et ils émettent volontiers des jugements positifs ; à l'inverse, des individus dont l'humeur est négative auront plus de facilité à se souvenir d'éléments négatifs et émettront des jugements négatifs sur les événements (Blaney, 1986 ; Forgas, 1994 ; Rusting, 1998 ; Singer et Salovey, 1988). La théorie de Beck (1972 ; 1991) de la dépression décrit le même phénomène, puisque selon lui, les patients déprimés se focalisent de manière privilégiée sur les éléments négatifs et donc, ont tendance à se souvenir plus facilement de ceux-ci.

Plusieurs auteurs ont émis l'hypothèse que le phénomène de mémoire émotionnellement congruente est également vrai pour les traits de personnalité. Les individus présentant des scores élevés pour des dimensions de la personnalité comme l'extraversion et les émotions positives bénéficieraient d'une meilleure mémorisation et d'un meilleur rappel d'événements relatifs à des éléments positifs, alors que ceux qui possèdent des traits de personnalité jugés plus négatifs, comme l'introversion, le neuroticisme et les émotions négatives, seraient plus sensibles à l'information axée sur des événements à connotation négative (MacLeod *et al.*, 1994 ; Seidlitz et Diener, 1993, Okun *et al.*, 1987). Dans une étude ancienne, Young et Martin (1981) montraient que des sujets avec un score élevé de neuroticisme se rappelaient plus de mots négatifs que des sujets avec un score bas pour cette même dimension. Plus récemment, Derryberry et Reed (1994) ont rapporté que l'extraversion était associée à un meilleur rappel d'informations positives. En fait, les personnes extraverties allouent plus d'énergie et d'attention aux événements et aux signaux positifs alors que les personnes introverties portent plus d'attention aux événements et aux signaux négatifs. En conséquence, les uns comme les autres seront mieux encodés en fonction de la personnalité et formeront un réseau soit négatif soit positif (figure 6.6).

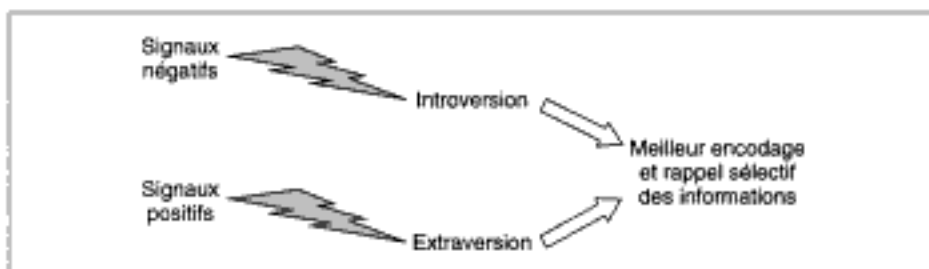


Figure 6.6

Les sujets extravertis sont plus frappés et attirés par les signaux positifs, alors que les sujets introvertis le sont plus à des signaux négatifs. En conséquence, les uns comme les autres vont se souvenir plus facilement et de manière sélective de certains types de signaux.

L'ensemble des études sur ce sujet a évalué l'impact des facteurs émotionnels et l'impact des traits de personnalité sur la mémoire, sans cependant envisager les relations entre les facteurs émotionnels et la personnalité ; peuvent-ils être tous deux considérés comme des facteurs indépendants entraînant des effets propres, ou se chevauchent-ils ? (Rusting, 1998). Il est possible que les émotions et les traits de personnalité interagissent pour influencer ensemble la mémoire et les jugements. Par exemple, une personne qui a un score élevé en neuroticisme peut montrer une nette tendance à se souvenir d'éléments négatifs pendant une période où ses affects sont négatifs, mais peut ne pas montrer cet effet lorsqu'elle ressent des affects positifs. Par exemple, Smith et Petty (1995) montrent que l'estime de soi module l'effet de congruence émotionnelle dans une série d'épreuves mnésiques. Après une induction d'humeur négative, les individus qui ont une faible estime d'eux-mêmes présentent l'effet de congruence émotionnelle attendu : ils se rappellent préférentiellement les éléments négatifs. En revanche, dans la même situation, les individus qui ont une bonne estime d'eux-mêmes produisent plus de matériel positif, montrant par là un effet d'incongruence émotionnelle. Les résultats suggèrent que les individus qui ont une bonne estime d'eux-mêmes essaient de neutraliser l'action de l'induction d'humeur négative par un rappel prioritaire d'informations positives. Dans une autre étude, Josephson *et al.* (1996) mesurent des scores de dépression chez des individus et ils induisent des états émotionnels négatifs et positifs. Après cette induction, ils demandent aux sujets de rapporter deux souvenirs et d'expliquer pourquoi ils ont choisi des souvenirs positifs ou négatifs. Ils observent que, dans la situation où l'humeur négative est induite, les individus avec un score faible de dépression tendent à se rappeler plus souvent des souvenirs positifs, alors que les individus avec un score élevé de dépression montrent un rappel privilégié de souvenirs négatifs. Ces auteurs pensent ainsi que, pour contrecarrer l'induction négative, les sujets avec un score faible de dépression produisent des souvenirs positifs, alors que les sujets quelque peu déprimés ne le font pas.

Ces études montrent que les traits de personnalité peuvent interagir de manière opposée sur la mémoire. Une autre forme d'interaction possible serait que certains traits augmentent l'effet de congruence émotionnelle sur la mémoire : si des individus caractérisés par des scores élevés pour des traits positifs (extraversion) ou négatif (neuroticisme) élaborent plus spécifiquement des réseaux mnésiques respectivement plus positif et plus négatif, alors ces individus sont plus susceptibles de présenter un effet de congruence mnésique en comparaison d'individus qui obtiennent des scores faibles à ces dimensions. Rusting (1999) se propose de tester cette hypothèse. Dans une première étude, des sujets sont soumis à différentes épreuves mnésiques dont une tâche de rappel de mots positifs, négatifs et neutres et une épreuve où ils doivent écrire une histoire courte basée sur une phrase soit positive (« Nelle regarde le coucher de soleil »), soit négative (« Dana se prend la tête entre les mains »). Les résultats confirment les données de la littérature : les sujets avec des traits positifs (extraversion et émotion positive) se rappellent davantage les mots positifs que les mots négatifs et ils donnent plus d'histoires positives que d'histoires négatives (figure 6.7). L'inverse est vrai pour les sujets avec des traits négatifs (neuroticisme et émotion négative) (figure 6.8).

Hidden page

Hidden page

Encadré 6.1

Les troubles de la personnalité

L'apparition dans le DSM-III (APA, 1980) d'un axe distinct (axe II) pour l'évaluation des troubles de la personnalité témoigne de l'importance qu'on doit leur accorder. Plusieurs études épidémiologiques rapportent que les troubles de la personnalité sont assez répandus dans la population générale, avec par exemple une prévalence de 13,5 % aux États-Unis (Zimmerman et Coryell, 1990). Cela ne signifie pas que les troubles de la personnalité sont d'apparition récente, mais que leur évaluation systématique est nouvelle (Féline et al., 2002).

La distinction entre la personnalité normale et la personnalité pathologique n'est pas aisée à déterminer. Plusieurs tentatives ont été réalisées pour trouver des critères objectifs, mais peu se sont montrées efficaces. Millon (1990), par exemple, a suggéré que l'instabilité structurelle et la fragilité dans des situations de stress constituent des critères intéressants pour définir une personnalité pathologique. D'autres auteurs, en se fondant sur des données biologiques, pensent que la personnalité normale et la personnalité pathologique sont physiquement différentes (Strack et Lorr, 1997). Pour le DSM-III (APA, 1980), les troubles de la personnalité sont déclenchés par des structures internes et ils sont caractérisés par une persistance de réponses inadaptées, ce qui est totalement différent des réactions adaptatives liées à un contexte particulier. Néanmoins, les différentes versions du DSM ne proposent pas d'explications causales des troubles de la personnalité, elles suggèrent toutefois une continuité entre les troubles de la personnalité et les traits normaux de la personnalité. Le continuum entre la personnalité normale et la personnalité pathologique est bien accepté (Schroeder et al., 1992 ; Trull, 1992). D'après ces études, les troubles de la personnalité représentent les extrêmes des traits de la personnalité normale. Cloninger (1987) estime également que les troubles de la personnalité peuvent être définis par des scores extrêmes (élevés ou bas) aux trois dimensions fondamentales de la personnalité décrites dans son modèle. D'ailleurs, il a proposé une nouvelle classification des troubles de la personnalité comprenant huit personnalités pathologiques qui correspondent en partie aux différents troubles de la personnalité décrits dans le DSM-III-R (APA, 1987). Plusieurs études ont validé cette nouvelle classification (Goldman et al., 1994 ; Starcevic et al., 1995).

Le DSM-III-R (APA, 1987) proposait treize définitions opérationnelles qui permettaient d'appréhender les troubles de la personnalité. Dans le DSM-IV (APA, 1996), dix personnalités plus une *catégorie poubelle* (trouble de la personnalité non spécifié) sont retenues. Elles sont réparties dans trois catégories : (1) les person-

nalités paranoïaque, schizoïde et schizotypique sont dans la première catégorie (cluster A : personnalités bizarres), (2) les personnalités antisociale, borderline, histrionique et narcissique dans la deuxième (cluster B : personnalités dramatiques), et (3) les personnalités évitante, dépendante et obsessionnelle-compulsive dans la dernière (cluster C : personnalités anxieuses). En outre, le DSM-IV introduit, en annexe, la personnalité dépressive caractérisée par un mode envahissant de cognitions et de comportements dépressifs. Finalement, le DSM-IV propose des critères diagnostiques généraux des troubles de la personnalité. Ils sont repris ci-dessous :

- **A.** Modalité durable de l'expérience vécue et des conduites qui dévie notablement de ce qui est attendu dans la culture de l'individu. Cette déviation est manifeste dans au moins deux des domaines suivants :
 - (1) la cognition (c'est-à-dire la perception et la vision de soi-même, d'autrui et des événements)
 - (2) l'affectivité (c'est-à-dire la diversité, l'intensité, la labilité et l'adéquation de la réponse émotionnelle)
 - (3) le fonctionnement interpersonnel
 - (4) le contrôle des impulsions
- **B.** Ces modalités durables sont rigides et envahissent des situations personnelles et sociales très diverses.
- **C.** Ce mode durable entraîne une souffrance cliniquement significative ou une altération du fonctionnement dans les domaines social, professionnel ou dans d'autres domaines importants.
- **D.** Ce mode est stable et prolongé et ses premières manifestations sont décelables au plus tard à l'adolescence ou au début de l'âge adulte.
- **E.** Ce tableau n'est pas mieux expliqué par les manifestations ou les conséquences d'un autre trouble mental.
- **F.** Ce mode durable n'est pas dû aux effets physiologiques directs d'une substance (par exemple, une drogue donnant lieu à un abus ou un médicament) ou d'une affection médicale généralisée (par exemple, un traumatisme crânien).

La classification du DSM-IV repose sur une tradition clinique éprouvée et non sur des critères empiriques. La base théorique n'est pas explicite. De plus, les modes de validations des diagnostics ne sont pas simples : les critères ressemblent souvent à des simples descriptions d'attitudes ou de comportements et certains

de ces critères se chevauchent. C'est le principal défaut des systèmes catégoriels par opposition aux systèmes dimensionnels (Frances 1982). En effet, dans les systèmes catégoriels, les frontières entre deux catégories sont souvent floues, alors que les systèmes dimensionnels permettent d'apporter plus d'informations sur les cas limites.

Millon (1987, 1990) estime que les critères diagnostiques actuels des troubles de la personnalité ne sont pas assez précis et délimités. Il a proposé de distinguer les troubles de la personnalité selon des *prototypes* correspondant à une série de traits ou de propriétés communs aux membres d'une même catégorie d'un trouble de la personnalité. Les prototypes comprennent quatre domaines fonctionnels (comportements, relations interpersonnelles, styles cognitifs et mécanismes de régulation) et quatre domaines structurels (humeur ou tempérament, image de soi, représentation des objets et organisation morphologique). Millon a classé les troubles de la personnalité du DSM-III-R selon ces prototypes. Parallèlement à cela, Millon (1987) a suggéré de distinguer les troubles de la personnalité en fonction du temps (durée des troubles, forme aiguë ou forme chronique) et de l'espace (troubles limités à des circonstances particulières ou indépendants des situations). Dans la même optique, Livesley (1987) a proposé une série de dimensions hautement *prototypiques* de chaque trouble de la personnalité.

Siever et Davis (1991) ont proposé un modèle psychobiologique des troubles de la personnalité. Ils ont réparti les troubles de la personnalité selon quatre dimensions : (1) l'organisation cognitivo-perceptive, (2) l'impulsivité/agressivité, (3) l'instabilité affective et (4) l'anxiété/inhibition. Les déficiences cognitivo-perceptives apparaissent plus spécifiquement dans le groupe des troubles de la personnalité *bizarres* et sont principalement associées à une augmentation de l'activité du système dopaminergique. L'impulsivité et l'agressivité qui caractérisent le groupe *dramatique* des troubles de la personnalité sont liés à une diminution de l'activité du système sérotoninergique et à une augmentation de l'activité du système noradrénergique. L'instabilité affective propre à cette catégorie et, plus spécialement au trouble

limite de la personnalité, est provoquée par une hyperréactivité des systèmes catécholaminergiques. Pour la dimension d'anxiété/inhibition, qui caractérise les troubles de la personnalité du groupe *anxieux*, peu de marqueurs biologiques ont été déterminés, mais les systèmes noradrénergique et gabaergique semblent être des candidats intéressants.

Plusieurs études ont également montré que les troubles de la personnalité pourraient dépendre de facteurs génétiques (McGuffin et Thapar, 1992 ; Nigg et Goldsmith, 1994). Il est toutefois capital de réaliser que cette influence génétique n'implique pas un déterminisme génétique et qu'elle ne peut occulter l'importance de l'environnement. Les personnalités antisociales, s'exprimant le plus souvent par des comportements criminels, existent simultanément dans 51 % des cas chez des jumeaux monozygotes adultes et dans 22 % des cas chez des jumeaux dizygotes adultes, ce qui semble indiquer une influence de l'hérédité. En revanche, pour la délinquance juvénile, les pourcentages sont de respectivement 87 % et 72 % chez les jumeaux monozygotes et les jumeaux dizygotes. Des études d'adoption ont montré que le milieu familial joue un rôle mineur dans le développement des comportements antisociaux. De plus, le DSM-III-R (APA, 1987) signale que la personnalité antisociale se retrouve cinq fois plus souvent dans une famille qui compte déjà un individu caractérisé par cette personnalité.

Les troubles de la personnalité schizotypique et paranoïaque ont aussi une dimension héréditaire (Torgersen, 1984 ; Baron et al., 1985). Des études réalisées sur des familles et des jumeaux montrent que ces deux troubles de la personnalité surviennent sept fois plus souvent chez les descendants de patients schizophrènes que chez des sujets contrôles. Des jumeaux monozygotes souffrent simultanément d'un trouble de la personnalité schizotypique dans 33 % des cas. Ce taux n'est que de 4 % chez les jumeaux dizygotes. Finalement, certaines données montrent que l'hérédité joue un rôle dans la formation des personnalités obsessionnelle-compulsive, limite, évitante et dépendante, alors que pour les personnalités histrionique et narcissique, les influences génétiques seraient faibles (Nigg et Goldsmith, 1994).

1.5.1 La personnalité antisociale

La personnalité antisociale est caractérisée par une incapacité à se conformer aux normes sociales, par une tendance à tromper, par de l'impulsivité, de l'irritabilité et de l'agressivité, par un mépris inconsidéré pour sa sécurité et celle d'autrui, par une irresponsabilité persistante et par une absence de remords.

Il existe des relations entre le fonctionnement du cortex préfrontal et la personnalité antisociale : des patients avec une lésion préfrontale développent

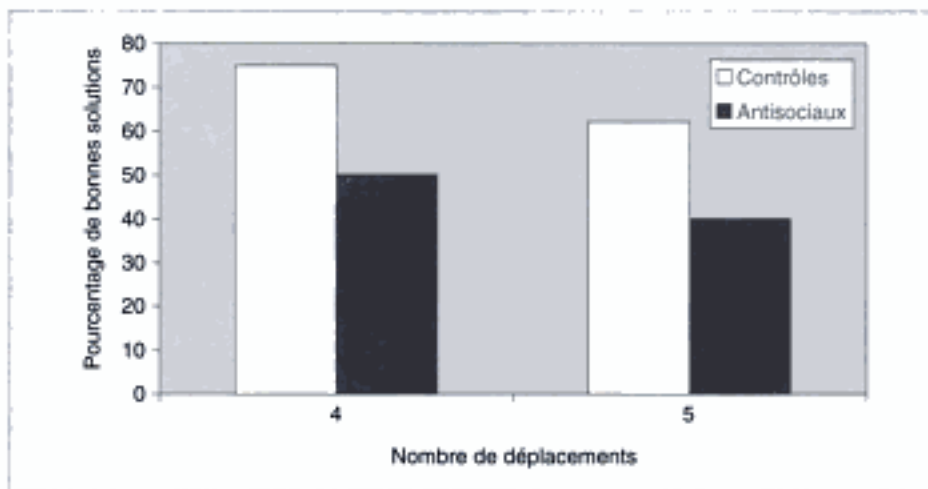


Figure 6.10

À l'épreuve de la tour de Londres, les sujets antisociaux réalisent de moins bonnes réponses que les sujets contrôles, tant quand le nombre de déplacements est fixé à 4 que lorsqu'il est fixé à 5 (d'après Dolan et Park, 2002).

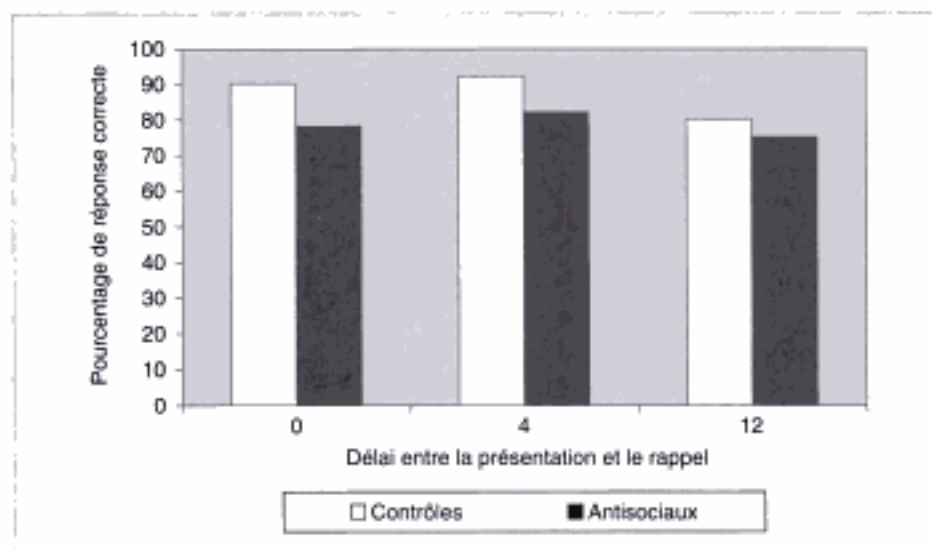
des comportements antisociaux (Benson et Blumer, 1975 ; Damasio, 1995) et des études d'imagerie suggèrent une réduction du volume du cortex préfrontal chez des sujets qui présentent une personnalité antisociale (Raine *et al.*, 2000). Le cortex préfrontal dorso-latéral est responsable des fonctions exécutives, comme la planification, la surveillance et l'inhibition des comportements (Smith et Jonides, 1999) et la partie ventro-médiane du cortex préfrontal est particulièrement impliquée dans l'inhibition de comportements qui ne sont plus renforcés (Damasio, 1995 ; Dias *et al.* 1996).

Les études qui ont investigué les processus cognitifs dans la personnalité antisociale n'arrivent toutefois pas à un consensus, principalement parce qu'elles emploient différentes méthodes d'évaluation des troubles de la personnalité, d'une part, et parce qu'elles utilisent des tests cognitifs différents d'autre part. Par exemple, Gorenstein (1982) montre que les personnalités antisociales ont des performances affaiblies au test de Wisconsin, alors que Hare (1984) ne trouve pas de perturbation à ce test chez des sujets classés *antisociaux* sur base d'un autre instrument. Toutefois, ces études démontrent clairement que les personnes souffrant de personnalité antisociale présentent des perturbations des fonctions exécutives et mnésiques en comparaison de sujets contrôles (Moffitt et Henry, 1989 ; Dolan, 1994 ; Morgan et Lilienfeld, 2000). Par ailleurs, Dinn et Harris (2000) suggèrent que le trouble de la personnalité antisociale est caractérisé aussi par des déficits à des épreuves mettant en jeu la partie ventro-médiane du lobe frontal.

Dolan et Park (2002) ont étudié vingt-neuf sujets répondant aux critères diagnostiques de la personnalité antisociale. Ils les ont soumis à diverses épreuves cognitives évaluant à la fois les parties dorso-latérale et ventro-médiane du cortex préfrontal : l'épreuve de la *tour de Londres*, une épreuve *go-nogo* et une épreuve où les sujets doivent se rappeler une figure complexe (stimulus cible) et la comparer à d'autres (stimuli tests), soit directement après sa présentation, soit après un délai de quatre ou de douze secondes. Pour l'épreuve de la *tour de Londres*, les sujets antisociaux produisent significativement moins de solutions exactes, principalement pour les niveaux élevés de difficultés (figure 6.10). Dans l'épreuve *go-nogo*, les sujets antisociaux commettent significativement plus d'erreurs de commissions. Enfin, dans l'épreuve mnésique,

Figure 6.11

Les sujets antisociaux donnent en moyenne moins de bonnes réponses dans une tâche où il faut comparer un stimulus présenté préalablement avec d'autres stimuli présentés soit immédiatement (0 seconde), soit 4 secondes après. Lorsque le délai est de 12 secondes, les deux groupes ne diffèrent pas (d'après Dolan et Park, 2002).



les sujets antisociaux affichent des performances moins bonnes que les sujets contrôles, sauf lorsque le délai entre la présentation du stimulus cible et les stimuli tests était de douze secondes (figure 6.11). Cette étude montre que les sujets antisociaux présentent des difficultés à planifier leur comportement (*tour de Londres*), ce qui suggère un déficit des réseaux neuronaux du cortex préfrontal dorso-latéral. Ils éprouvent aussi des difficultés d'inhiber leurs comportements (*go-nogo*), suggérant par-là des perturbations au niveau du cortex préfrontal dorso-latéral et ventro-médial, et au niveau des régions striales (Casey *et al.*, 1997).

1.5.2 La personnalité schizotypique

La personnalité schizotypique est caractérisée par des idées de référence, par des croyances bizarres ou des pensées magiques qui influent sur le comportement, par des perceptions inhabituelles, par une pensée et un langage bizarre, par une idéation méfiante, par une absence d'amis proches et par une anxiété excessive en situation sociale.

Alors que le trouble de la personnalité schizotypique partage plusieurs similarités avec la schizophrénie en termes génétique, phénoménologique, biochimique et anatomique, le premier échappe aux symptômes psychotiques (délires et hallucinations) et présente moins de troubles cognitifs (Siever *et al.*, 2002). Trois hypothèses peuvent s'envisager pour comprendre les relations entre ces deux affections : (1) soit ce sont deux entités différentes qui partagent certains traits superficiels, (2) soit elles diffèrent en sévérité (dans ce cas, la personnalité schizotypique est considérée comme une schizophrénie à bas bruit), soit encore, (3) ce sont deux troubles qui partagent les mêmes origines étiologiques et génétiques.

De nombreuses études suggèrent que la personnalité schizotypique et la schizophrénie présentent des troubles similaires du traitement de l'information (Harvey *et al.*, 1996 ; Keefe *et al.*, 1997 ; Voglmaier *et al.*, 1997). Toutefois, des données fonctionnelles suggèrent que les sujets schizotypiques

affichent de moindres anomalies au niveau du cortex préfrontal que les sujets schizophrènes (Downhill *et al.*, 2000 ; Shihabuddin *et al.*, 2001).

Trestman *et al.* (1995) montrent que les sujets schizotypiques éprouvent des difficultés aux épreuves évaluant les fonctions exécutives comparables à celles trouvées dans la schizophrénie, sans toutefois avoir un niveau intellectuel plus faible. Ces sujets obtiennent aussi des déficits dans des épreuves mnésiques, lesquels sont assez proches de ce qui est habituellement observé dans la schizophrénie (Lees-Roitman *et al.*, 2000 ; Bergman *et al.*, 1998). Par ailleurs, dans la plus grande étude réalisée à ce jour, les sujets schizotypiques présentent un déficit spécifique dans la mémoire verbale, en plus de difficultés d'apprentissage et de rappel dans des épreuves spatiales (Harvey *et al.*, 1996).

2 Personnalité et émotions

2.1 Aspects généraux

Dans les domaines affectif et conatif, les émotions sont de plus en plus prises en considération dans l'explication ou la compréhension des comportements humains. Il existe des relations étroites entre les émotions et les processus cognitifs que nous n'aborderons pas ici (Power et Dalgleish, 1997 ; Luminet, 2002 ; Channouf et Rouan, 2002). En revanche, nous nous intéresserons aux relations entre la personnalité et les émotions.

Depuis quelques années, ont vu le jour plusieurs travaux théoriques et empiriques portant sur les relations entre la personnalité et les émotions (Costa et McCrae, 1996 ; Eder et Mangelsdorf, 1997 ; Izard *et al.*, 1993 ; Keltner, 1996). Globalement, ces études ont montré qu'il existe des relations assez robustes entre les grandes dimensions de la personnalité et les grandes catégories d'émotions (McCrae et Costa, 1991 ; Watson et Clark, 1992), ainsi qu'entre des traits plus restreints de personnalité et les émotions (Izard *et al.*, 1993 ; Tangney, 1995). Ainsi, différentes études démontrent que le neuroticisme est fortement corrélé avec les émotions négatives, comme la tristesse et la peur et que l'extraversion est fortement corrélée avec les émotions positives, comme la joie (Costa et McCrae, 1980 ; Emmons et Diener, 1986 ; Larsen et Ketelaar, 1991 ; Watson et Clark, 1992 ; 1997). Dans une étude longitudinale, Costa et McCrae (1980) montrent aussi que l'extraversion prédit le niveau d'émotions positives dix ans plus tard et que le neuroticisme prédit le niveau d'émotions négatives dix ans plus tard. Pour eux, l'extraversion prédispose à faire l'expérience d'émotions positives alors que le neuroticisme prédispose à vivre des émotions négatives. Watson et Clark (1992) montrent aussi que la culpabilité et l'hostilité sont associées au neuroticisme. Un plus petit nombre d'études suggère que les dimensions d'agréabilité et de conscienciosité sont modérément corrélées avec les émotions positives (Costa et McCrae, 1980 ; McCrae et Costa, 1991 ; Watson et Clark, 1992). Pour la dernière dimension du modèle des cinq facteurs, l'ouverture, les données sont contradictoires : McCrae et Costa (1991) trouvent une relation positive entre l'ouverture et les émotions négatives, alors que Watson et Clark (1992) rapportent une relation négative entre cette dimension et les émotions négatives. Zuckerman *et*

al. (1993) apportent, quant à eux, des éléments en faveur d'une relation entre la recherche de sensations et l'ouverture.

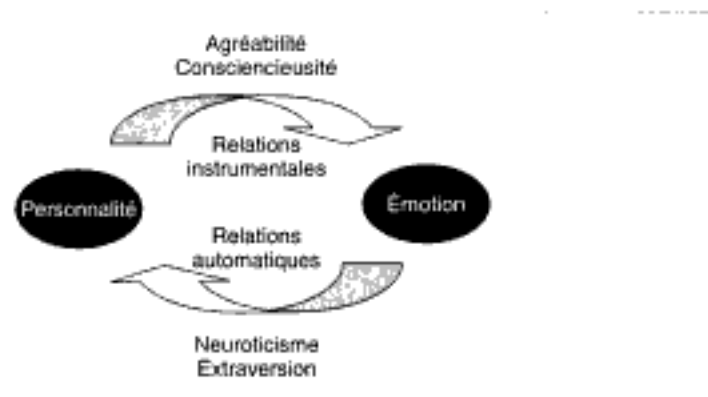
Plus généralement, les émotions positives favorisent la pensée créatrice, motivent les individus à s'engager dans des activités qui requièrent des aptitudes individuelles et contribuent au développement des relations interpersonnelles de bonne qualité. Avec le temps, l'expérience et l'expression répétées d'émotions positives ont un impact favorable sur les ressources sociales et intellectuelles des individus (Fredrickson, 1998). De plus, les émotions positives permettent de se soustraire plus rapidement aux émotions négatives. Par exemple, les sujets qui sourient après avoir vu un film triste voient leurs indices psychophysiologiques induits par ce film se rétablir plus rapidement (Fredrickson et Levenson, 1998).

McCrae et Costa (1991) proposent deux hypothèses pour expliquer la relation entre les traits de personnalité et les émotions. Une première possibilité est que les traits de personnalité reflètent des différences individuelles dans la réactivité et la sensibilité aux diverses émotions. Autrement dit, les émotions causent la personnalité. L'autre possibilité est que les traits de personnalité favorisent la sélection de circonstances de vie associées différemment à des émotions positives et négatives : dans ce cas, c'est la personnalité qui détermine les émotions. En suivant le modèle de Tellegen (1985), McCrae et Costa (1991) avancent l'idée que le neuroticisme et l'extraversion sont des dimensions de personnalité dont l'origine pourrait venir des réactions différentes naturellement manifestées par le sujet dans des situations émotionnelles. Elles seraient donc plus automatiques. En revanche, les relations entre les dimensions d'agréabilité et de conscienciosité et les émotions positives auraient une base instrumentale (figure 6.12). Autrement dit, des personnes agréables ont plus de chances de vivre des émotions positives parce qu'elles ont habituellement des relations chaleureuses et harmonieuses avec les autres personnes. Pareillement, les personnes consciencieuses expérimentent plus volontiers des émotions positives car elles réussissent habituellement dans les tâches qu'elles entreprennent. Cependant, Graziano et Eisenberg (1997) démontrent que la dimension d'agréabilité est à la fois liée à des facteurs d'apprentissage et à des facteurs émotionnels automatiques.

Larsen et Ketelaar (1991) ont testé l'hypothèse selon laquelle les extravertis sont plus sensibles aux signaux évoquant des émotions positives qu'aux signaux évoquant des émotions négatives, et que l'inverse est vrai pour le

Figure 6.12

Selon McCrae et Costa (1991), les relations causales entre la personnalité et les émotions peuvent s'envisager dans les deux sens, mais cela de manière spécifique en fonction des traits de personnalité. Dans le cas de l'extraversion et du neuroticisme, les émotions déterminent la personnalité, dans le cas de l'agréabilité et de la conscienciosité, c'est le trait de personnalité qui détermine les émotions.



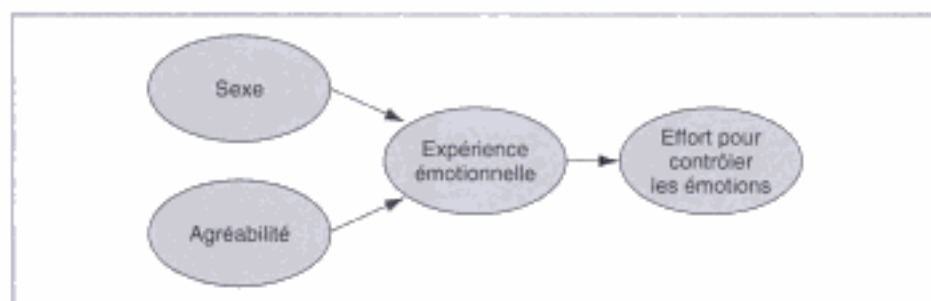
Hidden page

Comme nous venons de le voir, la majorité des données sur les relations entre les émotions et la personnalité portent sur l'extraversion et le neuroticisme. Les relations avec les autres dimensions de la personnalité sont plus lacunaires. Toutefois, Graziano et Eisenberg (1997) insistent sur l'idée que l'agréabilité doit s'entrevoir comme une dimension de la personnalité qui possède d'importantes relations avec les émotions. En effet, cette dimension implique que l'individu est foncièrement motivé pour maintenir de bonnes relations avec les autres personnes. Ainsi, l'agréabilité doit posséder des associations avec les émotions qui entrent en jeu dans les relations sociales. Par exemple, un individu ayant un score élevé pour cette dimension éprouvera plus de détresse si un ami proche se sépare de sa femme, ou plus de bonheur lorsqu'un couple d'amis sans enfant ont vu leur demande d'adoption acceptée. De cette manière, cette caractéristique de la personnalité implique une plus grande expression et un plus grand vécu des émotions pour des situations qui concernent des relations interpersonnelles. D'un autre côté, l'agréabilité peut aussi s'associer aux efforts de contrôle sur les émotions si leur expression comporte des implications sociales : par exemple, certains sujets peuvent ne pas exprimer leur colère dans diverses situations pour éviter d'altérer leurs relations sociales (Jensen Campbell et Graziano, 2001). Tobin *et al.* (2000) ont voulu éprouver cette hypothèse. Ils trouvent en effet que les individus caractérisés par un score élevé d'agréabilité éprouvent des émotions attendues dans certains contextes et qu'ils fournissent plus d'efforts pour contrôler leurs émotions négatives que des sujets avec une note faible, ceci étant davantage vrai pour les femmes que pour les hommes. Le même pattern s'observe pour le neuroticisme, mais pas pour les autres dimensions du modèle des cinq facteurs. Les auteurs ont également observé que les individus caractérisés par une note élevée d'agréabilité avaient des contractions musculaires plus élevées au niveau du front que les individus avec une note basse lorsqu'ils devaient visionner des images positives ou négatives. Ces différents points suggèrent que la dimension d'agréabilité est systématiquement impliquée dans le traitement de l'information émotionnelle (figure 6.15).

Les liens importants entre émotions et personnalité sont essentiellement basés sur l'expérience émotionnelle, sur les manières dont la personne ressent les émotions. D'autres études s'intéressent non pas à l'expérience des émotions, mais à leur expression. Ainsi Gross et John (1995 ; 1997) rapportent — sans grande surprise d'ailleurs — les mêmes résultats que ceux relatifs à l'expérience émotionnelle, à savoir que l'extraversion est associée positivement à l'expression d'émotions positives et que le neuroticisme est

Figure 6.15

L'agréabilité, avec le sexe, influe sur l'expérience émotionnelle qui, à son tour, induit ou non un effort de contrôle de l'émotion (d'après Tobin *et al.*, 2000).



corrélé avec l'expression d'émotions négatives. Toutefois, Eid et Diener (1999) trouvent que l'extraversion est associée positivement à la joie et au bonheur, mais pas à l'amour, alors qu'elle est associée négativement à toutes les émotions négatives. Par ailleurs, dans la même étude, l'agréabilité est associée à l'amour, au bonheur, à la colère et à la tristesse, mais pas aux autres émotions. La conscienciosité est uniquement associée au bonheur, tandis que l'ouverture n'est corrélée avec aucune des émotions étudiées. Finalement, le neuroticisme est associé à l'expression de chaque émotion mais les corrélations diffèrent fortement selon qu'il s'agit d'émotions négatives ou positives.

Trierweiler *et al.* (2002) obtiennent des associations légèrement différentes : dans leur étude sur 500 sujets, l'extraversion est fortement corrélée à l'amour (0,48) et à la joie (0,51), alors que le neuroticisme possède des corrélations plus faibles avec l'expression des émotions négatives, comme la peur (0,21), la colère (0,26) et la tristesse (0,26). Ces patterns de corrélations s'observent aussi bien lorsque les sujets doivent évaluer leurs émotions que lorsqu'elles sont évaluées par des experts externes. Pour l'ouverture, les auteurs observent des corrélations avec les émotions positives. En revanche, aucune corrélation significative n'apparaît entre la conscienciosité et les émotions, qu'elles soient positives ou négatives. Finalement, les corrélations trouvées pour l'agréabilité sont assez intéressantes : alors que les corrélations sont positives avec les émotions positives, qu'elles se basent sur l'évaluation du sujet ou celles des experts, les corrélations avec les émotions négatives diffèrent quant à elles selon qu'il s'agit de l'évaluation des sujets eux mêmes ou des experts extérieurs. Plus précisément, l'agréabilité est corrélée négativement avec la colère et positivement avec la honte lorsque l'on se base sur les données des experts, mais ces corrélations disparaissent lorsque l'on se base sur l'évaluation des sujets. Il y a donc, pour cette dimension, un désaccord entre l'auto et l'hétéro-observation, ce qui donne un appui aux travaux de Tobin *et al.* (2000) sur le contrôle des émotions.

L'expression des émotions est bénéfique pour les sujets. Une autre dimension qui a été explorée est la relation entre l'attitude envers l'expression des émotions et la personnalité (Laghai et Joseph, 2000). Une attitude négative envers l'expression des émotions s'exprime le plus souvent par l'application rigide et constante de règles de conduites. Sans grande surprise, les personnes qui présentent une attitude négative envers l'expression des émotions obtiennent des notes basses de conscienciosité, d'extraversion, d'agréabilité et d'ouverture et des notes plus élevées de neuroticisme.

En conclusion, les individus qui expriment facilement leurs émotions positives sont extravertis, agréables et ouverts. À l'inverse, les individus qui expriment plutôt des émotions négatives sont émotionnellement instables (neuroticisme). En mettant ces données ensemble, on peut affirmer que les individus qui expriment leurs émotions, sans faire référence à la valence de celles-ci, sont extravertis, agréables, ouverts et instables. On peut aussi dire que les individus qui n'expriment pas leurs émotions, indépendamment de la valence de celles-ci, sont introvertis, peu agréables et peu ouverts. Ces différences d'attitude ont bien évidemment des répercussions sur le bien-être en général. Ce point sera abordé plus bas (voir 2.3).

Hidden page

Hidden page

Tableau 6.1

Corrélations entre les émotions négatives tirées de l'échelle différentielle des émotions et la dimension de neuroticisme du modèle d'Eysenck (d'après Izard *et al.*, 1993).

Émotions	Neuroticisme
Tristesse	0,44
Colère	0,32
Dégoût	0,34
Peur	0,40
Culpabilité	0,41
Mépris	0,46
Honte	0,41
Timidité	0,46

motivationnel de l'émotion (Izard *et al.*, 1993). Ainsi, la joie est associée positivement à l'extraversion et négativement au neuroticisme et la tristesse présente les relations inverses.

Izard *et al.* (1993) investiguent les relations entre personnalité et émotions en référence à leur théorie différentielle des émotions. Ils évaluent la personnalité chez 88 sujets par le questionnaire de personnalité d'Eysenck. Les émotions sont appréhendées par l'échelle différentielle des émotions, laquelle mesure onze émotions. Les résultats montrent que les émotions positives, comme la joie et l'intérêt sont corrélées positivement avec l'extraversion (respectivement 0,36 et 0,35), alors que la culpabilité est corrélée négativement avec l'extraversion (-0,33). Curieusement, la tristesse n'est pas corrélée négativement de manière significative avec l'extraversion (-0,16). En revanche, toutes les émotions négatives sont corrélées avec le neuroticisme (tableau 6.1). Cette étude ajoute une pièce à l'édifice montrant des relations fortes entre la personnalité et les émotions. Ces relations sont assez cohérentes avec les autres études, mais il ne faut pas oublier qu'elles ne dépassent jamais 0,50 ; les corrélations les plus fortes étant celles entre le neuroticisme et les deux émotions qui sont la timidité et le mépris. Cette étude confirme aussi l'idée que les sujets caractérisés par une note élevée en neuroticisme ressentent plus d'émotions négatives ; ils auraient, selon Izard *et al.* (1993), un seuil de déclenchement des émotions négatives plus bas.

Abe et Izard (1999) investiguent les relations entre la personnalité et les émotions chez des enfants en bas âge en se basant sur la théorie différentielle des émotions dans une étude sur 45 enfants de dix-huit mois. Les émotions sont évaluées dans différentes situations où les enfants sont successivement confrontés à des étrangers puis à leur mère. Deux ans plus tard, les mères de ces enfants sont priées d'évaluer la personnalité de leurs enfants en accord avec le modèle des cinq facteurs. Les résultats montrent que les réactions émotionnelles négatives observées à dix-huit mois sont fortement corrélées de manière positive avec le neuroticisme évalué à trois ans et demi ($r = 0,52$; $p < 0,001$) et négativement avec l'agréabilité ($r = -0,32$; $p < 0,05$), la conscienciosité ($r = -0,38$; $p < 0,01$) et l'ouverture ($r = -0,25$; $p < 0,05$). En revanche, l'extraversion n'est pas significativement corrélée avec l'expression des émotions ($r = 0,20$). Des patterns relativement différents s'observent pour les réactions émotionnelles positives : l'extraversion est corrélée positivement ($0,35$; $p < 0,01$) ainsi que l'ouverture ($r = 0,21$; $p < 0,05$). Les autres

dimensions n'affichent pas de relation significative avec les émotions positives. Cette étude démontre que les expressions émotionnelles des enfants de dix-huit mois prédisent la manière dont leurs mères vont évaluer leur personnalité.

2.3 Personnalité et bien-être

L'état subjectif de *bien-être* peut être considéré à bien des égards comme un reflet des émotions positives. Suivant la logique de la théorie différentielle des émotions, les émotions produisent une perception différente de la réalité et donc influent fortement sur la perception subjective de bien-être. Intuitivement, on peut penser que des individus qui ressentent davantage d'émotions positives auront une impression subjective de bien-être, alors que les sujets qui ressentent des émotions négatives n'auront pas une impression de bien-être. Comme les émotions sont liées à la personnalité, on est en droit à s'attendre à des corrélations entre la personnalité et la perception subjective du bien-être. Dans la même logique, on peut penser qu'une personne qui exprime facilement des émotions positives, comme l'amour et la joie, recevra en retour, via ses relations interpersonnelles, de l'amour et de la joie, ce qui influencera positivement sa perception de bien-être. En effet, de nombreuses études ont montré que ces deux variables étaient en assez bonne corrélation (Costa et McCrae, 1980 ; Diener, 1984 ; Diener et Larsen, 1993 ; Frijda et Mesquita, 1994 ; Stock *et al.*, 1983 ; Wood *et al.*, 1989).

Il existe différentes manières d'envisager la relation entre le bien-être et la personnalité. Certains pensent que la personnalité influe directement sur la perception du bien-être parce qu'elle colore positivement ou négativement notre manière de voir les choses (Diener, 1984). Cette coloration entraîne des interprétations différentes d'un même événement. Une autre manière de considérer la relation entre ces deux variables est de dire que la personnalité est fondamentale dans la perception du bien-être : c'est le modèle de l'*équilibre dynamique* (Headey et Wearing, 1989). Ce modèle a été développé pour expliquer pourquoi les individus donnent des appréciations stables de leur expériences d'événements positifs et négatifs et de leur état de bien-être. Les auteurs estiment que, pour chaque personne, il existe un niveau d'équilibre normal de bien-être, lequel est prédit par des traits de personnalité, comme l'extraversion, le neuroticisme et l'ouverture. Même si le niveau de bien-être se modifie quand la personne expérimente un événement particulier, qu'il soit positif ou négatif, les caractéristiques de la personnalité font en sorte que le niveau de bien-être retrouve son équilibre. Par exemple, quelqu'un d'extraverti qui vit un événement négatif va juger son état de bien-être moins bon que d'habitude, mais son trait de personnalité va l'aider à retrouver le niveau de bien-être antérieur. McCrae et Costa (1991) estiment, comme cela était le cas pour les émotions, que l'extraversion et le neuroticisme déterminent de manière automatique la perception de bien-être, tandis que l'agréabilité et la conscienciosité déterminent de manière indirecte, par apprentissage, la perception du bien-être. Il faut aussi signaler que des études de génétique comportementale montrent qu'environ 44 à 52 % de la variance liée à la perception du bien-être est due à des facteurs génétiques (Lyken et Tellegen, 1996).

Hidden page

expriment des émotions positives sont à 21 ans sociables, attentionnées et prévoyantes et recherchent le contact chaleureux. Avec le temps, on observe que la relation entre l'affiliation et l'expression des émotions positives s'estompe, mais qu'elle reste présente à 27, 43 et 52 ans. L'expression des émotions positives reste corrélée négativement au neuroticisme quel que soit l'âge. En revanche, alors que le fait d'exprimer des émotions positives à l'âge de 21 ans n'était pas corrélé avec la compétence mesurée à 21 ans, la corrélation devient significative à 27 ans (0,19), à 43 ans (0,20), et surtout, à 52 ans (0,29). Point important, les femmes qui exprimaient des émotions positives sur leurs photos de classes lorsqu'elles avaient 21 ans sont plus souvent mariées à 27 ans et sont moins souvent seules à 43 et à 52 ans. L'expression des émotions positives est corrélée positivement avec la satisfaction maritale à 52 ans et elle est corrélée négativement avec les tensions au sein du couple à 27 et 52 ans. Enfin, la perception subjective de bien-être est significativement plus élevée chez les femmes qui arboraient de larges sourires sur leurs photos de classes, ce aussi bien lorsqu'il est évalué à 21, à 27, à 43 ou à 52 ans. En conclusion, le fait d'exprimer des émotions positives (ici mesuré par les sourires de photos de classes) a un impact considérable sur la personnalité et sur le bien-être trente ans après : cela augmente la compétence, diminue le neuroticisme et induit un meilleur bien-être.

En conclusion, on peut donc penser que la personnalité colore la manière dont les individus perçoivent les événements externes et que cela influence leur perception de bien-être. Les extravertis sont plus sensibles aux événements positifs et ils jugeront de manière plus marquée leur bien-être, comme le font aussi les sujets consciencieux et ouverts. En revanche, les sujets avec un score élevé en neuroticisme se focaliseront plus particulièrement sur les événements négatifs et ils rapporteront un sentiment de bien-être général moindre. Il faut seulement ne pas oublier que ces relations, si elles existent, sont assez faibles. D'autres variables, comme l'intelligence, la santé physique et le niveau socio-économique jouent également un rôle important.

2.4 Personnalité et émotions : articulation psychobiologique

Nous n'allons pas faire ici un compte rendu de la littérature sur la psychobiologie des émotions, un vaste et intéressant sujet débattu maintes fois dans des ouvrages majeurs (Rosenzweig et al., 1998 ; Lewis et Haviland, 1993 ; LeDoux, 1995 ; 1996). Nous allons simplement décrire des expériences récentes qui montrent que le lien existant entre émotions et personnalité est en partie fondé sur l'activité de certaines parties du cerveau. En fait, pour certains, la compréhension de la relation personnalité-émotions doit s'intégrer aux données des *neurosciences cognitives** (Davidson, 2001). Le terme de *neurosciences affectives** a été récemment créé pour décrire ce nouveau domaine des sciences cognitives qui a un impact considérable sur nos conceptions de la personnalité, des émotions et des troubles émotionnels (Davidson et Sutton, 1995 ; Panksepp, 1998). Très schématiquement, depuis l'avènement des techniques d'exploration fonctionnelle du système nerveux central, les neurosciences cognitives parviennent à déterminer les fonctions

Hidden page

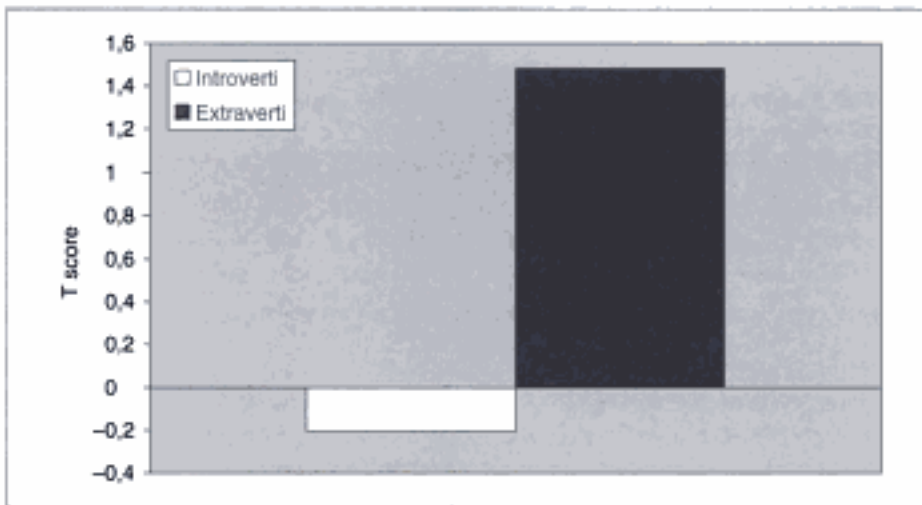


Figure 6.17

Réponse de l'amygdale suite à des stimulations évoquant le bonheur chez des sujets introvertis (N = 8) et des sujets extravertis (N = 7) (d'après Canli *et al.*, 2002).

existantes, ils attendent que l'activation de l'amygdale suite aux stimuli évoquant le bonheur soit modulée par l'extraversion et que l'activation de l'amygdale suite à la présentation de stimuli évoquant la peur ne soit pas corrélée avec l'extraversion. Les résultats montrent en effet que l'activité de l'amygdale s'observe chez tous les sujets pour les stimuli évoquant la peur. En revanche, l'activité de l'amygdale pour les stimuli évoquant le bonheur est corrélée avec le score d'extraversion. Autrement dit, l'activation de l'amygdale est plus élevée chez les extravertis que chez les introvertis (figure 6.17). Ce résultat est assez spécifique car les données montrent aussi que l'extraversion n'est pas corrélée avec l'activation de l'amygdale pour les autres émotions (colère, peur et tristesse). Par ailleurs, le neuroticisme n'est corrélé avec l'activation de l'amygdale pour aucun des stimuli évoquant les quatre émotions. Ces données suggèrent qu'il y aurait deux processus localisés dans l'amygdale. Le premier s'enclenche chez tous les sujets face à des stimulations évoquant la peur et reflète l'importance de détecter des stimulations potentiellement dangereuses. Le second est un mécanisme qui s'enclenche chez toutes les personnes suite à une stimulation heureuse, mais il est modulé par l'extraversion. Ce dernier mécanisme, variable d'un sujet à l'autre, peut expliquer pourquoi les études antérieures, qui n'avaient pas contrôlé l'extraversion, obtenaient des résultats contradictoires. À la condition qu'elle soit répliquée, cette étude apporterait une contribution majeure dans la compréhension des relations entre la personnalité et les émotions.

2.5 Émotions et troubles de la personnalité

Dans la mesure où les émotions sont associées à différents traits de personnalité, essentiellement l'extraversion et le neuroticisme, il est assez logique d'imaginer que dans les troubles de la personnalité les manifestations émotionnelles sont perturbées. Par exemple, le trouble de la personnalité antisociale est caractérisé par un déficit émotionnel, voire un net détachement (Patrick *et al.*, 1993). Le trouble limite de personnalité est quant à lui caractérisé

par une labilité émotionnelle, une grande réactivité et par une impulsivité manifeste (Skodol *et al.*, 2002 ; Hansenne *et al.*, 2002c ; 2002d).

Plus précisément, différentes études ont montré que le trouble de la personnalité antisociale se caractérise par une diminution de la *réactivité électrodermale* suite à la présentation de stimuli anxigènes, ce qui signifie une moindre réactivité aux signaux de danger, ceci expliquant les comportements dangereux de ces sujets (Hare, 1978 ; Raine, 1996 ; Arnett, 1997). Patrick *et al.* (1993) rapportent que les sujets avec une personnalité antisociale n'ont pas la réaction réflexe habituellement rencontrée chez des sujets normaux quand on leur présente des stimuli déplaisants.

Une étude récente a comparé la réactivité émotionnelle de cinquante personnes incarcérées pour meurtre ; la moitié d'entre elles avaient une personnalité antisociale et l'autre moitié une personnalité limite (Herpertz *et al.*, 2001). Les sujets devaient visionner des diapositives représentant des images négatives (scènes violentes, corps mutilés), des images positives (scènes romantiques et familiales) et des images neutres (objets ménagers et plantes) ; on enregistrait alors leur réactivité psychophysologique. Les résultats montrent que les sujets avec une personnalité antisociale manifestaient significativement moins de réponse électrodermale que les sujets contrôles et les sujets avec une personnalité limite. Néanmoins, tous les sujets ont une réponse électrodermale plus marquée pour les stimuli émotionnels que pour les stimuli neutres. En revanche, les mesures musculaires diffèrent en fonction de la valence émotionnelle chez les sujets contrôles et chez les sujets avec une personnalité limite, mais pas chez les sujets avec une personnalité antisociale. Un même pattern s'observe pour les réponses réflexes. Cette étude confirme donc que les réactions émotionnelles sont atténuées dans le trouble de la personnalité antisociale ; elle montre aussi que ces réactions ne diffèrent pas entre des criminels avec une personnalité limite et des sujets contrôles. Par ailleurs, ces données suggèrent que les sujets avec une personnalité antisociale ne sont pas sensibles à la valence émotionnelle des stimuli ; leurs réactions sont identiques vis-à-vis des stimuli positifs, négatifs et neutres. Ceci appuie l'idée que dans le trouble de la personnalité antisociale, la violence est prédisposée par une hyporéactivité émotionnelle, laquelle empêche les sujets de ressentir les émotions qui, habituellement, préviennent l'émission d'actes violents.

3. Personnalité et psychopathologie

La personnalité telle qu'elle est décrite dans les modèles récents, comme ceux de Cloninger et des cinq facteurs, a des relations avec la psychopathologie. Pour rappel, aussi bien Cloninger que les tenants du modèle des cinq facteurs insistent sur l'utilité de leurs modèles en psychologie clinique et plus particulièrement pour les troubles de la personnalité. Nous n'allons pas ici reproduire leurs arguments, lesquels sont développés dans de nombreux articles évoqués dans les parties de l'ouvrage qui leurs étaient consacrées, mais nous allons nous intéresser à deux aspects de la psychopathologie dont des relations avec la personnalité ont été envisagées à de nombreuses reprises : la dépression et l'impulsivité.

Hidden page

relations entre personnalité et dépression en référence à un modèle plus large et plus complexe, un modèle qui ne semble pas encore exister à l'heure actuelle.

A. La personnalité comme facteur de prédisposition

Certaines caractéristiques de la personnalité qui existaient avant l'épisode dépressif peuvent rendre un individu plus vulnérable à l'expérience d'un état dépressif. Cette hypothèse est largement répandue dans la littérature. Elle est particulièrement attirante car elle donne une explication causale de la dépression. Akiskal *et al.* (1983) ont suggéré que sept traits majeurs de personnalité prédisposent à un état dépressif : l'introversion, le manque d'assertivité, le manque de cohérence interne, la mauvaise qualité des contacts sociaux, la dépendance, la tendance aux tracas et aux obsessions et le pessimisme. Dans une étude prospective portant sur 438 sujets, Hirschfeld *et al.* (1989) ont montré que des sujets qui ont développé une dépression étaient caractérisés avant l'épisode dépressif par une note de neuroticisme plus élevée et par une instabilité émotionnelle plus importante que d'autres sujets qui n'ont pas développé de dépression. Dans une autre étude prospective, réalisée en Suisse sur 6.315 jeunes âgés de dix-neuf ans, Angst et Clayton (1986) ont mis en évidence une labilité émotionnelle plus importante chez les sujets qui, par la suite, ont développé un épisode dépressif, ce en comparaison de sujets qui n'en n'ont pas développé. D'autres études plus récentes ont montré que l'intensité de la dimension de neuroticisme influe sur le développement et les complications d'un état dépressif majeur (Bagby *et al.*, 1995 ; 1997 ; Surtess et Wainwright, 1996). Par ailleurs, cette hypothèse est confirmée indirectement par les différentes études montrant une relation entre la personnalité et l'état subjectif de bien-être, ainsi que celles démontrant un lien entre la personnalité et la sensibilité aux émotions (Rusting, 1998 ; DeNeve et Cooper, 1998).

B. La personnalité se modifie après un épisode dépressif

L'hypothèse est ici l'inverse de la précédente. Les traits de personnalité des patients déprimés sont considérés comme les conséquences ou les séquelles de l'épisode dépressif et ce plus particulièrement lorsque l'épisode dépressif a été sévère. Cette hypothèse a été infirmée par différentes études (Rohde *et al.*, 1990 ; Duggan *et al.*, 1991 ; Shea *et al.*, 1996). Duggan *et al.* (1991) n'ont pas trouvé une variation d'intensité de la dimension de neuroticisme chez un même patient, pendant l'épisode dépressif, pendant la phase de rémission et après une période de dix-huit ans. De même, Shea *et al.* (1996) ont montré que les traits de personnalité des patients déprimés évalués avant et après un épisode dépressif n'étaient pas différents. Ces deux études ont seulement noté une relation entre l'intensité de la dimension de neuroticisme et la durée des épisodes dépressifs. Inversement, une étude a montré que la dimension de neuroticisme était plus élevée chez des patientes déprimées après un épisode dépressif (Kendler *et al.*, 1993).

C. La personnalité influe sur l'expression de la dépression

Indépendamment de toute considération étiologique, cette hypothèse suppose que la personnalité des patients déprimés influe de manière

Hidden page

dimensions concernées, Reich *et al.* (1987) trouvent également une différence, pour les dimensions de stabilité émotionnelle et d'extraversion, entre l'état clinique et l'état de rémission, mais les notes obtenues pendant l'état de rémission restent pathologiques par rapport à celles qu'obtiennent des sujets normaux. Ces résultats sont confirmés par une autre étude dans laquelle les notes de neuroticisme obtenues pendant la phase de rémission d'un état dépressif dépassent de plus d'une déviation standard les notes observées dans une population saine (Bagby *et al.*, 1995). De même, Matussek et Feil (1983) ont montré que des patients déprimés présentaient, pendant la phase de rémission, des différences pour de nombreuses variables de personnalité en comparaison d'un groupe contrôle. Ces éléments prouvent que l'état clinique influe sur l'évaluation de la personnalité en augmentant notamment les valeurs de neuroticisme et d'introversion, mais que ces dernières restent augmentées pendant les phases de rémission, confirmant ainsi les hypothèses que la personnalité est soit un facteur de vulnérabilité ou qu'elle se modifie après un épisode dépressif. Enfin, ajoutons que certains items des questionnaires de personnalité sont en relation directe avec des symptômes dépressifs (Flett *et al.*, 1995). Ainsi, une facette de la dimension de neuroticisme du modèle des cinq facteurs porte le nom de *dépression*.

B. L'hétérogénéité de la dépression

L'hétérogénéité des formes de dépression affecte aussi la reproductibilité et la généralisation des résultats obtenus. Si l'homogénéité des troubles bipolaires est généralement acceptée, il n'en va pas de même pour les troubles unipolaires. En effet, ces derniers comprennent plusieurs affections avec différentes causes et on peut se demander si les hypothèses sur la relation entre dépression et personnalité s'appliquent à toutes les formes de dépression, ou seulement à certains sous-types. Signalons néanmoins que, selon différentes études, l'influence des facteurs de personnalité sur la dépression semblent être comparable dans les troubles unipolaires et les troubles bipolaires (Roy, 1990 ; Bagby *et al.*, 1997).

C. Le moment de l'évaluation

Si l'épisode dépressif modifie l'évaluation de la personnalité, idéalement les mesures de celle-ci devraient être réalisées avant l'épisode dépressif, dans le cadre d'une étude prospective. Il n'en demeure pas moins que l'évaluation de la personnalité pendant un épisode dépressif est intéressante puisque, comme l'ont montré différentes études, des notes élevées persistent pour certaines dimensions de la personnalité après la rémission des symptômes dépressifs (Reich *et al.*, 1987 ; Bagby *et al.*, 1995).

3.2 Impulsivité et psychopathologie

Outre le fait qu'elle est associée à certains patterns cognitifs, l'impulsivité possède d'importantes relations avec la psychopathologie ; par exemple avec les troubles des conduites (Dougherty *et al.*, 2000), les addictions (Allen *et al.*, 1998), les troubles de la personnalité (Mulder *et al.*, 1999), l'agressivité

(Barratt *et al.*, 1999), le suicide (Cocarro *et al.*, 1989 ; Corruble *et al.*, 1999) et d'autres problèmes comportementaux (Brady *et al.*, 1998).

L'impulsivité peut être définie selon différents critères plus ou moins objectifs : des mesures de questionnaires d'autoévaluation, des observations directes de certains comportements, des indices biologiques et physiologiques, ainsi que des auto-observations. Il existe aussi des mesures d'impulsivité basées sur des modèles animaux. Plus exactement, il existe deux modèles animaux de l'impulsivité : l'un étant l'incapacité de différer le renforcement, ce qui conduit le plus souvent à choisir des renforcements immédiats et partiels (Monterosso et Ainslie, 1999), l'autre étant l'incapacité de produire des réponses conformes dans un environnement donné, ce qui conduit à de nombreuses erreurs dans des tests qui requièrent une évaluation attentive des stimuli (Evenden, 1999). Bien que ces deux modèles paraissent très intéressants, il n'existe que peu d'études cherchant à associer les traits de personnalité aux mesures qu'ils permettent.

Dans une étude récente, Swann *et al.* (2002) comparent ces deux modèles de l'impulsivité chez des parents de sujets présentant des troubles des conduites. La difficulté de retarder le renforcement est mesurée ici à l'aide d'un protocole où les sujets peuvent choisir soit de répondre rapidement soit d'attendre quinze secondes, cela impliquant des renforcements différents (ils obtiennent cinq cents dans le premier cas et quinze cents dans le second). Les résultats montrent que plus les sujets sont impulsifs, plus ils produisent des réponses courtes. La difficulté de produire une réponse en fonction du contexte est mesurée ici dans une tâche où les sujets doivent comparer un nombre de cinq chiffres avec le précédant ; s'ils sont identiques les sujets doivent répondre par un appui sur un bouton, s'ils sont différents, ils ne doivent pas appuyer. Les stimuli sont présentés avec un intervalle soit de 0,5 secondes soit de 3,5 secondes. Dans de nombreux cas, les deux stimuli à comparer ne diffèrent que par un seul chiffre sur les cinq : dans ce cas, s'ils sont jugés équivalents, on parle d'erreur de commission. Les résultats montrent que plus les sujets sont impulsifs plus ils commettent des erreurs de commissions. De plus, et ceci est peut-être le résultat qui nous intéresse le plus ici, les sujets qui font le plus d'erreurs de commission présentent une fréquence accrue de troubles de la personnalité et plus particulièrement du trouble de la personnalité limite. Ceci démontre que l'impulsivité, opérationnalisée ici par le nombre d'erreur de commission, est associée à une gravité psychopathologique, les troubles limites de personnalité.

Résumé

- 1 La personnalité est en relation avec les processus cognitifs. Notre personnalité influe sur notre intelligence et sur la manière dont nous ressentons et exprimons nos émotions. Alors que, intelligence et personnalité étaient tenues pour des dimensions nettement indépendantes, de plus en plus, nombreux sont les auteurs qui pensent que des progrès majeurs dans l'étude de l'intelligence proviendront de travaux centrés sur l'interface entre la personnalité et l'intelligence.
- 2 La relation entre le quotient intellectuel et la personnalité est loin d'être univoque. Pour Eysenck, intelligence et personnalité produisent des dimensions orthogonales. D'autres montrent que quand les corrélations existent entre personnalité et intelligence, elles sont relativement faibles, dépassant rarement les 0,30. En se basant sur des hypothèses théoriques différentes, Robinson suggère que les sujets introvertis réussissent mieux à des tâches requérant une intelligence verbale, alors que les sujets extravertis sont supérieurs pour les tâches de performance. Il propose aussi de remplacer les relations linéaires entre la personnalité et l'intelligence par des relations curvilinéaires.
- 3 Au lieu de chercher des relations globales entre l'intelligence et la personnalité, il convient plutôt de trouver quelles sont les tâches qui sont les mieux réussies par les uns ou par les autres. Par exemple, différents auteurs ont remarqué que les extravertis privilégiaient la vitesse à l'exactitude et que les introvertis se comportaient de manière opposée.
- 4 Sternberg estime que la notion de style de pensée constitue une interface intéressante pour étudier les relations entre la personnalité et l'intelligence. Il part du constat que des individus d'intelligence comparable vont exprimer différemment leur potentiel au travers non pas de leur personnalité mais de leur style de pensée. Il propose une théorie des styles de pensée basée sur une notion de *gouvernement mental* qui s'adapte particulièrement bien à la relation personnalité-intelligence.
- 5 L'impulsivité est souvent considérée de manière négative. Toutefois, c'est seulement dans sa forme extrême et pathologique qu'elle peut s'avérer néfaste, alors que dans son expression modérée, elle peut amener à des adaptations positives. Habituellement, l'impulsivité est associée à des réponses plus rapides et à un nombre plus élevé d'erreurs. Toutefois, quand les tâches demandées sont simples, la rapidité des sujets impulsifs ne se fait qu'au détriment de peu d'erreurs et, quand le temps laissé aux sujets pour répondre est très bref, les sujets impulsifs sont en réalité plus précis que les sujets peu impulsifs.
- 6 De nombreuses études suggèrent que les traits de personnalité influencent la mémoire de manière émotionnellement congruente, autrement dit les individus retrouveraient d'autant plus facilement les informations stockées en mémoire qu'elles sont congruentes avec leur personnalité. Lorsqu'ils sont d'humeur positive, les individus sont plus particulièrement capables de se rappeler des souvenirs positifs, et ils émettent volontiers des jugements positifs; à l'inverse, des individus dont l'humeur est négative auront plus de facilité à se souvenir d'éléments négatifs et ils émettront des jugements négatifs sur les événements.
- 7 Une autre manière d'envisager les relations entre la personnalité et les processus cognitifs consiste à étudier ces derniers dans les troubles de la personnalité. Les études démontrent clairement que les personnes souffrant de personnalité antisociale présentent des perturbations des fonctions exécutives et mnésiques. Dans la personnalité schizotypique, les sujets éprouvent des difficultés aux épreuves évaluant les fonctions exécutives comparables à celles trouvées dans la schizophrénie.
- 8 Différentes études ont montré qu'il existe des relations robustes entre les grandes dimensions de la personnalité et les émotions et entre des traits plus restreints de personnalité et les émotions: le neuroticisme est fortement corrélé avec les émotions négatives, comme la tristesse et la peur et l'extraversion est fortement corrélée avec les émotions positives, comme la joie.
- 9 McCrae et Costa proposent deux hypothèses pour expliquer la relation entre les traits de personnalité et les émotions. Une première possibilité est que les traits de personnalité reflètent des différences individuelles dans la réactivité et la sensibilité aux diverses émotions. Autrement dit, les émotions causent la personnalité. L'autre possibilité est que les traits de personnalité favorisent la sélection de circonstances de vie associées différemment à des émotions positives et négatives: dans ce cas, c'est la personnalité qui détermine les émotions.
- 10 Les liens importants entre émotions et personnalité sont essentiellement basés sur l'expérience de l'émotion, c'est-à-dire sur la manière dont la personne ressent les émotions suite à un événement. D'autres études s'intéressent non pas à l'expérience des émotions, mais bien à leur expression. Ici

- aussi, l'extraversion est associée positivement à l'expression d'émotions positives, alors que le neuroticisme est corrélé avec l'expression d'émotions négatives.
- 11 Izard et ses collègues ont proposé une théorie intéressante sur les relations entre la personnalité et les émotions. Ils l'ont appelée la théorie différentielle des émotions. Au fil du développement, des différences individuelles apparaissent dans l'expression et le vécu des émotions entraînant des séquences émotion-cognition-action caractéristiques, qui se voient intégrées dans la personnalité. Autrement dit, la manière dont nous allons réagir émotionnellement à divers stimuli va servir de base à l'élaboration de notre personnalité.
 - 12 La théorie différentielle des émotions repose sur cinq principes de base. Premièrement, chaque émotion a des propriétés motivationnelles différentes. Deuxièmement, le vécu et l'expression des émotions sont relativement stables. Troisièmement, les émotions possèdent un seuil d'activation et chaque individu a son propre seuil pour chacune. Quatrièmement, chaque émotion entretient des relations particulières avec les autres émotions. Cinquièmement, chaque émotion est liée à des réseaux mnésiques formant une structure affectivo-cognitive.
 - 13 Il existe différentes manières d'envisager la relation entre le bien-être et la personnalité. Certains pensent que la personnalité influe directement sur la perception du bien-être en ce qu'elle colore positivement ou négativement notre manière de voir les choses. Cette coloration entraîne des interprétations différentes d'un même événement. Une autre manière de considérer la relation entre ces deux variables est d'envisager la personnalité comme un déterminant fondamental pour la perception du bien-être : c'est le modèle de l'équilibre dynamique.
 - 14 L'amygdale est incontestablement impliquée dans le traitement de l'information émotionnelle. Des études récentes suggèrent que des traits de personnalité sont impliqués dans la modulation de l'activité de l'amygdale plus spécifiquement lorsque des indices émotionnels liés au bonheur doivent être décodés.
 - 15 Dans la mesure où les émotions sont associées à différents traits de personnalité, essentiellement à l'extraversion et au neuroticisme, il est assez logique d'imaginer que les manifestations émotionnelles sont perturbées dans les troubles de la personnalité. Par exemple, le trouble de la personnalité antisociale est caractérisé par un déficit émotionnel, voire par un franc détachement. En revanche, le trouble limite de personnalité est caractérisé par de la labilité émotionnelle, une grande réactivité émotionnelle et une impulsivité manifeste.
 - 16 La personnalité telle qu'elle est décrite dans les modèles récents, par exemple ceux de Cloninger et des cinq facteurs, ont des relations avec la psychopathologie : leurs auteurs insistent sur l'utilité de ces modèles en psychologie clinique et plus particulièrement dans les troubles de la personnalité. Concernant la dépression, le rapport avec la personnalité est complexe. Quatre hypothèses ont été émises : premièrement, les facteurs de personnalité peuvent prédisposer un individu à la dépression ; deuxièmement, la personnalité peut subir des modifications à la suite d'un état dépressif ; troisièmement, la personnalité peut influencer fortement sur les manifestations cliniques de la dépression ; quatrièmement, la personnalité peut être considérée comme une expression atténuée d'un trouble dépressif.
 - 17 Il existe différents problèmes méthodologiques inhérents aux études sur les relations entre la personnalité et la dépression. Le plus important de ces problèmes est lié à l'état clinique des patients. Celui-ci peut influencer de manière significative sur l'évaluation de la personnalité de base. D'autres problèmes concernent l'hétérogénéité de la dépression et le moment de l'évaluation.
 - 18 Outre le fait que l'impulsivité soit associée à certains patterns cognitifs, ce trait de personnalité possède d'importantes relations avec la psychopathologie : les troubles des conduites par exemple, les addictions, les troubles de la personnalité, l'agressivité, le suicide ou encore d'autres problèmes comportementaux. Les sujets impulsifs font souvent plus d'erreurs dans différentes tâches surtout lorsqu'ils présentent un trouble concomitant de la personnalité.

Hidden page

Des questions pour mieux réfléchir

1. Pourquoi la dimension d'ouverture est-elle celle qui présente la plus forte corrélation avec l'intelligence ?
2. Est-il vraiment nécessaire d'avoir un niveau d'éveil optimal pour résoudre une tâche ?
3. Quelles implications peuvent avoir la relation observée entre la recherche de sensations à trois ans et le QI à onze ans ?
4. Pourquoi les styles de pensée sont-ils proches des théories cognitives de la personnalité ?
5. En quoi les styles de pensée influent-ils sur la personnalité ?
6. Pourquoi est-il préférable de distinguer l'impulsivité fonctionnelle de l'impulsivité dysfonctionnelle ?
7. Pourquoi les introvertis et les extravertis ne se rappellent-ils pas des mêmes choses ?
8. Comment les émotions et les traits de personnalité interagissent-ils pour influencer la mémoire ?
9. Pourquoi l'induction d'humeur négative ou positive induit-elle des résultats différents à des épreuves mnésiques en fonction de la personnalité ?
10. Que sont les troubles de la personnalité ?
11. Pourquoi est-il pertinent d'étudier les fonctions cognitives dans les troubles de la personnalité ?
12. Comment McCrae et Costa envisagent-ils la relation entre la personnalité et les émotions ?
13. Comment l'agréabilité influe-t-elle sur les émotions ?
14. Quelles sont les conséquences à long terme de l'expression des émotions ?
15. Pourquoi, dans la théorie différentielle des émotions, est-il important que le vécu et l'expression des émotions soient stables ?
16. Comment peut-on envisager la relation entre le bien-être et la personnalité ?
17. Que signifie le fait que l'activation de l'amygdale soit corrélée avec l'extraversion ?
18. Pourquoi importe-t-il d'étudier la réactivité émotionnelle dans les troubles de la personnalité ?
19. Pourquoi peut-on envisager une relation entre la personnalité normale et les troubles de la personnalité ?
20. En quoi la personnalité peut-elle être considérée comme une prédisposition à manifester un trouble de la personnalité ?
21. En quoi la personnalité influence-t-elle les caractéristiques cliniques de la dépression ?
22. Pourquoi l'hétérogénéité des formes cliniques de dépression affecte-t-elle la reproductibilité des résultats sur les relations entre la personnalité et la dépression ?
23. Quelles sont les conséquences de l'impulsivité sur les performances cognitives ?

Des lectures pour aller plus loin

Channouf, A., Rouan, G. (Eds.) (2002). *Émotions et cognitions*. Bruxelles : De Boeck.

Collis, J.M., Messik, S. (Eds.) (2001). *Intelligence and personality. Bridging the gap in theory and measurement*. London : Lawrence Erlbaum Associates.

Saklofske, D.H., Zeidner, M. (Eds.) (1995). *International handbook of personality and intelligence. Perspectives on individual differences*. New York : Plenum.

Sternberg, R.J., Ruzgis, P. (Eds.) (1994). *Personality and intelligence*. New York : Cambridge University Press.

CONCLUSIONS

Nous voici arrivés au terme de notre périple dans les méandres de la psychologie de la personnalité. Nous avons présenté successivement les termes propres à cette discipline, les méthodes qui y sont attachées, les moyens dont nous disposons pour évaluer la personnalité, les déterminants de la personnalité et, pour une part assez importante, les différentes théories proposées pour tenter de décrire, d'expliquer et de prédire la personnalité et, enfin, les relations entre la personnalité et les autres dimensions de la vie psychique. Il reste maintenant à conclure par quelques pistes de réflexion. Avant tout, il convient de discuter certains points.

Le but de la psychologie de la personnalité est de *décrire*, d'*expliquer* et de *prédire* la personnalité. Après avoir passé en revue différentes théories relatives à ce domaine épineux de la psychologie, que pouvons-nous tirer comme synthèse des connaissances actuelles ?

Pour ce qui est de la **description**, force est de constater qu'un certain consensus commence à se dessiner parmi les psychologues de la personnalité au travers du modèle des cinq facteurs. Force est de constater également que ce consensus n'est toutefois pas absolu. Certains auteurs estiment effectivement qu'il est encore trop tôt pour affirmer que la personnalité puisse être entièrement circonscrite par cinq dimensions fondamentales. Ce n'est pas, bien sûr, les polémiques concernant l'appellation de ces dimensions qui dérangent ces auteurs, mais bien la manière utilisée pour les mettre en évidence. Il s'agit de la technique de l'analyse factorielle et, surtout, l'absence qu'elle suppose d'un cadre théorique explicatif. Toujours est-il que deux dimensions fondamentales et indiscutables se retrouvent dans de nombreux modèles : (1) la dimension d'*extraversion-introversion* et (2) la dimension de *neuroticisme-stabilité émotionnelle*. Les dimensions supplémentaires ajoutent des compléments à cette base dyadique incontournable.

Concernant l'**explication**, un premier enseignement à dégager des différentes découvertes est que la personnalité doit se comprendre comme la résultante d'influences biologiques au sens large, d'influences environnementales et, surtout, de leurs interactions. Il semble difficile d'admettre aujourd'hui que nous pouvons étudier la personnalité sans nous soucier de ses bases biologiques, tout comme il est impensable de ne pas considérer les influences du milieu. C'est vraisemblablement dans l'interaction de ces deux grandes

Hidden page

Ainsi, nous pouvons constater que plusieurs théories énoncées plus haut n'ont pas été établies sur des bases objectives et relèvent plus de la philosophie, voire de l'idéologie ou des croyances, que de la psychologie scientifique actuelle. Faut-il dire pour autant qu'elles sont fausses ou mauvaises parce qu'elles n'envisagent pas le problème de la même manière que d'autres théories ? Certainement non, mais il faut les aborder avec un regard critique et sûrement pas comme des théories scientifiques, prétention qu'elles n'ont d'ailleurs pas toujours.

La personnalité est une notion complexe, nous l'avons déjà dit. Si bien qu'il n'est pas facile de l'appréhender de manière intégrée. Nous pouvons penser que chacune des différentes théories donne une vision différente (mais incomplète) de la personnalité. Dire, comme Skinner, que la personnalité n'est qu'un *ensemble de comportements engendrés par des contingences de renforcements particulières* semble trop réductionniste. Dire, comme Rogers, que *les individus sont libres de choisir ce qu'ils seront* semble utopiste. Dire, comme Gray et Tellegen, que *les facteurs biologiques déterminent en grande partie la personnalité* est également réductionniste. Dire, comme Freud, que *la personnalité est la résultante de forces internes en conflit* est hautement réfutable. Dire, comme Cattell, que *la personnalité peut aider à prédire les comportements et qu'elle est constituée de traits* est tout aussi réductionniste et questionnable. En fait, les théories qui intègrent différents points de vue et qui adoptent une position plus interactionniste sont vraisemblablement les plus prometteuses. Réduire la personnalité à une seule facette n'est pas la bonne méthode. Il convient de sélectionner parmi les différentes théories les points qui ont fait l'objet de nombreuses études de validation et de les intégrer dans une théorie unique. Le modèle de Cloninger est intéressant à ce niveau car il se fonde sur des données psychobiologiques rigoureuses tout en tenant compte des données issues de l'apprentissage et de la psychologie humaniste.

Ainsi, nous pouvons nous demander si la personnalité est un concept qui parviendra un jour à être expliqué de manière globale. Est-il en effet possible qu'un réel consensus arrive à s'imposer en psychologie de la personnalité quant à la description de son objet ? Bien qu'il soit purement hypothétique de répondre à une telle question, nous pouvons toutefois proposer une réponse négative sans prendre trop de risques. En effet, pour pouvoir répondre par l'affirmative à cette question, il faudrait imaginer que tous les psychologues, dans un avenir proche ou lointain, aient une position identique sur la personnalité. Or l'histoire semble se répéter dans la mesure où les théories actuelles trahissent bien souvent encore les conceptions personnelles qu'ont leurs auteurs des sources des différences individuelles et des priorités qu'ils y accordent. Ce qui a changé par rapport aux théories du début du siècle dernier, c'est qu'une démarche scientifique plus rigoureuse étaye les théories. Il semble donc illusoire de penser qu'un jour tout le monde s'accordera sur ces points et qu'il n'existera plus qu'une seule perspective de la personnalité.

Soulignons tout de même que la diversité des perspectives est intéressante et qu'elle offre différentes visions du même problème. Chacune a sûrement en partie raison, tout comme chacune comporte des lacunes et se trompe partiellement. L'avantage des différentes perspectives est qu'elles offrent l'occasion de se confronter à différents points de vue et de pouvoir retenir celles qui

Hidden page

GLOSSAIRE

3-méthoxy-4-hydroxyphénylglicol

Métabolite de la noradrénaline.

16-PF

Questionnaire de personnalité développé par Cattell pour évaluer les seize dimensions de son modèle.

Acide 5-hydroxyindolacétique

Métabolite de la sérotonine.

Acide homovallinique

Métabolite de la dopamine.

Actualisation

Tendance innée de tout être humain à se réaliser, à s'épanouir. Cette notion est particulièrement chère au courant de la psychologie humaniste.

Acquis

Se dit de tout ce que l'individu apprend au cours de son existence.

Adrénaline

Hormone d'action activatrice produite par la glande médullosurrénale. L'adrénaline stimule différents organes (i.e. le cœur) via le système nerveux autonome.

Addiction

Trouble caractérisé par une dépendance et une tolérance à certaines drogues.

ADN (acide désoxyribonucléique)

Molécule bicaténaire qui code l'information génétique. L'ADN est composé de deux brins reliés par des liaisons hydrogènes entre deux des quatre bases, l'adénine avec la thymine et la cytosine avec la guanine.

Agréabilité

Dimension de personnalité du modèle des cinq facteurs relative aux tendances interpersonnelles. La personne agréable est foncièrement altruiste, sympathique et disposée à aider les autres.

Allèle

Désigne une des formes des deux gènes d'une paire de chromosomes ayant des emplacements identiques sur chacun d'eux.

Amygdale

Noyaux du lobe temporal faisant partie du système limbique. L'amygdale est impliquée dans les réactions émotionnelles.

Analyse

En psychanalyse, désigne le travail psychothérapeutique réalisé par une personne avec son thérapeute (l'analyste). On utilise indifféremment les termes analyse et cure analytique.

Analyse factorielle

Analyse statistique fondée sur les corrélations établies à partir des scores individuels obtenus à une variété de tests. Son but est d'isoler un ou plusieurs facteurs constituant le point commun d'un groupe de variable.

Anamnèse

Ensemble de renseignements obtenus par le psychologue clinicien lorsqu'il interroge une personne sur l'histoire de sa vie.

Androgènes

Hormones mâles sécrétées par les testicules et les glandes cortico-surrénales. Certaines substances androgènes sont également produites chez la femme par les ovaires et le placenta.

Angoisse de castration

Angoisse centrée sur le fantasme de castration, où le garçon redoute la castration comme réalisation d'une menace paternelle en réponse à ses activités sexuelles.

Apprentissage

Courant de la psychologie qui considère que les comportements résultent exclusivement des apprentissages et des contingences de renforcement.

Apprentissage vicariant

Reproduction de comportement d'un modèle dans des circonstances déterminées et en fonction des conséquences qu'il entraîne pour celui-ci.

Aptitude

Structure potentielle permettant le développement d'une capacité, ce de façon naturelle ou par l'exercice.

Archétype

Terme utilisé par Jung pour désigner des images primitives qui sont principalement présentes dans l'inconscient collectif des membres de l'espèce humaine depuis l'aube de l'humanité. Ils représentent des expériences universelles qui nous prédisposent à réagir d'une certaine manière dans des contextes divers.

Athlétique

Dans la classification de Kretschmer, le type athlétique désigne un type de personne dont la musculature est bien développée.

Attitude

Disposition plus ou moins constante à réagir favorablement ou non à quelque chose ou à quelqu'un. On évalue l'attitude à partir des jugements émis par le sujet vis-à-vis d'un objet. L'attitude est principalement déterminée par les opinions et croyances du sujet.

Auto-analyse

Investigation de soi par soi, conduite de façon plus ou moins systématique, et qui recourt à certains procédés de la méthode psychanalytique, comme les associations libres, l'analyse des rêves, l'interprétation des conduites et des actes manqués.

Autodétermination

Dimension de la personnalité du modèle de Cloninger qui désigne l'aptitude d'un individu à contrôler, réguler et adapter ses comportements de manière à faire face à une situation en accord avec ses valeurs et ses orientations personnelles.

Béhaviorisme

Théorie qui propose que l'objet de la psychologie se limite aux comportements, laissant de côté l'aspect subjectif et les émotions.

Ça

En psychanalyse, une des trois instances de l'appareil psychique constituant le réservoir des pulsions et de la vie fantasmatique.

Caractère

Manière habituelle de réagir propre à chaque personne. Marque distinctive de quelque chose.

Cas clinique

Description approfondie, selon différents axes, d'une personne consultant pour un problème psychologique ou médical.

CAT

Test projectif constitué de dix planches à propos desquelles les enfants sont invités à raconter une histoire.

Catégoriel

Qui permet de ranger des objets de même nature. Système qui consiste à regrouper des éléments semblables dans des catégories propres.

Chromosome

Structure principalement composée d'ADN qui se situe dans le noyau des cellules. Signifie en latin *corps coloré* car il absorbe de façon sélective certains colorants.

Cognitif

Courant de la psychologie qui attribue une importance toute particulière aux processus cognitifs.

Cognition

Faculté d'organiser, de traiter, d'emmagasiner et de se remémorer des informations en provenance de l'environnement.

Cohorte

Ensemble des individus qui ont vécu à la même époque dans un environnement social et culturel semblable.

Complexe d'Electre

Chez la fille, état se caractérisant par un attachement amoureux excessif au père et par une agressivité envers la mère, laquelle est considérée comme une rivale à faire disparaître.

Complexe d'Edipe

Chez le garçon, état se caractérisant par un attachement amoureux excessif à la mère et par une agressivité envers le père, lequel est considéré comme un rival à éliminer.

Complexe de supériorité

Complexe se développant par surcompensation chez l'individu qui souffre d'un complexe d'infériorité. Ne pouvant pas faire face de façon réaliste aux problèmes de la vie, cet individu présente alors une opinion exagérée de ses propres possibilités, il se montre arrogant et vaniteux.

Complexe d'infériorité

Croyance d'une personne en son incapacité de résoudre les problèmes de la vie. Ce type de croyance inhibe et paralyse l'action.

Comportement de type A

Se dit d'un investissement professionnel exagéré, accompagné de compétition, au dépend d'activités de loisirs. Le type A est considéré comme une source de troubles cardiovasculaires.

Conatif

Qui implique un effort. En psychologie, les processus conatifs font référence aux processus qui nous orientent préférentiellement vers telle information plutôt que vers une autre ; ce sont les mécanismes liés au déclenchement d'un comportement.

Conditionnement

Forme simple d'apprentissage selon laquelle la répétition de certaines stimulation débouche, par association, sur le déclenchement d'une réponse particulière.

Congruentes (relations)

Se dit de deux personnes dont les pensées, les impressions et les opinions sont assez proches.

Conscience

Connaissance de son activité psychique, en elle-même ou en relation à des stimulations externes. L'état de conscience renvoie à la capacité de pouvoir traiter les informations externes. L'état de conscience peut être modifié suite à l'injection de drogues ainsi que dans les comas.

Conscient

Terme utilisé par Freud dans sa première topique. Le conscient désigne un système de l'appareil psychique contenant des informations accessibles à la conscience.

Conscienciosité

Dimension de personnalité du modèle des cinq facteurs qui correspond au contrôle de soi, à la planification, à l'organisation et à l'exécution de tâches. Les personnes qui obtiennent des notes élevées de conscienciosité sont réfléchies, déterminées, scrupuleuses et ressentent un besoin compulsif d'ordre.

Consistance interne

Fidélité d'un test basée sur une analyse des corrélations entre les items de ce test.

Construct

Structures mentales qui selon Kelly déterminent les comportements des individus, leurs pensées et leurs impressions. Les constructs sont utilisés pour anticiper et prédire les événements.

Contrainte

Dimension de personnalité du modèle de Tellegen qui reflète le contrôle sur les comportements propres et le traditionalisme.

Coopération

Dimension de personnalité du modèle de Cloninger qui prend en considération l'acceptation des autres ; un individu coopératif est décrit comme tolérant, sociable, emphatique, prêt à aider et compatissant. À l'opposé, un individu peu coopératif est décrit comme intolérant, peu sociable et portant peu d'intérêt aux autres.

Corrélation

Indice de liaison mutuelle entre deux variables. L'indice de corrélation peut varier de la valeur -1 (liaison inverse parfaite) à la valeur de 1 (liaison positive parfaite) en passant par la valeur 0 (absence de relation).

Crise psychosociale

Selon Erikson, remise en question provoquée par les conflits sociaux auxquels la personne est confrontée aux différentes étapes de la vie. La résolution des crises peut être orientée vers un pôle positif ou vers un pôle négatif.

Dépendance à la récompense

Dimension de personnalité du modèle de Cloninger indiquant la tendance à répondre sans cesse de manière intense à des signaux de récompense, comme l'approbation sociale et interpersonnelle, et à éviter une punition.

Déplacement (mécanisme de)

Mécanisme psychologique qui consiste à reporter l'énergie psychique liée à un désir inconscient sur un objet substitutif. On retrouve notamment ce mécanisme à l'œuvre dans le rêve.

Désirabilité sociale

Caractérise un comportement, ou une réponse à un test, qui est émis dans le but de se présenter sous un jour favorable.

Disposition

Courant en psychologie selon lequel les individus possèdent des dispositions inflexibles à se conduire d'une certaine manière dans des contextes divers.

Distribution

Ensemble de données d'un échantillon classées ou ordonnées selon un critère précis.

Dopamine

Neurotransmetteur du système nerveux central dont les noyaux principaux se situent dans l'aire tegmentale ventrale. La dopamine est particulièrement impliquée dans les comportements exploratoires et ceux qui sont particulièrement sensibles aux renforcements.

Donnée

Résultat d'une observation ou d'une expérience qui constitue l'élément de base d'un raisonnement ou d'une analyse statistique.

Double aveugle

Méthode utilisée lors d'expériences dans lesquelles ni les sujets ni les expérimentateurs ne sont tenus au courant de la façon dont la variable indépendante est manipulée.

Dysplastique

Type de personne ne rentrant pas dans les trois classifications de Kretschmer.

Échelle

Instrument composé de plusieurs items et destiné à mesurer une dimension de la personnalité ou un trouble psychopathologique.

Ectomorphe

Type morphologique propre aux individus grands, à musculature peu développée avec prédominance du développement ectodermique ; il correspondrait au tempérament cérébral (l'ectoderme étant le feuillet externe de l'embryon, lequel va notamment être à l'origine du système nerveux).

Effet Barnum

Signifie que les personnes sont habituellement d'accord avec les résultats qu'on leur donne à propos d'un test qu'ils ont passé.

Empathie

Faculté de se mettre à la place des autres, de percevoir ce qu'ils ressentent.

Émotion

Manifestation physiologique, comportementale et cognitive relativement automatique face à des stimuli particuliers. Les cinq émotions de base sont : la tristesse, la peur, le dégoût, la colère et la joie.

Hidden page

Familiale (méthode)

Méthode de génétique comportementale consistant à étudier des traits au sein d'une même famille en partant du principe que si le trait s'observe plus fréquemment chez les descendants d'une personne qui le manifeste que chez les descendants d'une personne dépourvue de ce trait, on peut conclure que ce dernier bénéficie d'une influence héréditaire.

Facteur

En analyse factorielle, se dit d'un groupe de variables qui possèdent de fortes relations entre elles.

Fidélité

Caractérise un instrument qui donne toujours la même indication lorsqu'on répète la mesure.

Fidélité inter-cotateurs

Désigne la congruence de la même mesure effectuée par deux personnes différentes.

Fixation

Attachement de la libido à un stade psychosexuel donné qui va perturber l'évolution de la personnalité en diminuant la libido disponible pour l'ajustement à la réalité.

Force du Moi

Dimension de la théorie d'Eysenck relative au respect des règles et à la responsabilité.

Forme parallèle

Se dit d'un test qui possède deux ou plusieurs versions comparables.

Gène

Séquence de bases d'ADN codant un produit protéique particulier. Petite unité, localisée sur les chromosomes, qui est responsable d'un caractère héréditaire de l'individu.

Génétique

Branche de la biologie qui s'occupe de l'étude des mécanismes de la transmission des caractères d'une génération à l'autre.

Génétique comportementale

Branche de la génétique qui étudie plus particulièrement la transmission des comportements.

Génome

Désigne tout l'ADN d'un organisme, autrement dit l'ensemble de ses gènes. Le génome humain contient environ 3 milliards de paires de bases.

Génotype

Constitution génétique d'un individu.

Groupe expérimental

Groupe de sujets sur lesquels on induit un traitement au cours d'une expérience.

Groupe contrôle

Groupe de sujets sur lesquels on ne pratique aucune intervention afin de servir de comparaison au groupe expérimental.

Hawthorne (effet)

Dans une expérience, désigne le phénomène qui voit le comportement des sujets influencé par le fait qu'ils sont prévenus qu'on va étudier ce comportement.

Hidden page

Hidden page

Locus of control

Mot anglais signifiant lieu de contrôle. Sentiment propre à chacun relatif à ce qui détermine ses comportements dans diverses situations.

Maniaco-dépressif

Trouble psychopathologique caractérisé par une alternance d'épisodes dépressifs et d'épisodes maniaques.

Matrices de Raven

Test d'intelligence où le sujet doit découvrir les lois de progression en lignes et en colonnes de matrices. Ce test est une mesure fine d'intelligence fluide. Il comprend cinq séries de douze problèmes de difficulté hiérarchique.

Mécanismes de défense

Différents types d'opérations utilisés par le Moi dans lesquels peut se spécifier la défense.

Mésomorphe

Type morphologique propre aux individus musclés, grands et assez forts, avec une prédominance du développement mésodermique ; il correspondrait au tempérament énergique (le mésoderme est à l'origine du squelette, de la musculature et du sang).

Méta-analyse

Analyse statistique regroupant les résultats de diverses expériences sur un même thème afin d'en évaluer la tendance générale.

Méthode

Procédure qui consiste à observer les phénomènes, à en tirer des hypothèses et à vérifier les conséquences de ces hypothèses par une expérimentation scientifique.

MMPI

Test de personnalité comprenant 550 questions auxquelles les sujets doivent répondre par vrai ou faux.

Mode

Manière selon laquelle un système ou un processus fonctionne.

Mode d'expérience

Il s'agit, selon Sullivan, de la manière dont on appréhende la réalité en fonction de son développement. Sullivan identifie les modes prototaxique, parataxique et syntaxique.

Modèle des cinq facteurs

Modèle en psychologie de la personnalité axé sur cinq grands facteurs : l'extraversion, le neuroticisme, l'agréabilité, la conscienciosité et l'ouverture.

Moi

En psychanalyse, instance de l'appareil psychique permettant l'adaptation des pulsions à la réalité.

Néo-analytique

Courant de la psychologie basé sur certains concepts freudiens tout en s'écartant sensiblement de ces derniers.

NEO PI et NEO PI-R

Questionnaires de personnalité développés par Costa et McCrae pour évaluer les cinq dimensions fondamentales de la personnalité d'après le modèle des cinq facteurs.

Hidden page

Opérationnellement

Relatif à une démarche opérationnelle, c'est-à-dire envisagée de façon objective, en fonction des opérations à effectuer pour évaluer ou mesurer le phénomène étudié.

Ouverture

Dimension de personnalité du modèle des cinq facteurs caractérisant les individus qui ont une imagination active, une sensibilité esthétique, qui prêtent une attention à leurs propres sentiments, qui préfèrent la variété, la curiosité intellectuelle et l'indépendance de jugement. Ces sujets sont curieux de tout ce qui provient de leur environnement interne et externe et leur vie est plus riche en expériences ; ils sont plus disposés à envisager des idées nouvelles et adopter des valeurs non conventionnelles.

Paranoïa

Trouble caractérisé par un délire chronique systématisé et logique prenant appui sur une distorsion de la réalité. Les troubles paranoïaques les plus classiques sont le délire de persécution, la jalousie, la mégalomanie (illusion de posséder la puissance) et l'érotomanie (illusion d'être aimé).

Parcimonieuse

Se dit d'une théorie qui s'en tient au strict minimum.

Persistance

Dimension de personnalité du modèle de Cloninger qui décrit une tendance à poursuivre un comportement sans prendre en considération les conséquences de ce comportement. C'est un synonyme de ténacité.

Persona

Terme utilisé dans l'antiquité pour désigner le masque de théâtre qu'un acteur portait pour exprimer différentes émotions et attitudes.

Personnalité

Ensemble des comportements, des aptitudes, des motivations, etc. dont l'unité et la permanence constituent l'individualité, la singularité de chacun.

Personnification

Terme employé par Sullivan pour désigner la manière dont les personnes importantes sont représentées dans la tête de l'enfant.

Placebo

Se dit d'un produit qui n'est pas actif. L'effet placebo correspond à un effet visible dans le groupe contrôle alors qu'il n'a pas été soumis à un traitement actif.

Période de latence

Quatrième stade du développement psychosexuel caractérisé par l'absence de la dominance de zones érogènes particulières et par le fait qu'aucun événement important ne se passe.

Phénoménologique

Terme venant de la phénoménologie ; méthode philosophique qui se propose, par la description des choses en elles-mêmes, de découvrir la structure de la conscience. C'est une méthode qui accorde une place primordiale à l'expérience subjective.

Phénotype

Apparence ou caractéristiques physiques d'un individu résultant du génotype et de l'environnement.

Préconscient

Terme utilisé par Freud dans sa première topique signifiant ce qui échappe à la conscience actuelle sans être inconscient au sens strict.

Hidden page

Psychologie différentielle

Discipline de la psychologie portant sur les différences entre individus dans des groupes homogènes, et ce dans différents domaines, comme la personnalité et les aptitudes cognitives. La psychologie différentielle porte aussi sur les différences entre groupes contrastés par exemple sur la base de critères sexuels ou socioculturels.

Psychopathie

Ancien terme désignant un trouble psychopathologique caractérisé par un non respect des règles et des autres, par une impulsivité manifeste dans de nombreux domaines et par une absence de remords après un acte délictuel.

Psychothérapie

Traitement des troubles émotionnels et du comportement à l'aide de techniques psychologiques. Chaque courant psychologique possède un type de thérapie qui lui est propre, les plus répandus étant la psychothérapie cognitivo-comportementale, la psychothérapie d'inspiration analytique et les thérapies systémiques.

Psychoticisme

Dimension de la personnalité du modèle d'Eysenck qui regroupe les caractéristiques suivantes : non respect des règles, impulsivité, agressivité et individualisme.

Pycnique

Type d'une personne petite et grasse selon la classification de Kretschmer.

Questionnaire

Série de questions auxquelles il faut répondre.

Récepteur

Organe ou ensemble de cellules capables de réagir à certaines stimulations et de les transformer en impulsions nerveuses qui sont alors transmises aux centres nerveux chargés de les décoder.

Recherche de nouveauté

Dimension de personnalité du modèle de Cloninger qui signifie la tendance à réagir par l'excitation comportementale face à des stimuli nouveaux.

Recherche de sensations

Dimension de personnalité du modèle de Zuckerman qui désigne une tendance à rechercher des activités dangereuses comme par exemple le saut en parachute.

Récupération

Processus de rappel d'une information entreposée dans la mémoire à long terme.

Regard positif

Expression d'estime pour une personne.

Réflexe

Réaction immédiate, involontaire et prévisible d'un organe effecteur (glandes, muscles, ...) à un stimulus donné.

Renforcement positif

Renforcement obtenu par l'addition d'une stimulation ou d'un événement à la suite d'un comportement, et qui a pour effet d'augmenter la probabilité de voir se reproduire ce dernier.

Renforcement négatif

Renforcement obtenu par la suppression d'une stimulation ou d'un événement à la suite d'un comportement, et qui augmente de ce fait les chances de voir celui-ci se reproduire.

REP Test

Test créé par Kelly pour tenter de découvrir les constructs.

Représentation mentale

Traduction psychique d'un stimulus ou d'une catégorie de stimuli. Il peut s'agir soit d'une interprétation de données par la mémoire de travail consistant à attribuer une signification aux éléments perçus dans l'environnement, soit d'une connaissance stabilisée dans la mémoire à long terme constituant une base d'information utilisée pour exécuter une tâche. Les représentations mentales sont des constructions mentales d'événements internes et externes qui influent fortement sur notre manière d'aborder l'environnement.

Rosenthal (effet)

Dans une expérience, signifie que l'expérimentateur peut agir (involontairement) de telle sorte que ses hypothèses se vérifient parce qu'il est convaincu du bien fondé de celles-ci.

Saturation

Désigne, en analyse factorielle, l'association d'une variable à un facteur.

Schéma

Représentation mentale réduite aux traits essentiels d'expériences passées ou d'abstraction.

Schizophrénie

Trouble caractérisé par une désorganisation du comportement, par des délires, des hallucinations, des gestes bizarres et un retrait social.

Scientifique

Connaissance ou démarche qui présente des caractères de rigueur, d'objectivité et d'exigence caractéristiques des sciences.

Sensibilité

Aptitude d'un instrument de mesure ou d'un test à détecter de très petites variations.

Sérotonine

Neurotransmetteur du système nerveux central dont les noyaux principaux se situent au niveau du raphé. La sérotonine joue un rôle majeur dans l'impulsivité et le contrôle des impulsions.

Simple aveugle

Méthode utilisée lors d'expériences dans lesquelles seul les sujets sont tenus ignorants de la façon dont la variable indépendante est manipulée.

Situationniste (position)

Position en psychologie de la personnalité qui postule que les comportements dépendent des situations et non des traits.

Soi

Vision intérieure et subjective que l'individu a de lui-même, de ses sentiments et de ses attitudes.

Soi idéal

Selon Rogers, désigne l'ensemble des attentes que le sujet entretient à propos de sa réalité personnelle et les représentations mentales de ce qu'il aimerait être ou croit pouvoir être. Le Soi idéal correspond à l'idéal du Moi de la terminologie freudienne.

Soi réel

Selon Rogers, correspond à la réalité de la personne ; équivaut au Moi du système freudien.

Somatotype

Caractéristiques physiques d'un individu selon la typologie de Sheldon.

Stabilité au cours du temps

Part de la fidélité qui caractérise la stabilité de mesures séparées par une courte ou une longue période.

Stabilité émotionnelle

Dimension de la personnalité du modèle d'Eysenck qui correspond à l'opposé du neuroticisme, et qui caractérise des sujets calmes, d'humeur égale, détendus, capables de faire face aux situations stressantes sans être inquiets ou ébranlés.

Stade

Période chronologique relative à des critères de découpage du développement et dans laquelle se stabilisent certaines fonctions ou certains comportements.

Stade anal

Stade du développement psychosexuel caractéristique de la deuxième et de la troisième année. La zone érogène alors dominante correspond à la région anale, laquelle donne du plaisir lors de l'expulsion et la rétention de matières fécales.

Stade génital

Cinquième et dernier stade du développement psychosexuel. Les pulsions sexuelles sont alors tournées vers des objets externes acceptables ; l'enfant commence à aimer d'autres personnes par amour.

Stade oral

Premier stade du développement psychosexuel. La zone érogène dominante alors est constituée par les lèvres et la bouche, provoquant du plaisir lors de la succion.

Stade phallique

Stade de développement où domine l'intérêt pour les organes sexuels et durant lequel se développe le complexe d'Édipe.

Standardisation

Correspond à un test standardisé.

Standardisé

Qui répond à des conditions de présentation strictes et précises. Un examen standardisé est un examen dont le déroulement est codifié, ne laissant pas de place à la liberté de l'examineur, ce afin de réduire les biais liés à ce dernier.

Statistique

Ensemble de techniques mathématiques de description, d'analyse et d'interprétation de données permettant de tirer des conclusions de phénomènes pour lesquels il est impossible de réaliser la récolte de toutes les informations s'y rapportant, ce en raison de leur quantité ou de leur complexité.

Stress posttraumatique

Trouble faisant suite à l'exposition à un événement particulièrement stressant et caractérisé par un rappel continu de l'événement, un évitement relatif de tout ce qui rappelle l'événement et par une hyperactivité neurovégétative.

Stimulus

Tout agent physique, mécanique, ou chimique, capable de provoquer la réaction d'un organisme.

Surmoi

Une des trois instances décrites par Freud. Le surmoi correspond à une formation inconsciente qui se constitue à partir du Moi par identification de l'enfant au parent représentant de l'autorité.

Synapse

Zone de passage de l'influx nerveux déterminant un espace très mince entre le bouton synaptique d'un neurone et le corps cellulaire ou un dendrite d'un autre neurone, entre un neurone et les fibres d'un muscle ou encore un tissu glandulaire. Il existe des synapses excitatrices et des synapses inhibitrices dans la mesure où elles favorisent ou atténuent la transmission de l'influx.

Système de facilitation comportementale

Décrit par Gray, ce système comprend les ganglions de la base et leurs projections dopaminergiques vers le cortex. Ce système pousse les individus vers des objets attractants et engageants.

Système d'inhibition comportementale

Système décrit par Gray constitué par le système septo-hippocampique et ses afférences noradrénergique et sérotoninergique du tronc cérébral, et ses projections corticales vers les lobes frontaux. Il est responsable de l'inhibition des comportements.

Système Exner

Système de cotation du Rorschach développé aux États-Unis dans les années 1980 et qui fait figure de référence internationale dans le domaine.

Système nerveux autonome

Système physiologique contrôlant les organes vitaux, comme le cœur et les poumons. Il est composé du système sympathique et du système parasympathique, lesquels ont des actions opposées sur les organes qu'ils innervent. Par exemple, le système sympathique augmente la fréquence cardiaque tandis que le système parasympathique la diminue.

Système nerveux limbique

Ensemble de structures cérébrales de la région centrale du cerveau. Il comprend l'amygdale et l'hippocampe ainsi que l'aire septale, elle-même constituée d'une mince cloison transparente située sous le corps calleux entre les deux ventricules latéraux. Le système limbique est impliqué dans l'intégration des expériences et des réactions affectives.

TAT

Test projectif constitué de trente et une planches contenant des dessins à propos desquelles les sujets sont priés de raconter une histoire.

Taxonomique

Relatif à la taxonomie ; classification d'éléments concernant un domaine.

TCI et TCI-R

Questionnaires de personnalité développés par Cloninger et ses collègues pour évaluer les sept dimensions de la personnalité de leur modèle.

Tempérament

Ensemble des dispositions physiques et psychologiques innées d'un individu qui déterminent sa personnalité.

Test

Epreuve définie proposant une tâche identique pour tous les sujets examinés et utilisant une technique précise pour évaluer le succès ou l'échec.

Test objectif

Test dans lequel le sujet est soumis à une liste de questions ou de problèmes formulés de manière précise et dont la cotation dépend de critères standardisés.

Hidden page

Hidden page

BIBLIOGRAPHIE

- Abercrombie, H.C., Schaefer, S.M., Larson, C.L., Oakes, T.R., Lindgren, K.A., Holden, J.E., Perlman, S.B., Turski, P.A., Krahn, D.D., Benca, R.M., Davidson, R.J. (1998). Metabolic rate in the right amygdala predicts negative affect in depressed patients. *Neuroreport*, 9, 3301-3307.
- Ackerman, B.P., Abe, J.A., Izard, C.E. (1998). Differential emotions theory : Mindful of modularity. In M. Mascolo, S. Griffin (Eds.), *What develops in emotional development ?* (pp. 85-102). New York : Plenum.
- Ackerman, P.L., Heggestad, E.D. (1997). Intelligence, personality, and interests : Evidence for overlapping traits. *Psychological Bulletin*, 121, 219-245.
- Adler, A. (1927). *Practice and theory of individual psychology*. New York : Harcourt, Brace, and World.
- Adler, A. (1964). *Social interest : A challenge to mankind*. New York : Capricorn Books.
- Adler, A. (1990). *Connaissance de l'homme*. Paris : Petite Bibliothèque Payot.
- Adler, A. (2002). *Le sens de la vie*. Paris : Petite Bibliothèque Payot.
- Akiskal, H.S., Hirschfeld, R., Yerevanian, B. (1983). The relationship of personality and affective disorders. *Archives of General Psychiatry*, 40, 801-810.
- Allen, B.P., Adams, J.Q. (1992). The concept « race » : Let's go back to the beginning. *Journal of Social Behavior and Personality*, 7, 163-168.
- Allen, T.J., Moeller, F.G., Rhoades, H.M., Cherek, D.R. (1998). Impulsivity and history of drug dependence. *Drug and Alcohol Dependence*, 50, 137-145.
- Alloy, L.B., Abramson, L.Y. (1988). Depressive realism : Four theoretical perspectives. In L. B. Alloy (Ed.), *Cognitive processes in depression* (pp. 223-265). New York : Guilford Press.
- Allport, G.W. (1937). *Personality : A psychological interpretation*. New York : Holt.
- Allport, G.W. (1961). *Pattern and growth in personality*. New York : Holt, Rinehart, and Winston.
- Allport, G.W. (1964). *The nature of prejudice*. Reading, M.A. : Addison-Wesley.
- Allport, G.W., Odbert, H.S. (1936). Trait-names : A psycho-lexical study. *Psychological Monographs*, 47, 211.
- American Psychiatric Association (1980) : *Diagnostic and statistical manual of mental disorders, Third edition (DSM III)*. Washington, DC : American Psychiatric Press.
- American Psychiatric Association (1987) : *Diagnostic and statistical manual of mental disorders, Third edition, revised (DSM III-R)*. Washington, DC : American Psychiatric Press.
- American Psychiatric Association (1996). *DSM-IV. Manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux*. Paris : Masson.

- Anderson, K.J., Revelle, W. (1983). The interactive effects of caffeine, impulsivity, and task demands on a visual search task. *Personality and Individual Differences*, 4, 127-134.
- Andrews, G., Neilson, M., Hunt, C., Stewart, G., Kiloh, L.G. (1990). Diagnosis personality and the long-term outcome of depression. *British Journal of Psychiatry*, 157, 13-18.
- Angst, J., Clayton, P. (1986). Premorbid personality of depressive, bipolar and schizophrenic patients with special reference to suicide issues. *Comprehensive Psychiatry*, 27, 511-532.
- Anzieu, D. (1980). *Les méthodes projectives*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Arden, M.A., Dye, L. (1998). The assessment of menstrual synchrony : comment on Weller and Weller (1997). *Journal of Comparative Psychology*, 112, 323-324.
- Arnett, P.A. (1997). Autonomic responsivity in psychopaths : A critical review and theoretical proposal. *Clinical Psychology Review*, 17, 903-936.
- Ax, A. (1953). The physiological differentiation between anger and fear in humans. *Psychosomatic Medicine*, 15, 433-442.
- Bagby, R.M., Joffe, R.T., Parker, J.D.A., Kalemka, V., Harkness, K.L. (1995). Major depression and the five-factor model of personality. *Journal of Personality Disorders*, 9, 224-234.
- Bagby, R.M., Bindseil, K.D., Schuller, D.R., Rector, N.A., Young, L.T., Cooke, R.G., Seeman, M.V., McCay, E.A., Joffe, R.T. (1997). Relationship between the five-factor model of personality and unipolar, bipolar and schizophrenic patients. *Psychiatry Research*, 70, 83-94.
- Baldin, J., Alling, C., Gottfries, C.G., Lindstedt, G., Langstrom, G. (1985). Changes in dopamine receptor sensitivity in humans after heavy alcohol intake. *Psychopharmacology*, 86, 142-146.
- Bandura, A. (1965). Influence of models' reinforcement contingencies on the acquisition of imitative response. *Journal of Personality and Social Psychology*, 1, 589-595.
- Bandura, A. (1969). *Principles of behavior modification*. New York : Holt, Rinehart et Winston.
- Bandura, A. (1977). *Social learning theory*. Englewood Cliffs, NJ : Prentice-Hall.
- Bandura, A. (1986). *Social foundations of thought and action : A social cognitive theory*. Englewood Cliffs, NJ : Prentice-Hall.
- Bandura, A. (1997). *Self-efficacy : The exercise of control*. New York : Freeman.
- Bandura, A., Adams, N.E., Hardy, A.B., Hollews, G.N. (1980). Tests of the generability of self-efficacy theory. *Cognitive Therapy and Research*, 4, 39-66.
- Banks, T., Dabbs, J.M. (1996). Salivary testosterone and cortisol in a delinquent and violent urban subculture. *Journal of Social Psychology*, 136, 49-56.
- Baron, M., Gruen, R., Rainer, J.D., Kane, J., Asnis, L., Lord, S. (1985). A family study of schizophrenia and normal control probands : Implications of the spectrum concept of schizophrenia. *American Journal of Psychiatry*, 142, 447-455.
- Barratt, E.S., Stanford, M.S., Dowdy, L., Liebman, M.J., Kent, T.A. (1999). Impulsive and premeditated aggression : A factor analysis of self-reported acts. *Psychiatry Research*, 86, 163-173.
- Barrett, P.T., Eysenck, H.J. (1992). Brain electrical potentials and intelligence. In A. Gale, M.W. Eysenck (Eds.), *Handbook of Individual Differences : Biological Perspectives* (pp. 255-285). London : Wiley.
- Bases, H., Schonfeld, D.J. (2002). Measurement Methodology in Children's Health Locus of Control. *Journal of Developmental and Behavior Pediatrics*, 23, 158-162.
- Bayon, C., Hill, K., Svrakic, D.M., Przybeck, T.R., Cloninger, C.R. (1996). Dimensional assessment of personality in an out-patients sample : relations of the systems of Millon and Cloninger. *Journal of Psychiatric Research*, 30, 341-352.
- Beck, A.T. (1972). *Depression : Causes and treatment*. Philadelphia : University of Pennsylvania Press.

- Beck, A.T. (1976). *Cognitive therapy and the emotional disorders*. New York : International Universities Press.
- Beck, A.T. (1991). Cognitive therapy : A 30-year retrospective. *American Psychologist*, 46, 368-375.
- Beck, A.T., Rush, A.J., Shaw, B.F., Emery, G. (1979). *Cognitive therapy for depression : A treatment manual*. New York : Guilford Press.
- Beckham, J.C., Vrana, S.R., Barefoot, J.C., Feldman, M.E., Fairbank, J., Moore, S.D. (2002). Magnitude and duration of cardiovascular responses to anger in Vietnam veterans with and without posttraumatic stress disorder. *Journal of Consulting and Clinical Psychology*, 70, 228-234.
- Bellak, L. (1960). *Guide pour l'interprétation du TAT à utiliser avec la feuille de dépouillement de Bellak*. Paris : Editions du Centre de Psychologie Appliquée.
- Bellak, L., Hurvich, M. (1966). Human modification of the Children's Apperception Test (C.A.T.-H). *Journal of Projective Techniques*, 30, 228-242.
- Belzmann, C. (1966). *Livret de cotation des formes dans le Rorschach*. Paris : Editions du Centre de Psychologie Appliquée.
- Bénéteau, J. (2002). *Mensonges freudiens : Histoire d'une désinformation*. Liège, Mardaga.
- Benjamin, J., Li, L., Patterson, C., Greenberg, B.D., Murphy, D.L., Hamer, D.H. (1996). Population and familial association between the D4 dopamine receptor gene and measure of novelty seeking. *Nature Genetics*, 12, 81-84.
- Beninger, R.J. (1983). The role of dopamine in locomotor activity and learning. *Brain Research Review*, 6, 173-186.
- Ben-Porath, Y.S., Waller, N.G. (1992a). Normal personality inventories in clinical assessment : general requirements and the potential for using the NEO personality inventory. *Psychological Assessment*, 4, 14-19.
- Ben-Porath, Y.S., Waller, N.G. (1992b). Five big issues in clinical personality assessment : A rejoinder to Costa and McCrae. *Psychological Assessment*, 4, 23-25.
- Benson, D.F., Blumer, D. (1975). Personality changes with frontal and temporal lobe lesions. In D.F. Benson, D. Blumer (Eds.), *Psychiatric aspects of neurological disease* (pp. 151-170). New York : Grune et Stratton.
- Bergeman, C.S., Chipuer, H.M., Plomin R., Pedersen, N.L., McClearn, G.E., Nesselroade, J.R., Costa, P.T., McCrae, R.R. (1993). Genetic and environmental effects on openness to experience, agreeableness, and conscientiousness : an adoption twin study. *Journal of Personality*, 61, 159-179.
- Bergman, A.J., Harvey, P.D., Lees-Roitman, S., Mohs, R.C., Mardes, D., Silverman, J.M., Siever, L.J. (1998). Verbal learning and memory in schizotypal personality disorder. *Schizophrenic Bulletin*, 24, 635-641.
- Black, D.W., Bells, S., Hulbert, J., Nasrallah, A. (1988). The importance of axis II patients with major depression : a controlled study. *Journal of Affective Disorders*, 14, 115-122.
- Blackburn Y.M., Cottraux, J.-A. (2001). *Thérapie cognitive de la dépression*. Paris : Masson.
- Blaney, P.H. (1986). Affect and memory : A review. *Psychological Bulletin*, 99, 229-246.
- Blizzard, D. (1988). The locus coeruleus : A possible neural focus for genetic differences in emotionality. *Experientia*, 44, 491-495.
- Blowers, G.H., O'Connor, K.P. (1995). Construing contexts : problems and prospects of George Kelly's personal construct psychology. *British Journal of Clinical Psychology*, 34, 1-16.
- Blumberg, S.H., Izard, C.E. (1985). Affective and cognitive characteristics of depression in 10- and 11- year old children. *Journal of Personality and Social Psychology*, 49, 194-202.
- Blumberg, S.H., Izard, C.E. (1986). Discriminative patterns of emotions in 10- and 11- year old children. *Journal of Personality and Social Psychology*, 51, 852-857.

- Bohm, E. (1985). *Traité du psychodiagnostic de Rorschach*. Paris : Masson.
- Borgatta, E.F. (1964). The structure of personality characteristics. *Behavioral Sciences*, 12, 8-17.
- Borkenau, P., Ostendorf, F. (1990). Comparing exploratory and confirmatory factor analysis : a study on the 5-factor model of personality. *Personality and Individual Differences*, 11, 515-524.
- Bouchard, T.J. (1994). Genes, environment, and personality. *Science*, 264, 1700-1701.
- Bouchard, T.J., McGue, M. (1981). Familial studies of intelligence : a review. *Science*, 212, 1055-1059.
- Bouchard, T.J., Propping, P. (Eds.). (1993). *Twins as a tool of behavioral genetics*. New York : Wiley.
- Bower, G.H. (1981). Emotional mood and memory. *American Psychologist*, 36, 129-148.
- Bower, G.H. (1983). Affect and cognition. *Philosophical Transactions of the Royal Society of London (B)*, 302, 387-402.
- Bowlby, J. (1969). *Maternal care and mental health*. New York : Schocken Books.
- Brändström, S., Schlette, P., Przybeck, T.R., Lundberg, M., Forsgren, T., Sigvardsson, S., Nylander, P.O., Nilsson, L.G., Cloninger, C.R., Adolfsson, R. (1998). Swedish normative data on personality using the Temperament and Character Inventory. *Comprehensive Psychiatry*, 39, 122-128.
- Brändström, S., Richter, J., Przybeck, T. (2001). Distributions by age and sex of the dimensions of temperament and character inventory in a cross-cultural perspective among Sweden, Germany, and the USA. *Psychological Reports*, 89, 747-758.
- Brady, K.T., Myrick, H., McElroy, S. (1998). The relationship between substance use disorders, impulse control disorders, and pathological aggression. *American Journal of Addiction*, 7, 221-230.
- Brocke, B., Tasche, K.G., Beauducel, A. (1996). Biopsychological foundations of extraversion : Differential effort reactivity and the differential P300 effect. *Personality and Individual Differences*, 21, 727-738.
- Brooks, J.H., Reddon, J.R. (1996). Serum testosterone in violent and nonviolent young offenders. *Journal of Clinical Psychology*, 52, 475-483.
- Brown, G.L., Ebert, M.H., Goyer, P.F. (1982). Aggression, suicide and serotonin : Relationships to CSF amine metabolites. *American Journal of Psychiatry*, 139, 741-746.
- Brown, S.L., Svrakic, D.M., Przybeck, T.R., Cloninger, C.R. (1992) The relationship of personality to mood and anxiety states : a dimensional approach. *Journal of Psychiatric Research*, 26, 197-211.
- Burger, A.G., Philippe, J. (1992). Thyroid emergencies. *Baillieres Clinical and Endocrinology Metabolism*, 6, 77-93.
- Buss, A.H., Plomin, R. (1975). *A temperament theory of personality development*. New York : Wiley.
- Buss, A.H., Plomin, R. (1984). *Temperaments : Early developing personality traits*. Hillsdale, N.J. : Erlbaum.
- Butcher, J.N., Dahlstrom, W., Graham, J., Tellegen, A., Kaemmer, B. (1989). *Manual for administering and scoring the MMPI-2*. Minneapolis : University of Minnesota Press.
- Byrne, D. (1966). *Introduction to personality*. Englewood Cliffs, N.J. : Prentice Hall.
- Cacioppo, J.T., Petty, R.E. (1980). The effects of orienting task on differential hemispheric EEG activity. *Neuropsychologia*, 18, 675-683.
- Cahill, J.M., Polich, J. (1992). P300, probability, and introverted/extroverted personality types. *Biological Psychology*, 33, 23-35.
- Cahill, L., Haier, R.J., Fallon, J., Alkire, M.T., Tang, C., Keator, D., Wu, J., McGaugh, J.L. (1996). Amygdala activity at encoding correlated with long-term, free recall of emotional information. *Proceeding of the National Academy of Sciences*, 93, 8016-8021.
- Canli, T., Zhao, Z., Desmond, J.E., Kang, E., Gross, J., Gabrieli, J.D. (2001). An fMRI study of personality influences on brain reactivity to emotional stimuli. *Behavioral Neuroscience*, 115, 33-42.

- Canli, T., Sivers, H., Whitfield, S.L., Gotlib, I.H., Gabrieli, J.D.E. (2002). Amygdala response to happy faces as a function of extraversion. *Science*, 296, 2191.
- Cantor, N., Kihlstrom, J.F. (1987). *Personality and social intelligence*. Englewood Cliffs, N.J. : Prentice Hall.
- Cantor, N., Harlow, R.E. (1994). Social intelligence and personality : Flexible life task pursuit. In Sternberg, R.J., Ruzgis, P. (Eds.), *Personality and intelligence* (pp. 137-168). New York : Cambridge University Press.
- Carlier, M., Roubertoux, P.L. (1994). Psychopathologie et génétique. Mode d'emploi. In D. Widlöcher (Ed.), *Traité de psychopathologie* (pp. 585-613). Paris : Presses Universitaires de France, pp. 585-613.
- Carroll, B.J., Feinberg, M., Smouse, P.E., Rawson, S.G., Greden, J.F. (1981). The Carroll rating scale for depression : I. Development, reliability and validation. *British Journal of Psychiatry*, 138, 194-200.
- Carver, C.S., White, T.L. (1994). Behavioral inhibition, behavioral activation, and affective responses to impending reward and punishment : The BIS/BAS scales. *Journal of Personality and Social Psychology*, 67, 319-333.
- Carver, C.S., Scheier, M.F. (2000). *Perspectives on personality*. London : Allyn and Bacon.
- Casey, B.J., Trainor, R.J., Orendi, J.L., Schubert, A.B., Nystrom, L.E., Gied, J.N., Castellanos, F.X., Huxley, J.V., Noll, D.C., Cohen, J.D., Forman, S.D., Dahl, R.E., Rappoport, J.L. (1997). A developmental functional MRI study of prefrontal activation during performance of a go-nogo task. *Journal of Cognitive Neuroscience*, 9, 835-847.
- Caspi, A., Elde, G., Bem, D.J. (1987). Moving against the world : Life-course patterns of explosive children. *Developmental Psychology*, 23, 308-313.
- Cattell, R.B. (1950). *Personality*. New York : McGraw.
- Cattell, R.B. (1957). *Personality and motivation : structure and measurement*. New York : Harcourt Brace.
- Cattell, R.B. (1965). *The scientific analysis of personality*. Baltimore : Penguin Books.
- Cattell, R.B. (1978). *The scientific use of factor analysis*. New York : Plenum.
- Cattell, R.B. (1987). *Intelligence : Its structure, growth and action*. New York : North Holland.
- Cattell, R.B. (1990). Advances in Cattellian personality theory. In L.A. Pervin (Ed.), *Handbook of personality. Theory and Research* (pp. 101-110). New York : Guilford Press.
- Cattell, R.B., Eber, H.W., Tatsuoka, M.M. (1977). *Handbook for the 16 personality factor questionnaire*. Champaign, IL : IPAT.
- Cattell, H.E.P. (1996). The original big five : a historical perspective. *Revue Européenne de Psychologie Appliquée*, 46, 5-14.
- Chabert, C. (1983). *Le Rorschach en clinique adulte. Interprétation psychanalytique*. Paris : Dunod.
- Chabert, C. (1987). *La psychopathologie à l'épreuve du Rorschach*. Paris : Dunod.
- Channouf, A., Rouan, G. (Eds.) (2002). *Émotions et cognitions*. Bruxelles : De Boeck.
- Charney, D.S., Nelson, J.C., Quinlan, D.M. (1981). Personality traits and disorder in depression. *American Journal of Psychiatry*, 138, 1601-1604.
- Chien, A.J., Dunner, D.L. (1996). The tridimensional personality questionnaire in depression : state versus trait issues. *Journal of Psychiatric Research*, 30, 21-27.
- Cloninger, C.R. (1986). A unified biosocial theory of personality and its role in the development of anxiety states. *Psychiatric Developments*, 3, 167-226.
- Cloninger, C.R. (1987). A systematic method for clinical description and classification of personality variants. *Archives of General Psychiatry*, 44, 573-588.

- Cloninger, C.R. (1988). A unified biosocial theory of personality and its role in the development of anxiety states : a reply to commentaries. *Psychiatric Developments*, 2, 83-120.
- Cloninger, C.R., Gilligan, S.B. (1987). Neurogenetic mechanisms of learning : A phylogenetic perspective. *Journal of Psychiatric Research*, 21, 457-472.
- Cloninger, C.R., Sigvardsson, S., Bohman, M. (1988). Childhood personality predicts alcohol abuse in young adults. *Alcoholism : Clinical and Experimental Research*, 12, 494-505.
- Cloninger, C.R., Przybeck, T.R., Svrakic, D.M. (1991). The tridimensional personality questionnaire : US normative data. *Psychological Reports*, 69, 1047-1057.
- Cloninger, C.R., Przybeck, T.R., Svrakic, D.M., Wetzel, R.D. (1994). *The Temperament and Character Inventory (TCI) : a guide to its development and use*. St Louis, M.O. : Center for psychobiology of personality.
- Cloninger, C.R., Svrakic, D.M. (1997). Integrative psychobiological approach to psychiatric assessment and treatment. *Psychiatry*, 60, 120-141.
- Cloninger, C.R., Svrakic, D.M., Przybeck, T.R. (1993). A psychobiological model of temperament and character. *Archives of General Psychiatry*, 50, 975-990.
- Coccaro, E.F., Siever, L.S., Klar, H.M., Maurer, G., Cochran, K., Cooper, T.B., Mohs, R.C., Davis, K.L. (1989). Serotonergic studies in patients with affective and personality disorders : Correlates with suicidal and impulsive aggressive behavior. *Archives of General Psychiatry*, 46, 587-599.
- Collis, J.M., Messik, S. (Eds.) (2001). *Intelligence and personality. Bridging the gap in theory and measurement*. London : Lawrence Erlbaum Associates.
- Constantino, J.N., Cloninger, C.R. (2001). *The preschool temperament and character inventory*. Center for Psychobiology of personality, Washington University, St. Louis, Missouri.
- Constantino, J.N., Cloninger, C.R., Clarke, A.R., Hashemi, B., Przybeck, T. (2002). Application of the seven-factor model of personality to early childhood. *Psychiatry Research*, 109, 229-243.
- Cooper, R.M., Zubek, J.P. (1958). Effects of enriched and restricted early environment on the learning ability of bright and dull rats. *Canadian Journal of Psychology*, 12, 159-164.
- Corruble, E., Damy, C., Guelfi, J.D. (1999). Impulsivity : A relevant dimension in depression regarding suicide attempts ? *Journal of Affective Disorders*, 53, 211-215.
- Costa, P.T., McCrae, R.R. (1980). Influence of extraversion and neuroticism on subjective well-being : Happy and unhappy people. *Journal of Personality and Social Psychology*, 38, 668-678.
- Costa, P.T., McCrae, R.R. (1985). *The NEO Personality Inventory manual*. Odessa : Psychological Assessment Resources.
- Costa, P.T., McCrae, R.R. (1988). Personality in adulthood : a six-year longitudinal study of self-reports and spouse ratings on the NEO Personality Inventory. *Journal of Personality and Social Psychology*, 54, 853-863.
- Costa, P.T., McCrae, R.R. (1989). *The NEO-PI/NEO-FFI manual supplement*. Odessa : FL : Psychological Assessment Resources.
- Costa, P.T., McCrae, R.R. (1990). *The NEO personality inventory manual revised*. Odessa : FL : Psychological Assessment Resources.
- Costa, P.T., McCrae, R.R. (1992a). Four ways five factors are basic. *Personality and Individual Differences*, 13, 653-665.
- Costa, P.T., McCrae, R.R. (1992b). Normal personality assessment in clinical practice : The NEO personality inventory. *Psychological Assessment*, 4, 5-13.
- Costa, P.T., McCrae, R.R. (1992c). Reply to Ben-Porath and Waller. *Psychological Assessment*, 4, 20-22.
- Costa, P.T., McCrae, R.R. (1994). Stability and change in personality from adolescence through adulthood. In C.F. Halverson, G.E. Kohnstamm, K.P. Martin (Eds.), *The developing structure of temperament and personality from infancy to adulthood* (pp. 139-150). Hillsdale, N.J. : Erlbaum.

- Costa, P.T., McCrae, R.R. (1996). Mood and personality. In C. Magai, S.H. McFadden (Eds.), *Handbook of emotion, adult development and aging* (pp. 369-381). New York : Academic Press.
- Costa, P.T., Herbst, J.H., McCrae, R.R., Siegler, I.C. (2000). Personality at midlife : stability, intrinsic maturation, and response to life events. *Assessment*, 7, 365-378.
- Cote, J.E. (1986). Identity crisis modality : a technique for assessing the structure of the identity crisis. *Journal of Adolescent*, 9, 321-335.
- Cottraux, J.-A., Blackburn, Y.M. (2001). *Thérapies cognitives des troubles de la personnalité*. Paris : Masson.
- Cottraux, J.-A. (2001). *Les thérapies comportementales et cognitives*. Paris : Masson.
- Cox, E.P. (1980). The optimal number of response alternatives for a scale : a review. *Journal of Marketing Research*, 17, 407-422.
- Cramer, P. (2000). Defense mechanisms in psychology today. Further processes for adaptation. *American Psychologist*, 55, 637-646.
- Crandall, J.E. (1980). Adler's concept of social interest : Theory, measurement, and implications for adjustment. *Journal of Personality and Social Psychology*, 39, 481-495.
- Crookes, T.G., Pearson, P.R., Francis, L.J., Carter, M. (1981). Extraversion and performances on Raven's progressive matrices in 15-16 year old children. *British Journal of Educational Psychology*, 51, 109-111.
- Csikszentmihalyi, M. (1978). Attention and the holistic approach to behavior. In K.S. Pope, J.L. Singer (Eds.), *The stream of consciousness : Scientific investigations into the flow of human experience*. New York : Plenum.
- Csikszentmihalyi, M. (1990). *Flow : The psychology of optimal experience*. New York : Harper et Row.
- Curtin, F., Walker, J.P., Peyrin, L., Soulier, V., Badan, M., Schulz, P. (1997). Reward dependence is positively related to urinary monoamines in normal men. *Biological Psychiatry*, 42, 275-281.
- Dabbs, J.M. (1992). Testosterone and occupational achievement. *Social Forces*, 70, 813-824.
- Dabbs, J.M., Morris, R. (1990). Testosterone, social class, and antisocial behavior in a sample of 4,462 men. *Psychological Sciences*, 1, 209-211.
- Dabbs, J.M., Frady, R.L., Carr, T.S., Besch, N.F. (1987). Saliva testosterone and criminal violence in young adult prison inmates. *Psychosomatic Medicine*, 49, 174-182.
- Dabbs, J.M., Jurkovic, G.J., Frady, R.L. (1991). Salivary testosterone and cortisol among late adolescent male offenders. *Journal of Abnormal Child Psychology*, 19, 469-478.
- Damasio, A.R. (1995). *L'erreur de Descartes*. Paris : Odile Jacob.
- Daruna, J.H., Karrer, R., Rosen, A.J. (1985). Introversion, attention and the late positive component of event-related potentials. *Biological Psychology*, 20, 249-259.
- Davidson, R.J. (2001). Toward a biology of personality and emotions. *Annals of the New York Academy of Sciences*, 935, 191-207.
- Davidson, R.J., Irwin, W. (1999). The functional neuroanatomy of emotion and affective style. *Trends in Cognitive Sciences*, 3, 11-21.
- Davidson, R.J., Sutton, S.K. (1995). Affective neuroscience : The emergence of a discipline. *Current Opinion in Neurobiology*, 5, 217-224.
- Davidson, R.J., Ekman, P., Saron, C.D., Senulis, J.A., Friesen, W.V. (1990). Approach/withdrawal and cerebral asymmetry : Emotional expression and brain physiology. *Journal of Personality and Social Psychology*, 58, 330-341.
- Davidson, R.J., Jackson, D.C., Kalin, N.H. (2001). Emotion, plasticity, context and regulation. *Psychological Bulletin*, 126, 3628-3641.
- Davis, M., Whalen, P.J. (2001). The amygdala : vigilance and emotion. *Molecular Psychiatry*, 6, 13-34.

- Deary, I.J., Ramsay, H., Wilson, J.A., Riad, M. (1988). Stimulated salivation : Correlations with personality and time of the day effects. *Personality and Individual Differences*, 9, 903-909.
- Debray, Q., Nollet, D. (2001). *Les personnalités pathologiques. Approche cognitive et thérapeutique*. Paris : Masson.
- DeFries, J.C., Plomin, R., Fulker, D.W. (1994). *Nature and nurture during middle childhood*. Cambridge, MA : Blackwell.
- De Fruyt, F., Van De Wiele L., Van Heeringen, C. (2000). Cloninger's psychobiological model of temperament and character and the five-factor model of personality. *Personality and Individual Differences*, 29, 441-452.
- de la Rie, S.M., Duijsens, I.J., Cloninger, C.R. (1998). Temperament, character and personality disorders. *Journal of Personality Disorders*, 12, 362-372.
- DeNeve, K.M., Cooper, H. (1998). The happy personality : a meta-analysis of 137 personality traits and subjective well-being. *Psychological Bulletin*, 124, 197-229.
- de Pascalis, V., Montirosso, R. (1988). Extraversion, neuroticism and individual differences in event-related potentials. *Personality and Individual Differences*, 9, 353-360.
- Depue, R.A. (1995). Neurobiological factors in personality and depression. *European Journal of Personality*, 9, 413-439.
- Depue, R.A., Spoont, M.R. (1986). Conceptualizing a serotonin trait : a behavioral dimension of constraint. *Annals of the New York Academy of Sciences*, 487, 47-62.
- Depue, R.A., Collins, P.F. (1999). Neurobiology of the structure of personality : Dopamine, facilitation of incentive motivation and extraversion. *Behavioral and Brain Sciences*, 22, 491-569.
- Depue, R.A., Luciana, L., Arbasi, P., Collins, P.F., Leon, A. (1994). Relation of agonist-induced dopamine activity to personality. *Journal of Personality and Social Psychology*, 67, 485-498.
- de Raad, B., Jolijn Hendiks, A.A., Hofstee, W. K. B. (1994). The big five : A tip of the iceberg of individual differences. In C.F. Halverson, G.E. Kohnstamm, K.P. Martin (Eds.), *The developing structure of temperament and personality from infancy to adulthood* (pp. 91-110). Hillsdale, N.J. : Erlbaum.
- Derryberry, D., Reed, M.A. (1994). Temperament and attention : Orienting toward and away from positive and negative signals. *Journal of Personality and Social Psychology*, 66, 1128-1139.
- Deville, G.J., Spence, S.H., Rapee, R.M. (1998). Statistical and reliable change with eye movement desensitization and reprocessing : Treating trauma within a veteran population. *Behavior Therapy*, 29, 435-455.
- Dias, R., Robbins, A.C., Roberts, A.C. (1996). Dissociation in prefrontal cortex of affective and attentional shifts. *Letters to Nature*, 2, 69-72.
- Dickman, S. (1985). Impulsivity and perception : Individual differences in the processing of the local and global dimensions of stimuli. *Journal of Personality and Social Psychology*, 48, 133-149.
- Dickman, S., Meyer, D.E. (1988). Impulsivity and speed-accuracy tradeoffs in information processing. *Journal of Personality and Social Psychology*, 54, 274-290.
- Dickman, S.J. (1990). Functional and dysfunctional impulsivity : Personality and cognitive correlates. *Journal of Personality and Social Psychology*, 58, 95-102.
- Diener, E. (1984). Subjective well-being. *Psychological Bulletin*, 95, 542-575.
- Diener, E., Larsen, R.J. (1993). The experience of emotional well being. In M. Lewis, J.M. Haviland (Eds.), *Handbook of emotions* (pp. 404-415). New York : Guilford Press.
- Digman, J.M. (1990). Personality structure : emergence of the five-model factor. *Annual Review of psychology*, 41, 417-440.
- Digman, J.M. (1994). Child personality and temperament : does the five-factor model embrace both domains. In C.F. Halverson, G.E. Kohnstamm, K.P. Martin (Eds.), *The developing structure of temperament and personality from infancy to adulthood* (pp. 323-338). Hillsdale, N.J. : Erlbaum.

- Dinn, W.M., Harris, C.L. (2000). Neurocognitive function in antisocial personality disorder. *Psychiatry Research*, 97, 173-190.
- DiTraglia, G., Polich, J. (1991). P300 and introverted/extraverted personality types. *Psychophysiology*, 28, 177-184.
- Dolan, M.C. (1994). Psychopathology — a neurobiological perspective. *British Journal of Psychiatry*, 165, 151-159.
- Dolan, M., Park, I. (2002). The neuropsychology of antisocial personality disorder. *Psychological Medicine*, 32, 417-427.
- Dougherty, L.M., Abe, J.A., Izard, C.E. (1996). Differential emotions theory and emotional development in adulthood and later life. In C. Magai, S.H. McFadden (Eds.), *Handbook of emotion, adult development and aging* (pp. 27-38). New York : Academic Press.
- Dougherty, D.M., Bjork, J.M., Marsch, D.M., Moemmer, F.G. (2000). A comparison between adults with conduct disorder and normal control subjects on a continuous performance test : differences in impulsive response characteristics. *Psychological Record*, 50, 203-219.
- Downhill, J.E., Buchsbaum, M.S., Wei, T.S., Spiegel-Cohen, J., Hazlett, E.A., Haznedar, M.M., Silverman, J., Siever, L.J. (2000). Shape and size of the corpus callosum in schizophrenia and schizotypal personality disorder. *Schizophrenia Research*, 42, 193-208.
- Duggan, C.F., Lee, A., Murray, R.M. (1990). Does personality predicate long-term outcome of depression ? *British Journal of Depression*, 157, 19-24.
- Duggan, C.F., Sham, P., Lee, A.S., Murray, R.M. (1991). Does recurrent depression lead to a change in neuroticism ? *Psychological Medicine*, 21, 985-990.
- Earleywine, M., Finn, P.R., Peterson, J.B., Pihl, R.O. (1992). Factor structures and correlates of the tridimensional personality questionnaire. *Journal of Studies on Alcohol*, 53, 233-238.
- Ebstein, I.J., Novick, O., Umansky R., Priel, B., Osher, Y., Blaine, D., Bennett, E.R., Nemanov, L., Katz, M., Belmaker, R.H. (1995). Dopamine D4 receptor (D4DR) exon III polymorphism associated with the human personality trait of novelty seeking. *Nature Genetics*, 12, 78-80.
- Ebstein, I.J., Segman, R., Benjamin, J., Osher, Y., Nemanov, L., Belmaker, R.H. (1997). 5-HT2C (HTR2C) serotonin receptor gene polymorphism associated with the human personality trait of reward dependence : interaction with dopamine D4 receptor (D4DR) and dopamine D3 receptor (D3DR) polymorphisms. *American Journal of Medical Genetics*, 74, 65-72.
- Eder, R.A., Mangelsdorf, S.C. (1997). The emotional basis of early personality development : Implications for the emergent self concept. In R. Hogan, J. Johnson, S. Briggs (Eds.), *Handbook of personality* (pp. 209-240). San Diego, CA : Academic Press.
- Eid, M., Diener, E. (1999). Intraindividual variability in affect : Reliability, validity, and personal correlates. *Journal of Personality and Social Psychology*, 76, 662-676.
- Ekelund, J., Lichtermann, D., Jarvelin, M.R., Peltonen, L. (1999). Association between novelty seeking and the type 4 dopamine receptor gene in a large Finnish cohort sample. *American Journal of Psychiatry*, 146, 1453-1455.
- Ekman, P., Davidson, R.J., Friesen, W.V. (1990). The Duchenne smile : Emotional expression and brain physiology : II. *Journal of Personality and Social Psychology*, 58, 341-353.
- Emmons, R.A., Diener, E. (1986). An interactional approach to the study of personality and emotion. *Journal of Personality and Social Psychology*, 54, 1221-1228.
- Endler, N.S., Magnusson, D. (1976). *Interactional psychology and personality*. Washington, DC : Hemisphere.
- Erikson, E. (1950). *Childhood and society*. New York : Norton.
- Erikson, E. (1968). *Identity : youth and crisis*. New York : Norton.

- Evenden, J. (1999). The pharmacology of impulsive behavior in rats V : The effects of drugs on responding under a discrimination task using unreliable visual stimuli. *Psychopharmacology*, 143, 111-122.
- Exner, J.E. (1993). *The Rorschach : a comprehensive system : Vol. 1. Basic foundations (3rd Ed.)*. New York : Wiley.
- Exner, J.E. (1996). A comment on « the comprehensive system for the Rorschach : a critical examination ». *Psychological Science*, 7, 11-13.
- Eysenck, H.J. (1947). *Dimensions of personality*. New York : Praeger.
- Eysenck, H.J. (1953). *The structure of human personality*. New York : Wiley.
- Eysenck, H.J. (1959). Personality and problem-solving. *Psychological Reports*, 5, 592.
- Eysenck, H.J. (1957). *The dynamics of anxiety and hysteria*. London : Routledge and Kegan Paul.
- Eysenck, H.J. (1971). Relation between intelligence and personality. *Perceptual and Motor Skills*, 32, 637-638.
- Eysenck, H.J. (1974). Extraversion, arousal, and retrieval from semantic memory. *Journal of Personality*, 42, 319-331.
- Eysenck, H.J. (1975). Extraversion, arousal and speed of retrieval from secondary storage. *Journal of Personality*, 43, 390-401.
- Eysenck, H.J. (1988). The concept of intelligence : Useful or useless ? *Intelligence*, 12, 1-16.
- Eysenck, H.J. (1990). Biological dimensions of personality. In L.A. Pervin (Ed.), *Handbook of personality : Theory and research*. (pp. 244-276). New York : Guilford Press.
- Eysenck, H.J. (1991). Dimensions of personality : Sixteen, 5 or 3 ? Criteria for a taxonomic paradigm. *Personality and Individual Differences*, 12, 773-790.
- Eysenck, H.J. (1992). Four ways five factors are not basic. *Personality and Individual Differences*, 13, 667-673.
- Eysenck, H.J. (1993). Comment on Goldberg. *American Psychologist*, 48, 1299-1300.
- Eysenck, H.J. (1994a). The big five or giant three : criteria for a paradigm. In C.F. Halverson, G.E. Kohnstamm, K.P. Martin (Eds.), *The developing structure of temperament and personality from infancy to adulthood* (pp. 37-52). Hillsdale, N.J. : Erlbaum.
- Eysenck, H.J. (1994b). Personality and intelligence : Psychometric and experimental approaches. In Sternberg, R.J., Ruzgis, P. (Eds.), *Personality and intelligence*. New York : Cambridge University Press.
- Eysenck, H.J., Eysenck, S.B.G. (1967). Salivary response to lemon juice as a measure of introversion. *Perceptual and motor skills*, 24, 1047-1053.
- Eysenck, H.J., Cookson, D. (1969). Personality in primary schoolchildren. *British Journal of Educational Psychology*, 39, 109-122.
- Eysenck, H.J., Eysenck, S.B.G. (1975). *Manual of the Eysenck personality questionnaire*. London : Hodder and Stoughton.
- Eysenck, H.J., Eysenck, M.W. (1985). *Personality and individual differences*. New York : Plenum Press.
- Féline, A., Guelfi, J.D., Hardy, P. (Eds.) (2002). *Les troubles de la personnalité*. Paris : Flammarion.
- Findley, M., Cooper, H. (1983). Locus of control and academic achievement : A literature review. *Journal of Personality and Social Psychology*, 44, 419-427.
- Fiske, D.W. (1949). Consistency of the factorial structures of personality ratings from different sources. *Journal of Abnormal and Social Psychology*, 44, 329-344.
- Flett, G.L., Hewitt, P.L., Endler, N.S., Bagby, R.M. (1995). Conceptualization and assessment of personality factors in depression. *European Journal of Personality*, 9, 309-350.
- Fontaine, O. (1978). *Introduction aux thérapies comportementales*. Liège : Mardaga.

- Forgas, J.P. (1994). The role of emotion in social judgments : An introductory review and an affect infusion model (AIM). *European Journal of Social Psychology*, 24, 1-24.
- Frances, A. (1982) Categorical and dimensional systems of personality diagnosis : A comparison. *Comprehensive Psychiatry*, 23, 516-527.
- Fredrickson, B.L. (1998). What good are positive emotions ? *Review of General Psychology*, 2, 300-319.
- Fredrickson, B.L., Levenson, R.W. (1998). Positive emotions speed recovery from the cardiovascular sequelae of negative emotions. *Cognition and Emotion*, 12, 191-220.
- Freud, A. (1949). *Le Moi et les mécanismes de défense*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Freud, S. (1954). *Cinq psychanalyses*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Freud, S. (1997). *Psychopathologie de la vie quotidienne*. Paris : Payot.
- Freud, S. (1967). *L'interprétation des rêves*. Paris : Gallimard.
- Freud, S. (1964). *Introduction à la psychanalyse*. Paris : Payot.
- Freud, S. (1984a). Le Moi et le Ça. In *Essais de Psychanalyse* (pp. 332-387). Paris : Payot.
- Freud, S. (1962). *Trois essais sur la théorie de la sexualité*. Paris : Gallimard.
- Freud, S. (1969). *La vie sexuelle*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Freud, S. (1984b). Psychologie des foules et analyse du Moi. In *Essais de Psychanalyse* (pp. 135-187). Paris : Payot.
- Freud, S. (1973). *Névrose, psychose et perversion*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Friedman, A.F., Lewak, R., Nichols, D.S., Webb, J.T. (2000). *Psychological assessment with the MMPI-2*. Mahwah, NJ : Erlbaum.
- Frijda, N.H., Mesquita, B. (1994). The social roles and functions of emotions. In S. Kitayama, H.R. Markus (Eds.), *Emotion and culture : Empirical studies of mutual influence* (pp. 51-87). Washington, DC : American Psychological Association.
- Frith, C.D., Dowdy, J., Ferrier, I.N., Crow, T.J. (1985). Selective impairment of paired associate learning after an administration of a centrally acting adrenergic agonist (clonidine). *Psychopharmacology*, 87, 490-493.
- Fromm, E. (1941). *Escape from freedom*. New York : Rinehart.
- Fromm, E. (1963). *The dogma of Christ and other essays on religion, psychology and culture*. Fort Worth, TX : Holt, Rinehart et Winston.
- Fromm, E. (1976). *To have or to be ?* New York : Harper et Row.
- Fulker, D.W., Eysenck, S.B.G., Zuckerman, M. (1980). A genetic and environmental analysis of sensation seeking. *Journal of Research in Personality*, 14, 261-281.
- Furnham, A., Forde, L., Cotter, T. (1998). Personality and intelligence. *Personality and Individual Differences*, 24, 187-192.
- Gale, A. (1983). Electroencephalographic studies of extraversion-introversion : A case study in the psychophysiology of individual differences. *Personality and Individual Differences*, 4, 371-380.
- Garvey, M.J., Noyes, R., Cook, B., Blum, N. (1996). Preliminary confirmation of the proposed link between reward dependence traits and norepinephrine. *Psychiatry Research*, 65, 61-64.
- Gelder, M.G. (1987). Discussion arising from : C.R. Cloninger, A unified biosocial theory of personality and its role to the development of anxiety states. *Psychiatric Developments*, 4, 387-391.
- Gerra, G., Zaimovic, A., Timpano, M., Zambelli, U., Delsignore, R., Brambilla, F. (2000). Neuroendocrine correlates of temperamental traits in human. *Psychoneuroendocrinology*, 25, 479-496.
- Gilles, P-Y. (Ed.) (1999). *Psychologie différentielle*. Rosny : Bréal.

Hidden page

- Hamilton, M. (1967). Development of a rating scale for primary depressive illness. *British Journal of Social and Clinical Psychiatry*, 6, 278-296.
- Hansenne, M. (1999). P300 and personality : an investigation with the Cloninger's model. *Biological Psychology*, 50, 143-155.
- Hansenne, M. (2000a). Le potentiel cognitif P300 (I) : Aspects théorique et psychobiologique. *Neurophysiologie Clinique/Clinical Neurophysiology*, 30, 191-210.
- Hansenne, M. (2000b). Le potentiel cognitif P300 (II) : Différence interindividuelle et application clinique. *Neurophysiologie Clinique/Clinical Neurophysiology*, 30, 211-231.
- Hansenne, M. (2001). Le modèle biosocial de la personnalité de Cloninger. *L'année Psychologique*, 101, 155-181.
- Hansenne, M., Ansseau, M. (1998). Catecholaminergic function and temperament in major depressive disorder : a negative report. *Psychoneuroendocrinology*, 23, 477-483.
- Hansenne, M., Ansseau, M. (1999). Harm avoidance and serotonin. *Biological Psychology*, 51, 77-81.
- Hansenne, M., Noop, M. (2002). Gender effects on the relationship between personality and P300 from a three tones paradigm. *Poster présenté au 11th World Congress of Psychophysiology*. Montréal : 29 Juillet-3 Août 2002.
- Hansenne, M., Pitchot, W., Gonzalez-Moreno, A., Machurot, P.Y., Reggers, J., Ansseau, M. (1997). The harm avoidance dimension of the Tridimensional Personality Questionnaire and serotonin-1A activity in depression. *Biological Psychiatry*, 42, 959-961.
- Hansenne, M., Pitchot, W., Gonzalez-Moreno, A., Machurot, P.Y., Ansseau, M. (1998). Tridimensional personality questionnaire and depression. *European Psychiatry*, 13, 101-103.
- Hansenne, M., Reggers, J., Pinto, E., Kijrl, K., Ajamier, A., Ansseau, M. (1999). Temperament and character inventory (TCI) and depression. *Journal of Psychiatric Research*, 33, 31-36.
- Hansenne, M., Le Bon, O., Gauthier, A., Ansseau, M. (2001). Belgian normative data of the Temperament and Character Inventory. *European Journal of Psychological Assessment*, 17, 56-62.
- Hansenne, M., Pinto, E., Pitchot, W., Reggers, J., Scantamburlo, G., Moor, M., Ansseau, M. (2002a). Further evidence on the relationship between dopamine and novelty seeking : a neuroendocrine study. *Personality and Individual Differences*, 33, 967-977.
- Hansenne, M., Reggers, J., Ansseau, M. (2002b). Belgian normative data and psychometric properties of the temperament and character inventory — revised (TCI-R). *Papier présenté au 5^e Congrès de l'International Society for the Study of Personality Disorders*. München : 4-7 Juillet 2002.
- Hansenne, M., Pitchot, W., Ansseau, M. (2002c). Serotonin, personality, and borderline personality disorder. *Acta Neuropsychiatrica*, 14, 66-70.
- Hansenne, M., Pitchot, W., Pinto, E., Reggers, J., Scantamburlo, G., Fuchs, S., Pirard, S., Ansseau, M. (2002d). 5-HT1a dysfunction in borderline personality disorder. *Psychological Medicine*, 32, 935-941.
- Hansenne, M., Pinto, E., Pitchot, W., Reggers, J., Scantamburlo, G., Moor, M., Ansseau, M. (2003). Mismatch Negativity (MMN) is related to harm avoidance in healthy subjects. *Personality and Individual Differences*, 34, 1039-1048.
- Hare, R.D. (1978). Psychopathy and electrodermal responses to nonsignal stimulation. *Biological Psychology*, 6, 237-246.
- Hare, R.D. (1984). Performance of psychopaths on cognitive tasks related to frontal lobe functions. *Journal of Abnormal Psychology*, 93, 133-140.
- Harker, L.A., Keltner, D. (2001). Expressions of positive emotion in women's college yearbook pictures and their relationship to personality and life outcomes across adulthood. *Journal of Personality and Social Psychology*, 80, 112-124.
- Harlow, H.F. (1959). Love in monkeys. *Scientific American*, 200, 68-74.

- Harmon-Jones, E., Allen, J.J. (1997). Behavioral activation sensitivity and resting frontal EEG asymmetry : Covariation of putative indicators related to mood disorders. *Journal of Abnormal Psychology*, 106, 159-163.
- Harvey, P.D., Keefe, R.S.E., Mitropoulou, V., DuPre, R., Lees Roitman, S., Mohs, R., Siever, L.J. (1996). Information processing markers of vulnerability to schizophrenia : performance of patients with schizotypal and non-schizotypal personality disorders. *Psychiatry Research*, 60, 49-56.
- Hathaway, S.R., McKinley, J.C. (1943). *MMPI manual*. New York : Psychological corporation.
- Hathaway, S.R., McKinley, J.C. (1996). *MMPI 2. Inventaire multiphasique de personnalité du Minnesota — 2^{ème}*. Paris : Les Éditions du Centre de Psychologie Appliquée.
- Headey, B., Wearing, A. (1989). Personality, life events and subjective well being : Towards a dynamic equilibrium model. *Journal of Personality and Social Psychology*, 57, 731-739.
- Heath, A.C., Cloninger, C.R., Martin, N.G. (1994). Testing a model for the genetic structure of personality : a comparison of the personality systems of Cloninger and Eysenck. *Journal of Personality and Social Psychology*, 66, 762-775.
- Hennen, G. (2001). *Endocrinologie*. Bruxelles : De Boeck.
- Herpertz, S.C., Werth, U., Lukas, G., Qunaibi, M., Schuerkens, A., Kunert, H.J., Freese, R., Flesch, M., Mueller-Isberner, R., Osterheider, M., Sass, H. (2001). Emotion in criminal offenders with psychopathy and borderline personality disorder. *Archives of General Psychiatry*, 58, 737-745.
- Herrmann, M.L.J., Unterecker, S., Eisenack, S., Fallgatter, A.J. (2001). P300 and personality — A correlational analysis in healthy subjects. *Acta Psychiatrica Belgica*, 101, 202-212.
- Heston, L.L. (1966). Psychiatric disorders in foster home reared children of schizophrenic mothers. *British Journal of Psychiatry*, 112, 819-825.
- Hirschfeld, R.M.A. (1994). Major depression, dysthymia and depressive personality disorder. *British Journal of Psychiatry*, 165, 23-30.
- Hirschfeld, R.M.A., Klerman, G.L., Clayton, P.J., Keller, M.B., McDonald Scott, P., Larkin, B. (1983). Assessing personality : effects of the depressive state on trait measurement. *American Journal of Psychiatry*, 140, 695-699.
- Hirschfeld, R.M.A., Klerman, G.L., Lavori, P., Keller, M.B., Griffith, P., Coryell, W. (1989). Premorbid personality assessments of first onset of major depression. *Archives of General Psychiatry*, 46, 345-350.
- Hirschfeld, R.M.A., Shea, M.T., Holzer, C.E. (1997). Personality dysfunction and personality. In A. Honing, H.M. van Praag (Eds.), *Depression : neurobiological, psychopathological and therapeutic advances* (pp. 327-341). New York : John Wiley.
- Hofstee, W.K.B. (2001). Intelligence and personality : Do they mix ? In Collis, J.M., Messik, S. (Eds.), *Intelligence and personality. Bridging the gap in theory and measurement* (pp. 43-60). London : Lawrence Erlbaum Associates.
- Horney, K. (1942). *Self analysis*. New York : Norton.
- Horney, K. (1945). *Our inner conflicts*. New York : Norton.
- Horney, K. (1950). *Neurosis and human growth*. New York : Norton.
- Horney, K. (1967). *Feminine psychology*. New York : Norton.
- Howard, M.O., Kivlahan, D., Walker, R.D. (1997). Cloninger's tridimensional theory of personality and psychopathology : Applications to substance use disorders. *Journal of Studies on Alcohol*, 58, 48-66.
- Huteau, M. (1995). *Manuel de psychologie différentielle*. Paris : Dunod.
- Izard, C.E. (1977). *Human emotions*. New York : Plenum Press.
- Izard, C.E. (1991). *Psychology of emotions*. New York : Plenum Press.

- Izard, C.E. (1997). Emotions and facial expressions : A perspective from differential emotions theory. In J.A. Russell, J.M. Fernandez Dols (Eds.), *The psychology of facial expression* (pp. 57-77). New York : Cambridge University Press.
- Izard, C.E., Malatesta, C.Z. (1987). Perspectives on emotional development. 1: Differential emotions theory of early emotional development. In J.D. Osofsky (Ed.), *Handbook of infant development* (2nd Ed., pp. 494-554). New York : Wiley-Interscience.
- Izard, C.E., Libero, D.Z., Putman, P., Haynes, O.M. (1993). Stability of emotional experiences and their relation to traits of personality. *Journal of Personality and Social Personality*, 64, 847-860.
- Jang, K.L., Livesley, W.J., Vernon, P.A. (1996). Heritability of the big five personality dimensions and their facets : a twin study. *Journal of personality*, 64, 577-591.
- Javitt, D.C., Grochowski, S., Shelley, A.M., Ritter, W. (1998). Impaired mismatch negativity (MMN) generation in schizophrenia as a function of stimulus deviance, probability, and interstimulus/interdeviant interval. *Electroencephalography and Clinical Neurophysiology*, 108, 143-153.
- Jensen, A.R. (1964). *Individual differences in learning : Interference factor*. Washington, D.C. : Office of Education, U.S. Department of Health, Education and Welfare.
- Jensen-Campbell, L.A., Graziano, W.G. (2001). Agreeableness as a moderator of interpersonal conflict. *Journal of Personality*, 69, 323-361.
- Joffe, R.T., Regan, J.J. (1988). Personality and depression. *Journal of Psychiatric Research*, 22, 279-286.
- Joffe, R.T., Bagby, M., Levitt, A.J., Regan, J.J., Parker, J.D. (1993). The tridimensional personality questionnaire and major depression. *American Journal of Psychiatry*, 150, 959-960.
- John, O.P. (1989). Towards a taxonomy of personality descriptors. In D.M. Buss, N. Cantor (Eds.), *Personality psychology : Recent trends and emerging directions* (pp. 261-271). New York : Springer Verlag.
- John, O.P. (1990a). The search for basic dimensions of personality. *Advances in Psychological Assessment*, 7, 1-37.
- John, O.P. (1990b). The big-five factor taxonomy : Dimensions of personality in the natural language and in questionnaires. In L.A. Pervin (Ed.), *Handbook of personality : Theory and research*. (pp. 66-100). New York : Guilford Press.
- John, O.P., Goldberg, L.R., Angleitner, A. (1984). Better than the alphabet : taxonomies of personality -descriptive terms in English, Dutch and German. In H. Bonarius, G. van Heck, N. Smid (Eds.), *Personality psychology in Europe : Theoretical and empirical developments* (pp. 83-100). Berwyn : Swets North America.
- Jönsson, E.G., Nöthen, M.M., Gustavsson, J.P., Neidt, H., Forslund, K., Mattila-Evenden, M., Rylander, G., Propping, P., Asberg, M. (1998). Lack of association between dopamine D4 receptor gene and personality traits. *Psychological Medicine*, 28, 985-989.
- Jorm, A.F., Christense, H., Henderson, A.S., Jacomb, P.A., Korten, A.E., Rodgers, B. (1999). Using the BIS/BAS scales to measure behavioral inhibition and behavioral activation : Factor structure, validity and norms in a large community sample. *Personality and Individual Differences*, 26, 49-58.
- Josephson, B.R., Singer, J.A., Salovey, P. (1996). Mood relation and memory : Repairing sad moods with happy memories. *Cognition and Emotion*, 10, 437-444.
- Jung, C.G. (1933). *Psychological Types*. New York : Harcourt, Brace et World.
- Jung, C.G. (1968). *Analytic psychology : its theory and practice*. New York : Pantheon.
- Jung, C.G. (1986). *Dialectique du Moi et de l'inconscient*. Paris : Gallimard.
- Jung, C.G. (1988). *Essai d'exploration de l'inconscient*. Paris : Gallimard.
- Jung, C.G. (2000). *Sur l'interprétation des rêves*. Paris : Livre de Poche.

- Kanfer, F.H., Marston, A.R. (1963). Human reinforcement : vicarious and direct. *Journal of Experimental Psychology*, 65, 292-296.
- Keefe, R.S.E., Silverman, J.M., Mohs, R.C., Siever, L.J., Harvey, P.D., Friedman, L., Roitman, S.E.L., DuPre, R.L., Smith, C.J., Scheimler, J., Davis, K.L. (1997). Eye tracking, attention, and schizotypal symptoms in nonpsychotic relatives of patients with schizophrenia. *Archives of General Psychiatry*, 54, 169-176.
- Kelly, G. A. (1955). *The psychology of personal constructs*. New York : Norton.
- Keltner, D. (1996). Facial expressions of emotion and personality. In C. Magai, S.H. McFadden (Eds.), *Handbook of emotion, adult development and aging* (pp. 385-402). New York : Academic Press.
- Kendler, K.S., Neale, M.C., Kessler, R.C., Heath, A.C., Eaves, L.J. (1993). A longitudinal twin study of personality and major depression in woman. *Archives of General Psychiatry*, 50, 853-862.
- Kierkegaard, S. (1984). *Où bien ... où bien ...* Paris : Gallimard.
- Kimura, D. (2001). *Cerveau d'homme, cerveau de femme ?* Paris : Odile Jacob.
- Kleinfeld, E.I., Sunday, S., Hurt, S., Halmi, K.A. (1993). Psychometric validation of the Tridimensional Personality Questionnaire : application to subgroups of eating disorders. *Comprehensive Psychiatry*, 34, 249-253.
- Kline, P. (2001). Ability and temperament. In Collis, J.M., Messik, S. (Eds.) (2001). *Intelligence and personality. Bridging the gap in theory and measurement* (pp. 113-118). London : Lawrence Erlbaum Associates.
- Kowaz, A.M., Marcia, J.E. (1991). Development of and validation of a measure of Eriksonian industry. *Journal of Personality and Social Psychology*, 60, 390-397.
- Kozeny, J., Höschl, C. (1999). The Temperament and Character Inventory : Psychometric integrity on the Czech version. *Studia Psychologica*, 41, 123-132.
- Kretschmer, E. (1925). *Physique and character*. New York : Harcourt, Brace.
- Kubicka, L., Matejcek, Z., Dytrych, Z., Roth, Z. (2001). IQ and personality traits assessed in childhood as predictors of drinking and smoking behavior in middle-aged adults : a 24-year follow-up study. *Addiction*, 96, 1615-1628.
- Kühn, K.U., Meyer, K., Nöthen, M.M., Gansicke, M., Papassotiropoulos A., Maier, W. (1999). Allelic variants of dopamine receptor D4 (DRD4) and serotonin receptor 5HT2c (HTR2c) and temperament factors : replication tests. *American Journal of Medical Genetics*, 88, 168-172.
- Laghai, A., Joseph, S. (2000). Attitudes towards emotional expression : Factor structure, convergent validity and associations with personality. *British Journal of Medical Psychology*, 73, 381-384.
- Larsen, R.J., Ketelaar, R. (1991). Personality and susceptibility to positive and negative emotional states. *Journal of Personality and Social Psychology*, 61, 132-140.
- Lautrey, J. (1980). *Classe sociale, milieu familial, intelligence*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Lazare, A., Klerman, G. (1968). Hysteria and depression : The frequency and significance in hysterical personality features in hospitalized women. *American Journal of Psychiatry*, 124, 48-46.
- LeDoux, J.E. (1995). Emotions : Clues from the brain. *Annual Review of Psychology*, 46, 209-235.
- LeDoux, J.E. (1996). *The emotional brain*. New York : Simon and Schuster.
- Lees Roitman, S.E., Mitropoulou, V., Keefe, R.S.E., Silverman, J.M., Serby, M., Harvey, P.D., Reynolds, D.A., Mohs, R.C., Siever, L.J. (2000). Visuospatial working memory in schizotypal personality disorder patients. *Schizophrenia Research*, 41, 447-455.
- Leidy, N.K. (1994). Operationalizing Maslow's theory : development and testing of the basic need satisfaction inventory. *Issues in Mental Health Nurse*, 15, 277-295.

- Leidy, N.K., Darling-Fisher, C.S. (1995). Reliability and validity of the Modified Erikson Psychosocial Stage Inventory in diverse samples. *Western Journal of Nurses Research*, 17, 168-187.
- Lemaire, P. (2000). *Psychologie cognitive*. Bruxelles : De Boeck.
- Lépine, J.-P., Pélioso, A., Téodorescu, R., Téherani, M. (1994). Evaluation des propriétés psychométriques de la version française du questionnaire tridimensionnel de la personnalité (TPQ). *L'encéphale*, XX, 747-753.
- Lesch, K.P., Bengel, D., Heils, A., Sabol, S.Z., Greenberg, B.D., Petri, S., Benjamin, J., Müller, C.R., Hamer, D.H., Murphy, D.L. (1996). Association of anxiety-related traits with a polymorphism in the serotonin transporter gene regulatory region. *Science*, 271, 1527-1531.
- Lewis, M., Haviland, J.M. (Eds.) (1993). *Handbook of emotions*. New York : Guilford Press.
- Liebowitz, M.R. (1987). Discussion arising from : C.R. Cloninger, A unified biosocial theory of personality and its role to the development of anxiety states. *Psychiatric Developments*, 4, 385-387.
- Lilienfeld, S.O., Wood, J.M., Garb, H.N. (2001). What's wrong with this picture ? *Scientific American*, May, 81-87.
- Limson, R., Goldman, D., Roy, A., Lamparski, D., Ravitz, B., Adinoff, B., Linnoila, M. (1991). Personality and cerebrospinal fluid monoamine metabolites in alcoholics and controls. *Archives of General Psychiatry*, 48, 437-441.
- Lindgren, B.R., Snyder, M., Sabati, N., Adam, T., Pieczkiewicz, D., Finkelstein, S.M. (2002). Health locus of control and adherence with home spirometry use in lung transplant recipients. *Progress in Transplant*, 12, 24-29.
- Linton, R. (1986). *Le fondement culturel de la personnalité*. Paris : Dunod.
- Livesley, W.J. (1987). A systematic approach to the delineation of personality disorders. *American Journal of Psychiatry*, 144, 772-777.
- Loehlin, J.C. (1992). *Genes and environment in personality development*. Newbury Park, C.A. : Sage.
- Loehlin, J.C., Nichols, R.C. (1976). *Heredity, environment, and personality*. Austin : University of Texas Press.
- Lohr, J.M., Lilienfeld, S.O., Tolin, D.F., Herbert, J.D. (1999). Eye movement desensitization and reprocessing : An analysis of specific versus nonspecific treatment factors. *Journal of Anxiety Disorders*, 13, 185-207.
- Lohr, J.M., Tolin, D.F., Lilienfeld, S.O. (1998). Efficacy of eye movement desensitization and reprocessing : Implications for behavior therapy. *Behavior therapy*, 29, 123-156.
- Loranger, A.W., Hirschfeld, R.M. A., Sartorius, N., Regier, D.A. (1991). The WHO/ADAMHA international pilot study of personality disorders : background and purpose. *Journal of Personality Disorders*, 5, 296-306.
- Loranger, A.W., Sartorius, N., Andreoli, A., Berger, P., Buchheim, P., Channabasavanna, S.M., Coid, B., Dahl, A., Dickstra, R.F., Ferguson, B., Jacobsberg, L.B., Mombour, W., Pull, C., Ono, Y., Regier, D.A. (1994). The International Personality Disorder Examination. The World Health Organization/Alcohol, Drug Abuse, and Mental Health Administration international pilot study of personality disorders. *Archives of General Psychiatry*, 51, 215-224.
- Luby, J.L., McCallum, K., Cloninger, C.R. (1999). The Junior Temperament and Character Inventory : Preliminary validation of a child self-report measure. *Psychological Reports*, 84, 1127-1138.
- Luminet, O. (2002). *Psychologie des émotions*. Bruxelles : De Boeck.
- Lynam, D.R., Moffitt, T.E., Stouthamer-Loeber, M. (1993). Explaining the relation between IQ and delinquency : Class, race, test motivation, school failure, or self-control ? *Journal of Abnormal Psychology*, 102, 187-196.

- Lynn, R., Hampson, S.L., Magree, M. (1982). Determinants of educational achievement at 16+ : Intelligence, personality, home background and school. *Personality and Individual Differences*, 4, 473-478.
- MacLeod, A.K., Andersen, A., Davies, A. (1994). Self-ratings of positive and negative affect and retrieval of positive and negative affect memories. *Cognition and emotion*, 483-488.
- Mann, J.J., McBride, P.A., Stanley, M. (1986). Postmortem monoamine receptor and enzyme studies in suicide. *Annals of the New York Academy of Sciences*, 487, 114-121.
- Marlatt, G.A., Gordon, J.R. (1979). Determinants of relapse : Implications for the maintenance of behavior change. In P.O. Davidson (Ed.), *Behavioral medicine : Changing health lifestyles*. New York : Brunner/Mazel.
- Maslow, A. (1955). Deficiency motivation and growth motivation. In M.R. Jones (Ed.), *Nebraska symposium on motivation*. Lincoln : University of Nebraska Press.
- Maslow, A. (1962). *Toward a psychology of being*. Princeton, NJ : Van Nostrand.
- Maslow, A. (1968). *Toward a psychology of being* (2nd Ed.). Princeton, NJ : Van Nostrand.
- Maslow, A. (1970). *Motivation and personality*. New York : Harper et Row.
- Mason, S.T., Iversen, S.T. (1979). Theories of the dorsal bundle extinction effect. *Brain research Review*, 1, 107-137.
- Mathes, E.W., Zevon, M.A., Roter, P.M., Joerger, S.M. (1982). Peak experience tendencies : scale development and theory testing. *Journal of Humanistic Psychology*, 22, 92-108.
- Mathiesen, K.S., Tambs, K. (1999). The EAS temperament questionnaire : factor structure, age trends, reliability, and stability in a Norwegian sample. *Journal of Child Psychology and Psychiatry*, 40, 431-439.
- Matsushita, S., Yoshino, A., Murayama, M., Kimura, M., Muramatsu, T., Higuchi, S. (2001). Association study of serotonin transporter gene regulatory region polymorphism and alcoholism. *American Journal of Medical Genetics*, 105, 446-450.
- Matussek, N., Ackenheil, M., Hippus, H., Müller, F., Schröder, H.T., Schultes, H., Walisewski, B. (1980). Effect of clonidine on growth hormone release in psychiatric patients and control. *Psychiatry Research*, 2, 25-36.
- Matussek, P., Feil, W.B. (1983). Personality attributes of depressive patients. *Archives of General Psychiatry*, 40, 783-790.
- Matthews, G., Dorn, L. (1995). Cognitive and attentional processes in personality and intelligence. In Saklofske, D.H., Zeidner, M. (Eds.), *International handbook of personality and intelligence. Perspectives on individual differences* (pp. 367-396). New York : Plenum.
- McCourt, W.F., Gurrera, R.J., Cutter, H.S. (1993). Sensation seeking and novelty seeking. Are they the same ? *Journal of Nervous and Mental Disease*, 181, 309-312.
- McCrae, R.R., Costa, P.T. (1991). Adding Liebe und Arbeit : The full five factor model and well-being. *Personality and Social Psychology Bulletin*, 17, 227-232.
- McCrae, R.R., Costa, P.T. (1997). Personality traits structure as a human universal. *American Psychologist*, 52, 509-516.
- McGuffin, P., Katz, R. (1986). Nature, nurture, and affective disorder. In J.W.F. Deakin (Ed.), *The biology of depression* (pp. 26-51). Londres : Gaskell Press.
- McGuffin, P., Thapar, A. (1992). The genetics of personality disorder. *British Journal of Psychiatry*, 160, 12-23.
- McKenzie, J. (1988). Three superfactors in the 16 PF and their relation to Eysenck's P, E, and N. *Personality and individual differences*, 9, 843-850.
- McPherson, J.D., Marra, M., Hillier, L., Waterston, R.H., Chinwalla, A., Wallis, J. et al. (2001). A physical map of the human genome. *Nature*, 409, 934-941.

- Mendel, G.J. (1866). Versuche über Pflanzenhybriden. *Verhandlungen des Naturforschenden Vereines in Brünn*, 4, 3-47.
- Merleau-Ponty, M. (2001). *La structure du comportement*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Metcalf, J., Mischel, W. (1999). A hot/cold-system analysis of delay of gratification : dynamics of willpower. *Psychological Review*, 106, 3-19.
- Miller, G.E., Cohen, S., Rabin, B.S., Skoner, D.P., Doyle, W.J. (1999). Personality and tonic cardiovascular, neuroendocrine, and immune parameters. *Brain Behavior and Immunity*, 13, 109-123.
- Miller, P.C., Lefcourt, H.M., Holmes, J.G., Ware, E.E., Saleh, W.E. (1986). Marital locus of control and marital problem solving. *Journal of Personality and Social Psychology*, 51, 161-169.
- Millon, T. (1987). On the prevalence and genesis of the borderline personality disorder : A social learning thesis. *Journal of Personality Disorders*, 1, 71-112.
- Millon, T. (1990). The disorders of personality. In L.A. Pervin (Ed.), *Handbook of personality. Theory and research* (pp. 339-370). New York : Guilford Press.
- Mischel, W. (1961). Delay of gratification, need for achievement, and acquiescence in another culture. *Journal of Abnormal and Social Psychology*, 62, 543-552.
- Mischel, W. (1974). Processes in delay of gratification. In L. Berkowitz (Ed.), *Advances in experimental social psychology* (vol. 7). New York : Academic Press.
- Mischel, W. (1977). The interaction of person and situation. In D. Magnusson, N.S. Endler (Eds.), *Personality at the crossroads : current issues in interactional psychology*. Hillsdale, NJ : Erlbaum.
- Mischel, W. (1979). On the interface of cognition and personality : beyond the person-situation debate. *American Psychologist*, 34, 740-754.
- Mischel, W. (1990). Personality dispositions revisited : a view after three decades. In L.A. Pervin (Ed.), *Handbook of personality : Theory and research*. (pp. 111-134). New York : Guilford Press.
- Mischel, W., Ebbesen, E. (1970). Attention in delay of gratification. *Journal of Personality and Social Psychology*, 16, 329-337.
- Mischel, W., Metzner, R. (1962). Preference for delayed reward as a function of age, intelligence, and length of delay interval. *Journal of Abnormal and Social Psychology*, 64, 425-431.
- Mischel, W., Shoda, Y. (1995). A cognitive-affective system theory of personality : reconceptualizing situations, dispositions, and invariance in personality structure. *Psychological Review*, 102, 246-268.
- Mischel, W., Shoda, Y. (1998). Reconciling processing dynamics and personality dispositions. *Annual Review of Psychology*, 49, 229-258.
- Mischel, W., Shoda, Y., Rodriguez, M. I. (1989). Delay of gratification in children. *Science*, 26, 933-938.
- Mitchell, K.M., Bozarth, J.D., Krafft, C.C. (1977). A reappraisal of the therapeutic effectiveness of accurate empathy, nonpossessive warmth and genuineness. In A.S. Gurman, A.M. Razin (Eds.), *Effective psychotherapy, a handbook of research*. New York, Pergamon.
- Moffitt, T.E., Silva, P.A. (1988). IQ and delinquency : A direct test of the differential detection hypothesis. *Journal of Abnormal Psychology*, 97, 227-240.
- Moffitt, T.E., Henry, B. (1989). Neuropsychological assessment of executive function in self-reported delinquents. *Developmental Psychopathology*, 1, 105-118.
- Monterosso, J., Ainslie, G. (1999). Beyond discounting : Possible experimental models of impulsive control. *Psychopharmacology*, 146, 339-347.
- Morgan, A.B., Lilienfeld, S.O. (2000). A meta-analytic review of the relation between antisocial behavior and neuropsychological measures of executive functions. *Clinical Psychology Review*, 20, 113-156.

- Morris, J.S., Frith, C.D., Perrett, D.I., Rowland, D., Young, A.W., Calder, A.J., Dolan, R.J. (1996). A differential neural response in the human amygdala to fearful and happy facial expressions. *Nature*, 383, 812-815.
- Mulder, R.T., Joyce, P.R. (1994). Relationships of the tridimensional personality questionnaire to mood and personality measures for depressed patients. *Psychological Reports*, 75, 1315-1325.
- Mulder, R.T., Joyce, P.R., Sullivan, P.F., Bulik, C.M., Carter, F.A. (1999). The relationship among three models of personality psychopathology : DSM-III-R, personality disorder, TCI scores and DSQ defences. *Psychological Medicine*, 29, 943-951.
- Murray, H.A. (1938). *Explorations in personality*. New York : Oxford University Press.
- Murray, H.A. (1950). *Manuel du TAT*. Paris, Éditions du Centre de Psychologie Appliquée.
- Myers, M.B., McCaulley, M.H. (1985). *Manual : a guide to the development and use of the Myers Briggs Type Indicator*. Palo Alto, CA : Consulting Psychologists Press.
- Näätänen, R. (1995). The Mismatch Negativity-A powerful tool for cognitive neuroscience. *Ear and Hearing*, 16, 6-18.
- Näätänen, R. (2001). The perception of speech sounds by the human brain as reflected by the mismatch negativity (MMN) and its magnetic equivalent (MMNm). *Psychophysiology*, 38, 1-21.
- Neale, M.C., Cardon, L.R. (1992). *Methodology for genetic studies of twins and families*. Dordrecht : Kluwer.
- Nelson, E.C., Cloninger, C.R., Przybeck, T.R., Csernansky, J.G. (1996). Platelet serotonergic markers of the tridimensional personality questionnaire measures in a clinical sample. *Biological Psychiatry*, 40, 271-278.
- Nigg, J.T., Goldsmith, H.H. (1994). Genetics of personality disorders : Perspective from personality and psychopathology research. *Psychological Bulletin*, 115, 346-380.
- Norman, W.T. (1963). Toward an adequate taxonomy of personality attributes : Replicate factor structure in peer nomination personality rating. *Journal of Abnormal and Social Psychology*, 66, 575-583.
- Nutt, D., Davidson, J.R.T., Zohar, J. (Eds.) (2000). *Post-traumatic stress disorder : Diagnosis, management and treatment*. London : Martin Dunitz.
- Nyatanga, L. (1989). The Q sort theory and technique. *Nurse Educational Today*, 9, 347-350.
- Ochse, R., Plug, C. (1986). Cross-cultural investigation of the validity of Erikson's theory of personality development. *Journal of Personality and Social Psychology*, 50, 1240, 1252.
- O'Connor, K.P. (1983). Individual differences in components of slow cortical potentials : Implications for model of information processing. *Personality and Individual Differences*, 4, 403-410.
- ODwyer, A.M., Lucey, J.V., Russell, G.F. (1996). Serotonin activity in anorexia nervosa after long-term weight restoration : Response to D-fenfluramine challenge. *Psychological Medicine*, 26, 353-359.
- Okun, M.A., Stock, W.A., Snead, L., Wiermaa, P. (1987). Neuroticism and autobiographical memory for positive and negative events. *Personality and Individual Differences*, 8, 965-967.
- Ono, Y., Manki, H., Yoshimura, K., Maramatsu, T., Mizushima H., Higuchi, S., Yagi, G., Kanba, S., Asai, M. (1997). Association between dopamine D4 receptor (D4DR) exon III polymorphism and novelty seeking in Japanese subjects. *American Journal of Medical genetics*, 74, 501-503.
- Ormel, J., Schaufeli, W.B. (1991). Stability and change in psychological distress and their relationship with self-esteem and locus of control : a dynamic equilibrium model. *Journal of Personality and Social Psychology*, 60, 288-299.
- Paller, K.A. (2002). Neural measures of conscious and unconscious memory. *Behavioral Neurology*, 12, 127-141.
- Panksepp, J. (1998). *Affective neurosciences*. New York : Oxford University Press.

- Patrick, C.G., Bradley, M.M., Lang, P.J. (1993). Emotion in the criminal psychopath : startle reflex modulation. *Journal of Abnormal Psychology*, 102, 82-92.
- Patrick, C.J., Curtin, J.J., Tellegen, A. (2002). Development and validation of a brief form of the Multidimensional Personality Questionnaire. *Psychological Assessment*, 14, 150-163.
- Peabody, D., Goldberg, L.R. (1989). Some determinants of factor structures from personality trait descriptors. *Journal of Personality and Social Personality*, 57, 552-567.
- Peake, P.K., Mischel, W., Hebl, M. (2002). Strategic attention deployment for delay of gratification in working and waiting situations. *Developmental Psychology*, 38, 313-326.
- Pélissolo, A., Lépine, J.-P. (1997). Traduction française et premières études de validation du questionnaire de personnalité TCI. *Annales Médico-Psychologiques*, 155, 497-508.
- Pélissolo, A., Lépine, J.-P. (2000). Normative data and factor structure of the Temperament and Character Inventory (TCI) in the French version. *Psychiatry Research*, 94, 67-76.
- Persson, M.L., Wasserman, D., Geijer T., Frisch, A., Rockah, R., Michaelovsky, E., Apter, A., Weizman, A., Jönsson, E.G., Bergman, H. (2000). Dopamine D4 receptor gene polymorphism and personality traits in healthy volunteers. *European Archives of Psychiatry and Clinical Neuroscience*, 250, 203-206.
- Pervin, L.A. (1994). A critical analysis of current trait theory. *Psychological Inquiries*, 5, 103-113.
- Peterson, B.E. (2002). Longitudinal analysis of midlife generativity, intergenerational roles, and caregiving. *Psychological Aging*, 17, 161-168.
- Peterson, B.E., Klohnen, E.C. (1995). Realization of generativity in two samples of women at midlife. *Psychological Aging*, 10, 20-29.
- Peterson, L.M. (1980). Why men have pockets in their pants : a feminist insight (or, if Freud had been a woman). *Society for the Advancement of Social Psychology Newsletter*, 6, 19.
- Pfohl, B., Black, D., Noyes, R., Kelley, M., Blum, N. (1990). A test of the tridimensional personality theory : Association with diagnosis and platelet imipramine binding in obsessive compulsive disorder. *Biological Psychiatry*, 28, 41-46.
- Phares, E.J. (1976). *Locus of control in personality*. Morristown, NJ : General Learning Press.
- Picton, T.W., Alain, C., Otten, L., Ritter, W., Achim, A. (2000). Mismatch negativity : Different water in the same river. *Audiology and Neuro Otology*, 5, 111-139.
- Pitman, R.K., van der Kolk, B.A., Orr, S.P., Greenberg, M.S. (1990). Naloxone reversible analgesic response to combat-related stimuli in posttraumatic stress disorder. A pilot study. *Archives of General Psychiatry*, 47, 541-544.
- Plomin, R., DeFries, J.C., Loehlin, J.C. (1977). Genotype-environment interaction and correlation in the analysis of human behavior. *Psychological Bulletin*, 84, 309-322.
- Plomin, R., Owen, M.J., McGuffin, P. (1994). The genetic bases of complex human behaviors. *Science*, 264, 1733-1739.
- Plomin, R., DeFries, J.C., McClearn, G.E., Rutter, M. (1999). *Des gènes au comportement. Introduction à la génétique comportementale*. Bruxelles : De Boeck.
- Plutchik, R., van Praag, H.M., Conte, H.R., Picard, S. (1989). Correlates of suicide and violence risk 1 : the suicide risk measure. *Comprehensive Psychiatry*, 30, 296-302.
- Polich, J., Martin, S. (1992). P300, cognitive capability, and personality : a correlational study of university undergraduates. *Personality and Individual Differences*, 13, 533-543.
- Power, M., Brewin, C.R. (1991). From Freud to cognitive science : a contemporary account of the unconscious. *British Journal of Clinical Psychology*, 30, 289-310.
- Power, M., Dalgleish, T. (1997). *Cognition and emotion : From order to disorder*. Hove : Psychology Press.

- Pritchard, W.S. (1989). P300 and the EPO/STPI personality traits. *Personality and Individual Differences*, 10, 15-24.
- Raine, A. (1996). Autonomic nervous system factors underlying desinhibited, antisocial, and violent behavior. *Annals of the New York Academy of Sciences*, 794, 46-59.
- Raine, A., Reynolds, C., Venables, P.H., Mednick, S.A., Farrington, D.P. (1998). Fearlessness, stimulation-seeking, and large body size at age 3 years as early predispositions to childhood aggression at age 11 years. *Archives of General Psychiatry*, 55, 745-751.
- Raine, A., Lencz, T., Bihle, S., LaCasse, L., Colletti, P. (2000). Reduced prefrontal gray matter and reduced autonomic activity in antisocial personality disorder. *Archives of General Psychiatry*, 57, 119-129.
- Raine, A., Reynolds, C., Venables, P.H., Mednick, S.A. (2002). Stimulation seeking and intelligence : A prospective longitudinal study. *Journal of Personality and Social Psychology*, 82, 663-674.
- Rawlings, D., Carnie, D. (1989). The interaction of EPO extraversion with WAIS subtest performance under timed and untimed conditions. *Personality and Individual Differences*, 10, 453-458.
- Rawlings, D., Skok, M. (1993). Extraversion, venturesomeness and intelligence. *Personality and Individual Differences*, 15, 389-396.
- Reich, J., Noyes, R., Hirschfeld, R., Coryell, W., O'Gorman, T. (1987). State and personality in depressed panic patients. *American Journal of Psychiatry*, 144, 181-187.
- Richelle, M. (1973). *Le conditionnement opérant : une introduction et un guide à la recherche de laboratoire (2^e édition révisée)*. Lausanne : Delachaux et Niestlé.
- Richelle, M. (1977). *B.F. Skinner ou le péril behavioriste*. Bruxelles : Mardaga.
- Richelle, M. (1993). *B.F. Skinner : a reappraisal*. Hillsdale, NJ : Lawrence Erlbaum Associates.
- Roberts, B.W., Caspi, A., Moffitt, T.E. (2001). The kids are alright : growth and stability in personality development from adolescence to adulthood. *Journal of Personality and Social Psychology*, 81, 670-683.
- Roberts, M.J. (2002). The relationship between extraversion and ability. *Personality and Individual Differences*, 32, 517-522.
- Robins, R.W., Fraley, R.C., Roberts, B.W., Trzesniewski, K.H. (2001). A longitudinal study of personality change in young adulthood. *Journal of Personality*, 69, 617-640.
- Robinson, D.L. (1982). Properties of the diffuse thalamocortical system and human personality : A direct test of Pavlovian/Eysenckian theory. *Personality and Individual Differences*, 3, 1-16.
- Robinson, D.L. (1985). How personality relates to intelligence test performances : Implications for a theory of intelligence, ageing research, and personality assessment. *Personality and Individual Differences*, 6, 203-216.
- Robinson, D.L. (1986). The Wechsler adult intelligence scale and personality assessment : Towards a biologically based theory of intelligence and cognition. *Personality and Individual Differences*, 7, 153-159.
- Robinson, D.L. (1989). The neurophysiological basis of high IQ. *International Journal of Neuroscience*, 46, 209-234.
- Rogers, C.R. (1961). *On becoming a person, a therapist's view of psychotherapy*. Boston : Houghton Mifflin.
- Rogers, C.R. (1969). *Freedom to learn : a view of what education might become*. Columbus : Charles Merrill.
- Rogers, C.R. (1980). *A way of being*. Boston : Houghton Mifflin.
- Rohde, P., Lewinsohn, P.M., Seeley, J.R. (1990). Are people changed by experience of having an episode of depression ? A further test of the Scar hypothesis. *Journal of Abnormal Psychology*, 99, 264-271.

- Rolland, J.P. (1998). *Manuel du NEO PFR*. Paris : Éditions du Centre de Psychologie Appliquée.
- Rolland, J.P., Mogenet, J.L. (1998). Éléments de validité des dimensions primaires de l'adaptation française de l'inventaire 16PF5. *Revue Européenne de Psychologie Appliquée*, 46, 25-30.
- Rommelspacher, H., Smolka, M., Schmidt, L.G., Samochowiec, J., Hoehe, M.R. (2001). Genetic analysis of the mu-opioid receptor in alcohol-dependent individuals. *Alcohol*, 24, 129-135.
- Rorschach, H. (1947). *Psychodiagnostic*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Rosenthal, R., Jacobson, L. (1966). Teacher expectancies. Determinants of pupils IQ gain. *Psychological Reports*, 19, 155-118.
- Rosenzweig, M.R., Leiman, A.L., Breedlove, S.M. (1998). *Psychobiologie*. Bruxelles : De Boeck.
- Rotter, J.B. (1954). *Social learning and clinical psychology*. New York : Prentice-Hall.
- Rotter, J.B. (1966). Generalized expectancies for internal versus external control of reinforcement. *Psychological Monographs*, 80.
- Rotter, J.B. (1990). Internal vs. external control of reinforcement : a case history of a variable. *American Psychologist*, 45, 489-493.
- Roubertoux, P. L., Carlier, M. (1976). *Génétique et comportement*. Paris : Masson.
- Roubertoux, P.L., Nosten Bertrand, M., Carlier, M. (1990). Additive and interactive effects of genotype and maternal environment. *Advances in the Study of Behavior*, 19, 205-247.
- Routtenberg, A. (1978). The reward system of the brain. *Scientific American*, 239, 154-164.
- Roy, A., (1990). Personality variables in depressed patients and normal controls. *Neuropsychobiology*, 23, 119-123.
- Rubinstein, M., Mogil, J.S., Japon, M., Chan, E.C., Allen, R.G., Low, M.J. (1996). Absence of opioid stress-induced analgesia in mice lacking beta-endorphin by site-directed mutagenesis. *Proceedings of the National Academy of Science*, 93, 3995-4000.
- Ruegg, R. Frances, A. (1995). New research in personality disorders. *Journal of Personality Disorders*, 9, 1-48.
- Rusting, C.L. (1998). Personality, mood, and cognitive processing of emotional information : three conceptual frameworks. *Psychological Bulletin*, 124, 165-196.
- Rusting, C.L. (1999). Interactive effects of personality and mood on emotion-congruent memory and judgment. *Journal of Personality and Social Psychology*, 77, 1073-1086.
- Rutter, M. (1987). Temperament, personality and personality disorders. *British Journal of Psychiatry*, 150, 443-458.
- Salovey, P., Mayer, J.D. (1994). Some final thoughts about personality and intelligence. Sternberg, R.J., Ruggis, P. (Eds.), *Personality and intelligence* (pp. 303-318). New York : Cambridge University Press.
- Saklofske, D.H. (1985). The relationship between Eysenck' major personality dimensions and simultaneous and sequential processing in children. *Personality and Individual Differences*, 6, 429-433.
- Saklofske, D.H., Kostura, D.D. (1990). Extraversion introversion and intelligence. *Personality and Individual Differences*, 11, 547-551.
- Saklofske, D.H., Zeidner, M. (Eds.) (1995). *International handbook of personality and intelligence. Perspectives on individual differences*. New York : Plenum.
- Sato, T., Narita, T., Hirano, S., Kusunoki, K., Goto, M., Sakado, K., Uehara, T. (2001). Factor validity of the temperament and character inventory in patients with major depression. *Comprehensive Psychiatry*, 42, 337-341.
- Saviotti, F.M., Grandi, S., Savron, G., Ermentini, R., Bartolucci, G., Conti, S., Fava, G.A. (1991). Characterological traits of recovered patients with panic disorder and agoraphobia. *Journal of Affective Disorders*, 23, 113-117.

- Scarr, S. (1992). Developmental theories for the 1990s : Development and individual differences. *Child Development*, 63, 1-19.
- Scarr, S., Salapatek, P. (1970). Patterns of fear development during infancy. *Merrill-Palmer Quarterly*, 16, 53-90.
- Scarr, S., Carter-Saltzman L. (1979). Twin methods : defense of a critical assumption. *Behavior Genetics*, 9, 527-542.
- Schank, J.C. (2000). Menstrual-cycle variability and measurement : further cause for doubt. *Psychoneuroendocrinology*, 25, 837-847.
- Schroeder, M.L., Wormworth, J.A., Livesley, W.J. (1992). Dimensions of personality disorder and their relationships to the big five dimensions of personality. *Psychological Assessment*, 4, 47-53.
- Seidnitz, L., Diener, E. (1993). Memory for positive versus negative life events : Theories for the differences between happy and unhappy personality. *Journal of Personality and Social Psychology*, 64, 654-664.
- Shapiro, F. (1989). Efficacy of the eye movement desensitization procedure in the treatment of traumatic memories. *Journal of Traumatic Stress*, 2, 199-223.
- Shapiro, F. (1991). Eye movement desensitization and reprocessing procedure : From EMD to EMDR — a new treatment model for anxiety and related traumata. *The Behavior Therapist*, 14, 133-135.
- Shapiro, F. (1999). Eye movement desensitization and reprocessing (EMDR) and the anxiety disorders : Clinical and research implications on an integrated psychotherapy treatment. *Journal of Anxiety Disorders*, 13, 35-67.
- Shea, M.T., Leon, A.C., Mueller, T.I., Solomon, D.A., Warsham, M.G., Keller, M.B. (1996). Does major depression result in lasting personality change ? *American Journal of Psychiatry*, 153, 1404-1410.
- Sheldon, W.H. (1942). *The varieties of temperament : A psychology of constitutional differences*. New York : Harper.
- Shihabuddin, L., Buchsbaum, M.S., Hazlett, E.A., Silverman, J., New, A., Brickman, A.M., Mitropoulou, V., Nunn, M., Fleishman, M.B., Tang, C., Siever, L.J. (2001). Striatal size and glucose metabolic rate in schizotypal personality disorder and schizophrenia. *Archives of General Psychiatry*, 58, 877-884.
- Shostrom, E.L. (1966). *Eits manual for the personal orientation inventory*. San Diego : Educational and Industrial Testing Service.
- Siever, L.S., Uhde, T.W. (1984). New studies and perspectives on the noradrenergic receptor system in depression : Effects of the alpha 2-adrenergic agonist clonidine. *Biological Psychiatry*, 19, 131-156.
- Siever, L.J., Davis, K.L. (1991). A psychobiological perspective on the personality disorders. *American Journal of Psychiatry*, 148, 1647-1658.
- Siever, L.J., Koenigsberg, H.W., Harvey, P., Mitropoulou, V., Laruelle, M., Abi-Dargham, A., Goodman, M., Buchsbaum, M. (2002). Cognitive and brain function in schizotypal personality disorder. *Schizophrenia research*, 54, 157-167.
- Singer, J.A., Salovey, P. (1988). Mood and memory : Evaluating the network theory of affect. *Clinical Psychological Review*, 8, 211-251.
- Skinner, B.F. (1979). *Pour une science du comportement : le béhaviorisme*. Neuchâtel : Delachaux et Niestlé.
- Skinner, B.F. (1971). *L'analyse expérimentale du comportement*. Bruxelles : Dessart et Mardaga.
- Skinner, B.F. (1972). *Par-delà la liberté et la dignité*. Paris : Laffont.
- Skinner, B.F. (1951). *Walden two*. New York : MacMillan.

- Skinner, B.F. (1987). Whatever happened to psychology as the science of behavior? *American Psychologist*, 42, 780-786.
- Skodol, A.E., Siever, L.J., Livesley, W.J., Gunderson, J.G., Pfohl, B., Widiger, T.A. (2002). The borderline diagnosis II: biology, genetics, and clinical course. *Biological Psychiatry*, 51, 951-963.
- Smirnov, S.D. (1994). Intelligence and personality in the psychological theory of activity. In Sternberg, R.J., Ruzgis, P. (Eds.), *Personality and intelligence* (pp. 221-247). New York: Cambridge University Press.
- Smith, E.E., Jonides, J. (1999). Storage and executive processes in the frontal lobes. *Science*, 283, 1657-1661.
- Smith, S.M., Petty, R.E. (1995). Personality moderators of mood congruency effects on cognition: The role of self-esteem and negative mood regulation. *Journal of Personality and Social Personality*, 68, 1092-1107.
- Smith, G.M. (1967). Usefulness of peer ratings of personality in educational research. *Educational and Psychological Measurement*, 27, 967-984.
- Sobotka, S.S., Davidson, R.J., Senulis, J.A. (1992). Anterior brain electrical asymmetries in response to reward and punishment. *Electroencephalography and Clinical Neurophysiology*, 83, 236-247.
- Spitz, R.A. (1946). Hospitalism: An inquiry into the genesis of psychotic conditions in early childhood. In *Psychoanalytic Study of the Child, Vol. II*. New York: International Universities Press.
- Stallings, M.C., Hewitt, J.K., Cloninger, C.R., Heath, A.C., Eaves, L.J. (1996). Genetic and environmental structure of the Tridimensional Personality Questionnaire: three or four temperament dimensions? *Journal of Personality and Social Psychology*, 70, 127-140.
- Starcevic, V., Uhlenhuth, E.H., Fallon, S. (1995). The tridimensional personality questionnaire as an instrument for screening personality disorders: Use in patients with generalized anxiety disorder. *Journal of Personality Disorders*, 9, 247-253.
- Starcevic, V., Uhlenhuth, E.H., Fallon, S., Pathak, D. (1996) Personality dimensions in panic disorder and generalized anxiety disorder. *Journal of Affective Disorders*, 37, 75-79.
- Stelmack, R.M. (1981). The psychophysiology of extraversion and neuroticism. In H.J. Eysenck (Ed.), *A model for personality* (pp. 38-64). New York: Springer.
- Sternberg, R.J. (1988). Mental self-government: A theory of intellectual styles and their development. *Human Development*, 31, 197-224.
- Sternberg, R.J. (1994). Thinking styles: theory and interface between intelligence and personality. In Sternberg, R.J., Ruzgis, P. (Eds.), *Personality and intelligence* (pp. 169-187). New York: Cambridge University Press.
- Sternberg, R.J., Ruzgis, P. (Eds.) (1994). *Personality and intelligence*. New York: Cambridge University Press.
- Stock, W.A., Okun, M.A., Haring, M.J., Witter, R.A. (1983). Age and subjective well-being: A meta-analysis. In R.J. Light (Ed.), *Evaluation studies: Review annual* (Vol. 8, pp. 279-302). Beverly Hills, CA: Sage.
- Stough, C., Brebner, J., Nettelbeck, T., Cooper, C.J., Bates, T., Mangan, G.L. (1996). The relationship between intelligence, personality and inspection time. *British Journal of Psychology*, 87, 255-268.
- Strack, S., Lorr, M. (1997). Invited essay: The challenge of differentiating normal and disordered personality. *Journal of Personality Disorders*, 11, 105-122.
- Strakowski, S.M., Faedda, G.L., Tohen, M., Goodwin, D.C., Stoll, A.L. (1992) Possible affective-state dependence of the tridimensional personality questionnaire in first-episode psychosis. *Psychiatry Research*, 41, 215-226.
- Strakowski, S.M., Dunayevich, E., Kech, P.E., McElroy, S.L. (1995). Affective state dependence of the tridimensional personality questionnaire. *Psychiatry Research*, 57, 209-214.

- Strelau, J., Zawadzki, B., Piotrowska, A. (2001). Temperament and intelligence : A psychometric approach to the links between both phenomena. In Collis, J.M., Messik, S. (Eds.) (2001). *Intelligence and personality. Bridging the gap in theory and measurement* (pp. 61-78). London : Lawrence Erlbaum Associates.
- Strobel, A., Wher, A., Michel, A., Brocke, B. (1999). Association between dopamine D4 receptor (DRD4) exon III polymorphism and measures of novelty seeking in a German population. *Molecular Psychiatry*, 4, 378-384.
- Sullivan, H.S. (1953). *The interpersonal theory of psychiatry*. New York : Norton.
- Sung, S.M., Kim, J.H., Yang, E., Abrams, K.Y., Lyoo, I.K. (2002). Reliability and validity of the Korean version of the Temperament and Character Inventory. *Comprehensive Psychiatry*, 43, 235-243.
- Surtees, P.G., Wainwright, N.W.J. (1996). Fragile states of mind : Neuroticism, vulnerability and the long-term outcome of depression. *British Journal of Psychiatry*, 169, 338-347.
- Sutton, S.K., Davidson, R.J. (1997). Prefrontal brain asymmetry : A biological substrate of the behavioral approach and inhibition systems. *Psychological Science*, 8, 204-210.
- Svrakic, D.M., Przybeck, T.R., Cloninger, C.R. (1991). Further contribution to the conceptual validity of the unified biosocial model of personality : US and Yugoslav data. *Comprehensive Psychiatry*, 32, 195-209.
- Svrakic, D.M., Whitehead, C., Przybeck, T.R., Cloninger, R.C. (1993). Differential diagnosis of personality disorders by the seven-factor model of temperament and character. *Archives of General Psychiatry*, 50, 991-999.
- Swann, A.C., Bjork, J.M., Moeller, G., Dougherty, D.M. (2002). Two models of impulsivity : Relationship to personality traits and psychopathology. *Biological Psychiatry*, 51, 988-994.
- Tanaka, E., Sakamoto, S., Kijima, N., Kitamura, T. (1998). Different personalities between depression and anxiety. *Journal of Clinical Psychology*, 54, 1043-1051.
- Tangney, J.P. (1995). Shame and guilt in interpersonal relationship. In J.P. Tangney, K.W. Price (Eds.), *Self-conscious emotions : the psychology of shame, guilt, embarrassment, and pride* (pp. 114-142). New York : Guilford Press.
- Tarter, R.E., Jacob, T., Laird, S.B. (1993). Learning and memory capacity in sons of alcoholic men. *American Journal of Addictions*, 2, 219-224.
- Tellegen, A., Walker, N.G. (1991). Exploring personality through test construction : Development of the Multidimensional Personality Questionnaire. In S.R. Briggs, J.M. Cheek (Eds.), *Personality measures : Development and evaluation* (Vol. 1). Greenwich : JAI Press.
- Tellegen, A. (1985). Structures of mood and personality and their relevance to assessing anxiety with an emphasis on self-report. In A.H. Tuma, J.D. Maser (Eds.), *Anxiety and anxiety disorders*, (pp. 681-706). Hillsdale, N.J. : Erlbaum.
- Tellegen, A., Lykken, D.T., Bouchard, T.J., Wilcox, K., Segal, N., Rich, A. (1988). Personality similarity in twins reared together and apart. *Journal of Personality and Social Psychology*, 54, 1031-1039.
- Theis, S.V.S. (1924). *How foster children turn out*. Publication No. 165. New York : State Charities Aid Association.
- Thorndike, E.L. (1933). *An experimental study of rewards*. New York : Columbia University Teachers College Press.
- Tobin, R.M., Graziano, W.G., Vanman, E.J., Tassinary, L.G. (2000). Personality, emotional experience, and efforts to control emotions. *Journal of Personality and Social Psychology*, 79, 656-669.
- Torgersen, S. (1984). Genetic and nosological aspects of schizotypal and borderline personality disorders. *Archives of General Psychiatry*, 41, 546-554.

- Travis, F., Tecce, J., Arenander, A., Wallace, R.K. (2002). Patterns of EEG coherence, power and contingent negative variation characterize the integration of transcendental and waking states. *Biological Psychology*, 61, 293-319.
- Trestman, R.L., Keefe, R.S.E., Mitropoulou, V., Harvey, P.D., deVegvar, M., Losonczy, M.F., Lees-Roitman, S., Davidson, M., Aronson, A., Silverman, J., Siever, L.J. (1995). Cognitive function and biological correlates of cognitive performance in schizotypal personality disorder. *Psychiatry Research*, 59, 127-136.
- Trierweiler, L.L., Eid, M., Lischetzke, T. (2002). The structure of emotional expressivity : Each emotion counts. *Journal of Personality and Social Psychology*, 82, 1023-1040.
- Trull, T.J. (1992). DSM-III-R personality disorders and the five factor model of personality : An empirical comparison. *Journal of Abnormal Psychology*, 101, 553-560.
- Van Ammers, E.C., Sellman, J.D., Mulder, R.T. (1997) Temperament and substance abuse in schizophrenia : Is there a relationship ? *Journal of Nervous and Mental Diseases*, 185, 283-288.
- Van Praag, H., Kempermann, G., Gage, F.H. (1999). Running increases cell proliferation and neurogenesis in the adult mouse dentate gyrus. *Nature Neuroscience*, 2, 266-270.
- Vandenbergh, D.J., Zonderman, A.B., Wang, J., Uhl, G.R., Costa, P.T. (1997). No association between novelty seeking and dopamine D4 receptor (DRD4) exon III seven repeat alleles in Baltimore longitudinal study of aging participants. *Molecular Psychiatry*, 2, 417-19.
- Venter, J.C., Adams, M.D., Myers, E.W., Li, P.W., Mural, R.J., Sutton, G.G. et al. (2001). The sequence of the human genome. *Science*, 291, 1304-1351.
- von Knorring, L., von Knorring, A.L., Mørnstad, H. (1987). The risks of dental caries in extraverts. *Personality and Individual Differences*, 8, 343-346.
- Vogelmaier, M.M., Seidman, L.J., Salisbury, D., McCarley, R.W. (1997). Neuropsychological dysfunction in schizotypal personality disorder : a profile analysis. *Biological Psychiatry*, 41, 530-540.
- Waller, D.A., Gullion, C.M., Petty, F., Hardy, B.W., Murdock, M.V., Rush, J. (1993) Tridimensional personality questionnaire and serotonin in bulimia nervosa. *Psychiatry Research*, 48, 9-15.
- Wang, S., Mason, J., Charney, D., Yehuda, R., Riney, S., Southwick, S. (1997) Relationships between hormonal profile and novelty seeking in combat-related posttraumatic stress disorder. *Biological Psychiatry*, 41, 145-151.
- Watson, D., Clark, L.A. (1992). On traits and temperament : General and specific factors of emotional experience and their relation to the five-factor model. *Journal of Personality*, 60, 441-476.
- Watson, D., Clark, L.A. (1997). Extraversion and its positive emotional core. In R. Hogan, J. Johnson, S. Briggs (Eds.), *Handbook of personality* (pp. 767-794). San Diego, CA : Academic Press.
- Watson, J.B. (1913). Psychology as a behaviorist views it. *Psychological Review*, 20, 158-177.
- Watson, J.D., Crick, F.H.C. (1953). Genetical implications of the structure of deoxyribonucleic acid. *Nature*, 171, 964-967.
- Weiner, I.B. (1998). *Principles of Rorschach Interpretation*. Mahwah, NJ : Erlbaum.
- Weller, A., Weller, L. (1997). Menstrual synchrony under optimal conditions : Bedouin families. *Journal of Comparative Psychology*, 111, 323-324.
- Weller, L., Weller, A., Koresh Kamin, H., Ben-Shoshan, R. (1999). Menstrual synchrony in a sample of working women. *Psychoneuroendocrinology*, 24, 449-459.
- Wetzel, R.D., Brown, S.L., Horn, C.J., Knesevich, M.A., Wolff, H., Cloninger, C.R. (1992). Correlates of tridimensional personality questionnaire scales with selected Minnesota multiphasic personality inventory scales. *Psychological Reports*, 71, 1027-1038.
- Whalen, P.J., Rauch, S.L., Etcoff, N.L., McInerney, S.C., Lee, M.B., Jenike, M.A. (1998). Masked presentations of emotional facial expressions modulate amygdala activity without explicit knowledge. *Journal of Neuroscience*, 18, 411-418.

- Wiesbeck, G.A., Maurer, C., Thome, J., Jacob, F., Boening, J. (1995). Neuroendocrine support for a relationship between novelty seeking and dopaminergic function in alcohol-dependent men. *Psychoneuroendocrinology*, 20, 755-761.
- Wiesbeck, G.A., Davids, E., Wodarz, N., Thome, J., Weijers, G., Jakob, F., Boening, J. (1996). Alcohol withdrawal and dopamine receptor sensitivity after prolonged abstinence. *Progress in Neuropsychopharmacology and Biological Psychiatry*, 20, 1171-1180.
- Wiggins, J.S. (Ed.). (1996). *The five factor model of personality : Theoretical perspectives*. New York : Guilford.
- Wilson, G.D., Barrett, P.T., Gray, J.A. (1989). Human reactions to reward and punishment : A questionnaire examination of Gray's personality theory. *British Journal of Psychology*, 80, 509-515.
- Wilson, G. (1990). Personality, time of the day and arousal. *Personality and Individual Differences*, 11, 153-168.
- Wilson, G.D., Gray, J.A., Barrett, P.T. (1990). A factor analysis of the Gray-Wilson Personality Questionnaire. *Personality and Individual Differences*, 11, 1037-1045.
- Wilson, W. (1967). Correlates of avowed happiness. *Psychological Bulletin*, 67, 294-306.
- Winchel, R.M., Stanley, M. (1991). Self-injurious behavior : a review of the behavior and biology of self-mutilation. *American Journal of Psychiatry*, 148, 306-317.
- Witkin, H.A., Goodenough, D.R. (1977). Field dependence and interpersonal behavior. *Psychological Bulletin*, 84, 661-689.
- Witkin, H.A., Goodenough, D.R., Oltman, P.K. (1979). Psychological differentiation : Current status. *Journal of Personality and Social Psychology*, 37, 1127-1145.
- Wolf, M.E., Mosnaim, A.D. (Eds.) (1990). *Posttraumatic stress disorder : Etiology, phenomenology, and treatment*. Washington, DC : American Psychiatric Press.
- Wood, J.M., Nezworski, T., Stejskal, W.J. (1996a). The comprehensive system for the Rorschach : A critical examination. *Psychological Science*, 7, 3-10.
- Wood, J.M., Nezworski, T., Stejskal, W.J. (1996b). Thinking critically about the comprehensive system for the Rorschach : a reply to Exner. *Psychological Science*, 7, 14-17.
- Wood, W., Rhodes, N., Whelan, M. (1989). Sex differences in positive well-being : A consideration of emotional style and marital status. *Psychological Bulletin*, 106, 249-264.
- Woody, E., Claridge, G. (1977). Psychoticism and thinking. *British Journal of Social and Clinical Psychology*, 16, 241-248.
- Young, G.C.D., Martin, M. (1981). Processing of information about self by neurotics. *British Journal of Clinical Psychology*, 20, 205-212.
- Young, L.T., Bagby, R.M., Cooke, R.G., Parker, J.D., Levitt, A.J., Joffe, R.T. (1995). A comparison of tridimensional personality questionnaire dimensions in bipolar disorder and unipolar depression. *Psychiatry Research*, 58, 139-143.
- Yonge, G.D. (1975). Time experiences, self-actualizing values, and creativity. *Journal of Personality Assessment*, 39, 601-606.
- Zazzo, R. (1991). *Les jumeaux, le couple et la personne*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Zeman, A. (2001). Consciousness. *Brain*, 1263-1289.
- Zimmerman, M., Coryell, W.H. (1990). Diagnosing personality disorders in the community : a comparison of self report and interview measures. *Archives of General Psychiatry*, 47, 527-531.
- Zneider, M. (1994). Personality trait correlates of intelligence. In Saklofske, D.H., Zeidner, M. (Eds.) (1994). *International handbook of personality and intelligence. Perspectives on individual differences* (pp 121-142). New York : Plenum.
- Zuckerman, M. (1971). Dimensions of sensation seeking. *Journal of Consulting and Clinical Psychology*, 36, 45-52.

- Zuckerman, M. (1979). *Sensation seeking : Beyond the optimal level of arousal*. Hillsdale : Erlbaum.
- Zuckerman, M. (1984). Sensation seeking : A comparative approach to a human trait. *The Behavioral and Brain Sciences*, 7, 413-471.
- Zuckerman, M. (1988). Sensation seeking and behavior disorders. *Archives of General Psychiatry*, 45, 502-503.
- Zuckerman, M. (1985). Biological foundations of the sensation seeking temperaments. In J. Strelau, F.H. Farley, A. Gale (Eds.), *The biological bases of personality and behavior. Vol. 1. Theories, measurement techniques, and development*. Washington, D.C. : Hemisphere.
- Zuckerman, M. (1993). P-impulsive sensation seeking and its behavioral, psychophysiological and biochemical correlates. *Neuropsychobiology*, 28, 30-36.
- Zuckerman, M. (1994a). An alternative five-factor model of personality. In C.F. Halverson, G.E. Kohnstamm, K.P. Martin (Eds.), *The developing structure of temperament and personality from infancy to adulthood* (pp. 53-68). Hillsdale, N.J. : Erlbaum.
- Zuckerman, M. (1994b). *Behavioral expressions and biological bases of sensation seeking*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Zuckerman, M. (1995). Good and bad humors : Biochemical bases of personality and its disorders. *Psychological Science*, 6, 325-332.
- Zuckerman, M. (1996). The psychobiological model for impulsive unsocialised sensation seeking : a comparative approach. *Neuropsychobiology*, 34, 125-129.
- Zuckerman, M., Kuhlman, D.M., Camac, C. (1988). What lies beyond E and N ? Factors analyses of scales believed to measure basic dimensions of personality. *Journal of Personality and Social Psychology*, 54, 96-107.
- Zuckerman, M., Kuhlman, D.M., Thornquist, M., Kiers, H. (1991). Five (or three) robust questionnaire scale factors of personality without culture. *Personality and Individual Differences*, 12, 929-941.
- Zuckerman, M., Kuhlman, D.M., Joireman, J., Teta, P., Kraft, M. (1993). A comparison of three structural models for personality : The big three, the big five, and the alternative five. *Journal of Personality and Social Psychology*, 65, 757-768.

INDEX DES MATIÈRES

A

Acide 5-hydroxyindolacétique 200
 Acide homovallinique 199
 Activité 17, [19](#), 189, 195-196
 Actualisation 136-137
 ADN 78, [81](#), 87
 Adrénaline 76
 Agoraphobie 211
 Agréabilité 20-21, 76, [83](#), 187, 189, 213, [247](#), 251, 254-256
 Alcooliques anonymes 113
 Alcoolisme 211
 Ambivert 183, 230-232
 Amygdale 258-259
 Analyse 57, [100](#), 117, 127
 Analyse factorielle 17, 20-21, [23](#), [39](#), [43](#), [176](#), 179, [181](#), 186, 190, 193, 195, 203, 209
 Angoisse de castration 104-105
 Anxiété 88-89, 102, 118, 120-121, 123-124, 141, 146, [153](#), 156, 189-190, 192, 207, 212, 215, 246
 cognitive 198
 somatique 198
 généralisée 211
 Apprentissage [18](#), [92](#), [99](#), [103](#), 124, [128](#), 140, 145, 148-154, 164, 174, 201-202, 212, 231, [247](#), [248](#), [273](#)
 associatif 198
 non associatif 198
 vicariant 149, 152
 Approche
 idiographique 33, [98](#), 175, [176](#)
 lexicale [181](#)
 nomothétique 33, [98](#), [176](#)
 Aptitude 14, [23](#), 24, 91, [128](#), 129, 174, [202](#), 232, 248
 Archétype [108](#)-110, 112-113
 Attente [42](#), [58](#), 149, [151](#), 154-155, 158, 165, 167, 174

Attitude 13-14, [57](#), [91](#), 104, 110-111, 115, 156, 165, 167, 179, 251
 Autoactualisation 99, 137, 139-140, 142-144
 Auto-analyse [100](#), 113, 120-121
 Autocontrôle 168
 Autodétermination [18](#), [20](#), [36](#), [37](#), 174, 202-204, 207, 209, 211-215
 Autoefficacité 150
 Axe hypothalamo-hypophyso-cortico-surrénalien 185

B

Batterie de Kaufman 229
 Bien-être 121, 132, 142, 144, 251, 255-257, 262
 Behaviorisme 145, [153](#)
 Besoin
 névrotique 102, 118, 120-121
 existentiel [131](#)
 BIS/BAS 193
 BNSI 144
 Boîte
 à deux compartiments 146
 de Skinner 146
 noire 145, 148

C

Ca 99, 101-103, 105, 113
 Caractère [14](#), [15](#), [18](#), [66](#), [67](#), 80, 84, 133-135, 197, 202
 Carnet de bord 171
 Cas cliniques [34](#)
 CAT 53
 Chromosomes 88
 Coefficient
 de corrélation 36-37, 177
 de saturation 177, [181](#)
 Complexe
 d'Electre 104
 d'infériorité 114, 140

d'Édipe 99, 104-107, 113-114, 116-117, 133, 135
 de supériorité 114
 Comportement de type A [56](#)
 Conditionnement opérant 145
 Conscienciosité 20-22, [83](#), 187, 189, 213, [247](#), 251, 254-257
 Conscient [100](#)
 Consistance interne 144
 Construct [147](#), 158-164, 166
 application focale 160
 étendue d'application 160
 perméabilité 160
 Contrainte 20, 189, 194
 Coopération [18](#), 20, 61, [63](#), 65, [178](#), [202](#), 204, 207, 209, 211-215
 Corrélation génotype-environnement 92
 Cortex préfrontal 244-245, [247](#), 258
 dorso-latéral 245-246
 ventro-médiane 246
 Courant
 existentialiste 136
 phénoménologique 136
 Crise
 d'identité 127, 130
 psychosociale 126

D

Démarche hypothético-déductive [23](#)-24
 Dépendance
 à la récompense 17, 20, 84, 89, 197-198, 201-204, 207-209, 211, 213
 au champ 237
 Dépression [34](#), [36](#)-37, [54](#)-[56](#), 76, [85](#), 130, 169, 171, 199, 211-212, 215, 239-240, 260-264
 Désirabilité sociale [35](#), 65, 157, 179
 Dimension de personnalité [19](#)
 Disposition 17, [18](#), 172
 Distorsion cognitive 167, 169-170

Distribution normale 66, 173, 197
Dopamine 77, 150, 193-194, 198-199

E

Échantillon de pensée 171
Échelle
d'évaluation 49
différentielle des émotions 254
Effet Barnum 62
Electroencéphalogramme 184
EMDR 27
Émotion 13, 17, 148, 153, 163, 168, 171, 179, 185, 187, 193, 197, 228, 237, 240, 247, 250, 252, 260, 262
expérience 250
expression 250
positive 20, 171, 189, 193-194, 239-240, 247-248
négative 20, 123, 189, 194, 239-240, 247-248

Émotionnalité 17, 187, 195-196
Empathie 18, 136-137, 139, 204, 207
Endorphine endogène 150
Entretien

clinique 33-34, 53
semi-structuré 49, 120

Environnement

partagé 82, 90-91
non partagé 24, 82-83, 90-91

EPO 57, 64, 66, 85, 185, 195

Erreur de commission 265

Étude

de cas 34-35, 106
épidémiologique 243

Eugénisme 176, 181

Éveil cortical 24, 184, 214, 230-231

Évitement du danger 16, 19-20, 36, 83, 88-89, 192, 197-198, 200-201, 203-205, 207-209, 211-213, 215, 261

Expérience extrême 142-144

Extraversion 19-22, 26, 41, 43, 53, 63-64, 66-67, 76, 82-83, 85, 88, 91, 110, 113, 179, 182, 183, 185-189, 192, 194-196, 213, 229-232, 237-242, 247-252, 254, 256, 258-259, 263-264

Exvia-invia 179

F

Facette 188

Fidélité

inter cotuteurs 52, 58, 60-61
test-retest 61
au cours du temps 61

Fixation 103-105

Flux 143

Fonction exécutive 245, 247

Fonction psychologique

impression 111
intuition 111
pensée 111
sensations 111

Fonction transcendantale 111

Force du moi 20, 183, 185, 189

G

Ganglions de la base 193

Gènes 72, 78-79, 82, 84, 86-87, 89-92, 272

Génétique 16-18, 24, 72, 78, 84-86, 89-92

Génétique comportementale 16, 72, 78-79, 85, 89, 92

Génome humain 78

Génotype 78-79, 88, 92-93

Gestalt 140, 154

Gouvernement mental 234-235, 237

Groupe sensible 141

H

Hérédité 26, 72, 78-86, 90, 244

Hérédité 82-84, 91

Hippocampe 234

Hormone 76, 99, 185, 198, 214

androgène 76

de croissance 199

oestrogène 76

testostérone 76-77, 197

thyroïdienne 76

Hospitalisme 125

I

ICMC 130

Identité 126-127, 129-130, 132

Impulsivité 17, 19, 88, 168, 182, 184, 192-196, 203, 206, 212, 237

dysfonctionnelle 237-238

fonctionnelle 237-238

Inconscient 51, 100, 105-108, 111-112

collectif 108-109, 113

personnel 108

Individualisation 111

Instance 101, 103

Intégrité personnelle 130

Intelligence 15, 80, 175, 176, 228, 230, 232, 234, 236, 256

crystallisée 229-230

sociale 236

verbale 230

Introversion 20, 26, 64, 67, 110-111, 113, 179, 182-186, 189, 192, 239, 261-262, 264, 271

IPDE 49-50, 57, 61, 120

Inventaire des styles de pensée 236

J

Jumeaux 79-82, 90-91

dizygote 79, 244, 80-85

monozygote 79, 80-85, 244

L

Libido 101, 103, 106, 110, 117

Lieu de contrôle

externe 155-157

interne 155-157

Life span development 127

Liquide céphalo-rachidien 199-201

Locus coeruleus 194, 201

Locus of control 155

M

Matrices de Raven 229-230, 232

Maturité 21, 113, 126, 130, 132, 202

MBTI 111

Mécanisme de défense 53, 102, 105

déni 102

déplacement 335, 102

formation réactionnaire 102

projection 102

rationalisation 102

répression 102

sublimation 102, 105, 283

Mémoire 151, 228, 233, 237, 239-240, 247

émotionnellement congruente 239

Mentalisme 147-148

MEPSI 130

Mésencéphale 199

Méthode

d'adoption 27

des corrélations 36, 38-40, 43

des jumeaux 81, 79

expérimentale 39-41

familiale 85

pair-impair 59

split-half 59

Mid-life crisis 109, 130

MMPI 53-57

Mode d'expérience

parataxique 122-123

prototaxique 122-123

syntaxique 122, 124

Modèle

animal 265

catégoriel 189
 des cinq facteurs 20-21, [23](#), 41, [57](#), 66, [82-83](#),
 87-88, [178](#), 186-190, 195, 213, 218, 230,
[247](#), 250, [254](#), [256](#), [260](#), 261, 264, 338
 de l'équilibre dynamique 255
 transactionnel 190
 Moi 50, 99, 101-103, 105, [108](#), 113, 173-174
 Monoamine oxydase 197
 MPQ 185, 194
 Muscle zygomatique 252

N

Négativité de discordance 201
 NEO PI (NEO PI-R) [57](#), 64, [81-82](#), [85](#), 88, 91,
 188-189
 Neuroscience
 affective 257-258, 274
 cognitive 257
[Neuroticisme](#) 20, 22, [82-83](#), [88-89](#), 91, [183](#), 185,
 187-189, 192-196, 213, 229, 232, 239, [240](#),
 242, 247-259, 261-264, 271
 Neurotransmetteur 77, 87, 150, 191, 193, 197-
 199, 213-214
 Névrose 102, 118, 120
 Noradrénaline 76-77, 198, 201
 Notes brutes [54](#)
 Notes T [54](#)

O

Onde P300 41, [184](#), 199-201
 Ouverture vers l'extérieur 20, 53, [63](#), [83](#), 187-
 189, 213, 230, 247-248, 251, 254-256

P

Pensée automatique 169-170
 Période de latence [103](#), 105
 Persistance 20, 187, [202](#), [206](#), 208-209, 213
 Persona 13-14
 Personnalité
 antisociale [184](#), 198, 242-245, 259-260
 dépendante 242-244
 dépressive [243](#), 263
 évitante 198, 242-244, 263
 histrionique 50, 242-244, 263
 limite 242, 244, 259-[260](#), 265
 narcissique 242-244
 obsessionnelle compulsive 242-244, 263
 paranoïaque 242-244
 pathologique 24, 120-121, 198, 243
 schizoïde 50, 120, 242-243
 schizotypique 50, 242-244, 246-247, 263
 Personification 123
 Perspective

cognitive 99, [147](#), 157
 de l'apprentissage 99, 145, 157
 des dispositions [57](#), 110, 165, 169, 172, 190
 humaniste 99, 116, 124, 136
 néo-analytique 99, [108](#), 113
 psychanalytique 99
 psychobiologique [57](#), 150, 190
 Phénotype 78, 84
 Placebo 41-42
 POI 143
 Polymorphisme DRD4 88
 Position situationniste 190
 Postposer la gratification 167-168
 Potentiel évoqué [184](#)
 Préconscient [100](#)
 Principe
 de plaisir 101
 de réalité 101
 Processus
 primaires 101
 secondaires 102
 conatifs 228, [247](#)
 cognitifs 145, [147](#), 157-158, 202, 228-229,
 239, 242, 245, 247
 Proprium 173
 Prototype 244
 Punition 123, 125, 145-147, 152, 192, 199-201,
[240](#)
 Psychanalyse [35](#), [57](#), 99, 106, [109](#), 113, 117,
 127, 133
 Psychobiologie [57](#), [75](#), 191, 197, 257
 Psychologie
 clinique 24, [34](#), [147](#), 189, 215, 260
 cognitive [147-148](#), 274
 de la personnalité 7, 16, [18](#), [23](#), 26, 32, [34](#), 38,
[39](#), 42-44, [58-59](#), [62](#), 65, [72](#), [75](#), [98](#), 110,
 113, 133, 135, 145, 147, 163, 168, 175,
[181](#), [190](#), [271-274](#)
 différentielle 7, [15](#), [23](#), [229](#)
 humaniste 136, 148, 202, 212, 273
 transpersonnelle [202](#)
 Psychopathologie [86](#), 215, [260](#), 264
 Psychopharmacologie 25, [42](#), 199, 213
 Psychophysiology 25, [75](#), 248, [260](#)
 Psychothérapie 113, 138-139, 148
 Psychoticisme 20, [183](#), 185, 189, 194-195, 213,
 229-231
Q
 Q-sort 137
 Questionnaire
 à choix multiple 236
 Quotient intellectuel [85](#), 229

performance 230
 verbal 230

R

Recherche
 de nouveauté 16, [19](#), 20, 22, 38, 41, 77, 87-88,
 91, 150, 192, 197-200, 203-205, 208, 211-
 213
 de sensations [39-40](#), [83](#), 92, 150, 194-197,
 199, 213, 233-234, 237, 246
 impulsive de sensations à caractère antisocial
 195-196
 Regard positif 137, 139, 141
 Relation congruente 139
 Renforcement
 extrinsèque 152
 intrinsèque 152-[153](#)
 négatif 145-146, 149, [151](#)
 positif 145-146, 149, [151](#)
 social 148
 vicariant [153](#)
 REP test 161
 Réponse
 électrodermale [184](#)
 habituelle 182-[183](#)
 spécifique 182-[183](#)
 Représentation mentale [131](#)
 Résonance magnétique fonctionnelle 258
 Restructuration cognitive 170
 Rêve [35](#), [100](#), [108](#), 113, 120, 122
S
 Schéma cognitif 167
 Schizophrénie 50, [54](#), [85-86](#), 169, 211, 212,
 246-247, 263
 Sensibilité 66
 Sentiment social 115
 Sérotonine 77, 88-89, 194, 198, 200
 SIS 115
[Sociabilité](#) [17](#), [19](#), 182, 195-197, 233
 Soi 65, 137
 actuel 137
 idéal 137
 Somatotype 74
 cérebrotonie 74-75
 somatotonie 74-75
 viscérotonie 74-[75](#)
 Sourire de type Duchenne 252
 Sous-dimension de personnalité [18-19](#)
 Stabilité émotionnelle 20, 169, [183](#), 185, 189,
 196, 233, 256, 263-264
 Stade
 anal [103-105](#)

- général [103](#), [105](#)
 oral [103](#)
 phallique [103](#), [105](#)
 psychosexuel [103](#)
- Stade de développement
 selon Allport 174
 selon Erikson 126, 130
 selon Freud [103](#)
 selon Jung 112
 selon Sullivan 122
- Standardisation 66
- Stress posttraumatique 27, 57, 211-212, 215
- Style
 cognitif 237
 de pensée 234-236
 de vie 115
- Super facteur [182](#)
- Super trait 179
- Surmoi 99, [101](#)-[105](#)
- Système
 catégoriel 214, [244](#)
 cool 168
 d'activation comportementale 193
 de facilitation comportementale 193-194, 199
 de Soi 121
 d'inhibition comportementale 192-194, 200
 dimensionnel 214, [244](#)
 dopaminergique 16, 194, 197, 244
 Exner 52, 60
 fight/flight 192
 hot 168
[limbique](#) [185](#), [201](#)
 mésocortical 194
 mésolimbique 194
 nerveux autonome [185](#)
 noradrénergique 17, 196, 244
 réticulaire activateur 213
 septo-hippocampique 192
 sérotoninergique 17, 200, [244](#)
- T**
- TAT 53
- TCI (TCI-R) 57, 81, [204](#)-205, [208](#)-209, 211-212, 215
- Tempérament 15-18, 21-22, 49, 73-75, 179, 197-198, 202 [204](#), [208](#) 209, [212](#)-[214](#), [244](#), 261
- Test 20, 33
 de la Tour de Londres [245](#), 246
 de Rorschach 51-52, 60, 66
 de personnalité 28, 51, 62
 de Stroop 237
 de Wisconsin [245](#)
 forme parallèle [59](#)
 objectif 51, 53
[projectif](#) [51](#), [53](#), 57
- Théorie
 cognitivo sociale de l'apprentissage 149
 de l'apprentissage 145
 de l'apprentissage social 154
 différentielle des émotions 252, 254-[255](#)
 interactionniste 168
 néo analytique 24
 psychanalytique 24, 86, 100, 106
 psychobiologique 16, 24, 26, 77
 scientifique [23](#), 27
- Thérapie 24, 27, 122, [131](#), 138 [139](#), [147](#), 153, 156, 169-170
- TPQ 203-204
- Trait 18
 cardinal 173
 central 173
 commun 179
 individuel 173
 secondaire 173
 source 179
 surface 179
 unique 179
- Trait de personnalité 18, 19
- Transcendance 18, 20, [23](#), 132, 202-[204](#), 207, 209, 211-213
- Triade cognitive [169](#)
- Trouble
 alimentaire 211
 anxieux 263
 anxieux généralisé 34, [212](#)

- bipolaire 85
- de la personnalité 24, 34, 49-50, [118](#), 202, 242
- de l'humeur 85
- obsessionnel-compulsif 211-212
- panique 211
- unipolaire [264](#)
- Type de personnalité 18-19
- Type
 compliant [118](#), 120
 détaché 120
 hostile [118](#)
- Typologie 32, 73-75, [111](#), [181](#)
 athlétique 73-74
 colérique 16, 73, [184](#)
 dysplastique 73
 ectomorphe 74-75
 endomorphe 74-75
 flegmatique 16, 73, 184
 leptosome 73-74
 mélancolique 16, 73, [184](#)
 mésomorphe 74-75
 pycnique 73-74
 sanguin 16, 73, [184](#)

V

- Validité 14, [48](#), 52, 61-62
 constructive 63-[65](#), [144](#)
 convergente 64
 concourante 63
 critérielle 63, [65](#)
 de contenu 64, [65](#)
 discriminante 64
 divergente 64
 prédictive 63
 ressemblante [65](#)
- Variable
 dépendante [40](#), 43
 indépendante [40](#), 43
 non paramétrique [36](#)
 paramétrique [36](#)

Z

- Zone érogène [103](#), [105](#)

INDEX DES NOMS

A

Abercrombie 258
Abramson 170
Ackerman 229, 230, 234, 252
Adams 156
Adler 97, 108, 113, [114](#), [115](#), 116, 117, 125, 135, 154
Ainslie 265
Akiskal 261, 262, 263
Allen 156, 192, 264
Alloy 170
Allport [15](#), 18, 97, [164](#), [172](#), 173, 174, 175, 179, 187
Anderson 237
Andrews 263
Angst 262
Anseau [77](#), 199, 200, 201
Anzieu [52](#)
APA [50](#), 76, 85, 120, 198, 242, [243](#), 244, 263
Arden 150
Arnett [260](#)
Ax 76

B

Bagby 261, 262, 264
Balldin 150
Balloun 144
Bandura 97, 145, 148, 149, 150, 151, [152](#), 153, 154
Banks [77](#)
Baron 244
Barratt 265
Barrett 230
Bases 157
Bayon 202, 212
Beck 97, 157, 167, 169, 170, [171](#), [239](#)
Beckham 76
Beizmann [52](#)
Bellak 53
Bénestean [106](#)
Beninger [194](#), 199

Benjamin [87](#), 88
Ben Porath 189
Benson 245
Bergeman [83](#)
Bergman [247](#)
Black 263
Blackburn 170, [171](#), [242](#)
Blaney 239
Blizzard [194](#)
Blowers 163
Blumberg 253
Blumer 245
Bohm 51
Borkenau 187
Bouchard 80, 85, [87](#)
Bower 253
Bowlby 124, 125
Brady 265
Brändström 209
Brewin 107
Brocke [184](#)
Brooks 76
Brown 200, 212
Burger 76
Buss 16, 17
Butcher 53
Byrne [15](#)

C

Cacioppo 193
Cahill 184, 258
Canli 258, 259
Cantor 236
Cardon [79](#)
Carlier 84
Carnie 232
Carroll 36
Carter Saltzman, 81
Carver [15](#), [27](#), 62, 191, 193
Casey [246](#)
Caspi 256
Cattell [15](#), 20, 21, [23](#), 24, [39](#), 57, 88, [89](#), 97, [172](#), 175, 176, 177, 179, 180, 181, 186, 187, 189, 229, [273](#)

Chabert 51
Channouf 247
Charney 263
Chien 261
Claridge 230
Clark 140, 176, 247
Clayton 262
Cloninger 16, 18, [19](#), 20, [22](#), 36, [38](#), 57, 61, [77](#), [83](#), 84, [87](#), 88, [89](#), 92, 97, 150, 190, 191, 192, 193, 197, 198, 199, 200, 202, 203, 204, 208, 209, 211, 212, 213, 214, 233, 242, [243](#), [260](#), 261, [273](#)
Cocarro 194, 265
Collins 193
Collis 229
Constantino 209
Cooper 92, 156, 256, 262
Corruble 263
Coryell [243](#)
Costa 20, 21, 57, 186, [188](#), [247](#), 248, 252, 255
Cote 130
Cottraux 147, 169, 170, [171](#), [242](#)
Cox 53
Cramer 102
Crandall 115
Crick [28](#)
Crookes 229
Csikszentmihalyi 143, [171](#)
Curtin [77](#)

D

Dabbs 76
Dalglish [247](#)
Damasio 245
Daruna 41, [184](#)
Davidson 192, 193, [194](#), [257](#), [258](#)
Davis 244, 258
De Fruyt 213
de la Rie 209
de Pascalis [184](#)

de Raad 187
 Deary 185
 Debray 24, 120, 171
 DeFries 87
 DeNeve 256, 262
 Depue 193, 194, 261
 Derryberry 239
 Devilly 27
 Dias 245
 Dickman 237, 238
 Diener 239, 247, 251, 255, 256
 Digman 17, 20, 186, 261
 Dinn 245
 DiTraglia 184
 Dolan 245
 Dougherty 252, 264
 Downhill 247
 Duggan 261, 262, 263
 Dunner 261

E

Earleywine 204
 Ebbsen 167
 Ebstein 87, 89
 Eder 247
 Eld 251
 Eisenberg 248, 250
 Ekelund 88
 Ekman 252
 Emmons 247
 Endler 190
 Erikson 97, 108, 125, 126, 127, 128, 130, 131, 132
 Evenden 265
 Exner 52, 60
 Eysenck 15, 20, 21, 23, 24, 39, 57, 64, 65, 72, 75, 83, 97, 110, 172, 181, 182, 183, 184, 185, 186, 187, 189, 191, 192, 194, 195, 199, 202, 212, 213, 229, 230, 232, 233, 237, 241, 254, 260, 261

F

Feil 264
 Féline 243
 Findley 156
 Fiske 186
 Flett 36, 261, 264
 Fontaine 147
 Forgas 239
 Frances 214, 244, 263
 Fredrickson 248
 Freud 34, 42, 90, 97, 99, 100, 101, 102, 103, 104, 105, 106, 107, 108, 109, 113, 114, 116, 117, 118, 121, 125, 127, 128, 133, 135, 138, 154, 158, 164, 173, 207, 273
 Friedman 54
 Frija 255

Frith 201
 Fromm 97, 108, 131, 132, 133, 134, 135, 202
 Fulker 83
 Furnham 233

G

Gale 184
 Garvey 201
 Gelder 199, 202
 Gerra 77, 199
 Gillies 23
 Gilligan 198
 Goldberg 20, 186, 189
 Goldman 243
 Goldsmith 244
 Goodenough 237
 Gordon 171
 Gorenstein 245
 Graham 54, 144
 Gray 97, 190, 191, 192, 193, 194, 199, 200, 202, 212, 213, 214, 248, 273
 Graziano 248
 Graziano 250
 Greenberg 89
 Gross 250
 Guilford 20
 Gurrera 184
 Gutiérrez 209

H

Hamer 89
 Hamilton 36
 Hansenne 17, 22, 36, 37, 38, 41, 57, 77, 184, 197, 199, 200, 201, 204, 205, 206, 207, 208, 209, 210, 211, 212, 260, 261
 Hare 245, 260
 Harker 256
 Harlow 125, 140
 Harmon-Jones 192
 Harris 245
 Harrower 52
 Harvey 246, 247
 Hathaway 53
 Haviland 257
 Headey 255
 Heath 83
 Heggestad 229, 230, 234
 Hennen 25
 Henry 53, 245
 Henry 41
 Herpertz 269
 Herrmann 41
 Heston 86
 Hirschfeld 36, 261, 262, 263
 Hofstee 229
 Horney 97, 102, 106, 108, 117, 118, 119, 120, 121, 125

Höschl 209
 Howard 204
 Harvich 53
 Huteau 23, 237

I

Irwin 258
 Iversen 201
 Izard 247, 252, 253, 254

J

Jang 83
 Javitt 169
 Jensen 232
 Jensen-Campbell 250
 Joffe 212, 261, 263
 John 20, 140, 145, 186, 187, 190, 240, 250
 Jonides 245
 Jönsson 88
 Jorm 193
 Joseph 251
 Josephson 240
 Joyce 212, 213, 261
 Jung 97, 108, 109, 110, 111, 112, 113, 114, 125

K

Kanfer 133
 Katz 85
 Keefe 246
 Kelly 97, 147, 154, 157, 158, 159, 160, 161, 162, 163, 164, 166, 234
 Keltner 247, 256
 Kendler 262
 Ketelaar 247, 248, 249
 Kierkegaard 136
 Kihlstrom 236
 Kimura 76
 Kleifield 204
 Klerman 263
 Kline 230
 Kostura 230
 Kowatz 131
 Kozony 209
 Kretschmer 73, 74
 Kubicka 22
 Kühn 88

L

Laghai 251
 Larsen 247, 248, 249, 255
 Lautrey 156
 Lazare 263
 LeDoux 257
 Lees Roitman 247
 Leidy 130, 144
 Lemaire 164
 Lépine 204, 208, 209

Lesch 88, [89](#)
 Levenson 248
 Lewis 257
[Liebowitz 199, 202](#)
 Lillienfeld [52](#), 53
 Limson [77](#), 199, 200, 201
 Lindgren 157
 Linton [15](#)
 Livesley 244
 Loehlin 16, 82, 85, 87, 91
 Lohr [27](#)
 Loranger [49](#)
 Luby 209
 Luminet [247](#)
 Lynam 233
 Lynn 229

M

MacLeod 239
 Magnusson 190
 Mangelsdorf [247](#)
 Mann [200](#)
 Marcia 131
 Marlatt [171](#)
 Marston 153
 Martin 41, [184](#), 239
 Maslow 97, 136, 139, 140, 141, 142, 143, 144
 Masson 201
 Mathes 143
 Mathiesen [22](#)
 Matsushita [89](#)
 Matthews 232
 Matussek 199, 264
 Mayer 234
 McCauley 111
 McCourt 213
 McCrae 20, 21, 57, 186, [188](#), [247](#), 248, 252, 255
[McGue 85, 91](#)
 McGuffin 85, 244
 McKenzie 21, 181
 McKinley 53
 McPherson [78](#)
 Mendel [78](#)
 Merleau Ponty 136
 Mesquita 255
 Metcalfe [168](#)
 Metzner 167
 Meyer 237
 Miller 76, 156
 Millon [243](#), 244
 Mischel 97, 157, 163, [164](#), 165, 166, 167, [168](#),
 169, 172, 234
 Mitchell 139
 Moffitt 233, 245
 Mogenet 57
 Monterosso 265
 Montiroso [184](#)

Morgan 245
 Morris 76, 258
 Mosnaim 141
 Mulder 212, 213, 261, 264
 Myers 111

N

Näätänen 201
 Neale [29](#)
 Nelson [200](#)
 Nigg 244
 Noll 24, 120, [171](#)
 Noop 200
 Norman 186
 Nutt 141
 Nyatanga 137

O

O'Connor 163, [184](#)
 O'Dwyer 211
 Ochse 130, 131
 Odibert 179, 187
 Okun 239
 Ono 88
 Ormel 156
 Ostendorf 187

P

Paller 107
 Panksepp 257
 Park 245, [246](#)
 Patrick [194](#), 259, [260](#)
 Peabody 186
 Peake [168](#)
 Pélissolo 204, 208, 209
 Persson 68
 Pervin 187
 Peterson 107, 130
 Petty 240
 Pfuhl 211
 Phares 156
 Philippe 76
 Picton 201
 Pitman 150
 Plomin 16, 17, 83, 84, 85, 87, 89, 92
 Plug 130, 131
 Plutchik [63](#)
[Polich 41, 184](#)
 Power 107, [247](#)
 Pritchard [184](#)
 Propping 80

R

Raine 233, 245, [260](#)
 Rawlings 232
 Reddon 76
 Reed 239

Regan 263
 Reich 261, 263, 264
 Revelle 237
 Richelle 145, 147
 Roberts 21, 231, 232
 Robins 21
 Robinson 230, 231
 Rogers 97, 124, 136, 137, 138, 139, 141, 144,
[273](#)
 Rohde 262
 Rolland 57
 Rommelspacher 150
[Rorschach 51, 52, 60, 66](#)
 Rosenthal 42
 Rosenzweig 257
 Rotter 97, 145, 154, 155, 156, 157, [164](#)
 Rouan [247](#)
 Roubertoux [78](#), 84
 Routenberg 199
 Roy 261, 264
 Rubinstein 150
 Ruegg 263
 Rusting 239, 240, 241, 242, 262
 Ruzgis 229

S

Saklofske 229, 230
 Salapatek 253
 Salovey 234, 239
 Sato 36
 Saviotti 211
 Scarr 234, 253
 Schank 150
[Schier 15, 27, 62](#), 191
 Schonfeld 157
 Schroeder [243](#)
 Seidlitz 239
 Shapiro [27](#)
 Shea 261, 262
 Sheldon 73, 74, [75](#)
 Shihabuddin [247](#)
 Shoda 165, [168, 234](#)
 Shostrom 143
 Siever 201, 244, 246
 Silva 233
 Singer 239
 Skinner 97, 145, [146](#), 147, 148, 153, 154, [164](#),
[273](#)
 Skodol [260](#)
 Skok 233
 Smirnov 236
 Smith 186, 240, 245
 Sobotka 193
 Spitz 124, 125
 Spont 194
 Stallings 83, 84, 91
 Stanley 150

Starcevic 211, 243

Stelmack 184

Sternberg 229, 234, 235, 236, 237

Stock 255

Stough 229, 230, 231

Strack 243

Strakowski 212

Strelau 230

Strobel 88

Sullivan 97, 108, 121, 122, 123, 124, 125

Sung 209

Surtees 263

Sutton 192, 257

Svrakic 197, 198, 202, 203, 212

Swann 265

T

Tambs 22

Tanaka 209

Tangney 247

Tarter 233

Tellegen 20, 83, 97, 189, 190, 191, 194, 212, 214, 248, 253, 255

Thapar 244

Theis 86

Thorndike 125

Tobin 250, 251

Torgersen 244

Travis 192

Trestman 247

Trierweiler 251

Trull 243

U

Uhde 201

V

Van Ammers 211

Vandenbergh 88

Van Praag 234

Venter 28

Voglmaier 246

von Knorring 185

W

Waller 189, 211

Wang 211

Watson 78, 140, 145, 247

Wearing 255

Weiner 51

Weller 150

Wetzel 261

Whalen 258

White 193

Wiesbeck 77, 150, 199

Wiggins 186

Wilson 185, 193, 256

Winkel 150

Witkin 237

Wolf 141

Wood 52, 60, 255

Woody 230

Y

Yonge 143

Young 212, 239

Z

Zazzo 79

Zeidner 229

Zeman 107

Zimmerman 20, 243

Zoedler 229

Zubek 92

Zuckerman 20, 39, 83, 97, 189, 190, 191, 194, 195, 196, 199, 202, 212, 213, 214, 233, 237, 247

LISTE DES ENCADRÉS

ENCADRÉ 1.1	La diversité des approches de la psychologie de la personnalité 25	ENCADRÉ 5.10	Carl Rogers (1902-1987) 138
ENCADRÉ 3.1	Un entretien semi-structuré pour évaluer les troubles de la personnalité : l'IPDE 49	ENCADRÉ 5.11	Abraham Maslow (1908-1970) 140
ENCADRÉ 3.2	Les échelles cliniques du MMPI-2 55	ENCADRÉ 5.12	Burrhus Frederic Skinner (1904-1990) 145
ENCADRÉ 4.1	L'hérédité 84	ENCADRÉ 5.13	Albert Bandura (né en 1925) 149
ENCADRÉ 5.1	Les perspectives en psychologie de la personnalité 99	ENCADRÉ 5.14	Julian Rotter (né en 1916) 154
ENCADRÉ 5.2	Sigmund Freud (1856-1939) 100	ENCADRÉ 5.15	Georges Kelly (1905-1967) 158
ENCADRÉ 5.3	Les mécanismes de défense 102	ENCADRÉ 5.16	Walter Mischel (né en 1930) 164
ENCADRÉ 5.4	Carl Gustav Jung (1875-1961) 109	ENCADRÉ 5.17	Gordon Allport (1897-1967) 173
ENCADRÉ 5.5	Alfred Adler (1870-1937) 114	ENCADRÉ 5.18	Raymond Cattell (1905-1998) 176
ENCADRÉ 5.6	Karen Horney (1885-1952) 117	ENCADRÉ 5.19	L'analyse factorielle 177
ENCADRÉ 5.7	Harry Stack Sullivan (1892-1949) 122	ENCADRÉ 5.20	Hans Jurgen Eysenck (1916-1997) 182
ENCADRÉ 5.8	Erik Homburger Erikson (1902-1994) 127	ENCADRÉ 5.21	Robert Cloninger 197
ENCADRÉ 5.9	Erich Fromm (1900-1980) 133	ENCADRÉ 6.1	Les troubles de la personnalité 243

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS	7
---------------------	---

REMERCIEMENTS	9
----------------------	---

CHAPITRE 1

INTRODUCTION	11
---------------------	----

1. Historique	13	2.4 Le nombre des dimensions de la personnalité	20
2. Définitions de la personnalité et terminologie	14	2.5 Stabilité de la personnalité	21
2.1 Le tempérament	16	3. Les buts de la psychologie de la personnalité	23
2.2 Le caractère	18	4. Qu'est-ce qu'une théorie ?	26
2.3 Trait de personnalité et type de personnalité	18		

CHAPITRE 2

MÉTHODES EN PSYCHOLOGIE DE LA PERSONNALITÉ	31
---	----

1. Les deux grandes approches de la personnalité : idiographique et nomothétique	33	4. La méthode expérimentale	39
2. La méthode de l'étude de cas	34	5. Quelle est la méthode la plus utilisée en psychologie de la personnalité ?	42
3. La méthode des corrélations	36		

CHAPITRE 3

L'ÉVALUATION DE LA PERSONNALITÉ	47
--	----

1. Les sources de l'information	49	3. La validité de la mesure	61
2. La fidélité de la mesure	58	3.1 La validité constructive	63
2.1 La consistance interne	58	3.1.1 LA VALIDITÉ CRITÉRIELLE	63
2.2 La fidélité intercotateurs	60	3.1.2 LA VALIDITÉ DE CONTENU	64
2.3 La stabilité au cours du temps	61	3.1.3 LA VALIDITÉ RESSEMBLANTE	65
		4. La standardisation et la sensibilité	66

CHAPITRE 4

LES DÉTERMINANTS DE LA PERSONNALITÉ..... 71

1. Les déterminants biologiques	73	2.2 La méthode familiale	85
1.1 Les typologies	73	2.3 Les études d'adoption	85
1.2 Les relations entre la personnalité et des systèmes physiologiques	75	2.4 L'identification des gènes	87
2. Les déterminants génétiques	77	3. Les déterminants environnementaux	89
2.1 La méthode des jumeaux	79	3.1 L'environnement non partagé	90
2.1.1 INFLUENCE DE L'HÉRÉDITÉ SUR LA PERSONNALITÉ	81	3.2 La corrélation génétique-environnement	92

CHAPITRE 5

LES THÉORIES DE LA PERSONNALITÉ..... 97

1. La perspective psychanalytique : Freud	99	3.2.2 LES EXPÉRIENCES EXTRÊMES	142
1.1 La théorie de Freud	100	3.2.3 CRITIQUE	144
1.2 Les stades de développement	103	4. La perspective de l'apprentissage : Skinner, Bandura et Rotter	145
1.3 Critique	106	4.1 La théorie de Skinner	145
2. La perspective néo-analytique : Jung, Adler, Horney, Sullivan, Erikson et Fromm	108	4.1.1 LES RENFORCEMENTS	145
2.1 La théorie de Jung	108	4.1.2 LA PERSONNALITÉ	147
2.1.1 LES TYPES DE PERSONNALITÉ ET LES FONCTIONS PSYCHOLOGIQUES	110	4.1.3 CRITIQUE	147
2.1.2 LE DÉVELOPPEMENT DE LA PERSONNALITÉ	111	4.2 La théorie de Bandura	148
2.1.3 CRITIQUE	113	4.2.1 L'APPRENTISSAGE PAR OBSERVATION	149
2.2 La théorie d'Adler	113	4.2.2 LES PHASES DU MODELING	150
2.2.1 LE DÉVELOPPEMENT DE LA PERSONNALITÉ	115	4.2.3 CRITIQUE	153
2.2.2 CRITIQUE	116	4.3 La théorie de Rotter	154
2.3 La théorie de Horney	117	4.3.1 LE LIEU DE CONTRÔLE	155
2.3.1 LES BESOINS NÉVROTISQUES	118	4.3.2 CARACTÉRISTIQUES DES PERSONNES INTERNES ET EXTERNES	156
2.3.2 CRITIQUE	120	4.3.3 CRITIQUE	157
2.4 La théorie de Sullivan	121	5. La perspective cognitive : Kelly, Mischel et Beck	157
2.4.1 LES STADES DE DÉVELOPPEMENT	122	5.1 La théorie de Kelly	157
2.4.2 CRITIQUE	124	5.1.1 LES CONSTRUCTS	159
2.5 La théorie d'Erikson	125	5.1.2 ÉVALUATION DES CONSTRUCTS	161
2.5.1 LES STADES DE DÉVELOPPEMENT	126	5.1.3 CRITIQUE	162
2.5.2 CRITIQUE	130	5.2 Le cognitivisme actuel : Walter Mischel	163
2.6 La théorie de Fromm	131	5.2.1 LA THÉORIE DE MISCHEL	165
2.6.1 LES BESOINS	131	5.2.2 POSTPOSER LA GRATIFICATION	167
2.6.2 LES CARACTÈRES	133	5.2.3 CRITIQUE	168
2.6.3 CRITIQUE	135	5.3 Troubles du comportement et modification du comportement : la théorie de Beck	169
3. La perspective humaniste : Rogers et Maslow	136	5.4 Évaluation de la personnalité	171
3.1 La théorie de Rogers	136	6. La perspective des dispositions : Allport, Cattell, Eysenck et le big five	172
3.1.1 LE DÉVELOPPEMENT DE LA PERSONNALITÉ	137	6.1 La théorie d'Allport : les traits	172
3.1.2 LA PSYCHOTHÉRAPIE	138	6.1.1 LE DÉVELOPPEMENT DE LA PERSONNALITÉ	173
3.1.3 CRITIQUE	139		
3.2 La théorie de Maslow	139		
3.2.1 LES BESOINS	140		

6.1.2 CRITIQUE	174	7. La perspective psychobiologique :	
6.2 <i>La théorie de Cattell</i>	175	Gray, Tellegen, Zuckerman et Cloninger	190
6.2.1 LES TRAITS	179	7.1 <i>La théorie de Gray</i>	192
6.2.2 LE QUESTIONNAIRE 16-PF	179	7.2 <i>La théorie de Tellegen</i>	194
6.2.3 CRITIQUE	181	7.3 <i>La théorie de Zuckerman</i>	194
6.3 <i>La théorie d'Eysenck</i>	181	7.4 <i>Le modèle biosocial de Cloninger</i>	197
6.3.1 L'ORGANISATION HIÉRARCHIQUE		7.4.1 PREMIÈRE ÉTAPE DU MODÈLE : LES TEMPÉRAMENTS ..	197
DE LA PERSONNALITÉ	182	7.4.2 DÉVELOPPEMENT ULTÉRIEUR DU MODÈLE :	
6.3.2 LES BASES BIOLOGIQUES DE LA PERSONNALITÉ	184	LES CARACTÈRES	202
6.3.3 LES QUESTIONNAIRES DE PERSONNALITÉ	185	7.4.3 LES QUESTIONNAIRES DE PERSONNALITÉ	203
6.3.4 CRITIQUE	186	7.4.4 LES APPLICATIONS CLINIQUES DU MODÈLE	
6.4 <i>Le modèle des cinq facteurs</i>	186	DE CLONINGER	211
6.4.1 LE QUESTIONNAIRE NEO PI	188	7.4.5 COMPARAISON AVEC D'AUTRES MODÈLES CAUSAUX ..	212
6.4.2 COMPARAISON AVEC D'AUTRES MODÈLES	189	7.4.6 CRITIQUE	214
6.4.3 CRITIQUE	190		

CHAPITRE 6

LA PERSONNALITÉ ET LES AUTRES DIMENSIONS DE LA VIE PSYCHIQUE

1. Personnalité et processus cognitifs	229	2.1 Aspects généraux	247
1.1 <i>Les relations entre la personnalité</i>		2.2 <i>La théorie différentielle des émotions</i>	252
<i>et l'intelligence générale</i>	229	2.3 <i>Personnalité et bien-être</i>	253
1.2 <i>La personnalité et les styles de pensée</i>	234	2.4 <i>Personnalité et émotions :</i>	
1.3 <i>Impulsivité et perception</i>	236	<i>articulation psychobiologique</i>	257
1.4 <i>Personnalité et mémoire</i>	239	2.5 <i>Émotions et troubles de la personnalité</i>	259
1.5 <i>Troubles cognitifs dans les troubles</i>		3. Personnalité et psychopathologie	260
<i>de la personnalité</i>	242	3.1 <i>Dépression et personnalité</i>	261
1.5.1 LA PERSONNALITÉ ANTISOCIALE	244	3.1.1 ASPECTS THÉORIQUES	261
1.5.2 LA PERSONNALITÉ SCHIZOTYPIQUE	246	3.1.2 ASPECTS MÉTHODOLOGIQUES	263
2. Personnalité et émotions	247	3.2 <i>Impulsivité et psychopathologie</i>	264

CONCLUSIONS	271
-------------------	-----

GLOSSAIRE	275
-----------------	-----

BIBLIOGRAPHIE	295
---------------------	-----

INDEX DES MATIÈRES	325
--------------------------	-----

INDEX DES NOMS	329
----------------------	-----

LISTE DES ENCADRÉS	333
--------------------------	-----

Hidden page

Hidden page

PSYCHOLOGIE DE LA PERSONNALITÉ

Unique en langue française, cet ouvrage constitue une véritable étude **panoramique et critique** des principaux auteurs et thèmes classiques de la psychologie de la personnalité. Il présente, de manière claire et exhaustive, les **grands concepts** et les **grandes théories** de la **psychologie** de la **personnalité** selon 7 perspectives distinctes:

- psychanalytique,
- néo-analytique,
- humaniste,
- cognitive,
- psychobiologique,
- perspective de l'apprentissage,
- des dispositions.

Il aborde également les **problèmes méthodologiques** de cette discipline ainsi que l'**évaluation** de la **personnalité**, sans oublier le problème épineux des **déterminants** de la personnalité. Il analyse enfin les **relations** entre la personnalité et les autres dimensions de la vie psychique.

Se voulant résolument **scientifique**, l'ouvrage offre aussi aux lecteurs une vue **historique** de l'étude de la personnalité. Son aspect **didactique** est très développé :

- définition des objectifs en début de chapitre,
- résumé en fin de chapitre,
- nombreux encadrés,
- glossaire et index en fin d'ouvrage...

Il intéressera non seulement les professeurs et les étudiants des 1^{er} et 2^e cycles universitaires en psychologie et les professionnels, mais aussi un plus large public concerné par cette problématique.

Michel HANSENNE

Docteur en psychologie, il est chargé de cours à la faculté de Psychologie et des Sciences de l'Éducation de l'Université de Liège (Belgique). Ses recherches portent principalement sur la psychobiologie de la personnalité mais il s'intéresse également aux troubles dépressifs et anxieux et à la psychobiologie clinique et cognitive. Dans son travail clinique, il se consacre d'une part à l'évaluation des troubles de la personnalité et d'autre part à la prise en charge de patients.

PSYPER
ISSN 1376-2273
ISBN 2-8041-4324-4



de boeck



Copyrighted material